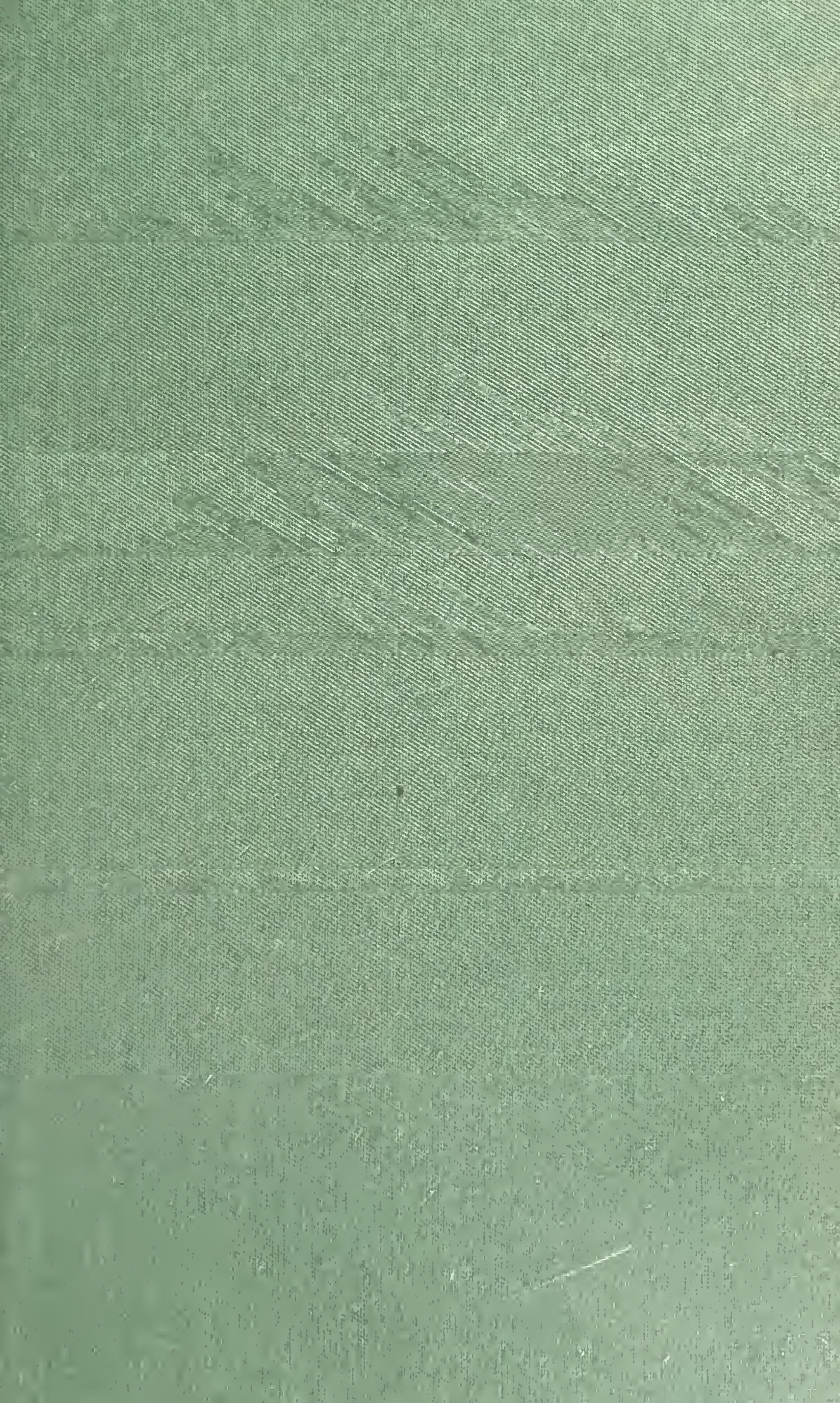


# COURS

# D'HOMŒOPATHIE

PAR LE DOCTEUR

**EDMOND C DE LA POMMERAIS.**

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'HOMŒOPATHIE
OU L'AVENIR DE LA MÉDECINE.—HAHNEMANN.—RÉPONSE AU DÉFI ACADÉMIQUE.
DU DYNAMISME. — QU'EST-CE QUE L'UNIVERS?
HISTOIRE DE LA MÉDECINE.
DU MATÉRIALISME. — DU SPIRITUALISME. — DE L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE.
MALADIES AIGUËS. — MALADIES CHRONIQUES. — MALADIES MÉDICINALES.
DE LA RÉACTION. — DES MÉDICAMENTS ET DE LEUR PRÉPARATION.
EXPÉRIMENTATION PURE. — LOI DES SEMBLABLES.
COMMENT ON DOIT COMPRENDRE UNE GUÉRISON HOMŒOPATHIQUE.
DES DOSES.—LOI DE SPÉCIFICITÉ.—PARALLÈLE ENTRE LES DEUX MÉDECINES.
DE L'EXPECTATION. — DU RÉGIME ET DE L'IMAGINATION.
HYGIÈNE. — PROPHYLAXIE AU POINT DE VUE DES AFFECTIONS ÉPIDÉMIQUES
ET HÉRÉDITAIRES. — DERNIER CONSEIL POUR LES PRÉPARATIONS
DES MÉDICAMENTS ET LE CHOIX D'UN PHARMACIEN.

PARIS,
J.-B. BAILLIÈRE ET FILS,
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
Rue Hautefeuille, 19.

LONDRES
H. Baillière, 219, Regent street.

NEW-YORK
Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16

1863.

# COURS

# D'HOMŒOPATHIE.

DU MÊME AUTEUR :

MÉMOIRES.

---

**De l'apoplexie.** Paris, 1855. In-8°.

**De la diarrhée chez les enfants.** Paris, 1855. In-8°.

# COURS
# D'HOMŒOPATHIE

PAR LE DOCTEUR

**EDMOND C DE LA POMMERAIS.**

---

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'HOMŒOPATHIE
OU L'AVENIR DE LA MÉDECINE.—HAHNEMANN.—RÉPONSE AU DÉFI ACADÉMIQUE.
DU DYNAMISME. — QU'EST-CE QUE L'UNIVERS ?
HISTOIRE DE LA MÉDECINE.
DU MATÉRIALISME. — DU SPIRITUALISME. — DE L'ANATOMIE PATHOLOGIQUE.
MALADIES AIGUËS. — MALADIES CHRONIQUES. — MALADIES MÉDICINALES.
DE LA RÉACTION. — DES MÉDICAMENTS ET DE LEUR PRÉPARATION.
EXPÉRIMENTATION PURE. — LOI DES SEMBLABLES.
COMMENT ON DOIT COMPRENDRE UNE GUÉRISOM HOMŒOPATHIQUE.
DES DOSES.—LOI DE SPÉCIFICITÉ.—PARALLÈLE ENTRE LES DEUX MÉDECINES.
DE L'EXPECTATION. — DU RÉGIME ET DE L'IMAGINATION.
HYGIÈNE. — PROPHYLAXIE AU POINT DE VUE DES AFFECTIONS ÉPIDÉMIQUES
ET HÉRÉDITAIRES. — DERNIER CONSEIL POUR LES PRÉPARATIONS
DES MÉDICAMENTS ET LE CHOIX D'UN PHARMACIEN.

---

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS,

LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,

Rue Hautefeuille, 19.

LONDRES
H. Baillière, 219, Regent street.

NEW-YORK
Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, C. BAILLY BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1863.

# AVIS AUX LECTEURS.

Je ne devais publier ces leçons qu'après les avoir professées encore une fois; mais au moment où toutes mes dispositions étaient prises pour ouvrir de nouveau mon cours le 10 avril de l'année 1862, dans un vaste local choisi *ad hoc*, on me fait savoir officiellement que pour donner suite cette année à mes projets, je devais préalablement m'adresser au Conseil impérial de l'instruction publique et lui soumettre le programme des questions que je me proposais de traiter.

Le Conseil supérieur ne devant se réunir qu'au mois de juillet, force me fut de suspendre momentanément tout projet de cours et d'attendre son arrêt. Sur son refus, je prends le parti de le livrer à l'impression. Cependant, je dois à la vérité de dire que le Conseil, en général, s'est montré très-sympathique à ma demande; sa décision n'a pas été prise en vue de repousser la doctrine, loin de là; une simple question de détail a suffi pour qu'elle croie devoir me retirer, cette année du moins, l'autorisation de professer. Son attention fut éveillée à propos d'une question de statistique que je me proposais d'établir (touchant la prophylaxie), preuves à l'appui, afin de montrer la supériorité de la nouvelle doctrine sur son aînée.

La susceptibilité de ces Messieurs, bien louable du reste, allan jusqu'à craindre que cette comparaison n'amenât une polémiqu un peu vive et ne tournât trop à l'avantage de l'homœopathie, feignant de voir là une attaque trop directe, ne voulut pas assumer sur elle la responsabilité d'une pareille discussion.

Cette décision, prise par le Conseil supérieur, est, comme on le voit, d'un excellent augure. Je me promets donc de revenir à la charge, et je sais de bonne source qu'on pourra m'autoriser l'année prochaine, ces Messieurs ayant été unanimes pour proclamer la nécessité de laisser professer librement l'homœopathie.

J'ai cru indiquer dans quelle disposition d'esprit se trouve le Conseil supérieur à l'égard de l'homœopathie, afin que d'autres confrères qui seraient dans l'intention de professer, puissent en demander l'autorisation.

Qu'on le sache bien, je suis intimement convaincu qu'on ne fera faire de progrès réels à la nouvelle doctrine qu'en suivant cette voie. Ce n'est pas en créant des semblants de société où se débattent toutes les petites passions et toutes les rivalités mesquines qu'on fera avancer l'homœopathie. Il y a sept ans, faisant partie du congrès qui s'est tenu à Paris, en 1855, je me suis permis d'élever la voix pour demander :

1° Qu'une société homœopatique soit reconnue et constituée légalement.

2° Qu'un enseignement libre soit créé, comprenant l'enseignement théorique, pratique et clinique.

3° Qu'un dispensaire modèle soit institué;

4° Qu'un hôpital soit fondé;

5° Que le même local soit affecté à ces quatre créations.

Aujourd'hui encore ce sont les mêmes vœux que j'émets, et malgré la réponse que m'avait faite alors le Président, qui était M. Pétroz, à savoir : qu'il avait essuyé un refus de la part de l'administration pour une tentative analogue, et que le moment n'était pas encore venu; je persiste à croire et à dire que si une entente parfaite existait entre nous, depuis longtemps déjà nous aurions vaincu les obstacles. Rien n'est impossible à l'homme : je fais donc un appel à mes confrères; sachons nous grouper et nous entendre. Serrons nos rangs et nous triompherons.

# PREMIÈRE LEÇON

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Messieurs,

Il y a cinquante ans, quand parut la première édition de l'*Organon* ou *Exposé de la Doctrine homœopathique*, Hahnemann était loin de s'attendre à l'orage qui allait s'amonceler sur sa tête. D'où venait cette réprobation? De la réforme radicale que ce grand homme apportait dans les sciences médicales.

En raison de l'hostilité apparente qu'il faisait aux anciennes doctrines, celles-ci le repoussèrent sans autre examen. Ses œuvres cependant ne furent pas de celles qui brillant un instant, s'éclipsent aussitôt.

Depuis si longtemps que la médecine était tiraillée en tous sens par mille systèmes à la fois, flottant entre le spiritualisme, le vitalisme et le matérialisme, l'éclectisme et l'empirisme. Depuis si longtemps que les médecins se livraient à des spéculations sans fin sur la vie et sur la manière dont elle se comporte, à seule fin de rechercher ce qu'il y avait à guérir dans les maladies, on devait s'attendre à ce qu'une voix aussi grave que celle d'Hahnemann fut entendue et écoutée. On devait lui savoir gré d'avoir d'un soufle renversé le vieil édifice médical et de

son bras puissant avoir anéanti à tout jamais les différents modes de traitements, pour y substituer une loi immuable et une thérapeutique nouvelle qui repose sur des principes non moins fixes.

Non-seulement, Messieurs, l'homœopathie cherche à remédier aux altérations en guérissant les maladies, à entretenir la santé et à conserver la vie; mais encore, par sa prophylaxie elle cherche à l'agrandir en se servant de moyens propres à préserver l'humanité des maladies chroniques, héréditaires et épidémiques.

Hahnemann, Messieurs, est le premier qui ait reconnu aux médicaments une action spéciale absolue, en vertu de laquelle ils doivent déployer toute leur énergie, donnés à un homme bien portant.

C'était non-seulement déterminer les propriétés spéciales de tout agent thérapeutique, mais encore de tout agent hygiénique. C'était la réforme intégrale de l'art de guérir.

Si la doctrine homœopathique n'a pas encore acquis tous ses développements, elle le doit, Messieurs, à l'opposition puissante et acharnée qu'on lui a fait et qu'on lui fait chaque jour. Hahnemann est mort, et aujourd'hui, comme il y a vingt, trente, quarante ou cinquante ans, les mêmes préjugés entourent sa tombe. Les mêmes passions s'agitent autour de sa mémoire.

Hahnemann est mort, mais ses travaux restent debout, travaux qui tirent leur grandeur de l'objet qu'il avait en vue. Il apporta à l'œuvre de la régénération médicale cet esprit sévère, élevé et impartial qu'on prit pour de la causticité, cette profondeur de vues et de pensées qui le distinguent si éminemment, cette logique simple, facile et brutale tout à la fois, qui ne souffre pas la moindre réplique.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la nouvelle doc-

trine n'a été en général combattue que par des raisonnements fallacieux, et jamais par des faits bien observés. C'est que, comme l'a dit Xavier de Maistre avec beaucoup de raison : « Tout écrivain qui se tient dans le cercle de la logique, ne manque à personne; il n'y a qu'une seule vengeance à tirer de lui, c'est de raisonner mieux que lui. »

Que sait le monde médical de la nouvelle doctrine?

Qu'ont pu apprendre les élèves de leurs professeurs, si ce n'est que l'homœopathie ne repose que sur des chimères, et sur deux ou trois cents qui m'écoutez, peut-être n'y en a-t-il pas vingt seulement, médecins ou élèves, qui soient parfaitement initiés à la nouvelle doctrine. Du reste, d'où viennent toutes les critiques rivales, de ce que les travaux de Hahnemann, quoiqu'éclos depuis près de cinquante ans, sont encore *inconnus* par les uns, c'est le plus grand nombre, incompris par les autres?

Que reproche-t-on à *Hahnemann* d'avoir donné à sa doctrine un air de mystère et de singularité en créant les doses infinitésimales?

Mais en dehors de ces petites doses sur lesquelles nous laisserons à chacun de vous sa croyance, nous proposant nous-mêmes d'y apporter des restrictions, s'est-on jamais demandé ce qu'Hahnemann entendait par *Dynamisme?* s'est-on appesanti sur sa théorie des *maladies chroniques?* s'est-on donné la peine de vérifier *sa loi des semblables* et d'en appeler à *l'expérimentation pure?* se doute-t-on du progrès immense qu'il a fait accomplir à l'hygiène en créant sa *prophylaxie* ou médecine préventive?

Est-il permis de nier encore aujourd'hui le pouvoir qu'a tout médicament de produire artificiellement des maladies analogues à celles qu'on rencontre dans les cadres nosologiques quand on peut en appeler aux faits pour juger de la validité de la question.

N'est-ce pas ainsi que, contrairement à ses devanciers, Hahnemann a suivi une marche toute rationnelle, toute expérimentale. Homme de tact et d'inspiration, homme de réflexion et d'analyse, il savait que tout principe qui n'intéresse pas directement la pratique n'est qu'une vaine spéculation, et par conséquent n'est pas un principe; il savait que toute pratique, pour ne pas être aventureuse et incertaine, devait en appeler à l'observation, base de toute théorie.

Où est son crime? Serait-ce d'avoir échappé aux vieilles routines médicales, et nouveau conjurateur d'avoir brisé des idoles qu'on adorait depuis des siècles. *Non! son crime c'est d'avoir prouvé* que chaque médecin au lit du malade, et suivant son caprice, faisait jouer à la nature un rôle différent; *c'est d'avoir prouvé* qu'on s'agitait, qu'on s'étourdissait tout en étourdissant les autres; *c'est d'avoir prouvé* que la gravité, le sérieux et le savoir faisaient place à la suffisance, à la routine et à l'art de bien gesticuler; qu'une mise irréprochable, un appartement somptueusement meublé, équipage et domestiques étaient plus qu'il en fallait pour *guérir*. N'est-ce pas la comédie qui se joue encore de nos jours; les rôles sont les mêmes, les acteurs seuls ont changés!

Peut-on de nos jours encore ajouter foi à toutes ces théories brillantes, développées dans un style fleuri et métaphorique? Peut-on accepter ces hypothèses hasardées que rien ne justifie, ces préceptes sublimes qui, au nom de la science et avec un titre d'emprunt veulent s'imposer à nous? Peut-on, en un mot, se laisser dominer par l'arbitraire, tandis que la raison vous ordonne de secouer le joug afin d'entrer dans une autre voie et de pouvoir respirer à son aise un autre atmosphère.

A l'*empirisme*, ce maître grossier et implacable qui ne reconnaît aucune loi, qu'on lui demande ce qu'il est,

d'où il vient et où il prétend aller. En attendant sa réponse, qu'on interroge le *dogmatisme* dont les vaines prétentions sont de vouloir tout pénétrer, tout expliquer, et l'on sera surpris de voir avec quelle légèreté des maîtres, ou du moins qui passent pour tels, puissent créer ou donner leur adhésion à des systèmes qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, dans l'impossibilité où ils se trouvent de les approfondir.

Cette ignorance de leur art apparaît dans tout son jour en face des assertions mensongères sur lesquelles ils cherchent à appuyer leur thérapeutique sans règle aucune.

Qu'on définisse la fièvre de mille manières si l'on veut, qu'on donne sur la vie mille explications différentes si on le juge à propos, mais qu'on ne perde jamais de vue qu'à part toutes les distinctions subtiles que l'on peut établir, *guérir doit être le but final et réel de l'art.*

Quel est le médecin qui, aux prises avec les maladies, n'a passé les premières années de sa pratique à se torturer l'esprit pour trouver ce qui convient le mieux aux malades, n'ayant aucune loi fixe et précise pour diriger ses actes ? Quel est celui qui, en face des diverses méthodes qui se sont offertes à son esprit, n'a pas reculé d'épouvante?

Malheur à celui qui étouffera ce dernier cri de la conscience, qui sera sourd à son appel !

Nous ne sommes plus, Messieurs, à une époque où l'on enchaîne les hommes par les idées les plus séduisantes. La plus belle hypothèse doit faire place à la réalité. Il faut des preuves et des preuves immédiates, ces preuves c'est à la doctrine homœopathique qu'il faut les demander; elle, au moins, satisfait l'esprit en cherchant à se rendre compte des faits qu'elle observe et qu'elle produit.

C'est à ceux qui doutent, de répéter les expériences de Hahnemann, de faire surgir de nouveaux faits, de les mé-

diter, de vérifier leur authenticité, et après les avoir explorés sous toutes leurs faces, de se convaincre de la légitimité de la loi sur laquelle ils reposent. A ceux-là même je dirai : marchez vers la lumière, vers les œuvres grandioses de Hahnemann; mais en hommes sensés et avertis n'acceptez ces œuvres qu'après mûr examen.

Moi le premier, qu'on le sache bien, je ne suis pas admirateur quand même des travaux d'Hahnemann. Ce grand homme n'était ni plus infaillible, ni plus inviolable qu'un autre. J'en donnerai la preuve.

Ce que je reproche à Hahnemann, c'est de s'être laissé dominer par les idées religieuses, seule cause des quelques contradictions qu'on rencontre dans ses écrits. Comme homme, Hahnemann fut sublime; par ses malheurs, par sa résignation, par le courage avec lequel il a traversé les plus mauvais jours, par sa persévérance, par ses vertus, par ses immenses travaux surtout, il a droit à l'admiration de tous.

Comme médecin et comme savant, aujourd'hui que ses œuvres appartiennent à la postérité, la liberté d'examen nous appartient. C'est le privilége qui est réservé à tous les hommes célèbres. Tout homme de science ayant le droit d'apprécier, de juger et de critiquer les écrivains et leurs écrits, nous jugerons Hahnemann, et malgré la plus grand estime que nous professons pour sa doctrine, nous ferons une critique sévère et impartiale des parties qui nous paraissent défectueuses. Nous ne sommes pas de ceux qui nous laissons dominer par la fougue des savants, fasciner par des génies supérieurs, faisant abstraction de notre intelligence pour croire aveuglément ce qu'ils enseignent. Du reste, mon libre et intime examen ne saurait avoir rien d'irrespectueux, car, dans toutes les occasions, j'ai donné, autant que je l'ai pu, témoignage de mon admiration sincère et de ma vive reconnaissance au génie de Hah-

nemann et à son immense action dans la science médicale.

A ceux qui ont l'habitude de trancher les questions de doctrine avec une outrecuidance sans pareille ; à ces chefs de croisade qui tous les jours, à défaut d'une lutte sérieuse, entonnent la fanfare du triomphe, afin de faire croire à la foule qu'il n'y a plus qu'à nous faire les honneurs de la sépulture, il faut LEUR prouver et LEUR démontrer tout à la fois que les *principes* sur lesquels repose notre doctrine, loin d'avoir reçu la plus légère atteinte, brillent d'un nouvel éclat.

A ceux qui s'étonneront ou me reprocheront de ne m'être pas placé au point de vue où s'était placé Hahnemann lui-même, je leur répondrai que celui qui embrasse dans son ensemble une doctrine et qui veut en coordonner le tout, doit avant tout proclamer *l'indépendance de la pensée* et savoir ne pas marcher aveuglément sur les pas du maître.

Tout en le respectant jusque dans ses hypothèses, il ne faut pas oublier qu'il nous a légué la mission et le devoir, non de propager ses erreurs, mais de continuer ses travaux en les développant et en les dépouillant peu à peu des inexactitudes qu'ils renferment. Ne serait-ce pas se montrer on ne peut plus injuste à l'égard de cet *illustre maître* que d'exiger de lui qu'il eût achevé son œuvre ? qu'est-ce qu'une vie d'homme, pour terminer un édifice aussi gigantesque ?

Pour que la *doctrine homœopathique* devienne non seulement une science exacte du moins autant que peut l'être une science qui se propose de combattre dans les maladies les erreurs et les abus commis par les hommes, mais encore pour qu'elle soit facilement conçue et embrassée par la masse, il faut *la purger de tout préjugé et de tout système*, il faut qu'en dehors de toute spéculation elle repose sur une

*vérité principe* qui puisse établir la certitude des faits qu'elle proclame, des propositions qu'elle développe.

Celui dont le génie a découvert la *loi des semblables*, et dont le tact d'observation et l'assiduité d'application ont créé l'œuvre colossale de la matière médicale, savait que son œuvre était susceptible de *perfectionnement* et de marcher *avec le progrès.*

Toute doctrine renferme une *inspiration* dont doit se pénétrer le disciple qui veut obéir à *la tendance* du maître. Ce n'est pas à la lettre qu'il faut s'attacher, c'est *le sens* qu'il faut savoir saisir. Ce qu'Hahnemann nous a laissé de sa doctrine est plus que suffisant pour faire comprendre et développer sa pensée tout entière.

C'est, Messieurs, sous l'empire de la plus grande conviction et animé du désir d'être utile à mes semblables, que je me permets d'élever la voix pour répandre ces grandes vérités qu'Hahnemann le premier a mis au jour. Je serais heureux si je parviens, dans la mesure de mes forces, à apaiser certaines rancunes, à calmer ces haines qui n'ont aucune raison d'être, à désarmer toutes ces passions qui se sont déchaînées à la vue *de ce géant*, qui s'avançant d'un pas calme et digne, voyait à son approche *crouler toutes les vieilles données médicales*, et ceux préposés à leur garde, prendre la fuite et être obligés de se retrancher derrière ces remparts qu'on nomme les *académies* qui se donnent pour sauvegardes une justice et une loi à *elles.*

Toute conviction pour être vive et profonde doit 1° en appeler aux faits; 2° chercher à les rattacher aux lois générales de la nature.

Je m'efforcerai, Messieurs, dans l'exposé que je vais faire de la doctrine, de délimiter la discussion avec le plus de précision et de rigueur possible. J'agrandirai l'horizon du *dynamisme* en l'envisageant sous un jour nouveau; je traiterai de

la pathologie en général et des maladies chroniques en particulier; je combattrai les partisans de la *réaction* et de l'*expectation;* à propos de la matière médicale et de la thérapeutique, je vous ferai connaître *la loi des semblables;* je dirai ce que l'on doit penser des préparations hahnemaniennes, les réduisant à leur juste valeur. Cette vérité qu'il a mise au jour, à savoir : la *dynamisation* des médicaments est entachée de trop d'erreurs et surtout d'exagération pour qu'on ne cherche pas à la dégager de ce qu'elle peut avoir de subtile. Après avoir ainsi passé en revue les différentes branches de la science médicale, je finirai mon cours en abordant un sujet neuf pour beaucoup de personnes encore, je veux parler de *la prophylaxie* ou médecine préventive.

Que l'on m'écoute en dehors de toute prévention, et l'on verra que loin de me servir d'armes toujours faciles à manier quant on a à combattre des adversaires absents, j'ai voulu, les écrits de Hahnemann à la main, montrer si, à l'exemple des Socrate, des Galilée, des Harvay : Hahnemann n'a pas droit à une reconnaissance éternelle. Mon seul désir, comme je vous le disais, c'est de voir cesser cet état d'anarchie qui règne aujourd'hui dans nos sciences médicales si belles, si admirables et qui, à plus d'un titre, ont droit au respect et à la considération universels. Ce but sera atteint, quand par une communauté de principes philosophiques, on fera converger tous les travaux et toutes les pensées dans la même direction et pour une même fin. Ces principes, je les proclamerai d'une manière générale, en attendant que d'autres, à la voix plus imposante, puissent rallier autour du drapeau homœopathique les médecins engagés aujourd'hui dans mille routes contraires; qu'il soit porté avec éclat, et bientôt ils marcheront tous ensemble à la conquête de la vérité et au perfectionnement de la science. Alors l'homœopathie, comprise

et mieux jugée, reprendra sur les esprits l'ascendant que l'on aura vainement tenté de lui ravir et ressaisira, je l'espère, le rôle auquel ses destinées l'appellent.

Quel progrès immense elle aurait accompli déjà sans ce mysticisme dont on a cherché sans cesse à l'entourer. L'*homœopathie*, pour prendre son essor, a donc besoin de s'affranchir de toutes ces théories métaphysiques sur lesquelles on voudrait la faire reposer.

Croirait-on, Messieurs, qu'il existe encore aujourd'hui des médecins se disant homœopathes, qui, sous l'invocation de la divinité, des saints, et de saint Thomas entr'-autres, poussent la témérité, pour ne pas dire le ridicule, jusqu'à vouloir asseoir la science médicale sur l'autel et la faire dépendre de la religion. Vaines tentatives, derniers cris de désespoir et d'impuissance poussés par ces faux sectaires. Comme je craindrais, par dignité pour l'honneur professionnel, de pénétrer les motifs qui les font penser et agir de la sorte, qu'il me suffise de signaler ces hommes qui s'efforcent sans cesse d'exalter les esprits et d'exploiter à leur profit le fanatisme, en se parant du masque de la religion.

Les temps doivent changer ; nous sommes, Messieurs, à une époque aujourd'hui où il est permis d'établir l'empire de la raison sur la ruine des préjugés ; de même qu'il appartient à la presse de combattre les funestes tentatives du fanatisme religieux, et peut-être même d'en prévenir les fureurs, eu égard aux persécutions dont nos ancêtres incrédules ou dissidents ont été les tristes victimes ; de même, il est du devoir de tout ami de l'humanité, quelle que soit la doctrine qu'il professe, d'opposer les idées naturelles aux idées surnaturelles, la sincérité et la conscience à la mauvaise foi et à l'hypocrite avidité des hommes qui, dans l'intérêt de leur fortune et de leur domination, seraient désireux de voir renaître sur la terre,

naguère affranchie du joug de ces préjugés, une jonglerie éhontée qui finirait par envahir le monde entier.

C'est ainsi que, dans les temps les plus éloignés, à l'époque de l'empire romain, tant de préjugés avilissants, tant de pratiques puériles et superstitieuses, passèrent de la masse du peuple ignorant jusqu'au palais des empereurs, obligés qu'ils étaient d'adopter les folies du peuple pour mieux le subjuguer.

Et cependant, Messieurs, il ne faut pas un grand jugement pour connaître les vérités les plus simples, pour rejeter les absurdités les plus frappantes, pour être choqué des contradictions les plus palpables. Nous nous donnerons la peine de sonder les principes religieux sur lesquels la science de ces prétendus médecins, dits spiritualistes, animistes s'appuie, et l'on sera forcé de reconnaître que ces principes, que l'on jugeait incontestables, ne reposent sur aucun fondement solide, ne sont que des suppositions hasardées, imaginées par l'ignorance, propagées par l'enthousiasme ou la mauvaise foi, adoptées par la crédulité timide, conservées par l'habitude qui jamais ne raisonne et enchaîne la véritable indépendance, et enfin révérées uniquement parce qu'on n'y comprend rien. « Les uns, dit Montaigne, font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas; les autres, en plus grand nombre, se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer ce que c'est que croire. »

A quoi nous servent, je le demande, ces profondes aspirations, ces nobles et sublimes espérances d'une autre vie, quand, avant tout, nous sommes appelés à conserver celle que nous avons. L'homme a une destinée; c'est à lui à l'harmoniser le plus qu'il est en son pouvoir avec le milieu dans lequel il est appelé à vivre, jusqu'au moment fatal où d'autres harmonies seront nécessaires à son changement d'état. Nos malades n'exigent-ils pas de

nous autre chose que des élans poétiques, j'allais dire des rêveries? Ne devons-nous pas seconder les efforts persévérants de ces quelques médecins philosophes qui ont fait entrer la médecine dans une ère nouvelle en brisant les entraves spiritualistes, animistes et autres.

Qu'il me soit permis ici de rendre justice *à l'école de Paris,* école matérialiste, à mon avis, la plus savante et la plus avancée, celle dont les travaux pourront un jour jeter un bien vif et bien brillant éclat sur la médecine, quand, après s'être consumée en efforts impuissants, elle se rangera sous la bannière *de Hahnemann.*

De même ont droit à notre reconnaissance tous les médecins *physiologistes*, comme les Haller, les Cabanis, les Laënnec, les Berard, les Magendi, les Béclard, les Cl. Bernard, les Nelaton, les Velpeau, les Robin et tant d'autres qui, à force de travail, d'étude et d'expérience, arrivent, sinon à approfondir les lois générales qui régissent chacune de nos fonctions, dumoins à en découvrir le mécanisme. Ces notions sont indispensables au vrai pathologiste, ainsi qu'au vrai thérapeutiste, qui, pour ramener par des moyens rationnels à leur état normal des fonctions troublées, doivent au moins connaître à quelles variations elles sont soumises, l'organisme subissant d'une manière incessante l'influence des circonstances les plus variées. En un mot, pour être bon pathologiste, il faut être d'abord bon physiologiste, et n'étudier toujours les phénomènes de la vie qu'en vue de l'application pratique. Tout médecin qui, au lit du malade, veut se frayer une route vers la vérité, doit en appeler à une analyse profonde. Après avoir étudié *l'action des causes* des maladies, après en avoir observé *la marche*, la *durée*, l'*issue*, toute son attention doit se porter sur *les symptômes* et c'est alors que le flambeau de la physiologie ne doit jamais l'abandonner; il complètera

me ses observations par la recherche sur les cadavres es altérations de tissus, et en combinant ensemble tous les résultats obtenus de ces différentes sources, il pourra en déduire un diagnostic sûr et un traitement rationnel.

Les écoles qui nous ont précédé, *anatomo-pathologistes* et autres, en créant les systèmes de localisation, ont rendu, il faut bien le reconnaître, un service signalé à la médecine, en fixant le diagnostic sur des bases en quelque sorte inébranlables, ce qui vient de ce qu'elles se sont concentrées dans l'étude de chacune des manifestations de la vie. Je le répète, je n'accorde le droit de juger une maladie qu'à celui qui connaîtra parfaitement le corps humain, et qui, en outre, se sera rendu compte des actes ou des fonctions propres à chaque organe ou à chaque système organique qui saura coordonner le tout, sans oublier cette force vitale ou dynamie inhérente à la matière.

Du reste, Messieurs, je ne prétends rien innover : je suis intimement convaincu qu'il ne m'appartient pas de dire quelque chose de nouveau ; j'ajouterai même que, depuis bien longtemps, nous sommes réduits à glaner sur les pas de nos devanciers. Quel est celui qui, dépouillé des pensées des autres, resterait bien riche de son propre fonds? Cette vérité est plus applicable à la médecine peut-être qu'à toute autre science. « Il y a des gens, dit Pascal, qui voudraient qu'un auteur ne parlât jamais des choses dont les autres ont parlé; autrement on l'accuse de ne rien dire de nouveau. Mais si les matières qu'il traite ne sont pas nouvelles, la disposition en est nouvelle. Quand on joue à là paume, c'est une même balle dont joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. J'aimerais autant qu'on l'accusât de se servir de mots anciens, comme si les mêmes pensées ne formaient pas un autre corps de discours par une disposition différente;

aussi bien que les mêmes mots forment d'autres pensées par les différentes dispositions.

« Les bonnes maximes sont dans le monde; il ne faut que les appliquer. » (*Pensées morales* de Pascal, p. 229.)

La vie de Hahnemann sera le sujet de notre prochaine séance.

# DEUXIÈME LEÇON

## HAHNEMANN.

---

Messieurs,

Permettez-moi avant d'aborder toute question de doctrine, d'esquisser la *vie du grand réformateur*, m'engageant à faire ressortir les traits les plus saillants de son existence. Il faut que vous sachiez comment s'est élevé ce gigantesque édifice qu'on nomme la *doctrine homœopathique*, il faut que vous sachiez qu'Hahnemann, en architecte habile, présida lui-même à l'édification d'une œuvre aussi grandiose.

Vous tous, Messieurs, qui m'écoutez, serez les premiers saisis du plus grand, du plus profond respect pour notre illustre maître, quand je vous aurai décrit sa vie, énoncé ses travaux, quand je vous aurai retracé le tableau de cet homme de génie dont l'existence entière a été consacrée au soulagement de l'humanité *souffrante*.

C'est à vous, jeunes gens qui débutez dans la carrière, que je m'adresse avant tout. Vous, mes anciens condisciples, voulez-vous avoir des succès vrais, durables, voulez-vous avoir la récompense de vos labeurs, *adressez-vous à l'homœopathie*, science positive, renfermant physiologie, pathologie, matière médicale, thérapeutique et prophylaxie,

science dont l'étude est pleine d'attrait. Venez, et tous nous nous consacrerons à la culture de ce champ vaste et fécond. Il y a à glaner pour tous.

*Hahnemann*, messieurs, à ce nom que toutes les têtes s'inclinent, *Hahnemann* appartient encore à cette terre classique de l'Allemagne qui fut toujours le berceau et l'asile des sciences, et au souvenir de laquelle on se sent pénétré de vénération quand on se rappelle les noms des Guttemberg, des Kant, des Schiller, des Goëthe, des Alex. de Humbold et de tant d'autres auxquels elle donna le jour.

*Hahnemann* (*Samuel-Chrétien-Frédéric*), naquit *le* 10 *avril* 1755, *à Meissen*, petite ville de Saxe, située au confluent de l'Elbe et de la Meissa. Des douze enfants que son père eut, il était le dernier. *Son père* (*Chrétien, Godefroy Hahnemann*), était employé comme peintre sur porcelaine dans une des fabriques de Meissen. On lui doit même un traité sur la peinture à l'aquarelle. Nous remarquerons en passant, que *quatre ans après Hahnemann*, en 1759, naissait *le grand Schiller*, *poète et médecin* tout à la fois, dont l'anniversaire est fêté chaque année avec tant de pompe et d'éclat.

Le jeune *Samuel Hahnemann* passa les premières années de sa vie au sein de sa famille. Toujours pris comme exemple parmi les enfants de son âge, enfant, il savait se faire écouter et obéir, alliant une volonté ferme et une énergie à toute épreuve avec une bonté et une douceur sans pareille. Que de fois il fut surpris abandonnant les jeux pour se livrer à l'étude et à la méditation. Tout dénotait en lui un caractère grave et studieux, un esprit solide et judicieux joint à une intelligence hors ligne.

Ses amis d'enfance, devenus plus tard eux-mêmes de grands personnages, se plaisaient à raconter combien une opinion, une idée émises par leur jeune camarade avaient de prix pour eux.

En face d'une *aptitude si grande au travail*, son père le fit

entrer à l'école, à l'âge de douze ans. Ses brillantes qualités ne tardèrent pas à attirer toute l'attention du directeur de l'école et à lui captiver toute sa bienveillance. Ici se rattache un des traits de sa vie qui prouve *à quelle grande mission* cet enfant plus tard devait être appelé.

Un certain jour de composition latine, le jeune *S. Hahnemann*, non content de s'en tenir au texte dont le sujet était empreint de libéralisme, accompagna sa copie de réflexions et d'annotations qu'il avait puisées dans mille auteurs différents. Il concluait *à la nécessité de réformes à apporter dans le mode d'éducation et d'instruction*. Son professeur, que ces *nouvelles idées choquaient* probablement, *habitué qu'il était à marcher servilement sur les pas de ses devanciers*, usa de son autorité en sa qualité de maître, *pour condamner les vaines prétentions de son élève* et le punir sévèrement de ce que *quelques idées libérales* eussent pu germer dans ce jeune cerveau. Comme le despotisme ne peut avoir qu'un *règne passager*, les jeunes têtes de sa classe se soulèvent et à l'unanimité jurent de défendre et de délivrer leur camarade. Le directeur s'émeut et fait mander *S. Hahnemann*. Ce jeune homme exposa avec tant de lucidité, avec tant de précision les points qui lui avaient attiré la haine de son professeur, que le directeur, homme d'une grande érudition, homme d'un sens droit et d'un cœur loyal, non-seulement leva les punitions, mais reconnut en lui des sentiments si honnêtes, si purs et si élevés, sentiments si compatibles et même *inséparables des idées de liberté*, que le regardant fixement et heureux lui-même de l'écouter, allez, lui dit-il ; quoique enfant, maître vous êtes, maître vous resterez, à partir d'aujourd'hui vous *êtes libre de suivre les classes que vous voudrez*. Puis, *le docteur Muller*, c'était le nom du directeur, prenant le jeune élève par la main, le conduisit dans sa bibliothèque, *mettant indistinctement tous les ouvrages qu'elle renfermait à sa disposition*.

Son ardeur n'eut plus de bornes, *jour et nuit étaient consacrés au travail.* A l'âge de quatorze ans, il remplaçait déjà le professeur de grec dans ses leçons. C'est dans cette atmosphère de liberté que ses forces naissantes se développèrent à leur aise. Ses progrès furent tellement rapides que quand le père, dont la fortune était modeste, se présenta pour retirer son fils, afin de le lancer dans l'industrie, le *docteur Muller* s'y refusa *et conserva à sa charge* son jeune et brillant sujet, jusqu'à ce que ses études fussent complètement terminées.

Gloire et honneur soient rendus ici à cet homme de bien, à ce bienveillant et généreux docteur *à qui la postérité devra un jour d'avoir eu dans S. Hahnemann le premier réformateur de la science médicale.*

*S. Hahnemann* jugeant que la médecine était la seule profession qui allât à son caractère grave et sérieux, s'y voua corps et âme. Muni *de vingt ducats* que lui avait remis son père, il partit en 1775 pour Leipsick, il avait alors vingt ans.

Heureusement que l'instruction forte qu'il avait reçue, lui créait de grandes ressources pour l'avenir, car, que de privations, que de chagrins l'attendaient! Mais plein de courage, à peine fut-il installé qu'il employa ses loisirs *à traduire* en allemand des ouvrages anglais et français, et pour suffire au double travail des *traductions* et à celui des *études médicales,* il prend la résolution de *dérober au sommeil une nuit sur deux.*

Après deux années de travaux, il alla à Vienne, avec l'intention d'y suivre les hôpitaux, il arriva dans cette ville vers la fin de l'année 1777. Là encore il se mit à *traduire* en allemand les ouvrages anglais suivants :

1° *Essais et observations physiologiques,* de J. Stodtmann, in-8 ;

2° *Essai sur l'hydrophobie,* de Nugent, in-8 ;

3° *Essai sur les eaux minérales*, de G. Falcaner, in-8.

4° *La Médecine pratique moderne*, de Ball, in-8.

A bout de ressources, il quitta Vienne neuf mois après pour *Léopoldstadt*. Il sut si bien mériter la confiance, l'estime et l'amitié du *docteur de Quarin*, que cet éminent professeur, non content de lui confier ses malades de l'hôpital dont il était le directeur, se fit souvent remplacer par lui auprès de ses malades en ville. C'est à lui qu'il doit d'avoir connu le *gouverneur de Transylvanie*, qui, s'étant pris d'une étroite amitié pour lui, l'invita à venir à *Hermanstadt*, et le nomma son médecin privé et bibliothécaire en chef. *Hahnemann n'était pas de ceux qui se contentent d'une simple autorisation, espèce de brevet d'incapacité*, pour exercer la médecine ; il n'accepta donc que pour un temps, pendant lequel il sut mettre à profit sa nouvelle position, et, tout en se livrant à l'étude avec plus d'ardeur, il se créa rapidement de belles et nombreuses relations. Il jouissait d'un si grand prestige, qu'il était non-seulement le médecin, mais le conseiller intime de tous les personnages d'une certaine importance, ce qui cependant ne l'empêcha pas de désorter Hermanstadt. Peu fait pour les honneurs et la cour, et d'un caractère trop fier pour se plier à toutes les exigences que lui commandait sa haute position, il quitta Hermanstadt et se rendit à l'*Université d'Erlangen*, dans l'intention d'y prendre le grade de docteur, *et le* 10 *août* 1779 *il y soutint publiquement sa thèse inaugurale* sous le titre de : *Circonspectus affectuum spasmodicorum ætiologicus et therapeuticus*. Des aperçus nouveaux et d'une bien grande portée promettaient déjà pour l'avenir.

Désireux de plus en plus de s'instruire, et doué d'un de ces esprits ardents qui sont toujours à la recherche du nouveau, il se livra avec fureur à l'étude de la *physique*, de l'*histoire naturelle*, et principalement de la *chimie* et de la *minéralogie*. C'est à ce moment qu'il *traduisit* en allemand les mémoires français qui avaient pour titre :

1° *L'Art de fabriquer les produits chimiques*, de Demachy.

2° *L'Art du distillateur liquoriste*, de Demachy et Dubuisson.

Après avoir habité successivement *Hettstadt* et *Dessau*, il se rendit en 1785 *à Gommern*, près de Magdebourg, où, après six ans déjà de périgrinations, il occupa un poste de *médecin public*. La même année, un des pharmaciens de la ville s'estima trop heureux de lui donner en mariage sa fille *Henriette Kuchler*, de laquelle il eut onze enfants, famille nombreuse, comme on le voit, et beaucoup trop nombreuse pour qui n'a pas de fortune.

Au lieu de trouver dans la femme qu'il venait d'épouser tout ce qui forme l'apanage d'une âme jeune, grande et belle, vivacité et franchise, amour et générosité, abandon, courage et dévouement, il se trouva, au contraire, en face d'un caractère âcre, vindicatif, difficile et méchant, qui devait un jour faire payer bien cher son union avec S. Hahnemann.

Ayant passé avec sa femme l'année de 1786 à *Leipsick*, théâtre de ses premières luttes entre l'étude et le besoin, il consacra ses loisirs à l'étude de l'*arsenic*, poison dont les propriétés toxicologiques n'étaient pas encore parfaitement connues, et bientôt parut un opuscule ayant pour titre : *Recherches sur l'empoisonnement par l'arsenic*, *preuves judiciaires pour le constater et moyens d'y porter remède.*

Non content de traiter des sujets scientifiques se rattachant à la médecine, il aborda l'année suivante des questions d'*économie domestique*, et, afin de vaincre les préjugés qui s'élevaient contre le *chauffage par le charbon de terre*, il arriva, par ses écrits, non-seulement à *les vaincre*, mais encore, par les modifications qu'il apporta à ce combustible, on put s'en servir pour le *chauffage des fours*. En 1787, *il se rendit à Dresde*, et c'est dans cette ville qu'il reçut les

témoignages d'estime et d'affection de la part du docteur Wagner, du conseiller aulique *Adelung* et de *Dasdorfs*. Le docteur *Wagner*, premier professeur et médecin en chef de l'hôpital, lui était tellement dévoué que, pendant une maladie qu'il fit, il voulut que lui seul le remplaçât à son hôpital; c'est alors que, jouissant d'une *grande réputation*, il se vit à la tête d'une *nombreuse et brillante clientèle*, et qu'il acquit une *renommée* qui, grâce à quelques succès qu'il obtenait, commençait déjà à faire un certain bruit, ce qu'il devait aussi, du reste, à plusieurs écrits qui éveillèrent l'attention du monde savant. Les énumérer suffira pour en faire connaître toute l'importance. Ces travaux, qui parurent successivement, eurent pour titre :

1° *Des Maladies vénériennes, et nouvelle préparation mercurielle.* (Merc. solub. qui, encore aujourd'hui, conserve son nom.)

2° *Insolubilité de quelques métaux et de leurs oxydes dans l'ammoniaque caustique.* (V. le magasin de Baldinger de 1789.)

3° *Moyens de reconnaître le fer et le plomb dans le vin.*

4° *Essais malheureux de quelques prétendues découvertes modernes.*

5° *Difficultés qu'on rencontre dans la préparation de l'alcali minéral par la potasse et le sel marin; moyens de les vaincre.*

6° *Influence que certains gaz exercent sur la fermentation du vin.*

7° *Aperçus nouveaux sur la bile et les calculs biliaires.*

8° *Moyen puissant d'arrêter la putréfaction.*

9° *Note sur le spath pésant.*

10° *Découverte d'un nouveau principe constituant dans la plombagine.*

11° *Recherches sur le principe astringent des végétaux.* (V. les annales de Crell., 1789.)

En outre, il *traduisit* en allemand les ouvrages français suivants :

1° *L'Art du Vinaigrier de Demachy.*

2° *La Falsification des médicaments dévoilée par J. B. van den Sande.*

Nous abordons, Messieurs, à un de ces moments de la vie où l'homme, après avoir donné à la société des garanties de savoir, d'expérience et de moralité, ébloui par la gloire, les succès, la réputation, la renommée, comblé de faveurs, entouré d'honneurs; où l'homme, dis-je, loin de renoncer à tous ces avantages mondains, semble, au contraire, les rechercher avec une avidité telle qu'on ne s'expliquerait pas cette ardeur si, connaissant la faiblesse humaine, on ne savait que l'homme n'est guidé dans cette voie et ne prise tant de faveurs et d'honneurs que dans un but de spéculation, tout en ayant le plus grand mépris pour ceux qui les distribuent.

Quoique arrivé au faîte des splendeurs, *Hahnemann*, Messieurs, était de ceux qui comprennent qu'on *n'est grand que par l'intelligence, noble que par les sentiments.* En voulez-vous la preuve, écoutez cette page admirable qui est certes une des plus belles de sa vie, et vous me direz quel est l'homme assez convaincu, assez plein d'abnégation, assez fort de caractère, pour fouler aux pieds toutes ces grandeurs, rentrer dans la vie privée, et *préférer la misère* à l'exercice d'un art mensonger. Cet homme, qu'on se plaît à appeler fou, est pour moi le sublime de la droiture, de la loyauté; pour agir ainsi, Messieurs, il fallait être plus qu'un homme ordinaire, il fallait être *S. Hahnemann.*

Dans quelle circonstance cette détermination fut-elle prise ? La voici :

*Hahnemann*, depuis quelques jours, donnait des soins à un de ses meilleurs amis, dont l'état lui inspirait des craintes sérieuses. A une des dernières visites qu'il lui fit, le voyant en danger, il tenta un dernier effort, et ordonna

un ou plusieurs médicaments sur lesquels il comptait beaucoup, considérés comme *héroïques* par l'école officielle. Il revint le lendemain, son ami n'était plus.

Pour *Hanemann*, ce fut un coup de foudre ; malgré toute la responsabilité qui pesait sur lui, il sentait cependant qu'il n'avait aucun reproche à se faire. Il n'avait usé que de moyens reconnus et avoués par la masse comme les meilleurs. Cet insuccès suffit pour lui faire voir, sinon le néant de la médecine, du moins d'une de ses branches, la matière médicale et la thérapeutique. Il reconnut alors, et seulement alors, à quel incroyable degré d'imperfection se trouvait encore l'étude des propriétés pathogénétiques des médicaments. A partir de ce moment, sa conscience se révolta à l'idée de se livrer plus longtemps à l'exercice d'un art si pauvre en résultats. Plein de dédain pour ces formules ou ces recettes composées de plusieurs drogues différentes, qui ne représentaient, et ne représentent encore de nos jours (moins cependant aujourd'hui), que le vide médical, l'ignorance et l'inaptitude ; il jura d'en appeler à la logique, à l'observation, à l'expérience, car jamais médecin avant lui n'était arrivé à connaître les spécialités de chaque substance médicinale, ne faisant usage que de mélanges.

Rentré chez lui pour l'heure de ses consultations, il trouva son salon plein de monde. Il fait savoir aux nombreux clients qui l'attendaient qu'à partir de ce jour, il renonçait à la pratique de la médecine. Instances, prières, rien ne put changer sa détermination. De ce jour, tout bonheur l'abandonna.

Bientôt un spectacle plus navrant encore devait l'affermir dans la résolution qu'il venait de prendre : il s'agissait de sauver un de ses enfants, et il était à bout de ressources. Moment suprême ! une inspiration lui vint : un médicament fut donné, et l'enfant fut rendu à la vie.

Pourquoi et comment cette guérison avait-elle été obtenue? C'est ce qu'*Hanemann*, penseur hardi, voulut pénétrer. C'est dans de pareilles dispositions d'esprit qu'il quitta Dresde pour revenir *à Leipsick, en* 1789. S'enfermant dans son cabinet, il ne devait en sortir, quatre ans plus tard, que pour nous dévoiler ce qu'il entendait par physiologie, par pathologie, matière médicale et thérapeutique.

*Hanemann* s'était déjà demandé si la *première condition* pour user avec avantage des substances médicinales, n'était pas de faire *une étude approfondie de leurs effets sur l'organisme humain ;* si la *deuxième* n'était pas de choisir une *organisation saine* car toute expérience tentée chez des individus malade devait être dénaturée par mille influences perturbatrices inappréciables. Il y avait donc tout à créer dans cette branche de la médecine. Versé dans les sciences naturelles aussi bien que dans les sciences physiques, chimiques et métaphysiques, il se mit à l'œuvre avec un zèle, une constance et une persévérance, qui nous rappellent la vie des premiers disciples d'Hahnemann. Bientôt devait s'effacer le principe thérapeutique, *ab usu in morbis ;* bientôt devaient disparaître de la matière médicale ces dénominations vagues et trompeuses que l'on donnait alors aux médicaments classés en purgatifs, astringents, diurétiques, sédatifs, sudorifiques, amménagogues, antispasmodiques, stimulants, aphrodisiaques, expectorants ou incisifs, émollients et analeptiques, contro-stimulants et tempérants, toniques, altérants, révulsifs sialagogues, etc. avant *Hahnemann* on ne s'était jamais demandé d'où provenaient ces secousses violentes de l'organisme une fois *sous la puissance d'un agent thérapeutique destructeur*, d'où provenaient ces *crises factices* qui souvent mettaient la vie en danger. On avait le courage d'assister en simple spectateur à cette lutte terrible qui s'établissait *entre le médicament d'une part* et *l'organisme d'autre part*, et comme toute absorption

de substances médicinales donnait lieu à des phénomènes extrêmement variés et marquants, on prit l'effet pour la cause, et les symptômes qui frappèrent le plus, servirent à dénommer chaque substance. *Hahnemann* le comprit et voulut s'en rendre compte, il prévoyait déjà que le médicament avait à jouer un rôle plutôt dynamique que mécanique.

Rien ne lui coûta alors pour arriver à ses fins. *En proie à la plus grande misère* et *aux chagrins domestiques de toute espèce*, il eut à lutter non seulement *avec le mauvais destin* mais encore *avec sa femme* qui opposée à ses idées ne cessait de lui reprocher d'avoir abandonné sa position première, ne comprenant pas qu'on préférât la *médiocrité*, la *misère même* à une vie brillante et lucrative, *plutôt que de mentir à sa conscience*. Ses amis même l'avaient abandonné, (ça devait être).

*Hahnemann*, sourd à toutes ces récriminations, poursuivait toujours le même but. Les cris seuls de ses enfants pouvaient le distraire de ses études ; que de fois son cœur a saigné à la vue de ces petits êtres qui demandant à manger, devaient se contenter d'un simple morceau de pain ! et encore avait-il beaucoup de mal à le gagner par quelques *traductions* qu'il faisait d'ouvrages *français*, *italiens* et *anglais* en allemand et qui eurent pour titres :

1° *Essai sur l'air pur et sur les différentes espèces d'air de* Delametherie, (ouvrage français).

2° *L'art de faire le vin, par A. Fabbroni*, (ouvrage italien).

3° *L'histoire d'Abeilard et d'Héloïse, de* Baringthon, in-8, (ouvrage anglais).

4° *Recherches sur la phtisie pulmonaire de* M. Ryan, in-8, (ouvrage anglais).

5° *L'Avis aux femmes, de* J. Grigg, in-8 (ouvrage anglais).

6° *Les annales d'agriculture*, d'Arthur Young, in-8, (ouvrage anglais).

Travaillant presque nuit et jour à son ancien métier de traducteur, *Hahnemann* fut obligé de chercher dans l'habitude de la pipe un moyen de *vaincre le sommeil* pendant ses laborieuses veillées, et certes, loin de lui en faire un crime, nous ne saurions trop admirer la conduite de cet homme de bien.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le premier fait qui le mit sur la voie, et qui plus tard devait donner naissance à la doctrine homœopathique, ce premier fait, dis-je, il le devait à une *traduction* qu'il venait de faire *de la matière médicale* d'un médecin anglais, *Cullen*, en 1790.

Un jour donc, *traduisant l'article quinquina*, il fut frappé des *hypothèses sans nombre* par lesquelles on cherchait à expliquer sa *puissance fébrifuge*. Il n'en fallut pas davantage pour exciter en lui le désir d'en appeler à l'expérience, d'autant mieux que cette pensée si simple et si profonde tout à la fois, germait déjà depuis longtemps dans sa tête : « tu dois, se disait souvent le futur réformateur, observer la manière dont les médicaments agissent sur le corps de l'homme, lorsqu'il se trouve dans l'assiette tranquille de la santé. Les changements qu'ils déterminent alors n'ont pas lieu en vain, et doivent certainement signifier quelque chose, car, sans cela, pourquoi s'opéreraient-ils ? Peut-être est-ce la seule langue dans laquelle ils puissent exprimer à l'observateur le but de leur existence. »

D'une *constitution parfaite*, quoiqu'habitué aux plus rudes privations, *il s'administra le même jour une certaine dose de quinquina* et, quel ne fut pas son étonnement de ressentir une *fièvre très analogue à celle que ce médicament guérit le mieux*, avec froid, chaleur, sueur ; ce ne fut pas tout : *beaucoup d'autres symptômes et des plus variés*, qui jamais n'avaient été relatés dans aucune matière médicale *se produisirent*.

A partir de ce moment une nouvelle voie s'ouvrit pour

*Hahnemann.* Cependant il doutait encore des résultats qu'il venait d'obtenir, craignant d'être le jouet de quelque illusion perfide ; mais, s'étant soumis à de nouvelles expérimentations et le résultat étant toujours le même, il se demanda si le quinquina ne devait pas ses propriétés fébrifuges à la faculté qu'il avait précisément *de produire une affection semblable*, et si, les autres médicaments donnés à des individus sains, ne se comporteraient pas de *la même manière*, en développant des symptômes propres à chaque substance. Jour et nuit il se soumit à la pénible *expérimentation* des remèdes devant laquelle reculent tant de jeunes praticiens, *se condamnant lui-même à des souffrances journalières et souvent cruelles, causées par l'injection répétée des poisons les plus actifs.* Ajoutons que plusieurs de ses anciens confrères et amis, auxquels il fit part de ses observations, le secondèrent, en faisant sur eux les mêmes essais. C'est ainsi qu'il arriva à découvrir que si chaque médicament avait une face semblable, en produisant des symptômes saillants et à peu près identiques, il en avait *une autre* qui reflétait les nuances les plus variées, *celles qui doivent être prises en considération* par le médecin et qui servent *à caractériser chaque substance employée.*

Après le quinquina vinrent successivement le *souffre,* le *mercure,* la *belladone,* la *coq du levant,* la *digitale,* etc., etc., et chaque expérimentation nouvelle venait *confirmer* la vérité du premier fait. Hahnemann ne s'en tint pas aux substances connues et employées déjà depuis longtemps en médecine ; son expérimentation s'étendit encore sur l'*argent*, l'*or*, le *platine,* le *lycopode*, le *sel marin*, etc., en un mot, *presque tous les produits de la nature* à quelque règne qu'ils appartinssent, soit *animal, végétal,* ou *minéral*, n'échappèrent pas à une *sévère analyse*, car d'elle dépendait la *loi infaillible* qui allait être appelée à gouverner la thérapeutique.

*En dix années il expérimenta 64 substances* qui lui ser-

virent à fonder sa matière médicale pure, il fut soutenu, il est vrai, dans cette entreprise, comme je l'ai dit plus haut, par les membres de sa famille et par de zélés disciples.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que les grandes ou petites incommodités qu'il contracta en essayant des médicaments, aient été préjudiciables à sa santé. « L'expérience prouve, au contraire, dit Hahnemann, que les *expériences* ne font que rendre l'organisme *plus apte à repousser toutes les causes morbides* naturelles ou artificielles et qu'elles endurcissent contre leur influence. La santé en devient plus solide et le corps plus robuste. » (Organ. § 141.)

C'est donc après avoir répété mille fois ces expériences qu'il s'assura : 1° que le *souffre* produisait une *éruption cutanée semblable à celle qu'il avait la propriété de guérir*; 2° que le *mercure*, dans son action puissante sur l'organisme, développait des *symptômes analogues à ceux qu'il fait disparaître* ordinairement; 3° que la *belladone* produisait des *éruptions de plaques d'un rouge foncé*, accompagnées des principaux symptômes caractéristiques, etc.; 4° que les *mêmes effets* se produisaient pour tout médicament soumis à l'expérimentation. Ce principe se vérifiant toujours, *Hahnemann* n'hésita plus à proclamer dans toute sa généralité la *loi homœopathique*. C'en était fait, le vieil édifice de la science médicale était sapé dans sa base, plus de doute! l'art possédera maintenant un guide assuré. Là ne s'arrêtèrent pas ses travaux et encore moins les bienfaits de l'homœopathie.

Ses expériences de tous les jours, de tous les instants, de toutes les minutes, devaient l'amener à une découverte bien autrement admirable, qui grandira avec les âges et devant laquelle nous devons tous nous courber, je veux parler de la *prophylaxie*, ou du *traitement préservatif* des maladies épidémiques, chroniques et héréditaires. L'horizon est tellement étendu qu'il ne nous est pas donné

d'en assigner les bornes; à l'avenir seul revient le droit et l'honneur tout à la fois de porter un jugement définitif sur cette autre découverte, dont les bienfaits peuvent être immenses, les résultats incalculables.

*Hahnemann*, bien entendu, était de ceux qui croient avec raison que *la vaccine préserve de la petite vérole,* en substituant dans l'organisme, et d'avance, une action très analogue, et propre par cela-même à exclure toute influence de même nature. Armé de ce fait indubitable, il s'adressa aux médicaments dont *l'analogie d'action*, à l'égard des autres maladies contagieuses, paraissait être *la même*, et bientôt aux conjectures fit place la réalité. C'est ainsi qu'il obtient les plus grands succès en donnant en temps d'épidémie :

1° *De la pulsatile* pour préserver *de la rougeole.*

2° Du *cuivre* et de *l'ellébore*, pour éviter l'*atteinte du choléra.* Là encore le hasard l'avait parfaitement servi, lui grand observateur, il avait remarqué au moment où cette cruelle et épouvantable maladie sévissait, *que tous les ouvriers qui travaillaient le cuivre étaient préservés de ce terrible fléau*, nouvelle et excellente occasion pour lui d'expérimenter cet agent thérapeutique précieux.

3° il constata de même que la *belladone préservait de la scarlatine*, et pour arriver à ce résultat, il faisait prendre tous les 5 ou 6 jours, au moment où l'on était en pleine épidémie, des petites doses de *belladone*, c'est ainsi qu'une quantité d'enfants échappèrent à la contagion.

Le journal d'Hufeland est rempli de témoignages de médecins allopathes attestant que *la belladone* est le meilleur moyen *préservatif* et *curatif* de la scarlatine.

Le docteur *Méglin* de Colmar affirme le même fait (nouv. Journal de méd., Nov. 1821.), etc. Du reste, nos confrères connaissent parfaitement cette découverte, seulement ils se gardent bien d'avouer où ils l'ont puisée.

Pour *Hahnemann*, ces faits avaient une très-grande signification, une immense portée, c'était pour lui le point de départ d'une autre loi qui découlait de son principe *similia similibus... Hahnemann* l'entrevit; mais il était réservé à un de ses disciples favoris, un de nos vétérans en homœopathie, monsieur le docteur *Gastier*; il lui était réservé, dis-je, de formuler cette loi, de la proclamer dans toute sa puissance et d'en faire un des pivots les plus solides sur lesquels roulera la doctrine homœopathique. En effet, la *prophylaxie* ou traitement préservatif est peut-être la plus belle conception qu'ait pu avoir un homme, et celle qui doit jeter le plus vif et le plus brillant éclat sur la nouvelle doctrine, (nous y reviendrons plus tard en traitant de cette question. )

Cependant, avant de tenter sur les malades l'application *de ce principe nouveau. Hahnemann* se livra avec ardeur à des expériences de plus en plus concluantes et voulut bien le mûrir et l'approfondir avant de le mettre au jour : il en était là, quant en 1791 l'*Académie des sciences de Mayence* et la *société académique de Leipsik l'appelèrent dans leur sein.*

Il venait alors de *traduire* en allemand un traité anglais de *chimie médicale et pharmaceutique de D. Mouro* et les *observations chimiques sur le sucre de* E. Ringby.

Non seulement *Hahnemann* appliquait à la recherche du gigantesque problème qu'il s'était posé, tout son talent d'observation et son érudition vaste et profonde, mais, doué d'une infatigable ardeur, il *publiait* à Francfort à la *même époque* un ouvrage ayant pour titre : (*l'Ami de la Santé*). Parurent plus tard *la première partie d'un dictionnaire de pharmacie*, puis plusieurs mémoires ayant pour titres :

1° *Moyen de prévenir la salivation et les effets désastreux du mercure.* (Biblioth. de Blumenbach).

2°. *Préparation du sel de Glauber.* (Annales de Crell.)

3°. *Préparation du jaune de Cassel*, etc., etc.

4°. *Addition aux moyens d'explorer la pureté du vin.* (Archives de Scherf).

5°. *Sur la nouvelle méthode de Hahnemann, pour essayer le vin et sur la nouvelle liqueur probatoire.* (Journal de Trommsdorff.); et *une quantité d'autres articles*, insérés dans les écrits périodiques.

Malgré déjà tant de travaux, tant de fatigue, *Hahnemann*, Messieurs, n'était pas au bout de ses chagrins. Après avoir vaincu tous les obstacles, que vous connaissez, après avoir surmonté toutes les difficultés, bien d'autres tourments l'attendaient encore. Elevé à l'école du malheur, il avait appris à lutter. Une âme trempée comme la sienne, loin de reculer devant le danger, allait au devant, et affrontant tous les périls qui bientôt allaient s'amonceler sur sa tête, pour récompense, il aura d'une part, la jalousie et souvent la haine de ses confrères, d'autre part l'ingratitude des hommes, tristes lots qui encore aujourd'hui nous sont restés en partage.

Le moment étant venu de faire tourner au profit de la science et surtout de l'humanité, une découverte qui n'était que le fruit de son travail et de sa persévérance, il se rendit à *Gorgenthal* en 1794, petite ville qui doit s'enorgueillir d'avoir la première reçu les bienfaits de l'homœopathie. A peine installé, il fut nommé *médecin en chef d'un hospice d'aliénés*, dont le duc Ernest de Gotha était le fondateur. A son début, ses succès furent tels que l'opinion publique s'en émut. Ce qui causa une certaine sensation surtout, ce fut une guérison qu'il obtint sur un homme de lettres nommé Khockenbring, auquel une épigramme de Kotzebue avait dit-on fait perdre la raison.

En 1796, il publia un manuel à l'usage des mères.

*Hahnemann*, poursuivant ses recherches sur les propriétés curatives des médicaments, ne tarda pas à s'aper-

cevoir que ceux-ci aux *doses énormes* où il les donnait, *amenaient une aggravation des symptômes morbides,* momentanée il est vrai, mais qui ne nécessitait pas moins la plus grande réserve dans leur administration. Voyant cela, il *diminua successivement* et de plus en plus les doses employées dans l'ancienne médecine. Tout d'abord, et cela en 1795, il *resta-bien au-dessous* de ces infinitésimaux, dont l'action a été et est encore de nos jours, avec raison, l'objet de tant de doutes; et cependant qui m'expliquera l'action préservative et prolongée du virus-vaccin dont la *quantité est inappréciable en poids.* Ce fait n'est-il pas tout aussi surprenant, tout aussi singulier? Ce ne fut donc que guidé par une *longue expérience,* par la *force,* l'*impulsion d'observation* et non par caprice d'imagination où par idée préconçue, qu'il arriva par des *réductions successives, après avoir prescrit grammes et centigrammes,* à ne plus prescrire que milligrammes et ses fractions. Et comme pour arriver à des atténuations médicamenteuses pareilles, il fallait une exactitude rigoureuse, Hahnemann eut l'heureuse idée soit *de mélanger le suc actif des plantes avec de l'alcool,* principe conservateur par excellence, soit *de pulvériser les substances et d'y additionner du sucre de lait* dans des proportions déterminées.

Il crut reconnaître que les quantités exiguës qu'il employait, quelque minimes qu'elles soient, développaient encore une action pathogénétique bien suffisante, ce qu'il attribua au mode de préparation qu'il avait suivi. La quantité médicamenteuse n'avait disparu que pour faire place à des *changements dans la qualité* et à une puissance toute virtuelle qui ne devait son énergie, *suivant Hahnemann,* qu'à l'acte de *secouer* les liquides et de *broyer* les substances. Comme pour moi cette manière de voir me paraît entachée d'exagération, je me propose, Messieurs, de vous démontrer dans les leçons suivantes, qu'on peut et qu'on

doit même employer des doses massives sans pour cela déroger à la loi homœopathique.

*Hahnemann* avant de révéler au monde savant la nouvelle découverte qu'il venait de faire, voulut attendre, et ce ne fut qu'un an plus tard, alors que les faits se multiplièrent, qu'il publia ses observations.

La *plaisanterie* d'abord fut seule à accueillir ces nouvelles données en thérapeutique, qui par le merveilleux et le prestige qui les entouraient, firent oublier *le principe immuable* sur lequel ils reposaient, *principe* qui en dehors et malgré elles, *reste et restera toujours debout.*

On se demande *quel intérêt* aurait eu *Hahnemann* à se couvrir de ridicule, en défendant les doses infinitésimales, si véritablement elles ne lui avait pas donné un *résultat favorable.*

Enfin ! quoi qu'il en soit, aux plaisanteries succédèrent la *jalousie*, la *haine*, et les *persécutions* de toute sorte de *la part des pharmaciens.* Les succès de *Hahnemann* grandissant de jour en jour, ces derniers s'assemblèrent, gagnèrent à leur cause quelques médecins envieux et *jurèrent la perte de ce grand réformateur*, qui suivant une marche toute expérimentale, n'entrevoyait de salut pour sa doctrine, que dans un examen très attentif des faits.

*Hahnemann*, on le comprend, ne pouvait, surtout au début, s'en rapporter *qu'à lui-même* pour le choix et la préparation des médicaments. Les obstacles qu'il rencontrait, les difficultés qu'on lui suscitait, les pièges qu'on lui tendait, les embûches qu'on lui dressait, n'étaient certes pas de nature à faire naître en lui le désir de s'en rapporter à cette *classe d'apothicaires* dont le passé devait rompre d'une manière si subite et si tranchée avec les idées nouvelles.

En Allemagne comme en France, la dispensation même gratuite des médicaments est interdite. *Hahnemann* qui avait en vue *l'intérêt de l'humanité* bien plus que celui de quelques particuliers, *passa outre*, et loin de se laisser ar-

rêter et dominer par ce point de la législation, il continua comme toujours à préparer et administrer lui-même les agents médicamentaux qu'il employait.

A tout prix, il fallait se défaire de cet audacieux, car que devenir en face d'une doctrine qui s'annonce devoir guérir les maladies avec des doses minimes : la loi à la main, les *apothicaires le poursuivent* à outrance, et force lui fut de quitter Gorgenthal, et de venir se *réfugier à Brunswick*. La haîne de ces derniers le poursuivant jusque dans cette dernière ville, il n'eût que le temps de fuir et de se *retirer à Keingslutter*, en 1798. A son arrivée, toutes *les passions se déchaînèrent*, les uns par jalousie, les autres par crainte de voir tomber leur pharmacie, *tous se soulevèrent et se liguèrent de nouveau*. On en appela contre lui *à d'anciens réglements* non abrogés, par lesquels tout pharmacien conservait le monopole exclusif de la préparation et de la dispensation des médicaments. Au même moment paraissait un opuscule ayant pour titre : *des Formules en médecine*, qu'il avait mis, en 1800, en tête de la traduction allemande d'un formulaire anglais qui avait paru à Londres en 1794.

Traqué encore une fois, plutôt que de subir une condamnation, il préféra se rendre dans une autre ville, afin de continuer ses expériences et il choisit alors *Hambourg* pour son lieu de résidence, mais avant de partir, il publiait, en 1803, un autre opuscule, ayant pour titre : *les effets du café*. Il n'était pas encore installé que déjà des rivaux, ou mieux des envieux, *les pharmaciens en tête*, lui signifiaient de quitter la ville dans les 24 heures, ou sans quoi il s'exposait à recevoir de leur part les plus grandes vexations. Ce qui surtout, médecins et pharmaciens, les exaspérait le plus, c'était de voir la *quantité de malades* qui chaque jour *faisaient queue à la porte de Hahnemann*. Voyant

ce grand homme résister à tout, ils arrivèrent à faire rendre des édits, et poussé à bout, il vint *exercer à Eclembourg* en 1804. Là encore ses ennemis implacables, *les pharmaciens*, s'agitèrent et lui proposèrent de faire ses préparations. *Hahnemann refusa net*, il ne pouvait ni ne devait confier ses instruments de guérison à de tels adversaires, qui étaient trop intéressés à ce qu'il essuyât des revers. Le but étant manqué, trompés dans leurs espérances, ils jurèrent de s'en venger et *tous les moyens leur furent bons. Les misérables !!* ils auraient sacrifié volontiers à leur intérêt particulier et à de mesquines passions l'avenir de tout progrès scientifique. Toutes leurs manœuvres vinrent se briser aux pieds de *Hahnemann* qui, ne se laissant pas décourager par les attaques violentes qui surgissaient de toutes parts contre lui, poursuivait toujours le même but; que son nom soit à jamais honoré ! Pour toute réponse, il fit paraître en 1805, sous le titre de *Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, sive in sano corpore humano observatis*, deux volumes qui renfermaient la *symptomatologie de 6 substances.*

A partir de ce moment, une ère nouvelle s'ouvre pour la *matière médicale*, et comme avant lui personne n'avait encore défini d'une manière exacte le mot *médicament*, ce ut pour la médecine et la physiologie le signal d'une révolution complète.

En 1805, parurent deux opuscules intitulés :

1° *La Médecine de l'expérience.*

2° *Esculape dans la balance.*

Ces fragments écrits avec verve, dénotent non seulement une grande profondeur de pensée, mais encore une vaste érudition. Toujours est-il qu'*Hahnemann*, pendant tout le cours de son existence n'a pu trouver un seul homme qui se soit senti assez fort pour se mesurer avec cet athlète d'un autre genre.

Quelque rudes que fussent les épreuves auxquelles on voulut le soumettre, aucune puissance au monde ne l'aurait fait dévier de la voie dans laquelle il s'était engagé. Aux persécutions il n'opposa, *dans le principe,* que du calme, de la patience et une noble résignation, il ne répondit aux calomnies que par le mépris et le dédain; *guérir, telle était sa faute!*

La position n'étant plus tenable à Eclembourg, il alla *pratiquer à Torgau*, en 1807, et, un an après, c'est-à-dire en 1808, il adressait à un médecin de haut rang, qui n'était autre qu'*Hufeland*, une lettre ayant pour titre : *Sur l'urgence d'une réforme en médecine.* Il terminait par ces graves paroles : « Il fallait que quelqu'un ouvrît la lice et je l'ai fait; la voie est frayée aujourd'hui. Tous les hommes de conscience peuvent la suivre; si cette méthode que la contemplation calme de la nature et le *mépris des préjugés consacrés* m'a fait découvrir, est en contradiction directe avec tous les dogmes de nos écoles, comme autrefois les prédications lancées par Luther, du haut de la chaire de Witemberg, l'étaient avec l'esprit de la hiérarchie sacerdotale, la faute n'en est ni à mes vérités, ni à celles de Luther; réfutez-les ces vérités, si vous le pouvez, en faisant connaître une méthode curative plus efficace encore, plus sûre et plus agréable que la mienne; ne les réfutez pas par des mots dont nous n'avons que trop déjà..... mais, si l'expérience vous prouve, comme à moi, que ma méthode est la meilleure, servez-vous-en pour guérir, pour sauver vos semblables, et faites-en honneur à Dieu. »

La même année, en 1808, parut un Mémoire ayant pour titre : *Valeur des systèmes en Médecine, considérés surtout eu égard à la pratique qui en découle.*

L'année d'après, en 1809, il publia deux opuscules intitulés:

Le premier : *Réflexions sur les trois méthodes accréditées de traiter les maladies;*

Le second : *Conseils à un aspirant en doctorat.*

*C'est en* 1810 *qu'il donna son Organon de l'art de guérir ou exposition de la doctrine médicale homœopathique.*

*Neuf ans plus tard, en* 1819, *parut la deuxième édition*; toutes deux étaient précédées d'une introduction ayant pour titre :

1<sup>re</sup> *Coup-d'œil sur les méthodes allopathique et palliative des écoles qui ont dominé jusqu'à ce jour en médecine.*

2<sup>e</sup> *Exemples de guérisons homœopathiques opérées involontairement par des médecins de l'ancienne école.*

Cet ouvrage, marqué au sceau du génie et le plus beau monument des sciences médicales, *fut traduit dans toutes les langues*, en français, en anglais, en italien, etc.; on compte aujourd'hui six éditions allemandes et quatre éditions françaises ; c'est sans doute à elles que l'on doit la grande quantité de médecins homœopathes qui sont aujourd'hui dans tous les pays.

C'est pendant son séjour à Turgau qu'*Hahnemann* s'occupa de constituer sa doctrine, résolu plus que jamais à poursuivre, sans relâche, l'œuvre qu'il avait commencée. Quoique moins en but à la jalousie de ses confrères, à la colère et à la haine des pharmaciens, il se vit obligé, cependant, d'abandonner cette ville, et, pour la troisième fois, on le voit reparaître, à *Leipsick*, *en* 1811 ; mais, alors, en véritable réformateur et possédant déjà une réputation immense. Assuré désormais de la bonté de sa cause, *il la défendra envers et contre tout :* le professorat d'un côté, la pratique de l'autre; la polémique d'une part, la critique d'autre part, il suppléait à tout, il embrassait tout; aucune préparation, aucun article, aucun fait n'échappaient à son œil investigateur et à son esprit d'observation. *Jusqu'en* 1820, *il professa et pratiqua publiquement l'homœopathie dans cette ville,*

Animé d'une conviction profonde, c'est alors qu'il répondit à ses adversaires, avec cette chaleur, ce feu pétulant dont tout homme d'honneur se sent épris, quand, frappé dans sa délicatesse et dans sa conscience, il est obligé de repousser les imputations les plus calomnieuses.

C'est donc en proie à la plus juste à la plus louable indignation, qu'Hahnemann a dû proportionner la vigueur de la défense à la violence de l'attaque. Loin de lui en faire un reproche, nous ne saurions trop admirer aujourd'hui son courage. A ce moment, ne comptant que fort peu de confrères, partisans ou amis, force lui était d'entrer seul en lice. Toute sa critique, du reste, n'a d'autre but que de ruiner, dans l'opinion publique, tous ces hommes à systèmes qui, voulant expliquer la maladie et la mort par un ou deux agents, faussent l'observation, l'expérience, et compromettent la science et l'art.

Tête encyclopédique par excellence, il était permis à *Hahnemann* de parler et de juger en maître. Aussi chacun de ses écrits porte-t-il le cachet du génie ! A la fin de la même année 1811, il publia *le premier volume de la matière médicale* pure, dont six volumes ont paru depuis successivement, et, le dernier, en 1821. Il est vrai de dire que ses disciples les plus dévoués et ses amis les plus zélés contribuèrent, pour une bonne part, à cette œuvre formidable, qui ne renferme pas moins de cent mille symptômes variés. C'est peut-être la mine la plus riche que nous sommes tous appelés à exploiter, aussi est-elle sur le point de compter trois éditions : en 1814 avait déjà paru un opuscule ayant pour titre : *Dissertatio historico-medica de helleborismo veterum.*

Le bruit que faisait Hahnemann par ses écrits, par ses cours et par sa pratique qui n'était que couronnée de succès ; ce bruit, dis-je, porta ombrage au corps médical et

surtout au *corps pharmaceutique*. Ce dernier organisa une *cabale et mit en jeu les moyens les plus subtils*, les plus *lâches* et les plus *vils* pour faire tomber ce colosse contre lequel se ruaient inutilement toutes leurs menées. Leur fureur fut au comble quand ils virent une foule de médecins de tous les pays venir implorer les secours d'*Hahnemann* pour des maladies dont ces malheureux étaient atteints et contre lesquels leur médecine avait été impuissante. C'est ainsi qu'il guérit les docteurs Aégidi, Péterson et le docteur Necker, à qui Naples doit d'avoir, une des premières, reçu les bienfaits de la nouvelle doctrine. C'est donc en dépit de l'opposition la plus violente et la plus scandaleuse, qu'*Hahnemann* formait ses disciples, dont le nombre était déjà grand, qu'il guérissait ses malades, dont l'affluence devenait menaçante pour ses adversaires. C'est au milieu de tant de travaux et d'occupation de toute sorte qu'il *publia, en* 1819, *la deuxième édition de son Organon*.

Comme, depuis longtemps, le *duc Ferdinand*, à la vue des périls qui entouraient *Hahnemann* et des embûches qu'on lui tendait, lui avait offert un asile à *Anhalt-Koëthen*, *Hahnemann* finit par accepter, en 1820, et c'est avec la plus grande distinction qu'il fut accueilli par le duc qui avait compris tout ce que la réforme d'*Hahnemann* avait de grand et de progressif. Pendant quatorze ou quinze ans qu'il vécut dans cette résidence, avec le titre de conseiller aulique, il acquit une célébrité telle, qu'il ne lui était plus possible de satisfaire toutes les exigences des malades qui, jour et nuit, assiégeaient sa porte, de répondre à toutes les demandes qu'il recevait de mille points du globe ; douce récompense pour un homme qui, dans les premiers temps de son séjour à Anhalt-Koëthen, se vit poursuivi, jusque dans cette dernière retraite, *par la haine pharmaceutique*. Comme la loi ne pouvait plus avoir prise sur sa personne, ils imaginèrent *de soulever la populace contre lui*. De toute

part, eux et leurs agents répandirent les bruits les plus contradictoires. Les uns font courir le bruit *qu'il empoisonnait ses malades*, les autres *qu'il les trompait en ne leur donnant que des substances inertes.* A force d'argent, de basses et d'infâmes calomnies, ils parviennent donc à ameuter cette vile populace qui, en voulant à ses jours aujourd'hui, sera demain la première à l'acclamer.

Non-seulement il est raillé, insulté, poursuivi dans les rues à coups de pierre, mais on se rue sur sa demeure, on vocifère, les barrières sont brisées, les carreaux volent en éclats, les portes faiblissent sous les efforts et les coups répétés des assaillants, et déjà l'entrée menace de céder quand arrive l'autorité. A elle seule *Hahnemann* dut son salut, et, dans les premiers temps, elle fut obligée d'intervenir pour permettre aux malades de se présenter et leur donner accès auprès d'*Hahnemann.*

A la vue d'un tel scandale, *Hahneman* eut le cœur rempli d'un tel chagrin et le dégoût s'empara tellement de son esprit, qu'il se promit de ne plus sortir, ni même de se montrer en public. A ses amis, qui lui demandaient pourquoi il ne repoussait pas les injures personnelles qui lui étaient faites. « Elles ne peuvent m'atteindre , leur disait-il, et d'ailleurs ne suis-je pas toujours le même homme que vous avez connu autrefois? Alors, on m'encensait, aujourd'hui on m'injurie; pourquoi serais-je plus sensible à d'injustes reproches que je ne l'ai été à des louanges méritées. »

Mais l'effervescence populaire, se calmant peu à peu, fit place à un *véritable engouement.* On ne savait trop exalter son nom. L'amour qu'on semblait lui porter était en raison directe de la fureur qui avait guidé leur folle entreprise.

*En* 1823 *fut publiée une seconde édition de la matière médicale pure.* Quand on vit *Hahnemann* donner indistinctement ses soins à toutes les classes, riches ou pauvres, ses succès

se multipliant, c'est à qui aurait voulu lui parler, le voir, le toucher, à tel point que l'autorité, la même qui, quatorze ans auparavant, le défendit contre l'agression de ces misérables, était obligée d'intervenir, aujourd'hui, pour *le mettre à l'abri de ce flot populaire qui*, dans son entraînement frénétique, n'aurait pas laissé un instant de repos à ce respectable et vénérable vieillard, *le regardant comme un père pour eux. Il fut sourd aux ovations comme il l'avait été aux insultes,* et tout son temps fût employé à l'achèvement d'immenses travaux.

*Pendant* 16 *ans les maladies chroniques furent celles qui attirèrent doublement son attention ;* 1° à cause de leur grand nombre ; 2° à cause de la résistance très grande qu'elles opposent à tout traitement.

C'est toujours à force de travail et de persévérance, aidé d'une longue et pénible expérience qu'il finit par résoudre ce problème qui encore de nos jours, reste inextricable pour beaucoup de personnes, et dont la découverte est à mon avis un des plus beaux fleurons de la couronne de notre maître. Selon lui, toute *affection chronique*, est entretenue par un *miasme* ou *principe miasmatique* essentiellement destructeur, lequel ne cessera d'envahir l'économie qu'autant qu'on l'aura combattu par des moyens bien appropriés : grande vérité que l'ancienne école cependant n'avait jamais soupçonnée. Saisi de cette idée, *Hahnemann* appela à son secours toutes les données médicales connues jusqu'à ce jour, et fort de ses connaissances et de ses recherches, *il fit paraître, en* 1828, *son magnifique ouvrage sur les maladies chroniques*, en 3 volumes, intitulé : *Doctrine et traitement homœopathique des maladies chroniques.*

Cette année là mourut sa femme Henriette Kuchler rongée par les remords d'avoir été aussi injuste envers Hahnemann dont la réputation, la gloire, compensaient bien alors tous les malheurs qu'ils avaient pu essuyer.

Il fit paraître en 1831 un opuscule qui avait pour titre : *l'Allopathie ou un mot d'avertissement aux malades de toutes les classes.*

C'en était fait, Messieurs, *Hahnemann* était parvenu à reconstituer l'art de guérir sur la vraie, sur la seule base véritable qui puisse jamais exister, puisque sa doctrine repose sur *la loi universelle* qui *préside à la conservation de tous les êtres*, à la *satisfaction de tous leurs besoins*, qui *règle et fixe la condition de leurs rapports.*

Ses nombreux écrits, ses succès plus nombreux et plus brillants encore donnèrent à son nom un retentissement tel que déjà de tous les points du globe on accourait à Kœthen. Les disciples qu'il avait faits et qui déjà s'étaient disséminés dans l'Europe entière portaient si haut leur maître, parlaient avec tant de chaleur de sa doctrine que les plus grands personnages, les savants de tous les pays se donnèrent rendez-vous chez cet illustre réformateur. *Hahnemann* alors partageait son temps d'une part avec ces hôtes de distinction qu'il accueillait toujours avec la plus grande affabilité, et d'autre part entre ses malades dont le nombre grandissait de jour en jour. Parmi ces derniers se trouvait une Française du nom de Mélanie d'Hervilly. Comme cette femme joua un certain mais triste rôle dans les derniers moments de *S. Hahnemann*, quelques mots dus aux renseignements que j'ai dû prendre, éclairciront la question et suffiront pour justifier *Hahnemann* aux yeux de la postérité.

Mademoiselle d'Hervilly, curieuse de connaître cet homme dont le nom avait déjà retenti plusieurs fois à ses oreilles, jura d'aller le consulter.

Pour cette femme, l'occasion de se signaler était belle. Elle partit donc seule et sous des habits d'emprunt, elle rumina le moyen de se faire épouser par *Hahnemann*, car, elle avait promis en quittant Paris, de ne revenir que portant son nom.

Elle fit tant et si bien qu'*Hahnemann* consentit à se laisser épouser le 18 Janvier 1835. Elle pouvait avoir de 38 à 40 ans, tandis que lui en avait 81. Dans toute la joie de son cœur de porter un nom aussi illustre, elle ne songea plus qu'à l'exploiter; elle comprit que pour jouer son rôle, il fallait qu'elle soit sur un théâtre plus grand, aussi usa-t-elle de toute son autorité pour décider *Hahnemann* à venir en France habiter la capitale. Ce vieillard aurait bien cédé de suite à ses instances, mais il fallait trouver le moyen d'échapper à la population qui, à la nouvelle de son départ, se rassembla et voulut le retenir de force. Ce même peuple qui 15 ans auparavant le poursuivait dans les rues à coups de pierre, voulait aujourd'hui le retenir à tout prix. A l'opposition la plus acharnée, à la jalousie la plus scandaleuse, à la haine la plus invétérée avaient succédés l'enthousiasme, l'admiration et une reconnaissance sans borne.

*Hahnemann* afin d'éviter quelques collisions sanglantes entre l'autorité et la population *s'esquiva grâce à un déguisement la nuit*, et put se dérober ainsi aux regards des habitants et aux sollicitations de ses amis. Le lendemain, dès que l'on connut la fuite du vieillard, il y eût *une véritable émeute* au point que pour apaiser cette agitation, on dut promettre à bientôt le retour du vieux docteur.

*Le 25 Juin 1835, Paris, avec orgueil, reçut Hahnemann dans ses murs.* Sa présence en France aurait pu donner un essor bien plus grand à sa doctrine si Mademoiselle d'Hervilly, ( madâme *Hahnemann* alors, qui s'était préposée à la garde de son mari, n'eût, par un sentiment que je ne veux ni expliquer, ni pénétrer, dérobé *Hahnemann* aux visites et aux regards des confrères qui voulaient le voir et s'entretenir avec lui. Comme *il ne put jamais obtenir*, malgré ses instances, *de soumettre sa doctrine à des épreuves publiques et légales*, force lui fut de s'en tenir à une

clientèle fort étendue. Les pauvres furent même les premiers à recueillir les bienfaits de la nouvelle doctrine, car pour eux, il avait ouvert un dispensaire où il donnait des consultations gratuites.

Jusqu'à ses derniers moments, ce grand homme conserva à peu près toute sa vigueur intellectuelle, toute son énergie morale, ce qu'il devait bien certainement aux expérimentations nombreuses auxquelles il s'était soumis et qui ont dû avoir sur lui l'effet prophylactique que nous attribuons aux agents thérapeutiques.

Une chûte qu'il fit dans *l'hiver de* 1843, en cherchant dans sa bibliothèque, fut cause que *le* 2 *Juillet de la même année Hahnemann rendit le dernier soupir*, laissant après lui un nom et des travaux impérissables.

A nos larmes doivent se mêler des regrets et des regrets bien plus amers encore, ceux de n'avoir pu accompagner ce père de la médecine jusqu'à sa dernière demeure. Chose étonnante!!! on se plut à taire non seulement sa mort, mais encore l'endroit qui a reçu les dernières dépouilles de cet homme de bien. Où repose cet homme de génie? personne ne le sait. On se perd en conjectures sur le motif qui a pu guider sa femme à en agir de la sorte.

Toujours est-il qu'à la mort *d'Hahnemann* elle ne rougit pas de se donner comme son successeur. Par dignité d'une part et par humanité de l'autre, on fit cesser un scandale que réprouvait l'opinion publique, l'honneur professionel et la mémoire *d'Hahnemann*.

Messieurs,

Mon intention à la première séance, était d'entrer dans le vif de la question, d'aborder ce qui intéresse directement l'homœopathie et de traiter *du Dynamisme* en

général, ne voulant pas abuser de vos moments. Mais plusieurs de mes auditeurs de lundi dernier, à qui j'avais fait part du désir qui m'animait, de passer sous silence *le défi académique* dans la crainte de réveiller quelques haînes, de blesser quelques susceptibilités, plusieurs dis-je, me prièrent, me supplièrent même dans l'intérêt de la médecine en général et de l'homœopathie en particulier, du moment ou *le défi* avait été lancé du haut de la tribune académique, *d'y répondre publiquement.* Devant des desirs aussi franchement et aussi sincèrement exprimés, je me vois obligé de rendre ma réponse publique.

# TROISIÈME LEÇON

## RÉPONSE AU DÉFI ACADÉMIQUE.

---

MESSIEURS,

Il y a deux ans à pareille époque, M. le docteur Bouillaud s'adressant à l'Académie de Médecine, soulevait une question, qui depuis plus de 40 ans divise nos écoles en deux camps. Il demandait en termes *peu académiques*, j'en conviens, qu'on en appelât à des expériences sérieuses, pour porter un jugement définitif sur une doctrine qui grandissant de jour en jour, menaçait d'envahir le monde entier. En un mot, il portait à l'homœopathie *un défi scientifique, défi que mon savant maître le docteur Gastier et moi nous acceptâmes.* En conséquence nous écrivîmes à M. le professeur Bouillaud, comme vous pouvez vous en convaincre, en lisant le N° du 8 janvier 1859.

### LES HOMOEOPATHES ET L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.
( *Courrier médical.* )

« A propos de la discussion sur le tubage du larynx et la trachéotomie, M. le professeur Bouillaud, dans un discours qu'il prononça dans la séance de l'Académie de médecine du 7 décembre dernier, fit une sortie contre l'homœopathie et jeta un défi à tous les médecins homœopathes de soutenir contre lui l'épreuve comparative de leur doctrine avec la sienne.

« Après la lecture du compte rendu de cette séance, le docteur Gastier, l'un des plus âgés et le plus ancien des médecins homœopathes de France, et le docteur Edmond-C. de la Pommerais, médecin plein d'ardeur, de conviction et de talent, ont accepté ce défi et écrit en conséquence à M. le docteur Bouillaud.

« Celui-ci, dans sa réponse au docteur Gastier, tout en maintenant sa proposition, déclare l'impuissance dans laquelle il se trouve de la réaliser, et engage ce docteur à s'adresser directement à l'Académie, ce qu'il a fait par une lettre du 28 décembre dernier, demeurée jusqu'ici sans réponse.

« Dans cet état des choses, MM. les docteurs Gastier et E.-C. de la Pommerais nous prient de publier les diverses lettres dont nous venons de parler.

« Neutres dans la question, et sans nous déclarer partisans ni ennemis de l'homœopathie, nous avons cru devoir ouvrir nos colonnes aux deux champions d'Hahnemann, prêts à entrer en lice, afin de provoquer, s'il est possible, une épreuve désirée de part et d'autre, car ce serait, il nous semble, le moyen d'en finir une bonne fois et de savoir s'il y a, dans le système homœopathique, *quelque chose* ou *rien*. »

---

Paris le 23 décembre 1858.

A M. LE DOCTEUR BOUILLAUD.

« Monsieur et très-honoré Confrère,

« Je lis dans le compte rendu d'une séance de l'Académie de médecine du 7 décembre 1858, dans le journal : *La France médicale et pharmaceutique*, n° 50, du 11 décembre 1858, article discussion, ces paroles d'un discours prononcé par vous dans cette séance : « La doctrine homœopathique, bien qu'elle ne soit « composée que de rêves, qu'elle s'occupe à traiter des maladies « qu'elle ne connaît pas, bien qu'elle repose sur une double ab- « surdité, le principe des semblables et celui des doses infinité- « simales, cette doctrine a su acquérir une importance usurpée, « contre laquelle il est urgent de protester. » Pour juger de l'inanité de ce système, vous voudriez que des expériences com-

paratives fussent faites, avec la plus grande publicité possible, par des médecins homœopathes et des médecins de l'une des écoles classiques sur des maladies dont les cas seraient bien nettement caractérisés, et sous la surveillance d'un tribunal compétent et impartial; et s'il se trouvait un homœpathe *assez hardi* pour accepter cette épreuve, « je me chargerais, avez-vous dit, à défaut de tout autre, de démontrer en un jour que l'homœpathie est un rien, un néant, un déshonneur pour la médecine. » — Voilà, Monsieur, des paroles qui, en en retranchant l'outrecuidance, qu'on pourrait leur reprocher, d'une part, et d'autre part le manque absolu de réserve et de convenance qui accuse la passion qui a pu les inspirer, constituent un appel franc et généreux à la solution d'une question de la plus haute importance. Pour mon compte, il satisfait au souhait le plus ardent que j'aie jamais formé sur ce sujet, et je regrette vivement que mon changement de domicile ait retardé pour moi la lecture du journal qui le contenait. Oui, Monsieur, il y a bien longtemps qu'un tel appel aurait dû se faire entendre à la tribune de l'Académie de médecine : les cinq médecins dont se composait, en France, il y a 28 ans, toute l'école médicale homœopathique n'auraient pas vu, si la pensée qui vous inspire est vraie, s'élever leur nombre au chiffre étonnant où l'a porté de nos jours la confiance publique ; mais aussi, dans le cas contraire, ce nombre se fût-il élevé bien plus haut encore, et peut-être est-ce là le motif qui a retenu votre école jusqu'à cette heure. Quoi qu'il en soit, vous venez, je le répète, de faire un appel plein de loyauté, dont il ne m'appartient ni ne me convient de suspecter la sincérité ; et vous l'avez fait avec cette spontanéité hardie qui sied bien à la position élevée que vous occupez dans le monde médical... Moi, Monsieur, dans l'humble condition de la mienne, je suis cependant ce *hardi* qui vient répondre à votre appel ; et, comme vous, à défaut de tout autre confrère, j'accepte le défi que vous présentez à notre école. Vous êtes dans la force de l'âge et dans toute la puissance du génie ; moi, je suis dès longtemps arrivé au déclin de tous ces avanta-

ges ; c'est vous dire que pour relever un gant si fièrement jeté par un athlète tel que vous, il faut que je sois bien confiant dans l'excellence de ma doctrine, et bien assuré de trouver en elle un appui qu'il n'est point en moi de lui donner. Or, pour expliquer ma témérité et prévenir, au besoin, le dédain que vous pourriez concevoir pour un tel adversaire, permettez-moi d'entrer ici dans quelques explications. Il y aura bientôt un demi-siècle ( comme il résulte d'un ouvrage que je publiai, au terme de mes premières études médicales ( *sur la nature des maladies et le mode d'action des médicaments* ) que j'instituai synthétiquement la thérapeutique sur les bases mêmes où, à mon sens, repose la doctrine homœopathique dont S. Hahnemann a fait à la science et à l'humanité le présent inestimable. Aussi, lorsqu'en 1830, les traductions des écrits de ce prodigieux génie eurent introduit en France la connaissance de sa doctrine, ai-je dû, l'un des premiers, l'accueillir, m'appliquer à son étude, en faire la règle de ma pratique médicale. Dès lors, plus fermement appuyé sur un principe qui avait constamment été le mien, je m'abandonnai sans réserve aux enseignements de cette doctrine, objet de votre répulsion aujourd'hui, mais à laquelle, j'en ai le pressentiment, je vous verrai un jour enchaîné vous-même, s'il m'est accordé de vivre encore la moitié du temps qui sépare mon âge du vôtre. J'étais alors médecin de l'hôpital de Thoissey ; j'y ai fait, pendant dix-huit ans, l'application exclusive de cette doctrine. Durant cet espace de temps, le chef de l'administration du département s'est plusieurs fois transporté à l'hôpital pour s'enquérir des résultats de ma pratique, et lorsqu'en 1849 j'ai été appelé à Paris pour une autre mission, l'administration de l'hôpital avait déjà donné depuis plus d'une année la sanction la plus honorable à mon service, en constatant la supériorité de ses résultats, comparés à ceux des divers services antérieurs au mien, sous tous les rapports : mortalité relative moindre ; admissions de malades beaucoup plus nombreuses ; économie considérable à la pharmacie, et très-grande simplification du service en général.

« Vous voyez par là, Monsieur et honoré confrère, qu'étant l'un des plus vieux et le plus ancien praticien de l'école homœopatique en France, c'est moi qui ai dû ressentir le plus vivement l'injure du reproche que vous nous adressez à tous, en disant de l'homœopathie qu'elle est *un rien, un néant*, et que vous signalez comme le *déshonneur* de la médecine cette doctrine que nous croyons, nous, en être la vérité et le progrès ; et qu'ainsi c'est à moi qu'il incombait d'accepter le défi que vous adressez à notre école. — Je l'accepte donc, Monsieur ; non-seulement je l'accepte, mais je vous adjure de réaliser l'épreuve solennelle à laquelle vous nous appelez. Votre haute position dans l'Université vous rendra cette réalisation facile ; d'ailleurs l'Académie, qui a permis vos paroles, qui les a entendues et qui peut-être y a applaudi, solidaire de l'engagement que vous avez pris devant elle, doit vous fournir son puissant concours.

« Indépendamment des avantages que je me promets de cette épreuve faite dans toutes les conditions d'égalité et de justice que vous-même avez tracées dans votre discours à l'Académie, je serai heureux de voir à l'œuvre, de son côté, l'instaurateur des saignées coup sur coup, étant le seul, je crois, de notre école qui en ait reconnu la valeur en principe, et indiqué le véritable mode d'action dans des mémoires spéciaux publiés en 1855 dans nos journaux, où vous auriez pu les lire, si, comme nous faisons des vôtres, vous daigniez y jeter quelquefois les yeux.

« Votre appel m'est garant de votre bonne foi, il est pour moi comme un serment, je l'accepte ; vous le tiendrez, j'y compte. J'y compte, parce que, placé comme vous l'êtes entre l'honneur d'une initiative généreuse et la honte d'un recul possible, je ne puis vous faire l'injure de cette dernière supposition. Me trouvant, dans ce moment ci-même, sur le point d'un départ de Paris pour un motif exactement semblable à celui qui m'y retiendra si votre réponse est telle que je la souhaite, j'ai besoin qu'elle soit nette, explicite et prompte ; et, eu égard au motif qui me fait la demander telle, vous voudrez bien, je l'espère, excuser cette forme pressante de ma lettre.

« Agréez, Monsieur et très-honoré confrère, l'assurance de ma haute estime et de ma considération la plus distinguée.

« A. F. Gastier *D. M. H.* »

---

Paris, 21 décembre 1858.

A M. LE DOCTEUR BOUILLAUD.

« Monsieur et très-honoré confrère,

« Le vœu que vous avez exprimé, dans la séance académique du 7 décembre 1858, dans des termes, il est vrai, un peu chaleureux, a fait naître en moi le desir d'y répondre.

« Il y a six ans, à pareille époque, assistant à la clinique d'un de vos collègues, M. Piorry, et entendant cet honorable professeur critiquer d'une manière acerbe l'homœopathie, jeter le blâme sur une doctrine qui déjà avait toutes mes sympathies, je me permis de lui écrire, en le priant de convier les homœopathes à un tournois scientifique, de les mettre en demeure de développer leur doctrine, en un mot de leur donner les moyens nécessaires, ce qu'ils demandent à grands cris, non-seulement d'enseigner, mais encore de pratiquer dans un hôpital, en présence des professeurs de la Faculté, voire même de l'Académie tout entière, persuadé que mes confrères se seraient empressés d'entrer en lice.

« Depuis longtemps donc, j'attendais cet appel que vous venez de faire aux admirateurs d'Hahnemann ; de tout cœur j'y souscris, heureux surtout de m'enrôler sous la bannière de mon savant et vénérable maître, le docteur Gastier.

« Veuillez agréer, monsieur et très honoré confrère, l'assurance de ma haute considération et de mon respect.

« Edmond-C. de la Pommerais, *Dr. M. P.* »

5, Rue des Saints-Pères.

M. Bouillaud se rappelant probablement les paroles qu'il avait osé prononcer autrefois : *quand même je verrais je ne croirais pas;* se retrancha derrière l'Académie à laquelle il nous pria de nous adresser directement.

Paris, 23 décembre 1858.

Monsieur et ancien Confrère en allopathie (1).

« Je suis parfaitement prêt en tout ce qui dépend de moi, à soutenir la lutte que j'ai proposée, aussi publiquement que possible, vous en conviendrez. Mais l'organisation du tribunal compétent ne dépend pas de moi. Si j'étais ministre (ce dont Dieu me préserve), ce tribunal fonctionnerait immédiatement. Il faut, monsieur, que vous soyez peu au courant de ce qui concerne les *pouvoirs dirigeants en matière d'enseignement et d'exercice de la médecine*, pour ignorer que, de ce côté, nul n'a une si chétive position que moi. J'ai eu et j'ai encore, par là, plus à lutter que *vous-même*. Je ne puis donc compter sur rien, en ce qui concerne l'organisation d'un tribunal *officiel*. Quoi ! vous vous adressez à moi, homme *isolé* (*væ soli*), pour obtenir ce que j'ai demandé d'une manière si éclatante, au lieu de l'obtenir vous-mêmes ! vous-mêmes si puissants, si nombreux, comme vous me l'écrivez ! En attendant, venez à ma clinique, et nous conférerons ensemble sur les voies et moyens. Votre bien dévoué,

« Dr Bouillaud.

« *P. S.* C'est bien à tort que vous m'accusez de passion, d'outrecuidance et d'inconvenance, etc. Je n'ai de passion que pour la justice et la vérité, et je ne suis pas même offensé de vos dures paroles. »

Aussitôt notre confrère M. le docteur Gastier se rendit à ses désirs et écrivit à l'Académie.

## A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

« MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

« Dans un discours prononcé au sein de l'Académie, dans sa séance du 7 décembre courant, M. le docteur Bouillaud a fait

(1) Vous auriez dû écrire à l'Académie.

contre la doctrine homœopathique une sortie un peu vive, à laquelle même on pourrait reprocher de la violence, si cette partie de son discours, dominée et protégée par la haute moralité qui en fait le fond, n'en excusait suffisamment ce vice purement de forme. — Nous qui, cependant, professons dès longtemps pour la doctrine attaquée par cet honorable académicien, une conviction que nous croyons pleinement justifiée, nous avons, par une lettre au docteur Bouillaud, répondu à son appel, l'adjurant de réaliser le plus tôt possible l'épreuve si chaleureusement réclamée par lui, et que nous acceptons avec bonheur, afin de mettre le terme le plus prompt à ce trafic honteux, scandaleux, dont la pratique de notre art est depuis trop longtemps l'objet, et d'en finir une bonne fois, non en un jour cependant, comme l'a dit M. Bouillaud, avec ces jongleurs et ces charlatans qui l'exploitent et le *déshonorent*. M. Bouillaud, dans sa réponse à notre lettre, se déclare sans aucun pouvoir pour cela. Il n'a, me dit-il, auprès des autorités compétentes, ni crédit, ni influence quelconque dont il puisse disposer à ces fins, et il m'invite en conséquence à m'adresser à l'Académie elle-même. En effet, en permettant son attaque, cette assemblée a nécessairement accepté sa grande part de solidarité dans l'engagement pris par lui devant elle; et seule elle est toute-puissante pour la réalisation de l'épreuve qu'il a demandée, et qu'il est prêt à soutenir, comme nous le sommes nous-même. Je viens donc, Monsieur le Président, vous prier au nom de la justice, et dans le double intérêt de la science et de l'humanité, d'appeler sur ce sujet de ma lettre la plus sérieuse attention de l'Académie, et de solliciter de l'administration compétente que la doctrine médicale homœopatique que nous professons soit soumise à l'épreuve demandée, comparativement avec toute autre doctrine médicale, quels que soient d'ailleurs le médecin ou les médecins chargés d'en diriger l'application clinique; cela nous est tout un, car, à l'égard de l'erreur, nonobstant la diversité de ses formes, on peut dire qu'elle est *une* au fond, comme on le dit de la vérité. En s'asso-

ciant ainsi à l'initiative généreuse de l'un de ses honorables membres, votre Compagnie, quel que soit le résultat de l'épreuve, aura, dans cette question la plus vaste et du plus haut intérêt scientifique et humanitaire, satisfait à la condition de son existence, essentiellement vouée à la recherche de la vérité. — Que si, par un scrupule qu'on peut prévoir, l'Académie est arrêtée par la crainte de compromettre la vie des malades qui, dans ces épreuves, échoieraient à la doctrine homœopathique, nous pourrions, pour les rassurer à cet égard, leur communiquer des résultats publiés de notre pratique pendant 18 ans, dans l'hôpital de Thoissey. Du reste, le nom ainsi que la pratique de l'homœopathie sont aujourd'hui assez généralement répandus pour que, selon toute justice (et ce sera pour nous une condition de l'épreuve), il ne soit pas fait d'application de cette doctrine qu'aux seuls malades qui en auront exprimé la volonté ou le désir exprès.

« Agréez, Monsieur le Président, l'assurance de ma haute considération et de mon respect.

« A. F. GASTIER, *D. M. H.* »

Nous attendîmes, nous attendîmes toujours... nous attendons encore... qu'il plaise à la docte Assemblée de nous répondre.

Cependant le docteur Gastier, habitué à la lutte tant comme ancien représentant du peuple que comme médecin homœpathe, ne voulut pas quitter Paris avant d'avoir tenté un dernier effort auprès de M. Bouillaud, qui à l'exemple de ses collègues jugea prudent de faire à son tour la sourde oreille. Voir la lettre suivante :

## LETTRE DU DOCTEUR GASTIER

### A M. LE PROFESSEUR BOUILLAUD.

Très-honoré Confrère (1).

« Décidément l'Académie fait la sourde oreille. Voilà plus de

(1) Je me borne à cette simple et générale appellation, sans y apporter la restriction que vous avez cru devoir y mettre à mon égard au début de votre réponse à ma

deux mois que nous avons fait appel à sa justice, à sa dignité, à son honneur !... — Silence !... Fière et impitoyable comme la mort, dont tout au plus, pourrait-on dire, elle n'est que l'humble et fidèle servante,

On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

« Après avoir permis, encouragé vos paroles ; après avoir souri à vos provocations menaçantes, applaudi au défi hardiment porté par vous dans son sein à la doctrine homœopathique, et s'être, en quelque sorte, associée à l'expression de vos sentiments que par ce fait elle a fait siens, elle vous délaisse alors qu'il s'agit de vous suivre et de donner satisfaction à votre appel ; elle dépouille ainsi cet appel du caractère généreux que nous nous plaisions à lui reconnaître. La troupe des membres dont elle se compose, si hautaine et si belliqueuse dans le huis-clos de ses séances, s'est sentie prise d'une terreur soudaine à l'appel que nous lui avons fait *sur votre invitation*, de déployer au dehors son drapeau bigarré, et de venir, sur le terrain de la pratique, mesurer avec les nôtres ses armes si variées, si riches, dont elle a l'air d'être si fière, mais dont au fond elle reconnaît toute la faiblesse, et sait bien que l'éclat apparent n'est qu'un vain bariolage incapable de soutenir au grand jour de la publicité l'épreuve d'une lutte franche et sérieuse. Elle a eu peur alors, et, au lieu de sortir de son camp, elle s'y

première lettre. Je suis médecin non allopathe, et je vous honore trop vous-même pour vous appliquer cette qualification particulière. Vous avez un système à vous, système qui, bien compris dans son principe, peut un jour vous amener à la reconnaissance de l'homœopathie, de laquelle je ne dirai pas précisément qu'il procède, mais à laquelle il se rapporte et qui en explique tous les succès. L'allopathe, lui, n'en a point. Il est éclectique, et sa doctrine n'est qu'une réunion confuse de systèmes différents, plus ou moins opposés entre eux ou contradictoires ; systèmes juxtaposés, superposés, interposés, amalgamés pêle-mêle, et composant ensemble cet imbroglio qu'on nomme communément *doctrine offi icelle* ou *doctrine des écoles*, en un mot, *allopathie*. Vous voyez donc que vous n'êtes point avec les allopathes. Votre office se borne à soigner les malades, le leur à les tuer de cent façons diverses.

est renfermée, retranchée, tenu coite, dans le silence le plus profond mais aussi le plus significatif. Dans la crainte d'une éclatante et décisive défaite, elle nous a abandonné, sans combattre, une victoire qui lui réserve ainsi l'espoir d'un retour possible. Ne pouvant gagner la bataille, elle cherche à gagner du temps. Comme le vieil Horace à son fils, elle s'est dit :

Par cet heureux calcul retardant ma défaite,
Je ne serai du moins qu'un peu plus tard sujette.

« Le public jugera.

« Oh ! que Sully avait raison lorsqu'il disait : *Si la sagesse descendait sur la terre, elle aimerait mieux se loger dans la tête d'un homme que dans celle d'une compagnie;* et notre Béranger quand stygmatisait l'esprit de corps qui règne en toute Académie,

Où le bon sens est, quoi qu'on dise,
Solidaire de la sottise...

« La conduite de l'Académie en cette Circonstance me rappelle un fait historique, au souvenir duquel, tout grave qu'il soit, je ne puis me retenir de rire : c'est la frayeur dont fut saisie l'armée des Perses à la rencontre de celle de Théodose qu'ils avaient cependant provoquée au combat, et devant laquelle ils s'enfuïrent en désordre, lui abandonnant ainsi sans combattre la victoire qu'ils sentaient ne pouvoir lui disputer.

« Dans cet état des choses, très-honoré Confrère, vous comprendrez que, provoqués, insultés comme nous l'avons été dans un discours auquel il ne nous a point été permis de répondre, et privés de tout autre moyen de nous défendre, nous ayions rendu publique notre réponse à une attaque qui l'avait été elle-même, afin d'atténuer autant qu'il était possible l'outrage d'un défi dont la honte nous fut restée si la réponse que nous y avons faite ne fut venue, par sa publicité, rejeter cette honte sur qui de droit. A défaut de la réparation demandée, un homme insulté n'a d'autre moyen de laver son injure que d'en appeler à la publicité, c'est-à-dire de prendre le public à témoin de l'injustice et de la

lâcheté de l'attaque dont il a été l'objet, et de se donner ainsi à lui-même cette satisfaction à défaut de celle qui lui est refusée. Ma conduite vis-à-vis de vous exigeait cette explication de ma part, *au moment de quitter Paris* où je n'ai prolongé mon séjour que pour attendre la décision de l'Académie.

« Le but unique de ma première lettre, très-honoré Confrère (et vous l'avez compris, parce que vous êtes un homme de cœur et de conviction, que vous ne vous passionnez — ce sont vos paroles — *que pour la justice et la vérité*, et qu'en conséquence, tout en soutenant avec la chaleur d'une irrécusable bonne foi, une opinion selon nous erronée, ce tribut d'erreur que vous payez à votre nature d'homme ne vous empêche pas de reconnaître dans ceux qui professent une opinion différente, une conviction — également pure et vraie, une probité également consciencieuse), le but de ma première lettre, dis-je, était de saisir l'occasion qui m'était offerte par la vôtre d'appeler sur la doctrine médicale que je professe la plus sérieuse attention de l'Académie; de protester une dernière fois, avant de me retirer, contre ces imputations banales de jongleurs, de charlatans, d'ignorants, d'illuminés, si gratuitement jetées à la face des homœopathes ; de montrer en particulier, qu'après une étude et une pratique de vingt années dans les voies obscures, embarrassées, incertaines ou changeantes des doctrines allopatiques, c'est à bon escient que nous avons abandonné le drapeau bariolé de l'école officielle pour la pure et simple doctrine d'Hippocrate, enrichie de la matière médicale pure de S. Hahnemann, qui en est l'heureux couronnement, le complément logique, obligé, pourrions-nous dire ; et que, par conséquent, sous le double rapport de la pathologie et de la thérapeutique, en suivant les vrais enseignements de la nature, ce n'est pas à un mythe que nous avons sacrifié, mais bien à une belle et féconde réalité; que ce n'est pas un *néant*, un *rien*, comme vous l'avez dit, qui constitue notre doctrine, mais qu'elle repose, en principe, sur la plus solide base, sur la plus universelle et la plus éclatante vérité ; qu'en pratique, son application est fondée sur la spécialité la

plus rigoureuse de ses agents employés eux-mêmes dans la condition de la plus exacte appropriation; — qu'en conséquence notre doctrine n'est ni absurde, ni vide, comme vous le prétendez, et que c'est bien plutôt au monstrueux ridicule et amalgame dont se composent les doctrines officielles qu'il faudrait renvoyer de telles imputations. J'espérais être mis dans le cas, au lit des malades, de vous offrir la preuve expérimentale de toutes ces choses; et, de ces faits cliniques, irrécusables, remontant au principe qu'ils révèlent et d'où ils procèdent, vous obliger, sinon à reconnaître tout d'abord la doctrine qui les résume, à revenir au moins de vos injustes préventions à son égard. Dans le secret de ma pensée, vous le dirai-je, j'élevais même plus haut mes espérances : vous avez adopté une doctrine pathologique conformément à laquelle votre pratique a dû, dans quelques cas particuliers, vous offrir des effets curatifs immédiats. Or, ces résultats dans ces cas particuliers devant, d'après mes convictions, procéder du principe sur lequel est fondée notre propre doctrine, j'espérais vous montrer dans ces résultats le rapport essentiel de votre doctrine avec la nôtre, dégager et mettre en relief, à la lumière de ces faits, le principe méconnu auquel seul il me semble physiologiquement possible de les rapporter, et vous amener ainsi à la reconnaissance du principe de notre propre doctrine comme origine synthétique de vos succès les plus réels. J'allais plus loin encore: cédant aux suggestions d'une bonne foi *simpliste*, dans l'aveu de laquelle vous voudrez bien, je vous prie, ne voir que la mesure de ma confiance en votre loyale franchise, en votre indépendance de caractère, non moins qu'en votre passion sincère *pour la justice et la vérité*, je comptais me montrer à vous, non en ennemi, mais en adversaire généreux, et, dans les intervalles de nos services nosocomiaux, profitant des instants que vos autres occupations vous permettraient de m'accorder, je me proposais, dans des causeries familières, de reporter votre attention sur la considération des *guérisons spontanées*; d'analyser avec vous les circonstances et les conditions dans lesquelles ces guérisons s'opè-

rent, les causes de leur retard quand elles se font attendre, celles enfin de leur empêchement dans les cas de terminaisons funestes des maladies. De ces considérations je pensais m'élever avec vous aux moyens les plus rationnels et les plus propres à lever ou faire cesser les obstacles à la guérison, à aider le travail de la nature, et à conjurer autant que possible cette issue funeste (ce qui, en dehors de tout verbiage scientifique, résume tout l'office du médecin) par une exacte et juste appréciation du mode d'action des diverses méthodes ou procédés curatifs susceptibles de concourir à cette fin. Remarquez que je dis ici *des diverses méthodes ou procédés*, et non de la méthode ou procédé curatifs, parce que, dans ma pensée, bien que le mode d'action de ces divers procédés curatifs soit essentiellement *un*, cette unité-principe n'exclut pas la diversité des moyens de réalisation, comme je crois l'avoir démontré il y a bien longtemps dans un mémoire sur *la concordance d'action de toutes les méthodes véritablement curatives*. Seulement, comme en géométrie la ligne droite est la plus courte pour arriver à un point déterminé, le procédé homœopathique, proprement dit, est, en médecine, le plus court pour arriver à la solution du problème de la maladie. Or, ici le plus court veut dire le plus direct, le plus sûr, le plus doux, le moins chanceux, le plus prudent, le plus consciencieux, le meilleur, en un mot, et par conséquent le seul admissible dans la pratique médicale : conclusion qui fut devenue le corollaire de nos entretiens sur ces matières.

« Voilà pour l'imputation d'absurde adressée à notre doctrine.

« Quant au reproche de nullité fait à la ténuité de nos agents médicamenteux, je vous eusse démontré par une masse de considérations et de faits capables de remplir l'*in-octavo* le plus compacte, que cette forme logique, plus ou moins obligatoire, sous laquelle nous administrons nos médicaments, qui d'ailleurs ont une même origine que les vôtres, consiste essentiellement en un *esprit ou principe virtuel* de la substance d'où on les tire, de son *principe dynamique*, comme on dit dans notre école, de son

*essence* ou *quintessence toxique* ou pathogénique, devrions-nous dire, pour être encore plus conséquents avec le principe *véritablement fondamental* de notre doctrine. Sous cette forme l'agent médicamenteux, loin d'être de nul effet, comme il semble dans la vulgaire manière d'envisager les choses, est au contraire plus sûr et plus précis dans son action mieux appropriée; il pénètre, se répand et s'insinue d'une façon plus instantanée, plus générale, plus profonde, plus intime et plus durable dans l'économie; et, ainsi dégagé de toute matière hétérogène, dans cet état véritablement élémentaire où notre posologie le réduit, il s'assimile plus aisément avec le principe, également élémentaire et purement dynamique, sous lequel nous considérons le miasme morbide ou pathologique. La forme grossière sous laquelle votre école continue à administrer ses médicaments est un reste d'erreur dont elle tend chaque jour à s'affranchir. Les sels, les produits extractifs, les teintures qu'elle tire des substances médicamenteuses, sont un commencement de réforme portée déjà par notre posologie à son entier complément. Ici, comme dans la production de tous les phénomènes de la nature, le principe qui opère n'a aucune forme que puissent saisir nos sens; et *la matière* par elle-même est absolument étrangère ou inutile au moins à son opération. Cette vérité, reconnue par un grand nombre de médecins, et parmi nous entre autres, avouée par Broussais et Récamier, au terme de leur carrière, mise hors de doute d'ailleurs par le progrès des sciences physiques et dont les expériences récentes de Philips, en Amérique, ont en quelque sorte, si l'on peut ainsi dire, matérialisé la démonstration, cette vérité, disons-nous, n'est point nouvelle et n'appartient pas au fond à notre école. La simple contemplation des faits et merveilles de la nature l'a révélée aux esprits méditatifs de tous les temps, ainsi qu'on le voit par ce vers de Lucrèce, qui, sous forme de conclusion, résume admirablement les faits qui la constatent :

*Corporibus cæcis igitur natura gerit res.*

(De nat. rerum, lib. 1. v. 228.)

« Un esprit comme le vôtre, très-honoré confrère, ne se serait pas fait une autre idée des choses; aussi aurais-je peu insisté sur de telles considérations qui, je le répète, sont plutôt une conséquence naturellement déduite du principe de notre doctrine qu'une condition obligée de son acceptation. La doctrine ainsi justifiée, au fond, de la double imputation d'absurdité et de nullité que vous lui avez trop légèrement adressée, je vous aurais pris tout-à-fait à part, et, loin des oreilles profanes, je vous eusse confidentiellement demandé ce que vous pensez sérieusement des doctrines allopathiques; si vous croyez qu'elles soient arrivées à ce point d'avancement de satisfaire à toutes les exigences de l'art de guérir, et de pouvoir dédaigner tout progrès ultérieur ? Au besoin je vous aurais rappelé sur ce point l'opinion des médecins les plus illustres de tous les âges (vous disant bas à l'oreille, par pudeur et de peur de scandale, ce que eux-mêmes n'ont pas craint d'écrire et d'exposer même dans leur chaire de professeur), jusqu'à Magendie inclusivement, pas au-delà, entendez vous bien, afin de ne point porter atteinte à la considération des sceptiques vivants, s'il en est encore parmi vous, dont le mépris pour les principes de la science pût *honnêtement* se concilier avec l'acceptation des honneurs et des autres avantages attachés aux exercices de sa pratique et de son enseignement. Peu satisfait, et d'une opinion semblable à la nôtre, je le suppose, sur ces étranges anomalies, j'aurais ensuite interrogé votre jugement sur la doctrine d'Hippocrate, cette grande gloire qui s'est conservée à travers les âges comme la nature qui est le fondement de cette doctrine. Je vous aurais demandé pourquoi la splendeur de celle-ci n'a jamais éprouvé le moindre obscurcissement de l'apparition des divers systèmes qui ont tourbillonné autour d'elle, et qui, comme des météores, ont disparu de l'horizon de la science sans laisser de traces. Oh! sur ce point, je n'en fais nul doute, votre jugement se fût rallié à celui des Fernel, des Duret, des Baillou, des Sydenham, des Sthall, des Boërrhaave, des Stoll, des Baglivi, des Bordeu, des Barthez, des

Grimaud, des Hufland, des Pinel, des Laënec, etc., de tous les praticiens, en un mot, à la fois les plus considérables et les plus consciencieux, qui, aux diverses époques de la science, ont le plus honoré notre profession. Or, vous le savez, Hippocrate n'employait pas ordinairement, à proprement parler, des médicaments. Ce grand philosophe, qui plaçait la probité avant la science dans l'exercice de la médecine, n'eût pas osé, dans l'ignorance où il était des effets purs des médicaments, exposer par leur emploi la vie de ses malades ; aussi, à part sa tisane d'orge et la diète, toutes ses médications se bornaient-elles, en général, à diverses excitations directes de la peau. Il se contentait d'observer et de noter avec un soin, une intelligence et une profondeur d'appréciation où il est demeuré supérieur, la marche naturelle des maladies, et leurs évolutions diverses de leur début à leur terminaison, fondant sur ses observations leur étiologie, leurs signes ou indications significatives, leur diagnostic, leur pronostic, etc. Ces divers points arrêtés entre nous, et après être convenus, si telle eût été votre pensée, qu'il n'y aurait rien de compromettant, pour le médecin non plus que pour le malade, à soumettre celui-ci au régine d'Hippocrate, nous aurions ensemble établi, sur les renseignements de ce père de la médecine, le diagnostic et le pronostic de quelques maladies à symptômes bien déterminés, apparents, sensibles, et non moins difficiles à simuler qu'à dissimuler, tels, par exemple, que ceux qui caractérisent diverses affections aigües de la peau : l'érysipèle, l'impétigo des enfants, certains abcès, le panaris, le furoncle, l'antrax, les pâles couleurs chez les jeunes filles, la leucorrhée, les méthrorragies, les dyssenteries et les diarrhées diverses, sur les symptômes, la marche, la durée et la terminaison desquelles l'action des médicaments eût pu être manifeste. Nous aurions également fixé, d'une manière rigoureuse, le diagnostic et le pronostic de certaines affections chroniques à symptômes apparents, telles que fics, ulcères, hernies, musculations involontaires, vomissements des femmes enceintes, gonflements scrofuleux, hémorrhoïdes

graves, etc., etc., toutes affections notables, palpables, indéniables ; et, sans adresser à ces maladies d'autre médication que ces globules incompris, exactement appropriés à l'ensemble des symptômes de ces maladies dans l'esprit de la doctrine homœopathique, je vous eusse laissé juge vous-même, d'après leurs effets bien constatés, de la vertu réelle de ces atômes médicamenteux tant dédaignés, et de la valeur de la doctrine qui en aurait formulé l'indication. Et puis, après cela, analysant les conditions du rapport obligé du médicament avec le symptôme qu'il aurait supprimé, ou l'ensemble des symptômes dont il aurait, *au début*, prévenu et enrayé la succession, je vous eusse fait juge encore de la diversité des études nécessaires à la réalisation de toutes ces choses qu'il vous eût fallu reconnaître, et je vous aurais appris de la sorte s'il est vrai, comme vous avez eu l'imprudence de l'affirmer, que nous traitons les maladies que nous ne connaissons pas.

« Très-honoré Confrère, en même temps que je vous aurais édifié tout à la fois sur les difficultés de plus d'un genre attachées à la détermination de cette exacte appropriation qui est la condition des succès de notre pratique, et par conséquent sur l'inanité des prétendus essais de médecins étrangers à notre doctrine, j'aurais levé le voile qui vous dérobe la vérité, et sous lequel, en réalité, s'abrite le véritable motif de la répulsion dont cette doctrine a été jusqu'ici l'objet de la part de votre école. Je me flattais qu'alors (tant était aveugle ma confiance en votre indépendance de caractère, en votre amour *de la justice et de la vérité !*), vous rendant à l'évidence des faits, vous vous fussiez, vous et tous ceux que votre exemple eût nécessairement entraînés, convertis à notre doctrine nouvelle. Car vous êtes homme de progrès, m'a-t-on dit, et le progrès n'est pas chose qui admette de restriction ; il s'étend à tout ce qui est bon, à tout ce dont la société peut recueillir quelque avantage, à tout ce qui peut, d'une façon quelconque, réaliser un mouvement de l'humanité dans le sens du perfectionnement des choses, du bien-être et du bonheur des

hommes. Mais ce beau rêve — car tout cela n'était qu'un rêve — ne devait pas encore s'accomplir; et, sans trop m'étonner, le silence de l'Académie m'a péniblement désillusionné, je l'avoue, très-honoré confrère; j'ai été vivement contrarié par ce silence qui a mis un obstacle insurmontable à la réalisation de l'appel fait par vous à l'homœopathie, de mesurer ses ressources avec celles de la doctrine que vous professez, dans une expérimentation comparative faite au grand jour de la publicité et sous le contrôle rigoureux d'un jury compétent : mais je le suis bien davantage de me trouver dans la nécessité de renoncer aux rapports de bonne confraternité que cette expérimentation m'aurait indubitablement permis d'établir avec vous. Je n'ai aucunement l'honneur de vous connaître personnellement, mais vos travaux et votre pratique médicale me sont connus, de même que vos discours et vos allures spontanées, vives et franches devant l'Académie, où se révèlent la loyauté de votre caractère et la sincérité de vos opinions. D'après cette allure indépendante de votre esprit, je ne mettais point de doute à ce que, *statisticien* avant tout, vous ne revinssiez d'une opinion, quelque ancienne et bien arrêtée qu'elle pût être dans vos convictions, en présence de résultats *statistiques* qui vous en eussent décelé l'erreur, ou seulement infirmé la valeur comparative. Car, enfin, bien que vous ayez, pendant la durée de votre décanat à l'Ecole, fait à l'homœopathie une opposition systématique, acharnée, repoussant toute thèse dont le sujet touchait même indirectement à cette doctrine; bien que vous ayez dit quelque part, poussant votre scepticisme à l'égard des guérisons homœopathiques au-delà du scepticisme proverbial de S. Thomas : *quand même je verrais les succès de l'homœopathie, je n'y croirais pas* ; bien que vous ayez poussé l'exagération dans cette circonstance jusqu'à dire encore : *Il faut avoir en soi assez de force d'ame pour refuser d'expérimenter*. vous avez cédé plus tard à un généreux mouvement d'indépendance en provoquant des épreuves expérimentales comparatives des résultats pratiques qu'obtiennent les homœopathistes avec

ceux que vous obtenez vous-même dans les hôpitaux. Cette première concession était de bon augure pour les disciples de Hahnemann. Ils ont dû supposer que vous vouliez enfin interroger l'expérience sur l'efficacité de leur procédé de guérison, avec la pensée de savoir ce qu'elle dit et ce qu'elle enseigne réellement, et non pour lui faire porter, ainsi qu'on l'a fait ailleurs, un masque qui la défigure et qui altère le sens de ses réponses; et ils ont dû concevoir l'espérance d'un amendement dans vos opinions, dès le moment où l'efficacité de ces procédés vous serait démontrée par l'évidence des guérisons. N'aviez-vous pas dit, en effet, dans une discussion où, à la vérité, ce n'était pas l'homœopathie qui était en cause : *que vous n'aspiriez qu'à l'honneur de placer vous-même la couronne sur le front de celui qui s'en montrerait le plus digne?* La vraie nature de l'homme ne se révèle jamais mieux que dans de pareils contrastes. Que d'autres y voient les tergiversations d'un esprit mal affermi dans ses opinions, moi je n'y ai vu que de loyales et consciencieuses rétractations. Vous n'avez pas seulement dit, vous avez écrit que : « *l'une des plus tristes lois que soit condamné à subir tout progrès est d'être en butte à une opposition, à une résistance proportionnée dans sa violence et sa ténacité à l'importance de la réforme au nombre des opinions qu'elle choque et des intérêts qu'elle compromet.* » Convaincu que l'homœopathie est *un rien*, *un néant*, *une honte pour la médecine*, et que ce n'est pas en lançant contre elle cette accusation sans preuve que vous pouvez parvenir à convaincre ses partisans et ses adeptes, mais en le leur démontrant, vous avez provoqué ceux-ci à venir se soumettre avec vous à l'inexorable logique des faits. Ce qui prouve la générosité de vos sentiments, c'est que vous leur avez fait cette provocation sans autre pensée que celle de *protester contre l'importance usurpée d'une doctrine qui repose sur une double* ABSURDITÉ, comme un vrai savant qui ne cherche que la vérité, en ne préoccupant son esprit ni de l'échec que peuvent en recevoir ses doctrines, ni du succès qui peut couronner celles

de ses adversaires. Vous savez très-bien que la vérité ne transige pas avec des faits qui se contredisent ; je le sais comme vous, et j'avais répondu avec bonheur à votre provocation, animé par l'espoir de vous conquérir à notre doctrine, attendu que j'ai dans la loyauté de vos sentiments, dans la franchise de vos paroles, une confiance égale à celle que j'ai dans l'excellence de la doctrine et dans la supériorité des procédés de guérison de l'homœopathie. — Mais l'Académie l'a compris et n'a pas voulu nous laisser marcher l'un et l'autre dans la voie de l'expérimentation comparative que vous m'aviez ouverte et sur laquelle je suis et je serai, jusqu'au terme de mes jours, toujours disposé à vous suivre. L'Académie, dans cette circonstance, ne se montre-t-elle pas infidèle au principe de son institution qui est de favoriser incessamment le progrès de la science qu'elle représente? Je vous le demande, très-honoré confrère, en s'inspirant d'un sentiment de conservation au profit des erreurs qu'elle caresse, bien plus que du désir de faire briller la vérité médicale ; et en conservant le *statu quo* en présence d'une question qui intéresse au plus haut degré la dignité professionnelle des médecins, l'Académie ne justifie-t-elle pas à vos yeux toutes les qualifications ironiques qui lui ont été adressées, telles que celles de *halle aux friperies médicales*, de *compagnie d'assurance contre la vie*, etc. ; et, celle plus sévère par laquelle le grand médecin Stahll (1), en assimilant les académies aux étables d'Augias, invoquait, pour les balayer, le

(1) Sthall a dit : *La règle admise en médecine de traiter les maladies par des remèdes contraires aux effets qu'elles manifestent, est complètement fausse et absurde. Je suis persuadé, comme Paracelse, ce fou prodigieux, qu'elles ne cèdent jamais qu'aux agents susceptibles de déterminer dans l'économie une affection semblable.* » En cherchant à approfondir le motif de ce jugement si net, si explicite et si sévère de Sthall, on verrait la justification de l'épithète d'absurde dans l'impossibilité de concevoir un contraire autrement que comme un semblable au fond, c'est-à-dire comme la même chose portée au degré extrême d'atténuation de son principe. La nuit n'est que cela par rapport au jour, le froid par rapport au chaud. D'ailleurs, par l'épreuve des médicaments sur l'homme sain, on peut trouver le semblable du mal ; son contraire, jamais!

bras puissant d'un nouvel Hercule. Que faire contre cette infidélité et ce mauvais vouloir? se résigner, en attendant le vrai soleil au seul éclat duquel peuvent se dissiper les nuages par lesquels on s'efforce d'obscurcir tous les horizons de la science ; — attente qui pourra être longue si l'on considère que c'est à la faveur de ces ténèbres que l'ignorance s'entretient et se perpétue, et par elles que naissent et se soutiennent les erreurs et les abus dont s'alimentent les institutions dérisoirement appelées protectrices des intérêts de la science. Je me résigne donc, de guerre lasse et de dégoûts aussi, abandonnant à de plus heureux l'avantage de vous édifier sur la valeur de notre doctrine qui, tôt ou tard, sachez-le bien, doit être aussi la vôtre, car en elle est la vérité médicale.

« Agréez, je vous prie, très-honoré Confrère, la nouvelle assurance de ma haute estime et de ma considération la plus distinguée.

A. F. Gastier, d.. m. h.

« *P. S.* Au moment de clore ma lettre, je reçois un journal où, à l'occasion de notre courte correspondance, un médecin, étranger sans doute à tout sentiment d'honneur, et, pour cette raison, accoutumé à ne chercher le motif de ses propres actions que dans les calculs d'un intérêt matériel et sordide, nous prêtant tout naturellement des sentiments qui seraient les siens, n'a vu, dit-il, qu'une réclame dans la manifestation de notre juste susceptibilité aux paroles de votre discours devant l'Académie..... Le misérable !.... Il devrait comprendre au moins qu'il n'y a point de réclame possible, comme il l'entend, pour un vieillard, du moment que, se retirant de la scène du monde, il renonce par ce fait aux avantages supposés qu'il eût pu s'en promettre... Mais la passion ne raisonne pas. »

Messieurs,

Si haut placée que soit la renommée des Académiciens, elle ne peut les dispenser d'user de bonne foi, d'être justes, loyaux, et d'avoir plus de considération pour ceux qui ne partagent ni leur manière de voir, ni leur manière d'agir.

Si nous ne devons pas compter sur la bienveillance de l'Académie, au moins sommes-nous en droit de compter *sur sa justice.* A ce titre, elle ne peut accepter ou repousser notre doctrine, la critiquer même, sans approfondir les principes sur lesquels elle repose, les méthodes qui la guident et les applications qui en découlent.

L'Académie refusa de donner au monde savant le spectacle d'une *défaite honteuse et prévue d'avance.* Elle savait qu'une fois la lutte engagée, l'existence de ses membres serait troublée, leurs intérêts compromis, la victoire devant nous appartenir.

Elle savait que notre matière médicale et notre thérapeutique, qui reposent *sur une loi fixe et invariable* auraient fait pâlir *leur empirisme brutal*, une fois sur le champ de la pratique.

C'en était fait de tous les systèmes les plus contradictoires qui ont régné en médecine, et qui aujourd'hui encore ont pour représentants nos adversaires, les uns professeurs, les autres Académiciens.

Chaque médecin aurait pris fait et cause pour ou contre *Hahnemann le fondateur;* chaque journal aurait arboré le drapeau *allopathique* ou *homœopathique.* — Chaque élève aurait consacré avec enthousiasme, sa vigueur juvénile, ses travaux et ses veilles à *l'étude comparative* des doctrines opposées.

La question aurait pris des proportions telles, qu'il aurait fallu à tout prix la résoudre en faveur *de l'une ou de l'autre école.* Ils l'ont compris, aussi *se sont ils abstenus;* ne sont-ils pas toujours les mêmes hommes sur lesquels la Gazette des hôpitaux du 31 octobre 1843, à l'occasion du discours que devait prononcer *Royer-Collard* pour la rentrée de l'école de Médecine, portait le jugement suivant :

« *Il n'y a à Paris ni école, ni enseignement, il y a un établissement universitaire*, où vingt-six professeurs, payés par

le budget, *viennent individuellement imposer leurs opinions et leurs doctrines*, et où les élèves se préparent à leurs épreuves, en vue de tels ou tels examinateurs... On ne comprend donc pas trop quelle exposition de principes pourra faire M. Royer-Collard d'une école absente. »

Ecoutez *M. Fodera*, membre de l'Académie de Paris :

« On est surpris, dit-il, *de tant de différence* dans la manière d'envisager *les maladies*, de *tant de traitements divers; les uns*, plus hardis, administrent des doses de médicaments héroïques (médicaments ou doses dont le vulgaire dit irrévérencieusement : *Si le malade n'en meurt pas, il en guérira); les autres*, plus timides, n'osent agir, attendent, avec impatience, les jours critiques (tilleul, mauve, sureau, etc.); *d'autres* s'amusent à faire de la médecine polypharmaceutique : *l'un* ordonne des *purgatifs, l'autre l'émétique, un troisième fait toujours saigner, le quatrième* fait jouer *au calomélas* le rôle d'une *panacée universelle.* Tout ce qu'on appelle *pratique* est, dans le fond, un *mélange bizarre des restes surannés de tous les systèmes*, de faits *mal vus* ou *mal observés*, et de routines *transmises par nos pères*... Or, si la science sert à nous diriger dans la pratique, qu'est-ce qu'une science qui pousse chacun de ses adeptes dans des routes *diverses* et *souvent opposées*?... Heureusement, pour l'amour-propre des uns et la sécurité des autres, *que chaque médecin* croit tenir la bonne doctrine, et *que chaque malade* croit avoir un bon médecin. *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.* »

Dernièrement encore n'entendiez-vous pas M. Malgaigne s'écrier, du haut de la tribune académique (8 janvier 1856):

« *Absence complète de doctrines scientifiques* en médecine, *absence de principes* dans l'application de l'art, *empirisme partout : voilà l'état de la médecine..* »

M. Valleix était-il moins explicite, quand il disait, dans son *Guide du Médecin praticien, t. I, p.* 2 : « Que de regrets

on éprouve en voyant tant d'études, de veilles, de génie dépensés pour obtenir d'*aussi faibles résultats!* que d'*erreurs pour quelques vérités!* »

Après de tels aveux que je pourrais multiplier, il me serait difficile, Messieurs, de porter sur l'école officielle un jugement plus sévère et plus vrai.

*Laissons donc à l'Académie le scandale de ses actes.*

Ce refus, de sa part, d'examiner notre doctrine, ces attaques lancées contre ceux qui la professent, *sans nous reconnaître le droit de nous défendre*, constituent, à mon avis, le fait le plus *illogique*, le plus *injuste* et le plus *illégal*. Plongé dans la routine, ce corps savant ne renoncera jamais à ses vieilles opinions, à ses connaissances, en un mot, à tout le savoir qu'il n'a acquis qu'à grand peine et par les travaux constants de toute sa vie. Les raisonnements les plus spécieux et les plus concluants n'arriveraient jamais à le convaincre et à lui faire accepter des idées nouvelles. Les intérêts avant tout, les opinions ensuite. Vous ne ferez jamais que ceux qui refusent d'ouvrir les yeux à la lumière puissent voir, ni que ceux qui se bouchent les oreilles puissent entendre.

Plutôt que de renier leur passé, ces vieux académiciens se retranchent dans le silence et la négation, s'endorment dans un demi-doute et une demi-conviction. Ils devraient savoir cependant que nous sommes à une époque où, s'opposer au triomphe de la raison, vouloir arrêter le cours de son char victorieux, c'est courir le risque d'être écrasés.

Vous en avez des exemples frappants dans ces merveilleuses découvertes qui aujourd'hui nous frappent de stupeur et d'admiration. Tout le monde connaît ces trois mots : *C'était donc vrai*, que prononça *Napoléon I*er, en se frappant le front, lorsqu'en le conduisant à Sainte-Hélène, il aperçut pour la première fois *un vapeur anglais*. Il sen-

tait, mais trop tard alors, *quel tort il avait eu d'en appeler à une société savante* pour juger une découverte qui avait été soumise par Fulton, l'inventeur, à son appréciation impartiale.

Les mêmes faits se reproduisirent, lors *de la découverte de la télégraphie électrique*, alors qu'apparut, pour la première fois, la prétention de faire porter la pensée par l'étincelle électrique d'un hémisphère à l'autre.

J'en dirai autant de *la photographie* : la première idée qui surgit fut traitée de mensonge et de rêverie.

*Toute innovation*, en un mot, par le fait même qu'elle attaque les *idées régnantes*, suscite de toute part une violente opposition.

Tel fut le sort de *la doctrine de Hahnemann*. La vérité ne se fit jour que parce qu'elle eût pour défenseurs des hommes tout à fait désintéressés dans la question, et qui alors embrassèrent la cause avec une certaine chaleur.

Il semblerait qu'en dehors des corps savants, tout progrès devient impossible, que toute idée nouvelle doit être mise à l'index. C'est ainsi que l'illustre *Kopernick*, la gloire de la Pologne, fut persécuté, *excommunié* même (grave affaire) pour avoir voulu prouver la vérité de son système.

C'est ainsi que furent condamnés à mort *les Socrate, les Galilée, dont les dernières paroles sont et resteront comme une protestation contre tout arrêt émanant d'un corps savant quelconque.*

C'est ainsi que furent repoussées les plus belles découvertes : celles du *Nouveau-Monde*, de l'*imprimerie*, de la *vaccine*, etc., etc.

C'est ainsi que les *Christophe Colomb*, les *Gutemberg*, les *Parmentier*, les *Franklin*, les *Fulton* et tant d'autres grands hommes, pour avoir mis au jour *de grandes vérités*, ont vu les productions de leur génie être accueillies par le dédain, l'ironie et souvent par l'anathême.

C'est ainsi que furent poursuivis et persécutés les *Harvay*, les *Jenner* et les *Hahnemann*.

C'est ainsi que tous les *bienfaiteurs de l'humanité* ont dû payer de leur fortune, de leur repos et souvent de *leur vie* le bien qu'ils ont voulu faire.

Cependant, Messieurs, la *terre tourne*!... — Cependant la *circulation du sang est reconnue aujourd'hui sans conteste*! — Cependant le *vaccin*, cette admirable découverte qui a trouvé les contradicteurs les plus obstinés et les plus opiniâtres, a pris tant de *faveur* aujourd'hui, que l'on considère et à juste titre, comme un *crime de lèse-humanité* de ne pas soumettre les enfants à cette méthode prophylactique.

De même la *loi des semblables existe* et plus l'opposition qu'on lui fera sera grande, plus son développement sera marqué.

Pourquoi faut-il, Messieurs, que dans toutes les sciences, à l'égard de toutes les découvertes vraiment utiles, en un mot pour toutes les entreprises importantes, il se trouve une classe d'hommes juges aveugles ou remplis de partialité, moralement paralytiques et stationnaires, qui pour avoir nourri des idées favorites qui ont vieilli avec eux, en possession de certaines connaissances, de certains honneurs mal acquis, nient le présent en haine de l'avenir, craignent tout ce qui éclaire, agite ou remue et repoussent le progrès, parce qu'ils ne peuvent s'élever à la hauteur de la pensée grandiose qui a été conçue.

N'est-il pas étrange, Messieurs, que les corps savants aient offert de tous les temps *une nullité absolue*.

Qu'on me cite une seule idée grande et créatrice qui ait été produite par un corps savant! *toujours et partout les belles découvertes ont été des œuvres individuelles*.

Les *académies* et les *sociétés littéraires* ne sont donc, comme on l'a dit, que *les invalides du monde moral*. Il semble qu'en agglomérant plusieurs têtes forcées de se

plier à l'esprit de corps, on diminue la valeur spécifique des Etres pensants. Il faut que cela soit, puisque M. Bouillaud dit et reconnaît lui-même « qu'il n'est permis à personne d'inventer impunément quelque grande vérité *surtout quand cette vérité est en opposition avec les idées généralement reçues et enseignées par les hommes qui occupent de hautes positions.*

Sachez-le, Messieurs, les progrès du génie humain, comme tous les résultats matériels sont gouvernés *par une loi immuable.* C'est d'après cette loi que l'humanité marche en avant avec cette tendance éternelle vers le progrès. Son mouvement quoique peu sensible pour nous qui ne faisons que passer, peu remarquable même pour les siècles, est encore assez rapide *relativement à l'infini.*

C'est pourquoi, Messieurs, toute découverte grande et utile, ne devrait pas rechercher l'approbation des académies dont les arrêts sont *de nulle valeur*, car, *la haine* qu'inspire toute découverte à ces corps savants, constitue déjà une *preuve négative de supériorité.*

N'est-on pas en droit de se demander pourquoi ce dédain, cette défiance et cette inimitié en face d'une vérité nouvelle! Cependant, Messieurs, nous ne sommes plus à une époque où l'on repousse un système *sous prétexte* qu'il ne peut s'accorder avec les livres saints, ou que l'on répugne à l'emploi de tel ou tel médicament, comme le fit le fameux Boërrhave pour le quinquina, cent ans après sa découverte, malgré les cures merveilleuses et irrécusables qu'il opérait, parce qu'au dire *de Blondel, professeur de Paris*, cette écorce avait été *ensorcelée* par les Américains.

Vous rappellerai-je cette *proscription lancée par le parlement contre l'antimoine,* se laissant malheureusement influencer par Guy-Patin; — ou bien encore, cette *mortalité affreuse* qui sévit sur la population marseillaise au mo-

ment de *la peste*, parce qu'il plut à Chirac, médecin du roi, *d'ordonner dans sa haute sagesse* que cette affection n'était pas contagieuse.

Mais pourquoi citer et multiplier ces faits ! Il nous est permis aujourd'hui de penser, sans blasphème, nonobstant l'inspiration divine, et de nous en rapporter plutôt à *l'évidence* qu'au témoignage des livres saints ou profanes.

Tout homme sensé, fortement épris de l'amour des sciences, intéressé au bien-être de l'humanité, doit porter son attention sur une doctrine qui intéresse à un si haut point les hommes.

C'est ainsi que nous voyons tous les jours un *grand nombre de praticiens qui*, au déclin de la vie, blanchis dans la pratique allopathique, presqu'au bord de la tombe, hommes d'honneur, de cœur, de science et d'expérience, *abandonnent le drapeau sous lequel ils ont servi tant d'années pour arborer le nôtre* et embrasser une nouvelle doctrine qui leur donne les ressources thérapeutiques qu'ils cherchaient depuis longtemps, et le repos de la conscience qu'ils avaient vainement demandé à l'ancienne. Ces exemples sont d'autant plus admirables et notoires qu'il est peu d'hommes qui soient capables de se défaire d'une idée préconçue, et de rompre avec certaines habitudes de penser qui, en quelque sorte, se sont assimilées à leur nature.

Quant à moi, Messieurs, je ne suis l'homme d'aucune secte, ni d'aucun système; je ne me prononce que *pour l'amour du vrai* et cette indépendance de vues, qu'on n'acquiert qu'avec une éducation libérale. En acceptant les *principes posés par Hahnemann*, c'est, je crois, *accepter la vérité*. Aussi mes convictions sont si profondes, mon zèle est si ardent, que je ne reculerai devant aucun moyen pour le triomphe de mes idées. De nos jours, je le sais, les protestations de sincérité sont de peu de valeur, étouffées qu'elles sont par ces mesquines passions qui dominent

l'homme de science même. Mais, *tôt ou tard, la vérité triomphera*. Un jour viendra où elle se jouera de la renommée, de la dignité, des honneurs de ceux qui ont intérêt aujourd'hui à l'entraver.

Depuis trop longtemps nous demandons qu'on en appelle à *une expérience impartiale;* depuis trop longtemps nous l'appelons de nos vœux, pour qu'elle nous soit toujours refusée obstinément.

Aujourd'hui encore, *mon seul désir* serait de voir la doctrine homœopathique recevoir la sanction d'une *expérience décisive*. N'est-il pas dans *l'intérêt de l'homme souffrant* d'être éclairé sur la médecine la plus puissante pour soulager ses infirmités ? n'est-il pas temps de soumettre notre doctrine à des épreuves sérieuses, afin que *la jeunesse médicale puisse sortir de l'état de perplexité* dans laquelle elle se trouve, et afin que la vérité ou l'erreur puissent se produire d'une manière si éclatante que *le doute ne soit plus possible*.

N'est-il pas temps de faire comprendre aux masses que, non-seulement l'homœopathie se préoccupe de l'intérêt d'un malade, pris isolément; mais encore qu'elle possède *des moyens préservatifs* qui ont pour but *d'opérer sur une population entière?* N'est-il pas temps de *faire prévaloir une doctrine* qui, par *sa simplicité et la douceur de ses procédés*, permettrait aux pauvres malades de se *faire soigner au sein de leur famille?* De cette manière, ils échapperaient, pour la plupart, aux hôpitaux; car qui ne reconnaît la *répugnance invincible* des malades pour ces redoutables asiles dans lesquels ils ne se laissent ordinairement porter qu'après avoir épuisé leurs dernières ressources. Ancien élève des hôpitaux, il m'est permis de parler ainsi; de même comme médecin de plusieurs Sociétés de secours mutuels de la ville de Paris, j'ai été souvent témoin des bienfaits que ces institutions rendent à la classe ouvrière.

Comme jusqu'à présent toute proposition qui a été faite aux homœopathes d'expérimenter dans les hôpitaux *a caché un piége*, tout en acceptant l'offre qui me serait faite, *je déclare que je ne reconnais à personne* le droit de m'imposer des lois, et, loin de me soumettre au caprice de tel ou tel médecin d'hôpital, *j'entends, moi, dicter les conditions de l'expérience.*

Les bases étant posées et arrêtées d'un commun accord, à nos adversaires ensuite, qui suivront notre clinique, de discuter ultérieurement, s'il y a lieu, la valeur des guérisons que nous obtiendrions.

Croyez-bien, Messieurs, que pour parler et affirmer avec autant de hardiesse, il faut avoir, non seulement le courage de combattre, mais la conscience de sa force, qui repose sur la bonté de la doctrine que l'on défend, sans crainte d'être démentis.

Il n'y en *a pas un de nous, aujourd'hui,* qui n'applique l'homœopathie sans une intime conviction, sans zèle et contentement intérieur, en un mot sans cette profonde vénération qu'excite dans le cœur de l'homme, la voix toute-puissante de la vérité. C'est une chose particulière et digne de remarque que cette ardeur et cet enthousiasme qui animent ceux qui, sachant apprécier et comprendre la nouvelle doctrine, se sont adonnés à sa pratique.

C'est, messieurs, devant une telle profession de foi, que *le rédacteur en chef du* COURRIER MÉDICAL, poussé par ses confrères et dans la crainte que nos lettres ne portassent préjudice au journal, osa écrire qu'il ne voyait dans l'acceptation du défi qu'une réclame, etc., etc. (Voir le n° du 15 janvier 1859.)

## A PROPOS DE L'HOMOEPATHIE ET DES HOMOEOPATHES.

« Plusieurs abonnés du *Courrier médical* ayant paru surpris que ce journal ait accueilli dans son dernier numéro des lettres

de médecins dits homœopathes, en réponse à la sortie si pleine de justesse faite par M. le professeur Bouillaud, dans le discours qu'il prononça à l'Académie de médecine, lors de la discussion sur le tubage du larynx et la trachéotomie, et craignant de voir s'élever sur ce point, dans ce journal essentiellement pratique, une polémique qui, nous en convenons avec eux, ne pourrait que fort peu les intéresser, nous ont mis dans la nécessité, en notre qualité de rédacteur de la partie scientifique de cette feuille, de leur donner à cet égard quelques explications, ainsi que notre opinion sur la doctrine homœopathique.

« En ce qui touche les lettres en question, que plusieurs lecteurs ont considérées comme des réclames, elles n'ont été admises que comme constatation d'un fait, et d'un défi qui pouvait donner une preuve de plus de l'impuissance de l'homœopathie. Autrement il eût suffi de rappeler à ces messieurs qui demandent encore aujourd'hui à faire des *expériences* pour la bonté de la cause qu'ils défendent, toutes celles qui ont eu lieu en tant de circonstances, non-seulement à l'étranger, mais en France, dans les hôpitaux de Paris, de Lyon, de Bordeaux, de Marseille, etc. Ils ignorent donc les résultats désastreux qui ont été obtenus par ce déplorable système, surtout pendant les épidémies cholériques, où les malheureux atteints par le terrible fléau, et que leur mauvaise étoile conduisait dans les services dirigés par des médecins homœopathes, étaient voués à une mort certaine, tandis que dans les salles voisines la moitié des malades confiés aux soins de médecins instruits et consciencieux, étaient sauvés par un traitement énergique.

« Sans doute que l'un des auteurs des lettres dont nous avons parlé, qui se donne comme le vétéran des homœopathes français, a oublié ces faits accablants, tandis que l'autre est trop jeune encore pour les connaître. Sans cela ces messieurs n'eussent certainement pas accepté le défi qu'on leur portait. Mais aujourd'hui, à notre avis, de semblables expériences nous semblent superflues; l'homœopathie à fait trop souvent preuve de son impuissance pour que des administrations hospitalières lui sacrifient

un plus grand nombre de victimes. Agir autrement, ce serait, nous ne craignons pas de le dire, un crime de lèse-humanité; car l'homœopathie, si elle ne tue pas, laisse mourir.

« Pour *nous*, nous considérons cette prétendue doctrine médicale comme ayant fait son temps. La vogue dont elle a pu jouir pendant quelques années, n'a été qu'une affaire de mode auprès des gens du monde dont elle flattait servilement les goûts et les caprices. En un mot, l'homœopathie ne peut être considérée par les médecins instruits et consciencieux, que comme une affaire industrielle. Les lettres des deux médecins homœopathes, dont nous nous occupons ici, ne peuvent donc être considérées que comme le *cri de détresse* poussé par les prêtres d'une fausse religion aux abois.

« Que nos lecteurs se rassurent donc; le *Courrier médical* sera toujours, comme par le passé, une revue destinée à propager les saines traditions de la médecine classique, basée sur l'observation et l'expérience.

Le Dr Desparquets.

Il me coûte toujours, il est vrai, de passer mon temps à repousser les attaques de la duplicité; mais, quand un médecin, qui ne sait rien d'une doctrine, et il l'a avoué lui-même devant mes témoins, quand un médecin, dis-je, ose la traiter de charlatanisme, en homme de cœur, frappé dans ma conscience, dans mon honneur et dans ma délicatesse, j'ai dû *proportionner la résistance* à la violence de l'attaque, laquelle fut suivie d'une rétractation complète du rédacteur en chef qui, le jour même, se démit de ses fonctions de rédacteur. (V. le n° du 29 janvier 1859.)

## CORRESPONDANCE.

### DU COURRIER MÉDICAL.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons, à la fois, une lettre de M. le Dr de la Pommerais, et une note de M. le Dr Desparquets, dont nous ne pouvons retarder la publication. Malgré

la longueur de la première, nous avons dû aviser au moyen de donner place à ces deux pièces dans le numéro de ce jour, afin de mettre tout de suite un terme à une discussion qui aurait dû être évitée.

A M. LE DOCTEUR DESPARQUETS.

*Improbi hominis est mendacio fallere.*

« Monsieur,

« Après les quelques explications *téméraires* que vous avez cru devoir donner dans le n° du *Courrier médical* du 15 janvier dernier, au sujet de lettres que M. le D[r] Gastier et moi avons fait insérer dans ce journal, et dans lesquelles nous acceptions le défi porté à l'homœopathie par M. le D[r] Bouillaud en pleine séance académique, ma réponse ne doit pas se faire attendre : la vôtre, je l'espère, suivra de près.

« Comme il n'entre pas dans mes habitudes *de tergiverser*, j'aborde franchement, carrément la question, et j'arrive droit au but.

« Libre à vous de formuler votre opinion sur une doctrine médicale, comme opinion je la respecte, *mais ce que je vous dénie,* c'est le droit de venir nous insulter dans un article inqualifiable. L'injure, sachez-le bien, ne tient jamais lieu de raisonnement, elle n'est *que le cri d'un homme aux abois.*

« Qu'entendez-vous par ces prétendues expériences ? Vous savez mieux que moi dans quelles circonstances elles ont été faites : les unes entreprises par des hommes qui ne connaissaient de l'homœopathie que le nom, les autres abandonnées, pour ainsi dire, le jour même où elles avaient commencé, les expérimentateurs se voyant refuser les moyens nécessaires, indispensables pour se livrer à des expériences vraies, sérieuses et équitables. Mais pourquoi revenir sur ces questions fastidieuses : la réfutation des faits que vous avancez a été donnée si souvent, que vous pouvez comme moi la lire dans tous nos journaux et ouvrages homœopathiques.

« Voulez-vous savoir dans quelles conditions les expériences que l'on tenterait pour vous dessiller les yeux, à vous, allopathes qui, en plein jour, refusez de les ouvrir à la lumière, dans quelles conditions, dis-je, elles auraient de la valeur?

« 1° *Avoir un hôpitl à soi pour plusieurs années, y compris le personnel*, et la raison en est bien simple : qu'une épidémie vienne à sévir dans l'année où nous entreprendrions l'expérience, c'est assez pour que nos maladies puissent revêtir une forme nouvelle et refléter un caractère de gravité qu'elles ne présentaient pas auparavant. C'est alors que vous feriez sonner bien haut notre prétendue défaite. Ainsi, la mortalité des années 1832 et 1849, pendant lesquelles sévissait le choléra, peut-elle être comparée à celle de nos années actuelles, exemptes de tout fléau, morbide du moins, car il en existe assez d'autres malheureusement qui pèsent sur nous bien autrement, mais nous ne devons ni nous ne pouvons nous en occuper ici. Vous voyez donc que plusieurs années seraient nécessaires, afin de prendre une moyenne et d'établir sur ces chiffres des données certaines et concluantes tout à la fois.

« 2° Comme seconde condition, ne seraient admis, selon les désirs du D[r] Gastier, *que ceux qui frapperaient à la porte de l'homœopathie, et ils seraient en grand nombre.*

« 3° Enfin comme troisième et dernière condition, les visites seraient faites par *des médecins des deux écoles*, mais les prescriptions, malgré toute la confiance que nous avons en vous, seraient exécutées par les homœopathes.

« Du reste, Monsieur, un mot, et votre observation tombe d'elle-même, une seule question, et votre objection est réduite à néant : si, comme vous donnez à le croire, *ces expériences dont vous parlez* avaient dû juger la question qui semble tant nous diviser, *pourquoi* alors votre maître, M. le D[r] Bouillaud, dont vous reconnaissez vous-même la justesse des paroles, *pourquoi*, dis-je, votre maître *aurait-il porté un défi à l'homœopathie*, *pourquoi*, *en pleine séance académique, aurait-il provoqué les homœopathes?* Il fal-

lait donc qu'il REGARDAT COMME NULLES LES EXPÉRIENCES FAITES ANTÉRIEUREMENT (1).

« J'aime à reconnaître ici tout ce qu'il y a eu de franc, de loyal, de généreux même, quoique sous des dehors un peu acerbes, dans l'appel chaleureux qu'a fait cet honorable académicien. Gloire donc à celui qui le premier n'a pas craint de se mesurer avec des athlètes au ton moins menaçant que le sien. Lui seul, profondément convaincu, fort de ses idées, animé du désir le plus ardent de servir l'humanité, a compris que pour juger une doctrine, quelle qu'elle soit, il fallait des expériences sérieuses. Pour ma part, autant je sais gré à cet académicien de cette vigoureuse sortie, autant je reste muet et indécis en voyant l'Académie prendre une attitude *aussi morne, aussi silencieuse, elle qui, la première, doit donner l'exemple du devoir* en soumettant notre doctrine à une épreuve décisive et véritable. Que craint-elle donc? *Le fantôme d'Hanemann se redresserait-il devant elle*?

« Soyez donc conséquent avec vous-même, et loin de nous blâmer, dans des termes dont je vous laisse toute la responsabilité, d'avoir relevé un gant si fièrement jeté par M. le Dr Bouillaud, vous auriez dû, au contraire, applaudir à cette courageuse initiative de notre part, puisque son résultat eût été ou de dessiller les yeux des incrédules, ou d'anéantir notre doctrine, attaquée publiquement du haut d'une tribune où il ne nous est pas permis de la défendre.

« Loin de pousser le dernier cri de détresse, je vous convie, Monsieur, *à assister à mon dispensaire* et à être témoin des cures dues à l'homœopathie, après que vous aurez recueilli de la

(1) A l'époque en effet où M. Andral prétendit faire quelques expériences, en 1834, la matière médicale homœopathique n'était pas encore connue en France, c'est à peine si notre doctrine venait d'éclore. Ses adeptes ne marchant encore dans la pratique que d'un pas fort peu assuré. Aussi lorsque M. Andral voulut faire par de ses quelques expériences, M. Jourdan de l'Académie de médecine, s'écriait-il:
« M. Andral n'aurait pas dû permettre qu'on attachât son nom à une chose qu'il est impossible de qualifier... *Ou la note entière est une plaisanterie, ou elle a été faite par un infirmier.*

bouche même des malades cet aveu accablant, *qu'ils ont été délaissés par l'allopathie*, peut-être même par vous le premier, car il faut que vous soyez *peu confiant* dans les moyens ordinaires, pour vanter et appliquer *presque dans tous les cas morbides* qui se présentent *votre électricité*, dont l'emploi doit être nettement défini et les bornes parfaitement assignées.

« Sachez bien, Monsieur, que c'est *avec connaissance de cause* que j'ai embrassé la doctrine homœopathique, et, quoique jeune encore, je suis fier de porter, à défauts de chevrons, un titre dont je me glorifie, de défendre cette doctrine si grande dans ses principes, si admirable, si merveilleuse dans ses applications, et *à laquelle je dois déjà la vie d'êtres bien chers.*

« Vous dire *pourquoi et comment je suis devenu homœopathe*, ne sera peut-être pas la partie la moins curieuse et la moins intéressante de ma lettre. Il y a dix-huit ans, vous voyez que cela remonte un peu haut, Madame de Rocca, fille de M. de Rambuteau, préfet de la Seine alors, fit présent à mon père, comme sa cliente et son amie, de l'*Organon, ou exposé de la doctrine homœopathique*, livre qu'elle avait reçu de la main même d'Hanemann. Mon père qui, déjà, après quinze ans de pratique, professait pour cette doctrine le plus grand dédain, et pour ceux qui la pratiquaient non moins de mépris, se contenta de réléguer le volume dans sa bibliothèque, sans *même daigner y jeter les yeux*. Ce ne fut que *dix ans plus tard*, alors que je commençais mes études médicales, que, par le plus grand des hasards, *cet ouvrage me tomba sous la main.* Son titre piqua fort ma curiosité, élevé comme je l'avais été en haine de l'homœopathie, et habitué à entendre mon père ainsi que ses confrères traiter assez mal ses adeptes. Je lus donc, je relus et je fus frappé de prime-abord de trouver autant de clarté, de netteté, de pureté dans cette nouvelle doctrine qui se montrait à moi déjà bien séduisante et sous des auspices autres que ceux qui m'avaient été annoncés jus-

qu'alors. Plus j'avançais dans cette voie de vérité, et plus j'étais entraîné par la force irrésistible de la logique, du raisonnement et surtout des déductions qui découlaient de son principe immuable. Alors véritablement la *médecine m'apparut sous un jour nouveau*, alors je compris toute la puissance d'*une réforme médicale*, et aussitôt de retour à Paris, non content d'avoir lu et de m'en tenir à la théorie, j'ai voulu voir, expérimenter. D'un côté, les hôpitaux m'offraient tous les cas morbides désirables ; de l'autre, je trouvais dans les dispensaires de certains médecins l'application la plus pure de l'homœopathie. Je fus donc à même de juger, de comparer, et ce ne fut, Monsieur, qu'*après deux ans d'expériences de ce genre que je me prononçai.* Comme vous le voyez, je suis, en fait de questions scientifiques, *un peu moins tranchant que vous.*

« Une fois bien convaincu de la supériorité de la doctrine homœopathique sur l'ancienne médecine, je voulus à mon tour pratiquer, et c'est alors que je débarquai chez moi avec une boîte sur laquelle étaient gravés ces trois mots : *similia similibus curantur. Pour mon père, ce fut un coup de foudre.* J'eus donc à lutter non-seulement avec lui, mais encore avec tous ses confrères qui partageaient la même manière de voir ; *le pourquoi ils l'ignoraient eux-mêmes.* L'épreuve commença, et tout novice que j'étais alors, *j'acceptai*, tant ma confiance était grande dans les moyens que j'avais vu mettre en œuvre. Mon père non-seulement me *donna son hôpital*, me chargea de *ses visites cantonnales*, mais encore il me confia *le soin de tous ses malades en ville*, se *réservant le droit de porter son diagnostic.* Les malades, bien entendu, ignoraient le mode de traitement que nous leur faisions suivre, car sans cela beaucoup se seraient peu souciés de se soumettre à ces expériences, élevés qu'ils étaient par leur médecin en haine de l'homœopathie. Je *sortis victorieux de l'épreuve qui cependant n'avait duré que six mois*, et comme elle avait complètement répondu à mon attente, à partir de ce jour mon père fut rendu à l'homœopathie. Aujourd'hui donc, *après trente-trois ans*

*de pratique*, il vous avouera avec toute sincérité que là, là seulement réside la vérité, qu'il n'a qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir connue plus tôt, car avec ardeur il se serait livré à l'étude d'une science qui offre tant de charmes. Il vous dira, Monsieur, *sans compter tous les membres de ma famille*, que *c'est à elle qu'il doit aujourd'hui la santé*, après avoir consulté ici tous ses confrères et amis, les uns professeurs, les autres académiciens ; il vous dira, Monsieur, que *ma mère ne doit la vie qu'à l'homœopathie*, après avoir failli quelques années auparavant *être victime de l'allopathie*, car trois centigrammes seulement de chlorydrate de morphine appliqués sur un vésicatoire (méthode endermique), déterminèrent chez elle des accidents affreux, et, par suite, *la mort eût été inévitable* sans les soins empressés qu'elle reçut en toute hâte et sans relâche pendant plusieurs jours : les symptômes que ce médicament produisirent furent effrayants : vomissements, troubles cérébraux, contracture de la mâchoire, pâleur cadavéreuse ; la tête (phénomène étrange) doubla de volume, bave écumeuse et abondante ; les yeux, autre singularité, étaient complètement sortis de leurs orbites ; plus de pouls, froid et raideur générale, un dernier effort, et ma mère n'était plus... Le vénérable prêtre qui l'assistait, mon père ainsi que toutes les personnes qui entouraient son lit, pourront vous retracer ce *tableau effrayant*. Vous voyez donc par ce malheureux fait que si, comme vous le dîtes, nous laissons mourir, *vous ne jouissez pas des mêmes avantages*, à en juger par ce déplorable résultat et tant d'autres, hélas !!! Vous ne vous étonnerez plus maintenant de me voir marcher sous un drapeau que j'ai arboré il y a plus de huit ans et que je défendrai envers et contre tous, tant mes convictions sont profondes.

« Je crois vous avoir assez amplement édifié sur mon compte ; il ne me reste plus, en homme de cœur, qu'à vous demander *la satisfaction* que je suis en droit d'exiger après un article comme celui que vous avez signé ; en bonne conscience, vous me la devez :

« 1° *Au nom de l'humanité souffrante* qui est l'objet constant de mes préoccupations, comme elle peut l'être, j'aime à le croire, des vôtres ;

« 2° Au nom de la doctrine homœopathique dont je suis un des apôtres, et dont *j'ose ici me constituer un des défenseurs ;*

« 3° Au nom de *notre dignité d'homme et de médecin*, dont vous semblez faire ici peu de cas.

« En conséquence, faites-moi savoir *le lieu et l'heure* à laquelle *deux confrères* pourront demain, Monsieur, prendre votre réponse ; j'espère qu'elle sera conforme à mes vœux qui ne sont que *l'expression de la justice et de la vérité.*

« J'ai l'honneur de vous saluer,

« E.-C. DE LA POMMERAIS, *Dr M. P.*

5, Rue des Saint-Pères.

18 janvier 1859.

« Dans le feuilleton du numéro du 15 courant, ayant pour titre : *A propos de l'homœopathie et des homœopathes*, les auteurs des lettres dont il est fait mention dans cet article s'étant crus désignés et prenant à leur adresse des expressions qui leur ont paru blessantes, M. le Dr Desparquets déclare, comme l'indique d'ailleurs suffisamment le titre de ce feuilleton, qu'il n'a nullement eu l'intention de faire de personnalités.

DOCTEUR DESPARQUETS.

« *M. le Dr Desparquets nous prévient qu'à partir de ce jour il cesse de faire partie de la rédaction du* COURRIER MÉDICAL. *Notre ex-rédacteur nous ayant remis le manuscrit de ses* Etudes sur l'Electricité appliquée à la médecine, *nous continuerons cette publication destinée à former un travail complet sur la matière.*

LE DIRECTEUR-GÉRANT E.-A PHILIPPE.

MESSIEURS,

Encore un mot sur un procès qui produisit une certaine sensation en raison du retentissement qu'il a eu.

Quelques mois auparavant, *un journal*, l'UNION MÉDICALE,

que je ne connais pas, se croyait en droit, au nom *d'un certain médecin*, que je connais encore moins, de venir, non-seulement contester une preuve de faits dont l'évidence était facile à saisir, mais encore injurier impunément le corps des homœopathes, ce qui passe toute raison comme toute bienséance.

Quoique les négations et les injures soient de bien pauvres arguments scientifiques et ne décèlent que l'impuissance et les mauvaises passions, *plusieurs de nos confrères*, se croyant atteints dans leur honneur, leur réputation, leur dignité, *en appelèrent à la justice* pour se disculper des mensonges et des calomnies que l'on faisait peser sur eux.

*On feignit* ne voir là qu'une *attaque à la science en général*, et, par conséquent, *les plaignants furent renvoyés des fins de leurs plaintes*. Ce fut alors un prétexte, une occasion, pour nos adversaires, disposant de tous les organes de la publicité, d'entonner, chaque matin, leur chant triomphal.

Quelle honte! je n'hésite pas à le dire, pour la médecine française que ce *servilisme médical* dont nous abandonnons l'appréciation aux hommes de bonne foi. Peut-on croire que *certains esprits*, non contents de nier une loi, une idée, un fait, parce qu'ils ne peuvent les concevoir, s'arrogent le droit d'injurier, d'attaquer dans leur honneur et leur considération ceux qui les admettent. Et l'on voudrait nous imposer silence, étouffer notre voix; *oh! jamais! non, jamais!*

*Pour ma part,* sans le bien juste et bien naturel mépris que j'ai eu pour l'attaque et le journal qui l'avait accueillie, sans de nombreux amis qui ont paralysé mes premiers mouvements, *j'aurais*, je vous le jure, *répondu à ma manière à ces invectives, je serais venu troubler leur innocente joie,* car, du moment, Messieurs, où la loi se regarde comme impuissante à sévir sur ceux qui, sans prononcer

votre nom, se permettent d'attenter à votre honneur et à votre réputation par des injures et les imputations les plus calomnieuses, du moment où la passion, l'intérêt, la contrainte ou la peur peuvent être les seuls guides, *tout homme doit trouver en soi* assez d'énergie pour repousser l'agression et se *faire justice à soi-même.* — Je dirai avec M. Prevost-Paradol (*Débats,* 14 septembre 1859) :

« Il est bon que la justice humaine ait sous les yeux de pareils exemples et qu'elle les regarde lorsqu'elle est tentée de se croire infaillible... La vie sauvage, avec tous ses périls, mais avec son droit de libre défense, ne devient-elle pas préférable à la plus brillante des sociétés polies, si celle-ci n'est plus qu'un piége pour l'innocent que sa foi dans la justice a désarmé d'avance. »

*L'homme convaincu*, messieurs, qui prend fait et cause pour une idée, du moment où il la croit appelée à servir l'humanité, *doit faire abnégation de sa personne et se regarder comme le martyr de cette idée.* — Que de découvertes qui doivent d'avoir triomphé à la courageuse persistance avec laquelle les ont défendus ces hommes de courage et de conviction.

Par cela seul qu'*une critique coupable, acerbe et toujours injuste* s'est souvent déchaînée contre nous; — par cela seul *qu'un défi académique a été porté à l'homœopathie avec l'intention de ne jamais le tenir*, j'ai le droit, aujourd'hui, *d'interjeter appel* et de *demander raison de la conduite qu'on a tenue à notre égard.*

Pourquoi vouloir juger une doctrine sans la comprendre et la connaître, la condamner sans l'avoir étudiée? Pourquoi ces fausses insinuations, ces critiques malveillantes; est-ce dans le but *d'influencer cette jeunesse médicale* sur *laquelle repose l'avenir de la science,* cette jeunesse qui n'a encore aucun engagement d'amour-propre, qui n'a aucune découverte, petite ou grande, imaginaire

ou réelle, à protéger, qui n'a pas de position à défendre.

S'il en est ainsi, vis-à-vis de la science, vis-à-vis de cette jeunesse, une *double satisfaction nous est due*, et, au refus de nous donner la satisfaction que nous demandons, je me propose, en faisant cette clinique, *d'opposer* à ces affirmations dénuées de preuves, à ces arguments sans motif, *un examen réfléchi, détaillé de la nouvelle doctrine*, telle qu'elle se présente à mon intelligence, c'est-à-dire dans les conditions dans lesquelles je l'ai conçue et adoptée. Quel immense dédommagement ce sera pour moi, si je parviens à réconcilier, rapprocher des confrères qui, tous, sont animés d'un seul désir, sont poursuivis par une seule pensée, consoler, soulager et guérir l'humanité souffrante.

Que de médecins qui ne connaissent notre doctrine *que par ouï-dire*, et qui, *imbus des idées de la vieille école*, ne se sont jamais donné la peine de vérifier notre pharmacodynamie. Ce n'est pas qu'ils aient grande confiance dans leur matière médicale; oh! non, loin de là; mais l'habitude les ayant enchaînés à elle, ils font l'application de leurs principes beaucoup moins par conviction que parce qu'ils n'ont rien appris qui pût les remplacer, pour ma part, j'en connais beaucoup qui sont dans ce cas.

Qu'on ne s'attende donc pas, de ma part, à une diatribe contre des confrères qui professent des opinions contraires aux nôtres.

*L'ancienne médecine a eu sa raison d'existence*, puisqu'elle a vécu jusqu'à nos jours, qu'elle a eu des partisans et que c'est elle qui, aujourd'hui encore, rallie le plus *de croyants*. Le même fait ne se reproduit-il pas dans le monde des idées sociales et religieuses? Est-ce une raison, parce que nous nous croyons appelés à une mission régénératrice, pour ne pas reconnaître tout le bien, tout le progrès accompli par les religions du passé. Non, certes! Loin de traiter de rêveurs, d'extravagants, d'exagérés ou d'absur-

des ceux qui les ont créées ou défendues, nous les regardons commes les hommes les plus capables, les plus savants, des hommes d'élite, en un mot.

La médecine qui repose sur des idées synthétiques de même nature, quoique s'appliquant à des faits d'un autre ordre, *devait nécessairement subir les mêmes vicissitudes.* Mais, loin de méconnaître le rôle qu'a rempli l'ancienne médecine et les services qu'elle a pu rendre, je me borne à *constater son insuffisance.* Je me garderai donc bien d'étouffer les vérités traditionnelles et de refuser les dons du passé. Ce n'est jamais nous qui comparaîtrons aux assises de la science pour avoir enrayé ou brisé tout mouvement progressif. Je le répète, messieurs, je respecte trop les convictions, quelles qu'elles soient, pour y porter atteinte. Du moment où un médecin entre dans une voie, il ne peut y entrer, j'aime à le croire, qu'avec connaissance de cause.

Cette bienveillance que je témoigne envers mes confrères, je regrette de le dire, ne s'est pas montrée la même à notre égard, et si, aujourd'hui, messieurs, nous prenons *le titre et la qualité d'homœopathes*, *si notre enseignement repose sur la dénomination homœopathie*, cela vient uniquement de *cette espèce d'ostracisme lancé par nos confrères contre nous.*

Je ne discuterai pas ici les raisons qui les ont fait agir de la sorte, ayant le plus grand mépris pour ces petitesses d'une critique mesquine. La passion, vous le savez, est une si mauvaise conseillère. Mais seulement je leur dirai : *Ne sommes-nous pas tous médecins*, *n'avons-nous pas subi les mêmes examens*, *n'avons-nous pas passé par les mêmes épreuves* avant d'arriver au grade de docteur. Les *sciences fondamentales* comme les *sciences accessoires,* telles que chimie, physique, anatomie, histoire naturelle, pathologie, phisiologie, accouchement, médecine légale, etc., etc., ne nous

sont-elles pas aussi bien connues et *aussi familières à nous qu'à vous*, ne sommes-nous pas les premiers à rendre justice aux belles découvertes de ce siècle, à favoriser et à proclamer le progrès partout où nous le rencontrons sous nos pas. Nos rangs ne se grossissent-ils pas tous les jours. *Ignorez-vous le grand nombre de médecins qui depuis* 30 *ans* ont déserté la médecine scolastique pour passer à l'homœopathie, et qui aujourd'hui sont au nombre de 4000; en un mot, n'appartenons-nous pas tous plus ou moins à cette grande famille *de savants progressistes.* A ce titre, Messieurs, nous méritons d'être écoutés. Ils ne l'ont pas voulu, qu'est-il arrivé! c'est que *les homœopathes*, c'est-à-dire ceux qui acceptent, soit en totalité, soit en partie, la réforme apportée dans les sciences médicales par Hahnemann, forts des idées qui les animent, se sont posés résolument en face de leurs adversaires, *dressant fièrement étendard contre étendard,* soutenant de jour en jour une lutte grande et solennelle, il est vrai, *mais inégale*, puisque leur position officielle permet à nos adversaires de nous dénigrer, de nous insulter même *sans qu'il nous soit permis de répondre.*

Aujourd'hui que vous connaissez le motif qui me fait entreprendre ce cours, je continuerai dans la prochaine séance, où je traiterai de la médecine en général.

# QUATRIÈME LEÇON.

Quelques considérations sur la science en général, sur la médecine et l'homœopathie en particulier.

Témoignage des médecins en faveur de la *doctrine homœopathique*.

---

Messieurs,

Avant d'aborder les points de doctrine qui intéressent directement *l'homœopathie*, vous me permettrez d'entrer dans quelques généralités qui vous mettront mieux à même de juger de la valeur des questions que je vais traiter devant vous.

Chaque science, vous le savez, se propose un but différent, et comme chacune d'elles possède ses faits particuliers, des *lois spéciales* doivent en découler. Là où il n'y a pas *de lois*, il n'y a pas *de science*, de même sans lois, pas de progrès possible dans les sciences. Les faits les plus grossiers et les plus apparents ne seraient que des leçons de routine et d'empirisme, si l'on ne pouvait démêler et apprécier les rapports cachés qui existent entre-eux. Un observateur froid et impassible doit les recueillir, les compter, et en bon théoricien, savoir les interroger de manière à formuler des préceptes clairs et à les rattacher aux *lois générales de la nature*.

Vouloir exiger de la médecine, en général, la perfection et l'immutabilité, c'est vouloir tenter l'impossible, c'est ne

pas connaître l'esprit humain; aussi le reproche qu'on lui adresse d'être la moins avancée, est-il peu fondé, attendu qu'aucune science n'est achevée, qu'aucune théorie par la même raison ne saurait être parfaite.

Mais à défaut d'une science absolue qui est refusée à l'homme, parce qu'elle lui donnerait une puissance infinie. Nous devons prendre en considération surtout celles qui nous paraissent les plus avancées. Pour nous, *la doctrine homœopathique* constitue un progrès réel, comme étant celle qui répond le mieux à un besoin spécial de l'humanité. En un mot c'est la doctrine qui satisfait le plus l'esprit autant que peut le satisfaire une science comme la médecine, qui, la première de toutes par son but, par l'objet de ses études, par l'immensité du champ de ses recherches, est appelée à sonder les mystères les plus profonds de la nature, à résoudre les problèmes les plus ardus, à aborder les phénomènes les plus compliqués.

C'est en raison des difficultés que son étude présente, que le public *ignorant* se montre incrédule et ingrat envers elle, pour ne croire qu'à la chirurgie, c'est-à-dire à ces procédés opératoires et grossiers qui consistent à enlever un membre avec plus ou moins de dextérité. *On voit, on sent,* on est *satisfait.* Cela est si vrai que plus l'opération exige de pertes de substance, plus il y a effusion de sang, et plus l'opérateur est réputé meilleur chirurgien; peu importe que le malade succombe, la réputation de l'opérateur n'en souffrira nullement; car, ce qui a frappé avant tout, ce sont ces émotions diverses, ces scènes de déchirements, d'angoisses, de douleurs indicibles qui sont le fait de l'opération. Tout le prestige consiste dans l'attirail des instruments. On se gardera bien, comme je vous le disais, d'imputer la mort à l'opérateur et de l'accuser d'incurie, mais qu'un médecin garantisse; de l'opération la même partie malade, il n'aura fait là que quelque chose de très ordinaire, comme si il n'y avait pas plus de

mérite à épargner aux malades le sang et la douleur, à leur conserver les membres intègres plutôt qu'à savoir les mutiler avec plus ou moins d'art. Sans la médecine, la chirurgie ne serait qu'une affaire de mécanique, car, réduire les hernies, les luxations, les fractures, etc., etc., ce sont des moyens mécaniques, et non des procédés curatifs. C'est la médecine qui enseigne les lois vitales, les forces secrètes, invisibles et profondes qui régissent l'organisme. « Quand par eux : dit Hahnemann, on a besoin de recourir à des médicaments internes pour mettre fin à une fièvre violente provenant d'une grande meurtrissure, d'une délacération des parties molles, chairs, tendons et vaisseaux, quant il faut combattre la douleur causée par une brûlure ou par une cautérisation, alors commencent les fonctions du *médecin dynamiste*, et les secours de l'homœopathie deviennent nécessaires » Organ. § 186.

En effet c'est la médecine qui apprend à *modifier* la vitalité générale, à *neutraliser* les influences émanant de principes morbides. La médecine, semblable au corps vivant qui en est l'objet, a ses lois et ses causes à part. Elle accepte les données et les découvertes des autres sciences, mais comme le corps accepte les aliments, c'est-à-dire à la condition de les modifier avant de se les approprier. Si la médecine n'a pas toujours reposé sur des bases solides, cela vient de ce que les observations étant incomplètes, et les expériences mal dirigées, le raisonnement devait être faussé. Mais aujourd'hui, grâce à l'homœopathie, elle a posé certains principes, établi certaines lois qui sont autant de termes du problème dont elle doit chercher la solution.

Les mathématiques elles-mêmes qu'on est convenu de regarder comme la science par excellence, n'offrent pas plus de certitude à l'esprit. Car, d'où découlent ses principes, ses corollaires? ils découlent d'axiomes ou propositions indémontrables. Une simple affirmation leur suffit pour

discerner le vrai d'avec le faux, et pour arriver à la découverte des rapports dont l'ensemble constitue leur synthèse. Il est clair que les conséquences qu'on en tire ne peuvent avoir un degré de certitude plus élevé que celui dont jouissent ces axiomes eux-mêmes, qui ne sont susceptibles d'aucune démonstration puisque c'est une simple affirmation intuitive.

Le seul avantage qu'ont les mathématiques sur les autres sciences, dit le docteur Arreat, c'est de parler un langage plus transparent, plus simple, dépouillé de tout le brillant, de tout le coloris dont on aime à revêtir ses idées, et par la même raison, doué de plus de clarté, d'avoir toujours en vue ses principes, de ne jamais s'en écarter, et de rejeter sans pitié tout ce qui est sans rapports vrais avec ses axiomes.

Pythagore, vous le savez, admettait les nombres comme les principes des choses, et l'unité ou la monade comme le principe-mère.

Selon lui, Dieu représentait une unité absolue, la monade des monades. L'âme était un nombre qui se mouvait de lui-même.

Cette manière de penser vient de ce que les mathématiques n'embrassent qu'un seul ordre d'idées générales, ce sont les grandeurs qui pour elles constituent l'unité. La création elle-même est ramenée au type des grandeurs. Comme principes, elle n'admet que ceux qui engendrent des grandeurs abstraites. Elle ne groupe et ne lie que les idées qui représentent les grandeurs. Tandis qu'en médecine, on est obligé de raisonner sur des idées qui se présentent à l'entendement avec des nuances qui peuvent en faire varier les rapports. Il ne faut pas oublier que la médecine est science et art tout à la fois, qu'elle a un objet propre spécial, indépendant des autres sciences naturelles, qu'elle a un champ d'observation qui n'appartient

qu'à elle, c'est donc à nous de le cultiver en lui-même et pour lui-même. Les principes de *Hahnemann* ont été tellement et si souvent défigurés, qu'il importe aux progrès ultérieurs de la nouvelle doctrine de remettre en lumière *le point de vue véritable* sous lequel on doit étudier *l'homœopathie*, et de rappeler le *but unique* que se proposait le fondateur dans la poursuite de sa réforme médicale. Aussi sans aucune réserve pour aucun de mes confrères, je me mettrai entièrement à découvert, et par la direction que j'imprimerai à mes leçons, j'espère enlever à la doctrine que je professe *ce caractère d'étrangeté* dont on aime à la revêtir.

Je n'aurai de respect que pour les *principes immuables établis par Hahnemann*, qui font *la base* et la *toute puissance* de la nouvelle médecine. Je ferai en sorte de suppléer aux développements que le réformateur n'a pu apporter dans ses œuvres. Il suffit qu'*Hahnemann* nous ait tracé un plan, indiqué la route que nous devions suivre pour achever et perfectionner ce qu'il a si heureusement commencé. Pour bien juger de l'esprit qui l'anime et le dirige, il faut le lire et le commenter sans idées préconçues.

Comme les mathématiques, la médecine elle aussi, et surtout la médecine *homœopathique* a ses *axiomes*, ce sont ses *principes généraux* qui, vus, aperçus dans leur ensemble plutôt que conçus à priori, découlent de *l'analyse* et de la *synthèse* des faits observés. Après ses *principes* viennent sa *méthode* et ses *moyens*.

Ses *principes* indécomposables comme tout fait primitif et par la même raison indéfinissables de leur nature, expliquent les principes secondaires sans pouvoir être expliqués par eux.

Ses principes reposent sur le *dynamisme vital*, et sur la *loi de similitude* qui embrassent et résument la doctrine entière.

Pour se rendre bien compte de ce qu'*Hahnemann* a voulu entendre par *dynamisme*, *force* ou *puissance vitale*, il suffit

d'observer attentivement tous les phénomènes qui se passent non-seulement dans *l'organisme vivant,* mais encore dans *tout ce qui nous entoure* pour se convaincre que toute manifestation se traduit par des mouvements, et comme l'idée *de force* est corrélative à celle *de mouvement,* il s'en suit que pour nous, l'idée de *la vie* représente l'idée de *force* ou *de puissance*, lesquelles président à toutes les actions vitales aussi bien à l'état de santé qu'à l'état de maladie. Il n'est pas jusqu'aux *médicaments* dont l'action sur l'organisme ne puisse s'expliquer par l'idée de *force* ou *puissance qui les animent.* L'idée de *force* ou de *dynamisme* implique nécessairement l'idée de *l'agent qui les produit.* De même que les corps vivants ne peuvent se concevoir sans une *force vivante ou organique*, de même les phénomènes naturels qui sont du ressort de la physique, de la chimie et de l'astronomie supposent des *forces ou puissances naturelles.* Vérité incontestable, qui n'a pas besoin de démonstration.

Ainsi donc toute la doctrine de *Hahnemann* repose sur l'idée que l'on doit se faire du *dynamisme*, sans avoir la prétention de mettre en lumière le phénomène initial des mouvements interstitiels de l'organisme humain, ni la cause essentielle de ce phénomène. Le mystère de la création sera toujours quelque chose d'impénétrable pour nous et qui confondra notre raison. Seulement *la vie*, c'est-à-dire le *mouvement étant*, c'est à l'homme une fois qu'il est en possession de ses forces à les utiliser et à découvrir les lois qui les régissent afin d'accroître son bien-être et de satisfaire tous ses besoins. Mais ces recherches doivent se faire en dehors de toute idée spéculative. Car, n'est-ce pas toujours à ces théories conventionnelles que nous devons ces discussions interminables toujours funestes à la science médicale, en ce sens qu'elles la font reposer sur des idées sans valeur.

Quant à *sa méthode*, elle nous indique la voie à suivre pour constater les effets purs des modificateurs externes

sur l'économie animale pour savoir reconnaître une maladie et lui assigner une dénomination qui soit en rapport avec les symptômes existants ; c'est elle qui doit diriger nos pensées et nos expériences.

Ses *moyens* peuvent être hygiéniques ou médicamenteux ; c'est à la thérapeutique que revient l'honneur et la tâche tout à la fois de trouver les agents les plus propres à combattre les différents états morbides.

Messieurs, avant d'entrer plus avant dans le cœur de la question et afin de fixer davantage votre attention, permettez-moi de vous citer quelques passages des *médecins les plus célèbres*, passages qui sont tous en faveur de *l'homœopathie* et qui vous prouveront qu'en dehors des corps savants, il se trouve des hommes qui ont su l'apprécier et la juger en termes souvent plus que flatteurs.

Le grand *Hufeland*, dont le nom vous est assez connu, le premier médecin du roi de Prusse, rendait justice à l'homœopathie en ces termes ;

« Elle fera disait-il, *dans le Dictionnaire homœopathique*, Berlin 1831, elle fera les praticiens plus attentifs à la séméiologie trop négligée jusqu'à ce jour, plus attentifs aux règles diététiques. Elle fera cesser la croyance à la nécessité des fortes doses ; elle introduira une plus grande simplicité dans les prescriptions, elle conduira à un plus sûr moyen d'essayer les remèdes et d'arriver à la connaissance de leurs propriétés.... J'ai vu souvent, ajoutait-il, et bien des gens dignes de croyance ont vu fréquemment aussi l'homœopathie se montrer efficace dans les maladies graves, où toutes les autres méthodes avaient échoué.....

« Se laisser prévenir contre l'homœopathie, disait toujours le même médecin (dans Bayle, bibliothèque de thérap. T. II. P. 394) ce serait oublier qu'il est ici question d'un *effet dynamique*, c'est-à-dire d'un *effet sur le vivant*, et qu'on ne peut apprécier ni par livres ni par grains. Quel est celui qui a pu

déterminer pondérativement l'arome ou bien la quantité de virus nécessaire pour produire un effet quelconque? *Etendre une substance, est-ce donc constamment l'affaiblir?* et le liquide qui l'étend ne peut-il pas devenir un véhicule qui développe en elle une propriété nouvelle, un mode nouveau d'action plus subtil que celui qu'elle possédait auparavant. »

*Brera*, le savant et célèbre professeur de Venise, après avoir rapporté plusieurs de ses guérisons dues à l'homœopatihe, ajoute « qu'il fut conduit à de telles expériences, surtout par la considération de ce passage d'Hippocrate, à lui indiqué par Blumenbach, alors son professeur à Gœttingue : *Les maladies peuvent être parfois guéries par des moyens capables de produire analogie de mal*; ensuite par l'action du virus contagieux, et surtout de la vaccine et de la variole qui, étendus à un état presque immatériel et inoculés, developpent une action tellement puissante, qu'elle multiplie à milliards les atômes contagieux introduits (Anthol. médic., septembre 1834).

*Le D*[r] *Roth*, professeur à l'Université de Munich, dans son compte rendu adressé au roi de Bavière, sur les résultats du traitement homœopathique du choléra en Allemagne, s'exprime ainsi : « En publiant les nombreux services que les homœopathes ont rendu à Prague, à Vienne et en Hongrie, dans le traitement du choléra, je dois faire observer que les médecins dont je fais mention dans cet opuscule me sont non-seulement connus personnellement, mais encore ont droit à la plus honorable recommandation pour leur amour de la verité, et pour ce sentiment d'honneur et de conscience qui leur est propre, et leur fait éviter scrupuleusement dans leurs récits tout ce qui pourrait y ressembler à de l'exagération.

« Le Docteur *Botto* professeur de clinique à la Faculté de Gênes, termina ainsi son discours de rentrée :

« A quel résultat final doit parvenir la méthode hahne-

manienne, actuellement répandue partout, je ne pourrais le déterminer; mais j'ai dans mon âme l'espoir qu'il sera inoui et immense. »

Vous citerai-je le témoignage public que se vit obligée de rendre à notre doctrine, la Faculté de médecine de *Florence* au sujet de la guérison extraordinaire du docteur *Lazarini*, ce doyen des médecins, qui, après avoir été condamné par toute la faculté et par lui-même, fut rendu à la vie par l'homœopathie.

*Fletscher*, professeur de physiologie à la Faculté d'Edimbourg, dans son traité de pathologie générale, rend hommage en ces termes à la doctrine des semblabes :

« Combien aisément les substances qui *produisent* diarrhée, hémorroïdes, gonorrhée, catarrhe de la vessie, diaphorèse, fièvre intermittente, laryngite, iritis, ptyalisme, etc., *guérissent* ces mêmes maux ! »

*Mayrofer* et le *D^r Zlatarowich*, professeur à la célèbre académie Joséphine de Vienne, ne craignirent pas de faire les professions de foi suivantes:

« Depuis que les résultats que j'ai obtenus au lit des malades, au moyen des médicaments convenables, m'ont convaincu, dit Mayrofer, de l'excellence du principe homœopathique, *similia similibus curantur*, l'homœopathie ne me paraît nulle part plus rationnelle que dans son empirisme, et la pratique ordinaire nulle part plus empirique que dans sa *rationalité*. Depuis que j'ai vu les médicaments homœopathiques, même à très-petites doses, opérer des effets instantanés dans les maladies les plus graves, l'homœopathie ne me paraît nulle part plus grande que dans la petitesse de ses doses, et l'ancienne école nulle part plus petite que dans la grandeur des siennes. Depuis que je connais la multiplicité des rapports physiologiques des substances médicamenteuses simples et l'infinie variété de leurs tendances curatives, l'homœopathie ne me paraît

nulle part plus variée que dans sa simplicité et la pratique ordinaire nulle part plus simple que dans sa variété. Aussi me suis-je enrôlé sous le drapeau de l'homœopathie dégagée de ses parodoxes, de l'homœopathie pure, et dans la conviction de consacrer ma vie à une bonne cause, j'en resterai le chaud partisan et le zélé défenseur, en dépit de toutes les persécutions, de tous les mauvais traitements. »

Quant au professeur *Zlatarowich*, c'est avec la plus grande naïveté qu'il raconte sa conversion :

« Je traitais, dit-il, du mercure et des effets physiologiques de cette substance, lorsque tout à coup, je m'aperçois que je fais la description à peu près exacte de la maladie vénérienne. Cette idée me traverse l'esprit comme un éclair, me frappe et m'interdit au point que je suis forcé de plier mes notes et de terminer brusquement la leçon, à la grande stupéfaction de mon auditoire.

« Rentré chez moi, je fais renvoyer tout visiteur pour ne pas être distrait, et, dans un état de vive agitation, je me mets à réfléchir à la découverte importante que je venais de faire. Je ne connaissais l'homœopathie que d'une manière très-imparfaite, et j'avais contre elle les préventions communément partagées par ses adversaires. Cependant son principe me vint naturellement à l'esprit, et je cherchai avidement dans cette doctrine l'explication et la vérification générale de la particularité qui m'avait si vivement frappé dans les effets du mercure. Je vérifiai pour toutes les substances médicamenteuses *la réalité* de cette merveilleuse loi des semblables, loi thérapeutique générale et fondement de l'art de guérir. J'ai adopté depuis lors, sans restriction, la méthode homœopathique. »

Feu *M. d'Amador*, l'un des plus illustres professeurs de l'école de Montpellier, enseignait l'homœopathie dans ses

cours : « Pratiquement, disait-il un jour, l'homœopathie est une méthode de plus à ajouter aux autres méthodes existantes, mais méthode qui surpasse généralement les autres. C'est un chemin de plus, mais plus droit, sur lequel on marche avec plus de célérité et de sûreté, de commodité même; ce chemin n'efface pas les voies anciennes, mais il conduit plus vite au but; théoriquement, l'homœopathie est pour nous congénère avec le vitalisme; que dis-je, c'est le vitalisme lui-même, largement appliqué à la thérapeutique. »

Le professeur *Lordat,* l'ex-doyen de la Faculté de Montpellier, s'exprimait en ces termes dans une lettre adressée au docteur Donné, et insérée dans le *Journal de Médecine pratique* de Montpellier.

« Je n'admets ni ne rejette l'homœopathie, que je n'ai pas eu le plaisir d'étudier; j'en ai entendu porter des jugements si divers, si opposés par des hommes graves, éclairés, que je dois rester en suspens jusqu'à ce qu'il me soit permis d'avoir un avis, c'est-à-dire jusqu'à ce que j'en aie fait un profond examen, d'autant plus que cette méthode a le suffrage d'un des maîtres les plus distingués, de M. d'Amador, professeur de pathologie et de thérapeutique générales. »

Jusqu'au professeur *Andral,* qui, malgré lui, est obligé de faire, dans le *Bulletin de thérapeutique,* 1835, l'aveu suivant : « Sans préjuger la question que les homœopathes ont soulevée dans ces derniers temps sur la propriété qu'auraient les agents curatifs, de déterminer dans l'organisme les maladies qu'en allopathie on se propose de combattre par eux, nous croyons que c'est une vue qu'appuyent quelques faits *incontestables,* et qui, à cause des *conséquences immenses* qui peuvent en résulter, mérite au moins l'attention des observateurs. »

Pourquoi M. Andral, en donnant ce conseil à d'autres,

ne l'a-t-il pas suivi lui-même. Toujours esprit de corps, toujours et toujours!

Le célèbre *Broussais*, en 1835, s'écriait dans sa chaire :

« Je ne connais dans les sciences que *l'autorité des faits*, et, en ce moment, *j'expérimente l'homœopathie.* »

Et comme un rire d'incrédulité accueillait ces paroles, Broussais reprit d'une voix vibrante, qui éteignit le sourire sur les lèvres : « *Oui, j'expérimente l'homœopathie.* Dans ses annales de la médecine physiologique, vol. XXIII, discours préliminaire, 1833, Broussais disait : « Hahnemann a eu beau jeu à critiquer l'ancienne médecine; la plupart des arguments qu'il fait valoir contre elle sont ceux-là même dont nous nous sommes servis pour la combattre. Il a donc dû nécessairement être écouté quand il s'est livré à la critique des anciennes méthodes de traitement... Si la doctrine *d'Hahnemann* nous offre le moyen d'obtenir mieux, loin de la repousser, nous devons nous faire *un devoir* de *l'étudier* et de *l'approfondir* dans son *application* au lit des malades... Nous avons fait quelques *expériences avec la Belladone* (dans les états phlogistiques), à doses très-exiguës, et *plusieurs faits déposent en sa faveur.* »

Le docteur *Imbert-Gourbeyre,* professeur à l'école préparatoire de médecine de Clermont-Ferrand, porte le jugement suivant sur Hahnemann et sur sa doctrine :

« Le célèbre thérapeutiste allemand a certes le droit d'être écouté quand il s'agit des propriétés curatives des médicaments. *En France, à cette heure*, nous sommes *de vingt ans,* au moins, *en arrière* des travaux de matière médicale qui ont été publiés à l'étranger, tandis que les thérapeutistes, comme Pereira, Giacomini, Weber, etc., sans s'enrôler sous la bannière d'Hahnemann, ont cité cependant avec respect et mis à profit les nombreux travaux de son école, et lui ont accordé, dans leurs traités élémentaires, une légitime hospitalité.

« Il faut bien pourtant qu'on le sache, je ne saurais, pour mon compte, trop proclamer cette vérité : l'école hahnemanienne offre aux médecins les ressources les plus précieuses pour le traitement des maladies.

« Toutes les recherches des observateurs sont venues confirmer sur tous les points, les vérités thérapeutiques signalées par Hahnemann.

« Plus j'étudie dans mon éclectisme les travaux de matière médicale de toutes les écoles, plus je suis étonné des conclusions favorables qui en sortent pour l'école hahnemanienne. *Je mets au défi* tout médecin sérieux et intelligent, qui voudra remuer à fond dans toute la tradition et l'observation moderne, de ne pas arriver par la logique des faits à la même opinion. » (*Gazette médicale de Paris,* 25 novembre 1854.)

Le professeur *Marchal de Calvi* a publié dans *la France médicale et pharmaceutique,* l'article suivant :

« Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, *ni principe, ni foi, ni loi.* Nous construisons une tour de Babel, ou plutôt nous n'en sommes même pas là, nous ne construisons rien. *La doctrine la plus générale qui existe* est la doctrine homœopathique ; cela est étrange et douloureux ; c'est une honte pour la médecine, *mais cela est...* »

*C'est douloureux!!* Quelle exclamation douloureuse, en effet, dans la bouche d'un professeur allopathe!!

« L'homœopathie, dit le professeur *Montfalcon* de Lyon, est un pas en avant, elle repose sur une donnée neuve et peut-être féconde ; quelles que soient les révolutions qui l'attendent, elle laissera toujours, entre autres vérités, la démonstration du pouvoir très-réel, *quoiqu'on en dise,* de certains médicaments donnés à *très-petites doses.* »

Écoutez cette profession de foi du docteur *Gardey,* chirurgien-major en retraite, elle vous donnera la mesure de

ce que sont capables les hommes sincèrement dévoués à l'humanité :

« Après, dit-il, une pratique médicale difficile et laborieuse, qui a duré plus de 33 ans, dans la marine militaire, sur les vaisseaux, dans les hôpitaux, et en dernier lieu comme chirurgien-major à Saint Pierre-Martinique... rentré dans mes foyers, quoique heureux du repos dont j'y jouissais, je ne pus rester étranger au progrès de la science, et, *malgré moi*, je me sentis entraîné à l'étude, comme si je devais trouver dans la connaissance de la vérité médicale la plus noble récompense de mes peines.....

« Je ne dirai rien des sensations diverses que j'ai éprouvées à la lecture des ouvrages de Hahnemann ; les expressions me manqueraient pour peindre le bonheur que je ressentis en découvrant chaque jour davantage la vérité nouvelle qui m'était enseignée, je fus entraîné par la conviction la plus sainte, et désireux, moi aussi, de pratiquer cette intéressante doctrine que je trouvais si logique et si humanitaire, une fois encore je me fis élève, et à 67 ans je me remis à l'étude comme aux plus beaux jours de ma jeunesse. »

Le docteur *Devergie* aîné, professeur honoraire des hôpitaux militaires de Paris, s'exprime ainsi dans l'avant-propos d'une brochure sur l'homœopathie :

« Quand l'homœopathie vint élire domicile à Paris, je fis d'abord comme tous mes confrères, j'en ris, je dois l'avouer ; je ne connaissais pas la matière médicale homœopathique. La réflexion ne tarda pas à me dicter, comme nécessaires, quelques investigations dans le domaine de cette doctrine nouvelle. Pendant mon long séjour en Allemagne, et surtout pendant six mois passés à l'Université de Gœttingue (1811), j'avais souvent entendu parler de Hahnemann, qui jouissait déjà d'une haute réputation comme chimiste et comme médecin. Il me fut difficile de penser

qu'un homme d'une si grande célébrité pût être le créateur d'une œuvre dérisoire.

« Dix années d'expériences, quarante années d'existence et de propagation non équivoque, prêtaient déjà à l'homœopathie un grand appui et militaient en sa faveur. La lecture de *l'Organon*, et du *Traité des maladies chroniques*, fut pour moi un trait de lumière, et j'acquis la preuve irrécusable des travaux pénibles, des recherches immenses que dut faire Hahnemann pour établir *la loi des semblables*, ce pivot autour duquel doivent un jour se rallier tous les principes qui dominent la médecine... Les nombreuses guérisons obtenues sous mes yeux à l'un des dispensaires homœopathiques, forcèrent ma conviction; quelque incompréhensible que fût l'action des médicaments à doses si minimes, je ne pouvais récuser les faits; il fallut bien les admettre. »

Retenez ces paroles du docteur *Espanet*, médecin trappiste de l'établissement de Staouëli (en Algérie) :

« Dieu m'a donné, dit-il, un esprit sévère dans l'appréciation des faits, et, faut-il l'avouer, j'étais arrivé à n'exercer plus qu'avec répugnance une science que ma raison trouvait plus prétentieuse qu'exacte, plus babillarde que savante..... Malgré mon étonnement, les faits irrécusables que ma clinique me fit palper du doigt et de l'œil me convertirent à l'homœopathie, à cette science exacte, à cette médecine digne et raisonnable. Je puis l'affirmer maintenant, dans l'homœopathie est la santé des familles, la garantie du médecin consciencieux, le complément et la certitude de l'art de guérir..... « Je ne travaille en faveur de personne; je ne cherche le triomphe d'aucun système médical, mais seulement le triomphe de la vérité. *Vitam impendere vero.* Ce n'est pas à 40 ans et à la Trappe, après avoir successivement demandé la vérité à tous les systèmes, et s'être vu enlever une à une toutes ses espéran-

ces, qu'on s'engoue d'une utopie. A la sublime école du silence et de la retraite, les hommes et les doctrines se jugent avec indépendance et liberté. »

« A côté de notre antique médecine, dit le docteur Félix *Audry*, ancien chef de clinique de M. Bouillaud, de cette médecine que l'expérience de tant de siècles, que l'autorité de tant de noms illustres a justement consacrée... à côté, dis-je, de cette médecine traditionnelle, ou plutôt en face d'elle, une médecine rivale s'est levée, dressant fièrement étendard contre étendard, prêchant une doctrine diamétralement opposée à sa doctrine, et prétendant substituer à ses armes, qu'elle qualifie de meurtrières, des moyens d'action impalpables, presque mystiques, et qui, de prime-abord, révoltent la raison et touchent au ridicule, sinon à l'impossible..... Cependant, chaque jour, l'ancienne médecine voit ses rangs s'éclaircir; chaque jour enfin, la médecine nouvelle, *l'homœopathie,* s'il faut l'appeler par son nom, étend et propage ses conquêtes.

« De cette marche lente, mais continue, de ces progrès incessants, de ces conversions à la médecine de Hahnemann, opérées jusque dans le sein même de nos Facultés, jusque parmi les élèves les plus distingués et les plus consciencieux, que conclure? si ce n'est qu'apparemment tout dans cette doctrine n'est pas illusion ou mensonge; que, sous des apparences antipathiques à notre raisonnement, quelque chose d'utile et d'acceptable se cache sans doute, quelque chose ayant droit aux investigations des esprits honnêtes et aux sympathies de ceux qui n'ont d'autre intérêt que l'intérêt du bon et du vrai..... *Cinq ou six années* d'observations cliniques ont achevé de *me convaincre*, et je n'hésite pas à déclarer franchement que les médicaments homœopathiques aux doses le plus ordinairement employées, c'est-à-dire jusqu'à la trentième atténuation, quand ils sont bien choisis et convenable-

ment administrés, agissent manifestement sur l'homme malade, et que, dans cette action, nous avons bien souvent la confirmation de l'axiome posé par Hahnemann : *Similia similibus curantur.* »

Je voudrais, messieurs, pouvoir citer encore les professions de foi de *M. Isidore Bourdon*, de l'Académie de médecine, du docteur *François*, professeur à l'Université de Louvain, des docteurs *Carlier, Varlez* et *Dugniolle* qui appartiennent à l'Académie belge, et de tant d'autres praticiens éminents.

Mais je m'arrête et termine en vous apprenant ce que vous ignorez probablement, qu'aujourd'hui, la *doctrine homœopathique domine dans l'Allemagne,* son premier berceau, qu'elle a des chaires ou des hôpitaux, en un mot, un enseignement officiel dans plusieurs villes d'Allemagne, que presque tous les princes et souverains allemands ont pour médecins ordinaires des homœopathes.

Ceci, il est vrai, ne prouve rien en faveur de notre doctrine, car on peut être souverain, et pour cela ne rien connaître à la médecine. Mais, comme malheureusement nous sommes encore à une époque où le prestige des honneurs, des dignités et des noms sonores ou des grands noms, produit un certain effet sur les masses, je suis obligé de signaler cette circonstance. Mais ce à quoi j'attache le plus d'importance, c'est qu'elle compte toujours en Allemagne autant de journaux et d'ouvrages que sa rivale.

C'est que tous les médecins et chirurgiens de l'armée, en Autriche, sont homœopathes, à de très-rares exceptions.

C'est qu'enfin, la Saxe, fière et glorieuse, tout à la fois, de compter Hahnemann au nombre de ses enfants et de voir renaître, sous le ciseau du sculpteur, des traits qui ont été si chers à tous ses compatriotes, lui éleva, à Leipsick, une statue monumentale.

En France, où le génie national, si prompt à concevoir, si audacieux et si brillant dans l'exécution, si avide de gloire, semble être destiné, par la nature des choses, à soutenir le premier rang qu'il a conquis, et à donner la dernière perfection aux grandes découvertes; en France, dis-je, notre doctrine est encore loin d'occuper la place qui, un jour, lui sera assignée parmi les découvertes qui font la gloire de notre siècle. Cependant, tous, nous avons fondé nos réputations et établi la gloire de notre doctrine sur un genre de maladies presque incurables. *On essaie*, comme on dit, de l'homœopathie, comme d'une dernière tentative à faire; obligés que nous sommes, à réparer l'insuccès ou les erreurs de nos prédécesseurs. Et chose incroyable! c'est que bon nombre de personnes, redevables à notre doctrine de tout ce qu'il y a de plus cher au monde, la santé, craignent de nous rendre justice vis-à-vis de leurs anciens médecins; elles ne se sentent pas le courage, pour des motifs que je ne cherche pas à approfondir, de leur avouer les beaux résultats qu'elles ont obtenu avec l'homœopathie, leur laissant croire que ces succès sont dus à l'ancienne médecine.

Il y a 30 ans, *la France* ne comptait qu'un seul défenseur, le docteur *Desguidi*, qui pratiquait à Lyon. Vous savez comme moi, que tous nos départements, aujourd'hui, et même nos colonies, comptent plusieurs médecins homœopathes. Les grands centres même possèdent soit des sociétés, des journaux, des pharmacies spéciales et des dispensaires. Paris renferme des centaines d'homœopathes, sans compter bon nombre de médecins allopathes qui, voyant leur système échouer, proposent eux-mêmes à leurs malades *d'essayer* de l'homœopathie, ou, plus dissimulés et se déclarant partisans de toutes les doctrines, croient devoir traiter par les deux méthodes, et alors, prennent leurs médicaments dans les pharmacies ordi-

naires qui, très-heureusement, commencent à tenir des préparations homœopathiques.

Non-seulement l'homœopathie a déjà fait le tour de l'Europe, mais elle a déjà presque achevé le tour du monde.

En Russie, en Angleterre, elle a ses hôpitaux, ses journaux, ses sociétés, ses dispensaires et ses pharmacies spéciales.

Londres a, en outre, un enseignement officiel homœopathique.

En Danemark, en Hollande, en Espagne, en Italie, elle est représentée de la manière la plus brillante; à Rome, à Naples, à Padoue, à Gênes, à Turin, à Parme, en Illyrie, les praticiens les plus distingués se font remarquer.

En un mot, toute l'Europe compte de nobles et chaleureux champions de l'homœopathie, et ce qu'il y a de remarquable, c'est que, partout où elle est représentée, les plus illustres noms la patronent.

Aux Etats-Unis, elle règne en souveraine.

Au Brésil, non-seulement l'homœopathie est reconnue, mais elle possède Académie et Faculté, avec le droit et le privilége exclusif de former des médecins homœopathes.

Enfin, comme preuve des progrès immenses accomplis par l'homœopathie, je vous dirai qu'aujourd'hui on compte plus de 4,000 médecins homœopathes, au moins 2 ou 300 ouvrages ou brochures ayant trait à la doctrine, et un grand nombre de journaux spéciaux destinés à la propager.

Si ces faits et ces aveux ne prouvent pas la supériorité de la doctrine, ils sont de nature toujours à éveiller l'attention de ceux qui, n'ayant pas de parti pris, cherchent en médecine une loi fixe, précise et invariable. Si, malgré ses imperfections et à peine sortie de l'enfance, l'homœo-

pathie a obtenu un tel retentissement dans l'univers entier, jugez, messieurs, ce que ce sera, quand elle aura atteint son développement entier.

M. Talleyrand disait, en 1821, à la chambre des Pairs : « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire, plus d'esprit que Bonaparte, plus d'esprit que chacun des directeurs, que chacun des ministres, passés, présents, à venir, c'est tout le monde ! »

Aujourd'hui donc, il ne s'agit plus de chercher à la répandre, mais bien à la perfectionner, non pas en marchant comme je vous l'ai dit aveuglément sur les pas du maître, mais en la dépouillant de tout système, en la dégageant de ce mystérieux dont on a cherché sans cesse à l'entourer. L'homœopathie ne pourra disputer le sceptre à sa rivale, qu'à la condition de perfectionner et d'achever ce que le fondateur n'a fait qu'ébaucher, en un mot, de faire de la *science,* de *l'art* et non du mysticisme.

Quand il s'agit de guérir, dit *Hahnemann,* négliger d'apprendre est un crime. En effet, de deux choses, l'une; ou l'homœopathie est un mensonge ou elle est une vérité. Si elle est un mensonge, il faut la démasquer et l'étouffer; si elle est une vérité, il faut l'adopter, la propager et faire ressortir ses principaux caractères.

Avant d'aborder l'étude de la Physiologie ou de nous-mêmes, c'est-à-dire du dynamisme vital, je consacrerai une ou deux leçons à vous faire comprendre comment l'homœopathie, science positive par excellence, est liée à tous les phénomènes naturels. — Je traiterai donc du *Dynamisme en général,* à la prochaine séance.

# CINQUIÈME LEÇON

## DU DYNAMISME EN GÉNÉRAL.

### QU'EST-CE QUE L'UNIVERS?

---

Messieurs,

Dans mes précédentes leçons, je vous ai dit que quand je vous aurai développé les principes de la nouvelle doctrine, énoncé sa méthode, retracé avec fidélité les moyens, les ressources qu'elle a à sa disposition, elle vous apparaîtra alors dans tout son jour comme une réalité et non comme une fiction.

En raison de la nature des problèmes que la science médicale examine et du but vers lequel elle tend, nous nous voyons obligés d'entrer aujourd'hui dans quelques considérations philosophiques. Car, il s'agit de logique médicale et celle-ci n'est, vous le savez, qu'une partie de la logique générale.

Ne vous attendez pas cependant en lisant les travaux de Hahnemann d'y trouver la division scientifique que je vais établir en faisant ce cours.

Les pensées abondaient tellement chez *Hahnemann*, les idées se succédaient avec une telle rapidité qu'il n'avait que le temps de les confier au papier.

A ses disciples revenaient la tâche et l'honneur tout à la fois de reprendre en sous-œuvre l'édifice et de relier entre

elles les différentes parties qui sont restées inachevées par le fondateur.

Les faits, quelque nombreux et quelque bien observés qu'ils soient, ne constitueront jamais un corps de doctrine. Ils n'en sont et n'en peuvent être que les matériaux.

Chacun d'eux, semblable au bloc de pierre ou de marbre qui doit entrer dans la construction d'un édifice, possède, il est vrai, sa valeur intrinsèque; mais, pour que l'édifice soit complet, ils ont besoin d'être coordonnés dans une même pensée et pour une destination commune.

Au milieu de l'anarchie qui règne aujourd'hui en médecine, j'aurai la hardiesse de poser encore une fois devant vous le problème médical et de le soumettre à votre appréciation.

Une maladie étant donnée, la guérir.

Ma réponse suppose deux choses:

1° *La connaissance du milieu* dans lequel nous vivons, c'est-à-dire des *éléments* qui constituent chacune des parties *du grand tout.*

2° *La connaissance de l'homme,* des *phénomènes* qu'il présente et *du lien* qui l'attache à l'univers.

Pour résoudre le premier terme du problème, il faut remonter le cours de l'esprit humain et nous placer en face du monde extérieur.

L'*univers* avec toutes ses merveilles a besoin d'être interrogé convenablement, sollicité, provoqué même avant de révéler ses secrets à l'expérimentateur froid, sérieux et habile qui sait le contraindre de répondre aux questions qu'il lui adresse.

Il faut, tout en observant les *phénomènes*, savoir distinguer ce qui leur *appartient en propre* et ce qui est *commun à plusieurs;* il faut, tout en recueillant les faits et les rapprochant d'après certaines ressemblances, savoir découvrir leurs *analogies fondamentales* et les rattacher à une *idée*

*mère*, une *idée générale*, sans laquelle une science, quelle qu'elle soit, ne peut être conçue.

Des limites sont imposées à notre puissance, je le sais, aussi ma témérité n'ira-t-elle pas jusqu'à chercher à les franchir, bannissant, moi le premier, ces hautes et sublimes spéculations par lesquelles l'esprit humain cherche à remonter aux causes premières, à pénétrer la nature, l'essence des choses et à expliquer tout. Seulement, il nous est bien permis de n'envisager que d'une manière générale *les rapports qui existent entre l'homme et l'univers*, de démêler, de suivre *les liens profonds* qui unissent son histoire à celle du globe et du milieu dans lequel il vit, de nous enquérir de ce que *chacun des modificateurs* qui nous entourent peut *avoir d'utile*, et *en quoi il est appelé à ajouter à notre bien-être*.

Disons-le de suite. Si nous ne pouvons pas concevoir *le but déterminé* vers lequel tendent tous les êtres, du moins pouvons-nous constater qu'au milieu *de l'harmonie universelle,* notre monde constitue *une unité, un tout*, pour ainsi dire, dans lesquels se *confondent toutes les parties qu'il contient,* comme lui-même constitue à son tour *une partie de l'univers*.

Cette pensée s'applique aussi bien aux êtres vivants qu'à tout ce qui compose le monde matériel, les *forces elles-mêmes ou puissances* qui font le principal ressort de l'existence, s'*assujettissent à cette loi d'harmonie universelle*. C'est l'*harmonie* qui constitue *la condition essentielle de la vie,* c'est elle qui *préside* à son existence, par le concours unanime de deux êtres d'un sexe différent qui, pour procréer, doivent être dans des conditions favorables.

C'est par les lois *de l'harmonie*, de l'unité dans la tendance, que l'individualisme organique se développe et finit par s'anéantir, pour jouer un nouveau rôle dans l'harmonie universelle; idée que les anciens philosophes expri-

maient par leur *macrocosme* ou grand monde et *microcosme* ou petit monde, considérant l'*homme comme un petit univers*, un *monde individuel*, comme une miniature du grand monde, où toutes les parties ont une *tendance caractérisée*, ayant pour but le *soutien de l'harmonie individuelle*.

Cependant, messieurs, quoique tous les êtres créés se développent à l'aide d'une *évolution commune*, la science de l'homme et la science de l'univers, quelque nombreux que soient leurs points de contact, ne sauraient se confondre. Quoique l'homme fasse partie du grand tout, il est *lui-même*, et on ne saurait en donner une autre idée.

Si nous envisagions un moment le point de départ de l'intelligence humaine, nous ne trouverions qu'une science qui les embrassait toutes, confusion inévitable à une époque où l'homme commençait à s'interroger, à s'observer tout en observant et en interrogeant l'univers.

Mais à mesure que l'esprit humain s'étendit et progressa, les exigences furent plus grandes. Comme d'un côté les causes d'altération de la santé furent plus nombreuses, de l'autre, les besoins et les moyens de secours ont dû croître proportionnellement aux progrès de la civilisation.

Les sciences une fois apparues se développèrent et se perfectionnèrent en raison de leur importance et du degré d'intimité avec lequel elles embrassent les corps de la nature, et de la profondeur à laquelle elles cherchent à pénétrer l'essence et les propriétés de la matière.

Toute science a une direction et un but, à nous de connaître son domaine et ses limites.

Ainsi la chimie vous révélera les combinaisons qui se passent entre les molécules même de la matière.

Avec la physique, vous pourrez connaître les propriétés sensibles des corps, mais n'oubliez pas que, dans les merveilles de la nature, le physicien sans préjugés ne voit rien que le pouvoir de la nature, que les lois permanentes et

variées, que les effets nécessaires des combinaisons différentes d'une matière prodigieusement diversifiée.

Pour mesurer des distances, calculer les mouvements, peser les masses, vous avez l'astronomie.

Pour les lignes et les surfaces, vous avez la géométrie.

Puis enfin vous avez la météorologie, l'histoire naturelle qui comprend la botanique et la zoologie, l'homme à part, et tant d'autres sciences que je ne me donne pas la peine d'énumérer ici, etc.

Je suppose que chacune de ces sciences vous soit connue, que vous en ayez fait une étude spéciale, ce ne serait pas suffisant pour résoudre le problème que j'ai posé au commencement de cette leçon.

Car, messieurs, à tort vous tenteriez d'expliquer les actes de la vie par les lois de la chimie et de la physique. Autant vaudrait prétendre avoir trouvé la raison des ondulations sonores ou lumineuses, celle des phénomènes célestes, celle des combinaisons des corps dans les lois qui régissent les phénomènes vitaux.

Comme je vous le disais, toutes les sciences sont sœurs, elles se prêtent un réciproque et continuel appui, tous leurs progrès sont solidaires.

Toutes doivent venir en aide à la médecine, mais la médecine ne peut être et ne sera jamais sous la dépendance d'une des branches des connaissances humaines.

Ce que nous leur demandons à ces différentes sciences, c'est de nous faire connaître les rapports qui les lient avec l'homme, ce microcosme, l'objet principal de notre étude. Sans remonter au pourquoi, nous voulons savoir quels sont les effets et comment ils se produisent dans l'organisme humain, soit à l'état physiologique, soit à l'état pathologique.

Car, messieurs, il n'est pas un organe, pas un appareil,

pas un système organique qui ne soit modifié, altéré quelquefois par un agent extérieur. La différence ne gît que dans la nature des sensations, des douleurs et des troubles fonctionnels éprouvés, dans le plus ou moins d'altération et dans l'atteinte plus ou moins prédominante d'un organe ou d'un appareil.

L'*observation* et la *théorie*, tels sont, messieurs, les deux grands moyens de connaître, destinés à s'éclairer l'un par l'autre et à se servir mutuellement de contre-épreuve. C'est par l'alliance indissoluble de ces deux moyens qu'on arrivera à mettre un terme à ces disputes sans fin entre les observateurs et les théoriciens purs, car chacun d'eux ne défend son opinion avec autant d'opiniâtreté que parce qu'il ne voit qu'une moitié de la vérité.

Selon *Hahnemann*, chaque *modificateur externe* est dans *un rapport déterminé* d'avance avec l'homme. C'est admettre implicitement que les corps, les causes, les êtres que ce monde renferme, agissent *nécessairement* de la manière dont nous les voyons agir, soit que nous approuvions leurs effets, soit que nous les désapprouvions. Les tremblements de terre, les volcans, les inondations, les maladies contagieuses et non contagieuses, les disettes, sont des effets *aussi nécessaires*, ou sont *autant dans l'ordre de la nature*, que la chûte des corps graves, que le cours des rivières, que les mouvements périodiques des mers, que le souffle des vents, que les pluies fécondantes, en un mot, que tous ces effets favorables pour lesquels nous nous plaisons à louer et à remercier quoi? une Providence dont les bienfaits sont loin d'égaler souvent les maux que nous essuyons, les dangers que nous courons.

L'*ordre de l'univers*, messieurs, n'est qu'une suite de *mouvements ou d'effets nécessairement amenés* par des causes ou des circonstances qui nous sont tantôt favorables et tantôt nuisibles; nous aimons, nous approuvons les unes et

nous réprouvons, ou nous nous plaignons des autres.

Observons bien et nous trouverons que *la nature suit constamment la même marche*, c'est-à-dire que les mêmes causes produisent les mêmes effets, tant que leur action n'est pas troublée par d'autres causes qui forcent les premières à produire des effets différents.

Mais ces autres causes, quoiqu'inconnues pour nous, n'en sont pas moins *naturelles* et *nécessaires*. C'est donc à tort que nous nous en étonnons, que nous crions au miracle, les attribuant à une cause bien moins connue que toutes celles que nous voyons agir sous nos yeux. En effet, l'existence d'un être surnaturel ne prouverait rien de plus.

Nous, *médecins*, qui étudions la *nature* et *ses lois*, nous cherchons à nous rendre compte de ce que nous voyons, non en recourant à des causes surnaturelles qui, bien loin d'éclaircir nos idées, ne feraient que les obscurcir de plus en plus et nous mettre dans l'impossibilité de nous entendre nous-mêmes, mais bien en nous efforçant de *démêler l'action des causes naturelles*.

Pour cela, nous invoquons la raison, nous faisons appel à notre intelligence, cette *même intelligence* qu'invoquent ceux qui, au lieu d'avouer leur peu de lumières sur les agents naturels, vont chercher hors de la nature, c'est-à-dire dans les régions imaginaires, un *agent bien plus inconnu que cette nature*, dont ils pourraient au moins se former quelques idées. Aussi sommes-nous loin de nous imaginer que dans la formation de l'univers, ce n'est que *l'espèce humaine* que la nature s'est proposée pour objet et pour fin.

Il faut être, convenez-en, d'un esprit surnaturel pour enseigner que *l'espèce humaine* n'a été faite que pour admirer les ouvrages de son créateur et l'en glorifier. S'il en est ainsi, il a visiblement manqué son but, puisque selon

les théologiens eux-mêmes, l'homme sera toujours dans *l'impossibilité de connaître ce créateur* et dans *l'ignorance la plus invincible de son essence créatrice.* Donc un être qui n'a point d'égaux, ne peut être susceptible de gloire; la gloire ne pouvant résulter que de la comparaison de sa propre excellence avec celle des autres.

D'un autre côté puisque *ces esprits surnaturels* nous représentent ce créateur comme tout puissant, comme le maître de l'univers, qu'a-t-il besoin des hommages *d'aussi faibles créatures que nous?* Et ce qu'il y a de plus clair et de plus évident, c'est que loin d'être glorifié, il est perpétuellement offensé *par ceux même qui se flattent de le servir le mieux.*

Admettre un être surnaturel comme l'auteur des phénomènes que nous voyons, n'est-ce pas les attribuer *à une cause occulte?* Qu'est-ce qu'un être surnaturel? qu'est-ce qu'un pur esprit? ce sont des prétendues causes dont nous *n'avons aucune idée.*

Si *nous, médecins*, nous admettions *un être surnaturel* comme *le moteur de l'univers*, nous ne pourrions admettre *aucun trouble, aucun désordre relativement à lui*, attendu que toutes les causes qu'il aurait faites, n'agiraient que d'après *les propriétés, les essences* et les *impulsions qu'il leur aurait données.* Car, s'il est moteur, s'il est partout, si, comme on le dit, il *remplit tout de son immensité* et *que rien ne se fasse sans lui*, il est bien clair que ce serait le regarder comme l'*auteur du désordre et de toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine.* Ce serait lui alors *qui dérangerait la nature,* qui serait *le père de la confusion.* Cette déduction ne vous paraît-elle pas logique? n'est-il pas évident que s'il est *l'auteur de tout*, s'il *est partout,* il est *en moi*, par conséquent il *agit avec moi*, il se *trompe avec moi,* il est *malade* en même temps que moi, il *combat même avec moi son existence,* en un mot *il participe à toutes mes souffrances* tant physiques que morales.

Vous voyez, Messieurs, où peuvent nous conduire ces hypothèses, en morale, en religion, comme en médecine, quand on ne veut pas s'attacher à la réalité. En effet, s'il est l'arbitre des choses, s'il est le dispensateur unique des événements de ce monde, quel compte affreux n'a-t-il pas à nous rendre quand il vient de nous frapper dans ce que nous avons de plus cher, quand il vient enlever à notre affection, à notre amour, une mère, un père, un enfant, etc.....

Et qu'on ne vienne pas *arguer de notre impuissance à connaître et à comprendre* ce qu'on nomme le *pur esprit* ou *l'essence créatrice*, que *cet absolu des absolus doive exister!* Car, si comme on le dit, son intelligence, ses vues, ses idées *n'ont rien de commun* avec celles des hommes, *il est inutile* que nous cherchions à juger soit en bien, soit en mal, de ces vues, à raisonner sur ces idées, à admirer cette intelligence, puisque ce serait juger, admirer et adorer *ce dont on ne peut soi-même avoir aucune idée.*

Ne vous étonnez pas, messieurs, de m'entendre émettre des opinions qui sont déjà celles de peuples entiers. Aussi a-t-on eu raison de dire : Vox populi vox Dei? Et pourquoi n'émettrai-je pas mon opinion? De quel droit un autre homme viendrait-il m'imposer la sienne? Si la conduite de *ce pur esprit* est un *mystère* pour nous, il n'en *est pas moins un pour ceux qui l'admettent.* Si ses desseins, ses pensées sont impénétrables *pour moi,* ils ne le sont pas moins pour *ces faiseurs d'hypothèses.* De quel droit alors voudrait-on nous faire croire et admirer des desseins qui *leur sont entièrement inconnus à eux comme à moi* et qu'ils *ne comprennent pas plus que moi.* Dans l'ignorance où nous sommes des *causes premières,* ayons au moins quelqu'indulgence pour ceux qui ingénuement confessent ne pouvoir ajouter foi à des rêveries et à des conjectures *que tout semble contredire.* Cessons toute persécution puisque *persécuteur et*

*persécuté* émettent et défendent des opinions incompréhensibles, indémontrables, du moment où elles ont trait à des pensées et à des voies impénétrables.

La raison et l'observation de tous sont-elles plus infaillibles que la raison et l'observation d'un seul?

Pourquoi et comment la certitude scientifique jaillirait-elle plutôt d'une multitude d'esprits faibles par nature que de l'esprit d'un seul? Pourquoi toujours invoquer en faveur de l'existence d'*un être mystérieux* le simple bon sens ou l'*opinion publique*, cette *insensée reine du monde*, comme l'appelle Pascal?

J'apprécie et je respecte même beaucoup l'opinion de chacun, mais ce n'est pas une raison pour les accepter toutes et faire abnégation de mon jugement. D'abord, le *sens commun* n'est pas le *bon sens*. En second lieu, comme il n'est toujours *que le résultat de l'action qu'exercent la science et l'expérience sur les idées de la multitude*, il s'ensuit que l'*opinion publique monte ou descend avec l'élévation ou la chute de la science.*

Les hommes ont beau se passionner pour des *erreurs* dont ils sont depuis longtemps en possession et *au triomphe desquelles ils sont intéressés, les hommes passent, les vérités seules restent debout.* Méfions-nous toujours de ce qu'on est convenu d'appeler *sens commun*, *majorité, opinion vulgaire*, car, c'est à l'aide de ces appellations qu'on *propage et défend l'erreur*, aussi bien dans les sciences qu'en politique, en morale et en religion : eh bien ! moi, j'ai la prétention d'appartenir au petit nombre ou à la minorité, mais minorité qui raisonne, qui juge et qui n'admet pas de faits sur cette simple considération, à savoir que leurs devanciers les ont admis. Je suis de ceux qui pensent que *la liberté illimitée des opinions*, et je le dis à haute et intelligible voix, du moment où elles ne s'attaquent et ne combattent que des opinions, est appelée toujours à produire le plus

grand bien. L'abus qu'on peut faire de cette liberté ne serait un mal qu'autant que ces opinions se traduiraient en actes nuisibles et repressibles. Et dans ce cas, loin de la défendre, je serais le premier à protester de toutes mes forces contre toute tentative de cette nature.

Mais avouons que nous avons encore une infinité de secrets à arracher à la nature, avouons que si la science nous a mis en possession de vérités inattaquables, elle possède toujours de *ces vieilles idoles,* que *le vulgaire vénère sans trop savoir pourquoi* et qui *doivent disparaître* avant que leur base soit complètement ruinée par les vers.

Le pouvoir ne peut interdire *le libre examen des doctrines,* car, de cet examen dépend le bonheur des peuples. Aussi n'appartient-il qu'au génie médical de se tracer à lui-même ses règles. *Tout médecin* qui, par amour pour la vérité, sait affronter les préjugés et toutes les haines de corps a droit à notre estime et à notre respect.

*Deux intelligences se valent.* Peut se dire intelligent tout homme qui a des idées, des pensées, des volontés, lesquelles demandent des organes, lesquels organes demandent un corps.

Ne soyez donc plus étonné maintenant que l'univers soit toujours dans l'ordre, puisqu'il ne peut y avoir de désordre pour lui. *Quand nous nous plaignons du désordre, notre machine seule est en souffrance.* Cela est si vrai que *ce qui est ordre pour un être, peut être désordre pour un autre.*

Ne soyez plus étonné de voir régner un certain ordre dans la nature et dans le monde, car ce serait vous étonner de ce qu'il puisse exister quelque chose : ce *serait douter de votre propre existence.*

Ne soyez pas surpris que les mêmes causes produisent constamment les mêmes effets, ni choqué de voir du désordre, car ce serait oublier que les causes venant à chan-

ger ou à être troublées dans leurs actions, les effets ne peuvent plus être les mêmes.

Nous dire que l'univers est totalement inexplicable *sans un être surnaturel*, n'est-ce pas reconnaître que, pour expliquer ce que l'on entend et comprend fort peu, on a besoin d'*une cause qu'on ne comprend, ni n'entend point du tout.* C'est ainsi que les *puristes d'esprit* prétendent démêler ce qui est obscur, *en redoublant l'obscurité.* (C'est un palliatif à l'ignorance, rien de plus.)

Toutes ces merveilles de la nature devant lesquelles on s'extasie et devant lesquelles je m'extasie, moi, le premier, ne prouvent, ni l'existence, ni la grandeur d'un être surnaturel, mais bien l'*ignorance où nous sommes des vraies causes;* elles prouvent seulement que nous n'avons pas les idées que nous devrions avoir de l'immense variété des matières et des effets que peuvent produire les combinaisons diversifiées à l'infini dont l'univers est l'assemblage. Cela prouve tout simplement que *nous ignorons ce que c'est que la nature;* que nous n'*avons aucune idée de ses forces*, lorsque nous la jugeons incapable de produire une foule de formes et d'êtres dont nos yeux, même armés de microscopes, ne voient jamais que la moindre partie.

*La nature*, dont l'essence est visiblement d'agir et de produire, *pour produire* comme elle le fait sous nos yeux, n'*a pas besoin d'un moteur invisible, bien plus inconnu qu'elle-même.* La *matière se meut par sa propre énergie, par une suite nécessaire de son hétérogénéité;* la diversité des mouvements ou des façons d'agir, constitue seule la diversité des matières.

Nous dire que le monde ne s'est pas fait lui-même, qu'il ne peut pas y avoir d'effet sans cause, c'est oublier *que l'univers est une cause*, qu'il n'est point un effet. Il *est la cause de tous les phénomènes que nous observons;* tous les êtres qu'il renferme sont *des effets nécessaires* de cette cause qui quel-

quefois nous montre sa façon d'agir, mais qui bien plus souvent nous dérobe sa marche. L'univers n'est donc point un ouvrage; il n'a point été fait, parce qu'il était impossible qu'il le fût. *Le monde a toujours été; son existence est nécessaire.* Il est, en un mot, *sa cause à lui-même.*

Je vous le répète, messieurs, le *mouvement* est dans l'*essence de la matière*, c'est ce que Hahnemann a traduit par *dynamisme*, c'est-à-dire *un grand principe moteur* agissant sur tous les êtres et sur toutes les substances, et dont la seule force organique règle l'étendue et les mouvements.

En effet, si nous ressentons *les effets* que les matières ou les corps font sur notre organisme, si nous en avons des *perceptions* et *des idées*, si nous leur assignons des *propriétés,* ce ne peut être que par *la diversité des impressions* ou *des mouvements que ces mêmes corps communiquent à nos organes.* Si cet objet agit sur nous, cette action ne peut avoir lieu qu'en produisant *des effets* ou *phénomènes connus*, et il ne peut produire ces effets ou phénomènes en nous, s'il n'est lui-même à *l'état dynamique,* c'est-à-dire animé d'une *force intime, d'une puissance qui tient à sa nature.*

Ainsi, je ne peux voir un objet sans que mes yeux en soient frappés; je ne puis donc concevoir la lumière et la vision, sans *une force*, un *mouvement dans le corps lumineux*, étendu, coloré, qui vient agir sur ma rétine et se communiquer à mon œil. Si je flaire un corps, il faut que mon odorat soit impressionné par les *parties qui s'exhalent d'un corps odorant.* Si je veux entendre un son, il faut que le tympan de mon oreille soit frappé de l'air *mis en mouvement par un corps sonore* qui n'agirait pas s'il *n'était mu lui-même.*

C'est ce qui a fait dire à *Hahnemann* que « la production de tout changement morbide quelconque suppose dans la *substance médicinale* la *faculté d'agir,* et dans la *force vitale* qui anime l'organisme l'*aptitude à être affectée par elle,* que les altérations manifestes de la santé qui ont lieu dans les

idyosincrasies, ne peuvent point être mises *uniquement sur le compte de la constitution particulière du sujet,* qu'on était obligé *de les rapporter* en même temps *aux choses qui les ont fait naître*, et dans lesquelles doit *résider* la *faculté* d'exercer *la même influence sur tous les hommes.* » Organ. § 117, p. 200. D'où il suit évidemment que m'armant de la pensée d'Hahnemann, j'ai raison d'admettre que *sans force* ou sans *mouvement*, sans une *puissance quelconque* en un mot *inhérente à la matière* et à laquelle il donne le nom de *Dynamisme*, nous ne pourrions ni sentir, ni apercevoir, ni distinguer, ni comparer, ni juger les corps, etc.

Comment puis-je être averti ou assuré de ma propre existence, si ce n'est par les *mouvements* ou *phénomènes actifs* que j'éprouve en moi. Je suis donc forcé de conclure avec Hahnemann que *le dynamisme*, ou *force*, *activité, puissance*, *énergie, mouvement de la matière*, comme on voudra, est aussi essentiel à la matière que l'étendue, et qu'elle ne peut être conçue sans lui. Que ce *dynamisme*, d'une essence impondérable, d'une nature inconnue, étroitement lié à la matière, est *l'âme du monde physique* et la *source de toute vie*. Qu'il participe non-seulement à *la conservation de tous les êtres,* mais encore aux *différentes productions des règnes de la nature.* Que tout médecin qui n'accepte pas *la loi du dynamisme* est appelé à marcher au hasard. Qu'il lui suffirait d'observer dans le corps humain les phénomènes tant physiologiques que pathologiques, pour être convaincu qu'ils sont régis par une force inconnue dans sa nature, il est vrai, mais dont les résultats peuvent être appréciés, force une et indécomposable quoique multiple dans ses manifestations.

Oui, messieurs, *les corps organisés* ne sont que *certaines modifications spéciales de la matière* avec lesquelles le *dynamisme paraît s'unir en plus ou en moins grande quantité*, soit à l'*état libre*, soit à l'*état latent*.

Chez les animaux, *le dynamisme est à l'état libre,* et comme chez l'homme cette *force* ou *puissance* jouit le plus de perfection et d'expansion, il n'est pas étonnant *que ce soit l'homme,* ce roi de la nature vivante, *à organisation la plus compliquée, qui offre les souffrances les plus diverses et les plus graves,* c'est ainsi qu'Hahnemann compte à lui, plus particuliers, la *Syphilis,* le *cancer,* les *fièvres de toute nature,* l'*épilepsie,* la *folie,* en un mot, *toute la classe des affections morales.* Quoique la pathologie embrasse *toute la nature vivante,* puisque tout ce qui vit est susceptible de tomber malade, il est bien clair, cependant, que les lois et phénomènes pathologiques ne peuvent pas être les mêmes pour tous les êtres organisés ; plus la vie d'une espèce est simple et infime, et moins elle est sujette à souffrir. C'est vous dire que la *vie organique et animalė est en raison des éléments plus ou moins compliqués qui la composent.*

Ainsi, dans les chrysalides, dans les œufs, dans les animaux asphyxiés, dans les végétaux, pendant l'hiver, et dans les graines dont quelques-unes peuvent germer après des siècles, comme on l'a vu par les grains de blé trouvés dans les ruines de Pompéi, dans ces corps, dis-je, le *dynamisme existe à l'état latent.* Bref, il est *répandu partout,* il *pénètre tout, s'identifiant* plus ou moins intimement avec *toutes les modifications de la matière.* Ce qu'il y a de plus dans les organismes supérieurs, où les facultés sont nombreuses et complexes, ce sont les sens qui servent à maintenir les relations de l'organisme avec le monde extérieur.

En attribuant ainsi divers degrés *de vie* ou *de dynamie* à tout ce qui est créé, c'est reconnaître implicitement les *rapports qui existent entre tous les objets créés,* et qui les rendent jusqu'à un certain point *dépendants les uns des autres.* C'est reconnaître que *chacun des êtres créés,* contraint de sacrifier une partie de son individualité au bien général, *revient enfin au grand tout* dont il est une partie, pour re-

naître, tôt ou tard, sous une forme nouvelle et avec des qualités différentes.

En effet, *la mort* qui, au premier coup d'œil, paraît être un contraste de la nature diamétralement opposé au but de l'existence, non-seulement ne trouble pas *la loi d'unité et d'harmonie universelle,* mais encore, elle *constitue sa base et son principal ressort.* L'existence d'une seule espèce de créatures douées d'une vie éternelle, suffirait pour ébranler l'équilibre général; car, du moment où cette espèce détruirait sans cesse, par l'assimilation, les autres combinaisons organiques, et qu'elle ne rendrait jamais ce qu'elle se serait approprié, cela étant, l'ordre universel serait troublé, renversé.

Vous voyez de suite, messieurs, comme avec *le dynamisme,* l'horison s'agrandit, puisqu'il embrasse non-seulement *les faits de la médecine,* mais encore *ceux de la nature entière.* Tel est le privilége des hommes de génie, d'offrir dans leurs œuvres *une unité* qui ne se brise jamais impunément. C'est *cette unité* que l'on retrouve dans la doctrine de Hahnemann. Unité de principes théoriques, unité d'action pratique, unité enfin, de tendance dans la fusion de la grande unité qui est *l'Univers.* Avant de traiter de la physiologie, je consacrerai la prochaine séance à vous esquisser l'histoire de la médecine jusqu'à nos jours.

# SIXIÈME LEÇON.

## HISTOIRE DE LA MÉDECINE DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS.

---

Messieurs,

Maintenant que vous savez ce que nous entendons par *dynamisme* en général, jetons un regard en arrière, avant de traiter la question physiologique, c'est-à-dire du dynamisme vital, et nous verrons à travers les âges par quelle succession d'idées la médecine est arrivée jusqu'à cette conception.

Mon intention n'est pas, croyez-le bien, de vous faire l'histoire complète de la médecine, j'irais au-delà de la tâche que je me suis imposée ; je veux et tiens à vous faire comprendre le lien qui enchaîne, sinon la doctrine homœopathique, du moins notre époque à celle qui l'ont précédée.

Je serai aussi court que possible :

De tout temps, messieurs, *la philosophie* et la *médecine* se sont flattées de se soutenir l'une et l'autre, au point qu'en citant un nom médical, c'est faire l'histoire philosophique d'un siècle, *et vice versâ*.

Par la nature des problèmes qu'elles doivent examiner, la manière dont elles les examinent, et le but vers lequel

elles tendent, *la médecine* et la *philosophie* se prêteront toujours *un mutuel appui*.

Ce rapprochement, cet accord parfait, cette liaison si intime viennent de deux choses : la première, c'est que dans le principe la science médicale et la science philosophique ne faisaient qu'une; la deuxième, c'est que plus tard quand une scission s'opéra entre ces deux branches des connaissances humaines, elle ne fut que fictive; car, les progrès de l'une dépendaient des progrès de l'autre, et c'est ainsi que se créèrent toutes les écoles théologiques ou métaphysiques, animistes, spiritualistes, vitalistes, matérialistes, etc., etc.

La médecine, messieurs, est aussi vieille que le monde, elle date du premier soulagement cherché à la douleur. L'homme soucieux de sa vie, de sa santé même a dû, une fois qu'il s'est trouvé en face de l'univers, se créer les moyens propres à se rendre l'existence aussi douce, aussi agréable que possible; tout nous indique qu'il est l'être le plus parfait de la création, du moins de ce qui existe sur notre globe, car nous ne pouvons établir de comparaisons avec l'inconnu.

Remontons aux temps les plus reculés, et nous trouverons qu'en *Egypte*, qu'en *Perse*, que dans la *Grèce* et dans l'Inde la médecine était déjà en très-grand honneur. Dans toute l'Asie-Mineure, alors que naquit en souveraine la mythologie, les Grecs en vinrent à *diviniser* les hommes qui se consacraient spécialement aux soins des malades. C'est ainsi qu'après *Mélampe* et *Chiron* qui furent les premiers parmi les Grecs à s'illustrer dans la pratique de la médecine, c'est ainsi dis-je, *qu'Asclépias ou Esculape*, disciple du centaure *Chiron* et la souche des Asclépiades, devint *le dieu de la médecine*, et à ce titre présidait à la santé. Inutile de rappeler qu'on avait élevé à ce dieu des temples à *Cos*, à *Rhodes*, à *Pergame*, à *Epidaure* et à *Guide*. A la même

époque brillaient de tout leur éclat les mythes d'*Iris* et d'*Osiris* (divinités égyptiennes), de *Bacchus*, de *Zoroastre* et d'*Appollon*.

Dans ces temps reculés, *la médecine* était alors le *partage des prêtres* et cultivée ainsi que la *politique* et la *morale* dans le *mystère des temples*, qui étaient des sanctuaires dans lesquels il n'était pas permis aux profanes d'entrer. Ecrasés sous le double joug de la puissance spirituelle et temporelle, ces peuples furent dans l'impossibilité de s'instruire et de travailler à leur bonheur et à leur santé. Ils n'avaient pas alors d'autre morale, ni d'autre médecine que celles que leurs législateurs et leurs prêtres faisaient descendre des régions inconnues de l'Empyrée.

Ils ne parlèrent que par des allégories, des emblèmes, des énigmes, des oracles ambigus, moyens très-propres à exciter la curiosité, à faire travailler l'imagination, et surtout à inspirer au vulgaire étonné, un saint respect pour des hommes que *l'on crut instruits par le ciel*, capables d'y lire les destinées de la terre, et qui *se donnaient hardiment pour les organes de la divinité*. Si, quelquefois, ils firent des découvertes utiles, ils eurent toujours soin de leur donner un ton énigmatique et de les envelopper des ombres du mystère. Ainsi, on portait les malades dans les temples, on les entourait d'encens et de fumigations, on était sensé interpréter leurs songes, enfin, à l'exemple des Egyptiens, on exposait des tables votives sur lesquelles étaient inscrits le nom du malade, la maladie et les remèdes qui avaient contribué à la guérison. Telles furent les premières traces de la médecine scientifique et traditionnelle!

Consultez *Homère* lui-même et vous trouverez les noms de deux chirurgiens, *Podalyre* et *Machaon*, qui faisaient usage de certains remèdes, la mélisse par exemple, en application sur les plaies.

Ces *Egyptiens* paraissaient même connaître les vertus de la scylle et du fer contre certaines hydropisies.

Chez les *Grecs* moins reculés, les *Périodentes*, les *Gymnasiarques* et les *Aliptes,* employèrent le garou, l'euphorbe, a scammonnée, la coloquinte et la bryone.

Malheureusement tous ces hommes qui avaient la prétention d'exercer la médecine, n'étaient que des visionnaires et des fanatiques, qui agissaient et parlaient suivant les impulsions ou les transports de leurs passions dominantes, et qui s'imaginaient cependant que c'était par l'esprit de leur divinité qu'ils agissaient et qu'ils parlaient; ou bien c'était des imposteurs qui contrefaisaient les prophètes, et qui, pour tromper plus facilement les ignorants et les simples, se vantaient d'agir et de parler par l'esprit d'une divinité quelconque. Ces prêtres médecins savaient tirer un habile parti de la crédulité des peuples et augmenter ainsi l'influence de leur ministère. Selon eux, *les maladies* devaient être *attribuées* à la colère divine, aux châtiments des dieux, à la malice des esprits méchants, au moins avaient-ils la malice de le dire. *De là prirent naissance* les offrandes, les prières, les conjurations, les exorcismes, que souvent la cupidité prolongea et soutint jusqu'à ce que l'esprit humain, plus éclairé et plus hardi, osa s'affranchir de ces abus, en commençant à réfléchir et à analyser.

N'est-il pas curieux que ce fut toujours du ciel que vinrent les fers dont on se servit pour enchaîner les esprits chez tous les peuples? Aujourd'hui même encore, pourquoi le mahométan est-il partout esclave? C'est que son prophète le subjugua au nom d'une divinité empruntée au judaïsme, au christianisme et à l'ancienne religion d'Arabie, comme avant lui Moïse avait dompté les juifs. Dans toutes les parties de la terre, nous voyons que les premiers législateurs furent les premiers souverains, les pre-

miers savants, les premiers médecins et les premiers prêtres des sauvages auxquels ils donnèrent des lois.

Le christianisme lui-même, que l'on peut regarder comme le judaïsme réformé, ne s'est insinué chez les nations sauvages et libres de l'Europe, qu'en faisant entrevoir à leurs chefs que ses principes religieux favorisaient leur pouvoir absolu. C'est alors que l'on voit ces Princes barbares adopter un système si favorable à leur ambition, et mettre tout en œuvre pour le faire embrasser à leurs sujets.

Mais laissons de côté ces considérations : je vous disais donc qu'en *Égypte*, qu'en *Perse*, que dans l'*Inde* et que dans la *Grèce*, la médecine était *le partage exclusif des prêtres*, c'est assez dire qu'elle n'existait pas comme science. *Moïse*, qui ne fut qu'un prêtre égyptien schismatique, nous donne dans le *Lévitique* et les *Nombres*, quelques *prescriptions individuelles* qui ne s'adressaient qu'au peuple juif et surtout au pays qu'il habitait. Ce sont ces préceptes hygiéniques et thérapeutiques qui lui ont valu le titre de premier médecin et de premier législateur. Ses ouvrages étaient du reste les seuls codes auxquels devait obéir le peuple égyptien. C'est ainsi que Moïse donnait des règles diététiques concernant les *femmes enceintes* et la *circoncision*, et qu'il *défendait aux Hébreux de manger de la viande de porc :* cette défense provenait, d'une part :

De ce qu'il avait jugé nécessaire, dans certaines circonstances de la vie, d'opposer *un frein* à l'activité vitale qui, sans cette mesure disciplinaire, se trouvant exagérée par une nourriture trop forte, se serait laissé aller à tous les écarts. Telle a été *l'origine* de ces restrictions imposées par des rites religieux à l'alimentation trop animalisée, pendant certaines périodes de l'année (les jours de maigre, le jeûne, etc.).

Comme *certains penchants* propres à tout établissement

de *ce genre* peuvent imprimer au système nerveux les secousses convulsives les plus graves, au point de tomber dans des crises terribles et de faire craindre pour la vie; au lieu de chercher à équilibrer et à régulariser l'activité vitale, au moment où l'organisme est en plein développement, *en donnant satisfaction aux véritables besoins*, on préfère par ces règles imposées aux maisons religieuses, anéantir, réduire, étouffer même la force vitale (véritable homicide), afin de n'avoir pas à redouter d'exubérance vitale possible.

Cette défense de manger de la viande de porc provenait d'autre part: de ce qu'il avait remarqué que les cochons étaient atteints d'une maladie à laquelle nous donnons le nom de *ladrerie*, qui a pour caractères: un développement de petites tumeurs dans le tissu cellulaire, l'épaisissement et l'insensibilité de la peau et des ulcérations de très-mauvaise nature. Du reste, la *ladrerie* des cochons a une analogie très-grande avec la *lèpre*. On serait même en droit de se demander si ça n'aurait pas été une maladie communiquée du cochon à l'homme, comme la *morve* se transmet évidemment du cheval à l'homme, *la rage* du chien, du chat, à l'être humain, etc., etc. Toujours est-il qu'aujourd'hui encore et avec raison, les réglements de police prohibent le débit de la viande de *cochon ladre*.

A cette époque de ténèbres succéda ce que j'appellerai l'époque savante ou intellectuelle. Aux *mystères* on *préféra des faits*, les prêtres firent place *aux philosophes*.

*La Grèce* fut la première à nous donner le spectacle d'une aussi grande révolution intellectuelle. La philosophie offrit alors *trois avantages :*

*Le premier*, de disposer l'esprit à la recherche du vrai, et de perfectionner l'intelligence par l'examen isolé ou composé des différents systèmes.

*Le deuxième*, de nous garantir de l'erreur, en nous la

montrant soit en elle-même, soit dans sa source ou dans ses résultats.

*Le troisième*, de nous donner les moyens de vérifier les résultats qui nous ont été fournis par les faits.

De même qu'on peut diviser l'histoire de la philosophie *en quatre époques* générales, la médecine peut souffrir la même division.

*La première époque* commence au moment où l'esprit humain cherche à trouver l'explication d'un dieu, du monde et de l'homme, dans l'application de ses facultés aux divers objets de ses connaissances.

C'est l'école *d'Ionie* fondée par *Thalès* en 640.

L'école d'*Italie* fondée par *Pythagore* qui le suivit en 562, et qui en revendique une large part.

On peut les regarder comme les fondateurs du *sensualisme* et du *spiritualisme*, d'où naquirent une foule d'autres systèmes pendant près de 200 ans, et dont les disputes d'écoles engendrèrent les *sophistes* et les *sceptiques*.

Tous ces philosophes avaient négligé la méthode de l'observation, et avaient substitué à des raisonnements fondés sur l'expérience, de vaines et téméraires hypothèses.

*Pythagore* s'était surtout adonné à l'étude de l'*hygiène* et la médecine alors était *exclusivement thérapeutique*.

Cette époque de l'antiquité nous présente cependant quelques philosophes, tels que: les *Parmenide*, les *Leucippe*, les *Zénon*, les *Démocrite*, les *Épicure*, les *Straton*, et quelques autres Grecs, qui eurent le courage de prendre pour guides *l'expérience* et la *raison*, et de *s'affranchir des chaînes de la superstition*. Ils osèrent déchirer le voile épais du préjugé, et *délivrer la philosophie des entraves théologiques*. Mais leurs systèmes trop simples, trop sensibles, trop dénués de merveilleux pour des *imaginations amoureuses de chimères*, furent obligés de céder aux conjectures fabuleuses des *Platon*, des *Socrate*, des *Aristote*.

Vers 470 surgit *Socrate*, fils d'un sculpteur nommé Sophronisque, et d'une sage-femme nommée Phenarète, et avec lui commence *la deuxième époque :* continuée d'*une part* par *Platon*.

Et d'*autre part* par *Aristote* qui représentent, le premier le spiritualisme, et le deuxième le sensualisme plus ou moins modifiés dans les écoles que fondèrent leurs disciples.

Il est à regretter que les *Pythagore* et les *Platon*, pour acquérir quelques futiles connaissances, eussent été obligés de ramper aux pieds des prêtres, afin de se faire initier à leurs mystères, et d'essuyer les épreuves qu'ils voulurent leur imposer; c'est à ce prix seulement qu'il leur fut permis de puiser leurs notions exaltées, si séduisantes encore pour tous ceux qui n'admettent que ce qui est parfaitement inintelligible. Ce fut chez des prêtres égyptiens, indiens, chaldéens, ce fut dans les écoles de ces rêveurs, intéressés par état à dérouter la raison humaine, que la philosophie fut obligée d'emprunter ses premiers rudiments. Obscure ou fausse dans ses principes, mêlée de fictions et de fables, uniquement faite pour éblouir l'imagination, cette philosophie ne marcha qu'en chancelant, et ne fit que balbutier; au lieu d'éclairer l'esprit, elle l'aveugle et le détourne d'objets vraiment utiles. A *Aristote* cependant nous devons d'avoir combattu cet *aveugle préjugé* qui s'opposait à l'*ouverture et à l'étude des cadavres*, car, *le premier*, il avait reconnu *la nécessité et l'utilité des études anatomiques*.

C'est ainsi que l'on interrogeait les entrailles de toute victime qui était offerte aux dieux. Mais tout en cherchant le principe et les lois de la vie organique, il ne fit pas avancer pour cela d'un seul pas la thérapeutique.

*Socrate*, en donnant pour base à toute philosophie la connaissance de soi-même : γνωθι σεαυτον, sut à la fois ramener l'esprit à la méthode de l'observation, mettre les vé-

rités les plus importantes à l'abri du doute et surtout donner aux recherches un but pratique. Il fut enfin le créateur de la morale dont il fonda les préceptes sur la conscience.

Le caractère de la révolution philosophique opérée par Socrate fut d'avoir pris pour point de départ l'esprit humain au lieu de la nature.

Cette époque de rénovation voit naître le premier et véritable fondateur de la Science médicale. — *Hippocrate*, d'impérissable mémoire, né à Cos, 460 ans avant Jésus-Christ, précédé déjà par l'illustre famille des *Asclépiades*, de laquelle il descendait et à laquelle il arracha tous les secrets de la médecine pour les dévoiler plus tard. Son plus grand titre, à Hippocrate, fut *d'affranchir la médecine de la religion, de la philosophie*, de la constituer *science indépendante* et d'en appeler à l'observation, à l'expérience et à la raison.

A part ses quatre espèces d'humeurs : le sang, la pituite, la bile jaune ou bile proprement dite, et la bile noire ou l'atrabile, son traité *de œre, locis et aquis* dénote une vaste intelligence et marque un progrès immense pour la médecine. Le premier, il posa et examina le problème médical, cherchant à déterminer les éléments qui le composent. Le premier, il sut imprimer à la médecine une direction nouvelle et lui assigner son but véritable. C'est alors que, forte de son domaine et connaissant ses limites, elle marcha et se développa d'elle-même.

Cependant, messieurs, sans être injuste envers Hippocrate, je trouve qu'on exagère d'une manière ridicule les éloges qu'on lui décerne.

Hippocrate doit être regardé et admiré comme *la synthèse des connaissances de son époque*, mais rien de plus.

Ce serait porter le plus grand préjudice à la science médicale, opposer une barrière à tout progrès ultérieur que de remettre en honneur ses maximes et ses commentaires,

qui sont pleins de propositions aujourd'hui inadmissibles.

Sa thérapeutique, du reste, est nulle ou à peu près, et repose sur deux méthodes possibles de traitement : les contraires et les semblables, méthodes basées sur la nature et la cause de la maladie. Comment, d'ailleurs, le médecin de Cos pouvait-il avoir une thérapeutique rationnelle, du moment où il ignorait les éléments de l'organisation saine ou malade.

*Sa méthode* proprement dite fut donc *l'analyse.* Il s'appliqua surtout à décrire les accidents d'une maladie et ce qui en arrive à chaque malade, jour par jour, jusqu'à son rétablissement ou à sa mort, sans parler d'aucun agent médicamenteux. Tout se résume chez lui par *le diagnostic.* Il possédait au plus haut degré le talent *de peindre les signes qui présagent la mort* et ceux qui donnent *l'espoir d'une heureuse terminaison.* Historien consciencieux et impartial, excellent observateur, habile et sage pronostiqueur, à part sa manière d'interpréter les faits, il créa la médecine *par la pathologie* ou la description des maladies. Lui seul sut dresser admirablement *un tableau de symptômes* et apporter dans l'étude des phénomènes morbides, une attention, un scrupule, une franchise qui devraient servir de modèle à nous tous.

Ainsi donc, *Hippocrate,* le premier, entrevit la science médicale et posa les jalons :

A *Hahnemann,* comme nous le verrons plus tard, messieurs, revenaient l'honneur et la gloire, tout à la fois, d'y mettre la dernière main. Il vint *compléter* Hippocrate et achever le vieil édifice par *la création de la matière médicale pure.* Il peut, à bon droit, être regardé comme le *fondateur de la Thérapeutique,* aussi bien qu'*Hippocrate* est regardé comme le *fondateur de la Pathologie.*

*Hippocrate* eut pour successeurs des hommes qui, *mal-*

*heureusement! s'écartèrent de la voie d'observation* si largement tracée par le père de la médecine, pour s'abandonner aux disputes toujours stériles de la philosophie.

*Tessalus,* le premier, forma *l'école dogmatique*, fille de l'imagination, purement verbale et scholastique, qui se brisa dans le prisme des subtilités dialectiques, après avoir ressucité les rêveries de Platon.

*Serapion,* outré de ces abus, fonda *l'école empyrique* qui, il faut bien le dire, apporta plus de fruits à la médecine, par son esprit d'observation, que toutes les autres écoles.

*Erasistrate,* lui, créa la thérapeutique au point de vue de l'humorisme.

La Grèce étant tombée en décadence, l'Italie voit à son tour fleurir les sciences, les lettres et les arts. La médecine fut alors noblement représentée à Rome par *Asclépiades,* esprit novateur qui voulut mettre la médecine à la portée des Romains, ensuite par *Themison,* disciple d'Asclépiades, qui vivait 50 ans avant l'ère chrétienne. Sous le nom de méthodisme, il fondit une doctrine qui eut pour but de réduire les maladies à trois modifications de l'organisme humain — le *strictum,* le *laxum* et le *medium* — professant que les maladies dépendaient d'un excès ou d'un défaut de force. Vinrent après lui, *Thessalius, Cœlius Aurelianus* et *Celse.* Ce dernier, qui vécut sous Auguste, Tibère et Caligula, s'en tint *à l'écleciisme.*

Enfin paraît le 2e météore médical, qui appartient au IIe siècle de notre ère, *Galien,* né à Pergames, l'an 131 de Jésus-Christ. A l'exemple d'Hippocrate, *Galien* fit descendre les maladies *des quatre fameuses humeurs,* y associant le *froid* et le *chaud,* le *sec* et l'*humide.* De plus, il accepta, sans réserve, la théorie des coctions et des crises d'Hippocrate.

Imbu des idées d'Aristote, *Galien* s'adonna surtout à *l'étude des causes.* — Les symptômes n'étaient pris en considération que pour arriver plus vite à la connaissance de

l'étiologie. Ainsi Galien définissait la médecine : la science des causes qui rendent les choses qui nous entourent salubres ou insalubres pour l'homme. Il divisait alors les sciences médicales en *causes naturelles* (ce qui pour nous constitue la *phlegmasie*), en *causes non naturelles* qui comprenaient *aer*, *cibus* et *potus*, *inanitio* et *repletio*, *motus* et *quies*, *somnus* et *vigilia*, *accidentia animi* (ces 6 ordres de modificateurs sont compris dans nos traités d'hygiène), et *en causes extra-naturelles* (c'était la *pathologie* — il avait enfin son *ars medendi* ou sa thérapeutique. *Galien* peut être à bon droit regardé comme le *fondateur de la poly-pharmacie* et de toutes ces pratiques absurdes et barbares qui ont cours aujourd'hui dans la science, comme saignées — sangsues — vésicatoires — purgatifs — setons, etc.

Il ne faut cependant pas se le dissimuler, *Galien*, à part son ars medendi, a étendu tellement le domaine de la médecine, a embrassé tant de faits qui aux yeux de ses prédécesseurs ne passaient que pour secondaires, qu'il est un de ceux qui ont le plus contribué à constituer la science médicale proprement dite. Son mérite fut surtout d'avoir *agrandi le cercle des* connaissances *anatomiques et chirurgicales*. Ce que l'on peut aussi reprocher à Galien c'est de s'être trop écarté de la méthode d'observation et de n'avoir pas su se garantir assez de l'esprit d'hypothèses.

Après Galien ne vinrent que quelques compilateurs célèbres, comme *Oribase*, *Aetius*, *Alexandre de Tralles*, *Paul d'Egine* etc.

Arrive *l'invasion des Barbares* qui fait tomber l'empire romain, et dans sa chute *il entraîne les sciences*, les lettres et les arts. Voilà donc encore une fois la médecine redevenue ce qu'elle était avant Hippocrate, enveloppée dans les ténèbres du moyen âge et *livrée aux superstitions* et à l'empirisme.

*La* 3[e] *époque* commence avec la philosophie vers le

IXe siècle de J.-C. au temps de Charlemagne, sous l'influence de la théologie chrétienne, et dure jusqu'au XVIIe siècle : c'est l'époque de la *scolastique* ou philosophie du moyen âge ; elle a pour caractères généraux, le règne plus ou moins absolu de la théologie et de la forme syllogistique. Nous voyons, du IXe au XIIe siècles, la *théologie asservir la philosophie*, théologiœ ancilla, et avoir pour ses principaux défenseurs l'Anglais *Alcuin,* — l'Irlandais *Jean Scot Erigène* — *Lanfranc* de Pavie, *Saint-Anselme* de Cantorbery — *Abélard* si célèbre par son éloquence et par ses malheurs, etc.

Pendant *cette 1re période,* messieurs, tant que les idées chrétiennes régnèrent, le mysticisme, le ravage, la guerre, la déprédation, la servitude firent oublier les doctrines d'Hippocrate ou de Galien. Et les prêtres ressaisissant de nouveau la médecine, harmonisèrent leur manière de faire avec leurs croyances et la pratiquèrent dans les temples. Les spéculations théologiques et les rêveries mystiques des anciens furent encore une fois en possession de faire la loi dans une grande partie du monde philosophique, et l'on vit des hypothèses imaginées par quelques rêveurs de Memphis et de Babylone demeurer les fondements d'une science révérée pour son obscurité, qui la faisait passer pour merveilleuse et divine.

L'esprit humain, *enchaîné par ses opinions théologiques,* se méconnut lui-même, douta de ses propres forces, se défia de l'expérience, craignit la vérité, dédaigna sa raison, et l'abandonna pour suivre aveuglément l'autorité (dixit magister). L'homme alors fut une pure machine entre les mains de ses tyrans et de ses prêtres qui, seuls, avaient le droit de régler ses mouvements. Conduit toujours en esclave, il n'est pas étonnant qu'il en eût les vices et le caractère. Continuellement effrayé et sous l'empire de la peur, habitué à se défier de sa raison, il avait cessé de

raisonner, il fut plongé encore une fois dans l'ignorance et la peur, origine et pivot de toute religion. — L'incertitude où l'homme se trouvait par rapport à la divinité, était précisément le motif qui l'attachait à la religion. L'homme a peur dans les ténèbres tant au physique qu'au moral, sa peur devient habituelle en lui et se change en besoin; il croirait qu'il lui manque quelque chose, s'il n'avait rien à craindre.

De même celui qui s'est fait une habitude, dès son enfance, de trembler toutes les fois qu'il entend certains bruits ou prononcer de certains mots, a besoin de ces mots et a besoin de trembler · par là même il est plus disposé à écouter celui qui l'entretient dans ses craintes que celui qui tenterait de le rassurer — le superstitieux veut avoir peur; son imagination le demande; on dirait qu'il ne craint rien tant que de n'avoir rien à craindre.

Je les compare à ces malades imaginaires, que des charlatans intéressés ont soin d'entretenir dans leur folie, afin d'avoir le débit de leurs remèdes. Ainsi les médecins qui ordonnent un grand nombre de médicaments sont bien plus écoutés que nous qui recommandons un bon régime et donnons fort peu de médicaments. Il semble que plus les choses sont inconcevables, plus l'homme a de tendance à les croire divines; plus elles sont incroyables et plus il s'imagine qu'il y a pour lui de mérite à les croire.

Bref, ce qu'il y a de plus évident c'est que depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nous, *la théologie a toujours détourné la philosophie de sa véritable route*. C'est elle qui la changea en un jargon inintelligible, propre à rendre incertaines les vérités les plus claires: c'est elle qui convertit l'art de raisonner en une science de mots et qui jeta l'esprit humain dans les régions aériennes de la métaphisique, où il s'occupa sans succès à sonder des abîmes inutiles et dangereux. Aux *causes physiques et simples*, cette

philosophie substitua des *causes surnaturelles* ou plutôt *des causes* vraiment *occultes*; elle explique des phénomènes difficiles par des agents plus inconcevables que ces phénomènes. Elle remplit le discours de mots vides de sens, incapables de rendre raison des choses, plus propres à obscurcir qu'à éclairer et qui ne semblent inventés que pour décourager l'homme, le mettre en garde contre les forces de son esprit, lui donner de la défiance contre les principes de la raison et de l'évidence, et entourer la vérité d'un rempart insurmontable.

Du XII$^e$ au XIV$^e$ siècle la philosophie étendue et complétée par la connaissance des ouvrages d'Aristote et les leçons des Arabes au lieu d'être asservie à la théologie, devient *presque* son égale, reprend une existence à elle et reçoit des formes arrêtées par les travaux des plus célèbres docteurs : *Alexandre de Hales, Albert le Grand, Saint-Bonaventure, Saint-Thomas-d'Aquin, Vincent-de-Beauvais*, les Anglais *Roger-Bacon, Duns-Scot* et *Raymond-Lulle, etc.* Malgré cela comme la magie, la cabale, l'alchimie, l'astrologie judiciaire, les charmes et la divination constituaient *la seule base médicale*, on comprend qu'elle fut reléguée par tous les hommes sérieux, parmi les plus délirantes folies de l'esprit humain, comme *la recherche* de la *pierre philosophale* (ou l'art chimérique de la transmutation des métaux) et de *la panacée universelle.* — Tout son rôle consistait alors à entasser des faits, à enregistrer des recettes et des arcanes. — On douterait même qu'elle eût bien conscience de son objet et de son but.

C'est du XIII$^e$ au XIV$^e$ siècle, au moment d'une lutte politique engagée entre Philippe-le-Bel et Boniface VIII, que *Frédéric*, dit-on, autorise le premier dans la Sicile et à Bologne la *dissection publique d'un cadavre tous les cinq jours.* Le célèbre *Moudini*, le seul dont les travaux nous parvinrent après Galien, sut profiter de ce privilége. — C'est de même

en 1374 que le *pape* accorda à la faculté de Montpellier *la permissison d'ouvrir les corps.*

A cette phase cabalistique et religieuse en succède une autre, c'est *la phase expérimentale,* préparée par l'invasion des Arabes, et qui se continue encore de nos jours, sous le nom de *philosophie moderne* et de *médecine rationnelle ou exacte.* Tandis que l'Anglais *Occam* et les Français *Buridan et Pierre d'Ailly* professent et défendent hardiment le nominalisme, l'on voit, *grâce aux Arabes,* l'érudition faire de nouveaux et d'immenses progrès. L'on voit les bibliothèques s'enrichir encore une fois, les ouvrages d'Aristote et de Galien être traduits, commentés et, brillant d'un nouvel éclat, ne pas tarder à être répandus dans l'Europe entière. *Rhasès, Haly-Abbas-Albucaris* et *Avicenne* furent les médecins célèbres de cette époquo, époque à laquelle le pape Sixte IV rendit une bulle par laquello toutes les Universités de l'Europe pouvaient se livrer aux études anatomiques.

Le xv^e^ et le xvi^e^ siècles nous montrent *un essai* de retour à la vraie philosophie qui, peu à peu, se sépare de la théologie, la combat et en triomphe. Alors apparaît l'immortel *Vesal, le créateur de l'anatomie humaine.*

La *prise de Constantinople,* la *découverte de l'imprimerie,* celle *de l'Amérique,* la *réforme de Luther furent cause du grand mouvement* qui s'opéra alors dans les esprits : tous les systèmes de l'antiquité furent reproduits : le spiritualisme de Platon qui compta pour partisans *Marsile Ficin,* de Florence, 1433, *Pic de la Mirandole, Pierre La Ramée,* 1502, qui périt à la Saint-Barthélemy, victime de son adversaire Charpentier.

Le sensualisme d'Aristote, qui eut pour défenseurs *Pomponace,* de Padoue (1462), et *Campanella,* de Calabre (1568).

Le mysticisme et la théurgie, qui, malheureusement, furent le point d'appui de *Théophraste Paracelse* (1493), cé-

lèbre médecin suisse. Son plus beau titre de gloire fut d'avoir secoué le joug du galénisme, d'avoir fait tomber son antagoniste dans un discrédit duquel il ne s'est jamais relevé, et surtout d'avoir attaché son nom à la loi des semblables en exposant la doctrine des signatures.

Vient enfin le pyrrhonisme auquel se rattachèrent les Français *Michel Montaigne* (1533) et *Charron* (1541), qui, par découragement, devinrent sceptiques.

Avec le XVI^e^ siècle, parut la *méthode expérimentale* qui contribua, pour une large part, à la création d'une science nouvelle, *l'anatomie* qui, ayant été affranchie de l'art de guérir proprement dit, fut étudiée en elle-même et pour elle-même. Science admirable qui marche de conquêtes en conquêtes, et dont l'étude est d'un si grand secours au lit du malade pour établir, dans la majorité des cas, un diagnostic assuré.

C'est à la même époque que s'opère une scission entre les disciples de Galien : *les uns* défendent l'humorisme pur, *les autres* appartenant à la secte des iatro-chimistes, secte fondée par *Senner* et *Sylvius de Lesboë*, professent que les matières acides, alcalines et sulfureuses engendraient seules les maladies, et que, pour les combattre, il fallait arriver à neutraliser ces causes morbides.

Nous arrivons, Messieurs, au XVII^e^ siècle, *quatrième époque* qui commence avec *Bacon et Descartes*, qui donnèrent naissance à la *méthode d'observation et d'examen.*

C'est au commencement de ce siècle, qu'*Harvey* découvre la *circulation du sang*, et que plus tard *Pecquet* parvint à découvrir le *réservoir du chyle.*

*François Bacon*, né à Londres en 1561, et mort en 1626, jugea que pour refaire la science philosophique, il fallait refaire la méthode ; c'était refaire tout entier l'édifice de l'esprit humain. Il voulut qu'au lieu de s'adresser aux notions de l'entendement à l'aide de la dialectique, on

procédât *par observation.* Il proclama que *l'expérience seule* appuyée de l'induction pouvait parvenir à la vraie science.

A l'exemple de Zenon de Citium, qui voulait écarter toute hypothèse et rétablir la certitude sur des bases inébranlables, il proclama le premier et après lui *l'axiome* depuis si célèbre et faussement attribué à Aristote *(nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu)*, à son exemple dis-je, il n'admit que ce qui tombe sous les sens.

*Hobbes, Locke* et *Berkeley* en Angleterre; d'*Holbach, Gassendi, Condillac, Bonnet, Helvetius, Voltaire, Diderot et d'Alembert* en France, font de même venir les idées des sens, les regardant comme des sensations transformées. Ce que l'on cherche à traduire aujourd'hui par : toutes les idées viennent de l'activité de l'esprit mis en rapport avec les objets.

*Cette école rendit d'immenses services aux sciences en général et à la médecine en particulier*, en nous faisant envisager la religion comme un édifice en l'air, la théologie comme n'étant que l'ignorance des causes naturelles réduite en système, comme n'étant qu'un long tissu de chimères et de contradictions, ne présentant en tous pays aux différents peuples de la terre que des romans dépourvus de vraisemblance, dont le héros lui-même n'est qu'un fantôme composé de qualités impossibles à combiner. Son nom, qu'on invoque pour exciter dans tous les cœurs le respect et l'effroi, ne se trouve être qu'un mot vague, que les hommes ont continuellement à la bouche sans pouvoir y attacher des idées ou des qualités qui ne soient démenties par les faits, ou qui ne répugnent évidemment les unes aux autres.

Nous devons donc à cette école d'avoir cherché à combattre cette ignorance qui rend les hommes dogmatiques, impérieux, et les porte à s'irriter contre tous ceux qui opposent quelques doutes aux rêveries que leurs cerveaux

ont enfantées. On doit lui savoir d'autant plus gré d'une telle réforme, qu'on se rappelle ces fanatiques qui, enivrés, s'égorgèrent les uns les autres, allumant des bûchers, commettant sans scrupule et par devoir les plus grands crimes, faisant ruisseler le sang humain, tout cela dans le but de faire valoir, maintenir ou propager les conjectures de quelques enthousiastes qui, par intérêt, par vanité ou par ambition troublaient la société.

*Sans cette école*, l'esprit humain infesté par des fantômes effrayants, et guidé par des hommes intéressés à perpétuer son ignorance et ses craintes, n'aurait jamais fait de progrès. On l'aurait forcé de végéter dans sa stupidité primitive, de demeurer un enfant sans expérience, un esclave sans courage, et afin qu'il ne pût jamais sortir du labyrinthe ou l'on avait égaré ses ancêtres, on ne l'aurait entretenu que des puissances invisibles desquelles son sort était supposé dépendre.

Avant 1789, n'était-il pas à la merci de ses prêtres, qui, se réservant le droit de penser pour lui et de régler sa conduite, étaient demeurés ses maîtres.

Mais vous en savez autant et peut-être plus que moi à ce sujet; poursuivons notre exposition :

*Descartes,* né en 1596 à La Haye en Touraine, et mort en 1650, à Stockolm, où la reine Christine l'avait appelé, entreprit pour la pensée ce que Bacon avait entrepris pour la nature. Sentant combien étaient peu solides la plupart des connaissances reçues, il résolut provisoirement de douter de tout et de reconstruire l'édifice entier de la science sur de nouvelles bases, en ne se fiant qu'à l'évidence. Il procéda donc toujours du doute à l'évidence, du connu à l'inconnu par une série d'examens et de déductions, qu'on a nommés de son nom école Cartésienne.

Comme nous nous rapprochons plus de notre temps,

vous me permettrez, Messieurs, de vous retracer les principales et différentes écoles depuis Bacon et Descartes : ce sera le moyen de vous prouver que la proposition que j'ai émise au commencement était vraie, à savoir que la philosophie et la médecine *étaient sœurs*, et que les progrès de l'une réfléchissaient toujours sur les progrès de l'autre. Mais déjà nous voyons apparaître à l'ombre des idées baconiennes, la *secte des iatro-mécaniciens* qui eurent pour défenseurs *Borelli*, *Baglivi* et *Boerrhaave*, le même auquel un Chinois écrivait : *M. Boerrhaave en Europe.* Les solides alors reprennent sur les liquides leur prépondérance. Et quoique les lois de la mécanique, de la chimie et de l'hydraulique fussent les seules à gouverner l'organisme qui n'était plus qu'une simple machine pour eux, nous ne devons pas moins considérer cette manière de voir comme un progrès et comme une tendance à démêler ou à découvrir *les causes naturelles.*

Depuis Bacon et Descartes, *trois époques* bien tranchées se dessinèrent :

La première qui s'étend de Bacon et Descartes à Leibnitz et comprend *cinq écoles principales :*

1° *L'école de Descartes ou cartésienne* qui compta pour partisans : 1° *Arnauld, Nicole, Pascal, Bonnet* et *Fénelon*, qui, en adoptant la doctrine du maître, l'épurèrent de tout ce qui pouvait s'y trouver de scepticisme en la coordonnant à l'ensemble de leurs croyances religieuses.

2° *Spinosa*, qui donna à cette doctrine un développement original en la poussant à ses dernières conséquences et arriva à l'*athéisme et au matérialisme.*

Il prit pour point de départ la notion de l'Être infini, qu'il considéra sous le point de vue de la substance. Il n'y a, selon lui, qu'une seule substance ; Dieu est tout et tout est Dieu. Les phénomènes finis ne sont que des apparences dont l'infini constitue la réalité. La substance infinie,

dans son activité nécessaire, a dû produire, de toute éternité, le monde qui la manifeste.

C'est, si vous le voulez, l'âme du monde décorant le spectacle de l'univers. C'est, en un mot, en faire en théologie, une divinité présente et active en tous lieux, comme le Dieu suprême des Stoïciens :

..... Superos quid quærimus ultrà ?
Jupiter est quod cumque vides, Jovis omnia plena. (Lucain.)

Les Stoïciens, en effet, considéraient ce monde comme un grand animal qui est Dieu lui-même (Senec., *quæst. natur.*, lib. 2, c. 45). Sextus Empiricus rapporte cet argument ingénieux et spécieux de Xénophon à ce sujet : S'il n'y avait pas d'âme ou d'intelligence dans cet univers, certainement il n'en existerait pas une dans vous-même ; mais vous avez une âme ou une intelligence, il faut donc qu'il en existe dans le monde ou l'univers ; car, d'où auriez-vous tiré la vôtre ? Ainsi le monde est doué d'intelligence, et par conséquent il est Dieu : « *Natura nihil sine Deo est, nec Deus sine naturâ, sed idem est uterque.* » (Senec., *de benefic.*, lib. 4, c. 7.).

3° *Malebranche*, qui fut un de ceux qui développèrent le *cartésianisme* sous l'influence religieuse, en *le revêtissant d'un caractère mystique.*

*La deuxième école* est *celle de Bacon* ou *empirisme.* Elle eut pour représentants principaux : *Hobbes, Locke, Berkeley* et *Gassendi.*

La lutte des deux écoles de *Descartes* et de *Bacon* enfanta *deux autres écoles :* le *scepticisme* et le *mysticisme. Le premier* défendu par *Lamothe Le Vayer*, *Huet* de Caen, évêque d'Avranches, et *Bayle du Carlat,* au comté de Foix.

*Le deuxième* représenté par *Vanhelmont* de Bruxelles, l'Anglais *Pordage,* l'Espagnol *Molinos, Fénelon* et *Poiret*, de Metz.

Ce *Vanhelmont* refusa de voir la cause des maladies, soit dans la corruption des humeurs, soit dans la disposition des solides seuls. A l'exemple de Paracelse, il refusa à la matière toute activité et proclama l'âme ou l'esprit comme le principe régulateur et unique de tous les phénomènes de l'économie animale, attribuant les maladies aux aberrations de ce principe intérieur intelligent qu'il appelait *archée* (αρκη, *principium*). Il n'y a, dit Vanhelmont, dans la nature, que deux causes, la matière et l'agent. L'agent, c'est la force séminale, l'archée qui nous pénètre et exécute non-seulement les fonctions de nutrition et de digestion, mais encore combat les maladies. Le fiel réside dans l'estomac et dans la rate.

Il repoussa la loi des contraires et la loi des semblables : la première comme absurde et opposée à la volonté de Dieu ; la deuxième parce qu'elle suppose l'union, la familiarité, la pénétration. Voilà à quelles aberrations conduit le mysticisme ! Et cependant il était logique. Il serait même à désirer que tous les théologiens et tous les spiritualistes lui ressemblassent.

*Stahl*, son disciple, reconnaissait également en nous un élément conservateur intelligent qu'il appelait, l'âme raisonnable, l'ενορκων, le πνερα des Grecs, le *spiritus* des Latins, l'*animus* de Lucrèce, laquelle, selon lui, réglait toutes nos actions. Ces dernières étant sous sa dépendance éprouvaient un désaccord toutes les fois que cette âme perdait de son équilibre.

On peut regarder à bon droit *Vanhelmont et Stahl* comme les *fondateurs de l'animisme*, du *spiritualisme* et du *vitalisme* même, car *le principe vital* de *Barthez*, professé et admis depuis par l'école de Montpellier, n'est pas autre chose qu'un être fictif ou supposé régissant tous les phénomènes de l'économie, les actes même les plus cachés de la vie organique. Selon Barthez, il sert de point d'union entre

l'esprit et la matière — comprenez si vous pouvez ! !

*Hoffmann* et *Cullen*, au lieu de faire dépendre les maladies d'un principe intelligent, attribuèrent le désaccord, le premier, au fluide nerveux, le deuxième, aux nerfs seulement.

*Sauvage*, l'un des chefs de l'école de Montpellier, associa les doctrines spiritualistes de Sthal, aux doctrines mécaniques de Boerrhave. Le premier, il eut l'idée de classer les maladies afin d'en faciliter l'étude et le traitement.

A ce moment retentissait dans toute l'Europe le nom de l'Ecossais *Brown*, disciple de Cullen. Il sapa par la base toutes les théories des solides, des humeurs et du principe animique. Et partant de ce principe que la vie ne s'entretient que par les stimulants externes et internes, il en conclut que le désaccord dépendait du trop ou du trop peu d'excitation des systèmes nerveux et musculaires, lesquels, selon lui, étaient le siége de l'irritabilité. Il divisa donc les maladies en *sthéniques*, provenant d'une surexcitation et en *asthéniques* provenant d'une sub-excitation, d'où une médication toute stimulante.

*La cinquième école* fut fondée au XVII^e siècle par *Leibnitz ;* ce philosophe, en cherchant à concilier Platon et Aristote, Descartes et Locke, tomba dans une espèce de *panthéisme.*

*Wolf* popularisa en Allemagne la doctrine de Leibnitz son maître et la compléta.

L'époque que nous venons de parcourir se fait remarquer déjà par deux nuances bien opposées : d'une part le *spiritualisme, l'animisme* ou le *vitalisme*; d'autre part l'*empirisme* ou le *matérialisme.*

Je n'ai que deux mots à dire pour combattre et confondre le *spiritualisme.* Si d'après ce système, l'homme, comme ils le prétendent, a une âme qui le fait mouvoir, penser, parler, digérer, respirer, qui, en un mot, préside à

toutes ses fonctions organiques, pourquoi nos fonctions s'accomplissent-elles en dehors de notre volonté ? N'est-ce pas reconnaître à cette âme une puissance et des attributs qu'elle ne peut avoir ?

Ces hypothèses enfantées par le spiritualisme étaient, comme on voit, renouvelées de la théologie chrétienne, empruntant à la cabale, à la magie, à l'astronomie, leurs principes généraux ; négligeant *l'étude de l'homme* pour n'envisager qu'*une entité*. De ce système naquit la médecine *expectante*, qui n'est rien moins que la *négation de la science* en général et de la *médecine en particulier*.

Quant *au matérialisme*, il trouva dans les *Spinosa*, les *Hobbes*, les *Locke*, les *Bayle*, les *Boerrhave*, les *Hoffmann*, les *Cullen*, les *Sauvage* et les *Brown* de courageux défenseurs. Mais, cette doctrine ne trouva que très peu de sectateurs dans un monde encore trop enivré de fables pour écouter la raison. Comment ces philosophes et ces médecins auraient-ils pu donner un libre essor à leur génie, perfectionner la raison, accélérer la marche de l'esprit humain devant l'affreuse perspective qui les attendait ! Car, sous peine d'être persécutés de la façon la plus cruelle, on leur criait de renoncer à la raison, de la soumettre à la foi, c'est-à-dire à l'autorité des prêtres. Ce ne fut donc qu'en tremblant que les grands hommes entrevirent la vérité, très-rarement eurent-ils le courage de l'annoncer, car ceux qui ont osé le faire, ont été communément punis de leur témérité. Grâce à certaine secte, il ne fut jamais permis de penser tout haut, ou de combattre les préjugés dont l'homme est partout la victime et la dupe. Encore aujourd'hui, tout homme qui a l'intrépidité d'annoncer des vérités au monde est sûr de s'attirer la haine de certains personnages, et une infinité de désagréments..... trop connus pour que j'aie besoin d'en faire ici l'énumération.

Il est à remarquer que dans tous les âges, on ne put,

sans un danger imminent, s'écarter des préjugés que l'opinion avait rendus sacrés, qu'il ne fut pas permis de faire des découvertes en aucun genre, que tout ce que les hommes les plus éclairés ont pu faire, a été de parler à mots couverts, et souvent, par une lâche complaisance, d'allier honteusement le mensonge à la vérité. Que plusieurs mêmes eurent une double doctrine, l'une publique et l'autre cachée; la clef de cette dernière s'étant perdue, leurs sentiments véritables devinrent inintelligibles, et par conséquent inutiles pour nous.

Nous en sommes *à la deuxième époque* qui s'étend de Leibnitz à la fin du XVIIIe siècle, et qui comprend *quatre écoles* principales, savoir:

1re L'école *Française* dont les idées se portèrent principalement vers *l'empirisme de Locke*, lequel avait admis comme possible, dans la matière, *la faculté de penser* et avait combattu dans son *Essai sur l'entendement humain*, l'hypothèse des idées innées, tentant de montrer que toutes, simples ou composées, dérivaient des sens et de l'expérience.

Les représentants de cette école furent:

1° *Condillac* de Grenoble (1715), qui popularisa le plus l'empirisme en France. Partant de l'hypothèse d'une statue qui reçoit successivement les différents sons, il ramena toutes les facultés actives de l'âme à la sensibilité; selon lui, toutes nos idées ne sont que des idées transformées.

2° *Charles Bonnet* (1720) de Genève, qui n'accorda à l'âme que la propriété de sentir et une force motrice.

3° *Helvetius* (1715) de Paris, fils d'un médecin hollandais, qui, dans son livre *de l'Esprit*, ramena tout à la perception sensible.

4° *La Mettrie, d'Holbach*, qui assimilèrent l'homme aux animaux.

5° *Voltaire, Diderot* et *d'Alembert* qui, en combattant toute religion positive comme une imposture des prêtres, rap-

pelèrent l'esprit dans des voies dont il n'aurait jamais dû s'écarter, malgré une opposition assez grande de Jean-Jacques Rousseau.

Ces philosophes prouvèrent que la religion n'a fait en tout temps que remplir l'esprit de l'homme de ténèbres et le retenir dans l'ignorance de ses vrais rapports, de ses vrais devoirs et de ses intérêts véritables. Ils soutinrent que ce n'est qu'en écartant ses nuages et ses fantômes, que nous découvrirons les sources du vrai, de la raison, de la morale, et les motifs réels qui doivent nous porter à la vertu.

C'est à cette époque que la France s'enorgueillit d'avoir donné le jour à l'illustre *Théophile Bordeu* né à Iseste en 1722, au milieu des Pyrénées, et mort en 1776. Bordeu peut être regardé comme un des plus grands médecins que la France ait produits. Le premier il jeta les fondements de la doctrine de l'organicisme qui, développée par l'école de Paris à la fin du XVIII[e] siècle et pendant les premières années du XIX[e], règne encore aujourd'hui. Le seul reproche qu'on peut lui faire, c'est d'avoir admis l'âme rationelle de Stahl et d'avoir assujetti les maladies aux coctions et aux crises. *Barthez*, qui lui succéda, n'eut que le mérite, comme je l'ai dit, d'avoir substitué, sans trop savoir pourquoi, le vitalisme à l'animisme de Stahl.

La 2[e] école fut *l'école Anglaise*, chez laquelle l'esprit de Bacon domina toujours.—Ainsi *Dodwels, Collins, David Harley, David Hume,* suivirent dans le point de vue *exclusivement matérialiste* les recherches psychologiques de *Hobbes* — malgré Samuel Clarke qui soutint la liberté et la spiritualité de l'âme.

La 3[e] école fut *l'école Ecossaise* — représentée par *Thomas Reid*, qui donna pour fondement à la philosophie les principes du sens commun — *Hutchesson*, qui plaça le principe du devoir dans les affections désintéressées — et par *Priestley*, *Price*, *Fergusson*, *Adam Smith*, etc.

La 4e école fut *l'école Allemande* appelée encore *Criticisme*, qui soumit à la critique toutes les connaissances humaines ; ses représentants furent: *Kant*, né à Kœnigsberg en Prusse (1724) — *Feichté* né à Lusace (1762), entreprit de terrasser le scepticisme, en donnant à la philosophie toute la certitude des sciences exactes — il ne fit en un mot que de l'idéalisme ; — son dernier représentant fut Schelling.

Nous arrivons enfin à *la troisième époque*, qui s'étend de la fin du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours et qui comprend *trois écoles* principales savoir :

1° L'école *sensualiste* ou *sensualisme* qui a pris pour point de départ la sensation : de la sensation se tire *le matérialisme* métaphysique, moral, politique et religieux. Quant aux écoles dites chimiques, physiques, mathématiques et mécaniques, à proprement parler elles n'existent pas, puisque toutes ont pour but de s'adresser non pas exclusivement à la matière mais bien à ses propriétés ; ses principaux représentants sont :

Le célèbre *Cabanis*, illustre médecin et profond philosophe, tout à la fois.

*Haller*, — *Bichat*, — *Magendie*, — *Broussais*, *Laënnec*, — *Corvisart*, etc., etc., les continuateurs des Hoffmann et des Boerrhaave, — *Destutt de Tracy*, — *Garat*, et *Laromiguière*, qui a substitué à la sensation l'attention.

2° L'école *théologique* qui a pris pour point de départ la révélation ; des dogmes de la révélation se tirent alors une psychologie, une morale, un art et une religion mêlée de spiritualisme et de mysticisme, ses représentants sont : J. de *Maistre*, de *Bonald*, *Gerbet*, etc.

3° L'école *éclectique* ou *spiritualisme* rationnel, ne procède ni de la sensation ni de la révélation, elle les reconnaît l'une et l'autre, mais elle les apprécie à leur valeur. *L'éclectisme* part de la conscience ou de la connaissance de l'homme et en déduit, par la raison, une théorie philoso-

phique par laquelle il prétend éclaircir ou compléter les deux systèmes entre lesquels il se porte médiateur. Ses défenseurs sont : *Royer-Collard, — de Gérando, — Keratry, — Droz, — Cousin, — Jouffroy, — Maine de Biran,* etc.

Reportez-vous, messieurs, à ce que je vous ai déjà dit de ces deux dernières et prétendues écoles, et vous conviendrez avec moi qu'elles n'ont pas droit de fixer plus longtemps notre attention. Ne l'oubliez pas, il s'agit de croyance et non de science : une croyance ne se discute pas.

Je vous montrerai, au contraire, dans la prochaine leçon, l'influence énorme qu'a eue l'école matérialiste, l'impulsion qu'elle a donnée à toutes les sciences en général et à la médecine en particulier, au point que ceux même qui se disent le plus spiritualistes sont le plus matérialistes dans leurs actes.

# SEPTIÈME LEÇON.

## DU MATÉRIALISME, DU SPIRITUALISME,

### COMMENT HAHNEMANN PROCÉDA !

---

Messieurs,

L'énumération que je vous ai faite dans la dernière séance ne suffit-elle pas pour vous convaincre que la direction qu'a prise la médecine depuis Bacon et Descartes, répond aux principales idées philosophiques régnantes de l'époque, imbue qu'elle est de l'esprit des différents systèmes philosophiques qui se sont succédé depuis.

Ainsi, d'une part, vous avez les *spiritualistes, animalistes* ou *vitalistes*, dont les représentants furent : les *Vanhelmont, Stahl,* apôtres sincères et chaleureux de la médecine expectante, — les *Sydenham,* les *Frédéric Hoffmann,* les *Barthez,* etc. ; d'autre part, le matérialisme avec plus ou moins de nuances, représenté par les *Brown,* les *Boerrhaave,* qui préconisèrent la médecine perturbatrice ou agissante, — les *Haller,* le véritable fondateur de la phisiologie, les *Cabanis,* les *Pinel,* les *Corvisart,* les *Broussais,* les *Bichat,* etc., etc.

Avant de faire connaître notre manière de voir, disons un mot de ces différentes écoles qui se sont partagé le champ de la science médicale, afin de montrer à quelles

divagations on peut se livrer quand on ne veut pas envisager la question sous son véritable jour.

Commençons par les *spiritualistes, animistes* ou *vitalistes,* ces médecins philosophes qui, sans donner de notions positives sur *les principes de la vie* ou *agent vital, force vitale, cause prochaine de la vie*, etc., émirent une foule d'opinions qui donnèrent lieu plus tard aux conceptions les plus étranges. Chaque auteur, malgré les raisons plus ou moins séduisantes qu'il apporta en faveur de son opinion, malgré toute l'imagination qu'il pouvait déployer, savait qu'il n'arriverait jamais à pénétrer jusque dans les profondeurs mystérieuses de l'essence vitale. Mais qu'importe? cette école a trouvé très-commode d'admettre un être à part, hypothétique, le seul à qui il soit donné de mettre en jeu la machine animale. On a beau ne point en déterminer la nature, en déclarer même l'existence douteuse, elle n'en fait pas moins résider en lui toutes les aptitudes, tous les pouvoirs, voire même toutes les altérations morbides, abstraction faite de la matière, ne considérant le corps humain que comme une chose secondaire. Comprenez-vous qu'on puisse admettre une âme, une essence, un principe vital, *une force en dehors de son enveloppe.* Défendre de pareilles hypothèses, n'est-ce pas vouloir défendre l'inconnu, tomber dans l'incompréhensible et l'inintelligible.

Qu'est-ce l'âme, si ce n'est l'assemblage de nos organes d'où résulte la vie?

Qu'on le sache bien! toutes nos actions sont subordonnées à l'état dans lequel se trouve notre organisme. A l'exemple de *Hahnemann,* on peut très-bien concevoir, et à plus forte raison expliquer *l'harmonie vitale,* en admettant la présence d'une force invisible par elle-même, une et indécomposable qui, unie étroitement à la matière, maintient l'équilibre des fonctions et les fait converger

vers un but commun, cette force qui n'est reconnaissable que par *les effets* qui sont produits dans le corps, peut très-bien *tirer son existence du milieu dans lequel nous vivons,* sans que, pour cela, nous nous croyions déchus.

Si, comme le prétendent les spiritualistes, l'âme est une substance inconnue, qui n'a ni forme, ni couleur, ni étendue, ni parties, une force secrète distinguée du corps, un esprit dont on n'a aucune idée, en un mot, une émanation divine qu'on suppose combinée au corps; si, comme ils le prétendent, l'âme diffère ainsi du corps et qu'elle ne peut avoir aucun rapport avec lui, leur union me paraît chose impossible, et de plus, son action devrait être tout à fait différente de celle du corps. Ce qui n'est pas, car, ces deux substances si diverses par leur essence, agissent toujours de concert et ne sauraient agir autrement. D'où je conclus que toutes *nos facultés* sont *des résultats nécessaires de notre organisation,* laquelle représente le principe caché des actions et des mouvements du corps humain.

Qu'on ne vienne pas nous dire que *l'âme*, ce principe de la vie qui n'a rien de commun avec la matière, par son union avec le corps, constitue un *mystère?* car, qui dit mystère, dit quelque chose *d'incompréhensible,* de contradictoire, d'absurde en un mot. — Donc si les spiritualistes n'y comprennent rien, comment pouvons-nous y comprendre quelque chose, nous, et comment peuvent-ils affirmer une chose dont ils sont incapables de nous donner aucune idée.

Il est vrai que quand on admet par la foi, un être surnaturel, un pur esprit — premier mystère — il ne coûte pas davantage d'en admettre un de plus. — La raison s'étant fait violence une fois, elle peut se faire violence encore bien d'autres fois.

Tous ces principes religieux ne sont donc, comme vous voyez, messieurs, qu'une affaire de pure imagination;

cela est si vrai, qu'on demande à une personne du peuple si elle croit en un pur esprit, elle sera d'abord étonnée elle-même qu'on puisse en douter — qu'on insiste, qu'on lui demande quel sens elle attache à ce mot — on la jettera dans le plus grand embarras. On ne tardera pas à s'apercevoir qu'elle est incapable d'attacher aucune idée réelle à ce mot qu'elle répète sans cesse ; un pur esprit est un pur esprit dira-t-elle : telle sera sa réponse.

De plus chaque peuple ne se flatte-t-il pas d'avoir son créateur, d'avoir reçu de lui des instructions particulières. Les adhérents de ces différents cultes ne s'accusent-ils pas les uns les autres de superstition et d'impiété. — Les chrétiens n'ont-ils pas horreur de la superstition payenne, chinoise, mahométane et ne trouvent-ils pas que l'Alcoran n'est qu'un tissu de rêveries impertinentes et d'impostures injurieuses à la divinité — les mahométans de leur côté ne traitent-ils pas les chrétiens d'idolâtres et de chiens — les catholiques romains, eux, ne traitent-ils pas d'impies les chrétiens protestants ; ceux-ci ne déclament-ils pas sans cesse contre la superstition romaine. — Qui a tort ou raison ? Chacun s'écrie : c'est moi ! chacun allègue les mêmes preuves : chacun nous parle de ses miracles, de ses devins, de ses prophètes, de ses martyrs.

Si l'on voulait, messieurs, se donner la peine d'analyser *ce sens intime* auquel on attache tant de prix, auquel on donne tant de poids et qu'on oppose à nos arguments, on verrait que ce penchant invincible inhérent à tout homme, qui lui retrace malgré lui l'idée d'un être tout puissant, qu'il ne peut totalement expulser de son esprit, et qu'il est forcé de reconnaître, en dépit des raisons les plus fortes qu'on peut lui alléguer, on verrait, dis-je, que cette persuasion profonde n'est que *l'effet d'une habitude enracinée* qui, faisant fermer les yeux sur les preuves les plus démonstratives, ramène le plus grand nombre des hommes, et sou-

vent même les personnes les plus éclairées *aux préjugés de l'enfance.*

Le fait de l'habitude est si grand que j'ai connu au lycée, et le cas mérite d'être cité, un jeune homme qui, habitué par sa mère à trembler toutes les fois que le tonnerre grondait, et à trouver un refuge sous ses jupons — une fois au milieu de nous, fut à la torture, lorsque pour la première fois il entendit la foudre; à tout prix, il lui fallait un jupon, voire même celui de notre concierge.

Toutes les religions, messieurs, sont aisées à combattre, mais très-difficiles à déraciner. La raison peut rarement contre l'habitude qui devient, comme on le dit, une seconde nature. Du reste, que d'actions dans notre vie qui ne deviennent qu'une affaire d'usage et de mode; il faut faire, dit-on, comme tout le monde. Et alors on s'en tient ordinairement aux idées de ses pères, aux lois de son pays, à celles de celui qui, ayant la force en main, doivent être les meilleures. Ainsi n'est-il pas évident que si nos ancêtres n'avaient pas repoussé autrefois les Sarrasins, nous serions aujourd'hui aussi bons musulmans que nous sommes chrétiens. La raison du plus fort est toujours la meilleure. Les armes et la volonté de celui qui commande en maître, décident seules des lois qui doivent être les plus utiles au salut des autres.

Ce fut toujours aux dépens des nations que la paix fut conclue entre les rois et les prêtres; mais il est bien entendu que ceux-ci conservèrent leur prétentions malgré tous les traités. C'est ainsi que dans l'ancien temps, la religion, pour ceux qui gouvernaient, n'était qu'un instrument destiné à tenir les peuples plus fortement sous le joug.

Ces considérations vous suffiront je pense, pour vous faire voir le néant de cette école dite spiritualiste, animiste ou vitaliste. Passons maintenant à l'école rivale, celle des matérialistes :

Pour expliquer le phénomène de la vie, les uns accordent *a priori* aux corps vivants une seule propriété générale; telle que *l'irritabilité de Glisson*, *l'incitabilité de Brown*, *l'excitabilité de Rolando*; les autres, comme *Bichat*, *Bordeu*, *Haller*, remontant des faits particuliers aux lois plus générales, reconnurent des propriétés du premier ordre, mais multiples et hétérogènes, telles que *la sensibilité* et *la contractibilité*.

*Chaussier*, en dehors de la *sensibilité*, admit la *motilité* et la *caloricité*, propriétés fondamentales qu'il subordonna hypothétiquement en manière d'acquit à un principe homogène, qui, sous l'appellation de force vitale, reçut celle de principe vital par *Richerand*.

Parlerai-je de cet *agent nerveux* considéré par certains physiologistes comme *cause de la vie*. Pour eux cet agent vital est l'équivalent des esprits animaux admis par les anciens, du fluide nerveux de *Cullen*, de l'esprit d'animation de *Darwin*.

Nous ne nous donnerions pas la peine de rapporter toutes ces opinions, si elles n'avaient pour conséquence de ne voir dans l'action primitive des modificateurs externes, qu'une cause nécessaire de stimulation, et par suite de maladie, en supposant cette stimulation amoindrie, ou augmentée, ou pervertie. La vie, nous le savons, ne peut se développer qu'à la condition de se trouver dans un milieu convenable et approprié. Mais la diversité des éléments qui constituent ce milieu échappant à nos investigations, nos recherches et nos analyses, nous ne savons que de loin ou qu'à peu près les points sur lesquels portent ces modifications ou changements extérieurs. Cette diversité des éléments extérieurs, nous conduit à avouer que nous ne savons pas le pourquoi des modifications qu'ils apportent dans les corps humains, dont les éléments constitutifs ne sont pas moins variés et diversifiés.

Ce que nous sentons tous, sans pouvoir le définir, c'est que l'action vitale se soutient en harmonie avec les modificateurs externes, tant qu'une cause étrangère à notre perception ne vient pas interrompre le bon rapport qui existait entre eux d'une part, et les besoins de notre économie d'autre part. Mais il ne faut pas voir là de lutte entre la vie et le monde extérieur, comme le croient la généralité des médecins ; dans un cas donné, l'organisme succombe mais ne lutte jamais.

Chaque agent extérieur modifie l'homme dans son ensemble, déploie son action sur tout son être, tout en agissant chacun à sa manière.

Les avantages de l'école matérialiste furent immenses, incalculables :

*Haller*, pour affranchir la physiologie de toutes ces hypothèses dont elle se couvrait, en appela à *la méthode expérimentale.* Il étudia d'abord *chaque fonction* l'une après l'autre, cherchant à les rattacher à des *éléments anatomiques fixes.* Cette étude analytique lui permettait ensuite d'embrasser l'ensemble. Grâce *à la physiologie* on put donc étudier les *manifestations vitales.* On put se rendre compte *de l'usage des organes* et *du jeu des appareils* dans les principales fonctions. C'est ainsi qu'au commencement de ce siècle, les *Magendie*, les *Serres*, les *Flourens*, les *Cl. Bernard*, et tant d'autres, ont forcé par leurs vivisections la nature vivante à dévoiler les mystères des fonctions physiologiques. C'était inviter les thérapeutistes à entrer dans la même voie.

*Cabanis*, de son côté, entreprit de prouver que la médecine était une science exacte et du nombre de celles qui, offrant une démonstration, peuvent être assises sur des bases inébranlables.

*Pinel*, le célèbre fondateur de la nosographie, vint confirmer cette manière de voir en créant sa *Nosographie philosophique*, ouvrage dans lequel il classait et décrivait tou-

tes les maladies. Pour lui une maladie était connue du moment où on lui avait assigné un rang dans un cadre nosologique.

Pinel est le premier qui sut donner à la pathologie un certain attrait en la présentant sous une forme simple, nouvelle, et en la circonscrivant dans un cadre parfaitement arrêté et déterminé d'après l'étude des maladies, l'analyse des phénomènes et la similitude des symptômes. Je regarde donc cette création comme un véritable progrès. Efforts louables de la part d'un homme qui, en cherchant à déterminer le vrai caractère d'une maladie et le rang qu'elle doit occuper dans un tableau nosologique, n'a voulu que mettre un peu d'ordre et de concision là où il n'y avait que désordre et confusion. Cette nosographie peut être parfaitement conservée, complétée, s'il y a lieu, refaite même au besoin sans pour cela porter atteinte aux attributs spécifiques des maladies.

Avant lui, du reste, *Sauvages, Cullen, Sogar, Vogel, Linné* et bien d'autres sentirent toute l'importance d'une bonne classification, mais ils échouèrent dans leur tentative.

Pinel a fait pour la pathologie ce que nous serons obligés de faire un jour pour l'*étude du traitement ou du remède*, et déjà même aujourd'hui je reconnais quelle tendance nous avons à opérer certains rapprochements entre plusieurs médicaments. C'est ainsi que nous avons ce que nous appelons : les *antipsoriques*, les *antisyphilitiques*, les *antisycosiques*, etc., etc.

Au même moment florissaient et devaient arriver à leur apogée d'autres sciences naturelles, comme l'*anatomie*, la *physique*, la *chimie*, etc., etc.

*Bichat* vint qui interrogea les cadavres et, créateur de l'*anatomie pathologique*, il nous apprit non-seulement à connaître le siége et les ravages des maladies, mais encore à apprécier l'*état sain par l'état malade et vice versâ.*

S'élève tout à coup le fougueux *Broussais* qui, croyant renverser la célèbre dicothomie brownienne, proclame sa doctrine soi-disant physiologique. Mais, il ne fait que ressusciter l'incitabilité de Brown en créant son irritation. Dans ce système, toute maladie est regardée comme résultat d'une cause, et cette cause c'est l'irritation elle-même ou l'inflammation. N'admettant pas de maladies générales, il veut que désormais on s'adresse à l'anatomie pathologique, *toute maladie* étant, selon lui, *le cri d'un organe souffrant* qu'il faut découvrir.

En voulant rapporter toutes les infirmités humaines à deux modifications pathologiques aussi générales, l'*irritation* et l'*ab-irritation,* son tort fut de s'élever non pas jusqu'à la cause organique première de la maladie, mais bien de n'embrasser qu'une seule espèce de lésions ou de sensations. C'était commettre la même faute que commirent les écoles physiques, mathématiques et chimiques, qui, elles aussi, voulaient déterminer la nature de la modification subie par les organes. Formuler ainsi la médecine, c'était annihiler la thérapeutique, car il n'y avait plus de lien possible entre la pathologie et elle.

*Laënnec*, son antagoniste, en lui reprochant avec raison de remonter jusqu'aux causes prochaines et de confondre entre elles les maladies les plus distinctes en leur attribuant une cause semblable, ne nous apprend rien de plus, s'en tenant à une critique pure et simple.

En Italie brillait de son côté le célèbre *Rasori* dont le système reposait sur des hypothèses non moins hasardées.

Dans ces derniers temps vous avez vu *M. Louis* fonder ce qu'on a bien voulu appeler l'école numérique — médecine d'arithmétique qui se borne à des *statistiques*, qui en appelle aux sens et non à la raison pour observer, qui, d'après tant de symptômes, tant de guérisons, tire ses déductions empiriques.

Inutile de vous mettre sous les yeux le tableau des différents systèmes qui sont professés par nos *Purgon* et *Sangrado* modernes; vous, leurs élèves, devez les premiers les connaître et en être étonnés.

Le seul mérite de l'école officielle et c'en est un grand à mon avis, c'est de défendre avec autant de bonheur, d'opiniâtreté que de courage le *matérialisme physiologique. Bérard*, mon maître d'heureuse mémoire, en a porté après *Cabanis*, l'étendart d'une main non moins ferme qu'invincible.

Je ne dirai rien de *l'éclectisme* qui ne se prononce ni pour telle méthode ni pour telle autre. Du reste *l'éclectisme* pour beaucoup n'est que de l'individualisme pur.

Quant à ces hommes de science comme MM. *Rostan* — *Piory* — *Bouillaud* — et tant d'autres dont je me plais à reconnaître l'immense talent d'observation — on pourrait les regarder à bon droit comme les continuateurs de Broussais, en substituant à la loi d'irritation une classification des maladies qui ne repose que sur une augmentation ou une diminution des éléments anatomiques.

En effet, quel but se proposent-ils dans leurs études et leurs recherches ? la solution du problème suivant : savoir reconnaître sur *un cadavre* d'après les *lésions* et *altérations organiques* un *cas pathologique donné*, lequel sur le *vivant* doit se traduire à leurs yeux par des *signes physiques, anatomiques locaux* — par conséquent les symptômes généraux mis à part. Ce qui les conduit à combattre l'affection surtout par des *moyens locaux*, moyens que l'expérience a montrés être le plus efficaces. — Ils sont donc *exclusivement anatomistes* en pathologie et *empiriques* en thérapeutique.

On ne saurait trop répéter que l'anatomie pathologique en les portant à localiser toutes les maladies, les a éloignés de l'étude des affections dynamiques ou générales — par la même raison, ils ne veulent pas remonter dans l'étude

des causes plus haut que l'accident immédiat qui a été l'occasion de développement pour la maladie. Cependant, interrogez l'expérience, lisez même tous vos auteurs et vous verrez que le plus grand nombre des maladies se présentent par des symptômes généraux d'abord, qu'ensuite elles se localiseut en un point quelconque de l'organisme, souvent pour envahir de nouveau tous les systèmes jusqu'au jour où survient la mort.

Nous aurons du reste l'occasion d'y revenir plus tard en traitant de la pathologie et de la thérapeutique et de prouver que leurs oscillations, leur hésitation dans le choix des moyens thérapeutiques ne provient que de l'absence d'une loi générale qui sert à exprimer le rapport fixe, invariable et constant qui doit exister entre la pathologie et la thérapeutique.

Si la loi des semblables dont on trouve le germe dans la doctrine hippocratique est restée ensevelie dans l'obscurité pendant des siècles, cela s'explique donc par l'influence longtemps continuée du galénisme. L'impossibilité où elle fut de triompher tenait à ce que cette loi présentée plutôt que découverte fut toujours associée aux systèmes divers qui se succédèrent, jusqu'à ce qu'enfin par lassitude et par impuissance, on en revînt à *l'expérience*, à *l'observation* sans mèlange d'aucune vue systématique. Donc pour nous résumer :

La science médicale après avoir emprunté ses ressources à la sorcellerie, après avoir été superstitieuse, mystique, spiritualiste, dogmatique, organimiste, chimique, mathématique même si l'on veut, après avoir reçu les impressions passives et dominantes des préjugés et de l'esprit de chaque époque, fantôme sans consistance et sans avenir, en était là à se demander dans quelle voie elle devait s'engager quand d'un souffle et avec le plus grand succès *Hahnemann*, il y a de cela plus d'un demi-siècle, dissipa

toute incertitude en créant son *dynamisme* et sa *loi des semblables*.

Au moment où surgit cet homme de génie, la médecine représentait un véritable chaos. Tout en utilisant avec bonheur les œuvres de ses devanciers et les faits du passé au profit de sa doctrine, *Hahnemann* fit bientôt justice de toutes ces conceptions aventureuses, de ces systèmes factices et si divers qui se sont succédé depuis Hippocrate jusqu'à Broussais, systèmes que dément l'expérience et que repousse la raison. Furent jugés et condamnés par lui la coction d'*Hippocrate*, — le strictum et le laxum de *Themison*, — la solidisme de *Frédéric Hoffmann*, — les archées de *Vanhelmont*, — le spiritualisme de *Stahl*, — l'humorisme de *Sylvius de le Boë*, — l'éclectisme de *Boerrhave*, — la dichotomie *Brownienne*, — le spasme de *Cullen*, — l'irritation de *Broussais*, etc. La science, en effet, n'avait rien à gagner avec tous ces principes faux et mal établis, c'est pourquoi il les attaqua dans ce qu'ils avaient d'essentiel et de fondamental, nous apprenant à ne croire et à n'admettre que *des faits*, ce que *nos sens nous démontrent* et à nous défier toujours de notre intelligence dès que nous voudrions élever quelque théorie.

Cet *Hippocrate* du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle affranchit de nouveau la médecine de la philosophie et la *constitue science indépendante*, bannissant toute hypothèse empruntée à la théologie et aux sciences étrangères à la physiologie et à la pathologie proprement dites.

A *Bacon*, il emprunte son *analyse* et sa *méthode expérimentale*, en disséquant, passez moi le mot, je vous prie, chaque médicament et en recueillant avec soin tous les phénomènes qu'il produit; ce qui l'amena à la *loi des semblables*:

Personne, avant lui, n'avait regardé *l'expérience pure* comme la seule et véritable source de la matière médicale, personne n'avait songé à ériger en principe général de

l'art de guérir *la loi des semblables*, dont l'application jusqu'à lui n'était considérée que comme une exception.

N'est-il pas curieux aujourd'hui, que des confrères qui combattent l'homœopathie et feignent de ne pas accepter ses principes, veuillent rattacher notre doctrine au passé de la science en citant tous les chefs d'école qui, plus ou moins, entrevirent cette grande vérité qu'il n'était réservé qu'à *Hahnemann* de mettre au jour et de faire briller de tout son éclat.

A *Descartes*, il lui emprunta son *cogito, ergo sum* pour établir l'*existence* de *l'infini* et *celle des corps* qu'il fonde sur la *véracité même de cet infini*. C'est ainsi qu'il est arrivé à créer *son dynamisme*. Par cette loi il a donné aux faits un caractère *de vie* que leur refusait la philosophie baconnienne. Pour arriver à ce résultat, *Hahnemann* devait concilier le double point de vue *a posteriori* et *a priori*, l'*analyse* et la *synthèse*. Son *dynamisme*, il faut bien le dire, n'est qu'une réminiscence du panthéisme, considérant la création dans son infini et dans ses variétés comme la manifestation d'une *unité absolue* que vous dénommerez comme vous voudrez. En vertu de cette unité absolue, il conçoit le lien harmonique qui enchaîne toutes les existences appelées à jouer un rôle spécial.

C'est la gloire de *Hahnemann*, d'avoir compris l'unité indivisible de la vie physiologique, et par conséquent d'avoir reconnu, non des forces vitales comme le voulait Bichat, mais une force vitale indécomposable de sa nature et à manifestations diverses selon les organes ou les appareils organiques où on la recherche et où on l'étudie.

*Hahnemann* en créant son *dynamisme* a créé un principe nouveau, qui désormais sera le point de départ des découvertes qui devront s'accomplir en physiologie. Le moment n'est donc plus où la médecine sous l'empire de la philo-

sophie se laissait dominer par elle, puisque ne préjugeant rien sur la nature des choses, elle se contente de réduire en lois les faits observables, se tenant au positif pour poursuivre et atteindre son but.

Avec des principes comme ceuxqu'Hahnemann a mis au jour on peut affirmer que l'avenir lui appartient.

Comprenez-vous maintenant de la part de nos adversaires, cette opposition de calcul et d'intérêt? comprenez-vous cette ligue, ces croisades entreprises contre nous? comprenez-vous que n'ayant pu entraver en rien les progrès de l'homœopathie, ce qu'ils ne purent obtenir par les vexations de toute sorte, par les négations de toute nature, ils aient tenté dans leur épouvante et dans leur rage de l'avoir par la violence en nous fermant leur école, leurs sociétés, en invoquant telle ou telle loi pour nous forcer au silence et nous empêcher de professer une doctrine qui leur porte ombrage?

Je traiterai dans la prochaine séance du dynamisme vital en particulier. Ce sera résoudre le deuxième terme du problème que j'ai posé dans une de mes leçons précédentes; mais l'étude de l'homme nous entraînera à d'autres études non moins indispensables qui comprennent la science médicale proprement dite.

# HUITIÈME LEÇON.

## DYNAMISME VITAL.

---

Messieurs,

Les anciens philosophes et médecins qui voulaient traiter de la vie, comprenaient l'étude de *la nature entière*, (φυσίς) (nature), (λογος) (discours), d'où est tiré *physiologie*. C'est ainsi qu'Hippocrate, pour désigner l'assemblage immense des êtres, des matières diverses, des combinaisons infinies, des mouvements variés dont nos yeux sont témoins, appelait *nature*, ce que, de nos jours, on désigne sous le nom de *force*, de *principe vital*, et enfin de *dynamisme vital*.

Il n'est aucun sujet dans lequel on n'ait trop prodigué l'emploi du mot *nature*, pour désigner quelque principe de mouvement, quelque force ou propriété essentielle et fondamentale.

Peu nous importe, que la nature soit considérée comme puissance créatrice de l'univers *(natura naturans)*, ou prise pour l'ensemble de l'univers ou des êtres créés *(natura naturata)*; que, regardée par les uns comme l'essence de chaque chose, elle représente pour les autres l'ordre éternel ou la révolution successive des choses, comme le mou-

vement des astres, de la terre, le cours des saisons et le torrent des âges entraînant dans l'abîme de l'éternité et les hommes et les empires et toutes les productions animées.

Nous ne devons avoir en vue, nous médecins, que les forces actives qui gouvernent l'organisme vivant, l'ensemble des facultés et leur concours ou synergie en tel ou tel sens ; nous ne devons nous arrêter, nous appesantir que sur ces puissances actives coordonnées de telle sorte qu'il s'en suit *un système d'organisation, de vie,* concours éternel de reproductions ou de renouvellements qui maintiennent le monde dans l'état où nous le voyons.

Bordeu, à propos de Vanhelmont, s'exprime ainsi : « Quelque opinion que l'on adopte sur la nature intime du principe de la vie, qu'on l'appelle *archée* ou *force, agent nerveux* ou *impondérable,* ce nom que l'on donne aux acteurs importe fort peu, pourvu que l'on retrace avec exactitude le drame qui se joue. »

Jamais question, en effet, n'a été plus débattue et plus contradictoire que celle relative *à la vie.* Toute doctrine médicale étant nécessairement dominée par une manière différente de la concevoir, tout médecin cherchant à se rendre compte de ses actions et de tout ce qui se lie aux autres parties du système, il n'est pas étonnant que les conceptions les plus différentes et les plus étranges aient été émises sur son mode de développement.

Les uns la considèrent comme *cause* ou *principe* des phénomènes qui se succèdent dans notre organisation, les autres comme *résultat* ou *effet* du jeu des organes. — Ces deux solutions, comme je vous l'ai déjà fait entrevoir, sont en présence l'une de l'autre depuis l'origine des temps.

*Pour les premiers, l'unité vitale,* ce quelque chose d'inconnu qui échappe au scalpel, faisant fonction *de cause,*

chaque organe, chaque appareil lui empruntent et lui doivent *une vie propre* qu'ils expriment d'une manière différente. C'est avouer une hypothèse sans la justifier, c'est partir d'une supposition gratuite et construire sur cette base fragile un édifice peu stable, appelé qu'il est à crouler à chaque instant.

*Pour les deuxièmes, chaque organe* jouit bien d'*une vie propre, spéciale,* stimulée et entretenue par les modificateurs externes, mais l'*unité vitale,* alors, n'est plus que le *produit,* le *résultat,* la *somme des vitalités partielles départies à chaque organe.* Ces deux hypothèses ainsi présentées ne sont acceptables ni l'une ni l'autre, — toutes deux sont exagérées.

Pour moi, *vie et organes* sont deux termes dépendants l'un de l'autre, et qu'on ne peut même pas distraire par la pensée. C'est si vrai que l'expérience vient confirmer cette manière de voir. Tout modificateur qui agira sur une ou plusieurs parties de l'organisme agira sur l'ensemble, *et vice versâ.*

*La vie est une*, quoique *multiple dans ses moyens de manifestation.* Rien ne prouve mieux, à mon avis, l'ignorance dans laquelle on est sur un sujet quel qu'il soit, que la diversité d'opinions qui règnent dans le domaine d'un fait qu'on cherche à établir.

Que le *spiritualisme* distingue dans l'homme, en métaphysique comme en médecine, *deux entités* ou *deux essences* parfaitement *indépendantes l'une de l'autre,* tandis que le *matérialisme* n'en reconnaît *qu'une*, cela ne prouve absolument rien, et ne prouve pas plus en faveur de la perpétuité de la vie humaine qu'en faveur du contraire; car, on peut très-bien, à l'exemple des matérialistes, ne pas *méconnaître une certaine puissance inhérente* aux fibres mêmes, aux tissus, et coopérant avec ces parties au mécanisme de la vie, sans pour cela vouloir *isoler cette force* et lui constituer une *existence,* une *entité à part.* Ce sont au-

tant de distinctions subtiles; comme si matière et esprit ne devaient pas signifier seulement les formes de notre entendement.

Puisqu'il ne nous est pas donné de pénétrer la *nature intime ou l'essence de la vie*, toute démonstration devient impossible et tombe dans le néant. *L'existence étant constatée,* nous devons nous borner à *étudier* et à *analyser* les phénomènes de la vie dans leur production, dans leurs rapports, soit avec l'organisation, soit avec les circonstances extérieures. On ne doit pas se demander le pourquoi, mais le comment des choses. Puisque *la vie est un fait,* tout se résume à en connaître les *lois,* les *conditions,* les *rapports,* afin de nous rendre compte, autant qu'il est en notre pouvoir, du lien harmonique qui enchaîne l'homme à l'univers.

*La vie*, avons-nous dit, n'est ni principe ni résultat, mais bien l'un et l'autre, c'est-à-dire une *propriété de la matière organisée,* jouissant d'un mode d'activité tout particulier, et à une *condition anatomique* correspond toujours un *acte physiologique.* L'étude de la physiologie suppose donc *l'anatomie* déjà connue. L'*organisme* tel que nous nous le représentons, forme *un grand tout* composé d'*éléments différents.* C'est l'unité représentée par la diversité d'éléments et la multiplicité d'actes. Il est soumis aux mêmes lois qui régissent les corps inorganisés; seulement, en vertu de cette propriété d'action qui lui est spéciale, nous devons dès à présent établir une grande différence entre les corps organiques et les corps inorganiques et reconnaître que chaque animal en particulier, quoique soumis à ces mêmes lois qui régissent les corps de la nature entière, minéraux, végétaux ou animaux, est animé, j'allais dire *dynamisé* chacun dans son genre, suivant *les différents organes qui le composent.*

C'est, à l'exemple de *Malebranche,* de *Spinosa,* de *Leibnitz,*

de *Burdach*, de *Geoffroy-Saint-Hilaire*, etc., etc., vouloir remettre en honneur la doctrine de *la vie universelle* adoptée par nos plus anciens philosophes et pour laquelle on incline beaucoup aujourd'hui. C'est reconnaître une *puissance, une force ou énergie infuse dans tous les corps, les agitant, les remplissant de force et de vie et les conservant tant que s'y prête la matière par son aptitude et son organisation.* C'est admettre que toute la création est animée par une vie commune qui, quoique diverse dans sa forme, dans ses moyens et de même nature dans tous les êtres créés, diffère dans chaque espèce.

Donc *sans organes* ou *sans éléments constitutifs de l'organisation, pas de vie.* De même concevrait-on l'essence vitale considérée en elle-même sans qu'elle soit liée et inhérente à la matière? Vous êtes-vous jamais représenté cette *essence vitale sans son support le corps humain ;* que serait, je vous le demande, la force motrice de la vapeur sans eau et sans calorique, l'électricité sans les agents nécessaires pour sa production, etc., etc. Vie ou jeu des fonctions sont donc pour moi synonymes.

Aujourd'hui, nous devons abandonner la recherche de l'essentialité des choses, nous en tenir à l'étude des *propriétés* ou des *forces des corps matériels*, car elles seules constituent *la vie* dont la manifestation seule peut être perçue par les sens.

De même je combats les idées spiritualistes, de même je désapprouve ces tendances matérialistes qui veulent tout rattacher aux lois physiques et chimiques, tandis que le plus simple de nos actes reste et restera un mystère pour ces sciences incomplètes et inexactes. Aussi, messieurs, je ne me constitue pas plus le champion de l'une que de l'autre, puisque le principe qu'elles défendent échappent à notre observation. « L'homme, dit Pascal, est à lui-même le plus prodigieux objet de la nature; car il ne

peut concevoir ce que c'est qu'un corps, et moins encore ce que c'est qu'un esprit, et moins qu'aucune chose, comment un corps peut être uni à un esprit; et cependant c'est un être. »

Permettez-moi de vous citer ce remarquable passage puisé dans un ouvrage intitulé : *Guide des gens du monde dans le choix d'une médecine*, par M. Aug. Guyard, (p. 96 et 97.)

« L'homme, dit M. Guyard, vit en *absorbant* des aliments, c'est-à-dire des êtres moralement distincts de lui, desquels, par une distillation, par une chymification merveilleuse, il *s'assimile* les parties actuellement convenables, analogues et sympathiques à sa nature, et rejette les parties actuellement antipathiques et contraires, tout en *rayonnant* sans cesse autour de lui sa propre substance. Ainsi, *absorption, assimilation, émanation :* telle est la loi de la physiologie humaine. En la généralisant, nous avons *la loi de la physiologie universelle* qui régit la vie des étoiles, comme celle des animalcules; la vie des sociétés, comme celle des individus.

Oui, tout vit par et pour l'assimilation; l'absorption et l'émanation ne sont que les moyens de ramener, par une série d'élaborations et de transformations, *le divers à l'identique* et le *multiple à l'unité;* c'est-à-dire *d'assimiler* l'individuel à l'universel, la partie au tout.

Ainsi, le minéral se nourrit du métal en le minéralisant, le végétal, du minéral en le végétalisant; l'animal, du végétal en l'animalisant, et l'homme, de tous les êtres des règnes ou ciels inférieurs au sien en les *hominalisant* ou se les *assimilant*.

La vie intellectuelle et la vie morale sont soumises à la même loi physiologique.

L'étude est une digestion, une assimilation d'idées. La sympathie, l'amour, l'amitié se nourissent d'instincts, de goûts, de sentiments semblables.

La pensée vit de la pensée; le cœur vit du cœur; et cette double vie est d'autant plus complète et heureuse que les idées, les sentiments, etc., dont elle se nourrit, ont plus d'analogie avec les dispositions naturelles ou actuelles de chaque individu.

Toute association, quelle qu'elle soit, moléculaire, végétale, animale, humaine, planétaire, stellaire, ne peut avoir lieu qu'entre éléments semblables. »

Je crois donc me renfermer dans les limites du vrai en ne vous faisant envisager *l'homme* que comme un *tout* indissoluble, *identifiant la partie matérielle* de notre être à la *partie dynamique*. En un mot, ce qui nous frappe dans le corps humain ce sont des actes résultats de l'organisation complexe que présente ce tout. Constatons-le avec le secours d'un ou de plusieurs de nos sens, mais ne cherchons pas à l'expliquer.

Prenons l'homme au moment où il est appelé à perpétuer sa race et voyons ce qui va se passer : les faits se déroulant devant vos yeux, les explications que nous en donnerons pourront alors vous séduire sans pour cela être paradoxales puisqu'elles tombent dans le domaine de la réalité et de l'actualité. Puisque le fait de la génération des êtres doit rester toujours pour nous un mystère impénétrable, sachons au moins à quelles conditions la fécondation peut exister.

Nous savons d'abord qu'une fois le mouvement vital imprimé à l'œuf *par un peu de matière*, la liqueur séminale, un mode d'activité spéciale et de développement tout particulier se fait sentir chez le nouvel être dont toutes les parties cherchent à s'équilibrer. Mais avant que cet œuf ait subi l'influence des conditions qui doivent favoriser son développement, la *force vitale* ou *dynamie* qui est contenue dedans est absolument endormie *(vis latens)*, et soumise par conséquent sans aucune résistance active aux forces phy-

siques. Il suffit donc d'un peu *de liqueur séminale* pour imprimer à cet œuf *un mouvement vital* qui, commençant par un point, s'étend et rayonne autour de ce point. De masse difforme qu'il était dans le principe, il se perfectionne peu à peu en se rapprochant davantage par sa forme de l'individu dont il constitue l'avenir.

Chez le nouvel être la vie se résume : 1° à conserver et à ne pas rompre le lien vital qui l'attache à la mère pendant tout le temps de la grossesse.

2° A disposer ses organes à fonctionner eux-mêmes, quand arrivera le moment où le développement et la conservation de l'organisme seront dévolus à leur propre activité.

3° A puiser dans son sein, grâce aux matériaux qu'il y trouve, l'*énergie vitale* nécessaire pour subir les influences extérieures une fois mis au monde. Energie qui sera sous la dépendance *des éléments constitutifs* du nouvel être, lesquels dépendent eux-mêmes *des matériaux* qui ont servi à la génération, ce qui explique : 1° les anomalies physiologiques qu'on rencontre à la naissance ; 2° les affections héréditaires, etc., etc.

Ainsi donc l'*âge fœtal* est cette période de la vie où l'on voit un germe mou, gélatineux, informe, revêtir tout à coup une organisation d'abord simple, puis plus compliquée, pour arriver ainsi jusqu'à un degré plus ou moins élevé dans la série des êtres. Cette période de la vie se rapproche beaucoup d'abord de la végétabilité. Car, tous les éléments nutritifs qu'il reçoit de sa mère qui vient si heureusement le suppléer dans tous les actes importants de sa nutrition, sont des produits tout préparés pour l'assimilation et qui ne servent qu'aux premiers développements de ses formes. Ce n'est donc que *par degrés* et insensiblement que se *développe l'organisation*. La vitalité, de confuse et de générale qu'elle était d'abord, se dessine mieux, se carac-

térise de plus en plus par des phénomènes qui peuvent déjà, et à plus forte raison, dans un âge plus avancé, être rattachés à un ordre d'organes voulus, à effets ou à résultats à peu près nuls dans le principe, c'est-à-dire au moment de leur création, et qui deviennent plus saillants à mesure que le développement se fait.

Les sucs nutritifs que fournit la mère à son enfant pendant le temps de la gestation, ainsi qu'au sortir de son sein, forment et maintiennent le *dynamisme vital*, qui, en raison du plus ou moins de similitude qui existe entre ces sucs et les éléments constitutifs de l'économie, s'approprie plus ou moins bien aux fonctions diverses et aux facultés multiples qui tendent à naître et à se développer dans ce même organisme.

De *ces modificateurs naturels* ou physiologiques dépend donc le *jeu des fonctions*. De ces *mêmes modificateurs* dépendent encore la *santé*, la *maladie* et la *guérison* — la santé qui est constituée par un ensemble de mouvements harmoniques — la maladie qui est le désaccord et la guérison, qui, sous l'impulsion de modificateurs nouveaux bien choisis, tend à rétablir l'harmonie; ce n'est donc qu'une question de choix ou d'appropriation.

A ces *opérations mystérieuses* qui s'accomplissent au sein de l'œuf humain, succèdent plus tard des *phénomènes accessibles à l'action de nos sens*. Ce n'est plus alors une chaleur douce, uniforme qui doit suffire à l'éclosion de l'œuf pendant le temps de son incubation, qui doit le pénétrer insensiblement et par degré. Ce sont les *éléments* les *plus divers* et les *plus composés* qui doivent être *dans un rapport nécessaire* avec nos sens, lesquels éléments, loin d'agir avec intensité sur nos organes, modèrent dans le principe leur action, qui, faible d'abord, graduelle et soutenue, tend à faire naître et à développer le *dynamisme vital*.

A peine le *nouvel être* est-il sorti du sein de sa mère qu'on

le voit remplir ses poumons *des principes vivifiants de l'air atmosphérique*, et *puiser* par *ses propres moyens la matière nutritive*. Là s'opère pour lui le *premier acte* de son existence.

Je ne comprends pas qu'un homme de la valeur de mon ancien maître, M. le docteur Gastier, ait fait naître le *dynamisme* de l'exercice ou du mouvement, ne voyant dans les agents extérieurs qu'une cause d'excitation ; mais le mouvement, c'est le dynamisme lui-même, *et vice versâ*. Lui, qui combat les doctrines de l'irritation, il aurait dû s'apercevoir qu'il ne faisait autre chose que de ressusciter l'incitabilité de Brown ou l'irritabilité de Broussais.

C'est avoir du *dynamisme* l'idée la plus fausse, c'est envisager la question sous un point de vue trop étroit et faire rétrograder la science. Cela est si vrai, que cette fausse manière de voir a conduit mon vénérable maître à rattacher les méthodes, dites révulsives, et autres à cette loi, et d'en faire une dépendance de la loi homœopathique, cette excitation première invoquée par M. le docteur Gastier, et produite selon lui par les modificateurs externes, ne saurait être prouvée. Les agents extérieurs ont certainement une action sur l'organisme, mais une action nécessaire, indispensable. Leur action n'est pas plus excitante que déprimante. Les effets qu'ils produisent sont relatifs au milieu dans lequel la vie se déploie. Ce n'est donc qu'un phénomène vital ou dynamique qui se traduit par le développement de l'organisation et non un phénomène d'irritation ou d'excitation.

Le *dynamisme vital* doit être considéré par nous comme synonyme d'organisation à manifestations différentes qui sont sous la dépendance de lois connues et invariables. La vitalité n'implique nullement l'idée de lutte, tout au plus implique-t-elle celle de résistance et encore une résistance

toute passive qui dépend des matériaux constitutifs de l'économie.

*L'enfance* représente la *deuxième période*, celle *d'accroissement* et *d'éducation*. Dans cette portion de la vie où l'animal prend plus de matériaux qu'il n'en laisse échapper, *l'animalité* commence à se dessiner davantage, quoique *dominée encore par la végétalité*.

Arrêtons-nous un moment : quelques réflexions ne seront pas de trop concernant *un âge* qui a besoin plus que tous les autres, tant au physique qu'au moral, que ceux qui sont chargés de le diriger, s'occupent de lui d'une manière toute spéciale. On ne saurait, Messieurs, trop surveiller, trop dire et surtout être trop sévère envers ces établissements, comme les *lycées*, les *séminaires*, les *couvents*, où les constitutions les plus diverses et les plus opposées sont soumises *invariablement* à une règle de fer *et la même pour tous*.

Voyez ces lycées où les élèves loin de trouver dans des professeurs intelligents, des amis et de bons conseillers, ne trouvent, pour la plupart, que des despotes au petit pied, lesquels, plus avides de dominer que d'enseigner, ne se plaisent qu'à torturer leurs élèves. Cependant, n'est-ce pas l'âge des élans généreux, cet âge où les passions naissantes, sous une habile direction, doivent tourner à la gloire et à la renommée de celui qui est sous leur empire.

Pourquoi ne pas initier cette jeunesse active aux travaux agricoles et industriels, à la physique, à la chimie, au lieu de ne lui enseigner que les traditions des Romains et des Hellènes, — ils savent tout, excepté leur langue; — on leur a tout appris, excepté à se conduire, une fois dans le monde.

« On n'apprend pas aux hommes, dit Pascal, à être honnêtes gens, on leur apprend tout le reste, et ils ne se pi-

quent de rien tant que de cela, ainsi ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point. » (*Pensées morales de Pascal*, p. 238).

Qu'y a-t-il d'étonnant que les collégiens, renfermés dans des bagnes universitaires, pleins d'un dégoût instinctif pour l'étude abrutissante de deux langues mortes, le grec et le latin qu'on leur impose, jetés en dehors de la voie sociale, tourmentés, opprimés de toute manière, ne viennent à consumer dans un *vice infâme* comme la masturbation, l'exhubérance de leur force vitale. Malheur aux parents qui condamnent leur fils à la plus hideuse des dépravations morales et physiques, dans l'espoir de le voir embrasser un jour une profession dite *libérale!*

Je maintiens que la source de l'onanisme gît tout entière dans cette fausse éducation que reçoivent les élèves au collége. Aussi le professeur *Lallement* a-t-il eu raison de reprocher à l'Université de bâtir et d'entretenir, au milieu des peuples modernes, *ces milliers de Gomorrhe, où vont périr l'innocence et la santé des générations modernes;* d'où il ne sort pas trois enfants sur cent, exempts de l'effrayante contagion qui *menace l'avenir de la civilisation européenne.* C'est bien pis encore dans les séminaires. Voyez ces jeunes gens à la marche chancelante, incertaine, à l'œil éteint, au goût émoussé, à la peau blême et ridée; qu'un rien irrite, impatiente ou fait souffrir, comme un rien attendrit et fait jouir, eh bien ! ces jeunes gens sont voués tôt ou tard à ces mille et une maladies amenées toutes par l'épuisement graduel des forces physiques. Et pourrait-il en être autrement, quand le cerveau, ce centre des opérations intellectuelles, appelé qu'il est à dominer tout l'organisme, reçoit des impressions qui lui viennent plus des désirs des sens, que des incitations organiques inhérentes à la loi du besoin et du plaisir tout à la fois.

La culture de l'intelligence n'est, vous le savez, que l'exercice du cerveau. Développez donc *la matière*, exercez *les organes d'une manière régulière*, et n'oubliez pas que *l'éducation doit être progressive* et ordonnée comme l'est la nature dans toutes ses opérations. A mesure que l'on suit les développements successifs de l'organisation, suivant l'ordre hiérarchique qui règne dans les fonctions, on développe *chaque système d'organes* suivant *son ordre d'évolution*. Une réforme importante à faire, c'est donc de ne plus exercer une partie du corps au détriment de l'autre ; il nous faut, avec l'initiation aux lois de la nature, *l'éducation physique*.

Non-seulement les lycées et les séminaires sont d'effroyables sentines de vice, mais ils sont encore le réceptacle de l'ignorance la plus grande, où l'on enseigne en 7 ou 8 ans ce que l'on pourrait facilement apprendre en deux ans : il nous faut, dit *M. Jobard*, des métiers, des hauts-fourneaux et des *laminoirs* et on nous donne quoi ? des *latinoirs*. Ce ne sont plus des *clercs* qu'il nous faut, ce sont des chimistes, des ingénieurs, des marins, etc. Autrefois on faisait des moines... aujourd'hui il nous faut des hommes. *Aux vieux partis* qui ne représentent qu'une chose morte, le passé, et qu'une chose odieuse, la tyrannie, doit succéder le nouveau qui représente *l'avenir et la liberté.* »

Qu'on le sache bien ! Si l'homme manque toujours le but qu'il se propose, c'est moins aux imperfections primitives de sa nature physique, qu'à celle acquise par la mauvaise direction donnée à sa nature intellectuelle et morale qu'il doit s'en prendre. Si plus tard son intelligence devient la source de ses plus grandes et plus longues misères, il le doit *à la fausse impulsion donnée à ses aptitudes.*

Nous l'avons dit, *l'intelligence est subordonnée aux nécessités de l'organisme;* c'est un instrument au service de la

vitalité. De là pour nous l'obligation d'agir sur *l'organisme en entier* et de ne jamais développer une partie au détriment de l'autre. Aussi un travail physique exclusif ou l'inaction du corps longtemps prolongée sont presqu'aussi préjudiciables pour la santé, qu'un excès dans l'exercice du cerveau par surexcitation et par méditation, ou qu'un défaut d'exercice par paresse ou par négligence.

Dans le premier cas, l'emploi presque exclusif de la puissance musculaire a empêché la manifestation de la puissance intellectuelle, c'est comme on dit, la *matière qui a absorbé l'esprit*. De là, l'abrutissement presque primitif de l'espèce humaine, et *vice versâ*. Ainsi l'exaltation des facultés de l'esprit et du sentiment, comme la vie contemplative des couvents, ou la vie méditative des savants, amène un résultat analogue. L'*esprit tue le corps*, comme on dit, les organes des fonctions assimilatrices languissent, et les organes des fonctions de la reproduction de l'espèce perdent toute aptitude.

C'est ainsi que la culture anticipée du cerveau, avant qu'il ait acquis les conditions organiques voulues par l'exercice normal de ses fonctions, peut enrayer les fonctions diverses dévolues à l'assimilation et par conséquent désharmoniser la vie, au point de produire la plupart des maladies du premier âge. C'est lorsque, dans l'ordre des choses, on devrait favoriser cette grande élaboration, la *nutrition*, qu'on préfère développer prématurément un organe comme le cerveau qui, mûr avant le temps, ne peut donner que des *fruits avortés*. L'homme n'entre véritablement en puissance de toutes ses facultés, qu'après *l'entier développement de ses organes*, et de tous, le cerveau est le dernier qui n'arrive à terme qu'à 21 ans.

Nous ne saurions donc trop, tant que l'éducation et l'instruction ne reposeront pas sur d'autres bases, nous

opposer à l'entraînement si général et si funeste, qui pousse les familles à lancer leurs enfants dans les emplois publics, ou à leur donner une carrière libérale, en leur prouvant que leurs raisonnements sont fondés sur les calculs les plus faux. L'éducation d'un *latineur*, dit *M. Jobard,* représente avec les intérêts un capital de 50,000 fr. au moins à 21 ans, et celle d'un médecin ou d'un avocat 100,000 fr. à 30 ans. Ces chiffres, peut-être un peu exagérés, n'en sont pas moins un grand enseignement pour les familles.

Passons à *la troisième période,* c'est celle de *l'age adulte* ou l'état parfait. Cette phase est caractérisée par la force, la puissance et par *l'équilibre* à peu près parfait qui existe entre le *mouvement de composition* et *de décomposition.* C'est alors que l'animal, après avoir acquis sa forme définitive et sa taille complète, consacre une partie du superflu de la nutrition à la reproduction de nouveaux êtres semblables à lui.

C'est alors que, suivant l'éducation d'abord et l'instruction ensuite qu'aura reçues l'homme, il sera ce que doit être un homme..... et non un fanatique, un orgueilleux, un avare, un égoïste, un être, en un mot, plus ou moins enclin aux bons ou mauvais instincts.

Vient enfin la *quatrième* et dernière période de la vie où *l'équilibre* entre le mouvement de composition et de décomposition *est détruit,* où *l'animal perd plus qu'il ne gagne.* De là amaigrissement, atrophie, irrégularité des mouvements et *finalement la mort.*

La *vitalité* différera dans chaque individu plus ou moins selon l'état de l'ensemble des actes simples dont celui-ci représente l'expression commune. Elle peut être subordonnée dans sa *durée* et dans ses *manifestations* à une foule de causes extérieures.

Si nous voulions comprendre comment s'accomplissent

toujours simultanément, et à la fois, plusieurs actes d'ordres divers, nous devrions les étudier l'un après l'autre successivement, en procédant des plus simples aux plus complexes.

A *l'anatomie,* nous devons d'avoir découvert :

1° Les *éléments* dits *anatomiques,* auxquels se rapportent les *propriétés* dites *organiques.*

2° Les *tissus* auxquels correspond l'étude de ses *propriétés;* exemple : *élasticité, consistance,* etc.

3° Les *systèmes* dont la physiologie nous révèle les usages généraux.

4° Les *organes* destinés, comme nous l'indique l'observation, à des usages spéciaux, comme par exemple : de *muscle fléchisseur, extenseur, rotateur, canal excréteur de l'urine, de la bile,* etc.

5° *Des appareils* appelés, suivant les recherches physiologiques, à des fonctions d'une importance relative; exemple : *respiration, locomotion,* etc.

Une fois ces connaissances acquises, — l'organisme pris dans son ensemble, — c'est toujours à *l'anatomie* et à la *physiologie* que nous serions obligés d'avoir recours pour envisager le résultat général : *vitalité, hérédité, mortalité,* etc.

*La vitalité,* embrassée d'une manière générale, se présente à nous sous trois modes principaux qui sont autant de besoins et de nécessités à satisfaire.

Elle est *végétale, — animale* — et *sociale.*

*L'être végétal* est caractérisé physiologiquement par la végétalité seule, *au premier degré de la vie;* il est soumis *à trois lois* qui sont :

1° *La loi de nutrition* ou vie proprement dite; loi fondamentale, inséparable de la vitalité, même dans les êtres dont l'organisation est la plus simple. La vie est le mou-

vement dans la matière organisée. Comme tout mouvement, la vie exige et ne peut durer que par la réparation et le renouvellement successif et incessant des forces dépensées à son entretien.

2° *La loi du développement,* c'est-à-dire la faculté de naître, grandir et mourir, — d'où *les âges* et *la mort.*

3° *La loi de reproduction,* c'est-à-dire la faculté de créer un nouvel être semblable à celui qui l'a créé, dans le but de perpétuer l'espèce — propriété dévolue aux éléments organiques les plus simples d'en produire un semblable à eux par segmentation, — d'où *hérédité.*

*L'être animal,* non-seulement est soumis aux mêmes lois qui régissent les végétaux, mais il est régi par quatre autres qui lui sont propres : ce qui constitue l'animalité au *deuxième degré de la vie.*

1° *La loi d'exercice,* tandis que la santé dépend surtout de l'état continu des organes nutritifs, c'est à la loi d'exercice qu'il faut rapporter le plaisir proprement dit : ce besoin alternatif d'activité et de repos nous permet alors d'avoir une influence très-grande sur les êtres extérieurs.

2° *La loi de conservation* ou *d'instinct.*

3° *La loi de l'habitude* et de *l'imitation* fondée par Bichat, — c'est en vertu de cette loi qu'il nous est donné de reproduire spontanément des fonctions périodiques, — d'où *l'intermittence d'action.*

4° *La loi de perfectionnement.* — Grâce à cette loi, tout appareil animal se développe par l'exercice habituel et s'amoindrit, s'atrophie même par la désuétude prolongée ; grâce à elle, chaque fonction intermittente soumise à une répétition, surtout périodique, est facilitée et tend ainsi à devenir inaperçue et involontaire. Cette loi permet donc à l'être supérieur d'améliorer non-seulement sa situation, mais sa propre nature : d'où *progrès.*

*L'être social* est caractérisé par la *sociabilité* ou troisième

degré de vie, qui repose immédiatement sur le précédent' comme celui-ci sur le premier.

Ce n'est plus l'homme que nous envisageons individuellement, mais bien l'état d'agglomération sociale. Il tse soumis, non-seulement aux lois qui régissent l'être végétal et l'être animal, mais il est régi par *trois autres* qui sont :

1° *La loi des trois états : théologique* ou *fictif, métaphysique* ou *oiseux*, *positif* ou *réel.*

2° *La loi de classement* ou *de coordination.*

3° *La loi d'activité pratique;* résultat complémentaire des deux précédentes lois.

Telles sont, messieurs, les *lois fondamentales,* auxquelles sont assujettis les trois degrés de vitalité; de la *juste satisfaction de ces lois* dépend non-seulement *la vie,* mais encore *la santé.*

Tels sont ces actes que vous ne pouvez séparer que par la pensée, car chacun reflétant ses propriétés particulières sur l'ensemble, nous ne devons avoir en vue, dans l'organisme, que la vitalité entière.

La *durée de l'existence*, chez l'homme, dépendra des *éléments constitutifs* de son organisation et *du milieu* dans lequel il vivra. Qui le niera? Et chose merveilleuse! nos forces ne peuvent être réparées qu'à la condition que les matières alimentaires soient *assimilées,* et elles ne sont *assimilables* que parce que leurs divers éléments sont *semblables* aux éléments constitutifs de chacun de nos organes, de nos tissus, de notre sang, etc.

Ainsi, chez tout être organisé, pour qu'il y ait *vitalité,* les principes immédiats ou matériaux nécessaires à la nutrition et à la manifestation des autres propriétés de ses éléments anatomiques, doivent être puisés dans ce milieu indispensable, ce qui constitue l'ensemble des circonstances ou agents extérieurs physiques et chimiques.

Ces lois sont unes pour l'humanité entière. Les variétés qu'on observe ne peuvent provenir, *d'une part,* que du milieu différent dans lequel tout homme naît et se développe, *d'autre part,* de l'organisation qui n'est pas la même pour tous les individus. Quoiqu'il en soit, toutes les parties qui composent son être, sont solidaires les unes des autres et soumises à la plus étroite sympathie. Son unité ne peut ressentir la moindre modification, sans que toutes les fonctions n'en soient ébranlées. L'ébranlement se transmettant du centre à la circonférence, ou partant de la circonférence pour converger vers le centre par des rayonnements infinis.

*L'idée de vie ou de corps vivant* et celle *du milieu* sont donc deux idées inséparables l'une de l'autre.

Une foule de causes extérieures viennent la modifier :

Ainsi, tandis que *le printemps* ramène une activité générale dans toute la nature, *les froids* font périr beaucoup d'insectes, font tomber les reptiles dans la torpeur, et procurent à certains mammifères une sorte de sommeil particulier, sommeil hivernal.

Si *la chaleur* est un excitant bien propre à tenir les sens et par suite tous les organes en action. *Humboldt* l'a vu engourdir et jeter dans la stupeur les caïmans et les boas sous les tropiques : les papillons, suivant *Malpighi*, vivent moins de temps pendant l'été que pendant le commencement de l'hiver.

Si *la lumière* est indispensable au plus grand nombre pour modifier son activité vitale, certaines espèces appartenant à des classes différentes dorment le jour, et préfèrent la nuit pour pourvoir à leurs besoins.

Pour les *animaux sauvages*, une foule de dangers et d'accidents résultent de leur vie libre et aventureuse. Malgré leur instinct, il leur arrive souvent encore de se blesser, de se noyer et même de s'empoisonner, quoiqu'une foule

d'aliments délétères pour l'homme ne le soient pas pour eux.

D'où je conclus que l'homme, chez lequel *la vie* n'est qu'une combinaison *intime et temporelle de* la force vitale ou dynamisme à l'état libre et de la matière, ne peut exister, se soutenir et se développer qu'à la condition d'avoir l'ensemble de son organisme *en parfait équilibre*. Le moindre trouble dans la vitalité, la moindre déviation, la moindre désharmonie dans les fonctions constitue pour nous une maladie, soit que la force vitale s'use par elle-même, soit que la matière étant usée, elle ne puisse plus demeurer dans cette combinaison organique, toujours est-il qu'il arrive un moment où elle l'abandonne, ce qui constitue la *durée de la vie*.

Ces *périodes, phases* ou *âges de la vie* peuvent varier et varient en effet en raison de *la différence* qui existe entre chaque espèce animale et même entre chaque animal d'une même espèce, étudié en particulier.

Ainsi parmi les *infusoirs* qui se produisent par milliers dans une matière en fermentation, vous en avez qui, comme les *vibrions*, les *rotifères*, jouissent, suivant les remarques de *Spallanzani* et d'autres, du pouvoir de perdre et de recouvrer à volonté les manifestations vitales, pourvu qu'on ne les soumette pas, d'après *Morrin* et *Blainville*, à une température égale à celle qui coagule l'albumine. Je dis manifestation, parce que rien ne me prouve qu'une vie nouvelle ait été créée. N'a-t-on pas vu leur activité rester étouffée des années entières dans le sable ou la vase où ils avaient pris naissance, puis, une fois le sable humecté, la vase délayée avec de l'eau nouvelle, la vie qui semblait éteinte renaître plus belle qu'avant, ce qui prouve l'influence du milieu sur la vie.

Les *polypes* et les *mollusques* à part. Vous avez parmi les articulés, des *poissons* qui, comme les carpes, ont vécu jus-

qu'à 150 et 200 ans. On a vu des serpents vivre 50 ans et même plus, etc., etc.

La longévité ne dépend donc pas, comme vous le voyez, ni d'une organisation plus complexe, ni d'une individualisation et centralisation plus intenses.

*Parmi les mammifères*, la durée de la vie n'est pas moins variable.

Chez l'homme elle peut atteindre approximativement de 70 à 80 ans, ce n'est qu'exceptionnellement qu'elle passe cette limite.

Chez l'*éléphant*, le terme de la vie est de 150 à 200 ans. Chez le *chameau*, de 40 à 60 ans. Chez l'*âne*, de 30 à 40 ans. Chez le *cheval* et le *bœuf*, de 20 à 30 ans. Chez le *chien* et le *chat*, de 10 à 15 et 20 au plus.

Il est reconnu aujourd'hui, d'après les statistiques, que la durée de la vie moyenne tend plutôt à augmenter qu'à diminuer. Ainsi la moyenne générale de la vie se serait successivement élevée de 22 à 29, de 29 à 36, et même 38 et 40 *en France*.

L'an 74 après J.-C., on ne comptait dans l'*Italie* entière que 65 centenaires, aujourd'hui il s'élève de 170 à 180.

*En Angleterre*, il y a 1 centenaire sur 3,100 individus; en *Russie*, 1 centenaire sur 245.

Par ces données, ne voyez-vous pas, messieurs, combien il est essentiel de ne voir dans l'*acte vital* qu'un *renouvellement continuel et successif des atômes indispensables à l'organisme*, et ne point, à l'instar des spiritualistes, des vitalistes et autres, faire voyager son imagination dans les nuages, tandis que vous êtes dans un milieu où la réalité criante demande qu'on s'appesantisse un moment sur elle.

Certes, il ne faut pas, sous le prétexte de tout mesurer à l'infaillible raison, confondre la *raison* avec notre raison, car, ce serait nous exposer à de cruelles déceptions, forcés

que nous serions, de rejeter ce qui ne pourrait s'adapter à ce cadre étroit et si limité.

Mais ne voyons-nous pas que tout être jouit d'une *vie propre à lui* et *dépendante des matériaux qui ont servi à sa construction*. De là les constitutions les plus différentes, les tempéraments les plus variés, en un mot, les natures les plus dissemblables, ce qui suppose des aptitudes et des tendances non moins variables.

On put craindre un moment et avec raison qu'Hahnemann, en créant son *dynamisme vital*, ne tombât dans l'erreur de ses devanciers et ne commît la même faute qu'eux.

Mais en épurant l'idée émise par Hahnemann, voici en quoi elle ressemble et diffère de celles qui avaient cours dans la science avant lui. Elle leur ressemble en ce que par *dynamisme vital*, nous désignons une cause ou force mystérieuse et profonde qui anime l'être vivant tout entier, fait corps avec lui, lie toutes les fonctions, tous les actes de la vie, et fait que tout converge vers un but commun.

Elle en diffère, en ce qu'une fois le principe admis, nous n'avons pas la prétention d'en faire exclusivement un principe à part, un être pensant, intelligent et médicateur. La *force vitale*, dit *Hahnemann*, dans son *Introd. à l'Organon*, p. 44, ne peut agir par elle-même que d'une manière conforme à la disposition *organique de notre corps*, sans *intelligence*, sans *réflexion*, sans *jugement...* » Donc en dehors de l'organisme pas de puissance vitale.

Ce que nous nous proposons avec nos moyens, c'est de modifier à la fois la matière et le dynamisme vital dont les manifestations sont si diverses en raison de la différence des fonctions physiologiques et de la structure des organes qui en sont les instruments. Et ce résultat ne peut être obtenu qu'à la condition d'être initié profondément

aux lois de la vie, aux fonctions si variées et si compliquées de l'organisme, aux sympathies qui existent entre elles, etc., etc.

Donc, quand on veut s'appesantir un moment sur le sens véritable qu'Hahnemann a dans son esprit voulu accorder au mot *dynamisme* ou *force vitale,* on ne tarde pas à s'apercevoir qu'il résume pour lui l'*être humain*, le *tout,* l'*ensemble de l'organisation.* C'est le principe le plus élevé et le plus général, c'est de lui que tout part, c'est à lui que tout revient.

Selon lui, comme je vous l'ai dit, une loi générale gouverne le monde physique et le monde moral, cette loi est celle de l'*harmonie universelle,* en vertu de laquelle les modificateurs externes au milieu desquels nous vivons, sont appelés à être en harmonie constante avec notre organisation, tant que s'y prête notre corps.

L'homme et le monde voilà le dualisme radical. Les moyens qu'ils emploient l'un par rapport à l'autre ont une fin déterminée.

Nous pourrions très-bien ne pas nous demander d'où vient l'homme? Quelle est sa première origine? S'il est l'effet du concours fortuit des atômes, ou s'il est sorti tout formé du limon de la terre; si la force vitale est unique ou multiple, individuelle ou universelle, si elle naît avec la forme organique et finit avec elle, ou survivant à la dissolution matérielle des individus, si elle va animer des combinaisons nouvelles? nous pourrions passer outre, puisque nous savons qu'il n'est donné à personne de satisfaire à nos questions, ignorant complètement ce que devient la force vitale lorsque après la mort, l'organisme retombe sous l'empire des lois physiques; nous pourrions très-bien, dis-je, ne pas nous poser ces questions, mais nous ne voulons pas que de *cet aveu de notre ignorance,* les spiritualistes médecins en concluent qu'on doit reconnaître la main d'un

être surnaturel, d'un ouvrier infiniment intelligent et puissant dans un ouvrage aussi merveilleux que la machine humaine. « Il est impossible, dit *Hahnemann,* de se faire de *la vie* une idée *à priori,* sur son essence ; nous ne pouvons la connaître que d'une *manière empirique;* elle ne se révèle à nous que par ses *manifestations ou phénomènes;* jamais on n'apercevra, jamais on ne découvrira par des conjectures ce que la vie est en elle-même et dans son essence intime (Mat. méd., t. I, p. 41, espr. de la doctr. h.).

Si, dans certains passages, *Hahnemann* laisse entrevoir une croyance à la spiritualité, cela ne provient que de sa première éducation dont on se départit toujours à grand'-peine. Ainsi pour lui, comme pour nous, la vie n'est autre chose que l'activité propre des corps organisés se révélant par des phénomènes uniformes et constants, au milieu de la diversité des influences extérieures.

C'est, comme l'appelait *Béclard,* l'organisation en action. Ce *dynamisme hahnemanien* n'est autre chose qu'une certaine force ou puissance présidant à toutes nos fonctions et nous donnant le sentiment de leur accomplissement.

L'essence de la vie, dit *Burdach,* a pour origine l'univers.

Revenons à la machine humaine ; qu'elle soit une chose admirable, surprenante, sans égale, j'en conviens; mais l'homme n'existe-t-il pas dans la nature, et puisqu'il fait partie de la nature, je ne me crois pas en droit de dire que sa formation est au-dessus des forces de la nature; j'ajouterai même que je concevrai bien moins la formation de la machine humaine, quand, pour me l'expliquer, on me dira qu'un être surnaturel, un pur esprit, à formes inconnues, a fait l'homme en prenant un peu de boue et en soufflant dessus.

L'homme me paraît une production de la nature, comme toutes les autres qu'elle renferme et rien de plus.

Pour nous, médecins, il nous suffit de savoir que la

*matière* et la *manifestation* de la *force vitale* sont *éternelles*, la *matière changeant* souvent les *formes* et les *proportions* de ses principes constituants ; que les *êtres vivants* ne prennent *naissance* qu'à la condition d'*emprunter une certaine quantité de matière*, qu'ils ne se *développent* qu'à l'aide de *cette matière*; qu'ils *périssent en rendant infailliblement à la matière* ce qu'ils lui ont emprunté pour un temps plus ou moins long, ce qui permet à de *nouvelles combinaisons de s'établir*, les anciennes étant détruites. C'est ainsi que *la vie engendre la mort*, et que la *mort continuelle éternise la vie.*

*Hippocrate* ne professait-il pas les mêmes idées sur la *vie* et la *mort*, quand il disait : « L'homme étant mort, toutes choses retournent à leurs natures ; l'*humide* prend son *humide ;* le *sec,* son *sec ;* le *chaud,* sa *chaleur ;* le *froid*, son *froid.* (Rursùs cum homo interit, singula in suam naturam secedere necesse est : humidum nempe ad humidum, siccum ad siccum, calidum ad calidum, frigidum ad frigidum). (*De naturâ hominis*). »

On traite de sauvages, d'imbéciles et d'ignorants, certains peuples qui se disent descendus du soleil ou de la lune ; mais, en vérité, nos médecins spiritualistes ont-ils plus raison, et sont-ils plus autorisés à nous faire descendre d'une essence immatérielle ou d'un pur esprit, je ne le crois pas.

De ce que l'homme est doué d'intelligence, on en conclut qu'il ne peut être que l'ouvrage d'un être intelligent, et non d'une nature dépourvue d'intelligence. Mais d'abord, dans la *machine humaine,* je ne vois rien qui annonce d'une manière bien précise l'intelligence infinie de l'ouvrier à qui l'on en fait honneur ; je vois que cette machine admirable est sujette à se déranger; je vois que, pour lors, son intelligence merveilleuse est troublée et disparaît quelquefois totalement ; d'où je conclus que l'*intelligence humaine* dépend d'une *certaine disposition des organes maté-*

*riels du corps*, et que, de ce que l'homme est un être intelligent, on n'est pas plus fondé à conclure que ce pur esprit doit être intelligent, que de ce que l'homme est matériel, on ne serait fondé à en conclure que ce pur esprit est matériel. L'intelligence de l'homme ne prouve pas plus l'intelligence divine que les défauts ou les vices de l'homme ne prouveraient les vices ou les défauts de cet être surnaturel dont on prétend que l'homme est l'ouvrage.

Quoi qu'en disent les spiritualistes et vitalistes, ce pur esprit sera toujours *une cause contredite par ses effets*, ou dont il est impossible de juger par ses œuvres. Nous verrons toujours résulter du mal, des imperfections, des folies, des maladies d'une cause que l'on dit remplie de bonté, de puissance, de perfection, de sagesse, etc.

Nous dirons avec Hahnemann en terminant, que tous les corps, soit organisés, soit non organisés, sont des résultats nécessaires de certaines causes faites pour produire nécessairement les effets que nous voyons ; que toutes les causes n'agissent que d'après des lois fixes, certaines ; que ces lois permanentes ne sont que la liaison nécessaire de certains effets avec leurs causes.

Vous voyez, messieurs, que si nous ignorons la *nature* de certains corps, de certains êtres, nous connaissons au moins les lois par lesquelles les corps agissent, se rencontrent, se combinent ou se séparent, celles par lesquelles les êtres développent leurs propriétés, par lesquelles des effets doivent nécessairement résulter du concours de certaines causes.

Le monde lui-même est un agent nécessaire, dont les différentes parties qui le composent, sont liées les unes aux autres et *ne peuvent agir autrement* qu'elles ne font, tant qu'elles sont *unies* par les mêmes causes et pourvues des mêmes propriétés.

Messieurs, je devais terminer à la prochaine séance cette question physiologique par quelques réflexions philosophiques (vérités mères), mais je me suis rappelé que la vérité n'est pas toujours bonne à dire; aussi aborderai-je de suite lundi prochain la pathologie homœopathique.

# NEUVIÈME LEÇON.

## PATHOLOGIE GÉNÉRALE

DÉFINITION. — ALTÉRATION DE LA MATIÈRE. — CLASSIFICATION ÉTIOLOGIE.

---

Messieurs,

En traitant de la physiologie et en étudiant d'une manière générale l'enchaînement des actes qui composent et constituent la vie, nous avons dit que le *dynamisme vital* représentait pour nous *l'ensemble des effets* produits par une organisation donnée. En traitant de la *prophylaxie* nous dirons qu'on ne peut prétendre à la santé qu'à la condition que *ces effets* se développeront dans *un ordre parfait, régulier,* ce qui constitue *l'harmonie.*

Enfin, nous dirons aujourd'hui, en traitant de la *pathologie* d'une manière générale, que le *désordre et l'irrégularité dans leur manifestation* constituent *une maladie* qui pour nous n'est que le *résultat des modifications ou altérations survenues dans l'état anatomique et physiologique*, eu égard aux conditions étiologiques.

De même, messieurs, qu'il ne nous a pas été donné de pénétrer la nature intime, l'essence ou la cause prochaine de la vie, semblable en cela au métaphysicien à qui il est aussi refusé de trouver, de connaître et d'expliquer la cause première de certains phénomènes ; de même, la *nature in-*

*time* des maladies restera pour nous un mystère. Il existe aussi une infinité de choses dont l'essence restera encore et même toujours cachée à notre pénétration ; sait-on mieux aujourd'hui que du temps de Molière, comment l'opium fait dormir pris en masse? Evidemment non!

Mais s'il ne nous est pas permis d'embrasser des considérations aussi élevées, si *la nature intime* des maladies nous échappe parce qu'elle est insaisissable, du moins pouvons-nous, en observateurs attentifs, recueillir *les effets* qui nous sont révélés en partie et reproduire avec la plus grande fidélité, la plus grande exactitude, le drame morbide qui se joue tous les jours sous nos yeux et en tirer des conséquences et des enseignements pour l'avenir.

Si nous ne savons rien *de la manière* dont se comportent sur notre économie les modificateurs externes, en un mot, si nous ignorons *la cause première* des maladies, nous savons au moins dans quelles conditions, sous quelles influences se produisent la plupart des maladies, nous savons qu'il faut, pour que la santé de l'homme soit troublée, que *le milieu* dans lequel il est appelé à vivre, ait modifié son organisation. C'est donc à nous d'étudier et de rechercher *sous quelle influence extérieure* une maladie peut se déclarer.

Les opinions que vous m'entendrez émettre ici, messieurs, ne sont que la déduction des idées que j'ai émises *sur la vie* dans une leçon précédente.

Elles découleront tout naturellement des faits qui chaque jour se présentant à nous, demandent à être observés fidèlement et interprétés de même.

Si, comme nous avons cru le démontrer, *la vie humaine est une et indécomposable,* si l'action des modificateurs hygiéniques et naturels ne peut se faire sentir *sur un ou plusieurs points* pris en particulier sans que *l'ensemble de l'organisation* ne soit plus ou moins vivement impressioné,

de la même manière se comporteront les *influences morbifiques* à l'égard de l'organisme, c'est-à-dire *que quel que soit le point de départ*, que ce soit un organe ou l'ensemble qui soit primitivement attaqué, le *retentissement sera général* et plus ou moins appréciable. En un mot, la maladie étant primitivement générale, pourra se localiser et *vice versâ.*

Ceux qui ont enseigné qu'il existait des *maladies par elles-mêmes, indépendamment de tout désordre de l'organisation*, qui, à la suite de maladies regardaient les lésions qu'on y rencontre *exclusivement* comme l'effet, et non comme la cause de ces mêmes maladies, ont basé leur dire et leur jugement *sur l'impossibilité* où ils se trouvaient de déterminer les *altérations des liquides ou des solides*, de circonscrire le *siége de la lésion primitive*, soit qu'il y ait eu *dans le principe un ou plusieurs points d'attaqués à la fois.*

Si les *altérations pathologiques* ne sont que *très rarement saisissables* d'une manière directe pour l'observateur, cela vient de ce *que nos sens sont trop grossiers* et trop trompeurs, pour percevoir les phénomènes variés que nous offrirait toute analyse, soit physique, chimique, ou autre faite sur *l'être vivant;* je dis sur l'être vivant, afin qu'on n'oublie pas que *les modifications* apportées dans l'organisme ne se font que suivant *les lois du dynamisme vital*, mais il ne s'ensuit pas de *l'imperfection d'une science*, qu'il ne faille pas reconnaître l'existence de *lésions matérielles* afin d'établir un *rapport le plus exact possible* entre les *symptômes* ou troubles fonctionnels et les *lésions des agents* des fonctions auxquelles ces troubles doivent être rattachés.

J'applaudis donc aux efforts de *l'Ecole de Paris* qui, en créant *l'anatomie pathologique*, s'est proposée de *rendre raison* des symptômes propres aux organes ou appareils altérés. Certes, ce sont des efforts louables, mais quant à vouloir arracher aux cadavres certains secrets..... je crains bien qu'elle n'y arrive jamais.

Car, messieurs, du moment où la vitalité manque, les *parties matérielles* proprement dites ne signifient plus rien ou fort peu de chose, elles n'expriment plus qu'une *très-petite partie de la vérité*. Ne suffit-il pas, en effet, que la vie ait cessé d'exister, pour qu'aussitôt un changement se soit produit dans la matière inerte. Aussi trouve-t-on presque toujours l'identité d'altération dans la texture des organes, ce qui n'implique ni l'identité de la nature d'une maladie, ni l'identité de sa cause, ni l'identité du traitement.

En dehors des recherches sur les cadavres, ce dont, messieurs, nous devons nous préoccuper, c'est d'arriver un jour à *reconnaître sur le vivant les lésions matérielles*.

L'opposition systématique que font les médecins dits spiritualistes, animistes et vitalistes à cette manière de voir ne prouve qu'une chose. C'est qu'avant que la science n'ait atteint son plus haut degré de perfection, il nous reste encore beaucoup à apprendre et à savoir. Cette incertitude qu'on rencontre dans les esprits et bien naturelle du reste, ne disparaîtra que le jour où *l'altération des solides et des liquides étant prouvée sans conteste*, on ne s'attachera plus à combattre des *lésions de propriétés vitales*, enfants de l'imagination qu'on ne saurait jamais atteindre. Heureusement qu'au lit du malade toute *idée spirituelle fait place à l'idée naturelle*, le vitalisme ou spiritualisme se trouvant subjugué par le matérialisme. Peut-il en être autrement? Non!

Ils savent comme nous que tout se tient, tout s'enchaîne tellement dans l'organisation humaine, qu'il n'existe peut-être pas une seule maladie sans qu'il n'y ait, outre une altération des solides, une altération soit des produits de secrétion, soit du sang lui-même.

C'est donc bien à tort, selon nous, que l'on conteste que les *solides* et les *liquides* de l'économie puissent être *altérés*

*primitivement*, croyant que leur altération est toujours *consécutive* à une modification préalable d'un *être idéal*, abstrait, principe vital, propriétés vitales, dynamisme pur pour les uns, esprit, âme, essence vitale pour les autres. S'attacher à de pareilles hypothèses, ce serait vouloir combattre une chimère.

Tandis que la science, aujourd'hui, accomplit un véritable progrès en *s'élançant dans une voie nouvelle*. Ayant prouvé en traitant de la physiologie que *dynamie ou vie était dépendante de la matière et synonyme d'organisation*, qui niera les *altérations primitives*, incontestables à la suite de certains aliments, de poisons, de miasmes, de virus, de privation d'air, de lumière ou de chaleur, etc., etc.

Je le répète, messieurs, la pratique de notre art ne sera dépouillée des difficultés indicibles que nous rencontrons au lit des malades que quand nous connaîtrons et saisirons parfaitement tous les *caractères fixes* qui constituent un *état pathologique*.

Pour cela, nous devons compléter l'un par l'autre, le *diagnostic des anatomo-pathologistes* et le *diagnostic homœopathique*, nous devons nous attacher surtout aux *lésions ou altérations de texture*, qui est jusqu'à présent le seul *caractère fixe* que nous fournit une maladie et duquel dépendent les *lésions de sensation et d'action*. Je vous le répète, les *guérisons homœopathiques* seront d'autant plus certaines et plus rapides, qu'on arrivera mieux à saisir dans le *tableau mouvant de la symptomatologie* le *caractère fixe* et invariable qui constitue une maladie.

Il faudrait qu'on puisse arriver à rattacher les *symptômes* de presque toutes les *maladies* aux *altérations* du *tissu* ou du *liquide* qui les provoquent, et qu'on arrive à ce point, de pouvoir dire : à tel *groupe de symptômes* correspond *tel mode de lésion ou d'altération*.

Outre tout l'avantage qu'on pourrait en retirer pour *le*

*traitement*, il en existe un autre non moins grand, celui de porter un *diagnostic* et de dicter un *pronostic* avec une grande assurance.

Ainsi, qu'un malade se présente à vous avec de la gêne dans la respiration, de la toux, une douleur plus ou moins profonde, quelques crachats sanguinolents, un son mat et un râle crépitant dans un des côtés de la poitrine, etc., hardiment vous prononcerez que *c'est le poumon qui est altéré, modifié.* — Que d'autres individus se présentent avec des *symptômes identiques;* comme ils ne peuvent pas dépendre de lésions différentes autres que celles du poumon, *votre diagnostic* aura toujours *le même degré de certitude* et le jugement que vous en porterez dépendra de *la gravité de l'altération.*

Mais s'il importe au médecin de savoir reconnaître les maladies, c'est principalement dans le but de pouvoir mieux appliquer ses moyens thérapeutiques, et ne peut se flatter de connaître parfaitement une maladie que celui qui parviendra à savoir le *mode d'altération* qu'a subi l'organisme, c'est-à-dire les changements d'organisation. Pour être bon pathologiste et par conséquent bon médecin, il faut être avant tout physiologiste et anatomiste, c'est-à-dire connaître *l'enchaînement des actes de la vie* et *les instruments par lesquels ces actes s'exécutent.* Je ne saurais trop insister sur ce point.

Voici, messieurs, comment nous procédons pour arriver à la connaissance de toute maladie; nous invoquons *les causes et les symptômes*, puis afin de rechercher les indications précises que présentent *l'étiologie* et la *symptomatologie* pour la thérapeuthique, nous avons recours au *diagnostic,* opération tout intellectuelle de comparaison et de pur raisonnement, qui découle de l'observation. Seulement la différence qu'il y a entre l'école officielle et nous, c'est que le principe qui nous guide, qui nous sert

de base, ne nous permet pas de rattacher d'une *manière exclusive* l'individualité morbide à une classe, à un genre, ou à un ordre quels qu'ils soient. En effet, si la *loi de similitude* est telle que nous vous la présenterons, elle entraîne comme conséquence l'*individualité de toutes les maladies,* individualité qui ne peut être guérie que par une *individualité médicamenteuse* qui lui soit parfaitement *appropriée.* A *chaque état pathologique* ou chaque groupe de symptômes *correspondent un ou plusieurs agents thérapeutiques* qu'aucun autre ne pourrait remplacer d'une manière aussi efficace.

En dernier ressort vient le *pronostic* qui nous permet de prévoir l'issue d'une maladie, il se tire :

1° De la *vitalité* plus ou moins grande du sujet.

2° De l'état plus ou moins avancé *d'altération* ou de *désorganisation.*

Il dépend également des *causes* qui ont sévi sur l'organisme et des *médicaments* que nous avons à opposer à la maladie. Car, toute *guérison véritable* dépendra du plus ou moins de *similitude entre les effets médicamenteux* et les *effets morbides.*

Cependant, messieurs, de l'aveu que je viens de vous faire, de la nécessité qu'il y a pour nous *d'individualiser les maladies*, ne naît pas l'impossibilité d'établir *une classification* des différents états morbides qui présentent entre eux plusieurs points de contact et de similitude.

Sans jamais abandonner l'étude assidue, détaillée de symptômes morbides considérés en eux-mêmes et dans les circonstances qui peuvent les modifier, cette classification peut parfaitement exister et comprendre des groupes d'états morbides qui seraient fondés à la fois sur *l'étiologie* et la *symptomatologie.*

Cette description naturelle d'une maladie ne se fera qu'autant qu'on lui laissera développer toutes ses phases, et qu'on ne viendra pas l'entraver ou enrayer sa marche

par des médicaments pris mal à propos, ou en changer le caractère par des moyens perturbateurs. En agissant ainsi, ce n'est plus seulement l'histoire de la maladie que l'on donne, mais encore celle du médicament.

C'est, du reste, ce qui est cause qu'appelés près d'un malade *antérieurement soigné par un allopathe*, nous soyions souvent induits en erreur pour le choix d'un agent thérapeutique, et, par suite, que la guérison se fasse tant attendre ou ne se fasse pas du tout, par la difficulté que nous avons de démêler ce qui est le propre de l'état morbide ou du médicament donné par le médecin *qui nous a précédés*. Hippocrate est peut-être le seul qui se soit contenté de retracer fidèlement la marche d'une maladie sans employer aucun agent thérapeutique, etc.

Une observation attentive, une analyse exacte des différents états morbides, auraient certainement pour résultat de découvrir tous les points de ressemblance qu'offrent les maladies entre elles, ce qui permettrait alors de les grouper en raison *des affinités* qu'elles présenteraient.

En s'appuyant sur l'*analogie des signes*, des *symptômes*, des *altérations*, et surtout en prenant en considération *la cause*, on pourrait bien certainement prétendre à une *classification nosographique* et *diviser les maladies en catégories*, — ce sont les seules bases auxquelles il faudrait s'attacher.

Toute bonne nosographie, quelle que soit la maladie à laquelle elle s'adresse, qu'elle soit aiguë ou chronique, sporadique ou épidémique, la cause qui l'a produite, étant connue, toute bonne nosographie, dis-je, doit se proposer *trois choses*:

1re *Rattacher chaque cas donné de maladie à l'espèce dont il est une dépendance*, après avoir constaté *sur chaque malade*, l'existence de *symptômes généraux caractéristiques*, *propres à l'espèce morbide*, y comprenant les *altérations de texture*.

2me *Individualiser les maladies*, c'est à dire recueillir avec

soin tous les symptômes secondaires ou particuliers qui donnent *à chaque cas sa physionomie propre*, et qui permettent de fixer le diagnostic avec plus d'assurance.

3me *Exposer un tableau morbide d'une manière assez nette*, assez précise pour qu'on puisse en déduire des *indications thérapeutiques*, et que l'agent médicamenteux pour *être approprié*, puisse être choisi *non en vue d'un nom quelconque donné à une maladie*, mais bien en vue d'*un groupe de symptômes.* — Dans toute maladie, deux choses sont donc à considérer : l'*espèce* et l'*individualité dans l'espèce.*

Hahnemann lui-même n'était déjà pas si éloigné d'une bonne classification, puisqu'il divise lui aussi les maladies en *aiguës*, au nombre desquelles sont les maladies épidémiques qui, reconnaissant pour cause certaines constitutions médicales ou certaines conditions de l'atmosphère, ne peuvent être confondues avec aucune autre maladie. En *médicinales*, survenues à la suite de l'usage trop prolongé de certaines substances comme le café, le thé, le tabac, le mercure, l'opium, l'aloës, la quinine, le fer, l'iode, etc. En *chroniques*, dues selon lui, à 3 miasmes : la *syphilis*, la *psore*, la *sycose.* Quand on connaîtra parfaitement les caractères qui sont assignés à la syphilis et à la sycose, on ne pourra les assimiler à ceux qui appartiennent plus particulièrement à la psore, soit qu'elle se manifeste par des dartres, des scrofules, des phtisies ou des cancers. — Comme chacune de ces manifestations offre à son tour des caractères distincts et bien tranchés, on ne les confondra pas avec celles produites par d'autres causes.

Si vous me voyez, messieurs, tant insister sur la nécessité d'une nosographie, c'est afin de combattre l'opposition acharnée qu'elle a trouvée dans le camp homœopathique.

Ces médecins n'ont pas compris que l'avantage résultant d'une classification bien faite et bien établie, serait de

pouvoir déterminer sinon d'une manière précise, du moins d'une manière moins équivoque, les agents thérapeutiques qui sembleraient être le plus en rapport avec l'affection qu'on aurait sous les yeux. Ce serait un grand point que d'avoir une *classification* qui à elle seule vous mettrait déjà *sur la voie du traitement*.

Les maladies, comme tous les faits de la nature, n'appartiennent-elles pas à un ordre naturel, et, à ce titre, ne peuvent-elles pas se prêter à une classification, d'après les caractères, les analogies et les différences fondamentales ou spéciales qu'elles affectent. Du moment où l'on peut distinguer ce que ces caractères ont de commun ou de différentiel, de général ou de particulier, par la même raison, ils peuvent être classés. Certainement chaque cas morbide présente des caractères particuliers *absolument individuels* et qui servent à le différencier d'autres cas, de la même manière qu'un individu peut être distingué d'un autre, mais il faut bien reconnaître qu'il existe *au fond de chaque cas morbide*, de même que dans chaque individu, des caractères généraux qui sont *communs à plusieurs* et qui permettent de les ranger *en groupes divers*, avec des dénominations différentes.

Ceux-mêmes qui se flattent le plus de baser leur thérapeutique sur les seuls signes individuels, sont obligés de recourir aux phénomènes morbides d'un ordre supérieur ou génériques. En effet, l'individuel ne peut être distingué du commun qu'à la condition de connaître les caractères génériques. Le particulier se déduit du général et non le général du particulier.

Tout en vous exprimant le désir de voir la médecine sortir du domaine des suppositions, je ne dois pas vous dissimuler, cependant, que depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, la tendance du progrès a été, surtout de la part de l'école de Paris, de rattacher de plus en plus les phéno-

mènes de la santé et ceux de la maladie à un *effet de l'organisation.*

En effet, ne connaissant pas le *substratum* de la vitalité ou la disposition à *priori* de l'organisme vivant, nous devons nous en tenir *aux phénomènes appréciables pour nos sens* considérés isolément et dans leurs connexions, mais ne jamais nous demander *comment* ces phénomènes ont lieu, car, à plaisir, nous nous forgerions des difficultés insurmontables.

*Hahnemann* a toujours, et avec raison, attaché une grande importance à l'étude et à la connaissance *des causes des maladies.* Il veut que l'on fixe son attention sur la recherche des conditions *soit externes, soit internes,* sous l'influence desquelles se développe une maladie. Comme l'expérience nous enseigne *que la même cause* peut produire des *maladies différentes* et des *causes différentes* la *même maladie,* ce qui nous importe surtout, c'est d'étudier les causes des maladies sous le point de vue *des modifications* qu'elles introduisent dans l'organisme, car leur immense variété peut produire des phénomènes variables à l'infini.

Toute cause, dit-il, peut agir *directement* ou *indirectement.*

Quand leur action est circonscrite ou semble s'étendre à toute l'économie, elles sont dites *locales* ou *générales.*

Nous les diviserons : 1° en *causes prochaines,* 2° en *causes occasionnelles* qui se subdiviseront elles-mêmes en *causes prédisposantes,* en *causes déterminantes* et en *causes formelles.*

*La cause prochaine* est ce qui fait l'essence d'une maladie, ce qui est nécessaire pour qu'elle existe, ce qu'il faut emporter ou faire cesser pour qu'elle soit détruite. Mais elle reste toujours cachée à notre pénétration. *Hahnemann,* pour la trouver, la connaître, l'expliquer et la détruire, a pris un biais; il a eu recours *aux symptômes* qui expri-

ment *les allures de la maladie,* et qui, à défaut de connaissance de la *cause prochaine,* nous enseignent à les limiter par *des moyens à action connue, fixe, déterminée,* et qui, par leur introduction dans l'économie, viendront enrayer leur marche *en s'opposant à tout progrès ultérieur du principe morbide.* Par exemple : dans une pneumonie ou une pleurésie, la diathèse ou matière inflammatoire, sera *la cause prochaine,* etc.

Les *causes occasionnelles* sont celles qui influent puissamment sur la production des maladies, elles sont *internes* ou *externes.* — *Internes,* lorsque le sujet les puise en lui-même, *externes* quand elles ont leur source au dehors. Elles se subdivisent en causes *prédisposantes, déterminantes* et *formelles.*

Les *causes prédisposantes* sont certains états ou conditions qui rendent nos organes plus aptes à contracter la maladie. Certaines manières d'être de l'organisation, favorisent l'action des causes morbifiques extérieures, et suffisent même souvent pour produire à elles seules, et à la longue, les maladies.

Plus un terrain sera prédisposé, plus la cause produira de fruits, à coup sûr; c'est ainsi que les grandes épidémies font tant de victimes. Dans le cas contraire, c'est-à-dire quand il n'y a aucune prédisposition, le germe atteint bien l'organisme, mais il ne se développe pas, il reste alors comme frappé de stérilité. Que de personnes vivent au milieu de contacts impurs et qui, cependant, n'en sont nullement incommodées!

Il peut arriver aussi que le germe, quoique tombant sur un organisme parfaitement prédisposé, ne se développe pas, attendant une occasion plus favorable, soit d'âge, soit de saison, etc.

Du reste, l'influence de toutes les causes en général sera bien plus grande sur les sujets dépourvus de vitalité que

chez ceux placés dans les conditions opposées, en raison de la résistance moindre qu'offre l'organisme.

Les *causes internes* des maladies résident donc surtout dans ces conditions organiques; ainsi, les *idiosyncrasies,* c'est-à-dire l'excès ou le défaut de développement d'un ou de plusieurs organes, d'un ou de plusieurs systèmes organiques relativement aux autres et *tous les vices de l'organisation,* sans exception, vous rendront plus sensibles à l'action de telles ou telles causes et plus aptes à contracter telles ou telles maladies. Ainsi, *l'âge,* c'est-à-dire *la jeunesse ou la vieillesse;* ainsi, *les sexes, le tempérament,* une constitution *pléthorique* ou *anémique, lymphatique* ou *nerveuse,* seront ces causes. *L'enfance* prédisposera aux maladies de l'encéphale : *l'adolescence* et *l'âge adulte,* à celles de la poitrine; l'âge mûr, aux affections de voies digestives, la vieillesse aux maladies des reins, de la vessie; pour *les sexes,* le *sexe féminin,* par exemple, sera plus sujet aux *affections nerveuses.*

Mais de toutes les causes prédisposantes, la plus puissante est sans contredit l'*hérédité*, celle où tant de parents transmettent aux enfants le germe de leurs maladies, comme la goutte, le cancer, la phthisie, les scrofules, les affections gastriques, vermineuses, etc. Les enfants recevant de leurs parents une *organisation semblable à la leur*, cette *hérédité* ne doit pas plus étonner que celle des traits du visage, du son de la voix, du caractère, de la taille, des formes, etc. *Doués de la même organisation que leurs parents,* ils jouissent par conséquent de la *même aptitude qu'eux à contracter les mêmes maladies.* Le changement de climat, un genre de vie et d'éducation différente pourront bien *éloigner le développement de tout germe*, et même faire qu'il ne se développât jamais, mais *il ne sera pas anéanti pour cela.* On n'arrivera à *sa destruction complète* qu'avec *une médication active et bien appropriée.*

Il est de remarque que l'aptitude ou la *prédisposition héréditaire* à contracter telle ou telle maladie *s'accroît de génération en génération.* C'est ainsi que s'éteignent les races, et par la même raison que celles qui ne croisent pas, s'abâtardissent.

Souvent *l'organisation des parents ascendants, leur prédisposition à certaines maladies*, se trouvent ainsi *dévoilées par l'état morbide des enfants.* Qui n'a été appelé à donner des soins à des phthisiques, dont le père et la mère vivaient encore, et même ne se portaient pas mal.

Qu'on se garde bien de croire chez ces enfants à *une phthisie acquise*, parce qu'on n'aperçoit pas là de transmission héréditaire. Quelquefois, la transmission est tellement *latente,* qu'elle saute des générations, *et passe de l'aïeul ou du bisaïeul au petit-fils.* Cependant, interrogez avec soin, et vous apprendrez bientôt que ce père ou cette mère s'enrhument très-facilement, que la toux chez eux est très-opiniâtre, et que même, il leur est arrivé souvent de cracher le sang. C'est ce que j'appellerai la *transmission* avec *anticipation*, ou *retard dans l'invasion.* Ce qui n'était qu'une *prédisposition* chez les parents, est devenu une *maladie* chez les enfants, et ce que nous disons ici pour la phthisie, est vrai de toutes les maladies héréditaires ou chroniques. Souvent même, il y a transmission directe des parents à l'enfant avec *transformation*, c'est-à-dire que si les parents présentaient des symptômes *de scrofule*, l'enfant peut naître *phthisique*, etc. La loi qui, dans ce cas particulier, vous semblait violée, trouve donc sa confirmation à savoir, que toute maladie va en s'aggravant par le fait même de la transmission. Il peut arriver aussi, mais ces cas sont plus rares, que le germe morbide qui infectait la mère, paraisse pour ainsi dire la quitter, afin de sévir et de se développer chez son enfant. Il semble alors que la mère soit à peu près débarrassée. Quant à savoir si la

prédisposition héréditaire se transmet de préférence du père à la fille, et de la mère au garçon, c'est encore une question à débattre. Cependant, on a remarqué que la transmission pouvait faire quelquefois élection de sexe : ainsi la goutte du père ne sévit guère que sur le garçon, etc., etc.

*Les causes déterminantes* ou *efficientes* sont celles qui produisent *immédiatement* la maladie, comme l'impression brusque du froid, le passage subit d'une température chaude à une opposée, — certains agents de nutrition, — les poisons, etc., etc., etc.

Du reste, *tous les corps de la nature, sans aucune exception*, peuvent devenir *causes* des plus nombreux et des plus fréquents désordres. Ils sont engendrés le plus souvent par les agents les plus nécessaires à la vie : tels que l'air, l'eau, la lumière, la chaleur, les aliments, l'électricité, etc. Que leur action sur l'organisme vienne à augmenter ou à diminuer au-delà de certaines limites, ou que les organes qui sont influencés par eux viennent à ressentir leurs effets plus vivement qu'à l'ordinaire, cela suffit parfaitement pour *rompre l'équilibre* et *faire déclarer une maladie*. Plus leur action est violente, et plus l'organisme est impressionné, et, par conséquent, plus les maladies se développent avec promptitude et acquièrent d'intensité, (et vice versâ).

Outre les influences extérieures naturelles physiologiques qui viennent impressionner plus ou moins vivement l'organisme, il faut comprendre les *influences contagieuses ou épidémiques*, ou *non naturelles*, celles qui se transmettent d'individu à individu par le contact plus ou moins immédiat, à savoir : les miasmes de la rougeole, de la scarlatine, de la coqueluche, de la petite vérole, etc., toutes *causes spéciales* qui produisent toujours la *même affection*, qui ne peuvent produire qu'elle, de même que

l'affection ne peut naître que sous leur influence, attendu qu'elles lui impriment une marche et des caractères particuliers. C'est ainsi qu'on les voit souvent sévir sur un très-grand nombre d'individus et attaquer des populations entières de bourgs, de villages, de villes, de contrées, etc.

Quant aux *virus* ou *miasmes chroniques*, ces derniers sont pour *Hahnemann*, *la cause occasionnelle générale de toutes les maladies chroniques.* J'espère bientôt le démontrer d'une manière évidente, et vous convaincre de cette vérité, comme je le suis moi-même, car elle est palpable, et en même temps, d'une importance extrême, puisque, contrairement à ce qu'on vous enseigne, nous considérons les *maladies chroniques* comme étant d'une *nature* et d'un *ordre différent* que les *maladies aiguës*. Vous voyez de suite combien cette nouvelle manière d'envisager l'étiologie doit influencer sur le traitement, car, dans le 1^er^ cas, le *tolle causam* suffira le plus souvent ; dans l'autre, il faudra agir avec des *médicaments appropriés.*

Règle générale : il faudra autant que possible s'attacher à reconnaître les causes que je viens de vous signaler, car elles acquièrent en homœopathie une importance thérapeutique extrême, en nous aidant beaucoup dans le choix d'un médicament ainsi appelé à enrayer des symptômes qui quoique semblables, reconnaissent des causes différentes : dans un cas ce sera le *refroidissement*, dans un autre, ce sera une *chute* ou une *violence extérieure* ; dans un troisième, la *peur* ; dans un quatrième, les *chagrins* ; dans un cinquième, la *colère*, etc., etc. Dans le premier, vous donnerez la *douce amère* ; dans le deuxième, *arnica* ; dans le troisième, *aconit*, la *fève de Saint-Ignace*, *opium*, *pulsatille*, etc. ; dans le quatrième, *acide phosphorique*, la *noix vomique* et la *jusquiame* ; dans le cinquième, *bryone*, *camomille*, *coloquinte* et *platine*.

3° *Les causes formelles* sont celles qui, selon moi, déterminent *certaine diathèse qui existe déjà*, à se présenter sous *telle forme* ou *allure*, à se *porter sur tel ou tel organe;* elles paraissent *inhérentes à l'organisation même des individus !* Par exemple: dans ce que nous appelons une fièvre inflammatoire, la *faiblesse acquise ou naturelle des poumons* chez un individu *déterminera la matière ou diathèse phlogistique* à se *porter de préférence sur les poumons*, pour produire une inflammation de ces organes; tandis que, *chez un autre*, elle *se portera sur la gorge*, pour y déterminer une angine inflammatoire, et une personne qui aura *toutes les parties de son corps en bon état ou en harmonie* éprouvera une *fièvre inflammatoire*, sans affection d'aucun organe particulier.

Il arrive encore qu'une maladie qui en apparence n'occupait d'abord qu'un système organique, un organe ou un tissu, *se répète* bientôt d'une manière évidente, sur d'autres organes, sans que la cause qui l'a primitivement fait naître se reproduise, c'est ce qu'on nomme une *diathèse.*

La *diathèse*, pour moi, représente donc le *développement complet d'un germe au moment où il a infecté l'organisme entier* ; comme dans le cancer, la goutte, la phthisie, etc., etc. Vous avez beau vouloir extirper le mal en un point, la maladie *croîtra en raison des mutilations ou des opérations qui auront été pratiquées.* Bien heureux encore quand elle ne se manifeste pas sous d'autres formes bien plus variées, qu'on est convenu presque toujours de considérer comme autant de complications.

Enfin, Messieurs, il arrive quelquefois que les causes des maladies nous échappent; que de malades pris subitement d'affections fort graves, sans que rien ne puisse nous mettre sur la voie des agents qui les ont fait naître et se développer.

C'est après avoir sommeillé un certain temps dans l'or-

ganisme qu'elles *éclatent tout à coup*, semblables à ces germes qui une fois éclos se développent et s'accroissent. Dans ce cas, une *modification anormale* s'est opérée *spontanément* dans l'organisation, modification due bien certainement à *la présence d'un élément morbide au sein de l'organisme,* lequel élément après avoir couvé pour ainsi dire lentement, s'est graduellement accru, puis s'est *manifesté tout à coup* sous l'influence *d'une cause que nous n'apercevons pas* et qui serait restée sans effet sur une organisation saine ou normale. Toutes les maladies qui se développent ainsi, présentent plus *de tenacité et plus de gravité*. En effet, les organes, les tissus ou les fluides de l'économie qui s'altèrent d'eux-mêmes en quelque sorte, ont leur vitalité bien plus profondément atteinte et, par conséquent, ont moins de tendance et de facilité à revenir à leur état normal, que ceux qu'une cause morbide atteint dans leur intégrité parfaite.

Je continuerai dans la prochaine séance en vous disant comment *Hahnemann* entendait la *symptomatologie*.

# DIXIÈME LEÇON.

## SYMPTOMATOLOGIE EN GÉNÉRAL,

### ANATOMIE PATHOLOGIQUE.

---

Messieurs,

Je vous ai dit dans la dernière séance que pour arriver à la connaissance de toute maladie, nous invoquions les *causes* et les *symptômes*.

Maintenant que vous savez ce que nous entendons par *étiologie*, il me reste à traiter de la *symptomatologie*, à laquelle nous avons recours pour distinguer les différents états morbides, car, je vous le répète, l'essence des maladies nous échappe et nous échappera probablement toujours.

Voici la division symptomatologique que je vous propose :

1° *Symptômes sensibles* ou *lésions de sensation*,—c'est la douleur avec ses nuances si fugitives, si variées, revêtant mille caractères différents, ce que Broussais appelait, suivant son expression énergique, *cris de douleur des organes souffrants*.

2° *Symptômes apparents* ou *réels*, ou *lésions de texture* ou *d'organes*, — ce sont eux qui souvent vous expliquent les premiers.

3° *Symptômes fictifs* ou *cachés*, *altération* des *solides* ou des *liquides* sans manifestation extérieure bien tranchée, reconnaissables quelquefois par la physique ou la chimie, etc., etc.

4° *Symptômes fonctionnels* ou *lésions d'action*, entraînant toujours la lésion de texture ou d'organes et souvent celle de sensation.

5° *Symptômes douteux*. On les rencontre dans certaines maladies qui ne présentent pas de symptômes extérieurs ou qui n'en présentent que de si légers qu'il est impossible de les apercevoir. Que d'affections qui se déclarent ainsi et dont on n'a jamais soupçonné l'existence. Espérons que nos moyens d'investigation se perfectionnant, nous arriverons à mieux connaître ces désordres.

Tout *symptôme*, selon moi, dépend d'une *lésion* ou d'une *altération* avouée, reconnue ou non, et toute *lésion* engendre une succession de *phénomènes symptomatiques*, appréciables ou non appréciables; c'est admettre bien légitimement que les *symptômes* d'une part, les *lésions* et *altérations* d'autre part, sont toujours dans une correspondance parfaite, mais que notre esprit d'investigation ne peut pas toujours saisir et apprécier, parce que nos moyens d'analyse ne sont pas encore assez avancés. Voilà cependant ce qui doit servir de base au *diagnostic réel, positif, matériel* si l'on veut, mais *le seul vrai*, le seul qui cherche à connaître *outre les symptômes proprement dits*, le *siége du mal* et les *transformations* qu'il peut faire subir à la texture des organes. C'est subordonner l'anatomie pathologique à l'expérimentation pure. Tandis que les médecins animistes, spiritualistes ou vitalistes, en ne prenant en considération que les symptômes proprement dits, ne peuvent porter qu'un *diagnostic idéaliste*, *immatériel, inexact, trompeur* et par conséquent *jamais vrai*.

Les *symptômes* sont donc autant de *phénomènes insolites*,

*appréciables ou non* qui se manifestent dans la *texture*, la *forme*, les *rapports* et l'*action des organes et des tissus*.

Comme je vous l'ai déjà dit en traitant de l'étiologie, *tout symptôme* peut être *primitivement local ou général*, mais souvent il ne devient général qu'après s'être manifesté sur un ou plusieurs points de l'organisme qui paraissent avoir été le siége primitif de la maladie.

*Les symptômes locaux* ou *prédominants* d'une maladie quelle qu'elle soit, et *les altérations* anatomiques qui l'accompagnent, représentent pour nous le siége des maladies. Seulement ces altérations n'ont d'autre valeur à nos yeux que *la valeur symptomatologique*.

Quelle que soit d'ailleurs l'opinion que l'on se forme sur l'*origine* ou la *cause* d'où procèdent les *symptômes*, quel que soit le traitement qu'on leur oppose, ne croyez jamais qu'*eux seuls constituent la maladie tout entière*. Laissez cette croyance à ceux qui ne connaissent guère, en toute chose, que les manifestations qui affectent leurs sens, et soyez persuadé que nos agents thérapeutiques ne font céder les symptômes qu'à la condition *de modifier la cause* même d'où les *symptômes procèdent*; effets de cette *cause*, ils ne peuvent cesser qu'avec elle. De même, ce ne serait pas une raison, parce que *les symptômes ne sont pas là présents*, pour ne pas *reconnaître au sein de l'organisme* l'existence d'*un germe* ou d'une cause morbide dont ils pourront naître dans un moment donné. C'est donc sur la cause du mal que l'agent médicamenteux opère toujours, quel que soit *le mode d'action supposé à cet agent*.

Tandis que l'Ecole de Paris ne prend en considération que le *siége local de la maladie*, s'attachant surtout à diriger ses moyens thérapeutiques *sur les points de l'organisme qui sont malades*, nous pensons, nous, que *le siége d'une* maladie *est loin de la traduire tout entière*, qu'il *ne peut rendre raison* que *des symptômes propres aux organes ou appareils al-*

*térés*, sans rien dire des symptômes *propres aux autres organes et aux autres appareils*. Il ne nous apprend rien touchant les causes; car, c'est le plus ordinairement hors de l'homme que celles-ci se trouvent. Nous pensons que les *symptômes* qui appartiennent à d'*autres organes*, à d'*autres systèmes*, à d'*autres tissus*, soit que la souffrance ait été communiquée à ces parties par le *cerveau*, le *cordon rachidien*, le *trisplanchnique*, ou autrement, nous pensons, dis-je, qu'ils présentent autant de *traits différents du tableau général* de la maladie, et que *chacun doit nous fournir des indications thérapeutiques.*

La division qui existe aujourd'hui entre l'école de Paris et moi, plus apparente que réelle, il est vrai, vient, comme je vous le disais en traitant de la physiologie, de ce que cette école regardant *la vie* comme le *produit*, le résultat de la *vie spéciale de chaque organe*, toute maladie pour elle est supposée *locale dans son origine*. Avec cette manière de concevoir la vie, son but sera de traiter chaque organe supposé primitivement attaqué, et comme elle attribue l'entretien de cette activité vitale à *l'action* constamment *stimulante* des modificateurs externes, elle agira du dehors au dedans. Théorie détestable qui donna naissance à une thérapeuthique plus détestable encore, car d'elle naquirent les évacuations sanguines, comme les saignées, les sangsues, les ventouses, les applications topiques de tout genre, et les exutoires de toute sorte appliqués à la peau. Accepter ou défendre une telle thérapeutique, c'est vouloir accorder à ces agents décorés du nom de modificateurs externes, la propriété de nous doter d'énergie vitale et de rétablir en un mot l'équilibre (thèse soutenue par plusieurs médecins de talent). Tandis que tout nous prouve au contraire, que ces moyens barbares ne tendent rien moins qu'à la destruction de l'être, sauf les cas ou étant eux-mêmes chargés de principes médicamenteux, comme

les vésicatoires, les pommades, etc, ils ne puissent quelquefois, par l'absorption des médicaments dont ils sont porteurs, avoir une action efficace sur l'économie.

Je ne partage pas davantage, vous le savez, l'hypothèse de ceux qui, considérant *la vie comme cause*, se représentent la *vie de chaque organe* comme l'*expression diversifiée* d'un principe vital, unique en dehors de la matière. Car, pour ces partisans de l'animisme, du spiritualisme ou du vitalisme, toute maladie ne s'attaquant qu'à ce principe vital sera générale à son origine, ce qui d'emblée constituera une diathèse, et elle ne se localisera que subséquemment, c'est-à-dire, que chaque manifestation morbide provenant d'un organe ne sera que le reflet de ce principe vital primitivement malade. De là pour eux la nécessité de n'adresser leur thérapeutique qu'à cet être idéal qui pour eux représente l'état général, car, *lui modifié*, chaque organe dont la *vitalité partielle* est sous la *dépendance de ce principe*, de cette *unité*, de cette *cause vitale*, ne le sera à son tour *qu'à la condition que le premier le soit*. C'est pourquoi repoussant presque exclusivement les moyens externes, leurs agents thérapeuthiques sont puisés surtout dans la matière médicale, pensant agir du dedans au dehors.

Ces deux hypothèses différentes par la forme, quoique semblables au fond, en donnant lieu à des suppositions toutes gratuites et si opposées, eurent pour conséquence, vous le voyez, d'établir une thérapeutique qui dépendait de la manière dont chaque pathologiste envisageait la question.

Pour nous qui considérons la *vie physiologique* comme un *composé d'éléments matériels* auxquels est associé ce que nous appelons *vie ou dynamie*, pour nous, dis-je, tout *modificateur, miasme morbide* ou *autre*, qui apportera le *moindre changement* dans nos conditions d'existence, soit qu'au point de départ son *action ait porté sur l'ensemble* de l'éco-

nomie ou sur l'*une des parties*, donnera lieu à *tels symptômes* ou *tels phénomènes*, qui exprimeront les *souffrances de l'organisme* et nous inviteront à enrayer la marche plus ou moins envahissante du principe destructeur, dont *l'action et les phases* qu'il est appelé à parcourir, sont *en raison de la puissance active du principe morbide lui-même* et de *l'organisation de l'individu* soumis à son influence; ce qui nous explique le caractère et la durée de telle ou telle maladie.

« Si nous savons, dit Hahnemann, que toutes les maladies aiguës peuvent se terminer d'une manière paisible, quand une fois elles ont atteint le terme de leur cours naturel, soit qu'on emploie des remèdes allopathiques, qui n'aient pas trop d'énergie, soit qu'on s'abstienne de tout moyen semblable, nous savons aussi dit-il, que la nature de l'homme abandonnée à elle-même, ne peut se sauver des maladies aiguës que par la destruction et le sacrifice d'une partie de l'organisme même, et que si la mort ne s'ensuit pas, l'harmonie de la vie et de la santé ne peut se rétablir que d'une manière lente et incomplète. »

Il est vrai de dire que les influences morbifiques, une fois qu'elles ont sévi, ne bornent que très-rarement, je pourrais même dire jamais, leur action à l'organe ou à l'appareil organique plus particulièrement attaqué. L'organisme représentant *un tout complet et indécomposable* duquel on ne peut pas plus distraire *vie ou dynamie que matière*, toute maladie réfléchit dès l'origine, ses désordres ou sa puissance, aussi bien sur les solides que sur les liquides, en un mot, sur l'organisme entier.

Depuis la maladie la plus simple jusqu'à la plus compliquée et la plus grave, il n'est peut-être pas un organe, un appareil qui ne soient le siége d'une ou de plusieurs lésions, soit de sensation, soit d'action, soit de texture, etc. Cet axiome est vrai pour les maladies aiguës, les maladies

médicinales comme pour les maladies chroniques, syphilis, gale et sycose. Toutes ces affections ont une marche variée, une gravité relative.

Quant aux transformations que subissent les organes et les tissus dans leur composition, et que l'école de Paris considère comme devant être la cause première des maladies, celle qui traduit la nature de la maladie tout entière, nous ne sommes pas tout à fait de son avis. Comme je vous le disais, je suis certainement loin de ne pas reconnaître une *lésion primitive* sous l'influence *d'une cause ou prédisposition morbide* quelle qu'elle soit. Mais souvent *cette cause ou prédisposition morbide* gît dans *les profondeurs de l'organisme,* et ce n'est que plus tard, dans un temps plus ou moins éloigné, qu'elle se manifeste par *différentes altérations.* Si sa présence dans l'économie est chose connue, avouée, certaine, ce sera à nous de détruire ce principe morbide, et par là, prévenir son développement ultérieur, c'est-à-dire prémunir l'économie des dommages qu'elle pourrait en souffrir. Quant à Hahnemann, il abandonnait toute vue spéculative sur la nature de ces modifications organiques, et ne voyait en elle qu'une indication de la période à laquelle est arrivée l'affection pathologique.

« Les phénomènes morbides, dit-il, accessibles à nos sens, expriment *tout le changement interne,* c'est-à-dire la totalité du désaccord de *la puissance intérieure,* en un mot, ils mettent la maladie *tout entière* en évidence. Par conséquent la guérison, c'est-à-dire la cessation de toute manifestation maladive, la disparition de tous les *changements appréciables* qui sont incompatibles avec l'état normal de la vie, a pour condition et suppose nécessairement que la force vitale soit rétablie dans son intégrité, *et l'organisme entier* ramené à la santé. »

Dans la pensée de *Hahnemann, lésion et affection* sont donc *deux choses qui se lient.* Il n'a jamais dit que les phé-

nomènes dynamiques fussent *antérieurs* aux phénomènes matériels ou anatomiques. Il l'aurait dit, qu'il n'aurait voulu exprimer qu'un fait, à savoir que nous *ne sommes avertis d'une altération* ou lésion organique que *par les effets de sensation que nous éprouvons d'abord*. Ce ne serait donc qu'une question d'ordre, rien de plus. Hahnemann n'aurait eu que le mérite de les noter dans l'ordre où ils se présentent et de saisir la dépendance sous laquelle ils sont par rapport les uns aux autres.

Pour moi, *l'anatomie pathologique*, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, n'est qu'un des éléments et un des éléments secondaires de l'art de guérir, c'est assez dire qu'elle ne dictera jamais de lois à la thérapeutique. Que d'une valeur de symptômes on arrive un jour à en faire une valeur essentielle, c'est-à-dire qui nous révélerait, par le rapport qu'on trouverait entre les altérations et l'élément morbide, la nature de cet élément, je le désire et le souhaite tout à la fois, mais en attendant que ce progrès se soit accompli, si jamais il vient à s'accomplir, ce dont je doute, n'attachons pas plus d'importance qu'il n'en faut, à l'anatomie pathologique.

Cependant, il faut que vous sachiez que, même à présent, nous prenons en grande considération le *siége de la maladie*, c'est-à-dire sa manifestation la plus apparente, mais voici dans quel but : de même que vous reconnaissez que certains agents thérapeutiques ont une *affinité plus grande pour certains organes* ou *certains appareils que pour d'autres*, de même pour répondre *aux mêmes vues*, nous donnons surtout *l'aconit* pour modérer la circulation artérielle, — la *cantharide* plus particulièrement dans les maladies de vessie, — *la bryone, le phosphore* dans les affections de poitrine, — la *camomille*, la *noix vomique* dans celles des voies digestives, — *la pulsatile, la sepia* dans celles de l'utérus, etc.

Cela vous prouve qu'*un médicament*, pour convenir et être *parfaitement approprié* à un cas donné, doit *répondre* non-seulement *aux symptômes caractéristiques* de la maladie elle-même, *aux causes externes ou internes* qui l'ont fait naître, mais il faut encore qu'il soit le plus *en harmonie* possible *avec les organes qui sont plus particulièrement le siége de l'affection actuelle.*

Tandis qu'en allopathie on ne tient aucun compte de la *douleur* et des *nuances* si variées qu'elle présente, qu'on néglige les *désordres fonctionnels*, les *symptômes secondaires* ou *sympathiques* pour porter toute son attention sur *les symptômes locaux* ou *directs*, les seuls qui servent à fixer véritablement la thérapeutique de l'école officielle, nous enseignons, nous, au contraire, qu'on doit *relever l'universalité des symptômes* et qu'on doit surtout rechercher ceux qu'elle nomme *secondaires ou sympathiques*, car, s'ils ne jouent dans leur traitement qu'un rôle secondaire, ils sont pour nous d'une *influence telle*, que leur seule considération *suffit* pour que nous fixions le choix d'un médicament, et *leur intensité* sera presque toujours *en raison de la gravité de la maladie*. Ainsi, qu'un individu atteint de *pneumonie* présente, dans le cours de sa maladie, des *phénomènes cérébraux*, le traitement de l'école officielle *ne changera en rien*. Je m'explique : le siége a beau être *différent*, les symptômes *n'être plus les mêmes*, *l'école ne variera pas ses moyens* pour cela : — *émissions sanguines*, pour la pneumonie, — *nouvelles émissions* pour les phénomènes qui se déclarent du côté de la tête, — ou bien *purgatifs* pour la pneumonie, *purgatifs* pour cette nouvelle complication, et ainsi pour toutes les maladies locales, ne prenant toujours en considération que le siége du mal pour négliger les symptômes secondaires.

Quelle différence de cette manière de voir avec la nôtre! Non-seulement les *médicaments* devront *répondre* par leur

*similitude aux symptômes* qui se présentent du *côté de la poitrine*, mais ils *varieront en raison de la complication* qui se présente, et on insistera surtout sur leur plus ou moins de similitude, changeant ou répétant les médicaments jusqu'à ce que l'affection soit éteinte.

Qu'un malade fasse part à *l'école officielle* de *l'aggravation* de ses souffrances qui sont beaucoup plus fortes *le matin* ou le *soir*, de leur augmentation ou de leur diminution par le *froid* ou par *le chaud*, par le *repos* ou par le *mouvement*, c'est à peine si elle l'écoutera ; on dirait que ces mille détails, ces mille nuances symptomatiques doivent passer *inaperçus pour elle.* Semblable à un soldat qui pouvant prévenir un danger, écarter l'ennemi ne le fait pas, parce qu'ayant reçu telle ou telle consigne, plutôt que de l'enfreindre, il préfère livrer la place à l'ennemi ; de même l'école officielle rejette notre doctrine; bercée avec les idées de ses devanciers, élevée au milieu de systèmes, qu'elle a mission de conserver intacts, peu lui importe qu'une maladie sévisse plus ou moins de temps, pourvu qu'elle ne déroge pas à ses vieux principes, s'étant apprise et efforcée tout à la fois de regarder comme des futilités les points sur lesquels nous cherchons à appeler son attention.

Jamais un malade ne nous consulte sans nous avoir préalablement déclaré son *âge*, son *tempérament*, sa *profession*, ses *habitudes* et surtout la *nature des souffrances* dont il est affecté, en se servant dans son récit de comparaisons bien claires et bien intelligibles :

Il nous dira par exemple : s'il sent comme un *poids*, comme un *clou*, comme des *coups d'épingle*, comme un *arrachement*, comme une *secousse*, comme un *engourdissement*, comme une *raideur*, comme une *boule*, comme un *élancement*, des *tiraillements*, des *bouillonnements*, des *pincements*, des *fourmillements*, comme une *sensation voluptueuse*,

une *douleur crampoïde, mordicante, pruriante, démangeante, chaude, brûlante, cuisante*, etc., etc.

De plus nous notons les circonstances *accessoires* qui accompagnent *chaque symptôme en particulier.*

1° Celles qui dépendent des *actions de l'individu:* l'aggravation ou l'amélioration produite quand on est *au lit,* en *se levant, étant assis*, quand on *chante,* quand on *parle*, quand on *mange*, quand on *respire*, etc., etc.

2° Les *circonstances de lieux :* dans *la chambre*, à *l'air libre*, sur *les montagnes*, sur *l'eau*, etc., etc.

3° Les *circonstances de temps :* le *matin*, dans *la journée, le soir, la nuit, au printemps, en hiver, en été*, etc., etc.

Je vous le répète la *valeur relative des symptômes* se tire avant tout de *leurs rapports* avec les *symptômes* que présentent les *médicaments.* Cette innovation due au génie de *S. Hahnemann* trouvera surtout sa raison d'être, sa puissance et toute sa supériorité dans les exemples suivants: car vous savez comme moi, que les *aberrations de sensation*, que les *désordres fonctionnels* qui résultent *de la privation* ou de *l'exagération* des modificateurs externes, *s'expriment* très souvent par des *symptômes anatomiques* et *physiologiques semblables.* En un mot, les *causes* qui *paraissent les plus contraires* peuvent *produire des effets analogues.* Ainsi, de même que nous verrons une quantité de médicaments reproduire des symptômes identiques et semblables en apparence avant d'offrir un caractère particulier, un signe propre, de même les maladies s'annoncent très souvent par un trouble général, une altération des fonctions, avant qu'elles n'aient donné lieu à *un ou plusieurs symptômes saillants* qui alors doivent nous révéler le *caractère de l'affection* à laquelle nous avons affaire.

A l'appui de ce que j'avance, je pourrais vous énumérer les phénomènes précurseurs par lesquels s'annonce, et ne se reconnaît que trop tard souvent le *choléra asiatique ;* —

vous décrire les prodrômes de la *variole*, de la *rougeole*, des *fièvres éruptives* en général, ainsi que ceux des maladies aiguës, comme la *bronchite*, la *pneumonie*, la *gastrite*, etc. *Toutes s'annoncent* par un malaise indéfinissable, un trouble général et plus ou moins prononcé des appareils et des fonctions : courbature dans tous les membres, — inappétence, — sécrétions modifiées ou anéanties, — modifications survenues dans l'appareil respiratoire, — aptitude intellectuelle augmentée ou diminuée, — peau sèche ou humide, froide ou chaude.

A la période d'*invasion* (appelée encore incrementum), en succédera une autre ; celle d'*état* (status), qui annoncera alors le maximum, le développement complet de la maladie. A cette période, fera bientôt place celle de *déclin* (decrementum), qui comprendra deux phases :

1re Celle où la maladie après avoir parcouru ses phases, avoir fait son temps, comme on dit, suivi son évolution, *s'éteint d'elle-même*, soit parce qu'elle ne *jouissait pas de la propriété d'envahir plus longtemps l'organisme*, soit qu'elle s'*efface en présence des agents médicamenteux*.

2me Celle où l'organisme est *entraîné inévitablement, indubitablement à sa perte*, si une médication bien appropriée ne vient pas à temps *arrêter le cours de cette marche envahissante et destructive.*

Mais quoique la *cause* et les *symptômes* paraissent être les *mêmes en apparence, dans la 1re période*, la maladie n'en revêt pas moins dans *sa période d'état, un caractère particulier spécial,* parfaitement déterminé, qui tient sa particularité : 1° De la *nature du miasme* qui l'a engendré ; 2° *du milieu* dans lequel se trouve tout l'organisme.

Prenons, si vous voulez, la *syphilis*, la *sycose* et la *gale*, il en sera de même.

Un malade se présente à vous avec des *troubles fonctionnels les plus variés*. En dehors du *malaise général et indéfinis-*

*sable*, il accuse des *vertiges*, de la *céphalalgie*, quelquefois des *tremblements*, de l'*anxiété*, de l'*insomnie*, de la *pâleur du visage*, des *yeux caves*, *de la perte d'appétit*, légère excitation des organes génitaux ; ce n'est qu'après tous les renseignements qui vous seront donnés, qu'après l'examen le plus attentif, que vous pourrez *soupçonner* une affection syphilitique. — Je dis *soupçonner*, car tant que l'*intervalle qui sépare l'infection* d'avec l'*apparition de phénomènes* plus saillants et plus *caractéristiques* n'est pas écoulé, on doit rester *dans le doute*. Qu'il apparaisse un *écoulement* ou des *ulcérations*, alors vous êtes fixé. *Mais seulement, alors.*

Dans d'autres cas, la période d'*incubation* ou d'*invasion* passe presque *inaperçue*, elle ne donne lieu qu'à des phénomènes insignifiants jusqu'au moment où elle éclate en plein, et qu'elle se révèle tantôt par une éruption *sui generis*, comme pour *la gale*, que l'acarus soit *cause ou résultat*, tantôt par *d'autres symptômes propres à toute autre maladie.*

Dans tous ces cas où la maladie, avant d'avoir une *physionomie particulière individuelle*, se présente avec des *caractères généraux propres à toute maladie*, que devient, je vous le demande, la thérapeutique de l'école, c'est alors qu'éclatera sa pauvreté. Et à quelles conséquences ne doit pas l'entraîner l'idée qu'elle s'est faite sur la nature des maladies, car, concluant *de cette similitude d'apparence* à une *similitude de réalité*, ses *moyens ne varieront pas.*

Que penser de ceux qui nous reprochent de négliger la séméiotique ou la science des signes ? surtout quand *Hahnemann* dit dans un passage de son *Organon* : « que toutes les maladies consistent *sans exception* dans l'ensemble de leurs *signes* et de leurs symptômes. »

A vous de répondre qui maintenant savez ce que nous entendons par *étiologie* et *symptomatologie.*

J'aborderai dans la prochaine séance ce qui a trait plus particulièrement au *diagnostic* et au *pronostic* proprement dits.

# ONZIÈME LEÇON.

## DIAGNOSTIC, PRONOSTIC.

---

Messieurs,

*Le diagnostic* des maladies est, sans contredit, la partie la plus importante de la pathologie, par malheur, celle qui est la plus hérissée de difficultés, et qui réclame de la part du médecin non moins de *savoir* que de *sagacité;* car, non-seulement il doit recourir à ses connaissances *physiologiques, anatomiques* et *pathologiques* pour découvrir le *siége du mal,* mais il doit encore s'enquérir *des maladies antérieures* et de celles qui auraient pu être transmises à son malade *par hérédité.* Il faut qu'avant d'entreprendre tout traitement, il sache ce qui *a été fait avant lui.* Les *moindres sensations* qu'éprouve le malade doivent être *relevées* et *recueillies très-minutieusement.* En un mot, pour avoir un tableau fidèle de la maladie, il faut qu'il interroge son malade *au physique* comme *au moral.* De l'observation *exacte* et *précise* des maladies, dépendra *la bonté du choix des moyens thérapeutiques,* l'assurance dans leur emploi et la juste appréciation de leurs effets.

Au nombre des moyens *directs* que nous avons aujourd'hui pour reconnaître une maladie et établir notre dia-

gnostic, se trouvent les signes *stétoscopiques*, *pessimétriques*, le *toucher* chez la femme, les expériences physiques, les *analyses chimiques* et *microscopiques*, etc. Soit par oubli, soit par ignorance, Hahnemann n'en fait nullement mention dans ses ouvrages.

*Le diagnostic* d'une maladie est d'autant plus facile, qu'il existe *des rapports plus naturels et plus étroits* entre les *deux ordres de symptômes qu'elle produit* et qu'ils s'expliquent mieux les uns par les autres. Ces deux ordres de symptômes sont : *d'une part*, les symptômes que vous appelez *pathognomoniques* ou *symptômes locaux*, et, *d'autre part*, ceux que vous désignez par *symptômes accessoires ou généraux*, les seuls qui, dans bien des cas, soient *appréciables*. Ainsi, que de malades se présentent à nous, *n'accusant qu'un malaise général;* nous avons beau les examiner avec un soin scrupuleux, nous ne découvrons rien qui, si nous devions nous placer au point de vue exclusif de l'école de Paris, puisse nous faire déceler *exclusivement le siége local du mal*.

Et, cependant, interrogez les malades, ils vous diront que cet état dure déjà depuis quelque temps, qu'ils maigrissent sensiblement, que leurs forces s'épuisent ; et j'ajoute, moi, que leurs jours seraient bientôt compromis, si l'on n'y portait remède. Cette remarque s'applique surtout aux maladies chroniques.

De là nous concluons qu'il faut étudier la maladie bien plus *dans son ensemble général* que dans son état local, et que nous devons tenir *un compte exact de tous les symptômes sans exception*, puisque nos indications pratiques doivent se tirer *de la comparaison de la maladie observée dans sa totalité* avec les *propriétés pathogénétiques des médicaments*. Ce qui revient à dire que la détermination d'un médicament, pour qu'il soit parfaitement *approprié*, ne doit point se faire seulement en raison de la ressemblance des symptômes locaux de l'affection avec certains symptômes ca-

ractéristiques du médicament, mais bien *de la ressemblance de la totalité des symptômes morbides* avec la totalité des *symptômes médicamenteux*.

*Cette détermination n'est pas toujours facile,* je vous l'accorde : d'abord à *cause du malade* qui, soit par ignorance, soit par bêtise ou entêtement, ne sait pas vous traduire ses sensations, ou s'il les traduit, c'est toujours *d'après les idées qu'il se fait de son état,* ce qui, pour le médecin, peut être cause de beaucoup d'erreurs. Ainsi, vous ne trouverez pas un malade qui, quoique ne sachant ce qu'il a, ne veuille cependant *rattacher sa maladie à telle ou telle cause* que son imagination veut bien lui forger, ou qui ne veuille vous persuader que telle ou telle partie de l'organisme, plutôt que telle ou telle autre, est attaquée, etc. Vous aurez beau lui représenter que, dans une opération aussi délicate, il ne faut pas être prévenu d'avance ; votre logique, vos meilleurs raisonnements viendront échouer contre des préjugés enracinés dès l'enfance. Vous n'arriverez jamais à le convaincre.

Ensuite, *cette détermination ne sera pas encore facile,* parce qu'il existe souvent une foule de *points de contact entre plusieurs maladies.* C'est pourquoi certains médecins allemands de notre école ont voulu qu'on se bornât seulement à saisir ce que la maladie présente de très-appréciable, qu'au lieu de prendre en considération la totalité des symptômes, on ne s'occupât que de quelques symptômes isolés, saillants. Comme les altérations organiques, quoique des plus variées, produisent, disent-ils, les mêmes symptômes, c'est une indication pour nous, d'opposer au caractère de la maladie et non à l'ensemble des symptômes, le caractère du médicament.

Qu'on agisse ainsi dans les cas où on ne pourra pas individualiser, très-bien ! mais comme ces analogies, ces ressemblances ne sont qu'approximatives, on pourra tou-

jours *individualiser* les maladies en ne tenant compte que des *caractères différentiels*. Ce que l'on fait, du reste, pour l'espèce humaine quand on veut comparer deux individus entre eux. Quoique d'une ressemblance commune et générale, chaque individu diffère essentiellement de tous les autres. L'individualité des maladies est tellement essentielle, qu'il ne saurait se produire deux fois de suite chez le même individu, deux maladies absolument semblables.

« Il est bien reconnu aujourd'hui, dit M. Devergie, qu'en physiologie, il n'y a jamais identité parfaite entre les êtres vivants; qu'en pathologie, il n'y a pas deux maladies absolument semblables. Ainsi, dans la nature, dit-il, il y a analogie, l'identité ne nous appartient pas. »

Même, pour M. Amédée Latour, l'identité parfaite des maladies est une chimère.

On pourrait reconnaître à la rigueur trois espèces de diagnostics : 1° le *diagnostic comparatif* ou *pratique*, celui qui se tire de la comparaison de plusieurs espèces morbides entre elles.

2° Le *diagnostic absolu* ou *individuel* qui sert à caractériser la maladie elle-même.

3° Le *diagnostic thérapeutique* qui se tire des indications à remplir et du rapport entre les *phénomènes morbides* d'une part, et les *phénomènes médicamenteux*, d'autre part.

C'est pourquoi je veux bien accepter la classification que l'on donne des maladies; mais à la condition de ne voir dans cette dénomination des cas morbides qu'une *récapitulation* de certains symptômes qui donnent une idée de la maladie, lesquels symptômes doivent appartenir exclusivement ou presque exclusivement à la classe, à l'ordre ou à la famille d'affections bien connues. Tout en acceptant et même désirant cette classification, je me réserve le droit de tirer mes indications thérapeutiques, non-

seulement de ces symptômes qui représentent *l'ordre* de la maladie à laquelle ils appartiennent, mais encore de ceux que l'on pourrait à bon droit appeler spéciaux, spécifiques, puisqu'ils servent à caractériser, individualiser la maladie.

Une question se présente:

Comment au lit du malade reconnaître les *caractères différentiels* qui existent entre chaque état pathologique afin de poser un *diagnostic exact* duquel dépendra notre médication?

Avant tout, s'enquérir de la *cause* autant que possible, des *habitudes hygiéniques*, de la *profession*, des *traitements antérieurement suivis*, de *l'âge* du malade, de sa *situation domestique*, de ses *rapports sociaux*, et de l'*état du moral* et *de l'esprit* car, dit Hahnemann, « combien de fois ne rencontre-t-on pas des malades qui, bien qu'en proie depuis plusieurs années à des affections très-douloureuses, ont conservé néanmoins une humeur douce et paisible, de sorte qu'on se sent pénétré de respect et de compassion pour eux? Mais quand on a triomphé du mal, ce qui est souvent possible par la méthode homœopathique, on voit parfois éclater le changement de caractère le plus affreux, et reparaître l'ingratitude, la dureté de cœur, la méchanceté raffinée, les caprices révoltants, qui étaient le lot du sujet avant qu'il ne tombât malade. Souvent un homme, patient quand il se portait bien, devient emporté, violent, capricieux, insupportable, ou impatient et désespéré, lorsqu'il tombe malade. Il n'est pas rare que la maladie hébète l'homme d'esprit, qu'elle fasse d'un esprit faible une tête plus capable, et d'un être apathique un homme plein de présence d'esprit et de résolution. » P. 246, § 210.

Si les causes de la maladie ont quelque chose d'humiliant, et que les malades ou ceux qui les entourent hésitent à vous les avouer, on doit chercher à les deviner par

des *questions faites avec ménagement* ou par des informations prises en secret. Au nombre de ces causes sont, par exemple : les *tentatives de suicide*, l'*onanisme*, l'*abus des plaisirs de l'amour*, les *débauches contre nature*, les *excès* de table ou de boisson, l'*infection vénérienne* ou *psorique*, un *amour malheureux*, la *jalousie*, les *contrariétés domestiques*, les *privations* de toute nature, une *difformité* quelconque, une *hernie*, une *chute de la matrice*.

Dans *les maladies des femmes*, il faut surtout avoir égard à la *grossesse*, à la *stérilité*, à la *propension à l'amour*, aux *couches*, aux *avortements*, à *l'allaitement* et à l'*état du flux menstruel*. Pour ce qui concerne ce dernier, on demandera s'il revient à des époques trop rapprochées ou trop éloignées, combien de temps il dure, si le sang coule sans interruption ou seulement par intervalles, quelle est la quantité de l'écoulement, si le sang est foncé en couleur; quelles sensations et douleurs se manifestent avant, pendant et après les règles ; si la femme est atteinte de flueurs blanches, de quelle nature elles sont, quelle en est l'abondance, quelles sensations les accompagnent ? Enfin dans quelles circonstances et à quelles occasions elles ont paru?

Dans les *maladies aiguës* vous n'aurez le plus souvent qu'à constater la *cause immédiate*, puis à relever l'*universalité des symptômes*, vous attachant surtout à ceux qui *correspondent le mieux aux symptômes médicamenteux*.

On comprend que je ne peux tracer ici de règle pour chaque cas morbide qui se présente. C'est à *la sagacité du médecin*, à son *savoir* qu'on doit s'en rapporter en pareille circonstance. C'est à lui de rechercher les symptômes *saillants* et *caractéristiques* d'une maladie dans *ses manifestations les plus générales*, et dans le cas où cette analyse ne lui suffirait pas pour le choix d'un médicament, il aura recours à une autre méthode d'investigation. Elle consiste *à interro-*

*ger tous les organes les uns après les autres,* à examiner en détail les parties contenues dans la tête, au cou, dans la poitrine et dans l'abdomen, s'attachant *à recueillir* les *symptômes* sur lesquels il n'est pas possible de conserver *le moindre doute*, et dont l'*interprétation* doit vous donner *la raison suffisante du choix d'un médicament* que vous vous proposez d'adresser à votre malade.

Pour ce qui concerne les *maladies chroniques,* la scène change de face, le problème devient alors beaucoup plus compliqué : *Hahnemann* ayant fait dépendre toute maladie chronique de trois miasmes ou virus, la *psore,* la *syphilis* et la *sycose*, il n'y a qu'un moyen de reconnaître l'infection de l'organisme par l'un ou plusieurs de ces miasmes, c'est d'invoquer l'*hérédité* ou de s'enquérir si l'un de ces miasmes ne s'est pas manifesté dans une des *formes primitives.* Dans *le doute on doit toujours soupçonner la présence d'un de ces miasmes au sein de l'économie,* j'en donnerai les raisons en traitant des théories des maladies chroniques. Toujours est-il qu'en vous conduisant ainsi, vous ne tarderez pas à apprécier tout le prix du conseil que je vous donne.

Pour vous guider dans vos recherches sur les caractères différentiels des maladies et asseoir en dernier ressort votre diagnostic, vous avez encore à prendre en considération *la marche d'une maladie*, c'est-à-dire l'*ordre* dans lequel *naissent* et s'*enchaînent les symptômes,* et *sa durée.*

Ainsi une maladie est dite *continue* lorsqu'il n'y a pas d'interruption dans les symptômes depuis le début jusqu'à la fin : *intermittente*, lorsque les symptômes se montrent et disparaissent par intervalles plus ou moins réguliers ; *rémittente,* lorsque sans disparaître complètement, ils diminuent d'intensité de temps à autre d'une manière notable ; elle tient par conséquent le milieu entre l'intermittence et la continuité. Tantôt ce sera une affection continue avec de forts redoublements, et tantôt une affection intermit-

tente dont les accès ne sont pas séparés par une apyrexie complète; *aiguë* quand elle développe beaucoup de symptômes sympathiques qui s'aggravent ou disparaissent avec rapidité; *chronique* quand ils se développent avec lenteur, et que la maladie met un certain temps à se terminer d'une manière quelconque, ne provoquant ordinairement qu'un très-petit nombre de symptômes.

Cette distinction des maladies est de la plus grande importance, en raison de l'énorme influence qu'elle exerce sur la thérapeutique. Il suffit que deux maladies, *en apparence semblables*, présentant le même aspect, les mêmes symptômes, aient *une marche différente*, l'une *continue*, l'autre *intermittente*, pour qu'immédiatement les *indications du traitement diffèrent* et soient même tout à fait *contraires*.

La marche continue est celle qu'affectent le plus ordinairement les maladies, mais elle est rarement si absolue, qu'il n'y ait *quelques alternatives* de *diminution* ou *d'augmentation* dans les symptômes. Pendant *le jour*, ordinairement, les accidents sont *peu intenses*, mais c'est *le soir* que surviennent ces *redoublements*, ces *exacerbations* ou *paroxysmes* qui se prolongent quelquefois jusqu'au lendemain. — Les symptômes eux-mêmes ne conservent pas non plus constamment le même degré de violence pendant toute leur durée. Assez souvent, après avoir couvé un certain temps, ils viennent à augmenter tout d'un coup, puis, ils restent stationnaires pendant un temps à peu près égal à celui de leur accroissement, et ensuite ils décroissent avec plus ou moins de rapidité. C'est ce que vous nommez *périodes* ou *phases* successives du développement des maladies.

La première est *la période d'incubation*, la deuxième est celle *d'augment, progrès (incrementum)*, la troisième celle *d'état (status)*, et la quatrième celle de *déclin (decrementum)*.

Inutile d'ajouter que le passsage de l'une à l'autre est toujours insensible. Mais ces périodes ne se montrent pas dans toutes les maladies; quelquefois les *symptômes sont intenses dès le début;* d'autres fois ils *augmentent rapidement* et *diminuent immédiatement* après avoir atteint leur maximum d'intensité, sans période *d'état* intermédiaire.

Lorsque la maladie se termine subitement par une sueur, une hémorragie abondante ou par la mort, il n'y a évidemment pas de période de *déclin.* Ai-je besoin d'ajouter que *le traitement,* suivant qu'il est bien ou mal dirigé *et approprié,* abrège, prolonge, fait naître ou retranche les unes ou les autres de ces périodes. Ce qui revient à vous dire que *les crises* que nos pères admettaient comme jugeant toujours d'une manière favorable les maladies, sont loin d'être regardées par nous comme nécessaires à la guérison. Pour nous, elles constituent *autant de symptômes* de la maladie, symptômes que nous ne désirons pas, que nous ne cherchons jamais à provoquer et que même souvent nous redoutons.

*L'intermittence* ou *périodicité* des maladies est un phénomène dont l'explication a toujours beaucoup occupé les médecins. *L'accès* est un développement successif et limité de phénomènes morbides, et il suppose presque nécessairement le retour d'un autre accès.

Chaque réapparition des symptômes, comme vous le savez, porte le nom *d'accès,* par exemple : un *accès de goutte,* de *fièvre,* de *névralgie,* etc.

On ne doit pas confondre un *accès* ni avec une *attaque,* ni avec le *paroxysme.*

A chacune de ces expressions se rattache une idée distincte.

*L'attaque* est une invasion soudaine de symptômes ordinairement graves, invasion dont rien n'autorise ordinairement à prévoir le retour.

*Le paroxysme* est l'exacerbation de symptômes déjà existants, faisant partie de phénomènes morbides, continus.

L'idée seule d'*accès* est inséparable de l'idée de *périodicité;* par exemple : un individu peut avoir plusieurs *attaques* de goutte; chaque attaque peut se composer d'un certain nombre d'*accès*, et chaque accès présenter plusieurs *paroxysmes.*

Ces considérations sont de la plus haute importance pour le traitement, car, pour ne citer qu'un exemple connu et reçu par l'ancienne médecine, vos *antipériodiques* comme le quinquina et d'autres, préviendront en général le retour de *certains* accès; mais ils seront très-souvent sans effet pour empêcher les *attaques,* et exaspéreront presque constamment les *paroxysmes.*

Il faut que nous sachions encore que chaque *accès* présente trois séries de symptômes qui ont reçu le nom de *stades* ou *périodes,* lesquels s'annoncent assez ordinairement au début par un *frisson,* auquel succède de la *chaleur,* puis, qui se terminent par de la *sueur.*

Mais ces *stades* ne sont pas constants; certains accès ne sont pas précédés de *frissons,* d'autres ne sont pas suivis de *sueur;* on en observe dans lesquels *deux stades manquent* à la fois. Enfin, il y a des *accès* qui n'offrent ni *frisson,* ni *chaleur,* ni *sueur,* et qui ne sont plus alors caractérisés que par le retour périodique des phénomènes principaux de la maladie. *L'ordre* dans lequel se succèdent ces *trois stades,* n'est pas lui-même *invariable.* Ainsi, l'on voit quelquefois *l'accès* commencer par la *sueur* et finir par *le frisson.* J'ai, il y a quelques jours, donné mes soins à une princesse italienne qui présentait ce singulier phénomène, et dont les accès n'avaient jamais pu être enrayés par la thérapeutique officielle.

La durée des accès dépasse rarement vingt-quatre heures.

Je n'en finirais pas, messieurs, si je voulais vous relater

toutes les anomalies que nous sommes habitués à rencontrer.

*L'apyrexie* ou *l'intermittence,* c'est-à-dire l'intervalle qui sépare les accès, est ce qui constitue *le type* de la maladie.

Si *l'accès* reparaît une fois tous les vingt-quatre heures, la maladie est dite *quotidienne;* s'il se reproduit après deux jours d'apyrexie, on l'appelle *tierce;* enfin, on la nomme *quarte, quintane, sextane,* si l'accès se montre après trois, quatre, cinq jours de calme.

Quelquefois il reparaît *deux accès par jour,* ou deux le même jour, *tous les deux ou trois jours.* Ce qui constitue les types *double quotidien, tierce double* et *quarte double,* etc., pour tous les autres types qui ont été créés et observés, voyez les traités spéciaux.

Il existe cependant des maladies intermittentes dont *les accès* sont au nombre *de cinq à six* et *même plus* dans la même journée, séparés par des intervalles de calme dont la durée est à peine d'une *demi-heure à une heure.* C'était le cas de cette très-intéressante malade arrivée de la province pour recevoir mes soins, et chez laquelle j'ai conduit plusieurs d'entre vous la semaine dernière.

Je ne vous dirai rien des circonstances d'*âge,* de *sexe,* de *tempérament,* de *saison,* de *climat,* etc., qui modifient plus ou moins leur marche.

Ainsi, *les maladies de l'enfance* sont en général *plus rapides,* celles *de la vieillesse plus lentes;* et il en est de même de celles des *tempéraments sanguins* et *nerveux,* par rapport à celles du *lymphatique,* de celles des *saisons sèches* et *froides,* par rapport à celles des *saisons humides* et *chaudes.* Ainsi, tandis que *l'hiver* accélère les progrès des maladies de *poitrine, l'été,* au contraire, les suspend. De même que les *saisons humides* augmentent rapidement les *hydropisies.*

Enfin, messieurs, plus il y a de *complications* et plus nécessairement leur marche se trouve influencée.

Pour ce qui est de *la durée* d'une maladie, elle n'a rien de fixe. Il en est qui se terminent en quelques heures, quelques minutes ou qui durent vingt-quatre heures. *Mille causes modifient leur durée* de la même manière que *leur marche.*

Il ne suffit pas de savoir *diagnostiquer* les maladies, il importe pour le médecin d'en estimer à l'avance le degré de gravité et la durée probable, de pressentir tous les accidents qui peuvent venir les compliquer et enfin d'en prévoir l'issue, c'est là l'œuvre du *pronostic.*

Tant de circonstances imprévues peuvent venir le mettre en défaut alors même qu'il paraît le plus certain, que les médecins le regardent avec raison comme la partie la plus difficile de l'art de guérir, et cependant, c'est le point sur lequel les gens du monde se montrent le plus exigeants, vous pardonnant une *mort*, si vous l'avez prévue, mais vous imputant à ignorance, même une *guériso* , si vous annoncez une terminaison funeste. C'est alors que vous harcelant de mille questions plus insidieuses, plus saugrenues ou plus déplacées les unes que les autres, vous serez effrayé vous-même de la perversité qui règne souvent dans les esprits, les consciences et les cœurs. Sauf quelques rares exceptions, où l'on trouve de la part de la famille un véritable désintéressement, un attachement profond et un chagrin bien senti, beaucoup ne vous adresseront des questions calculées d'avance qu'*en vue du sentiment d'égoïsme qui les guide;* ils feindront devant vous, de prendre une part bien grande à la situation du malheureux sur le sort duquel vous êtes appelé à prononcer, mais sachez démasquer cette hypocrisie, et, malgré cette affectation qui quelquefois fait frémir d'horreur, gardez-vous bien de dire ce que vous pensez.

De toute manière, votre jugement doit être porté *avec la plus grande circonspection*, d'autant mieux qu'il peut se présenter *des cas* où *celui que vous porteriez*, pourrait *se trahir au-dehors* par quelques *gestes* ou *signes*, par des *attentions* auxquelles n'était pas habitué le malade et qui pourraient lui faire *soupçonner la gravité de son état.* Il est de ces *révélations*, quelles qu'elles soient, dont le propre dans certaines maladies est d'*abattre le courage*, de rendre *pusillanime* et d'*affaiblir le cerveau.* C'est alors que les partisans de la crédulité accusent souvent *les incrédules d'être de mauvaise foi,* parce qu'on les voit quelquefois chanceler dans leurs principes, changer d'opinions dans le cours de leur maladie et se retracter à la mort. *Quand le corps est dérangé*, qu'y a-t-il d'étonnant que la *faculté de raisonner se dérange communément avec lui;* cela est si vrai que l'homme *infirme* et *caduc*, aux approches de sa fin, *s'aperçoit quelquefois lui-même que sa raison l'abandonne pour laisser le préjugé prendre le dessus.* Il n'est plus ce qu'il était, et *n'étant plus le même,* il ne *peut plus penser de la même manière.* Les retractations d'un incrédule, au moment do la mort, *ne prouvent donc rien contre l'incrédulité.*

Une maladie sera d'autant plus *grave* qu'elle occupera des *organes* plus *importants;* qu'elle sera plus *intense*, *moins régulière* dans sa marche et de plus *longue durée;* qu'elle régnera d'une *manière épidémique ;* qu'elle sera transmissible par *contagion;* qu'elle attaquera un *enfant*, un *vieillard*, une *femme enceinte*, une *constitution détériorée,* un individu atteint déjà d'une *maladie* chronique, adonné à tous *les excès;* qu'elle surviendra chez un sujet qui a fait un long usage d'*aliments de mauvaise qualité* ou de *traitements allopathiques*, d'où il résulte, dans le premier cas, un *affaiblissement considérable*, et dans le second cas, une *maladie médicinale* dont on triomphe très-difficilement; enfin qu'elle succédera à des *travaux excessifs* de corps ou d'es-

prit, surtout pendant la nuit, et en se privant de sommeil, ou a des *chagrins prolongés*, à la perte d'une place, de sa fortune, d'un être tendrement aimé, etc.; en un mot, plus il existe de ces circonstances que je viens d'indiquer, réunies dans une même maladie, *plus elle est dangereuse.*

Les maladies chroniques deviennent dangereuses par l'ancienneté, quelquefois elles le sont dès le début. Ainsi celles qui résultent de la *complication de plusieurs miasmes*, sont *infiniment plus graves* à nos yeux, à moindre intensité des symptômes et à désorganisation moins avancée près, que ne le serait une même maladie qui ne reconnaîtrait pour cause qu'*un seul miasme.*

Sont regardés comme des *signes* de *favorable augure*, l'expression non altérée de la physionomie, l'espérance, la gaieté, une grande sécurité, le sommeil calme et dont on tire facilement le malade, la liberté de la respiration, une chaleur douce et habitueuse, etc.

Sont au contraire regardés comme des *signes* toujours *graves:* l'immobilité du malade ou une agitation extrême, ainsi l'agitation succédant à l'immobilité dans une affection aiguë est *un signe mortel*, surtout *si le malade se découvre et fait des efforts inutiles pour se lever*, — l'amaigrissement très-rapide dans les affections chroniques, (l'extrême faiblesse seule n'est qu'un signe défavorable, surtout lorsqu'elle est l'effet des maladies chroniques), les sueurs nocturnes dans les maladies du poumon, l'altération subite et profonde de la physionomie, comme le trismus, le rire sardonique, l'infiltration des membres, — les escarres gangréneuses de la peau, les convulsions partielles ou générales, le délire, surtout chez les adultes et les vieillards, auquel succède l'exaltation des facultés intellectuelles, — le découragement, le désespoir, les pressentiments funestes, les défaillances et les syncopes spontanées, — la carphologie, l'éphonie et la mussitation

dans les maladies aiguës, — la cessation subite d'une douleur vive avec altération profonde des traits, — l'appétit vorace survenant tout à coup dans le cours d'une maladie aiguë, sans diminution des autres symptômes, *(ce signe annonce ordinairement la mort dans les 24 heures)*; le passage des liquides dans l'œsophage comme à travers un tube inerte, le hoquet, l'intermittence et l'insensibilité du pouls, le non-effet des sinapismes et des vésicatoires, — le froid des parties externes, tandis que l'intérieur est brûlant, — et les sueurs abondantes, surtout quand elles sont froides. — Aucun de ces signes, bien entendu, *n'a de valeur absolue.* Ainsi, les plus graves peuvent être suivis *de guérison*, et les plus favorables avoir une *issue funeste.* Ce n'est que par leur comparaison avec les autres symptômes de la maladie qu'il est permis d'en tirer des conséquences.

Par l'énumération que je viens de vous faire, vous voyez maintenant de plus en plus, messieurs, de quelle valeur sont ces objections qu'on nous a adressées, de ne tenir aucun compte *des signes morbides.* Il fallait que ceux qui nous adessaient ces reproches, n'aient aucune idée de la doctrine que nous défendons à cette heure. Nous! ne tenir aucun compte des signes d'une maladie, mais ce sont eux au contraire qui *nous guident dans la détermination du choix d'un médicament.* Et l'on comprend de quelle valeur ils doivent être en raison de la variété que l'on observe.

Maintenant, d'où vient qu'on a tourné en *ridicule certains symptômes* observés par *les expérimentateurs*, — leur critique ne devait-elle pas aussi s'exercer sur ces *symptômes non moins singuliers* qu'on observe dans *certains cas pathologiques.* Ainsi, à part tous les signes que je viens d'énumérer, qu'on m'explique ces *goûts bizarres* qu'on rencontre chez les malades — et même sans avoir besoin de recourir à la pathologie, nous pourrons prendre nos exemples dans

la physiologie; me donnera-t-on la raison de ces *appétits différents*, de ces *besoins variés*, de ces *sensations si délicates* et si fines, de ces *goûts si multiples* qu'un volume entier ne suffirait pas pour recevoir toutes les communications que vous font les *femmes en état de grossesse*. L'*une* ne pourra résister au désir impérieux de prendre des alcooliques. L'*autre* de manger les choses les moins nutritives, et enfin tout le monde connaît cette passion dominante chez les femmes enceintes, *le vol*, etc., etc. En un mot, il y a *aberration complète des sens sous l'influence de la grossesse;* qu'y a-t-il d'étonnant que les mêmes phénomènes se reproduisissent sous *l'influence de médicaments* qui viendraient jeter la perturbation dans l'économie.

Et du reste, pourquoi cela ne serait-il pas puisque sous l'influence d'autres causes, comme, par exemple: dans *la chlorose*, on voit les malades soumis à *des idées les plus étranges*, etc., etc. Nos confrères savent cela tout aussi bien et peut-être même mieux que nous, mais ne leur faut-il pas matière à critique.

Dans la prochaine séance, je vous dirai quelle division Hahnemann a admise pour les maladies, et je vous ferai connaître sa théorie sur les maladies chroniques.

# DOUZIÈME LEÇON.

CLASSIFICATION ADMISE PAR HAHNEMANN :

MALADIES AIGÜES. — MALADIES CHRONIQUES. — MALADIES MÉDICINALES.

---

Messieurs,

Je vais consacrer cette séance à vous parler d'une manière plus spéciale de *la classification admise par Hahnemann*. Je m'étendrai surtout sur la théorie des maladies chroniques, cherchant à bien vous faire comprendre sa pensée sur ce qu'on nomme *la psore*.

Comme je vous l'ai déjà dit, *Hahnemann* divise les maladies *en trois classes :*

1° *Les maladies aiguës;* 2° *les maladies chroniques;* 3° *les maladies médicinales.*

*Les premières* dérivent de deux sources : les influences *météoriques et telluriques* d'une part; *les miasmes aigus*, d'autre part.

*Les deuxièmes* reconnaissent trois causes fondamentales : *la psore*, *la syphilis* et *la sycose.*

*Les troisièmes*, fort répandues, reconnaissent autant de *causes diverses* qu'il existe *de substances médicamenteuses propres à les faire naître.*

*Ce sont celles que les allopathes font naître* par l'*usage prolongé* de médicaments héroïques à *doses élevées* et *toujours croissantes*, par l'abus du *calomélas*, du *sublimé corrosif*, de l'*onguent mercuriel*, du *nitrate d'argent*, de l'*iode*, de l'*opium*, de la *valériane*, du *quinquina* et de la *quinine*, de la *digitale*, de l'*acide prussique*, du *soufre* et de l'*acide sulfurique*, des *purgatifs* prodigués pendant des années entières, des *saignées*, des *sangsues*, des *cautères*, des *sétons*, etc., etc. Tous ces moyens *débilitent impitoyablement* l'organisme, et, quand il n'*y succombe pas peu à peu* et d'une manière particulière à chacun d'eux, *ils altèrent* son rhythme normal à tel point, dit Hahnemann, que... « ces bouleversements de la santé, dus aux malencontreuses pratiques de l'allopathie, et dont on n'a jamais vu de plus tristes exemples que dans les temps modernes, sont les *plus fâcheuses* et les *plus incurables* de toutes les maladies chroniques. Je regrette de dire qu'il paraît impossible de jamais découvrir ou imaginer un moyen de les guérir, quand ils sont parvenus à un certain degré. » Organon, § 74 et 75, p. 172 et 173.

Vous pourrez, s'il vous plaît, subdiviser chacune de ces trois classes en autant de genres et de groupes que vous le désirerez, mais vous devrez toujours ramener ces genres et ces groupes à une des grandes classes fondamentales énoncées plus haut.

La distinction établie par *Hahnemann* entre les maladies *aiguës* et les maladies *chroniques*, repose non-seulement sur *la durée* plus ou moins rapide de leur évolution ou sur l'*acuité* des symptômes, mais encore et presque exclusivement sur *la différence de leur étiologie*.

*Les maladies aiguës* sont, pour nous comme pour vous, des *opérations rapides de l'organisme* sorti de son rhythme normal, ce sont celles qui ont *leur individualité à elle, chaque espèce* jouissant d'un *caractère propre, spécial* et presque toujours identique à elle-même, sans qu'il n'y ait aucune

communauté d'origine entre les espèces qui, quoique de même nature, ont *leur cachet particulier.*

Elles dépendent presque toujours de *causes appréciables* et *accidentelles* dont la *durée* est *courte* et *la marche rapide*, s'accompagnant de symptômes saillants.

Ces causes sont, d'*une part:* les influences *hygiéniques* et *atmosphériques;* des *excès* dans *le boire* et *le manger,* ou la *privation d'aliments nécessaires,* de *violentes impressions physiques,* le *refroidissement,* l'*échauffement,* les *fatigues,* les *efforts,* les *fortes contentions d'esprit,* les *passions de toutes sortes,* etc., etc., etc. ; dans ces cas, le *sublatâ causâ* suffit le plus ordinairement.

Les causes des maladies aiguës sont, d'*autre part,* les *miasmes aigus*, qui engendrent ce que nous sommes convenus d'appeler des *maladies épidémiques,* maladies dont l'évolution est connue d'avance et dont la marche diffère de toutes les autres affections. Elles sévissent sur beaucoup de sujets à la fois, se manifestent chez tous par des *symptômes fort analogues* (ce qui leur a valu leur nom d'*épidémies*), et peuvent devenir *contagieuses*, quand elles agissent sur des masses *serrées et compactes d'individus.* Ces *miasmes* ont la propriété de reparaître toujours sous *la même forme,* c'est pourquoi ils ont reçu des noms particuliers. *Les uns* n'attaquent l'homme assez ordinairement qu'*une seule fois* dans le cours de sa vie, comme la *variole,* la *rougeole*, la *coqueluche*, la *fièvre scarlatine de Sydenham*, etc., etc. ; d'autres peuvent l'atteindre *à plusieurs reprises,* comme la *peste du Levant,* la *fièvre jaune*, le *choléra morbus asiatique,* etc., etc.

En dehors de ces miasmes aigus, *Hahnemann* admet que les *guerres*, les *inondations* et la *famine* sont fréquemment les *causes* de ces maladies épidémiques : on pourrait se demander, sans pour cela combattre ce grand homme, si ces

*miasmes aigus* ne seraient pas eux-mêmes *le produit* d'une de ces grandes calamités qu'il invoque.

Quoi qu'il en soit, comme *chacune de ces fièvres* est de nature *spéciale*, comme chaque cas individuel a la *même origine*, il s'ensuit que *chaque sujet* qui en est atteint, présente *un état morbide presque identique*, mais qui, abandonné à lui-même, se termine en un assez court espace de temps par la mort ou par la guérison.

Règle générale : *toute maladie aiguë* abandonnée à elle-même, débute par une fièvre plus ou moins intense; puis, après avoir atteint rapidement leur apogée, les symptômes s'effacent peu à peu, perdent par conséquent de leur intensité, et tendent naturellement à disparaître complètement, pourvu toutefois qu'on ne vienne pas *entraver leur marche* par une *médication intempestive*. Tandis qu'il suffit, pour adresser des médicaments à un individu atteint d'une maladie aiguë, de *relever avec soin le tableau général des symptômes*.

De plus les affections aiguës ne sont pas susceptibles de se transformer, comme il arrive pour les affections chroniques.

Les causes qui les produisent frappent tous les organismes, et leur influence ne se fait pas sentir au-delà de l'individu ou des individus soumis à leur action, si ce n'est dans le cas de *maladie épidémique*. Et même alors, dès que la constitution épidémique a cessé, les phénomènes qu'elle avait puissance de produire cessent aussitôt, et ce que vous nommez le *passage d'une maladie aiguë à une maladie chronique* n'est autre que le *développement subit, spontané d'un ou de plusieurs des miasmes chroniques*, lesquels pour avoir sommeillé un certain temps au sein de l'économie n'en existaient pas moins. Cela est si vrai ; interrogez tous vos malades avec soin et vous verrez qu'il y en a beaucoup qui, sans être forcés de garder le lit, vous diront avoir

toujours été dans un état de faiblesse, de malaise, de souffrance même qu'on ne peut s'expliquer que *par l'infection préalable de l'organisme ;* dans un pareil état de santé, qu'une *maladie aiguë* survienne et alors *éclate sous son influence l'affection primitive* qui existait dans l'organisme à *l'état latent.*

En effet, messieurs, du moment où *l'hérédité* est reconnue et admise, on pourrait même aller plus loin et affirmer avec *Hahnemann* que certaines maladies aiguës n'affectent l'homme que lorsqu'il est *psorique;* ce qui exprimerait notre aptitude, notre prédisposition à subir les influences extérieures. Toutes ces *causes* alors auxquelles on rapporte les *diverses maladies* qui naissent *sous leur influence* ne seraient le plus souvent que les *véhicules, les excitateurs spéciaux* d'autant *d'états pathologiques,* dont la diversité, les conditions, les formes ou manifestations *extérieures* seraient autant d'*expressions qui constituent un des miasmes chroniques.* Donc d'après *Hahnemann* ces causes seraient en nous, viendraient de nous, non d'ailleurs, elles dépendraient non-seulement de la *constitution atmosphérique* dans laquelle nous sommes placés, mais surtout de *nos constitutions individuelles.*

Voulez-vous vous placer à un autre point de vue : substituez au mot *psore* le terme de (*cahexie générale*) ou encore celui d'*acrimonie* et de *dyscrasie* peu m'importe, et vous saisirez peut-être mieux ma pensée; ce que je veux, c'est que vous conveniez avec moi que *tout est subordonné à la disposition individuelle.*

Ainsi je lisais l'année dernière dans vos journaux de médecine, que dans plusieurs services d'hôpital, de pauvres femmes ayant gagné une *angine couenneuse* dans les salles, après avoir subi plusieurs cautérisations eurent *une paralysie générale.* N'est-ce pas encore à un *principe miasmatique interne* (psorique pour nous) dont le conta-

gium dépend, qu'il faut attribuer cette *paralysie?* pour ma part, je le crois, car souvent les pseudo-membranes sont *insuffisantes* pour *motiver et expliquer la mort.* Et cependant on voit les malades succomber en peu de temps présentant un *anéantissement général*, ce qui n'arriverait pas sans *une infection générale.*

N'a-t-on pas cité encore plusieurs cas de *paralysie générale* survenue à la suite d'une *fièvre intermittente,* laquelle certes, était loin d'expliquer ce phénomène grave.

A l'appui de ce que j'avance, vous me permettrez de me citer moi même. Je disais il y a deux ans, au sein de la société homœopathique et à propos d'une discussion qui avait été soulevée sur le *croup* et la *pharyngite pseudo-membraneuse* « qu'on s'était trop préoccupé jusqu'à présent de l'élément *contagieux ou épidémique,* et qu'on n'avait pas assez pris en considération l'*élément psorique*, *syphilitique* et *sycosique,* éléments qui constituent la *prédisposition héréditaire.* J'ajoutais que cette considération me paraît d'une telle importance, qu'on doit attribuer à *cet oubli* la *plus grande partie des insuccès.* Si, comme je le disais, et comme l'a affirmé *Hahnemann* dans son immortel *Traité des maladies chroniques,* nous admettons les vues de notre maître *sur les miasmes chroniques*, nous devons craindre que dans toute *épidémie,* diphtérie ou autre, que dans toute *affection aiguë en général, l'un de ces miasmes*, étant en jeu, ne vienne, par les modifications profondes qu'il apporte à l'économie, changer, sinon la nature de la maladie, *du moins lui imprimer un caractère de gravité qu'elle n'aurait pas eu sans cela.*

S'il en est ainsi, ajoutais-je, c'est une indication pour nous d'employer concurremment avec ce qu'Hahnemann appelait les *apsoriques*, les médicaments dits *antipsoriques;* car, selon moi, la *psore* est l'affection qui, avouée, ou non, *joue le plus grand rôle...*, etc., etc. « (Voir le Bulletin de la

société homœopathique, juin, 1860), avec faits de ma pratique à l'appui.

En effet, messieurs, que l'on accepte ou non la théorie de *Hahnemann* sur les *maladies chroniques*, le praticien n'obtiendra de résultat, quand même il aura choisi son médicament avec justesse, qu'à la condition de le faire précéder par un *antipsorique* lorsqu'on soupçonne une *psore latente* ou avouée, ou par un *antisyphilitique*, un *antisycosique*, lorsqu'il y a eu antérieurement *syphilis* ou *sycosis*, affections qui n'auraient pas été complètement guéries.

Seulement, il faut bien l'avouer, il est extrêmement difficile de choisir parmi les *antipsoriques* le médicament le plus convenable, parce qu'ils offrent presque tous les mêmes signes, n'offrant *chacun* que très peu d'indications caractéristiques. Aussi est-ce une raison puissante pour nous d'étudier et de comparer continuellement les séries de symptômes que présentent les médicaments.

Mais n'empiétons pas et abordons de suite les maladies chroniques.

Peu distinctes et souvent imperceptibles à leur début, saisissant l'organisme chacune à leur manière, *les maladies chroniques* suivent une marche diamétralemeut opposée à celle des maladies aiguës et reconnaissent *des causes différentes.* Elles ont le plus ordinairement un *début insidieux*, ne se décèlent que par des symptômes insensibles, de faibles et passagers malaises qui plus souvent passent inaperçus. Mais peu à peu elles gagnent du terrain jusqu'à ce qu'enfin elles *envahissent plus ou moins l'organisme en entier*, entraînant à leur suite de *nombreuses et redoutables désorganisations.* Elles reconnaissent une *communauté d'origine* due à la présence d'un ou plusieurs miasmes ou virus, *psore, syphilis, sycose.* Ces *miasmes sont en nous*, dans les *plis les plus cachés de notre organisation*, avec laquelle ils

sont pour ainsi dire, comme identifiés, tirant leur origine de l'inconduite ou de l'incurie de nos parents, ce qui fait que la vigueur de la complexion, pas plus que la régularité du genre de vie ne peuvent rien contre eux.

Ils *produisent des états morbides très-différents* ou sont cause *qu'une maladie* qui, sans la présence d'un ou de plusieurs de ces miasmes, aurait été *simple ou individuelle*, revêt *un caractère de gravité et de chronicité* sous des formes très-diverses quoique identiques au fond.

Par cette théorie si matérielle qui tend à faire jouer un si grand rôle à la matière organique et à l'étiologie, *Hahnemann* a fait faire un pas immense à la médecine en sachant ramener toutes les maladies chroniques *à une cause occasionnelle générale*, saisissable par tous les moyens propres à établir une conviction et à fournir une démonstration. En effet, dès que ces miasmes font invasion dans l'organisme, aux caractères *fixes* et *positifs* qu'ils présentent, on pourra non-seulement les reconnaître et les distinguer, mais souvent encore, les suivre à travers les générations. Et, si vous interrogez l'expérience, vous apprendrez bien vite que toutes les maladies chroniques sont dues, soit à la *rétropulsion* ou à la *rétrocession de la gale* ou *d'autres éruptions cutanées*, soit à une *syphilis* imparfaitement guérie et dégénérée, soit à une *affection sycosique*.

Il vous sera assez facile, en un mot, après un examen attentif, de saisir le *lien pathologique* entre *l'invasion d'un de ces trois miasmes* et la *maladie* que vous aurez à guérir. Dans le cas où un malade atteint d'une affection chronique, n'aurait jamais été infecté *primitivement* par un de ces miasmes, aux questions que vous lui adresserez, vous reconnaîtrez aussitôt qu'il en a reçu le germe par *voie d'hérédité*. C'est ainsi qu'il vous apprendra que dans son enfance il était sujet à avoir des *dartres*, des *engorgements ganglionaires*, des *gourmes*, des *abcès* de toute nature, des

*affections scrofuleuses* sous toutes les formes, présentant en un mot, la constitution la plus appauvrie, laquelle s'était amendée à *l'âge de la puberté.* Mais, des symptômes *nouveaux* et *dus toujours à la même cause*, venaient à éclater plus tard. Pour n'apparaître qu'au bout de 10, 20, 30, 40 ou 50 ans, ces *miasmes* ou *virus* n'en existent pas moins *au sein de l'économie.*

Pour comprendre, messieurs, la théorie qu'*Hahnemann* a donnée des maladies chroniques et surtout *de la psore,* il faut remonter les siècles et interroger l'histoire.

Il y a peu de temps encore tous nos traités de pathologie, vous le savez, relataient l'histoire d'une maladie aussi affreuse que dégoûtante, maladie qui *datait des Hébreux* et que les Croisés avaient rapportée de la terre sainte et semée sur toute la surface de l'Europe. *Lèpre du lévitique, lèpre des Hébreux*, tel est le nom de cette atroce maladie dont la Bible fait mention et qui aujourd'hui est étudiée encore sous les dénominations diverses de : *psoriasis* invétéré — *pellagre* comprenant les *lèpres squammeuses* et *crustacées* — les *lèpres alphoïdes.*

De : *Elephantiasis* des Grecs, des Arabes ; comprenant les *lèpres tuberculeuses, lèpres du moyen âge*, ou *lèpre taurique* et la *lèpre Léontine.*

Ou bien encore offrant une nuance qui par les Grecs était appelée *leuce*, par les Latins *vitiligo*, par les Français *ladrerie,* etc. Par où ou par qui a commencé cette affection, c'est ce que nous ne savons et ce que nous ne saurons jamais. Du reste les questions de cette nature seront toujours enveloppées de la plus grande obscurité. Nous ignorons aussi bien l'origine de la *psore* et de la *syphilis* que de tous les phénomènes naturels qui se produisent successivement sous nos yeux et qui nous frappent moins, habitués que nous sommes à les voir et à les contempler. Ce qui nous importe à nous, médecins, c'est que la *psore*

existant, nous devons indiquer ses moyens de transmission, la manière de l'enrayer et de la combattre efficacement.

Donc, suivant *Hahnemann*, la *lèpre du Lévitique* ou *lèpre des Hébreux*, aurait donné naissance à un miasme qu'il a désigné sous le nom de *psore,* qu'il regarde comme le plus généralement répandu, le plus difficile à combattre de tous les miasmes chroniques, et, qui serait comme une transformation affaiblie de cette maladie primitive. *A la psore*, *Hahnemann* rapporte *la gale* proprement dite, les *dartres* et toutes leurs formes, les *scrofules* depuis le simple engorgement glandulaire jusqu'au *rachitisme*, la *phthisie,* le *carreau*, les *catarrhes*, la *gravelle,* la *goutte* et d'autres affections *tout aussi variées* que je vous ferai connaître plus tard.

En vain, Messieurs, la critique s'est essayée à prouver qu'il n'y avait aucun lien entre la *psore* et la *gale*, et que cette dernière n'était pas une dégénérescence de la lèpre, en vain, elle s'est évertuée à détruire cette chaîne à anneaux multiples, la critique est restée sans effet, et vient de ce qu'on *a mal interprété la pensée de Hahnemann* et qu'on en a conçu des hypothèses absurdes.

*Hahnemann*, Messieurs, en déclarant que la *psore* produisait la *gale,* n'a pas entendu dire que la *gale* pouvait et devait toujours, et quand même, se développer d'emblée et spontanément dans l'organisme. — On veut aujourd'hui, vous le savez, qu'elle soit produite par un animalcule, l'*acarus scabei* ou le *sarcopte.* — Si pour *cause* vous lui assignez cet *insecte*, je peux, moi, à l'exemple *de Hahnemann,* lui en assigner encore bien d'autres : la *misère*, la *malpropreté*, par exemple ; mais, toutes *trois*, Messieurs, ne pourront agir que comme *causes occasionnelles externes déterminantes.* Car, si l'organisme ne reconnaissait pas une *cause interne* (la psore), appelez-la comme vous

voudrez, s'il n'avait pas été dans une disposition toute spéciale, cette maladie n'aurait pas plus sévi sous l'influence *de la misère* et *de la malpropreté* que sous celle de cet *être microscopique (l'acarus)*. Il faut encore que *le corps* qui est le sol sur lequel se développent les embryons qui viennent du dehors, *présente un terrain propre à favoriser cette génération* ou le développement de ces embryons. En supposant même que l'*acarus scabei*, comme le veulent certains micrographes, soit le produit d'une génération spontanée, il y aurait encore à fournir les moyens *de s'opposer à cette génération*, et on ne pourrait y arriver qu'en soumettant *l'organisme entier à un traitement approprié*, et en *détruisant cette disposition toute particulière* que nous reconnaissons en lui.

*Les vers eux-mêmes* qu'on rencontre chez un si grand nombre de personnes, tant *lombrics, ascarides* que *tœnias*, dépendent tous d'une affection générale *(psore)* liée à un genre de vie insalubre, c'est-à-dire que les embryons de ces entosoaires ne se développent que parce qu'ils trouvent l'*économie dans des conditions données*. Qu'on soumette les enfants en bas-âge à un traitement *prophylactique ou préservatif*, en leur faisant suivre un excellent régime, et on triomphera facilement *de la psore*; alors ces parasites n'auront plus raison d'être, et l'on ne verra plus ces pauvres enfants être incommodés si souvent par des *entosoaires de toute espèce*.

De même, quand nous rencontrons une *affection pédiculaire* dans une maladie grave comme la fièvre typhoïde, par exemple : en concluons-nous que cette dernière ait été produite par ces *parasites?* Dans une science d'observation, je vous l'ai déjà dit, il faut bannir les hypothèses et alors nous dirons tout simplement que cette *maladie pédiculaire* ou *phthiriasique* reconnaît *deux causes*: l'une *prochaine* qui réside dans une *disposition particulière du*

*corps*, inconnue dans sa nature il est vrai, mais qui n'en existe pas moins; l'autre *occasionnelle*, qui comprend la malpropeté, la misère, la faiblesse de la constitution, un air humide et chaud, une mauvaise nourriture, des maladies cutanées, la contagion, etc., etc.

Quant *à la gale*, je maintiens qu'elle ne se développera que si elle trouve l'économie dans des *conditions spéciales*, et cela est si vrai, que vous verrez nombre d'individus qui vous diront avoir été en *contact immédiat* avec des *galeux* sans *jamais* avoir contracté *la gale*. Vous m'avez entendu très-souvent adresser cette question aux nombreux malades de mon dispensaire, lesquels me faisaient le même aveu, c'est qu'en effet, *leur organisme* n'était pas doué de *l'aptitude constitutionnelle* que nous reconnaissons à ceux qui sont *infectés;* dans ces cas on ne doit en accuser que la *prédisposition*, car de même qu'il existe des hommes qui jouissent de la plus parfaite immunité quoiqu'exposés à un foyer d'infection quelconque, de même il n'est pas rare d'en rencontrer qui n'aient *aucune réceptivité pour l'acarus*.

De ce que l'inoculation de la sérosité des pustules, tout en donnant lieu à une *éruption*, n'a pas produit *l'acarus* chez les individus soumis à l'expérience — tandis que *l'acarus* appliqué sur la peau saine a donné lieu *quelquefois à une maladie cutanée*, on aurait tort d'en conclure que l'acarus seul joue le principal rôle dans l'exenthème qui nous occupe.

En admettant même que *l'acarus* par sa présence soit la *cause première* et par conséquent fondamentale de l'*infection psorique*, il resterait à *déterminer son action*. Est-elle *locale* ou *générale?* Ne doit-on considérer que la *piqûre* ou le *venin* qu'elle renferme. Ce serait donc *son mode d'action* qui devrait nous préoccuper le plus.

Tous les insectes tels que: la *guêpe*, l'*abeille*, le *scorpion*, la *chenille*, la *puce*, la *punaise*, etc., produisent des piqûres

à manifestations *locales* et *générales* qui varient en raison *de l'espèce* qui les a produites, et du *miasme ou élément plus ou moins vénéneux* et *particulier à chacun d'eux* qui accompagne la piqûre ; ce qui produit une *véritable infection*. Je demanderai du reste, sur *quels faits* on s'appuie pour affirmer qu'il *suffit de faire disparaître l'éruption* pour se croire en droit de regarder un galeux comme guéri ; parce que les *vésicules psoriques* n'existent plus, *l'infection organique* en existe-t-elle moins pour cela? *Non certes* et ne vous étonnez pas un jour d'avoir à donner vos soins à une foule de malades qui, après avoir été renvoyés de l'hôpital comme guéris, vous présenteront soit une réapparition de l'éruption *psorique*, soit une quantité *d'autres maladies* qui sont prises pour autant de *maladies nouvelles* par la médecine ordinaire, sans se douter du lien qui existe entre l'*éruption primitive* et la *maladie* qu'elle a à traiter.

Je vous le répète, messieurs, en supposant même que la présence de *l'acarus* constitue une affection spéciale, qu'il soit reconnu comme le *signe pathognomonique* de cette maladie, la *rétrocession de la matière virulente* de la gale (celle *avec acarus* ou *sans acarus*) n'en serait pas moins possible, car, comme cette matière virulente n'est que le produit *d'un organisme vicié*, il faudrait s'attacher à combattre *ce vice constitutionnel* et à modifier la constitution du sujet atteint de gale. Dans ces cas, le choix des médicaments doit être établi non-seulement sur l'analogie des symptômes mais bien sur leur importance.

Il ne suffit donc pas de nier, messieurs, il faut fournir la preuve de toute négation, car vous voyez que les découvertes modernes sur l'*étiologie* de la *gale*, ou mieux sur l'existence du *sarcopte*, n'ébranlent en quoi que ce soit la doctrine de *Hahnemann*.

Je crains d'autant moins de formuler mon opinion d'une manière aussi arrêtée, que je regarde toute guérison im-

possible en dehors de ce cercle d'idées, à moins qu'on ait affaire à une *maladie chronique psorique* qui n'en soit pas une: car, Hahnemann distingue des maladies chroniques *proprement dites*, et celles qui ont été appelées ainsi *improprement.*

Les *premières*, ne s'effaceront qu'après un traitement rationel et énergique.

Les *deuxièmes*, au contraire, dues à des *excès de table*, à des *débauches*, à un *mauvais genre de vie*, ou à des *émotions morales*, etc., etc., disparaîtront d'elles-mêmes à moins que la *psore latente* dans l'organisme ne vienne à se manifester.

Si donc, comme nous le pensons, la *gale*, qu'elle reconnaisse ou non l'*acarus*, comme *cause* ou *effet*, a son *origine dans l'organisme* et qu'elle prenne racine dans les profondeurs de l'organisation, c'est pour nous une nécessité d'agir en conséquence, afin *d'éviter les suites de sa retropulsion*, et il sera de notre devoir quand on viendra nous consulter, de bien faire connaître notre pensée à cet égard, afin que l'on sache bien que ce n'est pas une raison, parce que l'affection cutanée est disparue et parce qu'on est arrivé à détruire plus promptement l'*acarus scabei*, le reconnaissant comme la *cause matérielle la plus palpable*, ce n'est pas une raison, dis-je, pour qu'on ne soit pas toujours sous le *coup d'une nouvelle affection presque toujours imminente et souvent plus grave.*

De même, qu'une *dartre* vienne à s'effacer rapidement, elle fera éclater aussitôt, soit une *phthisie*, soit des *hémorroïdes*, soit une *affection du cœur*, soit une *apoplexie*, soit un *catarrhe*, soit une *névralgie*, etc., etc.

Des traités pris dans tous les temps et dans toutes les écoles, fourmillent de faits de ce genre, où les maladies les *plus diverses* ont *succédé à l'éruption psorique*, connu des auteurs sous le nom de *gale proprement dite:* pour n'en

citer que quelques-unes : ce seront l'*épilepsie*, les *convulsions*, les *affections nerveuses* de toute nature, l'*apoplexie*, la *paralysie*, l'*aliénation mentale*, la *mélancolie*, l'*hydrocéphale*, *différentes espèces d'hydropisie*, comme l'*ascite*, l'*anasarque* et l'*hydrocèle*, l'*asthme*, le *catarrhe suffocant*, l'*hémoptysie*, la *pleuro-pneumonie*, la *phthisie pulmonaire*, *certains ulcères*, le *cancer de l'estomac* et du *duodemun*, le *cancer au sein*, aux *lèvres* et *aux joues*, le *cancer de la matrice*, la *cataracte*, l'*amaurose*, la *surdité*, les *hémorroïdes*, le *diabètes*, l'*ischurie*, le *catarrhe vésical*, les *leucorrhées*, la *carie*, le *rachitisme*, les *fièvres tierce et quarte*, l'*histérie*, les *désordres de la menstruation*, les *constipations*, les *diarrhées chroniques*, les *indurations du foie*, les *luxations spontanées*, les *déviations de la colonne vertébrale*, les *ophthalmies chroniques*, les *migraines*, les *teignes*, les *tumeurs de toute nature*, la *goutte*, etc.; cette longue série des *espèces nominales* que la pathologie ordinaire donne faussement pour autant de maladies particulières et distinctes, ne sont que les *symptômes secondaires caractéristiques du mal miasmatif primitif* devenu manifeste au dehors, de ce monstre à mille têtes, comme l'appelle *Hahnemann*, et qu'on a si longtemps méconnu.

A mesure que vous avancerez dans la pratique, maintenant que votre attention est attirée sur ce point, vous ne tarderez pas à être convaincus que ce n'est pas une raison, parce que l'éruption est passée, pour qu'on se croie à l'abri de tout accident ultérieur.

Prenez un arbre en plein développement, coupez-lui plusieurs de ses branches, en grandira-t-il moins pour cela ? Non ! mais la sève prendra une direction différente. En effet, plus un arbre est émondé et plus il prend de développement.

Maintenant, je le sais, on pourrait concilier le tout en faisant disparaître, *d'une part*, l'affection cutanée et agissant, *d'autre part*, sur l'organisme par les médicaments ap-

propriés afin de détruire la *racine* ou la *maladie interne*. Mais, messieurs, quel sera notre guide, notre criterium, du moment où vous combattrez par un ou plusieurs moyens externes cette maladie? Quels symptômes devrons-nous prendre en considération? Par quel moyen juger que la guérison est complète, que la maladie *totale* a été anéantie? car, dit Hahnemann : « Si on se borne à supprimer localement ces symptômes, une obscurité impénétrable se répand ensuite sur le traitement interne nécessaire au rétablissement parfait de la santé : le symptôme principal, l'affection locale, a disparu, et il ne reste plus que les autres symptômes, beaucoup moins significatifs et constants, qui souvent sont trop peu caractéristiques pour qu'on puisse en tirer une image claire et complète de la maladie. » (Organon, p. 238, § 198.)

Vous admettrez bien qu'il devra y avoir une confusion telle, qu'il ne sera pas donné à tout médecin de démêler ce qui est le propre de *l'éruption* ou le propre des *agents thérapeutiques externes*.

Il ne sera permis de céder aux instances du malade et de n'employer une *médication externe*, que dans l'espèce de gale où la *présence du Sarcopte est reconnue*, ce n'est plus alors là qu'une *action mécanique* et encore ne doit-on le faire qu'à la condition de soumettre le malade pendant un certain temps à une *médication interne énergique*. Ce n'est qu'à cette condition, qu'on se permettra alors d'employer lotions, frictions, bains, etc., pour *détruire l'acarus*. Quand *Hahnemann* nous dit avoir guéri cette espèce de *gale* avec un globule d'une dilution élevée, c'est qu'il y a eu erreur dans le diagnostic; aussi, ne devons-nous pas nous arrêter à ces assertions qui sont mal fondées.

Je ne vous dirai rien, messieurs, de *la syphilis*, affection que vous connaissez aussi bien et peut-être mieux que

moi, mais il n'en est pas de même de l'affection à laquelle nous donnons le nom *de sycose.*

Aucun auteur, avant *Hahnemann*, n'avait précisé la valeur qu'on devait attacher à la dénomination *de Sycose,* tous confondant cette maladie avec un acné du menton (mentagre), de la lèvre supérieure, des régions sous-maxillaires et des parties latérales de la face, — tandis qu'elle constitue toutes les maladies qui *croissent, végètent* et *bourgeonnent* comme *fics, verrues, durillons,* etc.

*Hahnemann* est donc le seul qui a cru devoir donner le nom de *Sycose* aux affections nombreuses qui se manifestent ou par des *excroissances à la peau* et à *la surface des muqueuses,* ou par un *écoulement blénorrhagique aigu.* Si, jusqu'ici, cette maladie a été traitée sans succès, cela vient, selon lui, de ce que, ne la connaissant pas, on *la confondait toujours avec la maladie vénérienne chancreuse.*

Du reste, voici ce qu'il dit : « Quant *aux excroissances des parties génitales,* endroit où *la maladie* a coutume de se manifester d'abord, plusieurs jours ou plusieurs semaines après l'infection par le coït, elles surviennent accompagnées généralement, mais non toujours, d'une sorte *d'écoulement gonorrhéique* par l'urètre, lequel ressemble ordinairement dans cette sorte de gonorrhée, et dès le début, à *du pus épais.*

L'émission de l'urine cause peu de douleurs, mais *le corps de la verge est gonflé* et *dur;* on remarque des *nodosités glandulaires* sur le dos de cet organe, et il est *fort douloureux* au toucher.

Les *excroissances* sont rarement *sèches* et en forme de *verrues,* plus souvent *molles, spongieuses, imbibées d'un liquide fétide,* saignantes à la moindre cause, et semblables à des *crêtes de coq* ou à *des choux-fleurs,* elles pullulent, chez l'homme, sur *le gland,* ainsi qu'à la surface et au-dessous *du prépuce;* chez la femme, aux alentours *de la*

*vulve,* puis à *la vulve* elle-même tuméfiée, souvent en très-grand nombre. Les allopathes, dit *Hahnemann*, ne les ont jamais attaquées que par le traitement externe le plus violent, par la *cautérisation,* l'*ustion,* l'*excision* ou la *ligature.* Le résultat immédiat et naturel de cette méthode, était ordinairement qu'elles reparaissaient au bout de quelque temps, et qu'alors on les soumettait vainement à un nouveau traitement non moins cruel et douloureux, ou que, quand on parvenait ainsi à les détruire, *la sycose,* privée du symptôme local qui tenait lieu de l'affection interne, se manifestait d'une autre manière plus fâcheuse, par des maux secondaires, les moyens de destruction extérieurs employés contre *les excroissances* et le *mercure* administré intérieurement contre une maladie à laquelle il n'était point approprié, n'étant point capables de diminuer en rien le *miasme sycosique,* dont l'organisme entier se trouvait comme imprégné. Non-seulement le *mercure,* ici, toujours *nuisible,* qu'on donnait en général à très-fortes doses et sous la forme des préparations les plus âcres, détériorait la santé générale, mais encore on voyait survenir ensuite tantôt des *excroissances analogues* sur d'autres points du corps, tantôt des *élévations spongieuses, blanchâtres, sensibles* et *plates,* dans la bouche, sur la langue, au palais, aux lèvres, tantôt de gros *tubercules saillants* et *bruns* dans les aisselles, au col, au cuir chevelu, etc. ; ou bien il se manifestait d'autres affections, parmi lesquelles je ne citerai ici, que le *raccourcissement des tendons, des muscles fléchisseurs,* notamment de ceux des doigts. » *Maladies chroniques, par Hahnemann.* (T. I, p. 117 et 118.)

Maintenant, messieurs, que vous connaissez toute la pensée de Hahnemann *sur les maladies chroniques,* n'a-t-on pas lieu de s'étonner qu'il ait trouvé des antagonistes qui lui ont reproché d'avoir créé une théorie qui, à mon avis, est et restera une de ses gloires. Ceux qui lui ont fait ou qui

lui font de l'opposition, ne connaissent ni les rouages de notre machine humaine, ni l'entente qui règne entre ses fonctions, ou alors c'est une opposition systématique; comment voudraient-ils que l'organisme ne fût pas infecté de fond en comble, lorsqu'un *virus*, avant de se développer et de produire les tristes et affreux fruits de sa *germination*, reste des 2, 4, 8, 15 jours et même plus à s'insinuer dans l'économie. Je n'invente pas, je raconte. *Hahnemann*, du reste, ne fait reposer sa théorie que sur l'observation, sur la méthode expérimentale. C'est pourquoi il ne suffit pas d'élever des doutes et de produire des négations, il faut démontrer ou est l'erreur, il ne suffit pas de détruire, il faut encore édifier. Pour vouloir renverser un édifice comme le sien, il faudrait avant tout en avoir élevé un autre plus solide et plus régulier. Quand s'élèvera-t-il? Je l'ignore; toujours est-il qu'un esprit non prévenu ne tardera pas dans sa pratique, s'il en appelle à une observation exacte et à une investigation rigoureuse, ne tardera pas, dis-je, à s'apercevoir que cette théorie ruisselle de vérité, ce qui nous donne à nous homœopathes, imbus de ces idées, l'assurance et le ton plein d'affirmation qu'on se plaît à nous reconnaître.

Comprenez-vous maintenant, messieurs, que *ces trois miasmes* puissent se transmettre *par voie de génération*, et venir souvent compliquer les maladies aiguës par leur présence ou les engendrer par leur transformation. Il est en effet d'observation, pour ne parler que de *la voie de génération*, que toutes les fois qu'on a pu recueillir des renseignements sur la santé des parents, on a appris qu'ils avaient été infectés par l'une de *ces trois maladies*, et que la plupart offraient au moment où l'enfant a été conçu, des traces d'une *de ces trois affections* qui se révélaient par des symptômes secondaires. Quand *la manifestation* de ces maladies n'a pas lieu *au moment de la naissance* de l'enfant, vous pou-

vez être convaincus qu'elle *éclatera d'un moment à l'autre*, la plus légère cause pouvant réveiller les *principes morbifères* qui *sommeillent* dans l'organisme.

Mais toutes ne sont pas transmises par voie d'hérédité; l'homme peut en puiser la *source dans l'ordre naturel* qui lui sert de milieu ambiant, c'est-à-dire que l'*infection générale de l'organisme entier* peut provenir de l'*atteinte directe* d'un des *trois miasmes ou virus* signalés plus haut, c'est alors une *maladie acquise*.

Comme je vous l'ai déjà dit au commencement de cette leçon, nous n'avons pas, messieurs, à rechercher quelle est *l'origine de ces virus*, attendu que nous ne connaissons ni la cause, ni l'origine de quoique ce soit et qu'il ne nous appartient pas plus à nous qu'à vous de sonder, de pénétrer les desseins de l'univers. Nous ne pouvons que constater *un fait*, c'est l'existence de *ces trois miasmes*. Un fait s'observe et ne se discute pas. Je ne m'épuiserai donc pas en raisonnements superflus pour soutenir ma thèse. Dans les sciences d'observation, le fait constitue le raisonnement.

Est-il donc si téméraire de concevoir que si la *syphilis* et la *sycose*, considérées dans leur forme *primitive*, peuvent se communiquer par le coït, la *psore*, car c'est à elle surtout que s'adressent toutes les objections, considérée également dans sa forme *primitive* (*la gale*), ne puisse se communiquer par le contact.

Est-il donc si téméraire de ne reconnaître que deux causes générales des maladies chroniques : 1° *l'hérédité*, 2° la présence *d'un ou de plusieurs miasmes ou virus* quels que soient leur nature et leur caractère.

Nous soutenons ne connaître des choses que leurs manifestations et les conditions de leur développement; mais, ne convenez-vous pas que la *syphilis* n'est à vos yeux une maladie *miasmatique* et *contagieuse* qu'en raison de son

*mode de développement* et de *propagation*? Avez-vous jamais contesté l'existence du *virus syphilitique* ainsi que sa transmission des parents aux enfants chez lesquels il se manifeste tantôt par des symptômes *de syphilis proprement dite*, et tantôt sous la forme d'*affections scrofuleuses* ou *herpétiques*? N'enseignez-vous pas tous les jours que la *syphilis* a puissance d'engendrer une foule d'affections chroniques telles que *phthisie, cancers, catarrhes pulmonaires et vésicaux, maladies des os!* etc. Ne reconnaissez-vous pas qu'il n'est aucune des formes des maladies dartreuses qui ne puissent être attribuée à ce terrible fléau?

Ne constatez-vous pas dans toute *maladie syphilitique* la période *d'incubation*, c'est-à-dire l'intervalle qui s'écoule entre le moment d'infection et celui où la maladie se déclare par les symptômes locaux qui la caractérisent, soit sous forme *d'ulcérations* aux parties génitales, ou sous toute autre forme; puis la deuxième période, celle *d'infection générale* (syphilis constitutionnelle des anciens) qui, abandonnée à elle-même ou mal traitée, conduira inévitablement le sujet à la mort dans un intervalle de temps plus ou moins rapide, à moins que vous ne lui opposiez des agents qui agissent sur l'organisme en entier.

Puisque vous assignez de tels caractères à une *maladie* que vous reconnaissez comme dépendant *d'un miasme chronique*, à quel titre refuseriez-vous d'étendre à la *gale* et à ses modalités ainsi qu'à *la sycose* ou maladie des fiscs ce que vous accordez pour *la syphilis*. Car, du moment où nous retrouvons dans ces *dernières maladies les mêmes conditions d'existence* et de *développement*, l'induction la plus légitime nous autorise à conclure que, quelle que soit la diversité des symptômes, ces *maladies* doivent avoir une origine de même nature, sauf à découvrir ensuite les *miasmes* ou les *virus* qui les auront engendrées.

« La manifestation de ces *trois exanthèmes miasmatiques*

*chroniques* présente, dit *Hahnemann*, comme celle des affections *exanthématiques miasmatiques aiguës*, trois points principaux qui réclament une attention beaucoup plus sérieuse que celle qu'on y a consacrée jusqu'à présent. J'entends par là *d'abord* le moment de l'infection, *en second lieu* l'époque à laquelle l'organisme entier est pénétré par la maladie contagieuse, jusqu'à ce que celle-ci se soit tout à fait formée dans l'intérieur, et *en troisième lieu*, la manifestation du mal extérieur par laquelle la nature annonce que la *maladie miasmatique* s'est intérieurement développée et répandue dans l'organisme entier.

« *L'infection* par les miasmes des maladies exanthématiques, *tant aiguës que chroniques*, a lieu, sans nul doute, *dans un instant indivisible*, c'est-à-dire dans le moment le plus favorable à cette infection. » *Maladies chroniques, par S. Hahnemann*, t. I, p. 49.

Pour ceux qui ont observé *la gale dans sa forme primitive*, ils savent tous qu'elle offre comme la syphilis une période *d'incubation* et *d'invasion* caractérisée par une *éruption cutanée*. Mais ce qu'ils contestent, c'est le rapport de causalité entre *la gale* antérieurement déclarée et la maladie chronique dont sont actuellement atteints les individus qu'on observe.

Comment se fait-il alors que sur une population donnée, *les neuf dixièmes soient infectés*. Où ont-ils puisé ce *principe miasmatique?* D'où vient que les personnes qui n'ont jamais eu *la gale proprement dite*, présentent cependant *les atteintes d'une psore générale?* Cela vient, messieurs, de ce qu'elle leur a été transmise, croyez-le bien, *par voie de génération*. Du reste, je vous le demande, que peuvent les meilleurs arguments en présence de faits aussi palpables, aussi concluents que ceux qui ont été observés par une infinité de médecins plus savants et plus experts les uns que les autres?

Messieurs, à quelque hypothèse qu'on s'arrête sur l'origine *des virus chroniques*, nous devons reconnaître qu'au point de vue physiologique, nous sommes tous *solidaires les uns des autres*. De même qu'en politique ou en morale, *un enfant ne peut prétendre au bien-être, au bonheur* qu'après avoir reçu de ses parents *une certaine instruction* qui lui formera de bonne heure le *jugement*, et une *bonne éducation* qui lui léguera des *principes sûrs et durables*, de même cet *enfant ne pourra prétendre à la santé* qu'après s'être *dégagé du lien de solidarité* qui est établi entre tous les membres de l'espèce humaine, lien de solidarité qui ne disparaîtra que *par la prophylaxie* ou traitement préservatif. (Nous y reviendrons en traitant spécialement de la prophylaxie).

J'aborderai d'une manière générale dans la prochaine séance le traitement des maladies chroniques et je vous dirai ce que j'entends par *réaction*.

# TREIZIÈME LEÇON.

## TRAITEMENT DES MALADIES CHRONIQUES
## DE LA RÉACTION.

---

Messieurs,

Je crois vous avoir suffisamment démontré dans la dernière séance, que les *maladies chroniques* reconnaissaient plusieurs *causes,* la *psore*, la *syphilis,* la *sycose*, qui, quoiqu'inconnues dans leur essence, n'en présentaient pas moins un *caractère spécial,* fixe, un cachet particulier que l'on retrouve toujours dans chacune d'elles.

Contrairement à ce qu'on vous enseigne, à savoir qu'il n'y a que dans *certaines maladies spécifiques primitives* (comme la *syphilis*, par exemple), que *cette cause* doit avoir une certaine valeur, ce qui fait *qu'en dehors de la syphilis,* vous négligez complétement la *valeur étiologique* quand il s'agit de thérapeuthique.

Nous professons, nous, que le seul obstacle qui s'oppose à la cure radicale d'une maladie, reconnaît *une des trois causes* que je vous ai fait connaître. De là, pour nous, le précepte : 1° d'écarter autant que possible *la cause* qui, par la persistance de son action, pourrait entretenir et aggraver la maladie qu'elle a produite; 2° de choisir *un*

*médicament* ou *un ordre de médicaments* en rapport avec l'*étiologie* et la *symptomatologie*.

Si je ne me trompe, ce peu de valeur que vous attachez à l'*étiologie* vous a conduits à accorder aux états morbides une *mauvaise classification* et à tirer, par conséquent, vos *indications thérapeuthiques*, non pas des symptômes que présente chaque maladie individuelle, mais bien *du nom que vous lui octroyez arbitrairement* d'après l'idée fausse que vous vous faites sur sa nature.

« Avant d'entreprendre, dit Hahnemann, *la cure d'une maladie chronique*, il est nécessaire de rechercher avec le plus grand soin si le malade a été infecté *de la syphilis* ou *de la gonorrhée;* car, s'il en était ainsi, le traitement devrait recevoir une impulsion spéciale en ce sens, et même ne point avoir d'autre but, s'il n'existait que des signes de *syphilis* ou de *sycose*, ce qui est fort rare aujourd'hui. Mais, dans le cas même où l'on aurait à guérir *la psore*, il faut également chercher à savoir si une infection de ce genre a eu lieu, parce qu'alors, il y aurait complication des deux maladies, ce qui a lieu quand les signes ne sont pas purs; car toujours ou presque toujours, lorsque le médecin croit avoir sous les yeux une ancienne maladie vénérienne, c'est principalement une complication *de syphilis* et *de psore* qui s'offre à lui, le *miasme psorique interne* étant la cause fondamentale la plus fréquente des maladies chroniques, que trop souvent les aventureuses manœuvres de l'allopathie viennent encore défigurer et monstrueusement exaspérer.

« Quand on prend, ajoute Hahnemann, des informations de ce genre, il ne faut pas s'en laisser imposer par les assertions des malades et de leurs parents, qui assignent pour causes aux maladies chroniques, même les plus graves et les plus invétérées, un *refroidissement subi longues années auparavant*, une *frayeur* éprouvée jadis, *un*

*effort*, un chagrin, etc. Ces causes sont beaucoup trop petites pour engendrer une *maladie chronique* dans un corps sain, l'y entretenir pendant des années entières et la rendre plus grande *d'année en année*, comme il arrive à toutes les affections chroniques provenant d'une psore développée. *Des causes bien autrement importantes* que celle-ci doivent avoir présidé à la naissance et aux progrès d'*un mal chronique* grave et opiniâtre, et celles qui viennent d'être énumérées sont propres tout au plus à tirer un miasme chronique de son assoupissement léthargique. » (Organon, § 206, p. 243 et 244.)

Pour la *psore* comme pour la *syphilis* et la *sycose,* nous sommes en possession de nombreux agents thérapeutiques dont chacun répond aux différentes formes que la maladie peut revêtir.

Seulement, pour déterminer le médicament avec précision, vous devrez toujours : 1° avoir en vue *l'hérédité;* 2° remonter *aux antécédents* du malade, car rarement un malade atteint d'une maladie chronique se présentera à vous en premier lieu, c'est-à-dire que vous ne le verrez presque jamais, tant que les *trois miasmes ou virus* seront encore dans *leur forme primitive*, ce ne sera qu'après avoir suivi pendant longtemps et sans aucun succès des *traitements allopathiques* qu'il aura recours à vous, bien heureux encore quand il n'a pas contracté des habitudes hygiéniques pernicieuses. Pour guérir un tel malade, les données sont tellement complexes et obscures qu'on n'y arrive qu'après des médications et des recherches de toute nature. Force vous sera alors de démêler ce qui est le propre des miasmes.

Ainsi, *la psore* elle-même, quoique présentant des symptômes qui s'enchaînent l'un à l'autre par des chaînons presque imperceptibles depuis la plus *légère tache cutanée* jusqu'à la *tubérosité lépreuse,* depuis le plus simple *corysa*

jusqu'à *la carie des os de la face,* depuis la plus simple *vésicule* jusqu'à l'*ulcère le plus rongeant,* depuis la *raideur partielle des membres* jusqu'à la *contracture de tout l'individu,* depuis *l'œdème* des *extrémités inférieures* jusqu'à cet *affreux gonflement* connu sous le nom de *pieds d'éléphants,* — quoique, dis-je, toutes ces maladies aient une même origine *(la psore),* on peut encore, d'après les symptômes qui prédominent dans tel ou tel cas, en faire un tableau distinct, détacher du groupe les formes particulières, afin d'avoir une individualité morbide assez complète.

*Hahnemann,* parlant d'un sujet infecté de *syphilis* et de *gale,* dit « des expériences précises et des guérisons que j'ai obtenues de ces sortes d'affections compliquées, m'ont convaincu qu'elles ne résultent pas d'une amalgamation de deux maladies, mais que celles-ci existent *simultanément* dans l'économie, occupant *chacune* les parties qui sont en harmonie avec elle. En effet, la guérison s'opère d'une manière complète en alternant à propos le mercure et les moyens propres à guérir la gale, administrés tous aux doses et sous le mode de préparation convenables. » Organon, § 40, p. 137.

Vous devrez, messieurs, vous renseigner sur les *médications antérieurement suivies.* Force vous sera ensuite de connaître non-seulement *la forme actuelle de la maladie chronique,* mais encore ses *formes passées.* De plus, il faut que vous sachiez *toutes les circonstances de la vie, capables d'ajouter à la gravité des maladies chroniques,* d'en favoriser le développement et d'*entraver la guérison. Hahnemann* place en première ligne les *peines* et les *chagrins* qui poursuivent le riche comme le pauvre, celui qui travaille comme celui qui vit dans l'oisiveté, les considérant comme une *cause destructive de la vie;* il y attache même une telle importance qu'il vous conseille de ne jamais entreprendre le traitement, si nous nous apercevons que le malade sans empire

sur lui-même, s'abandonne sans frein à la *tristesse* et au *chagrin*. Il vous recommande d'entreprendre avec la même réserve, la guérison de certaines maladies que présentent des individus *faibles, énervés, épuisés* par la *débauche*. Chez ces malades, l'organisme est tellement déprimé, qu'il reste peu d'espoir de guérison.

Enfin, messieurs, n'entreprenez jamais un traitement quel qu'il soit, que quand le malade vous aura accordé le temps nécessaire, et qu'il se sera engagé à suivre très-exactement le régime que vous lui aurez imposé.

Quoique *Hahnemann* nous défende dans aucun cas, quel que soit celui des *trois miasmes* ou *virus* que nous ayons à traiter, de recourir à des moyens thérapeutiques locaux ou externes, je vous ai déjà dit ce que nous devions en penser.

Dans le cas où vous vous trouveriez en présence *de plusieurs miasmes*, votre traitement sera dirigé d'après le degré de gravité *relative* des maladies que vous observerez, et j'ajouterai que tout médicament étant doué d'une puissance *pathogénétique spéciale* ou *générale* doit être en rapport de *similitude* avec ce qu'il y a de *général*, ou de ce qu'il peut y avoir de *spécial* dans l'économie où vous vous proposez de l'introduire.

Vous attaquerez donc successivement suivant leur ordre de gravité : 1° la *psore*; 2° la *syphilis*; 3° la *sycose*.

L'*impressionnabilité* de votre malade sera votre *guide* dans le *choix*, la *dose* et l'*atténuation* du médicament. Vous ne donnerez jamais qu'un *seul médicament* à la fois. A mesure que les symptômes s'effaceront, vous éloignerez le médicament. Si, en raison de l'ancienneté de la maladie, vous vous trouvez dans la nécessité de répéter ou de varier vos agents thérapeutiques, ne les administrez jamais au même degré d'atténuation; vous auriez commencé par exemple votre traitement par les *hautes atténua-*

*tions* qu'il serait de votre devoir, répétant le médicament, de le donner à *une plus basse*. De même, commençant par les *basses atténuations*, vous seriez obligé, le répétant, de recourir à de *plus élevées*. Du reste, j'y reviendrai plus tard en parlant des cas.

Suivant *Hahnemann*, la *sycose* est le miasme qui engendre le moins de maladies chroniques, et qui n'entraîne de suites que de loin en loin.

Cette *maladie des fics* a été fort répandue selon lui, pendant les guerres qui eurent lieu de 1809 à 1814, mais, à dater de cette dernière époque, il a remarqué qu'elle est devenue de plus en plus rare.

Les principaux médicaments qui devront être adressés à cette maladie sont, à l'intérieur, le *thuia occidentalis* et l'*acide nitrique*, et il convient *dans les cas les plus invétérés et les plus graves* de toucher une ou deux fois par jour les plus gros fics avec le *suc entier* des feuilles fraîches de *thuia* étendu de parties égales d'alcool, et de les couvrir avec de la *charpie sèche*, lorsqu'ils fournissent un suintement.

Le deuxième *miasme chronique*, dit Hahnemann, bien plus répandu que la *sycose* et qui depuis près de trois siècles et demi alimente beaucoup d'autres affections chroniques, est la *maladie vénérienne proprement dite*, ou la *maladie chancreuse (syphilis)*. La guérison de cette affection n'offre cependant de difficulté que dans le cas où elle est déjà compliquée avec une *psore* fort développée. On la trouve rarement associée à la *sycose*, mais alors elle l'est ordinairement à la *psore*.

Dans le traitement de la *maladie vénérienne*, il faut distinguer trois états : 1er, lorsque la maladie n'existe encore qu'avec son symptôme local propre, le *chancre*, ou, après la suppression de ce dernier, avec l'autre symptôme local

tenant lieu de l'affection interne, le *bubon* ou *poulain*. Il est très-rare que le coït impur soit suivi immédiatement d'un *bubon*, sans que des *chancres* aient précédé ; presque toujours le *bubon* ne survient qu'après la destruction extérieure du *chancre*. Le 2e état à distinguer, c'est quand elle est seule à la vérité, c'est-à-dire non encore compliquée avec un second ou troisième miasme chronique, mais privée de son symptôme local, le *chancre* ou le *bubon*. 3e, quand elle est compliquée d'une *psore* développée, soit que le symptôme local existe encore, soit qu'il ait été détruit.

*Dans le 1er cas*, vous devez considérer le *chancre* et le *bubon* comme des manifestations externes de la syphilis interne, et dans la crainte de les répercuter en n'employant *exclusivement* que des moyens topiques externes, vous devez surtout *donner des médicaments à l'intérieur. Hahnemann* prétend que tant que ces manifestations existeront, il n'y a aucun danger pour que la *syphilis* interne vienne à éclater. Il s'est évidemment trompé, il a voulu dire que tant que la *syphilis* se manifestait au dehors on ne devait pas craindre ses ravages intérieurs, car ses manifestations témoignent assez qu'elle a éclaté; toujours est-il que l'affection cutanée est un moyen d'apaisement pour les souffrances. Ceci nous expliquerait jusqu'à un certain point l'innocuité et peut-être même la nécessité de la syphilisation dans certains cas spéciaux.

En ne vous écartant pas de ces préceptes, vous obtiendrez facilement et en peu de temps une guérison radicale.

Dans *le 2e cas*, c'est-à-dire lorsqu'elle s'annonce avec des *ulcères* au voile du palais, à l'arrière-bouche, avec les symptômes d'une *periostose* ou d'une *exostose*, vous arriverez encore à triompher d'une manière certaine et durable avec des préparations mercurielles et autres.

*Le 3ᵉ cas* offre plus de difficultés, c'est celui où la *syphilis* est compliquée d'*une gale* développée ou de l'une des nombreuses maladies chroniques que *la psore* sommeillant dans l'organisme a puissance d'engendrer.

Pour guérir la *syphilis*, vous devrez d'abord adresser à la *psore* le *médicament antipsorique* le plus homœopathique à l'état morbide présent (*soufre, silice, phosphore, lycopode, foie de soufre,* etc.), varier et répéter les médicaments jusqu'à ce que l'état du malade soit amendé ; vous pourrez alors administrer une ou plusieurs doses d'un médicament *mercuriel* jusqu'à ce que les symptômes syphilitiques s'améliorent. Vous devez insister sur cette médication et recommencer jusqu'à complète guérison. Vous comprenez, messieurs, que traitant la question d'une manière générale, je ne puis entrer dans de plus grands détails. Ce sera plus tard le fait d'une clinique spéciale.

Je ne veux pas, messieurs, quitter ce sujet sans vous dire ce que l'on doit entendre par *réaction*.

Jusqu'à présent ce n'est que d'après des vues toutes *spéculatives sur la vie* que nos physiologistes et nos pathologistes, voir *Hahnemann* lui-même, avaient été conduits à ne voir dans *l'acte vital* qu'une *réaction* de l'organisme contre *les modificateurs externes,* admettant en dehors de l'organisation une *force supérieure, intelligente* qui, grâce à l'énergie dont elle était douée, devait *tendre sans cesse à la guérison* en temps de maladie. Ils en avaient conclu qu'à *la première impression* que ressent l'organisme sous l'influence d'un *agent morbide,* ou c'est *la force qui est en défaut* pour pouvoir combattre et lutter (en faisant un être à part), ou à cette *impression* succède une *révolte* de ce même organisme, provoquée par *la force vitale* elle-même, contre cet *agent morbide,* espèce de lutte qui s'établit et à laquelle ils avaient jugé à propos de donner le nom de *réaction,* de *triomphe de la nature,* de *nature médicatrice,* tous

mots ronflants, d'où deux actions opposées ou antagonistes, l'une *primitive*, l'autre *secondaire*.

Seulement ni *Hahnemann*, ni ses disciples, pas plus que ceux qui les ont précédés, n'ont pu nous définir ce qu'ils entendaient par cette *force* qui échappe à toutes nos investigations, à toutes nos perceptions.

*Hahnemann*, tout en créant son *dynamisme vital* et voulant l'assimiler à quelque force mystérieuse et providentielle, ne s'aperçut pas, malgré son vaste génie, qu'il tombait dans l'erreur de ses devanciers, en admettant dans l'homme un dualisme essentiel et radical, que cette conception toute gratuite était celle qui sous une autre appellation régnait dans les écoles vitalistes et spiritualistes.

C'était comme elles reconnaître une nature médicatrice, tandis que pour nous, *dynamisme vital* résume l'être humain, le tout, l'ensemble de l'organisation. Il n'est autre chose pour nous, que l'activité propre des corps organisés, se révélant par des phénomènes uniformes et constants, au milieu de la diversité des influences extérieures. Concevoir le *dynamisme vital* de cette manière, et admettre qu'il y a *résistance vitale*, tant que l'organisme n'a pas été étouffé par la maladie, c'est émettre un fait et rien de plus. Mais ce que je nie, c'est *que dynamisme* soit l'expression d'une force intelligente qui suscite une lutte pathologique, lorsque tout son *rôle n'est que passif*.

J'ai, messieurs, un mien ami, philosophe profond, physiologiste distingué, homme de beaucoup d'esprit, qui dans un autre ordre d'idées, à propos du libre arbitre, partageant complètement ma manière de voir sur ce sujet, a traité la question avec non moins de verve que de vérité, faisant intervenir l'histoire d'un certain marron, et le fait est exact, qui, se trouvant en lutte ouverte avec ce prétendu libre arbitre, se vit, lui marron, sur le point de gagner la partie en étouffant l'organisme.

Du reste, voici ce passage qu'il a bien voulu détacher de son livre qui doit paraître prochainement.

« Un docteur, que vous connaissez, promenait, un soir, deux de ses enfants sur le pavé de Paris. Au coin de la rue, un marchand de marrons découvre sa rôtissoire, et une épaisse fumée enveloppe les trois promeneurs. La conversation roulait, je crois, sur la candidature de M. X. (c'était du temps des élections). L'odeur de cette fumée intempestive chatouille agréablement les papilles nerveuses du nez des deux enfants. Aussitôt la conversation cesse, le candidat est relégué au troisième ciel, malgré le bon vouloir du *libre arbitre* des trois promeneurs, et il ne s'agit plus pour le moment que d'acheter des marrons. Cependant, le cas était grave ; depuis une heure à peine on sortait de table, et le docteur philosophe faisait observer, non sans raison, que les marrons étaient déjà par eux-mêmes de digestion difficile, sans compter que le moment était mal choisi. Bref, le *libre arbitre* des deux enfants n'a pu s'accorder avec celui du père, et comme nous étions sous l'empire du suffrage universel, les enfants l'ont emporté, le père a dû payer deux sous de marrons.

« Chemin faisant, le docteur est invité à prendre part à la fête, autrement dit, à puiser dans le sac, il s'y refuse d'abord ; mais un marron des plus appétissants, présenté par la main des Grâces, entraîne son *libre arbitre,* et il succombe non pas à la tentation du marron, mais à la tentation de ce sexe à *qui tu dois ta mère*, pour parler comme à l'Académie.

« Le marron est accepté, à la condition absolue que ce sera le dernier. — La promenade est finie : on rentre. — La pipe au long tuyau est fumée : on se couche. — Mais voici bien une autre histoire ! Le marron, qu'on croyait anéanti, ressuscite, et demande raison au *libre arbitre* de son intro-

duction, à lui, marron, à cette heure de la journée, dans un estomac peu disposé à le recevoir, et qui se refuse absolument à lui donner aide et protection.

«Le *libre arbitre*, reveillé en sursaut, ne comprend pas d'abord la raison de ce trouble, qui menace de bouleverser de fond en comble toute la machine soumise à son impulsion. Mais le marron redouble ses lamentations, il fait si bien, que le *libre arbitre* n'aperçoit d'autre salut que dans la fuite..... par la croisée. En vain lutte-t-il de tout son pouvoir contre un ennemi aussi méprisable: il veut fuir, il veut s'échapper, et la croisée est la seule issue qui se présente à lui. Il s'y précipite..... mais un secret instinct de conservation l'arrête; il s'y cramponne. Cependant l'espace l'attire, l'entraîne! Que le marron fasse encore un mouvement agressif, un seul, et c'en est fait du docteur et de son *libre arbitre*.

«Tout à coup, l'estomac, resté jusqu'alors passible spectateur de cette lutte horrible, intervient. Il prend en pitié les deux adversaires: il demande un verre d'eau, puis deux, puis trois. A cette condition, mais à cette condition seulement, il pourra laisser passer le malencontreux marron, auteur de tant de méfaits. Le *libre arbitre* se hâte d'accepter le marché, et, revenu de son égarement, il put reprendre ses fonctions..... jusqu'à nouvel ordre.—Eh bien M. Proudhon, car c'est à lui que s'adresse mon ami, que pensez-vous de ce marron, qui se permet de lutter contre votre *libre arbitre* et de le terrasser? Le docteur avait cependant, lui, assez d'intelligence pour s'élever jusqu'à la conception de votre découverte. Que faisait son *libre arbitre*, dans une circonstance aussi périlleuse? Croyez-vous qu'il lui fût possible de saisir le moindre raisonnement? Avait-il seulement la conscience de son existence? Et pouvait-il s'empêcher d'être invinciblement attiré vers cette croisée, autour de laquelle se concentraient en désordre, toutes ces

pensées? » (Considérations sur la famille, la justice et la liberté, par M. A. B.)

L'histoire de ce marron, c'est l'histoire de la *pathologie entière.*

En effet, *toute maladie* représente pour nous un trouble apporté dans l'état d'équilibre du *dynamisme organique* et non virtuel, par un *corps étranger dynamique,* c'est-à-dire doué d'une certaine *force,* d'une certaine *puissance,* de propriétés *particulières à lui spéciales.*

De là des *perturbations* qui surviennent dans les mouvements et dans toutes les *actions* vitales. Si le *dynamisme* ne dépend pas de la matière, comme le veulent les animistes, les spiritualistes et *Hahnemann* lui-même, on conviendra bien avec moi qu'il ne peut toujours pas se concevoir *sans elle.*

Et comme la *matière* est composée de parties *solides* et de parties *liquides,* de parties *dures* et de parties *molles* et peut-être même de parties *fluidiques,* il s'ensuit que ce *dynamisme* éprouvera autant de lésions multiples, qu'il y a de multiplicité de tissus dans l'organisation humaine.

Quelle différence de vue, messieurs, avec l'école *animiste* ou *spiritualiste* qui veut faire dépendre les *maladies* de l'*âme,* cette puissance occulte et immatérielle qui, selon ces médecins, apporte d'une manière directe et par sa volonté immédiate plus ou moins de trouble à telle ou telle partie de l'organisme! — Les *vitalistes* sont-ils plus autorisés à attribuer les maladies à une altération toute particulière d'un *principe* ou *fluide vital* qui tient le milieu entre l'esprit et la matière? Non certes! tant qu'ils ne nous auront pas justifié leur hypothèse, qui est toute gratuite, nous ne devons pas en faire plus de cas que de celle des spiritualistes. N'est-il pas plus logique, je vous le demande, de considérer le *trouble vital* comme ayant son point de départ dans l'*altération* d'une des parties constituantes de

l'organisme, *altération* qui pourra être simple ou compliquée, suivant les *tissus* atteints et *la cause* qui aura sévi sur ces mêmes tissus.

Il n'est plus possible aujourd'hui dans la *production des maladies,* de subordonner l'*altération des fluides ou liquides organiques,* à celle des *solides* et vice-versâ, on est obligé de convenir qu'il y a simultanéité dans l'altération de ces deux éléments organiques.

Un peu plus de réflexion de la part de ceux qui admettent la *réaction*, aurait suffi pour leur faire voir que les *symptômes* et autres *manifestations morbides* ne peuvent être à la fois l'*expression de la maladie* et celle de la vitalité en *lutte* contre le mal. — En effet, si les *symptômes* sont l'expression sensible ou dynamique d'un *état morbide*, ils ne peuvent être en même temps celle de la *résistance vitale ou dynamique*, ils ne peuvent être en un mot des *signes réactionnels*, par la raison toute simple, *qu'une seule et même chose* ne peut exprimer à la fois *deux modes* ou *deux choses* essentiellement distinctes et différentes entre elles. N'est-on pas en droit de se demander pourquoi la majorité des médecins considèrent encore aujourd'hui les *phénomènes pathologiques*, et surtout ceux qui signalent la *terminaison* d'une maladie, comme le *mécanisme* dont se sert la *nature bienfaisante ou médicatrice* pour arriver à la guérison? Mais d'abord si le *principe vital seul* est attaqué, comme ils le disent, pourquoi tant d'efforts, de trouble et de désorganisation de la matière, pourquoi toutes ces médications adressées *exclusivement* à la nature? En *deuxième lieu*, puisque *ce principe vital est si fort*, si *puissant*, *et surtout si intelligent*, ne serait-il pas plus simple, plus rationnel de sa part, d'opposer de prime abord une résistance telle qu'il ne fût jamais permis à l'*élément morbide* de l'atteindre? Qu'est-ce qu'un *principe vital*, je vous le demande, qui dépend à ce point de la matière, qu'il ne peut exister qu'à la condition qu'elle

existe la première, si ce n'est la *matière elle-même à l'état dynamique.*

Si véritablement cette *force rationnelle* existait, ne lui saurions-nous pas plus gré de nous faire échapper au danger, *en écartant toute cause morbide*, plutôt que d'attendre dans une impassibilité complète et avec une complaisance coupable, que la maladie soit incarnée en quelque sorte à l'organisme entier avant d'allumer la fièvre et d'amener des désorganisations; si c'est ce qu'on entend par *réaction.* « Quel est l'homme de bon sens, dit *Hahnemann*, p. 44, introduct. à l'Organon, qui voudrait imiter la *grossière nature* dans ses efforts conservateurs? Ces *efforts* sont précisément la maladie elle-même. » Quelle pensée profonde! réfléchissez-y bien!

Ceci vous prouve qu'*Hahnemann* lui-même, en invoquant la *réaction* comme le *nec plus ultrà* des procédés de guérison, avait bien peu foi dans ce *modus agendi*, puisqu'à chaque page il se contredit lui-même, comme je vous en donnerai des preuves en traitant de la thérapeutique, et pour ne citer qu'un passage que je prends au hasard, il dit, p. 53, t. I, Maladies chroniques : « Dans les *maladies miasmatiques chroniques*, la nature *suit la même marche*...... *L'affection interne* entière persiste pendant *toute la vie*, comme je l'ai déjà dit, et croît même d'année en année, *lorsque l'art* (et souligné encore, vous entendez) ne réussit pas à l'éteindre et à la guérir d'une manière radicale. »

Malheureusement non, messieurs, *nous ne réagissons pas* contre les éléments extérieurs; dans le *drame morbide* qui se joue tous les jours sous nos yeux, ce qui a été pris pour *phénomènes réactionnels* ou *crises salutaires*, n'est pour moi que *l'expression des modifications puissantes* que peuvent faire subir à l'organisme tous les agents externes *pathologiques* ou *médicamenteux*. C'est toujours, messieurs, l'histoire du fameux marron; *ces crises* ne sont toujours que de simples

modes ou phénomènes pathologiques, *variables* suivant le *sujet*, suivant les *maladies*, c'est-à-dire les *causes morbides*, suivant les *médicaments* ou *agents curatifs*, etc., etc., *heureuses* ou *fatales* suivant les *signes organiques* qui accompagnent leur terminaison. Voilà ce que sont les crises.

Donc toute la *question* entre les écoles dont je viens de citer les noms, voire même l'école homœopatique et moi, est de savoir si nous devons reconnaître ou non une *nature* intelligente, protectrice, médicatrice, réparatrice et tout à fait *indépendante* de la matière, qu'on l'appelle âme, esprit, force vitale, principe vital comme on voudra. Inutile de vous donner une réponse, vous pressentez déjà par le développement qui précède, que je refuse à tout *principe vital* de cette nature le pouvoir de *réagir*, en un mot de *combattre* les effets destructeurs des agents externes. C'est à nous médecins et à nous seuls qu'est dévolu le rôle de veiller à la garde de la santé, au maintien de la vie humaine.

En supposant même que le corps soit doué de cette *force* virtuelle qu'on aime à lui voir, je vous le demande, quelle autre *force extérieure* mettrez-vous en parallèle avec elle. La *force médicamenteuse*, me direz-vous ? Mais où est-elle cette *force*, quelle est sa *forme*, par quoi se révèle-t-elle, tant que le médicament n'est pas en rapport avec l'organisme, c'est-à-dire avec la matière ?

Il n'a de *puissance modificatrice*, il ne jouit de *propriétés dynamiques* qu'autant qu'il peut agir sur *l'élément matériel ou organique* et *par contre* amener une modification dans *l'élément vital*, puisque nous avons vu que *dynamisme et matière* ne font *qu'un*. Vous reconnaîtrez donc avec moi que si nous nous plaçons au point de vue des écoles dites *vitalistes* ou *spiritualistes*, et que nous donnions au mot *force* le sens que lui donnent ces écoles, comme pour *elles* le *médicament* n'est pas doué d'une *force* de même nature que *celle* qui *nous anime*, en raison des éléments purement

matériels, disent-ils, qui le constituent, nous ne pouvons *dans ce cas* admettre que *la vie* ou force *vitale* obéisse à des *forces extérieures* qui seraient d'une *nature* tout à fait *différente*. Je vous avoue donc que je ne connais pas de *force médicatrice et éliminatrice particulière* qui ait une loi fixe pour intervenir à temps dans le cours d'une maladie, et *réagir*, comme on le dit, par ses moyens propres, mystérieux. Je ne connais qu'une *force gardienne aveugle* de l'organisme, qui est assez coupable pour faire le *même accueil* à tous les principes morbigènes quels qu'ils soient, et de plus, les laisser s'introduire dans tous les secrets détours de l'économie.

Qu'il me serait aisé de faire la critique de toutes ces théories, si, m'appuyant d'une pratique de près de 15 ans, tant comme chirurgien militaire que dans les hôpitaux et hospices civils de Paris et dans ma clientèle privée, sans compter les années que je passai à l'école de mon maître, M. le docteur Gastier et de mon père qui compte 40 ans d'exercice, je venais demander à ces faiseurs d'hypothèse et à mon père lui-même, où est la *réaction* chez des pauvres malheureux atteints de *gale*, de *syphilis*, de *sycose*, de *choléra*, de *fièvre jaune*, de *peste*, etc., etc. Dans *la syphilis* par exemple, dont tous les actes de l'organisme sont entachés, doit-on considérer les *chancres*, les *plaques muqueuses*, les *tumeurs gommeuses*, les *syphilides*, les *exostoses* et tout le cortége des *lésions* et *perturbations dynamiques* qui caractérisent l'évolution de cette affreuse et dégoûtante maladie, doit-on considérer, dis-je, tous ces symptômes comme l'expression pure de *la force vitale* en voie d'expulser le principe morbifique? Faudra-t-il donc s'alarmer en voyant disparaître toutes ces *manifestations morbides?* Non, messieurs! Et si jamais il vous arrivait pareil fléau, montrez-vous toujours très-heureux de voir les symptômes disparaître de plus en plus; car, un des principaux caractères

du *vice syphilitique* imprimé à l'organisme par l'*influence morbide*, c'est de s'étendre et d'envahir l'organisme de jour en jour.

Alléguera-t-on que ces maladies sont exceptionnelles!

Prenons les maladies éruptives : où voyez-vous le moindre signe de *réaction?* Parmi ces phénomènes locaux et généraux, lesquels de ces désordres doivent vous représenter *la nature bienfaisante et médicatrice?* Ce que l'observation, par exemple, me fait découvrir, c'est que *l'organisme*, une fois sous l'empire de ce *miasme* ou *principe morbide*, attend *tout passivement* qu'il ait *accompli son évolution*, que le mouvement fébrile qu'il *a éveillé* se soit passé, qu'en un mot, le *travail phlegmasique soit terminé* avant de revenir à son rithme normal, trop heureux de ne pas succomber, non parce qu'il *a lutté*, mais bien parce qu'il est *obligé fatalement de subir l'action* plus ou moins prolongée de l'ennemi qui est venu le visiter et l'étouffer, c'est toujours, messieurs, l'histoire du fameux marron!

Où trouverez-vous davantage *une réaction* dans ces fièvres typhoïdes où le *miasme destructeur* semble, pendant un temps déterminé révéler ses ravages, jusqu'à ce qu'il ait accompli une *évolution* voulue, prévue d'avance, dépendante du miasme lui-même. — De même que l'organisme, en raison des *éléments sains* qui le constituent, peut se trouver en mesure, *non de lutter*, mais bien *de résister* à l'attaque incessante, de même, s'il ne porte pas en lui, soit naturellement, soit par l'ingestion préalable d'agents médicamenteux, s'il ne porte pas, dis-je, de quoi se mettre en mesure contre cette agression, il court grand risque de succomber. Préserver l'humanité des maladies épidémiques, tel est encore le but de la prophylaxie.

*La réaction* est-elle plus évidente chez *ces victimes* du cancer, de la phthisie, des scrofules, etc. Les personnes qui sont atteintes de ces terribles maladies ne sont-elles

pas *immolées* aussitôt que l'une d'elles vient à sévir sur l'organisme, à moins qu'on ait recours, à temps, à une *médication bien appropriée* pour *anéantir le fléau.*

Par quoi se révèle *la réaction* ou *la résistance vitale,* je vous le demande, chez un malheureux atteint d'accès épileptiques, lequel, à l'approche d'un nouvel accès, vous priera à grands cris et en grâce, de lui enlever l'existence ou de le délivrer de cette cruelle maladie. Voilà, par exemple, une de ces affections *psoriques* par excellence, car, qui peut croire que, le plus souvent, la moindre peur ou la moindre contrariété suffiront pour amener un tel bouleversement dans le système nerveux ? Il faut bien admettre, dans ces cas, une *prédisposition* ou une infection générale, les effets désastreux et épouvantables ne répondant nullement à la cause déterminante qu'invoquent les traités de pathologie.

*La réaction* est-elle plus évidente chez ces aliénés, dont les premiers degrés de folie se sont manifestés à la suite *du moindre excès,* d'un amour contrarié ou d'une perte d'un parent, d'un ami, etc.

Sera-ce un effet de *la réaction,* toutes ces complications qui surviennent à la suite de lésions par cause externe; ainsi, est-ce *la nature médicatrice* qui engendre ces suppurations, ce délire, ce tétanos, ces diathèses purulentes, ces ulcères, ces tumeurs, ces hémorrhagies abondantes et répétées, ces accès de fièvre pernicieuse dont on n'attend jamais en vain le troisième accès.

Même à la suite d'un simple refroidissement, où est *la réaction,* par quoi se traduit-elle lorsque toutes les activités fonctionnelles se trouvent ainsi brusquement interrompues et refoulées.

Citer, en faveur de *la réaction,* le fait de la main qui s'échauffe au sortir de l'eau froide, c'est admettre *un fait* et rien de plus. Je ne vois là qu'un *effet tout mécanique.* Qu'y

a-t-il d'étonnant que le sang qui a été *refoulé brusquement* par une *impression froide*, revienne à la circonférence avec une intensité *proportionnée à l'impression* qu'il a reçue et à *la compression qu'il a subie.* En deuxième lieu, la température ambiante étant plus élevée que celle de l'eau, la main tend à se mettre *en équilibre* avec le milieu dans lequel elle se trouve. Au lieu de ne laisser votre main que quelques secondes, laissez-la *quelques heures*, et vous me direz si jamais vous voyez *réaction* survenir. De même, prenez une balle élastique, lancez-la au loin, elle rebondira d'autant mieux que vous ne ferez que la projeter avec une certaine force; mais, au lieu de cela, tenez-la comprimée pendant un certain temps, elle perdra ses propriétés élastiques. De cette manière, on se rend compte comment, dans certains cas, les fractures communitives, par exemple, *le froid continu* rend de si grands services, afin de *suspendre* et même *prévenir* toute inflammation, de même que, dans d'autres cas que nous ferons connaître plus tard, *le chaud continu* peut aussi être un *excellent moyen.*

Et ces malheureux en proie depuis des années et même pendant toute leur vie à *des névralgies* qui ne leur laissent pas un moment de repos, croyez-vous que, dans leurs paroxysmes, ils aient grande confiance dans votre *réaction.*

Si dans ses ouvrages *Hahnemann* paraît dans certains passages faire tant de cas de la *réaction*, et même faire reposer les guérisons entièrement sur elle, cela ne vient, comme je vous l'ai déjà dit, que de la fausse direction qu'on a imprimée à son enfance en l'élevant dans la plus grande superstition religieuse, car le passage suivant vous prouvera encore combien, en dehors de ces idées mystiques et quand il était assez heureux pour s'en dégager et être lui-même, vous prouvera, dis-je, combien il y ajoutait peu foi.

« Jusqu'ici, dit-il, on n'a fait qu'imiter la puissance vitale conservatrice abandonnée à elle-même, qui, reposant uniquement sur *les lois organiques du corps*, n'agit non plus qu'en vertu de ces lois, sans *raisonner* et *réfléchir* ses actes. On a copié la *grosse nature*, *qui ne peut pas*, comme un chirurgien intelligent, *rapprocher* les lèvres béantes d'une plaie et les *réunir* par première intention; qui, dans une fracture, est *impuissante*, quelque quantité de matière osseuse qu'elle fasse épancher, pour redresser et affronter les deux bouts de l'os; qui, *ne sachant pas* lier une artère blessée, laisse un homme plein de vie et de force succomber à la perte de tout son sang; qui *ignore* l'art de ramener à sa situation normale la tête d'un os déplacé par l'effet d'une luxation, et *rend même* en très-peu de temps la réduction *impossible* à la chirurgie par le gonflement qu'elle excite dans les alentours; qui, pour se débarrasser d'un corps étranger violemment introduit dans la cornée transparente, *détruit l'œil entier* par la suppuration; qui, dans une hernie étranglée, ne sait briser l'obstacle que par *la gangrène* et *la mort*; qui, enfin, dans les maladies dynamiques, *rend souvent*, par les changements de forme qu'elle leur imprime, *la position* du malade *beaucoup plus fâcheuse* qu'elle ne l'était auparavant. Il y a plus encore: cette *force vitale non intelligente admet* sans hésitation dans le corps les *plus grands fléaux* de notre existence terrestre, *les sources* d'innombrables maladies qui affligent l'espèce humaine depuis des siècles, c'est-à-dire les *miasmes chroniques*, la *psore*, la *syphilis* et la *sycose*. *Bien loin de pouvoir débarrasser* l'organisme d'un seul de ces miasmes, *elle n'a pas même la puissance* de l'adoucir; elle *le laisse*, au contraire, *exercer tranquillement ses ravages* jusqu'à ce que *la mort* vienne fermer les yeux du malade, souvent après de longues et tristes années de souffrances.

« Comment l'ancienne école, continue *Hahnemann*, qui

se dit rationnelle, a-t-elle pu, dans une chose si importante que la guérison, dans une œuvre qui exige tant de méditations et de jugement, prendre *cette aveugle force vitale* pour son institutrice, pour son guide unique, imiter sans réflexion les actes indirects et révolutionnaires qu'elle accomplit dans les maladies, etc., etc. » V. Organon, introduction, p. 32, 33, 34 et 35.

Avouez, messieurs, qu'il n'est pas possible de trouver un plaidoyer plus éloquent et plus vrai en ma faveur! Viendra-t-on maintenant invoquer comme preuve de *la force médicatrice* ou *réactionnelle,* ce qui se passe en chirurgie dans un cas de *fracture* ou de *lésion extérieure* quelconque? à ces esprits superficiels qui ont l'habitude de ne juger les choses que sur les apparences, je leur dirai que du moment où toutes les *parties* de l'organisme sont *fatalement* ou *nécessairement* assujetties au *déploiement obligé* d'une *série de phénomènes physiologiques,* se succédant dans un ordre déterminé, sans quoi il n'y aurait pas *vie;* du moment, dis-je, où ces phénomènes de *recomposition incessante* sont admis, pourquoi ne pas reconnaître qu'une partie lésée, une fracture, par exemple, ne puisse être consolidée au bout d'un certain temps, puisqu'à *chaque instant du jour,* les *conditions de notre organisation,* je dirai plus, de notre existence, veulent que des *matériaux nouveaux et homogènes* soient répartis dans tout notre être.

J'ai entendu souvent encore vanter *la réaction* dans les phénomènes dits physiologiques, mais sachez, messieurs, que tout *acte physiologique même,* tout en obéissant aux lois qui le régissent, peut, non-seulement *modifier* l'économie, mais l'*altérer* à un point que sa perte devient *inévitable.* Voyez ce qui se passe à l'état normal dans *l'acte de la copulation,* quand l'exaltation est passée, quand l'extase et le ravissement ont succédé aux désirs érotiques. A cette excitation mutuelle et réciproque, au summum de vo-

lupté ou d'orgasme qui revient à chacun des sexes, fait *place* bientôt un sentiment de *faiblesse* et *d'accablement* qui se prolonge plus ou moins et rend l'homme tout *languissant.* Cet acte, vous le voyez, retentit sur l'organisme entier, et est loin de s'accompagner de *réaction*, du moins, d'après les effets qu'on ressent.

Prenez l'acte de *la digestion* et vous observerez les mêmes résultats, l'*impression* sera en raison de la qualité et de la quantité des aliments, et en outre, en raison du plus ou moins de susceptibilité des individus.

Ainsi, les écarts de régime, tout en donnant naissance aux maladies du tube digestif, portent leur action sur tout l'organisme, et sont loin de provoquer ce qu'on appelle une *réaction.*

Voyez quel *retentissement différent* peut avoir sur l'économie entière un *changement* plus ou moins brusque de *température,* qui aura, de préférence, atteint tel organe plutôt que tel autre.

Il en est de même des *passions* qui, quoiqu'elles aient leur siége dans certaines parties de l'organisme, font souvent *payer* un tribut bien cher à l'organisme entier, selon *le moment* où elles se manifestent, *le temps* qu'elles se prolongent, *le degré* où elles sont arrivées, selon qu'elles porteront à *la joie* ou à *la tristesse,* qu'elles seront *vives, ardentes* ou *froides* et *raisonnées.*

Tous ces faits vous prouvent donc que nous *ne réagissons en aucune manière,* soit à l'état physiologique, soit à l'état pathologique.

L'idée la plus générale qu'on doive se faire *d'un état morbide,* c'est évidemment de le considérer comme le résultat de *l'oppression* de l'organisme par un *agent extérieur,* lequel tend à *envahir* et à *détruire* plus ou moins, suivant son essence, son être ou ses propriétés particulières.

Abstraction faite de toute idée préconçue, observons,

et nous verrons que toute *maladie* variera dans sa marche suivant *la cause* qui l'aura engendrée, suivant l'aptitude constitutionnelle de l'individu ou son *idyosincrasie,* en un mot, suivant mille et mille circonstances et influences que vous trouverez relatées dans tous les traités de pathologie interne et externe. Les *tendances* dites *conservatrices* de la vie sont donc *subordonnées à l'action* plus ou moins vive, violente ou prolongée d'un *principe morbide.*

Ce que les médecins appellent *réaction* n'est pour moi qu'un effet de *l'organisation* ou un *travail pathologique.* Nous sommes constitués, je vous l'ai démontré, pour vivre dans un milieu donné; à mesure que nous nous éloignons de ce milieu, que nous rompons le *rapport harmonique* qui existe entre nous et le reste de l'univers, nos parties matérielles en souffrent et par suite la vie, car elle dépend, nous l'avons vu, des parties constituantes de l'organisme. C'est pourquoi *principe morbide* et *principe médicamenteux* peuvent développer l'un et l'autre, une série de symptômes caractéristiques dont la manifestation doit suivre une marche graduée et régulière.

Concluons, messieurs.

Ces idées nous amènent tout naturellement à repousser *l'expectation,* la considérant comme la *négation de la science* en général et de la médecine en particulier (mais nous y reviendrons en traitant de la thérapeutique), à repousser toute intervention de *la nature médicatrice* ou de *force vitale,* car ce serait tomber dans les mêmes errements que nos devanciers les *animistes,* les *spiritualistes* ou les *vitalistes,* qui, en face d'une *guérison spontanée,* crient au *miracle,* au *prodige,* attribuant toute cure à un *être chimérique, mystérieux* et *à part, force vitale, principe vital, essence vitale,* etc., nous la repoussons comme étant une *opération* directement opposée aux lois de la nature.

Toute guérison même *spontanée* est *naturelle* et peut par-

faitement s'expliquer, soit par l'*évolution naturelle* de l'élément morbide en raison de ses *propriétés dynamiques*, soit par *l'introduction* au sein de l'économie d'*agents thérapeutiques ou curatifs* doués, de même, de *propriétés dynamiques* capables de contrebalancer ou de faire équilibre aux premières. En traitant *de la loi de similitude* et des médicaments, nous dirons ce que nous entendons par *effets curatifs* ou thérapeuthiques, et comment nous l'entendons.

On ne me persuadera jamais que des hommes aient en eux une *force immatérielle indépendante de la matière*, laquelle, dans un moment donné, aurait le pouvoir à elle seule d'opérer telle ou telle guérison, de faire tel ou tel prodige. Car, pour en agir ainsi, il faudrait qu'elle eût la *faculté* de créer instantanément de *nouvelles* causes *capables* de produire des effets opposés à ceux que les *causes ordinaires* peuvent opérer, il faudrait supposer que ces mêmes hommes aient reçu le pouvoir de changer ou de rectifier subitement le plan de la nature ou de l'univers, pouvoir que n'aurait pas l'essence spirituelle elle-même de laquelle on nous fait dépendre, puisque, dit-on, elle est *immuable*.

Ce que je ne comprends pas parfaitement, c'est que ceux qui non-seulement croient *aux prodiges*, mais qui encore se disent *en pouvoir* d'en opérer pour les autres, n'en *opèrent pas* d'abord *pour eux* quand ils sont malades ou autrement. Ceci s'adresse aussi bien aux magnétiseurs, aux spiritistes, aux animistes, aux somnambules qu'à tous les faiseurs d'hypothèses en général.

Si vous me voyez, messieurs, tant insister sur cette question, c'est afin de repousser cette assertion fausse et mensongère de certains spiritualistes ou animistes, qui nous donnent comme preuve d'une essence spirituelle ou surnaturelle les *guérisons spontanées* accompagnées ou non

de désordres plus ou moins considérables, de mutilations plus ou moins grandes. Avouons que c'est une singulière preuve que celle par laquelle on croit qu'une *puissance* peut être scellée par les *maladies*, par les *souffrances*, par les *tortures* de toute sorte.

Il faut voir, messieurs, les choses de sang-froid et ne pas se laisser emporter par son ardeur ni son enthousiasme, car l'enthousiasme, même au prix de la mort, ne prouve rien, sinon que le fanatisme est plus fort quelquefois que l'amour pour la vie. N'a-t-on pas vu souvent des imposteurs mourir avec le plus grand courage? Aussi succomber pour une opinion ou des principes ne prouve pas plus la vérité, la bonté de ces opinions ou de ces principes que mourir dans une bataille ne prouve le bon droit du prince aux intérêts duquel tant de gens ont la folie de s'immoler.

Il fut un temps, messieurs, où moi le premier, confiant dans la parole du maître, sans expérience, je faisais à *la nature* tous les honneurs d'une guérison, idées que je développai et soutins dans ma thèse inaugurale. Je ne savais pas alors que je ne faisais que formuler *un fait* l'acte de guérison, ou mieux, *d'évolution de l'élément morbide*. Tout mon tort était de prendre *l'effet* pour *la cause;* car l'idée la plus générale, comme je le disais plus haut, qu'on doive se faire d'un état morbide, c'est évidemment de le considérer comme le *résultat de l'oppression de l'organisme* par *un agent extérieur*. S'il en était autrement, ces *efforts réactionnels* qu'on invoque seraient moins étouffés qu'ils le sont. C'est pourquoi dans toute maladie, *l'opportunité* du médicament doit être relative à son plus ou moins de gravité et à sa période plus ou moins avancée.

Nous traiterons dans la prochaine séance des médicaments.



# QUATORZIÈME LEÇON.

## MATIÈRE MÉDICALE,

CE QUE L'ON DOIT ENTENDRE PAR MÉDICAMENTS. — EXPÉRIMENTATION PURE. — COMMENT HAHNEMANN TROUVA LA LOI DES SEMBLABLES.

---

Messieurs,

Maintenant que nous savons dans *quels cas* les secours de l'art peuvent être réclamés, il nous reste à connaître les *instruments de guérison*, à limiter leur emploi, leur proportion, c'est l'objet de la *matière médicale* ou de la *pharmacologie*.

Constatons d'abord un fait : c'est que, tout agent thérapeutique tend à *modifier* l'organisme humain, qu'il soit à l'état *physiologique* ou à l'état *pathologique*, il tend à le *modifier* d'une manière qui lui est propre, et qui diffère selon l'*agent employé*, selon *sa force*, c'est-à-dire selon le degré de sa *puissance modificatrice*, selon *la dose* à laquelle on le donne, *le temps* pendant lequel on le prend, selon l'*impressionnabilité* plus ou moins grande des individus, en un mot, selon une foule de circonstances qui doivent être prises en considération.

Cette *action spéciale* qu'a tout agent thérapeutique sur l'organisme se reconnaît *aux symptômes qu'il développe*, aux

modifications plus ou moins profondes qu'il apporte dans l'économie. Il pourra donc concourir, suivant *la dose* à laquelle on l'administrera, et suivant l'*opportunité de son emploi*, soit à la perte, soit à la conservation de l'individu.

La preuve logique, irrécusable que cette action est bien due *au médicament* employé, se tire, comme vous voyez, de la relation de *cause à effet*, entre l'agent thérapeutique employé *d'une part* et les phénomènes qui se manifestent dans l'organisme *d'autre part*. Maintenant que nous avons dit ce que l'on doit entendre par *dynamisme*, vous saurez rattacher ces phénomènes à la *grande loi* que nous avons posée dans le principe, c'est le seul moyen pour arriver à constater et à démontrer d'une manière irréfragable les *propriétés positives* des agents thérapeuthiques.

Il n'y a pas de *puissance* au monde, en tant que puissance spirituelle ou virtuelle, *capable d'empêcher un agent thérapeutique d'agir sur l'organisme,* une fois en rapport avec lui, et de l'opprimer en raison du peu de vitalité qu'il trouve. Tout médicament ne cesse de développer son action que quand il a *parcouru ses phases*, à moins qu'il ne *soit enrayé* dans sa marche par un *autre agent thérapeutique*. Mais sans cela, une fois introduit dans l'organisme, il donne lieu à *une série de phénomènes* qui, depuis leur origine jusqu'à la fin, s'enchaînent mutuellement.

Avant *Hahnemann*, *chaque auteur* faisant plier ses observations et ses expériences sous le poids de *ses vues étroites* en physiologie ou en pathologie, construisait un *système pathologique quelconque*, auquel devait *s'adapter* plus ou moins bien la *matière médicale*. C'est ainsi que furent conçues et créées les matières médicales de *Cullen*, de *Schwilgué*, de *Murray*, d'*Hildenbrand* et de tant d'autres, voire même celle de MM. *Trousseau* et *Pidoux*.

Surgit *Hahnemann* qui, lui, nous donne une idée nouvelle du *médicament*.

« Quæ corpus mere nutriunt, alimenta : Quæ verò sanum hominis statum (vel parvâ quantitate ingestâ) in ægrotum, ideoque et ægrotum in sanum mutare valent, medicamenta appelantur. »

(Fragmenta de viribus medicamentorum positivis, etc. *Samuele Hahnemann*).

Suivant *Hahnemann* donc, tout corps, tout agent susceptible de nourrir un être vivant est *un aliment;* est appelé *médicament*, au contraire, tout agent qui, administré à l'homme sain ou appliqué de quelque manière que ce soit sur un corps vivant, est capable de *développer* dans son organisme un état morbide et de *ramener à la santé* un homme malade.

Ainsi, dans la définition nouvelle du médicament, nous trouvons comme premier caractère, l'*identification du poison et du médicament*, l'un et l'autre étant de leur nature *inassimilables.*

Contrairement à ses devanciers, *Hahnemann* fait reposer *la notion du médicament* sur l'idée de *force*, de *puissance*, de *dynamisme*, en un mot, sur la *faculté* que possède tout agent toxique de *rendre malade* l'homme bien portant, et de *ramener à la santé* celui qui est malade.

Ce qui distingue l'*expérimentation pure*, de toutes les tentatives incomplètes faites avant le fondateur de l'homœopathie, c'est, *d'une part*, la méthode qui préside à cet ordre de recherches et qui consiste dans l'observance d'un certain nombre de règles et de préceptes; *d'autre part*, c'est la doctrine générale à laquelle cette méthode se rattache, qui est soutenue par elle; cette doctrine est celle du *dynamisme.*

Comme la nouveauté d'un principe ne gît jamais dans son *énoncé*, ce qui, pour moi, constitue *la découverte* dans la manière dont Hahnemann a conçu l'expérimentation pure, c'est que les *principes* émis par lui peuvent se ré-

soudre en une *application pratique*, ayant ses règles et ses lois.

Ainsi pour Hahnemann, tout médicament est une *puissance morbifique,* tous les véritables remèdes ne sont que des *puissances* capables de produire dans l'organisme une *maladie artificielle analogue* et de faire cesser et anéantir au moyen de celle-ci la *maladie naturelle semblable.*

Ce n'est pas seulement de leur plus *grande force* que dépend leur efficacité, mais bien de leur plus grande *affinité* pour la maladie ou de leur plus *grande ressemblance* avec elle.

Hahnemann, après avoir créé sa *théorie des maladies chroniques,* divise les médicaments en *quatre grandes classes :* 1° les médicaments *psoriques ;* 2° *syphilitiques ;* 3° *sycosiques*, ce sont ceux qui répondent surtout aux *trois causes* occasionnelles des maladies comme *la psore* ou *la gale* et ses dérivés, la *syphilis* et la *sycose ;* 4° sont appelés médicaments *apsoriques*, ceux qui se trouvent en similitude de symptômes avec la maladie répondant à une indication principale *autre* que les précédentes.

Hahnemann reconnaissait aux *médicaments* comme aux *maladies* ou *causes morbides*, deux sortes d'effets :

1° *Effets primitifs* qu'il appelait encore effets *directs* ou *positifs ;*

2° *Effets consécutifs* qu'il désignait encore par *secondaires*, *indirects* ou de *réaction.*

« Toute puissance, dit Hahnemann, qui agit sur la vie, tout médicament qui désaccorde plus ou moins la force vitale, produit dans l'homme un certain *changement* qui représente l'*effet primitif* du médicament. » Pour admettre les *effets consécutifs*, il recourait à une hypothèse, à savoir que dans un temps donné, *notre force vitale* venant à se réveiller, *chassait* la maladie.

Je vous ai déjà signalé les contradictions qu'on rencon-

tre dans les ouvrages d'Hahnemann, c'est-à-dire, messieurs, que nous ne pouvons pas plus admettre pour les médicaments, une *supposition aussi gratuite*, que nous ne l'avons admise pour les maladies. Dans l'un et l'autre cas nous rejetons toute idée de *réaction*, toujours en raison du sens qu'on veut lui donner. Il me semble que la *force vitale* aurait eu plus beau jeu de déployer *tout d'abord son énergie* contre l'influence de la force *médicinale plutôt* que d'attendre que *l'agent pathogénétique* ait parcouru son évolution et ait laissé les traces les plus profondes de son passage dans l'économie, avant de révéler sa présence.

Quel jugement porteriez-vous, par exemple, sur une armée qui, destinée à protéger, conserver et défendre une ville ou une citadelle, loin de repousser une attaque ennemie, laisserait assiéger la place et ouvrirait même les portes, se promettant, nouveau Don Quichotte, une fois l'ennemi disparu, de reparaître ensuite sur les lieux et de faire valoir sa vaillance.

Tel est le rôle qu'on veut faire jouer à la *force vitale !* N'est-il pas plus sage de s'abstenir de toute *interprétation* à l'égard des phénomènes que nous observons, puisqu'il nous est *impossible d'approfondir les rapports* entre les symptômes comme *effets primitifs* et *consécutifs.*

*Un médicament* produisant tel effet ou tel autre suivant *la dose* à laquelle on le donne, et suivant l'impressionabilité du sujet qui le prend, il n'est pas rare de voir le même médicament produire, suivant les individus, des effets tout à fait opposés. C'est pourquoi nous ne devons envisager *l'effet pathogénétique* comme nous l'avons fait pour la maladie naturelle, que dans sa *totalité* et non dans ses parties. Poûr nous, les *effets primitifs* et les *effets consécutifs* ou *réactionnels* représentent le *même produit* émanant de la même source médicamenteuse, après la disparition desquels effets tout rentre dans l'ordre et dans l'équilibre.

De même qu'à l'état physiologique, l'*air*, l'*eau*, le *calorique*, le *froid*, la *lumière*, l'*électricité*, pour agir sur toute l'économie et produire des effets généraux, ne doivent pas moins être regardés comme pouvant n'affecter *primitivement* qu'*un* ou plusieurs points de l'organisme, de même les médicaments produiront des résultats identiques.

Dès l'instant que leur *action* est suivie d'un *résultat*, ce *résultat* peut être d'abord *local* ou *général*; il variera, du reste, chez les divers individus, suivant le degré de *vitalité* dévolue aux organes qui deviennent l'aboutissant de toutes les impressions et suivant les *propriétés actives ou dynamiques* des médicaments. Et quand même leur *influence* se ferait sentir tout d'abord à l'*organisme entier*, leur action sera plus forte sur certains organes, parce qu'elle y est immédiate; l'*excès* et le *défaut de calorique*, par exemple, impressionnent surtout *la peau*; l'*air*, les *voies respiratoires*; l'*électricité*, le *système nerveux*, etc., etc. Tout modificateur de l'économie peut donc produire primitivement une action soit *locale*, soit *générale*; la théorie et l'expérience sont là pour nous le prouver. Les *médicaments*, comme les *maladies*, comme les *agents naturels*, peuvent donc envahir et s'étendre à tout le corps, soit qu'ils partent d'un ou de plusieurs points de l'organisme.

C'est pourquoi, comme nous savons que tous les *phénomènes* qui se passent chez un sujet soumis à l'expérimentation sont *inhérents* à un ou plusieurs de ses organes ou à un système tout entier, pour envahir ensuite et peu à peu l'organisme, tous nos efforts doivent avoir pour but *la recherche des troubles fonctionnels*. Il est, par conséquent, de la plus haute importance pour nous, de savoir quels sont les *organes* dont le jeu a été entravé, les *modifications* que l'appareil de la locomotion a éprouvé; quels sont les *nerfs* dont la sensibilité a reçu une atteinte, les *phénomènes* qui s'ac-

complissent dans l'*acte de la digestion*, dans le *système vasculaire*, et dans la *sécrétion* ? etc., etc.

Toute *expérimentation* en général doit donc être *basée* sur l'*élément anatamo-physiologique*, car, avec les ressources que nous offrent aujourd'hui la *physique* et la *chimie* avec ses réactifs puissants, le *microscope* et l'*anatomie pathologique*, nous devons après chaque expérience examiner le caractère du *sang*, de l'*urine*, de la *salive*, etc., etc. On arrivera peut-être de cette manière à se rendre un compte plus exact de tous les phénomènes *biologiques* qui se passent dans l'organisme. Agir ainsi, c'est vouloir ramener notre doctrine à des faits positifs. Nous devons encourager l'expérimentation sur *les animaux*, non pas en ce qu'ils pourraient nous éclairer sur le mode de leurs sentiments et de leurs sensations, mais en ce que nous pourrions découvrir sur le cadavre de l'animal qui serait *tué* et *immédiatement examiné* dans toutes les circonstances et dans toutes les phases de *la maladie médicamenteuse.*

Ces belles découvertes que nous promettent l'*anatomie*, la *physiologie*, la *pathologie*, la *thérapeutique* et la *pharmacodynamie* des organismes animaux mettront à découvert les *rapports des effets médicamenteux* avec les *tissus*, les *organes* ou *parties d'organes*, les systèmes *vasculaires* et *nerveux*, etc. *Hahnemann*, du reste, dans sa matière médicale pure, t. III, p. 124, se flatte d'avoir fait des expériences tant sur l'*homme* que sur les *animaux*, ce qui ne l'empêchait pas de mettre à profit l'*observation clinique*, seulement il ne pouvait s'en contenter par la raison qu'on a beaucoup de difficulté à démêler ce qui est le propre du *médicament* et ce qui appartient à la *maladie.*

Car, il faut bien le dire, *l'expérience clinique* sur laquelle se repose l'ancienne médecine n'est qu'une méthode indirecte, insuffisante et souvent trompeuse. Ainsi de ce qu'un *moyen thérapeutique*, sans réussir, *n'aura pas nui* dans une

maladie, la pneunomie, par exemple, l'école officielle en concluera de son opportunité dans une autre maladie qui, quoique *de même ordre*, présente des *symptômes* tout à fait *différents*, comme siége, comme manifestation, etc., de ce qu'une personne aura échappé à un danger en exposant volontairement sa vie, en concluerez-vous que d'autres puissent de même exposer impunément leurs jours? Non, certes! et cependant c'est ce que fait l'ancienne médecine qui, par ses antiphlogistiques, ses purgatifs, ses dérivatifs, ses vomitifs et autres, ne fait qu'affaiblir le malade ou ajouter à la maladie, rien de plus. Sans cette thérapeutique incendiaire, nous n'aurions peut-être pas aujourd'hui à déplorer la mort de M. de Cavour, qui a été saigné neuf fois en un mois, sans compter le grand bain qui a été comme le dernier coup de grâce.

Selon *Hahnemann*, *l'observation clinique* ou *pathologique* peut se comprendre dans deux *cas* :

Dans *le* 1er, elle sert à venir *déposer* en faveur des résultats fournis par l'expérimentation; c'est donc une grande autorité, puisqu'elle vient *confirmer*, *élargir* et *compléter la loi posée par Hahnemann*. Dans ce cas, la guérison qu'on obtient par la médication *ab usu in morbis*, n'est rien autre que la contre-épreuve de l'essai du médicament sur l'homme en santé.

*Dans le* 2e, nous nous en servons dans les maladies désorganisatrices comme le *cancer*, la *phthisie*, la *carie des os*, le *ramollissement du cerveau* et de la *moelle épinière*, parce que jamais un expérimentateur n'a eu ni l'épouvantable audace, ni l'infâme témérité de pousser ses expériences jusqu'à cette dernière limite. Seulement de même *que ces maladies* représentent pour nous le *dernier terme*, la dernière période *d'états morbides antérieurs*, auxquels participent tous les tissus organiques; de même nous concluons d'après les *effets pathogénétiques connus* de nos médica-

ments, que donnés à plus *fortes doses* et plus souvent *répétés*, les *mêmes résultats de désorganisation* auraient pu se produire.

Du reste nous avons encore *la toxicologie* qui vient heureusement *compléter* ou rendre plus parfait le tableau des symptômes *pathogénétiques*, que, dans certains cas, nous n'avons fait qu'ébaucher.

C'est ainsi que pour être fidèles à notre *loi*, nous administrons les médicaments qui, non-seulement répondent le mieux aux *symptômes locaux* de la maladie, mais encore à *l'ensemble* de *tous les signes* par lesquels se traduit cet *état dynamique morbide.*

Pour atteindre ce résultat et arriver à connaître d'une manière exacte les propriétés médicamenteuses, *l'observation clinique étant insuffisante*, *Hahnemann* en appela à *l'expérimentation pure et directe.* il *administra des médicaments* à des gens *bien portants* et recueillit avec grand soin tous les symptômes auxquels donnait lieu cette administration. Le moyen auquel eut recours Hahnemann était le seul *rationnel*, et nous n'avons à nous étonner que d'une chose, c'est qu'avant lui, cette voie qui était la plus sage et la plus directe, n'ait pas été explorée dans le sens qu'il indique. « Aucun médecin, dit *Hahnemann*, à ma connaissance, autre que le grand et immortel *A. Haller*, n'a dans le cours de vingt-cinq siècles, soupçonné cette méthode si naturelle, si absolument nécessaire et si uniquement vraie, d'observer les *effets purs* et *propres de chaque médicament*, pour conclure de là quelles sont les maladies qu'il serait apte à guérir. Haller seul, avant moi, a compris la nécessité de suivre cette marche. » (Organon, § 108.)

En effet, que peut nous apprendre, de *son action sur l'organisme vivant*, *l'étude* des *caractères zoologiques*, *botaniques*, *physiques* et *chimiques* de chaque médicament? Les *vertus curatives* d'un médicament ne pourront jamais être dé-

duites ni de leur *forme,* ni de leur *couleur,* ni de leur *saveur*, ni de leur *composition,* comme le voulaient les anciens médecins et comme le veut encore aujourd'hui l'école officielle qui, de ce que certaines substances présentent une *saveur amère,* prenant *le quinquina* pour type, en conclut faussement qu'elles doivent avoir *les mêmes propriétes curatives,* ou de ce que certains corps offrent *une ou plusieurs compositions communes*, juge à propos de les considérer tous comme jouissant des *mêmes propriétés curatives.*

Que nous recourions à la *physique* et à la *chimie* pour connaître leurs *propriétés individuelles*, leur *composition*, leur action *moléculaire* ou de *masse* les uns sur les autres, très-bien, mais ces sciences ne vous diront jamais que d'une manière imparfaite ce qu'un végétal ou un minéral, chacun suivant le caractère propre de son invisible nature, peut produire en fait de changement, dans l'état de *l'homme vivant* dont l'organisation, quoique soumise aux *mêmes lois* qui régissent les corps *inorganisés*, établit une grande différence entre eux et lui.

Si vous aviez à porter un *jugement* sur l'un de nous, au point de vue *moral* et *intellectuel*, que feriez-vous? Vous interrogeriez, vous sonderiez, n'est-il pas vrai, toutes nos facultés les unes après les autres, tenant un compte très-exact des phénomènes que vous observeriez, et ce ne serait pas une raison parce que tel *système organique* l'emporterait sur *tel autre,*, pour que vous vous *croyiez en droit* de n'envisager que lui et de ne considérer l'organisme que sous ce *rapport*. Tel système *plus développé* que les autres pourra amener, il est vrai, une *modification* dans l'organisme, mais sans pour cela *les étouffer* entièrement. Ainsi, règle générale, que les hommes grands, forts, vigoureux brillent peu par leur intelligence, cela est vrai; que les hommes de génie, les savants au contraire se fassent remarquer par une petite stature, une complexion faible,

délicate, cela est encore vrai ; mais est-ce une raison pour nier chez le premier toute manifestation intellectuelle, et chez le deuxième toute aptitude physique ? Non, certes ! Chaque être humain ne tire son *individualité* que de la prédominance de telle faculté sur telle autre, de là une différence dans les résultats.

De même, vous ne devez pas juger d'une substance par le *principe immédiat* qu'elle renferme, attendu que ses propriétés *spéciales particulières* ne sont que la résultante de *tous les principes* qui la constituent.

Je vous en ai dit autant des *maladies* qui devaient fixer votre attention, non-seulement par les *caractères communs* qu'elles présentent, mais encore par les *signes particuliers, caractéristiques* qui sont assignés à chacune d'elles, ce qui en fait autant d'individualités. Je vous le répète, messieurs, l'*incertitude* dans laquelle sont plongés les *médecins praticiens* ne vient que de ce qu'ils *ignorent* le mode d'action des médicaments.

L'*organisme sain* sera donc le seul à vous révéler la *puissance* des *propriétés pathogénétiques* des médicaments, mais à la condition de ne pas poursuivre ces *recherches* jusque dans les profondeurs des tissus organiques, à moins que ce soit, comme je vous l'ai dit, sur les animaux. On comprendra facilement notre réserve. Qui *oserait*, par des expériences continues et répétées, porter une criminelle atteinte aux jours de son semblable ?

Seulement il est permis de *pousser les expériences* encore assez loin, pour conclure que le médicament employé possède des *propriétés* beaucoup *plus étendues* encore que *celles* qui nous avaient été révélées par l'*expérience pure*, et comme entre les *propriétés pathogénétiques* et les *propriétés thérapeutiques* du *même médicament*, il y a une *corrélation* manifeste, la conséquence rigoureuse à tirer la voici :

Puisque pas *un médicament* ne porte avec lui *le cachet* de ses propriétés, et qu'il ne nous est pas possible de les deviner *de visu*, l'*expérimentation pure* sera le *seul moyen* de parvenir à déterminer les *vertus positives* de toute substance médicamenteuse.

Pour ceux qui veulent s'y soumettre, Hahnemann nous fait connaître :

1° Les *conditions physiologiques*, *hygiéniques* et *atmosphériques* qui favorisent l'*action* d'un médicament sur l'homme *sain* ainsi que sur l'homme *malade*.

2° Celles qui pourraient *contrarier* et même *neutraliser* l'action médicamenteuse au point d'annuler l'expérience.

*Pour les premiers, Hahnemann* veut que les médicaments soient donnés à des individus en apparence *sains*, je dis en apparence, car, qui pourrait se flatter de l'être, si on était imbu des vérités que je vous ai développées en traitant des maladies chroniques. Dans l'état actuel de la science nous sommes obligés de considérer comme *sain* en apparence celui qui ne ressent aucune douleur, celui dont toutes les fonctions s'accomplissent parfaitement, celui dont la texture organique ne présente à nos moyens d'investigation aucune altération.

Il faut savoir, messieurs, qu'il existe une *limite* pour la santé comme pour la maladie. Et tous tant que nous sommes, nous sentons, sans pouvoir le définir d'une manière précise, le moment ou *la santé* nous échappe et où commence *la maladie*. Les conditions d'existence dans lesquelles nous vivons, sont tellement variables qu'il ne faut pas s'attendre à trouver un état de santé parfait, absolu, idéal, en un mot. Cet état ne peut être que *relatif* et répondre par conséquent à l'*état physiologique*, c'est tout ce que l'on peut exiger.

*Hahnemann* veut, en outre, que les médicaments soient

*expérimentés* tant sur des *hommes* que sur des *femmes*, afin de mettre en évidence les changements relatifs *au sexe* qu'ils sont aptes à produire. Il exige de celui qui désire se soumettre à l'expérience qu'il ne se livre *à aucun travail fatigant de corps ou d'esprit*; qu'il ne se mêle en rien aux *agitations politiques, religieuses* ou autres; qu'il apporte un frein à ses *passions* désordonnées, qu'il bannisse les *débauches* et toute *préoccupation d'affaire* quelle qu'elle soit.

Comme *conditions hygiéniques*, il assigne un régime très-*modéré*, des aliments *simples, nourrissants, sans épices* autant que possible. Il condamne les *racines*, les *salades*, les *soupes aux herbages*, les *légumes verts*, en général, et ne fait exception que pour les petits pois, les haricots verts, et même les carottes comme n'étant pourvus que d'une *énergie* ou *puissance médicinale* très-faible. *La boisson* devra être aussi *peu stimulante* que possible, et l'on *bannira* tout *autre agent thérapeutique*, tant que durera l'expérience, parce que doué de vertus différentes, il pourrait annuler l'action du premier.

*Les conditions atmosphériques* sont celles qui doivent vous faire éviter toutes *les variations* de température. De plus, *jamais une expérience* ne devra être tentée en temps *d'épidémie*. Enfin, la dernière et la plus essentielle *des conditions*, c'est que le sujet de l'expérimentation jouisse d'un *degré d'intelligence nécessaire*, afin de *s'observer* avec un *soin scrupuleux*, de *saisir* les *moindres phénomènes* qui surgiraient dans son organisme et de pouvoir *décrire* d'une manière claire et compréhensible ce qu'il éprouve; car, le plus petit changement survenu dans son état mérite d'être noté. — Il faut donc une *aptitude spéciale*, ce qu'on ne rencontre pas toujours, — sans compter tous les sacrifices qu'on est obligé de s'imposer, — en raison seulement *de ces conditions*, l'action médicatrice pourra être plus ou moins *sensible* et plus ou moins *longue*.

Il est inutile d'ajouter que des *conditions opposées* à celles que je viens de vous tracer, suffiraient pour *annuler* plus ou moins complétement l'expérience. — Cela pourrait venir de l'emploi de *moyens infidèles,* — de la *mauvaise préparation* des agents mis en usage, — du *mauvais état physiologique* et surtout *idiosyncrasique* du sujet soumis à l'expérimentation, lequel jouirait d'une *sensibilité si obtuse,* qu'il ne *ressentirait aucun effet médicamenteux.* Ou bien, il pourrait encore arriver que le sujet, *sans être précisément malade,* soit dans cet état qui n'est *ni la santé, ni la maladie,* et qui lui permet, malgré cela, de se livrer à toutes les occupations de la vie ordinaire, sans plus de gêne. Dans ces conditions, *quelque maladie chronique* qui sommeillait dans l'organisme peut se réveiller et alors donner le change à l'expérimentation. On a vu souvent des *états anormaux du tube intestinal,* les aigreurs de l'estomac, par exemple, *entraver le développement de toute maladie médicinale.*

Que de substances végétales dont *l'action* se trouve *annulée* de cette manière! En un mot, il en est des *médicaments* comme de *tous les agents morbides,* des symptômes ne peuvent se manifester qu'à la condition qu'il existe, chez la personne soumise à l'expérience, une certaine *prédisposition* à être éprouvée par eux.

De plus, le *résultat d'une expérience* ne doit être publié qu'après avoir fait connaître le *sexe,* l'*âge,* les *habitudes,* le *tempérament* et les *idiosyncrasies* du sujet de l'expérimentation. De même, on n'oubliera pas de noter dans quelle *saison* de l'année et sous quelle *latitude* l'expérience a été faite, car on doit s'attendre, en s'adressant à des individus si différents et se plaçant dans des conditions non moins différentes, à enregistrer des symptômes également très-différents, mais dont les résultats ne varieront cependant que du plus ou moins. *Chaque médicament* ne doit

représenter *que la moyenne* des symptômes *les plus saillants,* qui se sont manifestés *le plus souvent* et presque *toujours les mêmes* dans les expériences nombreuses entreprises à cet effet. C'est ainsi qu'au nombre de tous les médicaments que contient la matière médicale, s'en trouvent certains qu'on nomme *polychrestes,* qui s'élèvent à 24, et en *demi-polychrestes,* au nombre de 36, ainsi appelés, parce qu'ils ont été employés d'une manière complète et fort étendue, et que leurs effets pathogénétiques correspondent à un grand nombre d'états morbides qui se présentent à l'observation.

Ce n'est que beaucoup plus tard, qu'Hahnemann divisa, comme je vous l'ai déjà dit, les médicaments en *antipsoriques, antisyphilitiques* et *antisycosiques,* division issue de sa doctrine des maladies chroniques. C'était afin de désigner d'une manière plus spéciale ceux qui s'adressaient plus particulièrement à l'un ou l'autre des *trois miasmes chroniques.*

Toute la difficulté, pour appliquer un *agent médicamenteux,* consiste, vous le savez déjà, à trouver, en dehors des *caractères communs* à plusieurs médicaments, ceux qui sont *propres, spéciaux à chacun,* sans cependant lui appartenir d'une manière exclusive, de manière à les *opposer* au groupe de symptômes morbides qui céderont devant ce nouvel envahissement d'un autre genre.

Cependant, messieurs, il faut bien l'avouer, *l'étude de la matière médicale* présente des *difficultés inouïes,* et telles que le médecin homœopathe lui-même, qui devrait être initié aux principes de sa doctrine, éprouve très-souvent des moments de découragement.

Pour arriver à *la connaissance* de la matière médicale et acquérir le *diagnostic* des médicaments, comme celui des maladies, il faut étudier d'abord *les effets pathogénétiques,* comme les maladies d'après leurs *analogies,* leurs *carac-*

*tères généraux*, après viennent les *caractères différentiels.*

Devant des matériaux aussi immenses que ceux que nous présente la *pharmaco-dynamique*, ce n'est qu'en étudiant avec soin la *symptomatologie de chaque substance* et en *comparant* entre eux les *effets pathogénétiques*, que vous arriverez à vous bien pénétrer du *principe* de *la similitude*; ce n'est que par une *série d'expériences* qu'*Hahnemann* a été conduit à poser en principe, que tout *agent thérapeutique* était doué d'une *action absolue*, abstraction faite de l'individu auquel on le donne, que cette *action* était subordonnée à la *dose* employée et à l'*impressionnabilité du sujet*. Ainsi, toute personne qui voudra se soumettre à des *expériences pures*, devra, si *une première dose* n'a pas produit d'effet déterminé, *doubler la dose* le lendemain, le surlendemain et même les jours suivants, jusqu'à la manifestation de phénomènes évidents.

Lorsque vous vous proposerez de faire *naître* des *exanthèmes* ou des *pseudo-membranes*, dans le but de rechercher les *symptômes* des médicaments dans les *maladies chroniques*, vous devrez, suivant le conseil qu'en donne *Hahnemann*, faire prendre au sujet de l'expérimentation, *deux ou trois doses par jour et assez fortes*, afin de produire des effets sensibles. N'est-ce pas de cette manière qu'on devrait diriger ses expériences en fait d'expérimentation avec *les eaux minérales* et ne pas se contenter de leur application *ab usu in morbis*.

Vous vous rappelez, messieurs, qu'en faisant la biographie d'*Hahnemann*, je vous ai dit de quelle manière il était arrivé à découvrir cette *grande loi des semblables* qui aujourd'hui gouverne la thérapeutique. Vous vous rappelez que c'est en traduisant la matière médicale de *Cullen*, que, frappé des définitions les plus contradictoires par lesquelles on cherchait à expliquer l'action fébrifuge *du quinquina*, *l'idée lui vint*, pour mettre fin à tant d'opinions

divergentes, de prendre *du quinquina* et de *noter* les *phénomènes* qu'il pourra produire. Cette pensée à peine éclose, le voilà qui à tout hasard *s'administre* le même jour une *certaine dose de quinquina* et *qui répète cette expérience plusieurs jours de suite.* Prodige! Qu'observe-t-il? Des *phénomènes d'intermittence.* Mais le doute et l'incrédulité furent les seuls à accueillir ces premiers effets, attendu que ce pouvait bien n'être qu'une simple coïncidence. Cependant le premier pas était fait, la voie était tracée, il n'y avait pour *Hahnemann* qu'à s'y engager de plus en plus, et bientôt ce ne fut plus le *quinquina,* mais *presque toutes les substances* connues en médecine qui furent *soumises à l'expérimentation.* C'est ainsi qu'il arriva, comme je vous le disais, non-seulement à assigner des *propriétés vraies,* des *caractères fixes* et parfaitement *déterminés* aux *substances* considérées comme héroïques dans certains cas et infidèles dans un plus grand nombre; mais encore, il *tira de l'oubli* une *infinité d'agents thérapeutiques* qui, par l'ancienne médecine, étaient délaissés comme n'étant d'aucune utilité en médecine, et *dota* la *matière médicale de nouveaux médicaments* dont les propriétés n'avaient même pas été soupçonnées avant lui, considérés qu'ils étaient comme substances inertes.

Chaque expérience nouvelle venant confirmer sa première tentative, c'est-à-dire chaque médicament produisant des *symptômes pathogénétiques* SEMBLABLES aux *symptômes pathologiques* qu'ils étaient destinés antérieurement à guérir, il en conclut alors très-légitimement que ce résultat ne s'obtenait qu'en vertu de *la loi de similitude.*

Où voyez-vous *rien* dans *cette conclusion* tracée par l'*observation* et l'*expérience*, qui puisse nous le faire taxer de *fou* et d'*extravagant?* Je vous le demande, messieurs, en dehors de tout esprit de parti, n'était-ce pas au contraire le fait rationnel, calculé d'un homme sérieux et positif.

La première pensée ne dénote-t-elle pas une profondeur de jugement qui, à elle seule, aurait suffi pour le marquer au sceau du génie, si plus tard il ne s'était chargé lui-même de nous prouver par ses écrits qu'il n'existait qu'un *S. Hahnemann*.

Avant d'aller plus loin, je dois vous faire connaître :

1° Le nom des médicaments employés en homœopathie ;

2° Le mode suivi pour leur préparation.

Ce sera l'objet de notre prochaine séance. Comme je ne traiterai la question que d'une manière fort générale, ceux qui voudront l'étudier dans ses détails auront recours au *Codex* ou *Pharmacopée pratique et raisonnée*, par M. Georges P.-F. Weber. — Paris, 1854.

# QUINZIÈME LEÇON.

## NOMS DES MÉDICAMENTS,

### LEUR PRÉPARATION. — OBJECTIONS RATIONNELLES FAITES AUX PRÉPARATIONS D'HAHNEMANN.

---

Messieurs,

Comme beaucoup de personnes encore dans l'ignorance où elles sont de notre doctrine, nous font le reproche de n'employer qu'un très-petit nombre de médicaments, vous me permettrez de vous mettre sous les yeux la liste des médicaments homœopathiques classés par ordre alphabétique, et avec les noms français et latins :

| | |
|---|---|
| 1. Aconit napel. | Aconitum napellus (****). |
| 2. Ciguë des jardins. | Œthusa cynapium (00). |
| 3. Christophoriane. | Actœa spicata. |
| 4. Agaric. | Agaricus muscarius (0000). |
| 5. Gastillier commun. | Agnus castus (0000). |
| 6. Aloës. | Aloë gummi. |
| 7. Argile. | Alumina (0000). |
| 8. Ambre gris. | Ambra grisea (0000) |
| 9. Ammoniac. | Ammonium (0000). |
| 10. Carbonate d'ammoniaque. | Ammonium carbonicum. |
| 11. Ammoniaque caustique. | Ammonium causticum. |

| | |
|---|---|
| 12. Muriate d'ammoniaque. | Ammonium muriaticum (0000). |
| 13. Fève de malec. | Anacardium orientale (0000). |
| 14. Angusture vraie. | Angustura (0000). |
| 15. Fausse Angusture. | Angustura spuria. |
| 16. Anis. | Anisum stellatum. |
| 17. Anthrokokali. | |
| 18. Antimoine crû. | Antimonium crudum (**). |
| 19. Argent. | Argentum (00). |
| 20. Nitrate d'argent. | Argentum nitricum. |
| 21. Arnica des montagnes. | Arnica montana (****). |
| 22. Arsenic. | Arsenicum album (****). |
| 23. Arsenic jaune de citron, orpiment. | Arsenicum citrinum. |
| 24. Armoise commune. | Artemisia vulgaris. |
| 25. Pied-de-veau. | Arum maculatum. |
| 26. Gomme résine de Férula. | Asa fœtida (0000). |
| 27. Asarct d'Europe. | Asarum Europœum (000). |
| 28. Asperge. | Asparagus. |
| 29. Athamanta oreoselinum | Athamanta (00). |
| 30. Or métallique. | Aurum (**). |
| 31. Or fulminant. | Aurum fulminens. |
| 32. Muriate d'or. | Aurum muriaticum. |
| 33. Sulfate d'or. | Aurum sulfuricum. |
| 34. Carbonate de Baryte. | Baryta carbonica (**). |
| 35. Muriate de Baryte. | Baryta muriatica (00). |
| 36. Belladone. | Belladonna (****). |
| 37. Epine-vinette. | Berberis vulgaris (00). |
| 38. Bismuth. | Bismuthum (0000). |
| 39. Sous-borate de Soude. | Borax veneta (0000). |
| 40. Boviste, vesce de Loup des bouviers. | Bovista (0000). |
| 41. Brôme. | Bromum. |
| 42. Fausse brouc-ursine. | Branca ursina. |
| 43. Bryone. | Bryonia alba (****). |
| 44. Pediveaux vénéneux. | Caladium seguinum (00). |
| 45. Ecaille d'huître | Calcarea carbonica (****). |
| 46. Phosphate de chaux. | Calcarea phosphorata (00). |
| 47. Camphre. | Camphora (00). |
| 48. Chanvre cultivé. | Cannabis sativa (**). |
| 49. Cantharides. | Cantharis (**). |
| 50. Poivre de Guyenne. | Capsicum annuum (0000). |

| | |
|---|---|
| 51. Charbon animal. | Carbo animalis (0000). |
| 52. Charbon végétal. | Carbo vegetalis (****). |
| 53. Cascarille. | Croton cascarilla. |
| 54. Castor. | Castoreum (00). |
| 55. Causticum. | Causticum (**). |
| 56. Camomille commune. | Camomilla vulgaris (****). |
| 57. Grande chélidoine. | Chelidonium majus (00). |
| 58. Chenopodium glaucum. | |
| 59. Quinquina. | China (****). |
| 60. Sulfate de quinine. | Chinimum sulfuricum. |
| 61. Chlore. | Chlorum. |
| 62. Ciguë d'eau. | Cicuta (**). |
| 63. Punaise de lit. | Cimen lectularius. |
| 64. Armoise de Judée. | Cina (0000). |
| 65. Sulfure rouge de mercure. | Cinnababis (00). |
| 66. Cannelle. | Cinnamomum. |
| 67. Ciste hélianthème. | Cistus canadensis (00). |
| 68. Acide citrique. | Citricum acidum. |
| 69. Clématite droite. | Clematis erecta (0000). |
| 70. Bête à Dieu. | Coccinella septempunctata. |
| 71. Coque du Levant. | Cocculus (**). |
| 72. Cochlearea armoracia. | |
| 73. Café crû. | Coffea cruda (**). |
| 74. Colchique. | Colchicum autumnale (0000). |
| 75. Coloquinte. | Colocynthis (**). |
| 76. Grande ciguë. | Conium maculatum (**). |
| 77. Liseron des champs. | Convolvulus arvensis. |
| 78. Baume de copahu. | Copaivæ balsamum. |
| 79. Corail rouge. | Corallia rubra (00). |
| 80. Safran cultivé. | Crocus sativus (00). |
| 81. Huile de croton. | Croton tiglium (00). |
| 82. Cubèbes. | Cubebæ. |
| 83. Cuivre métallique. | Cuprum metallicum (0000). |
| 84. Acétate de cuivre. | Cuprum aceticum. |
| 85. Carbonate de cuivre. | Cuprum carbonicum. |
| 86. Sulfate de cuivre. | Cuprum sulfuricum. |
| 87. Cyclame d'Europe. | Cyclamen Europæum (00). |
| 88. Daphné des Indes. | Daphne indica (00). |
| 89. Araignée à croix papale. | Diadema aranea. |
| 90. Digitale pourprée. | Digitalis purpurea (**). |
| 91. Rosée du soleil. | Drosera rotundifolia (**). |

| | |
|---|---|
| 92. Douce amère. | Dulcamara (****). |
| 93. Électricité et aimant artificiel. | Electricitas. Magnus artificialis. |
| 94. Jame-rosade. | Eugenia iambos (00). |
| 95. Euphorbe officinal. | Euphorbium (00). |
| 96. Euphraise officinale. | Euphrasia officinalis (0000). |
| 97. Fusain, bonnet-de-prêtre. | Evonymus Europæus (00). |
| 98. Fer métallique. | Ferrum (**). |
| 99. Deutoxyde de fer. | Ferrum magneticum (00). |
| 100. Hydroclhorate de fer. | Ferrum muriaticum. |
| 101. Fougère mâle. | Filix mas. |
| 102. Acide fluorique. | Fluoris acidum. |
| 103. Fraisier. | Fragaria vesca. |
| 104. Galvanisme. | Galvanismus. |
| 105. Gentiane jaune. | Gentiana lutea. |
| 106. Ginseng. | |
| 107. Écorce de la racine de grenadier. | Granatum (00). |
| 108. Mine de plomb. | Graphites (**). |
| 109. Gratiole. | Gratiola officinalis (00). |
| 110. Résine de Gaïac. | Guaiacum officinale (0000). |
| 111. Bois de Campêche. | Hæmatoxilum campechianum (00). |
| 112. Ellébor noir. | Helleborus niger (0000). |
| 113. Foie de soufre. | Hepar sulfuris (****). |
| 114. Branche ursine. | Heraclœum spondilium. |
| 115. Acide prussique. | Hydrocyani acidum. |
| 116. Jusquiame | Hyoscyamus niger (****). |
| 117. Jalap. | Ialappa. |
| 118. Figue infernale. | Iatropha curcas. |
| 119. Fève de Saint-Ignace. | Ignatia amara (**). |
| 120. Indigo. | |
| 121. Iode. | Iodium (**). |
| 122. Ipecacuanha. | (****). |
| 123. Sous-carbonate de potasse. | Kali carbonicum (**). |
| 124. Chlorure de potasse. | Kali chloricum (00). |
| 125. Hydriodate de potasse. | Kali hydroiodicum (00). |
| 126. Kréosote. | Kreosotum (0000). |
| 127. Le venin dentaire du trigonocéphale à losanges. | Lachesis (****). |
| 128. Laitue vireuse. | Lactuca virosa (00). |
| 129. Ortie blanche. | Lamium album (00). |

| | | |
|---|---|---|
| 130. | Laurier cerise. | Laurocerasus (00). |
| 131. | Romarin sauvage. | Ledum palustre (**). |
| 132. | Lobélie inflata. | Lobelia inflata. |
| 133. | Lycopode, pied-de-loup. | Lycopodium (****). |
| 134. | Magnésie. | Magnesia carbonica (**). |
| 135. | Muriate de magnésie. | Magnesia muriatica (**). |
| 136. | Sulfate de magnésie. | Magnesia sulfurica (0000). |
| 137. | Manganèse. | Manganum. |
| 138. | Trèfle d'eau. | Menyanthes trifoliata (00). |
| 139. | Suc fétide du putois. | Mephytis putorius (00). |
| 140. | Mercure soluble de Hahnemann. | Mercurius solubilis (****). |
| 141. | Acétate de mercure. | Mercurius acetatus |
| 142. | Mercure corrosif. | Mercurius corrosivus (00). |
| 143. | Calomel. | Mercurius dulcis. |
| 144. | Mercuriale vivace. | Mercurialis perennis. |
| 145. | Bois-Gentil, Daphné mezéreon. | Mezereum (0000). |
| 146. | Millefeuille. | Millefolium. |
| 147. | Acétate de morphine. | Morphium aceticum. |
| 148. | Musc. | Moschus (0000). |
| 149. | Murex à pourpre. | Murex purpureus. |
| 150. | Acide muriatique. | Muriatis acidum (0000). |
| 151. | Sous-carbonate de soude. | Natrum carbonicum (**). |
| 152. | Muriate de soude. | Natrum muriaticum (**). |
| 153. | Nitrate de soude. | Natrum nitricum. |
| 154. | Sulfate de soude. | Natrum sulfuricum (00). |
| 155. | Nickel. | Niccolum carbonicum (00). |
| 156. | Nitrate de potasse. | Nitrum (00). |
| 157. | Acide nitrique. | Nitri acidum (**). |
| 158. | Éther nitrique. | Nitri spiritus dulcis. |
| 159. | Noix du noyer. | Nux juglans. |
| 160. | Noix muscade. | Nux moschata (**). |
| 161. | Noix vomique. | Nux vomica (****). |
| 162. | Laurier-rose. | Oleander (0000). |
| 163. | Huile animale de Dippel. | Oleum animale (00). |
| 164. | Huile de foie de morue. | Oleum jecoris morrhuæ. |
| 165. | Cloporte. | Oniscus asellus. |
| 166. | Opium. | Opium (**). |
| 167. | Pivoine. | Pæonia (00). |
| 168. | Parisette à 4 feuilles. | Paris quadrifolia (00). |
| 169. | Huile de Petrole. | Petroleum (**). |

| | |
|---|---|
| 170. Persil. | Petroselinum. |
| 171. Fenouil d'eau. | Phellandrium aquaticum (00). |
| 172. Phosphore. | Phosphorus (****). |
| 173. Acide phosphorique. | Phosphori acidum (**). |
| 174. Pin. | Pinus. |
| 175. Platine. | Platina (**). |
| 176. Plomb. | Plumbum (0000). |
| 177. Pothos. | Pothos fœtida. |
| 178. Épine noire. | Prunus spinosa (0000). |
| 179. Anémone des prés. | Pulsatilla (****). |
| 180. Renoncule âcre. | Ranunculus acris (00). |
| 181. Renoncule bulbeuse. | Ranunculus bulbosus. |
| 182. Fétide douce. | Ranunculus flammula. |
| 183. Renoncule rampante. | Ranunculus repens. |
| 184. Renoncule scélérate. | Ranunculus sceleratus (00). |
| 185. Rave. | Raphanus sativus. |
| 186. Kramer à 3 étamines. | Ratanhia (00). |
| 187. Rhubarbe. | Rhabarbarum (rheum) (0000). |
| 188. Rosage à fleurs blanches. | Rhododendron chrysanthum (0000). |
| 189. Arbre à poison. | Rhus toxicodendron (****). |
| 190. Vernis de Chine. | Rhus vernix. |
| 191. Rue des jardins. | Ruta graveolens (0000). |
| 192. Sévadille. | Sabadilla (0000). |
| 193. Sabine. | Sabina (0000). |
| 194. Sureau. | Sambucus nigra (00). |
| 195. Sanguinaire du Canada. | Sanguinaria canadensis (00). |
| 196. Savon de ménage. | Sapo domesticus (0000) |
| 197. Salsepareille. | Sassaparilla (0000). |
| 198. Grande scrofulaire. | Scrophularia nodosa. |
| 199. Seigle ergoté. | Secale cornutum (00). |
| 200. Selenium. | (00). |
| 201. Polygale de Virginie. | Senega (00). |
| 202. Sené. | Senna. |
| 203. Suc de sépia. | Sepia (****). |
| 204. Silice. | Silicea (****). |
| 205. Pomme d'amour. | Solanum lycopersicum. |
| 206 Salanum mammiforme. | Solanum mammosum. |
| 207. Morelle noire. | Solanum nigrum. |
| 208. Spigélie anthelmintique. | Spigelia (**). |
| 209. Éponge brûlée. | Spongia tosta (0000). |
| 210. Scille maritime. | Squilla maritima (0000). |

| | |
|---|---|
| 211. Etain. | Stannum (**). |
| 212. Staphysaigre. | Staphysagria (**). |
| 213. Pomme épineuse. | Stramonium (**). |
| 214. Strontiane. | Strontiana (00). |
| 215. Soufre. | Sulfur (****). |
| 216. Acide sulfurique. | Sulfuris acidum (0000). |
| 217. Tabac. | Tabacum (00). |
| 218. Tanaisie commune. | Tanacetum vulgare. |
| 219. Pissenlit, dent-de-lion. | Taraxacum (00). |
| 220. Tartre émétique | Tartarus emeticus (**). |
| 221. Acide tartrique. | Tartari acidum. |
| 222. If. | Taxus baccata. |
| 223. Térébenthine. | Terebinthina (00). |
| 224. Germandrée maritime. | Teucrium marum verum (00). |
| 225. Thé de chine. | Thea cœsarea. |
| 226. Théridion de curaçao. | Theridion curassavicum (00). |
| 227. Thuia du Canada. | Thuia occidentalis (**). |
| 228. Fève de Tonkin. | Tongo (00). |
| 229. Ortie grièche. | Urtica urens. |
| 230. Raisin d'ours. | Uva ursi. |
| 231. Valériane officinale. | Valeriana officinalis (0000). |
| 232. Hellébore blanc. | Veratrum album (****), |
| 233. Bouillon blanc. | Verbascum (00). |
| 234. Méon. | Vinca minor. |
| 235. Violette de Mars. | Viola odorata (00). |
| 236. Pensée. | Viola tricolor (00). |
| 237. Zinc. | Zincum (**). |
| 238. Oxyde de zinc. | Zincum oxydatum. |
| 239. Sulfate de zinc. | Zincum sulfuricum. |
| 240. Gingembre. | Zingiber. |
| 241. Magnes artificialis. | Aimant artificiel. |

Je ne me donne pas la peine d'énumérer les autres. Ces 241 médicaments n'ont pas tous une égale valeur.

Nous avons marqué de 4 astériques (****) les *Polychrestes*,

De 2 astériques (**) les *demi-Polychrestes*.

De 4 (0000) les médicaments qui également ont été souvent employés.

De 2 (00) ceux dont, jusqu'ici, on a fait un usage moins étendu et moins fréquent.

Ceux qui n'ont aucun signe sont peu connus de nous.

Disons un mot de leur préparation. Je me bornerai,

messieurs, à vous donner quelques règles générales, un aperçu bien succinct, vous renvoyant pour la description et la préparation de chaque substance homœopathique, à la pharmacopée de M. G. Wéber, laquelle peut, à bon droit, être regardée comme le codex des homœopathes.

Comme la plus légère influence pourrait sinon neutraliser, du moins contrarier et affaiblir les propriétés curatives des agents employés, en raison du degré de *divisibilité* et de *susceptibilité* auquel ils sont amenés, nous devons dans leur préparation nous entourer de toutes les précautions nécessaires pour que notre but soit atteint.

Les plus importantes sont :

1° De ne préparer que dans un *local* assez *vaste* et assez *spacieux* pour que l'air s'y renouvelle, et dans lequel doit régner une *température uniforme*, sans pour cela être supérieure à celle que nous avons dans nos appartements (ce sera, si vous voulez, l'officine.)

2° De faire en sorte que l'*atmosphère* ne soit chargé d'*aucune odeur*, d'*aucun gaz*, d'*aucune émanation méphitique ni d'émanations d'aucun agent médicinal;* de choisir avec un *soin scrupuleux* les appareils dont on devra se servir, tels que : *mortiers, coupe-racines, limes, spatules, cuillères, tamis, linge, bouchons, papier, balance* et leurs *poids*, etc., etc., car il est important que ces appareils ne puissent abandonner aucune parcelle des corps dont ils se composent.

3° De soustraire les substances que l'on prépare à l'action des *rayons solaires*.

4° De s'entourer de tous les soins de *propreté* et de *minutie* même, les regardant comme des conditions indispensables. Ainsi *tout linge* dont on se sera servi pour exprimer le suc d'un végétal, ne *doit jamais être employé de nouveau*, il en est de même de *tout flacon* qui aura contenu la dilution d'un médicament; de plus, *le linge* sera de laine ou de toile de lin et non de coton.

On se sert, en général, d'*eau distillée* ou d'*alcool* aussi pur que possible. Pour ce qui est de l'*eau* celle des grands fleuves comme le Rhône, le Rhin, la Loire, la Seine, etc., etc., sont les plus convenables pour nos préparations.

L'*eau filtrée* à travers un sable fin ou du charbon, ne peut être employée qu'en dernier lieu, c'est-à-dire quand vous voulez faire *dissoudre vos globules* ou *étendre votre médicament*, qu'il soit en teinture ou autrement, pour *le faire prendre à votre malade*. Mais elle doit être *bannie de toute préparation*. Comme elle peut renfermer beaucoup de *sels terreux* ou *principes médicamenteux*, la *dynamisation* pourrait développer *certaines propriétés* qui viendraient *contrarier* ou *neutraliser* les effets du médicament que nous adressons à l'organisme.

Les *préparations homœopathiques* se divisent en deux classes :

La première comprend les *préparations officinales* qui doivent toujours se trouver chez le pharmacien et qui sont : les *triturations*, les *teintures-mères*, les *dilutions*, les *globules médicamenteux*.

La deuxième comprend les *préparations magistrales*, ce sont celles que nous ordonnons : les *poudres*, les *potions*, les *médicaments propres à l'olfaction*.

La puissance d'un médicament homœopathique dépendra :

1° *Du choix* de la substance active avec des *qualités déterminées*, devant servir de *point de départ* pour les *divisions ultérieures*.

2° De sa bonne *préparation* et *du soin* avec lequel on accomplira *la manipulation* elle-même.

3° De *la pureté des véhicules*.

4° De la bonne *composition* des *instruments* ou *appareils*.

Toutes les *préparations homœopathiques* doivent être faites

avec les *substances mêmes* qui ont servi *aux expériences* sur l'*homme en santé.*

L'homœopathie, comme on semble le croire et le répéter à dessein dans le monde, n'a pas de médicaments qui lui soient *particuliers*.

Elle emprunte ses produits *aux trois règnes de la nature*, minéraux, végétaux et animaux. Elle s'adresse, en un mot, à tous ceux qui peuvent lui présenter des propriétés efficaces.

*Les procédés* employés pour la préparation des médicaments homœopathiques sont :

1° *La trituration* pour les substances *minérales insolubles* dans l'*eau* et l'*alcool*, qui consiste à *broyer* pendant un temps déterminé une *substance inerte* (le sucre de lait) avec un *médicament*, ce qui nous donne le produit de cette préparation.

2° L'*expression* des sucs végétaux pour les plantes.

3° La *dilution* et la *succussion* au moyen desquelles un médicament, soit minéral ou végétal, est mêlé avec une quantité déterminée d'eau, d'alcool ou d'eau alcoolisée, véhicules qui sont sans action thérapeutique importante.

Avant de soumettre les corps à la *trituration*, on commence d'abord par les réduire *en poudre*. Ce résultat est atteint pour certains corps métalliques, en les précipitant d'un sel, ou par procédé galvanique; quelques-uns, comme l'*or*, l'*argent*, l'*étain* se trouvent en *lames* très-*pures* et extrêmement *minces* dans le commerce. D'autres sont *pulvérisés* en les *frottant sous l'eau sur une pierre à rasoir* et non au moyen d'une *lime*, dans la crainte que le métal dont vous voulez vous servir n'acquiert *les vertus* de celui contre lequel vous le frotteriez.

Une fois le corps réduit en poudre, *on le lave* à plusieurs reprises avec un liquide qui ne puisse le décomposer, puis on le soumet *à la trituration* par un temps sec, le sucre

de lait ayant de la tendance à attirer de l'humidité. Ces précautions étant observées, on prend d'une part *un grain*, 0 *gr.* 05 *centigr. de médicament* réduit en poudre impalpable, soit : mercurius, calcarea, silicea, petroleum, etc. ; d'autre part, 99 *grains ou 4 gr.* 95 *centigr. de sucre de lait* purifié, complètement pulvérisé et desséché. Le *sucre de lait* est le véhicule dont on se sert en homœopathie pour préparer les *triturations* et les *poudres*. Il existe tout formé dans le *lait* de certains mammifères, surtout dans le *lait d'ânesse* qui en contient une plus grande proportion que celui de vache ou de chèvre. Celui que nous trouvons dans le commerce se prépare *en Suisse*, on l'extrait *par évaporation du serum*, puis le *sucre de lait se cristallise* sous forme de tables épaisses, blanches, dures, inodores, demi-transparentes, ayant une saveur légèrement sucrée. Il est *soluble* dans 12 fois son poids d'eau froide et 4 fois son poids d'eau bouillante ; *presque insoluble* dans l'alcool et *tout à fait insoluble* dans l'éther. Avant de s'en servir, il faut : 1° *s'assurer* qu'il ne contient *aucune substance* qui serait de nature à nous interdire son emploi ; 2° *le purifier et le pulvériser*. On le *purifie* en le lavant avec une brosse rude de chiendent, de l'eau tiède pure et on le laisse sécher. Devenu *inodore*, on le *pulvérise* et on le *dissout* dans l'eau distillée bouillante avec *une partie* de sucre et *quatre parties* d'eau. On *filtre* et on *ajoute* à la liqueur *une quantité* égale à son poids, *d'alcool à* 33°.

L'alcool étant très-avide d'eau, il se *dépose* aussiôt sous forme de *cristaux blancs, brillants*. On les fait *sécher*, on les *pulvérise* et on les *passe* au travers d'un tamis dont le fond est de soie blanche ou de tissu de crin très-serré.

Continuons notre trituration : Nous avons, d'une part, 0,05 de médicament, et d'autre part, 4 gr. 95 centigr. de sucre de lait.

On divise le sucre de lait *en trois parties*, et l'on met dans

un mortier de porcelaine non vernissé *le médicament* et *un tiers de sucre de lait.* On se sert d'une *spatule* lisse et obtuse, soit en ivoire, en os ou en buffle, mais jamais en métal, pour mélanger ensemble le médicament et la poudre, puis on *broie* avec une certaine force *pendant dix minutes;* mais comme une partie du mélange adhère fortement aux parois du mortier et à la surface du pilon, on l'en détache complètement avec *la spatule*, ce qui peut durer *quatre ou cinq minutes*, — puis on recommence *à triturer* pendant *dix nouvelles minutes,* sans ajouter de sucre de lait et on détache de nouveau. On examine alors le mélange à *la loupe.* Si la coloration n'est pas uniforme et qu'il paraisse encore des *molécules médicamenteuses plus grosses que d'autres*, on broie de nouveau pendant *plusieurs minutes* jusqu'à ce que le mélange soit parfaitement égal; arrivé à ce point, on y ajoute le *deuxième tiers* des 4 gr. 95 centigr. de sucre de lait et on opère comme pour le premier mélange, jusqu'à ce que l'uniformité soit complète. Dans ce cas, on ajoute le *troisième tiers* de sucre de lait et l'on procède comme pour les deux autres, c'est-à-dire que l'on recommence *l'opération* jusqu'à ce qu'on ait obtenu un mélange uniforme, une homogénéité complète.

Cette *première opération* dure au moins *une heure*; son résultat est de nous offrir un composé formé de 0 *gr.* 05 *centigr.* de substance médicamenteuse et de 4 gr. 95 centigr. de véhicule ou 100 grains en tout. C'est ce qu'on nomme *la première trituration.* On la conserve alors dans un flacon bouché qui porte le nom de la substance avec la suscription *première trituration au* 100e, indiquant que le médicament est à la centième puissance.

*La même opération* se répète pour chaque nouvelle atténuation, en prenant 0 *gr.* 05 *centigr.* de la trituration précédente et la mélangeant avec 4 gr. 95 centigr. de sucre de lait, en ayant soin ou de *changer* de mortier ou de le

*nettoyer* exactement en le lavant avec de *l'alcool*, puis avec de *l'eau* et en le faisant bien *sécher*, afin qu'il ne reste aucune trace du mélange précédent.

Tous les *médicaments* amenés à *troisième trituration*, c'est-à-dire à la *millionième puissance*, sont *solubles* dans l'alcool aqueux, et continuent d'être traités non par trituration, mais *par dilution*.

On prend *un grain ou* 0,05 du médicament à la troisième puissance ou troisième trituration, et on l'ajoute à 49 gouttes d'eau distillée; la solution étant complètement obtenue, on y ajoute une quantité égale d'alcool à 33° et on imprime au flacon à peu près *cent fortes secousses*. On obtient de cette manière la *quatrième puissance* ou *première solution* ou *dilution* des minéraux, comme aussi celle des *végétaux* que l'on traite par *trituration* (par exemple : le *carbo vegetabilis*, le *lycopodium*, etc., etc.).

Pour avoir ensuite la *cinquième puissance* et les *suivantes*, on n'emploie que de l'*alcool pur*.

On répète la *même opération* autant de fois qu'il est nécessaire pour amener le médicament au degré de dilution où on veut l'employer. *La trentième* est la limite qu'a prise Hahnemann.

Le point essentiel est d'opérer sur une assez faible quantité de matière pour qu'il soit facile d'avoir un *mélange exact;* c'est pour ce motif que Hahnemann a recommandé de ne jamais prendre plus de 100 gouttes de liquide à la fois.

On a proposé dans ces derniers temps, de continuer à triturer les médicaments jusqu'à la quinzième puissance et au-delà, s'il est besoin. Pour mon compte, j'accepte ce nouveau procédé opératoire, laissant à l'avenir et à l'expérience clinique le soin de prononcer.

Je vous ferai remarquer en passant, Messieurs, que toutes les espèces d'alcool ne peuvent servir à l'usage ho-

mœopathique. On choisit toujours celui de *Montpellier*, qui ne marque que 33° *Cartier* (86° Gay-Lussac), il est le produit de la distillation du vin et ne renferme aucun corps étranger. Son odeur est franche et agréable. Bien que le plus pur, on le soumet à une *nouvelle distillation*, et on a un alcool qui, rectifié, est transparent.

Pour ce qui est des *végétaux*, ils doivent être recueillis à l'époque où leurs *principes actifs* sont les plus abondants; tenir compte, à cet effet, de la saison dans laquelle on se trouve, du terrain dans lequel la plante est venue et du moment où il convient d'en faire la récolte. De plus, il faut choisir exactement *la variété employée par les expérimentateurs*, ne pas confondre, par exemple : la *camomille romaine* avec la camomille des champs. On doit, en outre, connaître *la partie* de la plante qu'il convient d'employer. On prendra très-souvent le végétal *tout entier*, quelquefois ce sera seulement *sa racine* (Bryonia, arum maculatum), *sa graine* (nux vomica, etc.), ou quelques autres de ses parties.

On emploie de préférence les *substances fraîches* et récoltées pendant que la *plante est en fleurs.*

On ne doit jamais renfermer plusieurs plantes à la fois dans *une même boîte*, ce qui se fait si souvent en herborisant, dans la crainte qu'elles ne s'altèrent par le *contact* d'autres substances.

On doit connaître parfaitement les propriétés *chimiques* de la plante, afin d'éviter de prendre des *vases* ou des *instruments* qui seraient décomposés par *le suc végétal*, et que celui-ci pourrait altérer. Ainsi, *certaines plantes* ne peuvent être coupées avec des *instruments de fer*; les *unes* seront pilées dans des mortiers de *porcelaine*, d'autres dans des mortiers de *marbre* ou de *porphyre*, etc.

Le procédé de division ne peut être non plus *le même* pour tous les végétaux; on *incise* l'opium, on *coupe* et on

*pile* la plupart des plantes entières, on *broie* la staphysaigre et on *lime* la noix vomique. Si c'est une *écorce* ou un *fruit dur* (quinquina, ratanhia), il faut le réduire en poudre en le concassant, et même parfois le tamiser.

Pour nettoyer le végétal, on le mouille le moins possible.

Tous ces procédés tendent à rompre et à diviser le tissu propre de la plante qui renferme le *suc actif.*

Les *teintures mères* ne sont autre chose que le produit de l'action de l'alcool sur les vegétaux.

On les obtient par *expression, màcération,* et par *digestion.*

*Le premier procédé* s'applique aux *végétaux* que nous recueillons à l'état *frais* et qui renferment une grande quantité de *suc;* comme la belladone, l'aconit, la ciguë, etc. La plante étant coupée en morceaux, on la recouvre avec de l'*alcool à* 33°. On laisse *digérer* le tout pendant *six jours* et l'*on exprime* ensuite. — Quant au *résidu,* on le *pile* dans un mortier, puis on recouvre de nouveau la masse avec de l'*alcool à* 33°. On *exprime* et on a une liqueur qui, réunie à la première, forme la *teinture mère.*

*Le deuxième procédé* s'applique aux *médicaments* qui contiennent à l'état *frais* très-peu de *sucs;* comme le thym et le thuia, etc. On *coupe* la plante en menus morceaux, on la recouvre d'alcool et on laisse *digérer* à froid pendant *six jours* au moins, puis on *exprime.* On *écrase* ensuite le *résidu* par petites parties, puis on le recouvre de nouveau d'*alcool,* on *exprime* et le *liquide* est réuni au *premier;* on laisse *reposer* plusieurs jours, on *filtre* et le produit forme une *teinture mère* qui renferme environ un *grain* de substance active pour *trois grains* de liquide, de sorte que, pour la préparation des médicaments *au centième,* il faudrait prendre 3 *gouttes de la teinture* et 97 *gouttes de véhicule* seulement.

Pour *filtrer*, il faut toujours choisir du *papier Joseph non collé* et *blanc*, et encore faut-il avant, le laver en y faisant passer de l'eau chaude, le papier *gris* ne peut servir parce qu'il renferme des parcelles de *cuivre*; de même comme beaucoup de fabricants ajoutent de l'*arsenic* à leur papier pour le rendre plus consistant, on reconnaîtra la présence de l'*arsenic* en le faisant brûler ; la flamme aura une couleur bleu verdâtre et répandra une odeur alliacée, — le papier ne doit non plus avoir aucune odeur.

*Le troisième procédé* s'applique à ceux qui nous arrivent dans un état complet de *dessication*, comme la noix vomique, la staphysaigre et les végétaux exotiques. On réduit le végétal en *poudre grossière*, on le fait *macérer* dans 3 *fois* son poids d'alcool et on laisse *digérer* le mélange pendant 6 *jours*. On *exprime* ensuite, le *résidu* est remis de nouveau avec deux fois seulement son poids d'alcool, on *exprime* et le liquide est *mêlé* à celui qu'a donné la *première macération*. On laisse *reposer* pendant 2 *jours*, on *filtre* et on a une *teinture* qui renferme un *grain* ou 0,05 centigrammes de principe actif et 5 *grains* ou 0,25 centigrammes de véhicule.

Quant à l'*alcool*, son degré de concentration *ne peut* pas *toujours* être *le même*, certaines plantes à *principe résineux* ne sont *solubles* que dans l'*alcool concentré*, d'autres au contraire, ne le *sont* que dans l'*alcool étendu d'eau*.

*Les teintures* une fois obtenues, il faut les conserver à l'abri de la lumière et de la chaleur, et dans des flacons de verre coloré.

Les *teintures éthérées* ne sont mises en usage que pour *le phosphore* et encore ne se sert-on que d'*ether purifié*.

Les substances tirées du *règne animal* sont bien moins nombreuses que celles que nous empruntons aux deux classes précédentes; ce sont des *insectes*, comme la *cantharide* ; ou des *produits de secrétion*, comme *le venin des serpents*

le *suc de sepia,* le *musc*, le *castoreum*; ou encore des *produits de décomposition,* comme l'*huile animale de Dippel.* Il faut avant tout, s'assurer de la pureté de ces produits et les conserver à l'abri de la lumière et de l'humidité : on les prépare par voie de *solution* ou de *trituration*, suivant leur degré de *solubilité* dans l'eau ou l'alcool, ou leur *affinité* pour le sucre de lait.

Quant aux *médicaments isopathiques*, produits empruntés à l'ordre pathologique et presque abandonnés de nos jours, à l'exception peut-être du *psoricum* (virus de la gale dynamisé) et du *vaccin* (virus vaccin dynamisé), il faut toujours les préparer par *trituration*, parce que l'alcool coagule le pus et lui enlève au moins une grande partie de son activité.

Les *dilutions* s'obtiennent en mêlant une certaine quantité du *médicament* avec une quantité plus grande de *véhicule inerte,* eau, alcool ou l'eau alcoolisée. On choisit un *flacon* capable de contenir 150 *gouttes* ou 7 *grammes* de liquide, et on y adapte un *bouchon de liége neuf.*

*Le médicament* est une des *triturations* dont j'ai parlé plus haut, ou *une teinture mère.* Les unes et les autres se préparent à peu près *de même*, la seule différence gît dans *le médicament lui-même.* Ainsi au lieu de dissoudre un grain ou 0,05 de troisième trituration, on laisse tomber *une ou plusieurs gouttes* d'une teinture mère, suivant leur degré de *concentration*, dans l'alcool préalablement dosé ; soit 94 *ou* 97 *gouttes* ou 4 *grammes* 95 *centigrammes.* On bouche et on imprime au flacon de 100 *à* 200 *secousses*, ce qui forme la *première dilution.* Les autres jusqu'à la *trentième* se préparent en mêlant *une goutte* de la dilution précédente avec 99 *gouttes* d'alcool.

Si l'on veut maintenant apprécier la *valeur matérielle* de chaque dilution, il faut se rappeler que *la première* contient une *partie du médicament* pour 99 *parties de véhicule*;

soit 100 parties en tout, de sorte que *chaque goutte* de la masse renferme un *centième* de la substance active.

La *seconde dilution* formée *avec la centième* partie du médicament ajoutée à 99 *parties d'alcool,* le contient dans la proportion de 1 à 10,000.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| La *troisième* dans celle de | | 1 | à | 1,000,000 |
| La *quatrième* | — | 1 | à | 100,000,000 |
| La *cinquième* | — | 1 | à | 10,000,000,000 |
| La *sixième* | — | 1 | à | 1,000,000,000,000 |
| La *septième* | — | 1 | à | 100,000,000,000,000 |

c'est à dire que le *degré de division* auquel la substance active est amenée peut toujours être exprimé par une *fraction* dont le *dénominateur* serait l'*unité* suivie de *deux fois autant de zéros* qu'il y a d'*unités* dans le chiffre de la dilution : *la trentième dilution* aura donc pour *expression* une *fraction* au *dénominateur* de laquelle existera le chiffre 1 suivi de 60 *zéros.*

Le *procédé* indiqué par Hahnemann a été *modifié* sur plusieurs points : les uns ont remplacé *l'alcool* par *l'eau*, d'autres ont *augmenté* ou *diminué* le nombre de *secousses* ou ont fait *varier* le *nombre de flacons*, c'est-à-dire qu'au lieu de prendre autant de *fioles* qu'on veut avoir de *dilutions*, on les prépare *toutes* avec *la même*. Ce procédé a reçu le nom de son auteur, celui de *Karsakow.* Ainsi on prend un *flacon* de 8 *à* 10 *grammes*, on y fait tomber 99 *gouttes d'alcool* en ayant soin de marquer le niveau du liquide par un *trait* tracé avec un diamant ou une lime; on fait tomber dans ce flacon *une goutte de la teinture-mère,* on agite et on obtient de la sorte la *première dilution.* On vide le contenu du flacon, et ce *qui reste* du liquide *adhérant aux parois* suffit pour préparer *la dilution suivante ;* on continue de la sorte jusqu'à ce qu'on soit parvenu au chiffre voulu.

Les *globules saccharins* sont de petits grains blanchâtres composés de *sucre de canne* et de très-peu *d'amidon* qu'on

y ajoute pour les blanchir. On les imprègne avec la *teinture d'un médicament* ou avec la *dilution* dont le médecin décide faire usage, afin de pouvoir ensuite *doser* celui-ci plus facilement et de le rendre aussi plus *aisément transportable*. Il ne faut jamais *imbiber à la fois* qu'un *petit nombre de globules*, afin d'être bien sûr de l'exactitude de la préparation.

Les *globules* une fois préparés, sont conservés dans des *flacons bien propres*, bien *secs* et exactement *bouchés*. On peut se servir aussi de *pastilles*, et même de *tablettes* qui sont plus minces, plus larges et qu'on imprègne alors de *médicament*.

Telles sont, messieurs, nos *préparations officinales* ou mieux celles recommandées par Hahnemann, vous pourrez donc recourir à *toutes les puissances*, aussi bien aux *triturations* et aux *teintures-mères* qu'à la *trentième dilution*.

Les *préparations magistrales* sont des *mélanges* qui se font au moment où le malade doit les prendre ; ce sont :

Les *poudres*, les *potions*, les *médicaments propres à l'olfaction*.

Les *poudres* sont une préparation *sèche* composée de *sucre de lait* dans lequel on écrase un certain nombre de *globules médicamenteux*. La quantité de sucre de lait s'élève rarement au delà de 0,05 *ou* 0,20.

Pour les préparer, on se sert donc d'un *mortier*, d'un *véhicule* (sucre de lait), du *médicament* et d'un *papier* pour renfermer la préparation.

Le *papier* dont on se sert à faire des capsules doit être *blanc*, *collé*, assez *épais* et bien *lisse*, afin que le médicament ne puisse y adhérer. Le papier glacé ne doit *jamais* être employé, parce que le *glaçage* renferme du *blanc de céruse*, qui peut se détacher et *altérer* le médicament.

Un autre moyen bien simple pour préparer ces *poudres* ou ces *prises*, c'est d'avoir à l'avance des papiers tout pliés

contenant le *sucre de lait* voulu, et d'y faire tomber le *nombre de globules* que l'on désire. Les *poudres* se préparent généralement avec des *médicaments à l'état sec*, des *triturations* ou des *globules*, mais, cependant on peut, et je suis de ceux qui pensent ainsi, prescrire des *poudres* et des *prises* préparées avec plusieurs gouttes de *teinture-mère* ou d'une *dilution*. On prend alors une plus grande quantité de *sucre de lait*, 1 ou 2 grammes, par exemple, et on mêle, on écrase, on *triture le tout* jusqu'à *évaporation* et *dessication*.

Quant à cette substitution du *cacao* et de la *poudre de réglisse* au *sucre de lait*, pour tromper les malades ignorants et incrédules, qui ne jugent de l'effet médicamenteux que par la masse et la couleur, je ne la crois pas bien nécessaire. Ou les malades ont confiance en nous, ou ils ne l'ont pas. Dans *le premier cas*, peu leur importe la couleur, pourvu qu'on *les guérisse*. Du reste beaucoup savent aujourd'hui que nos *médicaments* ont une apparence *uniforme*. Dans *le deuxième cas*, quoique vous fassiez, vos malades, dans leur impatience, vous échapperont avant la fin du traitement, alors à quoi bon chercher à se les rattacher. Soyons dignes avant tout.

*Les potions* sont des *médicaments liquides* composées d'un véhicule qui est *l'eau* et *l'eau alcoolisée*, dans laquelle on fait dissoudre une des préparations officinales. — Pour préparer une potion, il faut se procurer :

1° *Une fiole neuve*, de verre blanc ou de cristal, bien nettoyée et bien séchée, dont *la capacité* sera en raison du nombre de *cuillerées* que vous vous proposez de faire prendre au malade, soit de 2 *onces* (60 grammes), de 4 onces (120 grammes), ou de 6 onces (180 grammes), ou de 8 onces (250 grammes).

*Les verres de couleur* doivent être préférés pour *certaines substances*, comme le *nitrate d'argent*, qui sont altérées par les *rayons lumineux*.

2° *Le bouchon*, qui doit être de liége, les *bouchons à l'émeri* ne convenant que pour certains médicaments, comme le *brôme*, l'*iode*, les *acides* qui, donnés en nature, altéreraient le liége.

3° *Les véhicules* qui doivent être exactement purifiés.

4° *Le médicament*, qui sera une *trituration* ou une *teinture mère*, ou une *dilution* liquide, ou encore des *globules* médicamenteux.

Pour les *médicaments propres à l'olfaction*, on se contente de mettre *sous la narine* du malade un tube renfermant soit une *basse dilution* ou une *teinture mère*, soit des *globules* récemment imbibés.

Comme nous ne sommes pas encore au temps où nous aurons le *droit* de dispenser *nous-mêmes* nos médicaments, nous sommes obligés de recourir à l'intermédiaire du pharmacien qui délivre les préparations sur *ordonnance de nous*, ordonnance qui commence par le *signe* habituel R ou ℞, qui signifient *recipe*. Au-dessous se trouve l'indication du *médicament*, de sa *dose* et de sa *forme*. Sur une ligne inférieure se place le *nom du véhicule* suivi de *sa quantité*. Puis, au bas, la *manière* dont le malade doit *prendre son médicament*. En *homœopathie*, comme en *allopathie*, les *formules appartiennent essentiellement au médecin*, LUI SEUL les compose et détermine la valeur de chacun de leurs termes.

Maintenant, messieurs, que penser de ces *divisions* et *atténuations multiples*, de ces *secousses* en plus ou moins grand nombre qu'*Hahnemann* conseille d'imprimer au liquide? qu'on le lise avec attention, et l'on remarquera que ce grand homme, malgré tout son génie, était tombé, à la fin, dans des contradictions incroyables. Cette vérité qu'il a mise au jour, à savoir : la *dynamisation* des médicaments, est entachée de trop d'erreurs et surtout d'exagérations pour qu'on ne cherche pas à la dégager de ce

qu'elle peut avoir de subtile, d'autant plus que, *dans le principe, Hahnemann* n'a eu en vue que *la diminution du volume des doses*. Je crois qu'on peut simplifier le procédé si fastidieux *de la dilution successive* dans trente flacons, et qu'on arrivera au même but en se contentant de secouer, pendant *une demi-heure ou une heure* seulement, *un grain* ou *plusieurs grains* de médicaments dans un véhicule donné, sans pour cela croire à la *spiritualisation* des préparations médicamenteuses. J'ai déjà fait bon nombre d'essais de ce genre, et je me propose de les continuer sur une vaste échelle. Du reste, les résultats que j'ai obtenus sont bien de nature à m'encourager dans cette voie. De même, depuis plusieurs années, au lieu de me servir des préparations au centième, je me sers avec beaucoup de succès de celles au dixième que j'ai préparées moi-même, c'est-à-dire qu'au lieu de mettre un grain ou 0,05 cent. de médicament pour 99 grains ou 4 grammes 95 cent., je mets 10 grains ou 0,50 cent. pour 90 grains ou 4 grammes 50 cent.

L'opinion que j'émets et défends aujourd'hui est celle qu'*Hahnemann* émettait lui-même, lorsque, se prononçant en faveur des *doses matérielles*, et pour prouver la puissance des succussions, il invoquait les expériences suivantes (Organon, cinquième édition, page 262, note) : « En faisant dissoudre, dit-il, un *grain de tel médicament* dans 15 *grammes d'eau* mêlé avec un peu d'alcool, en *secouant pendant une demi-heure* et sans interruption le flacon rempli aux *deux tiers*, j'ai trouvé ensuite que la liqueur qu'il contenait *égalait la trentième dilution en énergie.* » Et ailleurs, il dit, à propos du *carbo vegetabilis :* « On peut accroître bien davantage l'énergie du charbon en l'atténuant; cependant l'*atténuation au millionième suffit aux usages de l'homœopathie* (Mat. médic., t. II, p. 72). » Si une dose aussi évidemment *matérielle*, où les particules de charbon sont *visibles*

une simple loupe, suffit pour le besoin de la pratique, quelle nécessité y aurait-il à employer des dilutions plus élevées ?

Il dit également de *Stannum* : « Après m'être servi longtemps de la dilution au billionième, j'ai fini par reconnaître que la *millionième était suffisante* (Mat. médic. pure, t. II, p. 319). » Et plus tard, tout en recommandant de ne se servir que de doses faibles et diluées, comme les plus convenables, *lui-même s'écartait de ces préceptes* en guérissant un cas de gale récente avec *un demi-grain de carbo vegetabilis et de sépia* (*troisième trituration*).

En suivant cette pratique, *Hahnemann* était, je crois, bien plus dans la *réalité* qu'en ordonnant de hautes dilutions. Du reste, un de ses élèves M. le docteur L..., m'a assuré avoir très-souvent entendu son maître répéter que s'il avait poussé les dilutions aussi loin, c'était parce qu'il savait qu'on reviendrait toujours assez vite aux plus basses ; son intention était donc qu'on laissât de côté les deux extrêmes pour ne s'en tenir qu'aux moyennes, c'est-à-dire aux premières dilutions.

Car pour moi, *dynamiser* c'est accroître la *force* ou la *puissance ; diluer* c'est *l'affaiblir en diminuant la masse ;* l'un et l'autre sont incompatibles. Il est donc regrettable qu'il n'ait pas poursuivi davantage ces expériences, car, il se serait épargné bien des ennuis et des déboires s'il s'était attaché à cet ancien axiome, qui est la base de tout ce qu'il y a de vrai de *la dynamisation : Corpora non agunt nisi soluta*.. On ne fera véritablement avancer *l'homœopathie*, qu'en laissant de côté toutes ces *exagérations* qui ne sont faites que pour les imaginations exaltées ; il nous faut à nous des *principes clairs et appréciables*. Les *préparations*, du reste, doivent différer d'après *les médicaments employés* ; ainsi : 1° les substances telles que les *terres*, le *charbon*, certains *métaux*, le *lycopode*, etc., etc., ne développeront leur *puissance* que par

le *broyement* qui semble les vivifier. — 2° Les substances très-énergiques à l'état brut, qui exercent une action délétère sur l'économie, comme *les poisons,* n'auront par conséquent besoin que d'une *simple diminution de volume,* ou bien d'être *diluées* afin d'adoucir leur force. 3° Celles dont l'énergie au contraire est déjà complètement développée, n'auront pas besoin qu'on leur en donne une plus grande; telles sont : (le *camphre,* le *phosphore,* les *substances éthérées,* etc., etc.,); *force et matière* forment un ensemble tel que, séparer l'une de l'autre, serait vouloir nier tous les phénomènes de la nature.

Si *Hahnemann* en était resté à cette *première assertion* à savoir, que les plus petites doses contiennent encore des *particules médicamenteuses,* personne n'aurait soulevé la moindre objection, surtout après les expériences si concluantes de Mayerhofer. On se serait peut-être demandé jusqu'à quel point la division d'une partie quelconque d'un médicament pouvait être portée pour échapper à toute recherche; mais on n'aurait jamais cherché à expliquer et à résoudre son action sur l'organisme, par des *explications* plus *mystiques* les unes que les autres, et qui ne sont plus en rapport avec l'état actuel des sciences naturelles, je dirai plus, ces *explications* sont indignes de la méthode exacte, offerte par la *science actuelle* qui, avec raison, se *refuse à admettre* une séparation de la *matière* et des *forces ou puissances* qui lui sont propres, en *deux éléments distincts,* les regardant l'un et l'autre, *matière et force,* comme essentiellement *un.* Accepter et défendre de pareilles données, en s'abandonnant à sa passion pour le *merveilleux,* l'*incompréhensible, l'infini,* c'est se couvrir de ridicule et ne pas rester dans les *limites raisonnables.*

Nous devons, certes, de la reconnaissance à *Hahnemann,* pour nous avoir démontré que l'organisme est encore accessible aux *doses minimes,* mais ce serait commettre une

grave erreur que de croire qu'elles *seules* fussent capables de guérir.

*Sans substratrum* donc, pas de puissance médicinale, et nous avons tout lieu de croire que le médicament, quelque petite que soit la dose, ne déploie son action propre dans l'organisme, que parce qu'il renferme *de la substance.*

Notre tâche n'est pas de rehausser le *dynamisme* aux dépens du *matérialisme*, mais d'étudier ces *deux principes* dans leur *unité organique,* afin de faire tomber ces discussions oiseuses et ces opinions absurdes, qui regardent une *trentième dilution* comme plus forte qu'une *basse dilution.* Notre tâche, en un mot, est de rester dans la sphère des *réalités,* et de ne pas nous servir exclusivement de *la trentième dilution,* attendu que nous devons éviter le reproche que nous adressent si souvent nos adversaires de ne rien faire.

Nous devons nous attacher à débarrasser notre doctrine autant que possible de tout ce qui lui donne une apparence paradoxale, merveilleuse et incroyable, et nous servir principalement des *basses atténuations, afin d'être sûrs de la pureté des préparations.*

Ceci dit, d'une manière générale, nous traiterons en détail de la question des doses à la prochaine séance.

# SEIZIÈME LEÇON.

## PETITES DOSES,

### ARGUMENTS EN LEUR FAVEUR.

---

Messieurs,

En traitant, dans la dernière séance, des préparations homœopathiques, j'ai été tout naturellement amené à vous parler *des petites doses*, d'une manière générale, mais aujourd'hui, je me propose d'étudier la question dans tous ses détails, d'autant mieux qu'un grand nombre de confrères recommandables emploient, aujourd'hui encore, les doses infinitésimales à l'exclusion de toutes les autres, il est donc bon que vous sachiez quels arguments on fait valoir en leur faveur.

Beaucoup de personnes étrangères à la doctrine homœopathique regardent les *infinitésimaux* comme la question dominante en homœopathie, question qu'ils font reposer sur le merveilleux et le ridicule ; ce sont celles qui, ayant l'habitude de juger sans connaître et de parler sans voir, n'ont aucune idée de la doctrine dont nous venons défendre *les principes* devant vous.

En homœopathie, la *question des petites doses* est tellement secondaire qu'il ne peut y avoir que les esprits superfi-

ciels qui, dans l'ignorance où ils sont de notre doctrine, attaquent les infinitésimaux. Toute objection *sérieuse* à nous opposer, doit être dirigée vers *le grand principe* qui nous régit tous, *la loi des semblables* et non sur la manière d'appliquer les médicaments.

Quand on nous demande pourquoi nous employons des *doses si petites,* ne serions-nous pas en droit, disent les défenseurs des infinitésimaux, de demander pourquoi en *allopathie* on en administre de *si fortes,* ou bien pourquoi *de plus fortes* encore ne sont pas employées. Si, depuis des siècles, l'école ancienne fait usage de pareilles doses, cela ne prouve pas que la nature des choses l'exige ainsi, mais cette manière de faire, prouve seulement le goût qu'elle a pour l'arbitraire, ne voulant pas s'en remettre à l'expérience pour juger la question.

Ce qu'il faudrait nous démontrer, c'est que les *petites doses* ne guérissent pas, que les guérisons ne s'opèrent pas par les *analogies,* et pour cela en appeler à l'expérience. Mais non! on aime mieux tourner en ridicule notre doctrine en attaquant la *petitesse de nos doses* et répéter à satiété : C'est impossible, c'est incroyable, c'est absurde!

Les uns s'étonnent que nos *médicaments* n'offrent aucune différence de couleur, d'odeur et de saveur, sans savoir que cela n'est vrai que pour les *atténuations élevées :*

D'autres croient reproduire un grand *argument* contre l'homœopathie, en déclarant pouvoir *avaler un* ou *plusieurs flacons* de globules *impunément.* S'ils sont à une *haute dilution,* c'est plus que possible, *c'est vrai,* mais s'ils sont en *teinture* ou en *trituration,* c'est moins croyable. Du reste, ce fait, loin d'ébranler *la loi des semblables,* pourrait la confirmer, au contraire; qui dit que, dans ce cas, les *doses infinitésimales* n'ont pas trouvé leur raison d'être dans l'*affinité* des médicaments pour une *certaine disposition de l'organisme.*

D'un autre côté, qu'arrive-t-il à celui qui avale plusieurs flacons de médicaments différents à la fois? c'est que *tel médicament*, qui seul aurait agi probablement, se trouve enrayé dans ses manifestations *par tel autre* qui, faisant office d'*antidote*, neutralise son *action*. Ne voyons-nous pas quelquefois de ces *maladies*, s'annonçant d'une manière fort grave, disparaître subitement, ou peu à peu, sans aucun motif appréciable! Ces *guérisons dites spontanées*, ne sont souvent que le résultat d'une *influence salutaire* qu'un heureux hasard produit. Ce sont autant d'influences *contraires* qui viennent contrebalancer les influences *nuisibles*, entretenir l'*équilibre vital*, et faire en quelque sorte office d'*antidotes* en rendant *nulles* les influences *nuisibles*.

En deuxième lieu, quand même les expérimentateurs n'obtiendraient *rien* en prenant un flacon de *globules*, voir même des *teintures mères* ou des *triturations*, cela ne prouverait qu'une chose, c'est que :

1° Ils se portaient *assez bien* pour que leur santé ne soit pas *ébranlée* par ce médicament.

2° Qu'ils n'avaient aucune *notion* exacte de la médecine et encore moins de l'homœopathie; car, sans quoi, ils sauraient que *les agents les plus puissants* n'exercent leur *influence* que dans des *conditions données;* il ne suffit pas d'une *cause morbide*, il faut encore une certaine *prédisposition* de la part de l'organisme. Ainsi, par exemple : que ces expérimentateurs me disent pourquoi le *choléra*, la *petite vérole*, la *syphilis*, la *gale*, la *peste* elle-même n'attaquent pas indistinctement tout le monde? pourquoi, d'après les statistiques, sur *dix personnes* mordues par un *chien enragé*, *trois seulement* deviennent hydrophobes? On voit donc que, si des agents aussi puissants que ceux que nous venons de citer, ne peuvent produire leurs effets sur chaque individu que dans des cas donnés, il n'y a pas lieu de s'étonner que certains médicaments homœopa-

thiques ne puissent manifester *leur action* que dans des conditions convenables.

Bon nombre croyant aller plus au fond de la question, en ont appelé à la *physique* et à la *chimie* pour s'assurer que nos préparations contenaient encore un *principe médicamenteux.* Et de ce que, par les *procédés ordinaires,* malgré tous les *réactifs chimiques,* une analyse infidèle n'a pu déceler la *présence* de ce principe médicamenteux, ces prétendus *expérimentateurs* en ont conclu qu'une *substance médicamenteuse* qui n'offre plus *aucune propriété reconnaissable,* aucune *qualité chimique* que l'on puisse facilement constater, ne doit plus avoir d'*action* sur *la fibre vivante.* Faire valoir un *pareil argument,* c'est oublier que, s'il fallait s'en rapporter aux témoignages de nos instruments de *physique* et de *chimie,* les lieux *bas, humides, marécageux,* privés en quelque sorte d'*air* et de *lumière,* seraient tout aussi *salubres* que les lieux exposés de la manière la plus *favorable.*

Et d'abord, messieurs, si je voulais m'appuyer sur ce genre d'*analyse* et d'*observation* pour démontrer ce que l'on nie, je vous dirais :

1° Que MM. les docteurs Jourdan, Guibourt et Petroz voulant opérer sur le *sublimé corrosif*, observèrent « qu'en mettant dans un verre de montre *une goutte* de sublimé corrosif à *la quinzième dilution* alcoolique, et y ajoutant une quantité fort petite d'*hydrosulfate de soude*, il reste une légère couche *opaque* qui, interposée entre l'œil et un papier, présente une *teinte noirâtre manifeste*, surtout sur la limite du liquide évaporé. Si l'on répète l'expérience avec de *l'hydrosulfate de soude* et de *l'alcool pur*, on obtient de même une couche opaque avec un reflet grisâtre ou noirâtre, qu'il faut attribuer au degré d'atténuation du soufre précipité; mais il est certain que cet *effet* est *moins marqué* que lorsqu'on emploie la *solution de sublimé corrosif*, de

sorte qu'on doit conclure que la *teinte noirâtre* observée avec celui-ci est en partie due à la présence du composé mercuriel. » (Mat. médic. pure, t. I, préface du traducteur.)

2° Que le docteur *Seguin* constata la présence de *cuprum* dans les *six premières atténuations*.

3° Que le docteur *Charles Mayerofer* ayant examiné avec des microscopes de 150 à 200 lignes, neuf métaux différents, il trouva des degrés de division presque incroyables, ainsi :

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 1° *Le platine*, | divisible plus d'un | *trillion* | de fois, | ce qui équivaut | à *la* 13$^{e}$ | *dilution*. |
| 2° *Le mercure*, | — | — | — | — | — | — |
| 3° *Le plomb*, | — | *billion* | — | — | à *la* 10$^{e}$ | — |
| 4° *Le fer*, | — | — | — | — | — | — |
| 5° *Le zinc*, | — | *million* | — | — | à *la* 7$^{e}$ | — |
| 6° *Le cuivre*, | — | — | — | — | — | — |
| 7° *L'étain*, | — | — | — | il en trouva jusque dans *les* 13$^{e}$ et 14$^{e}$ dilutions. | | |
| 8° *L'argent*, | — | — | — | il en trouva jusque dans *la* 12$^{e}$ dilution. | | |
| 9° *L'or*, | — | — | — | il observe à cette occasion, qu'en traçant une *ligne* avec un anneau *d'or* sur une pierre à repasser, le microscope fait reconnaître des *millions d'atomes* qui sont restés attachés à la pierre. | | |

De ces expériences, il tira les conclusions suivantes, à savoir :

1° Que les *régules* ou *métaux* conservent *intactes* toutes leurs propriétés, même dans les molécules les *plus fines*, et sont (*contrairement à l'opinion de Hahnemann*) *insolubles* dans l'eau et dans l'alcool.

2° Que *l'éclat métallique* se *conserve* dans les métaux parfaits, jusque dans les particules visibles les plus ténues.

3° *Les substances* sont progressivement *divisées*, *diminuées* par *la trituration* et deviennent ainsi plus *assimilables*.

4° *La divisibilité réelle des métaux*, tout en étant considérable, est néanmoins *bornée* et reste bien au-dessous de l'infinité idéale mathématique.

Les *particules visibles* deviennent successivement plus

*petites*, leur *nombre* diminue de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin elles disparaissent : le moindre atôme d'un précipité de métal est 64 *fois plus petit qu'un globule de sang* ; un grain de la *troisième atténuation* de zinc, par exemple, contient 115,200,000 particules de métal qui sont encore divisibles.

Faut-il vous citer l'expérience de *R. Boyle* qui, ayant fait dissoudre *un grain de cuivre* dans l'*ammoniaque* et l'ayant versé dans 77 *pouces cubes* d'*eau*, la retrouva entièrement teinte en bleu. Un *pouce cube* renferme donc 116 *millions* de parties visibles.

Un *grain de carmin* colore jusqu'à 30 *kilogrammes* d'eau, et chacune de ces molécules n'a que 1/30,000,000 *de pouce*. (Baruel.)

Un *grain de musc* peut encore *affecter* l'odorat lorsqu'il est divisé en 320 *quadrillions* de parcelles.

Un *aimant* peut *aimanter* une quantité indéfinie de fer, sans rien perdre de son poids.

La *lumière* offre une divisibilité plus grande encore que les substances odorantes.

Une *étoile*, qui est cent milliards de fois plus grosse que la terre, envoie dans le fond de l'œil une masse innombrable de rayons qui n'occupent sur la rétine que la 79 *millionième* partie d'un millimètre carré.

*Heuvenhœk* a constaté que le déroulement d'*un cocon de ver-à-soie* fournit un fil de 600 *aunes de long*.

*Réaumur* a trouvé que *ce fil de soie* était composé de 60 *mille autres fils*.

*Boërrhave*, le célèbre professeur de Leyde, ajoute que *chaque pouce de ce fil* peut être divisé en *plusieurs millions* de particules, ayant une existence et une forme distinctes.

*Ehrenberg* a calculé qu'un *pouce cube* d'un conglomérat d'*infusoires* contient 41 *milliards* de ces animalcules.

*Kiel* prétend qu'il faudrait 186 mille 400 milliards de

milliards de globules de sang des infusoires du poivre pour remplir un centimètre cube.

*Une goutte* de sang humain d'un millimètre cube contient *un million de globules rouges.*

L'appareil de *Marsh* rend manifeste jusqu'à des *millioniènes* de grammes *d'arsenic*, ainsi que l'ont constaté Liebig, Morh, Devergie et une commission de l'Institut.

MM. *Danger et Flandrin* sont parvenus à découvrir la présence d'un *cent millième de cuivre* dans l'organisme vivant.

M. *Quatrèfages*, dans ses *Souvenirs d'un naturaliste*. p. 4 et 5, parle d'animalcules appelées bacilloires « dont les infiniment petites carapaces ont résisté aux révolutions du globe mieux que les squelettes gigantesques des vertébrés antédiluviens; corpuscules microscopiques dont la *pointe d'une aiguille* peut écraser des *centaines*, et qui n'en forment pas moins des roches entières exploitées depuis des siècles sous le nom de *tripoli*. » Selon M. *de Humbold*, les *infusoires microscopiques* sont couverts de *parasites plus petits*, couverts *eux-mêmes* de parasites *plus petits encore.*

Enfin, j'ajouterai, Messieurs, qu'il résulte des expériences chimiques faites avec beaucoup de soin, qu'on peut démontrer la présence de :

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1/1,024,000 | Soufre. | au moyen de : | Acétate de plomb. |
| 1/2,048,000 | Chlore. | — | Nitrate d'argent. |
| 1/2,048,000 | Iode. | — | Amidon. |
| 1/4,000,000 | Iode. | — | Acide azotique. |
| 1/2,048,000 | Or. | — | Proto-nitrate de mercure. |
| 1/1,024,000 | Cyanure de soufre. | — | Chlorure de fer. |
| 1/ 28,000 | Acide sulfurique. | — | Nitrate de Baryte. |
| 1/156,000 | Acide carbonique. | — | Acétate de plomb. |
| 1/512,000 | Acide phosphorique | — | Nitrate d'argent. |
| 1/1,024,000 | Acide chromique. | — | Proto-nitrate de mercure. |
| 1/3,133,440 | Arsenic. | — | Nitrate d'argent. |
| 1/256,000 | Acide citrique. | — | Acétate de plomb. |
| 1/128,000 | Acide oxalique. | — | Eau de chaux. |
| 1/16,000 | Acide Benzoïque. | — | Proto-nitrate de mercure. |

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1/128,000 | Acide méconique. | au moyen de : | Chlorure de fer. |
| 1/1,024,000 | Acide gallique. | — | Proto-nitrate de mercure. |
| 1/256,000 | Acide tannique. | — | Proto-sulfate de fer. |
| 1/384,000 | Nitrate de Baryte. | — | Sulfate de soude. |
| 1/64,000 | Strontiane. | — | Oxalate d'ammoniaque. |
| 1/1,024,000 | Chaux. | — | Oxalate de potasse et d'ammoniaque. |
| 1/64,000 | Magnésie. | — | Solution de potasse. |
| 1/64,000 | Alumine. | — | Sulfate de soude. |
| 1/601,600 | Tartre émétique. | — | Acide sulfhydrique avec add. de quelques gouttes d'acide muriatique. |
| 1/1,341,400 | Manganèse. | — | Cyanoferrate de potassium. |
| 1/573,440 | Bismuth. | — | Acide sulfhyd. avec add. d'acide muriatique. |
| 1/2,723,840 | Fer. | — | Sulfate d'ammonium. |
| 1/581,120 | Étain. | — | Acide sulfhydrique. |
| 1/1,331,200 | Nickel. | — | Sulfure d'ammonium. |
| 1/1,280,000 | Cuivre. | — | Fer décapé. |
| 1/133,120 | Mercure. | — | Acide sulfhydrique. |
| 1/550,400 | Argent. | — | Acide chlorhydrique. |
| 1/25,600 | Brucine. | — | Acide azotique. |

(Doctrine pour la préparation des médicaments homœopatiques, par J. Buchner, docteur en philosophie, en chirurgie et en accouchements, professeur d'homœopathie à l'université de Munich ( Munich, 1852, p. 81. ).

Je termine, messieurs, en vous citant une expérience remarquable faite par un physicien américain *M. Philippe*, expérience que tout le monde peut répéter: il prend un *bâton de soufre* et l'approche de l'eudiomètre, à l'instant l'aiguille se *déplace*, il prend une *trentième dilution* et l'effet est le même, c'est-à-dire que l'aiguille accuse encore la présence de la substance par le déplacement qui s'opère.

Voulez-vous une nouvelle confirmation de nos *principes* et de nos *assertions*, vous la trouverez dans l'analyse qu'on a faite des différentes *eaux minérales*, lesquelles dans leur

*composition chimique*, leur *puissance* et leur *résultat* présentent des *doses infinitésimales*; elles confirment en outre *la loi de similitude* par la production et la guérison de maladies *semblables* sur l'homme sain et malade.

Prises dans leur ensemble les *eaux minérales* renferment *les métaux*, ou *les sels les plus actifs* et les plus employés en médecine, le *soufre*, l'*iode*, l'*arsenic*, le *brôme*, la *soude*, la *magnésie*, le *fer*, le *manganèse*, etc.

D'après *Thénard*, les eaux de la *source de la Madeleine*, au Mont-d'Or, contiennent, par *litre*, *un milligramme d'arseniate de soude*.

Selon *Walchner* et *Figuier*, les eaux de *Wiesbaden* contiennent, sur 100 *litres*, 0,045 d'acide arsenieux, et, après avoir donné l'analyse des eaux de Pyrmont, de Lamcheid, et de la vallée de Brohl, Walchner ajoute :

« Toutes ces eaux minérales... recèlent des substances en quantité tellement *minime* que leur valeur remonte seulement à des *millionièmes*. »

D'après *Turck*, les eaux de *Plombières* n'agissent que par l'*arsenic* et elles en renferment un *millième de grain* par *litre*.

Les eaux de *Vichy*, de *Bussang*, de *Provins*, de *Pyrmont*, d'*Ems* et de *Wiesbaden* contiennent l'*arsenic*, disent *Chevalier* et *Gobeley*, en *proportion infiniment plus petite* que celle que les médecins ordonnent tous les jours, et, cependant on pourra peut-être expliquer, par la présence de cette substance dans ces eaux, certaines *guérisons* qu'il serait impossible d'expliquer d'une autre manière. »

Aux *Eaux chaudes*, d'après M. Izarié (1852), la source de Minvielle contient 0,000,000,2 de *soufre* et 0,000;000,5 de *sulfure de sodium*, par *litre* et celle de *Baudot*, 0,000,3712 de *soufre*, et 0,000,6582 de *sulfure de sodium*.

A *Aix-la-Chapelle*, le rapport de M. Liebig donne pour la source dite de l'Empereur : *iodure de sodium* 0,00051, et 0,00360 de *Brômure* de la même base.

Je suppose qu'on soit parvenu toujours à mettre dans toute son évidence la présence *matérielle* du médicament, que prouverait, du reste, cette découverte pour son efficacité dans le traitement des maladies? évidemment *rien*, et cependant pour nous, *médecins*, c'est la question la plus intéressante. Ce ne serait donc qu'une simple satisfaction que nous voudrions nous donner afin de ruiner ces objections puériles, ces railleries qui sans cesse accompagnent la préparation et l'administration des *petites doses*.

Enfin, messieurs, les faits que je viens de vous citer nous démontrent que la *matière* portée à un certain degré de *dilution* conserve encore ses propriétés, et que l'*énergie* d'un médicament dépend de la *division* et non de la *destruction* qu'on a fait subir à ses parties matérielles, afin de mettre en plus libre expansion ses vertus *dynamiques* ou *thérapeutiques*.

Mais j'admets au contraire, que ces expériences laissent encore à désirer, ne permettant de constater la présence réelle *du médicament* que dans une limite très restreinte. Je vais plus loin, je vous accorde les expériences *nulles*. Allez-vous vous croire *infaillible* parce que vous vous reposez sur des sciences qui sont impuissantes à connaître un fait nouveau, parce que vous vous en rapportez à vos moyens d'investigation malheureusement trop limités? Nous vous répondrons par les expériences suivantes :

Dans une note lue à l'Académie des sciences, les 24 et 31 juillet 1843, votre professeur, M. Bouchardat, dit que dans *l'eau* contenant un *millionième d'iodure de mercure*, c'est-à-dire une quantité qui *échappe* aux *réactifs chimiques les plus sensibles*, les poissons *meurent* en *quelques secondes*.

Sans vous citer les expériences de *Davy*, celles de *Volta*, *Fourcroy*, *Gattoni*, *Moscati*, *Rigaud*, *Delisle*, *Vauquelin* et autres qui n'ont jamais pu constater la présence de ce miasme marécageux qui infecte et désole des populations

entières, je vous rapporterai *cette expérience* de *M. Chevreul*, qui se trouve dans le traité d'hygiène de M. le professeur *Michel Levy*, et dans laquelle il dit : « Qu'il peut y avoir dans l'atmosphère une *matière délétère qui échappe au chimiste*, parce qu'elle y est en proportion trop *faible*. Ainsi, bien que plusieurs *analyses* d'eau de Seine, prise au-dessous des lieux les plus propres à la *vicier*, n'aient *fourni rien de concluant*, il est permis d'admettre avec *Thouret*, *Tenon*, *Parent-Duchatelet*, qu'il peut y entrer des *principes d'infection* qui se révèlent seulement par leurs effets sur l'organisme. »

Si ce fait est vrai en hygiène, pourquoi ne le serait-il pas en thérapeutique?

Qui ne connaît les belles expériences de *Spallanzani*, répétées et confirmées plus tard par *J.-W. Arnold*. *Spallanzani*, pour étudier les propriétés fécondantes du *sperme dilué de la grenouille*, mêlait successivement 3 *grains* de ce sperme à *des parties égales d'eau*, puis à une quantité *quadruple*, enfin à une *livre de ce liquide*. Par une longue série d'expériences faites avec un grand soin, il obtint les résultats suivants : Le *sperme* ne perdait rien de ses propriétés *fécondantes*, lorsqu'il le mélangeait avec 18 *onces d'eau*, comme avec *une livre*; un mélange de 3 *grains* de sperme avec 2 *livres d'eau* produisit *moins* de larves, et le nombre de celles-ci *diminuait* à mesure qu'il *augmentait* la quantité d'eau de 3 et de 4 livres; il se développait encore *quelques larves* dans 22 *livres* de liquide. *Une goutte* (d'un cinquantième de ligne) d'un *mélange de 18 onces d'eau et de 3 grains de sperme*, appliquée avec la pointe d'une épingle sur *des œufs*, fécondait souvent *aussi promptement* que le *sperme pur*. Celui-ci se conservait bien moins longtemps que le sperme dilué, et, même après 57 heures, par un froid de 3° au-dessous de zéro, ce dernier n'avait rien perdu de ses propriétés fécondantes.

*Arnold* a aussi expérimenté avec des dilutions du *vaccin* mêlé *à 10 parties d'eau de source.* Chez un des enfants qu'il inocula, il se montra, *le huitième jour*, *quatre pustules* au bras gauche, *deux* au bras droit, toutes également bien développées. Un mélange d'*une partie de vaccin* avec *cent parties d'eau de source,* conservé pendant *douze jours* à une température de 16 à 18° R., produisit sur chaque bras d'un enfant *une pustule véritable.*

Six fois j'ai répété ces dernières expériences, et trois fois j'ai obtenu les meilleurs résultats. Je vous dirai plus tard dans quelles conditions ces expériences ont été faites.

Que de mystères, messieurs, nous pourrions approfondir, si nos sens et nos moyens étaient plus parfaits !

La matière étant divisible *à l'infini,* ne pourrait-on pas soutenir que, *si loin* que l'on pousse l'*atténuation* ou la *division d'un corps*, la destruction de ce corps ne s'ensuivra pas indubitablement pour cela. Dans la nature, *rien* n'est *grand*, ni *petit :* les choses *grandes* ne le sont que *relativement* aux autres; les *plus petites* sont encore infiniment plus grandes que *rien.* Qui oserait prétendre qu'une chose n'existe pas, par cela seul qu'on ne l'aperçoit pas ?

Ecoutez ce que disait le fameux *Boërrhave*, dans son chapitre II, *De viribus medicamentorum :* « Les médicaments, dit-il, tout en conservant leur vertu, peuvent être divisés en parties tellement *ténues,* que l'imagination ne peut plus les poursuivre. »

« Medicamenta dividi possunt in partes adeò minutas, ut imaginationis vim pene eludant, quæ tamen retinebunt vires. »

Et ailleurs, il s'écrie :

« Il est évident, d'après ce qui suit, que les médicaments peuvent être *tellement atténués*, qu'ils se dérobent à nos recherches; mais, quoique ces particules ne soient

plus *appréciables à nos sens,* elles *n'en produisent pas moins, sur notre organisation, des effets très-sensibles.* »

« Ex dictis patet medicamentorum eò usque comminui posse, ut captum nostrum fugiant, et quidem licet partes sint diaphanæ sensusque quoque fugiant, nihilo minus effectus notabiles in corporibus nostris producent. »

« Le temps n'est plus, dit M. Jourdan, membre de l'Académie de médecine, où des plaisanteries relatives aux doses infinitésimales pouvaient sembler d'assez bons arguments contre l'homœopathie. Des faits incontestables sont là qui doivent imposer silence au raisonnement pur. Ces doses minimes agissent, exercent même une action puissante, surprenante : le doute n'est plus permis à cet égard. »

Pourvu, dit *Hahnemann*, qu'il y ait mélange *intime,* molécule à molécule, de la substance active avec l'excipient, toujours il y aura présence réelle des particules de cette substance dans le mélange, aussi divisé qu'on le suppose. L'*expérience* peut seule trancher la question relative à *leur action* sur l'organisme. C'est encore cette dernière qui a conduit *Hahnemann* à atténuer ainsi ses médicaments, ayant remarqué que des doses plus fortes produisaient une perturbation qui, quelque légère qu'elle fût, n'était autre qu'une aggravation apportant du retard dans la guérison.

Messieurs, du moment où un *fait nouveau* se produit, si extraordinaire qu'il vous apparaisse, comme *fait,* il doit prendre place dans la science. Vous devez l'accepter sans murmure, quelque atteinte qu'il puisse porter un jour ou l'autre aux théories généralement admises. Ainsi presque tous les médecins de *Marseille* ont connu, dit le docteur Chargé, un pharmacien militaire qui était obligé de s'enfermer dans son appartement *hermétiquement clos* toutes les fois que l'on pulvérisait de l'*ipecacuanha* dans son

officine. Si la fenêtre était ouverte, ses vomissements étaient incessants.

L'influence de l'*ipecacuanha* sur l'appareil respiratoire est tellement remarquable, disent MM. *Trousseau* et *Pidoux* dans leur traité de matière médicale, t. I, p. 169, que nous avons connu à *Tours* un pharmacien, nommé *Ducoudrey*, qui était pris d'un accès d'asthme toutes les fois qu'on *ouvrait*, dans son officine, le flacon renfermant l'*ipecacuanha* en poudre.

A vous maintenant de commenter ces faits, de les expliquer, d'appeler à votre aide la logique et le raisonnement pour tâcher de les comprendre et de vous en rendre compte. Mais laissez de côté toutes ces vaines déclamations, et sachez que quand les sciences font défaut à la médecine, c'est à l'observation de lui prêter encore ses lumières. Et comme un fait d'observation ne s'établit que par le *de visu*, tous les raisonnements sont impuissants à établir sa réalité.

Du reste, pourquoi cette injustice envers les *petites doses*, puisque vous acceptez sans mieux les comprendre certains autres phénomènes de la nature qui vous paraissent aussi inexplicables et même bien plus mystérieux. *Savez-vous la raison de quoi que ce soit?* Dites-moi, par exemple, pourquoi tel animal *respire*, se *nourrit* et *vit* au sein d'éléments pour nous infectes et délétères; pourquoi tel autre s'alimente évidemment de végétaux, *poisons pour nous?*

*M'expliquerez-vous* mieux la raison de ces *goûts différents*, de ces *besoins multiples*, de ces *appétits variés* qui réclament, comme condition de satisfaction, autant de moyens spéciaux et divers? Non, certes! Ce qui prouve que les instruments de l'intelligence peuvent être des moyens de *perception*, sans que pour cela l'intellect humain puisse se flatter d'avoir la *science infuse*. Notre raison ne peut avoir d'autre autorité que celle des *faits acquis*, elle ne saurait, en

aucun cas, représenter autre chose que la somme des *connaissances individuelles.* Qui a jamais pu *comprendre* que *cet air* que nous respirons, qui nous enveloppe, dont les courants et les variations ne seront peut-être jamais appréciés; qui a jamais pu comprendre, dis-je, que cet *air*, dont chacun de nous a un poids de 16,000 *kilogr.* sur les épaules, *ne nous écrase pas?* Me direz-vous mieux pourquoi *j'entends*, je *perçois* et je *distingue* telle *parole*, tel *son*, telle *note* qui frappent l'air et produisent des ondulations successives qui entrent dans mon conduit auditif et viennent se briser contre mon *cornet acoustique ?*

Connaissant le *soleil*, sa *distance*, son *volume*, son *poids*, savez-vous d'où il tire sa *lumière* et sa *chaleur ?* Le mystère de *l'attraction planétaire* est-il plus *compréhensible* pour vous? Expliquez-moi pourquoi au moyen de mon *œil*, de mon *oreille*, du *toucher*, de ma *membrane pituitaire* et des *papilles linguales*, les sensations seront *perçues* par le cerveau, et pourquoi le cerveau les *percevra ?* M'expliquerez-vous la *circulation*, la *digestion*, les *sécrétions*, etc., en un mot m'expliquerez-vous la vie?

Dites-moi pourquoi sous l'influence *du calorique* les *molécules de l'eau* réduites à ce que vous appelez l'état de *vapeur*, se désagrègent, passent de l'état liquide à l'état *gazeux*, et en perdant leur forme massive acquièrent *une force* sans limites? Etes-vous jamais arrivé avec vos *réactifs chimiques* et avec toutes les ressources de votre *eudiométrie*, à découvrir les *émanations telluriques* et *palludéennes*, ces *riens* dont les effets sont si *terribles* et peuvent vous suffire, très-heureusement, dans la recherche d'un médicament, à défaut de la *cause* qui probablement vous restera *inconnue* longtemps encore?

Vos réactifs vous ont-ils mieux servi dans l'*analyse* que vous avez pu faire des virus *syphilitique*, *variolique*, *rabique* et autres? Vous voyez donc bien que l'organisme humain

est un *instrument* bien autrement *sensible*, bien autrement *puissant* que la *cornue* du chimiste ou *l'appareil* du physicien.

Tout est *mystère* dans la nature, c'est pourquoi je ne vous reconnais aucun *droit* de limiter arbitrairement la *puissance* de la nature aux *faits* qui vous sont *connus*. Me direz-vous aussi qu'il ne peut pas exister *d'autres mondes* au delà de votre horizon, parce que vous ne les *voyez pas* et que vos instruments sont trop *imparfaits* pour le constater? Les anciens géographes n'avaient-ils pas ainsi raisonné en plaçant les *colonnes d'Hercule*, c'est-à-dire les *limites du monde*, aux *limites extrêmes de leurs connaissances*. Mais les *colonnes d'Hercule* témoignant aujourd'hui des *limites* de la raison, ne témoignent plus des *limites* du globe.

Du reste, messieurs, sans recourir à tous ces arguments, ne savons-nous pas que *l'état de maladie* crée en nous *une plus grande susceptibilité* à ressentir les effets des médicaments, ce qui fait qu'un médicament donné à une certaine dose, ne produirait absolument *rien* donné à un individu *bien portant*, à moins qu'il soit répété plusieurs fois; ce qui fait, dis-je, que *le même médicament* donné à la *même dose* et même à une dose *moins élevée*, produira chez un sujet *malade* des phénomènes *très-manifestes*. Qui de vous n'a eu à constater que la *maladie* développait l'*impressionnabilité* de l'organisme à un tel point, que les agents dont la présence est nécessaire, indispensable à l'existence, produisent presque toujours une sensation fort douloureuse dans les parties affectées? Ainsi la moindre phlogose de l'œil suffira pour nous faire craindre non-seulement *la lumière*, mais encore le *contact de l'air*. C'est ainsi que ce même *air* qui, à l'état *normal* ou *physiologique*, vivifie les *poumons*, *provoque* immédiatement, *en cas d'affection de poitrine*, une *toux violente* et *saccadée* — Quelles *souffrances*, vous le savez probablement, ne provoque pas *l'urine* en passant par un *canal malade*?

Dans *l'encéphalite*, le *moindre bruit* ne suffit-il pas pour accroître les *douleurs* et élever le pouls?

Dans l'*arthrite*, l'*enterite* et la *peritonite* les malades ont une *sensibilité telle des articulations et du ventre*, qu'ils ne peuvent *supporter* le contact des *draps*, même de leur *chemise*. — Si donc, l'*impressionnabilité* et la *sensibilité* se développent à un si haut degré, vous ne pouvez pas trouver étrange que nos *médicaments* exercent encore sur un *organisme malade* une action réelle et puissante.

Dans la séance du 19 juin 1860, M. le docteur Burcq présenta à l'Académie de médecine un mémoire dans lequel il prouve que la chlorose ainsi que la dyspepsie qui la précède, sont guéries par la *simple application du fer à l'extérieur*; il insiste sur ce *moyen*, parce que, dit-il, il importe qu'à l'avenir on puisse *éviter* dans l'administration de toutes les substances, sels et oxides métalliques, les tâtonnements et l'empirisme. » Je ne vous cite ce fait que pour vous faire voir qu'il existe des médecins autres que nous qui ajoutent foi aux doses infinitésimales.

Je le répète, l'action curative des *petites doses*, voilà un *fait* et un *fait incontestable*. Aussi *Hahnemann* n'a-t-il jamais vu faiblir son courage pour soutenir ce que l'expérience lui avait appris, malgré l'étrangeté apparente des résultats; ce qu'on peut lui reprocher, c'est *d'avoir été trop loin* et de n'avoir pas su *s'arrêter à temps*, ce qui fait que depuis lui, le problème a été souvent examiné, et si la discussion n'est pas épuisée, il faut avouer que les *faits* sur lesquels on l'appuie, deviennent de plus en plus nombreux; que les théories générales qu'elle invoque sont de plus en plus conformes aux données de l'expérience. Du reste c'est moins la dose forte que la *dose appropriée* qui agit. De même pour les aliments; c'est moins les quantités absorbées que les *qualités digérées* qui *nourrissent*.

Remarquez que la *préparation de nos médicaments* con-

siste uniquement dans l'*exaltation*, dans le *développement* de la *force active* qui est en eux, dans leur *dynamisation* en un mot.

C'était la même pensée qui faisait dire au professeur *Récamier* dans le *Journal des Connaissances médico-chirurgicales* (16 janvier 1851) p. 34, « c'est aux *principes impondérables* seuls, que chaque médicament doit sa *façon d'agir*, sa *puissance*, son *efficacité*, chaque médicament n'étant qu'un conducteur spécial des principes impondérables. »

La critique s'étant attachée surtout à nous faire dire que nous considérions une *trentième dilution*, par exemple, comme plus énergique qu'*une première*, voire même qu'une *teinture mère*, etc., je tiens à bien vous faire comprendre tout le sens, toute la portée que nous attachons *à la loi du dynamisme.*

De même que tous les corps soumis à l'action de l'*électricité*, du *calorique* et même de l'*air atmosphérique* sont *modifiés*, — de même il ne me répugne pas d'admettre que l'action de *broyer*, de *triturer*, d'*exprimer*, et de *secouer* un corps doive imprimer des modifications à ce corps de manière à mettre en libre expansion les propriétés latentes dont il était doué. De même que certains corps, comme je vous le disais tout à l'heure, ne développent de la *chaleur*, de l'*électricité* et de l'*odeur* que par le *frottement ;* de même l'*or,* l'*argent*, le *platine*, la *coquille d'huître,* le *sel marin,* la *silice,* le *lycopode*, le *charbon de bois* qui sont sans action sur l'homme dans leur état ordinaire, peuvent acquérir une grande vertu médicinale *en broyant* pendant une heure et continuellement un grain d'un de ces corps avec 100 grains de sucre de lait en poudre. Evidemment ces substances inertes à l'état primitif ne doivent leur *activité nouvelle* qu'au *mode de préparation* auquel elles ont été soumises.

Dans leur action réciproque, les *corps* se comportent à l'égard des uns des autres, non-seulement en raison directe de leur *volume*, mais encore et surtout en raison directe du degré de *vitalité* qui les anime, de la *force latente* qui est en eux, ce qui les rend plus ou moins appropriés à l'organisme humain. *Energie dynamique* ou *physiologique* ne veut donc pas dire que les propriétés physiques et chimiques des corps se soient accrues d'une manière absolue, mais seulement qu'ils ont été *mis dans des conditions telles* qu'ils conduisent plus *directement* au but, en atteignant la maladie dans sa totalité et en étant mieux appropriés au traitement des maladies. Il faut considérer leur *action* et non leur *énergie*. Il s'agit ici d'une question *de rapport* entre la substance médicamenteuse et l'organisme humain, et non d'une question *de plus* ou *de moins* de médicaments; pour *nous* ce n'est qu'une question de pure et simple *relativité*; pour *vous* ce n'est qu'une question de masse.

On a cherché, Messieurs, à expliquer l'*action de petites doses* par l'*électricité* que l'on dégageait, disait-on, par la *trituration*, la *dilution* et la *succussion* des médicaments. L'*électricité* peut être une des propriétés des corps, je le veux bien, mais ils en possèdent bien d'autres qui apportent dans *l'organisme* des *modifications très-différentes*. Ceux qui ont admis l'*électricité* avaient certainement oublié le principe de *dynamisation*, duquel dépendent toutes les autres *propriétés*.

Et comme je vous l'ai déjà dit, à défaut de démonstration *physique*, *chimique* et *miscroscopique*, nous avons *l'organisme humain* qui est un *réactif beaucoup plus puissant* que tous ceux qui nous sont fournis par *ces sciences*. Je ne sais trop pourquoi ces dernières, pleines de confiance dans leur *insuffisance*, viendraient nous donner un démenti à nous qui *ressentons les effets médicamenteux*, à nous qui avons fait

ces sciences ce qu'elles sont, suivant la manière dont nous concevons la vie et qui, par conséquent, pouvons à notre gré, les changer et leur faire tenir un autre langage. De même que la *physique* et la *chimie* ne sauraient former, soit un peu de *sang*, soit un peu de *salive;* de même, les théories de ces sciences ne sauraient expliquer une seule de nos fonctions ou de nos maladies. C'est pourquoi là où s'arrête *la puissance* de la science, commence *celle* de l'organisme humain qui, lui, sera sensiblement affecté.

Du reste, messieurs, il pourrait très bien se faire que les *succès* que nous obtenons avec nos médicaments, soient dus *au mode de préparation* que nous employons. Comme *l'action d'un corps* dérive des *propriétés qui sont en lui,* toutes les fois que ce *corps* sera modifié, ses *propriétés* subiront un certain changement, qui elles-mêmes entraîneront une manière d'agir différente. Je ne parle pas bien entendu de ces *préparations incroyables* dont se servent certains homœopathes et peut-être même la majorité. Ce n'est pas sans raison, selon moi, que la critique s'est acharnée après ces quasi-absurdités, pour parler le langage de l'école officielle; car plus il y a *atténuation* de la force de cohésion, c'est-à-dire des propriétés physiques et chimiques du corps *atténué*, plus il y a par conséquent *atténuation* de ses propriétés *thérapeutiques* ou *relatives*. Mais je parle des préparations rationelles, de celles, en un mot, qui vous revèlent un *principe médicamenteux*, et dont on nie encore l'action.

L'*inertie* des corps étant uniquement relative à l'état où on les trouve dans la nature, ce que nous nous proposons par *notre mode de préparation*, c'est, je vous le répète, de mettre en évidence des propriétés qui, dans l'état natif de ces corps, sont *latentes*. N'est-ce pas ainsi qu'on arrive, soit par le *frottement* de deux morceaux de bois sec, soit en *battant le briquet*, soit par la *rotation* précipitée d'une roue,

à développer chaleur et lumière. Ce changement évident opéré dans la matière est d'une immense portée. Ce sont autant de propriétés ou qualités des corps que l'on constate, mais qu'on ne peut s'expliquer.

*Dynamiser* un corps, c'est développer *la force* qui le fait être ce qu'il est, c'est développer *la vie* qui est en lui, c'est mettre en liberté les *forces curatives* qu'il renferme. Plus un corps est *divisé*, plus ses surfaces sont *multipliées:* ce qui entraîne une *multiplication des forces*, ce ne sont pas les éléments constitutifs du corps qui seront multipliés, ce seront uniquement les *surfaces libres*, les *surfaces d'absorption*, les *surfaces agissantes*. Aussi, lorsqu'en homœopathie, nous disons que telle *puissance*, ou telle *atténuation*, est préférable à *telle autre*, nous n'entendons pas dire seulement que les unes soient *plus fortes* que les autres d'une manière absolue, mais surtout qu'elles guérissent mieux. C'est-à-dire que la forme du médicament sous laquelle nous le donnons, doit représenter non une multiplication de la *force perturbatrice*, mais bien une multiplication de la *force curative*. Ce n'est pas en frappant *fort* qu'on parvient à guérir; mais bien en frappant *juste*. Ce qui guérit dans un médicament n'est pas ce qu'on *avale*, mais bien ce qui est *absorbé*. C'est pourquoi nous *dynamisons* les médicaments afin de leur faire subir une *modification* qui les rende plus aptes à guérir les maladies que si on les employait à l'état brut.

De même que les *aliments* pour être assimilés et s'approprier à l'organisme, demandent une certaine préparation qui leur permette d'être ingérés dans une certaine et sage mesure, de même les *médicaments* doivent subir certaines préparations et être employés à doses convenables pour qu'un résultat favorable s'ensuive.

C'est à ce changement d'état des corps médicamenteux, à cette *force nouvelle* qu'*Hahnemann* a cru devoir donner

le nom de *dynamique*, pour la comprendre et la rattacher à une *loi* commune et générale (le dynamisme), et suivant lui, cette *force* ou *action dynamique* dépendra non-seulement des *propriétés essentielles* dont le médicament est doué, mais encore de la *dose* à laquelle on le donnera, de la *préparation* à laquelle il aura été soumis, de l'état de *santé* ou de *maladie* où se trouve l'individu auquel on l'administre, de l'*impressionnabilité* dont il est doué et de l'*état intellectuel* ou *moral* où il est.

Comme nous savons qu'une substance donnée à doses *trop fortes*, amène toujours une *perturbation* plus ou moins profonde dans l'économie, pouvant aller jusqu'à paralyser et à étouffer même la vitalité, nous regardons le *volume*, le *poids* ou la *masse* d'un médicament comme autant de considérations secondaires, mais comme ne pouvant pas nous servir de mesure *exclusive* à leur administration.

Du moment où la *matière* est dépositaire des *forces*, il ne faut pas juger de l'*action curative* d'un médicament par les *effets primitifs perturbateurs*, locaux ou généraux qu'il produit ; mais, au contraire, par ses *effets curatifs* qui doivent être *similaires*.

Concluerez-vous qu'un médicament devra guérir parce que vous retrouverez dans les *urines*, dans les *sueurs*, dans le *lait*, quand la glande mammaire en secrète, et dans les *fécès* des preuves *évidentes* de la *surabondance d'un médicament* qui est resté *sans emploi*. Exemple : la coloration donnée aux matières par le *fer*, le *charbon*, le *bismuth*, etc. — Leur vertu curative sera-t-elle plus *évidente* parce que ces matières excrémentitielles vous révéleront par l'*odeur* qu'elles exhaleront, le *médicament* donné à dose massive ? Certes, non ! messieurs, ce n'est là qu'un effet *chimique* et non dynamique. Comme toutes ces substances ont été données à *trop forte dose*, les *parties périphériques seules* ont été en rapport avec l'organisme, tandis que les *parties cen-*

*trales* ont été rejetées avec les matières. Ou bien encore, si les *médicaments sont actifs,* on obtient un *surcroît d'effets,* où pour l'ordinaire, les *fonctions* de l'organe qui est chargé du rôle d'élimination, sous l'influence diverse *d'un principe anormal* qui se trouve ainsi transporté dans le sang, *reçoivent une activité nouvelle.* On ne doit voir là qu'une *aggravation médicamenteuse* et *non une action salutaire* comme le pensent ceux qui ont classé les médicaments d'après ces dits effets en *vomitifs, purgatifs, diurétiques, diaphorétiques,* etc., n'ayant en vue que leur *action violente et perturbatrice* qui, tout en modifiant d'une manière à peu près égale toute l'économie, peut avoir une influence *spéciale* plus déterminée *sur un ou plusieurs de nos organes.* Ainsi, les *alcalis des strychnées* semblent surtout concentrer leur *action* stimulante et paralysante tout à la fois, *sur la moëlle épinière;* l'*opium,* les *alcalis des solanées* la concentrent surtout *sur le cerveau,* etc.

Maintenant, vous savez tous que dans *certains cas d'invagination intestinale,* on a pu faire *avaler impunément* à certains malades des *masses énormes de mercure* massif et métallique, de *fer,* de *plomb,* d'*or* et d'*argent.*

Tandis que vous entravez très-souvent *l'absorption,* en donnant des médicaments *concentrés* et d'une *très-forte cohésion,* nous la favorisons, nous, au contraire, en *détruisant cette cohésion* et en *divisant les molécules.* Ainsi, ces mêmes substances, dépouillées de leur forme *grossière* et soumises à *nos préparations,* deviennent des *poisons très-violents.* L'école elle-même qui, aujourd'hui, donne de préférence des *alcaloïdes,* c'est-à-dire des médicaments plus *solubles* et par conséquent plus *absorbables,* est obligée de baisser les *doses;* ainsi, le *sulfate* et le *citrate de quinine* sont plus *solubles* que le *quinquina* en poudre et, par conséquent, donnés à plus *faibles doses;* de même pour tant d'autres médicaments.

La conclusion à en tirer, c'est que, *quel que soit le degré* de division et d'atténuation des agents médicamenteux, qu'ils agissent d'une manière *atomique* ou *dynamique*, chacune des parties ne cessera pas d'avoir son action *propre* et de participer à toutes les propriétés du *tout*.

D'où vient que l'*arsenic métallique* peut être donné sans inconvénient à un chien, à la dose de plusieurs grammes? De ce qu'étant *peu soluble*, il *n'est pas absorbé*, tandis que l'*acide arsenieux* et l'*arsenite de cuivre étant solubles* dans les acides de l'estomac, sont des poisons extrêmement violents.

L'action est encore plus rapide et redoutable si on emploie des gaz ou des liquides facilement vaporisables : ainsi, 1/1500 *d'hydrogène sulfuré* suffit pour amener la *mort* d'un *oiseau*, et 1/1200 du *même gaz* pour amener *celle du cheval*. Vous connaissez les effets non moins prompts ni moins funestes de l'*acide cyanhydrique* ou *prussique*, puisqu'une goutte mise sur la conjonctive d'un chien suffit pour le tuer.

Le développement que nous avons donné aux leçons précédentes a dû vous prouver, messieurs, que tout en considérant les *petites doses* comme un progrès en thérapeutique, nous n'en faisions pas une condition *sine quâ non*, car, ce qui *constitue essentiellement l'homœopathie*, ce n'est pas la petitesse des doses, *mais la loi des semblables*.

Selon moi, *tout médicament homœopathique* agira :

1° En raison directe du *degré de similitude* qui existera entre *lui* et la *maladie*, ce qui explique son *action* prompte et rapide.

2° En raison du degré de *dynamisation* auquel il aura été soumis, car, de la *dynamisation* dépend son *action* sûre, profonde et durable.

3° En raison directe de son *volume* qui rendra son *action* plus vive et plus intense.

4° En raison de la *vitalité du sujet* à qui on le donnera,

c'est-à-dire que, moins il y aura de désorganisation et plus l'effet médicamenteux sera sensible.

La *force physique* ne doit pas être une indication *rationnelle* pour donner un médicament à plus forte dose. Le choix ne peut être déterminé que d'après les *effets pathogénétiques déjà connus*. Ainsi, beaucoup d'entre vous avez vu à ma clinique des sujets les plus *robustes*, être *très-sensiblement affectés* de médicaments donnés à des doses relativement très-faibles. Tandis qu'au contraire, ceux dont je jugeais *l'impressionnabilité* par la *délicatesse* de leur *structure*, de leurs *membres*, étaient doués d'une *sensibilité tellement obtuse*; qu'ils ne ressentaient absolument *rien*. De là le précepte, à l'état *physiologique ou sain*, de proportionner la *dose* à la *force organique, vitale* ou *dynamique* de l'individu, si on veut obtenir *des effets pathogénétiques*, et à *l'état pathologique*, de proportionner en outre *la dose* à la *puissance morbide* que vous êtes appelé à combattre.

En effet, la question des *doses médicatrices* dont nous nous occuperons dans la prochaine séance, ne peut être établie sur un *principe général*, attendu qu'elle est relative à une foule de conditions individuelles, depuis la plus *simple idiosycrasie*, jusqu'à la *constitution la mieux conformée;* depuis la *sensibilité* la plus *vive*, *l'impressionnabilité la plus grande*, jusqu'à la *sensibilité* la plus *émoussée* et les *sens* les plus *obtus*.

Je finis, messieurs, en déplorant, comme vous, notre *impuissance* à ne pouvoir pénétrer certains mystères de la nature; comme vous et peut-être plus que vous, je voudrais qu'on arrivât à pouvoir citer à l'appui de ce qu'on avance, des *expériences* beaucoup *plus concluantes* encore pour arriver à trouver la présence *réelle* du médicament dans les *dilutions les plus élevées* dont se servent et que vantent encore bon nombre d'homœopathes. Mais, je bornerai là mes désirs et sans entrer dans plus de démonstration, je laisserai à chacun de vous sa croyance sur ce point. Vous

aurez beau nier l'effet des médicaments homœopathiques employés à *doses infinitésimales,* toute *argumentation*, vous diront les partisans de ces doses, tombe devant *des preuves de fait.*

Je vous le répète, je ne saurais entrer, pour démontrer la *réalité*, l'*activité* et même l'*action énergique* de ces agents, dans les détails plus grands d'une discussion qui, quelque lumineuse qu'elle pût être, ne saurait *faire violence* à une *disposition arrêtée de n'y pas croire.*

Convenez cependant avec moi, que l'*immense avantage* qu'aurait l'*homœopathie* sur l'ancienne médecine, serait de donner des doses qui, si elles ne font pas de bien, ne font *jamais de mal*, tandis qu'au contraire les *doses massives* données *en allopathie*, ne peuvent faire que beaucoup *de mal*, quand elles ne procurent pas le bien qu'on en attend.

Bornez-vous à bien fixer votre attention sur le *principe général*, pivot de la *doctrine homœopathique*, lequel peut recevoir des *applications différentes*, sans pour cela en recevoir la *moindre atteinte*. Toutes les *découvertes* que vous ferez ne seront que des *manières inusitées* d'appliquer ce *principe*, car lui seul expliquera vos *guérisons*. Sans règle fixe, la thérapeutique ne peut aller que d'oscillations en oscillations.

La doctrine de Hahnemann, du reste, n'a pris autant de faveur que parce qu'elle repose sur des *principes* susceptibles d'être *mis en pratique de suite.*

Faites donc des expériences, de cette manière seulement vous pourrez vous convaincre de *l'action* réelle des *petites doses*. Tandis que le raisonnement ne nous conduit qu'à en admettre l'action possible ou probable, et comme la justification pratique: 1° de la théorie du *dynamisme vital;* 2° de la théorie de la *dynamisation médicamenteuse.*

Nous traiterons, dans la prochaine séance, de l'*administration des petites doses.*

# DIX-SEPTIÈME LEÇON.

## ADMINISTRATION DES DOSES.

---

Messieurs,

Nous avons aujourd'hui à indiquer les *doses* auxquelles tout médicament doit être *administré* — leur *mode d'administration* — les *circonstances les plus favorables* à leur *action curative* — les règles à suivre pour la *répétition des médicaments*. Retenez bien ceci, c'est que ni les *doses fortes*, ni les *doses faibles* ne conviennent d'une manière *absolue*. La matière médicale nous fournit des indices précieux et importants, mais pas de lois.

Quand *un médicament* paraît en *correspondance* parfaite avec *la maladie*, la *dose* peut être aussi *faible* que possible. Cependant il existe *des cas* où un médicament parfaitement homœopathique est exigé à une *dose allopathique* ordinaire. Quant au degré de *dynamisation* qu'il convient de lui donner, il variera suivant une foule de circonstances.

Pour ce qui est du *mode d'administration*, il est de règle :

1° De n'administrer qu'*une seule substance* à la fois. De cette manière on n'a pas à redouter qu'en mélangeant plusieurs médicaments ensemble, *leurs effets soient neutralisés*

les uns par les autres, ce qui arrive si souvent en allopathie pour la médecine ordinaire.

Il n'y a que dans des *cas très-rares* de maladies chroniques invétérées qui ne sont pas sujettes à des changements notables, et dont quelques symptômes fondamentaux sont *permanents*, qu'on peut, dit *Hahnemann*, *alterner* quelquefois avec succès *deux remèdes* presque également homœopathiques. (Organon, 1re édit., § 143.)

Le *deuxième précepte* est de faire prendre les médicaments soit par *ingestion*, soit par *olfaction*. Tout en reconnaissant ces deux modes et surtout le premier comme préférables, il est des *cas*, rares il est vrai, où l'on ne peut pas toujours y recourir, et alors, il est bon de savoir que l'on pourrait les donner soit en *lavement*, soit en *injections*, soit en employant la *méthode endermique, frictions, fomentations* et autres, *bains entiers* ou *partiels*.

*Hahnemann* lui-même dans les premiers temps, recommandait *l'usage externe* de plusieurs substances, telles que *conium maculatum* pour les indurations, l'application d'un morceau de papier imbibé de *teinture d'opium* sur la région épigastrique, laissé jusqu'à ce qu'il fût sec. Il parle même de la guérison homœopathique de *la gale* par l'usage externe du *soufre* et du *foie de soufre*, enfin de l'utilité dans certaines circonstances, du traitement *local du cancer* de la face par *l'arsenic*.

Il va jusqu'à déclarer que *toute partie du corps* qui possède le *sens du toucher*, est susceptible de recevoir l'*impression* des médicaments et de la propager aux autres parties, particulièrement la *bouche*, la *langue*, l'*estomac*, l'*intérieur du nez*, les *poumons*, les parties du corps *les plus sensibles*, les organes *génitaux*, le *rectum*, les parties dépouillées de leur *épiderme*, la *surface des plaies et des blessures*.

Plus tard, après la création de la *théorie de la psore*, *Hahnemann* défendit toute application externe, regardant les

*manifestations extérieures* comme des symptômes *réactionnels* ou de *guérison*, tandis qu'elles ne doivent être considérées que comme le *baromètre de la marche de la maladie*. Il ne fit exception que pour le traitement externe de *la sycose*, en permettant, dans les cas les plus invétérés et les plus graves de cette maladie, de *toucher une ou deux fois* par jour les plus gros fiscs avec de la teinture *de thuia*. (Malad. chroniq., t. I, p. 119.)

C'est approuver implicitement l'emploi du *calomel* à l'extérieur sur les *chancres indurés* surtout. J'ai pour habitude, concurremment avec le traitement interne, de faire *soupoudrer* matin et soir les *parties contaminées* avec une première trituration de solub. hah. au dixième et en fort peu de temps l'affection cède.

De même dans certaines maladies, les ophthalmies, par exemple, je fais souvent laver les yeux avec le médicament, le même que je donne à l'intérieur. En agissant ainsi, je ne fais que me conformer aux préceptes donnés par *Hahnemann*, lequel conseille de donner non-seulement le médicament à l'intérieur, mais de ne pas négliger les ressources que la *méthode endermique* peut offrir.

« On *accroît* beaucoup encore, dit-il, les *effets* salutaires du médicament approprié à la maladie, lorsque non content d'en mettre la dissolution aqueuse en contact avec les nerfs de la bouche et du canal alimentaire, on l'emploie simultanément *en frictions à l'extérieur*, sur un *seul point* du corps ou sur *plusieurs*, en choisissant ceux qui sont le plus exempts de symptômes morbides, par exemple, un *bras*, une *jambe*, une *cuisse*. On peut aussi *varier* les membres qu'on *frictionne* ainsi. Administrés de cette manière, les médicaments homœopathiques font beaucoup *plus de bien*, dans les maladies chroniques, et procurent bien plus vite *la guérison* que quand on se *borne à les faire avaler*. Ce mode d'emploi, dont j'ai très-souvent

constaté les bons effets, c'est-à-dire celui par *frictions à la peau*, explique les cas singuliers, quoique rares, où des sujets, atteints de maladies chroniques, n'ont eu pour guérir rapidement, qu'à prendre un petit nombre *de bains* dans *des eaux minérales* dont les *principes constituants* étaient *en harmonie* avec leur mal, pourvu toutefois que leur peau fût saine. La *friction*, ajoute-t-il, s'exécute au *moyen de la main*, avec une petite quantité de dissolution; on continue de frotter jusqu'à ce que la peau soit sèche. Ici encore, il faut commencer par secouer cinq ou six fois le flacon qui contient la liqueur. Il est souvent convenable, dans le traitement des maladies chroniques, de donner le médicament, comme aussi de faire *la friction le soir*, peu avant que le malade se mette au lit; on a moins à craindre alors que le matin, de voir *l'action* du remède *troublée* par un accident quelconque. » (T. 1, Préface des maladies chroniques, p. VI, VII. VIII.)

C'est ainsi que tous les agents médicamenteux *appliqués sur la peau*, soit sous forme de *vésicatoires*, de *pommades* ou sous toute autre forme, sont absorbés et guérissent les affections qui leur sont *semblables*. Dans ces *différentes manières d'agir, l'action* médicamenteuse ayant lieu *par absorption*, cette *absorption*, comme vous le savez, s'effectue par la *perméabilité des tissus*; ils sont transportés dans toute l'économie par les vaisseaux *veineux, artériels, chylifères* et *lymphatiques*. Cette *perméabilité* des tissus s'effectue en vertu de *deux forces* particulières, dont l'une est la *capillarité* et l'autre est l'*endosmose*, qui est une force intimement liée avec les phénomèmes capillaires, mais qui semble différer en quelques points d'après les nombreuses expériences de M. *Dutrochet*.

Plusieurs circonstances peuvent influer sur la *rapidité* et la *quantité* de l'absorption.

En première ligne sont la nature des *tissus* et la nature des *liquides*.

Pour les premiers, on a cherché à comparer la *force absorbante* des différents tissus. Ainsi, l'on sait déjà que c'est dans *les cellules aériennes du poumon* que l'*absorption* se fait avec le plus de *rapidité*. Il suffit, comme dans certaines professions, d'être exposé un temps plus ou moins long aux émanations *délétères* pour courir des *dangers* souvent irrémédiables.

Ne voit-on pas tous les jours, l'*organisme profondément modifié* et quelquefois même des *maladies être engendrées*, parce qu'on sera resté un certain temps dans un appartement où il y avait dégagement et expansion continuels de *principes odorants*.

Ce qui donna à *Hahnemann* l'idée de faire prendre les *médicaments* par *olfaction*, moyen qui quelquefois procure une certaine amélioration, mais passagère. On peut s'en servir dans le cours d'une maladie, pour *anéantir certaines aggravations* médicamenteuses; ou bien encore à titre de *palliatifs* chez des personnes atteintes d'affections *incurables*. Chez les enfants, il nous a rendu souvent d'immenses services, car, de même que certains individus, ils jouissent d'une telle impressionnabilité qu'un rien les éprouve, en bien ou en mal.

Ce qui fait aussi qu'*Hahnemann* a tant préconisé l'*olfaction*, c'est que les *apothicaires* étaient ses ennemis jurés et que, par ce procédé, il cherchait à émanciper le médecin, la *loi* ne pouvant pas défendre de faire *flairer* des médicaments aux malades. « Il ne dépend que du médecin homœopathiste de se passer de l'apothicaire, dit Hahnemann, pour opérer ses guérisons. »

Nous savons que l'absorption est également très-prompte à la surface des *membranes séreuses;* qu'elle l'est beaucoup moins par les *membranes muqueuses*, et notamment par celle qui tapisse la *vessie*, que la *peau* s'oppose davantage à l'*absorption* des médicaments,

Quant à l'influence de la *nature des médicaments* sur leur absorption, on peut dire d'une manière générale, que plus ils sont *solubles et étendus*, plus leurs particules pénètrent facilement dans le torrent de la circulation, et vont agir directement sur les différents organes. C'est pourquoi les substances qui ne sont pas miscibles avec le sang *sont absorbées* très-difficilement, lors même qu'elles sont à l'état liquide. Ainsi, *de l'huile* injectée dans la cavité péritonéale d'un chien s'y retrouve plusieurs jours après sans avoir sensiblement diminué de volume, tandis que l'*eau* y disparaît au bout de quelques minutes.

*M. Magendie* avait constaté, en effet, que, quand on injecte de l'*huile* dans les veines, elle *s'arrête dans les vaisseaux capillaires*, les *obstrue*, et y *empêche la circulation*. Dans ce cas, que penser de toutes les *préparations grasses* qui sont à l'ordre du jour, comme l'*huile de foie de morue*, l'huile *de ricin*, etc.

Au risque de paraître peu orthodoxe aux yeux de mes confrères, en homœopathie, je dois, messieurs, vous faire connaître toute ma pensée à l'égard de la *méthode endermique*.

Je vous ai déjà dit, en parlant des médicaments, qu'ils pouvaient *agir primitivement* d'une manière *locale* ou *générale*. Que leur *action* étant *immédiate*, les *modifications* qu'ils apportaient dans l'organisme étaient en raison de leurs *propriétés intimes ou dynamiques*.

En employant la *méthode endermique*, il peut arriver que certaines substances ne produisent que des *effets locaux insignifiants*. Tandis que les *phénomènes généraux* peuvent être *des plus manifestes*. Ainsi, qu'on applique *un sel de morphine sur la peau*, tandis que son action *locale* et *chimique*, pour ainsi dire, ne pourra pas être rigoureusement appréciée, *son action générale* deviendra, au contraire, patente par *ses effets physiologiques* et *pathologiques* qui peuvent être des plus *violents* et *même mortels*.

Tandis qu'il est d'autres substances qui jouissent des propriétés de déterminer dans un temps relativement fort court, et localement, des *changements chimiques appréciables, véritable désorganisation,* sans que le *retentissement général* soit bien grand. Ainsi, par exemple :

En faisant agir un *alcali concentré* ou un caustique quelconque sur la peau, dans le but de détruire *promptement* quelques excroissances ou productions cornées, se promettant d'agir plus tard, ou mieux concurremment, avec des médicaments *appropriés,* de manière à obtenir une guérison plus sûre et plus durable, les phénomènes généraux passent souvent inaperçus.

Il faut savoir aussi, messieurs, qu'à l'aide de ces *moyens violents* et *désorganisateurs*, vous ne faites disparaître les *symptômes* ou les *manifestations morbides* que pour un temps plus ou moins long, qu'en un mot, vous ne faites que de *la palliation.* Mais je dois vous l'avouer, il est de ces cas exceptionnels où nous devons y recourir, et sommes-nous véritablement bien coupables, quand après avoir édifié nos malades sur les suites d'un pareil traitement, se riant des conséquences que nous leur faisons entrevoir, ils sollicitent encore de nous ces mêmes moyens que *nous réprouvons,* surtout après leur avoir fait comprendre que la durée de leur existence et leur existence même, dépendait du traitement qu'ils vont suivre; quand, peu soucieux de l'avenir, oublieux du passé, ils ne voient que le présent. Il est certainement de notre devoir et de notre dignité de résister à leur prières, mais enfin, il faut les guérir; alors, que faire? Il ne vous sera permis de céder à leurs instances, que quand on aura obtenu d'eux la promesse de se soumettre le temps nécessaire à un *traitement interne* que vous leur ferez suivre.

En cas de refus de leur part, il n'y a pas à hésiter, par intérêt pour la doctrine que vous défendez et

pour vous-même, vous devrez leur refuser vos soins.

Vous ne sauriez croire, messieurs, combien les malades, en général, sont injustes à notre égard; il ne se passe pas de jours sans qu'on ne vienne nous prier de donner nos soins à des personnes qui, après avoir épuisé, en *pure perte,* les traitements de l'ancienne médecine pendant des mois et même des *années entières,* exigent que nous les guérissions en quelques jours. Appelé, dernièrement encore, près la femme d'un ambassadeur étranger, qu'on me dit être entièrement paralysée, la première question qu'on m'adressa, fut celle-ci : « Pensez-vous, docteur, qu'elle sera rétablie avant huit jours. » Et notez qu'elle était entre les mains de l'allopathie depuis plus de quatorze mois, (par suite d'une complication de symptômes extrêmement variés et inquiétants tout à la fois). Je me suis contenté de hausser les épaules, de prendre mon chapeau, et j'allais me retirer, quand le mari insista pour que je donnasse des soins à sa femme tout le temps que je le jugerais nécessaire. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, qu'un des amis de la famille vînt m'apprendre que, non-seulement on ne suivait pas à la lettre mes prescriptions, mais encore, qu'on droguait la malade en dehors de moi. Dans ces cas, sans pitié, sans compassion aucune pour de pareils malades, je les abandonne à leur malheureux sort.

Ce qui rend les malades aussi *exigeants,* c'est l'*habitude* qu'ils ont contractée, en allopathie, de se prescrire et de s'administrer eux-mêmes, *à tort et à travers,* des médicaments sans savoir s'ils leur sont opportuns. Le goût prononcé qu'ils ont pour la médecine, leur donne toute espèce de fantaisie de se soigner à leur manière. Si, par l'influence d'une médication quelconque et dont ils ne se rendent aucun compte, une amélioration sensible s'en suit, ils se croient aussitôt guéris, mais de nouvelles et

continuelles rechutes viennent bientôt les désabuser et leur apprendre qu'ils se sont trop pressés. Puis enfin, à force de s'être traités et guéris souvent, les malades arrivent à ne plus pouvoir être *traités ni guéris par personne*, tant à cause d'une détérioration de l'organisme qu'à cause des accidents produits par un mauvais traitement, c'est-à-dire par l'emploi intempestif, incomplet, irrégulier et insuffisant de médicaments souvent violents. Le découragement s'ensuit, et alors, au lieu de s'en rapporter à leur médecin, ils vont en *consulter plusieurs, mélangeant, alternant, combinant les prescriptions de chaque médecin au gré de leurs caprices*. Arrive enfin le moment où, négligeant les derniers conseils des hommes de l'art, ils ne rougissent pas de s'abandonner à l'*ignorance effrontée* et au *plus méprisable charlatanisme*, bien heureux quand ils n'en deviennent pas *les victimes*. Ce n'est pas chose facile, messieurs, que de vaincre l'*inexactitude* et l'*indocilité* de certains malades, de leur faire suivre vos conseils, surtout quand ils sont sous la *domination* et la *fascination d'un charlatan*. Mais la mission, la tâche pour ainsi dire sacrée du vrai médecin, de l'interprète de ce sacerdoce bienfaisant et charitable sur cette terre, c'est de soutenir par tous les moyens possibles, les attributs de moralité de sa profession et d'obéir aux nobles impulsions instinctives de son devoir.

Parlons maintenant de *l'administration des médicaments à l'intérieur*.

Il est d'usage de donner nos médicaments sous une des formes suivantes :

1° A l'état de *teinture mère*.

2° A l'état de *triturations*.

3° A l'état de *dilutions*.

4° A l'état *de globules* imprégnés du *principe médicamenteux*. On peut les donner *secs*, soit en les mettant sur la

langue de son malade, soit en lui confiant un tube rempli de globules avec la recommandation d'en prendre un certain nombre par jour. Ou bien, on peut les mélanger avec un peu de *sucre de lait,* ou les faire dissoudre dans une certaine quantité d'eau, de manière à pouvoir en prendre une cuillerée ou deux pendant plusieurs jours de suite.

Comme *quantité de médicaments :* les uns emploient de 1 à 10, 20 globules et même plus, imprégnés soit avec la *teinture mère,* ce que j'ordonne souvent, soit avec les dilutions de la première à la trentième. Beaucoup de praticiens même, ne comptent jamais les *globules,* soit qu'ils doivent être pris en une seule fois ou être mis dans de l'eau ; pour mon propre compte, je vous avoue que je n'y attache aucune importance, n'ayant remarqué aucune différence d'action dans cette manière différente d'agir.

Les autres ont recours de préférence, soit à la *teinture mère*, soit aux dilutions à la dose de une à plusieurs gouttes, et je suis de ce nombre; on fait ajouter, en général, autant de *cuillerées* d'eau qu'il y a de *gouttes.*

Quelques praticiens ont la fâcheuse habitude d'*ajouter à la dissolution,* soit *de l'eau-de-vie,* soit *du rhum* ordinaire, je *blâme fortement* cette manière de faire, pour *deux raisons :*

La première, parce que, quelque minime que soit l'*action des alcooliques,* elle n'en existe pas moins, pouvant être utile dans un cas, funeste dans un autre. J'ai toujours présentes à la mémoire *trois observations* bien caractéristiques : toutes trois ont trait à *trois malades* affectés de maladies différentes et soignés par des confrères homœopatiques, lorsque je fus appelé en dernier ressort, en consultation.

*Dans le premier cas,* il s'agissait d'une *jeune fille de seize ans,* belle comme les amours, qui paraissait avoir tous les signes d'une *phthysie* commençante, je dis qui paraissait

avoir, car, elle ne se doute pas, aujourd'hui, qu'elle a dû échapper à un si grand danger.

Son médecin lui donnait donc, sur *la recommandation d'Hahnemann* lui-même, ses *médicaments additionnés d'alcooliques,* sous l'influence desquels des *hémorragies abondantes survenaient,* et pour m'assurer qu'elles étaient bien dues à ces alcooliques, car moi-même, à ce moment, j'étais imbu des mêmes idées, faisant toujours ajouter aux potions une certaine quantité d'alcool, ce qui, d'après Hahnemann, empêchait l'eau de se corrompre, et pour m'assurer, dis-je, du malheureux effet de *ces alcooliques,* je répétai moi-même à dessein l'expérience, et chaque fois les mêmes phénomènes se produisirent.

*Dans le deuxième cas,* il s'agissait d'un *apoplectique,* M. M., maire d'Orléans et député, lequel, soigné par un autre homœopathe, prenait ces mêmes *alcooliques,* et alors, un *délire quelquefois furieux* s'en suivait, je suspendis ces *alcooliques* et l'effet cessa, je les repris plus tard et le *délire revint.* Je répétai aussi ces expériences plusieurs fois, et mon attente ne fut malheureusement pas trompée. Du reste, il guérit parfaitement.

*Dans le troisième cas,* il s'agissait d'un *pneumonique* rue de Navarin, 20, lequel, sous l'influence de cette eau-de-vie rendait du sang en bien plus grande abondance qu'il n'en aurait rendu sans cela, l'ayant soumis aux mêmes expériences que les précédents.

*La deuxième raison,* c'est qu'il peut y avoir des *médicaments* qui soient contrariés dans *leur action* par la présence de l'acool, du reste, je ne sache pas que le docteur Gastier ait jamais employé des potions fort alcoolisées.

Il m'arrive très-souvent, quand je veux avoir une action un peu *forte* et que je suis obligé d'envoyer le médicament dans une lettre, de prescrire plusieurs *gouttes de teinture mère,* d'y ajouter la quantité de sucre de lait suf-

fisante pour absorber le liquide, et de *triturer* jusqu'à évaporation du liquide.

Quoique nous ne soyons pas encore parfaitement fixés *sur le choix du degré d'atténuation* auquel on doit administrer un médicament, il résulte des observations individuelles et l'expérience est venue les confirmer, que dans *les maladies aiguës,* en raison des brusques changements dans l'harmonie vitale, en raison de ces effets perturbateurs qui peuvent amener une destruction plus ou moins prompte de l'organisme, il *était préférable* de se rapprocher de *l'unité.* Il est de remarque, en effet, que, dans ces cas, *le médicament* a une *action curative,* d'autant plus certaine qu'on l'emploie à une *dose plus rapprochée de celle* à laquelle on le donne pour avoir des *effets* pathogénétiques. Cela est si vrai, que si on n'arrive pas à opposer rapidement *une barrière proportionnelle en puissance* à la maladie, par de *basses dynamisations* et des *doses un peu fortes,* on court le risque d'assister à la marche de plus en plus envahissante du principe morbide, tandis qu'il nous est donné avec des médicaments *appropriés* et *un peu forts,* non pas de nous joindre, de nous unir à la maladie, encore moins de nous substituer à elle, puisqu'elle ne cesse d'exister, mais bien de nous *emparer* des parties de l'organisme qu'elle a respectées, d'envahir les points non contaminés. La *maladie* n'ayant plus de *développement possible,* puisqu'il n'y a plus de *terrain* pour elle, propre à *son envahissement,* nous la forçons par le *fait* d'arrêter là ses *progrès* en face du *nouvel élément médicamenteux* qui ne serait pas moins destructif que le *principe morbide,* si on le donnait à de *trop fortes doses,* mais qui cesse d'être gravement offensif, d'abord, parce qu'on connaît sa sphère d'action ; en second lieu, parce qu'il est donné à *doses raisonnables* et *non meurtrières.* Nous y reviendrons en traitant de la loi des semblables !

La *teinture mère, pure* ou étendue d'eau, doit être aussi

employée de préférence chez les sujets doués d'une *sensibilité obtuse.*

Quand, dans une affection franchement *aiguë*, vous ne réussissez pas avec des *basses dynamisations,* vous devez toujours soupçonner une affection *chronique* sur laquelle est entée l'*affection aiguë* pour laquelle vous êtes appelé à donner vos soins. Et alors, *dans ces cas,* comme dans les affections *purement chroniques,* l'expérience semble avoir prouvé que le degré d'atténuation le plus convenable était *au-dessus de la première* et même *de la troisième,* son *action* pénétrant l'organisme d'une manière plus *lente,* plus *profonde,* plus *continue* et par conséquent plus durable. Et ce n'est qu'après avoir ainsi modifié l'organisme qu'on peut agir avec plus de sécurité, en donnant *des doses* plus *fortes* et plus *actives.*

Tous ces *phénomènes moléculaires* qui se passent au sein de l'économie sont tellement *mystérieux,* que l'esprit humain, *sans les résultats* dont il est frappé, les rejetterait dans le règne des chimères. Mais comme ce sont des *vérités pratiques,* on est obligé pour les reconnaître et les avouer, d'en référer à l'expérimentation clinique.

A défaut *de règle* fixe, invariable pour le *dosage* et l'*administration des médicaments,* ce qui serait impossible avec *les variétés* de malades et de maladies, le devoir et la mission de tout médecin sont d'en appeler à son *inspiration,* à son *expérience personnelle,* à son *génie médical.* Tout médecin doit savoir se rendre compte, non-seulement de ce qu'il *observe,* mais de *la valeur des moyens* qu'il emploie, car il est à lui-même son *censeur* et son *juge.*

De tous *les modes d'administration* des médicaments homœopathiques, celui à l'état de *globules* est en général préféré. Pour mon compte, quoiqu'élevé dans ces principes, je dois vous avouer que, sans aucun scrupule, je me suis vu très-souvent obligé d'enfreindre cet *usage* assez géné-

ralement accepté, et grâce à cet écart, j'ai obtenu des *guérisons promptes et éclatantes*. Succès qui m'avaient été refusés par les globules employés à des *dilutions élevées*.

Comme je vous disais, la question du *mode d'administration* et de la *répétition des doses* est ce qui nous préoccupe le plus et ce qui nous divise toujours par les longues controverses qu'elle entraîne. *Chacun* se croyant plus puissant par la profondeur et l'élévation de la pensée, veut avoir *raison*. Je ne demande ni que vous répondiez à mes opinions, ni que vous les accueilliez. Je vous expose les faits tels que je les conçois. Libre à vous de les *accepter* ou de les *récuser*.

Depuis cinq ans, je me suis livré exclusivement à la question des doses, et j'avoue que plus je gagne en expérience, plus mon jugement vient confirmer ces nouvelles données.

J'ai vu une infinité de malades ne rien ressentir des *trentièmes* et même des *premières*, et guérir parfaitement avec *quelques gouttes de teinture mère*. De même, j'ai vu des *teintures*, non-seulement ne rien produire, mais amener une *aggravation*, ce qui me forçait de suspendre la médication et de recourir à d'autres agents. Ceci vous prouve qu'il ne faut pas être exclusif; et je dois à la vérité, de dire que j'ai vu de mes clients qui, initiés un tant soit peu à notre doctrine, me nommaient le médicament que je leur mettais sur la langue (quoiqu'à une dilution élevée), par les effets qu'ils ressentaient.

Certains praticiens, et en particulier mon vénérable maître M. le docteur Gastier, se sont toujours crus obligés, d'après le conseil qu'en donnait *Hahnemann*, d'administrer le médicament en une seule fois. Je ne partage pas cette manière de faire, et, pour pouvoir *répéter* le médicament, je m'appuie sur ce raisonnement. De même qu'à l'*état physiologique*, vous n'avez pas toujours l'estomac dis-

posé à recevoir les aliments que vous lui adressez, en un mot, de même que votre *état physiologique* peut changer, varier au point de ne pas établir de règles fixes, de même, à l'*état pathologique,* nous devons faire valoir les mêmes considérations. Si j'étais convaincu que la *première dose* que je donnerais, soit adressée dans un moment opportun, et qu'elle ait trouvé l'économie *prête* à la recevoir, je m'en tiendrais peut-être là, mais tout nous indique le contraire, et l'*insuccès* qu'ont certains praticiens ne vient peut-être que de ce qu'ils s'acharnent toujours à ne donner qu'une dose d'un médicament à la fois.

En agir ainsi, c'est s'exposer à apporter *un retard préjudiciable* à la guérison des maladies. Et pourquoi cette perte de temps, puisque nous pouvons et devons même faire autrement; et que les partisans d'une *seule dose* n'aillent pas me faire valoir la *sphère d'action* qu'a à parcourir la *première dose* avant de recourir à *une autre;* du moment où c'est le même médicament que vous répétez, l'*action* ne tient pas à la *simple dose,* mais bien *au principe médicamenteux* qu'elle renferme.

Pour les maladies *aiguës* comme pour les maladies *chroniques,* voici, du reste, ma règle de conduite.

Un médicament étant donné, j'attends qu'il y ait ou *amélioration,* ou *aggravation,* ou *changement* dans l'ensemble des symptômes.

*Dans le premier cas,* je reste *oisif* et j'*attends :* si l'*amélioration* ne continue pas, je fais, en général, *répéter* le même médicament; pour les maladies *aiguës,* ce sera, ou toutes les cinq minutes, ou toutes les heures, ou toutes les deux ou quatre heures, ou matin et soir, suivant *la gravité du cas.* Dans *le choléra,* par exemple : non-seulement la *répétition* de la dose du médicament a été très-utile, mais ce qui a été regardé comme *indispensable,* c'est le *prompt changement* des médicaments tous les cinq, dix ou quinze

minutes, selon la marche et l'urgence des symptômes.

*Toutes les fois que* le *premier*, ou le *deuxième*, ou le *troisième* médicament n'aura pas enrayé les symptômes les plus inquiétants, recourez alors à un *autre* et ainsi de suite, jusqu'à ce que vous soyez arrivé à détruire, *symptômes par symptômes*, la maladie, espèce de *démolition pathologique*. (Passez-moi l'expression.)

Pour les *affections chroniques*, comme le danger peut être plus sérieux, plus réel, mais *moins pressant* et *moins vif*, la répétition peut se faire à de plus longs intervalles. Une fois le médicament donné, si l'*amélioration ne se soutient pas*, je donne un *nouveau médicament*, soit tous les quatre ou huit jours et, je le répète, plusieurs jours de suite, *matin et soir*. Vous retirerez les plus grands avantages de ce mode d'administration, lorsque vous aurez à traiter de ces *maladies chroniques* où il y a une telle confusion de *symptômes* et de *sensations* diverses, qu'il vous serait difficile de dire quel organe ou quel système organique est plus souffrant qu'un autre.

Devant une *détérioration* aussi générale, aussi profonde et aussi avancée, il faut savoir agir, sinon rapidement, du moins *promptement* et d'une *manière continue*.

Quoique vous n'ayez pas beaucoup à craindre les *aggravations* aux doses faibles où vous les donnez, il peut arriver, cependant, qu'une *aggravation médicamenteuse* vous donnât quelqu'inquiétude, ce qui m'est arrivé quelquefois encore, ne tardant pas à disparaître; dans ces cas d'*exacerbation*, vous pouvez, soit *arrêter* les *effets* par des *antidotes*, et alors l'amélioration ne tarde pas à avoir lieu, soit *attendre*, si vous préférez laisser parcourir au *médicament* toutes ses *phases*, dernier moyen auquel on doit recourir souvent quand on se trouve en présence d'*affections aiguës* fort orageuses, où la vitalité peut se trouver de plus en plus étouffée. La *puissance ou force morbide* agis-

sant sans cesse et d'une manière rapide et violente, finirait par envahir ainsi tous les *éléments organiques* les uns après les autres, si on ne lui adressait pas les *secours prompts* et *fréquents,* suivant la gravité des symptômes.

Si la maladie ne change pas de *caractère,* il ne faut jamais se presser de changer de *médicaments,* seulement, en raison de l'*intensité* des symptômes, vous devrez donner des *doses un peu plus fortes,* de manière à couvrir aussi parfaitement que possible les symptômes existants. Si, au contraire, les *symptômes* viennent à *varier,* le *médicament* doit *varier* à son tour.

En général, dans *les maladies* à *principes invétérés* avec productions anormales, *cancer*, *croûtes, vésicules, tubercules,* j'insiste sur le remède jusqu'à une certaine saturation. Comme par *la force de l'habitude* l'organisme peut perdre son *impressionabilité,* je suspends alors le médicament que j'appellerai *un médicament de fond,* c'est-à-dire qui répond, non-seulement aux *symptômes existants*, mais encore au *vice constitutionnel* du sujet, et je donne un *médicament intercurrent* ou de passage, c'est-à-dire un médicament qui, quoique homœopathique, n'est que de très-courte durée. (On l'appelle encore médicament apsorique.)

*Hahnemann,* le premier qui, dans les premières éditions de son Organon, défendait de donner plus d'une dose à la fois, conseilla, vers la fin de sa pratique, *de les répéter,* regardant cette *répétition des doses* comme une *condition de guérison :* « Dans les maladies chroniques, dit-il, j'ai trouvé que le mieux était de faire prendre *les doses* d'une dissolution médicamenteuse, par exemple : une *cuillerée* à *des intervalles qui ne dépassent jamais deux jours,* et communément de les administrer *tous les jours.* » Doctrine et traitement des maladies chroniques. (2e édit., Paris, 1840, t. I. Préface, p. 4.)

*Hahnemann* regardait, comme terme de la *durée d'action*

du remède, l'époque à laquelle l'*amélioration s'arrêtait.*

Bref, la fréquence de la *répétition* doit toujours être en *rapport* avec l'*intensité* des phénomènes morbides, plus la *marche* d'une maladie (dite aiguë) sera prompte, plus il y aura lieu de *répéter* les médicaments jusqu'à production d'un effet bien *manifeste*, et ce n'est que lorsque cette *action* cesse de se manifester, qu'on doit ou *suspendre* l'administration du médicament, ou *passer* à un autre. Plus *sa marche* sera lente (maladie chronique), moins on devra *répéter* les médicaments. Notre but en *répétant les doses*, c'est de rendre l'*impression durable* et *continue*, afin de conserver l'organisme souffrant dans des conditions favorables à la *guérison.*

Maintenant que nous sommes bien fixés sur la *répétition des doses*, devons-nous administrer les *mêmes atténuations*?

Sur ce point il n'y a pas et il ne peut y avoir de *règle générale*, c'est à chacun de nous, suivant son *expérience* et son *tact*, d'en déterminer le *choix* qui est sous la dépendance du *malade* et de la *maladie.* Ainsi dans les *affections aiguës*, vous pouvez, commençant par une *teinture mère*, monter ainsi jusqu'à la sixième *et même la douzième dilution*; commençant au contraire par une *haute dilution* dans les *affections aiguës ou chroniques*, vous devez descendre à *une basse* si la première ne fait rien, etc.

Régle générale, changez toujours d'*atténuation* si la précédente ne se manifeste par *aucun phénomène*, car, *inutilement* vous insisteriez en donnant la *même*, c'est qu'elle ne répond pas à la *puissance morbide*; choisissez alors une plus *forte préparation* qui en venant modifier l'organisme puisse sinon surpasser en *puissance* l'affection naturelle, du moins lui *être égale*, car, *les effets* pour être réels, évidents, ne doivent jamais être *identiques à eux-mêmes*, c'est-à-dire que l'*organisme* étant sous le *poids de l'affection morbide* qui l'étouffe, a besoin pour échapper à une perte imminente, que les phénomènes artificiels produits par un médica-

ment soient répétés à *doses plus fortes* en raison de la gravité de la maladie.

Il peut arriver maintenant que dans le cours d'une maladie soit *aiguë*, soit *chronique*, nous soyons obligés d'employer des *médicaments dits adjuvants*, c'est ce qu'on appelle *alterner* la médication; ainsi je suppose que pour une affection soit *aiguë*, soit *chronique* vous ayez donné un *médicament psorique* lequel vous paraissait couvrir aussi exactement que possible les symptômes existants, et que vous n'en obteniez qu'un *mince résultat*, de *deux choses l'une:* ou il *ne répond pas* à la maladie, ou y *répondant*, il est un *oubli*, une *lacune* qu'il faut *combler*, un *obstacle* qu'il faut surmonter, et comment y arriver ? en donnant un *adjuvant*, lequel, répondant à l'une des indications principales, a une *action propre*, se rapprochant beaucoup de celle du premier médicament, mais sans lui correspondre précisément *ni avoir* par conséquent une *action identique* avec elle. *Tous deux* semblent *converger* vers une même fin, le deuxième venant *compléter* le premier. *Ces cas sont rares*, Messieurs, où il est permis d'*alterner* l'un avec l'autre des deux médicaments.

Si jamais une *maladie* traitée homœopathiquement ne peut guérir à moins que le *médicament* employé ne soit en parfaite *correspondance* avec la *maladie* elle-même, gardez-vous bien de croire que vos *succès* dépendent invariablement du *mode d'administration* qui rend le *médicament* plus ou moins susceptible de *s'approprier* à l'organisme.

Tous ces différents *modes* d'administration ont une valeur *relative*, aucun d'eux ne doit être *accepté* exclusivement, aucun ne doit être *repoussé* d'une manière exclusive. Ainsi chez certains malades, *l'action primitive* ou active des médicaments va se déployer pendant des *semaines entières*; chez d'autres au contraire, elle s'épuisera *aussitôt*. La *sensibilité* et l'*impressionnabiliié* des maladies *varient* telle-

ment, la *vitalité*, en un mot, est tellement *différente* chez chacun d'eux, la *puissance morbide* offre tant de *degrés* qu'il est *impossible* d'établir une *règle fixe*.

Peut-être arriverons-nous un jour à mieux préciser *les cas* qui réclament une préparation à un autre, mais en attendant, laissons toute exagération de côté; chaque praticien, fort de son devoir et de son expérience, *réglera sa conduite* sur la *marche* et la *tendance* des maladies.

Maintenant que vous connaissez nos médicaments et la manière de s'en servir, nous verrons dans la prochaine séance ce qu'on doit entendre par *loi* de *similitude*.

# DIX-HUITIÈME LEÇON.

## LOI DE SIMILITUDE EN GÉNÉRAL,

GUÉRISONS ALLOPATHIQUES QUI DÉPOSENT EN FAVEUR DE L'HOMŒOPATHIE. — COMMENT DOIT S'ENTENDRE LA LOI DES SEMBLABLES. — QUELLE IDÉE DOIT-ON SE FAIRE D'ELLE?

---

Messieurs,

*La loi de similitude* est la loi universelle de la nature, celle qui s'étend à tout, qui trouve son application partout, s'adressant au monde *physique* ainsi qu'au monde *moral*, à l'état de *santé* aussi bien qu'à l'état de *maladie*. Ce que j'espère bientôt vous démontrer.

De même que nous avons cherché à *classer* chaque *espèce morbide*, de même nous devons chercher, pour faciliter l'étude de la matière médicale et de la thérapeutique, à *comprendre, dans des tableaux différents,* une ou plusieurs *séries* de médicaments dont *les effets* sur l'homme sain nous paraîtront être les *plus semblables entre eux*, en dehors de ces *phénomènes spéciaux* qui caractérisent chaque *espèce médicamenteuse* en particulier.

Tous les êtres, tous les corps de la nature, que ce soit de l'ordre *animal*, *végétal* ou *minéral*, en dehors même des

*caractères communs* à l'espèce à laquelle ils appartiennent, possèdent encore des propriétés *individuelles* à eux propres, lesquelles propriétés, par leur nuance , leurs principaux traits, leur variété, constituent la stricte *individualité* de chaque être. Ainsi tout homme *marche,* mais ne *marche pas de la même manière*, tout homme *pense,* mais ne *pense pas de même*, tout être humain *parle*, mais le *son* de la voix est *différent,* le timbre varie, et il n'est pas *un être*, en un mot, dont l'organisation physique et physiologique, dont es aptitudes intellectuelles et morales soient *identiquement les mêmes.* On ne peut raisonner que par *analogie.* Chacun a son cachet *spécial;* il en est de *même des médicaments.* Ce qui rend l'étude de la matière médicale si difficile et souvent si rebutante, c'est d'arriver à *discerner* et *individualiser* toutes ces *puissances médicamenteuses,* à bien connaître toute leur *portée d'action*, afin de leur assigner à *chacune* un caractère spécial et une appropriation vraie, suivant les *phénomènes* que chaque médicament développe de préférence sur *telle partie* de l'organisation *plutôt* que sur *telle autre.*

Pressé par le temps et désirant satisfaire au plus vite votre impatience, venant de traiter des médicaments, je n'envisagerai *la loi des semblables* que sous le point de vue exclusivement thérapeutique.

*La loi similia similibus curantur*, soupçonnée dans tous les temps par les *Hippocrate*, les *Paracelse*, reconnue, sinon pratiquée, dans le seizième siècle, en France, par *Fernel;* dans le dix-septième, en Angleterre, par *Sydenham*, et, en Belgique, par *Vanhelmont ;* dans le dix-huitième, enfin, par *Heisten* et *Stahl*, en Allemagne, puis par tant d'autres, sans avoir été jamais élevée à la hauteur *d'un principe,* est le fait premier de la thérapeutique.

Qu'on me permette de citer les passages suivants du célèbre alchimiste *Th. Paracelse,* puisés dans la Revue phi-

losophique et religieuse de janvier 1856, et publiés par M. Fauvety :

« ... Il faut chercher dans l'analyse *du monde externe* quelles sont les parties qui sont les *analogues* de chacun de nos organes, afin de pouvoir guérir la maladie en donnant à chaque partie du corps ce qui lui est *semblable.* Ce qui sert à un organe correspond à la nature de cet organe : le *semblable appartient à son semblable. Il est faux que les contraires guérissent par les contraires;* vous ne devez pas chasser l'arcane, mais aider l'arcane interne au moyen de l'arcane extérieur qui lui correspond... Chaque *homologue externe* guérit son *homologue interne*, le mercure extérieur guérit le mercure de l'intérieur, etc., etc.

« Le fondement et la colonne de la médecine, c'est d'administrer à chaque organe ce qui lui est anatomiquement *semblable.* »

Et plus loin il ajoute, en recommandant de simplifier les médicaments :

« Cherchez plutôt à *extraire* qu'à composer, à savoir ce qu'il y a de *caché en chaque objet*, plutôt *qu'à tout confondre:* Toute substance est composée de plusieurs éléments différents associés; mais, parmi eux, il y en a *un qui domine les autres* et qui imprime à la substance tout entière *son propre caractère.* C'est cet élément qui porte le nom de *quintessence*, quand il est dégagé du mélange... La quintessence; *c'est la vie, la force, la propriété des choses...* »

Le Danois *Stahl* s'exprima en ces termes :

« La règle admise en médecine, de traiter les maladies par des *remèdes contraires* ou *opposés* aux effets qu'elles produisent (*contraria contrariis*), est complètement *fausse et absurde.* Je suis persuadé, au contraire, que les maladies cèdent aux agents qui déterminent une *affection semblable* (similia similibus). »

Telle a donc été, messieurs, la marche du *principe des*

*semblables*, que de tout temps nous voyons les médecins, non-seulement le mettre en pratique presque à leur insu et comme par une espèce d'intuition, mais encore beaucoup, après l'avoir pressenti et reconnu, avoir le courage et la bonne foi de le proclamer.

Ainsi *Zimmermann* (Traité de l'Expérience, t. II) nous apprend que les habitants des pays chauds ne boivent jamais *d'eau froide* quand l'ardeur du soleil et la fatigue du travail les ont mis dans un état de fièvre chaude. Le danger d'agir ainsi leur est bien connu; aussi prennent-ils un peu de liqueur *échauffante*, une gorgée d'eau-de-vie, par exemple. « L'expérience, source de toute vérité, les ayant convaincus, dit *Hahnemann*, des avantages et de l'efficacité de ce *procédé homœopathique*. Aussi la chaleur et la lassitude qu'ils éprouvent ne tardent-elles pas à se dissiper. »

*Bouldonc*, dans un mémoire lu à l'Académie royale des sciences, en 1710, proclame la vérité de la *méthode homœopathique*, parce qu'il s'était aperçu que la propriété *purgative* de la rhubarbe était *la cause* de *la faculté* qu'a cette racine d'arrêter la diarrhée.

*Bertholon*, dans un mémoire intitulé: *De l'électricité du corps humain dans l'état de santé et de maladie !* T. II, p. 21, dit que dans les maladies l'électricité diminue et finit par faire disparaître une douleur *fort analogue* à celle qu'elle même *provoque*.

*Thoury*, lui de son côté, dans un mémoire lu à l'Académie de Caen, atteste que l'électricité positive *accélère* d'elle-même le pouls, mais aussi qu'elle le *ralentit* quand il offre déjà trop d'accélération par le fait de la maladie.

*Stœrk* eut l'idée que, la *pomme épineuse* dérangeant l'esprit et produisant *la manie* chez les personnes bien portantes, on pourrait fort bien l'administrer *aux maniaques*, pour

essayer de leur rendre la raison en déterminant un changement dans la marche de leurs pensées.

S'il existe une idée ancienne, dit M. *Chevreul*, de l'Institut, c'est celle de combattre l'*action délétère* d'un corps sur l'économie animale par *son identique*, *son semblable*, *son analogue* ou *son correspondant*. Or, le principe des médecines appelées de nos jours *isopathie* et *homœopathie* et crues nouvelles par beaucoup de gens qui ne lisent que des journaux, est cette même idée (*Journal des Savants*, 1855).

*Hahnemann*, pour justifier *la loi de similitude,* n'eut donc besoin que d'en appeler à la tradition, à l'observation et à l'expérience, en citant toutes les guérisons fortuites, obtenues involontairement jusqu'à lui par les médecins de l'ancienne école. Il suffit de lire son introduction à l'Organon, pour s'assurer combien *ces faits de guérison* qu'il emprunte à la pratique des médecins ordinaires, aux toxicologistes, aux auteurs de matière médicale et qui, par conséquent, sont dus *au hasard,* viennent *confirmer la loi* qu'il a posée en termes si clairs, si nets, si précis. C'est une mine féconde à laquelle on peut puiser tous les jours. En voici quelques exemples:

Déjà, l'auteur du traité des épidémies attribué à *Hippocrate,* parle d'un *choléra-morbus* rebelle à tous les remèdes qu'il guérit uniquement avec l'*éllébore blanc*, substance qui, d'après Forest, Ledel, Raimann, *excite par elle-même le choléra.*

Un *flux de ventre,* qui durait depuis plusieurs années, qui menaçait d'une mort inévitable, et contre lequel tous les médicaments étaient restés sans effet, fut, a la grande surprise de *Fischer*, et non à la mienne, dit *Hahnemann*, *guéri* d'une manière rapide et durable par un *purgatif* qu'administra un empirique.

*Murray* et tant d'autres, ainsi que l'apprend l'expérience journalière, rangent le *vertige*, les *nausées* et l'*anxiété* parmi

les principaux symptômes que produit le tabac. Or, ce fut précisément de *vertiges*, de *nausées* et d'*anxiété* que *Diemerbroeck* se débarrasa par l'usage de la pipe, quand il vint à être attaqué de ces symptômes, au milieu des soins qu'il donnait aux victimes des maladies épidémiques de la Hollande.

Aujourd'hui encore, n'est-ce pas le même résultat qu'on veut obtenir, en autorisant les étudiants à fumer dans les salles de dissection.

Tandis que *Murray* vante l'huile *d'anis* pour calmer les *coliques* venteuses causées par les purgatifs; *Albrecht* et *Foreest* ont vu *l'anis* produire des douleurs d'estomac et des coliques violentes.

Quand bien même les nombreuses expériences de *Stœrk*, *Marges*, *Planchon*, *Dumonceau*, *Junker*, *Schinz*, *Ehrmann* et d'autres n'auraient pas établi que *le colchique* guérit une *espèce d'hydropisie*, on devrait déjà s'attendre à cette propriété de sa part, d'après *la faculté spéciale* qu'il possède de *diminuer la secrétion renale*, tout en *provoquant des envies continuelles d'uriner*, et de *donner lieu à l'écoulement d'une petite quantité d'urine d'un rouge ardent*, ainsi que l'ont vu *Stœrk* et de *Berge*. Il est évident aussi que la *guérison d'un asthme hypocondriaque*, effectué par *Goeritz* au moyen du *colchique*, et celle *d'un asthme compliqué d'hydrothorax*, opéré par *Stœrck* à l'aide de cette même substance, sont fondées sur la *faculté homœopathique* qu'elle possède de provoquer par elle-même l'asthme et la dypsnée, comme l'a constaté de *Berge*.

Si *F. Hoffmann*, *Stahl*, *Quarin* et *Thomasius* vantent la *mille-feuilles* dans plusieurs hémorrhagies; ces cures se rapportent évidemment à la faculté dont jouit la plante, de *provoquer* par elle-même des *flux de sang* et *l'hématurie*, comme l'ont observé G. Hoffmann et Backler.

Selon *Carrère*, la *douce-amère* a guéri les plus violentes

maladies causées par le *refroidissement,* ce ne peut être que parce que cette *herbe* est très-sujette à *produire,* dans les temps froids et humides, des incommodités semblables à celles qui résultent d'un *refroidissement,* ainsi que l'ont remarqué *Carrère* lui-même et *Starcke.*

*Carrère, Fouquet* et *Poupart* ont guéri une espèce *de dartre* avec de la *douce-amère,* plante sous l'influence de laquelle *Carrère* a vu se développer une *éruption dartreuse* qui couvrit le corps pendant quinze jours; *une autre* qui s'établit aux mains; et *une troisième* qui fixa son siège aux lèvres de la vulve.

De *Haen, Sarcone* et *Pringle* avouent avoir guéri des *pleurésies* avec *la scille* et *Wagner* assure avoir vu l'action libre de cette plante provoquer *une sorte de pleurésie* et d'*inflammation du poumon.*

Un grand nombre de praticiens, *Gruger, Ray, Kellner, Kaou, Boerrhaave* et autres ont observé que la pomme épineuse (datura stramonium) excite un délire bizarre et des convulsions. *Sidven* et *Wedenberg* ont précisément guéri avec son secours, la *demoniomanie* et *autres convulsions.*

Plusieurs médecins, comme *Percival, Stahl* et *Quarin, Morton, Friborg, Thomson,* et *Fischer,* etc., ont observé que l'usage du *quinquina* occasionnait des pesanteurs d'estomac, des vomissements et la diarrhée, des syncopes, de la faiblesse, une sorte de jaunisse, la tension du bas-ventre, états morbides que l'on retrouve réunis dans les fièvres intermittentes et que *Torti* et *Cleghorn* ont combattu avec succès par le *quinquina.* De même l'emploi de cette écorce dans l'état d'épuisement, les digestions laborieuses, le défaut d'appétit et la prostration extrême des forces que l'on rencontre à la suite des fièvres aiguës, surtout lorsqu'on les a traitées par la saignée, n'est avantageuse que parce qu'elle produit les mêmes

phénomènes, ainsi que l'ont observé *Cleghorn*, *Friborg*, *Cruger*, *Romberg*, *Stahl*, *Thomson*, etc.,

La *suette anglaise* qui se montra pour la première fois en 1485 et qui, plus meurtrière que la peste elle-même, enlevait d'abord, au témoignage de *Willis*, 99 malades sur cent, ne put être domptée qu'au moment où l'on apprit à donner des *sudorifiques* aux malades; depuis cette époque, dit *Sennert*, peu de personnes en moururent.

*Scovolo*, parmi beaucoup d'autres, a guéri une émission douloureuse d'urine purulente au moyen de la *busserole*, et *Sauvages* a reconnu que cette plante avait le pouvoir d'exciter par elle-même des ardeurs en urinant, avec émission d'urine glaireuse.

*Muralto* a vu ce dont on peut se convaincre tous les jours, que le *jalap*, indépendamment des coliques, cause une grande inquiétude et de l'agitation, et *Wadel* lui attribue avec raison la propriété de *calmer* souvent les tranchées qui agitent et font crier les jeunes enfants, et de procurer un sommeil tranquille à ces petits êtres.

On sait, ainsi qu'il est suffisamment attesté par *Murray*, *Hillary*, *Spielmann*, et *Hoffmann*, que les *feuilles de sené* occasionnent des coliques, des flatuosités et de l'insomnie; c'est pourquoi *Dethcording* a pu avec son secours guérir des coliques violentes et débarrasser des malades de leurs insomnies.

*Stoerck*, après avoir reconnu que la *clématite* a le pouvoir de faire naître une *éruption psorique* sur tout le corps, a pu guérir avec la même plante une espèce d'exenthème chronique, général, humide et phagédénique.

Si l'*euphraise* a guéri, d'après *Murray*, une espèce d'ophthalmie, c'est que, d'après *Lobel*, elle excite une sorte d'inflammation des yeux.

D'après *Lange*, la *noix muscade* s'est montrée fort efficace dans les évanouissements hystériques, ce qui vient de ce

que donnée à forte dose à un homme bien portant, elle donne lieu, suivant *Schmid et Cullen*, à l'émoussement des sens et à une insensibilité générale.

L'ancienne coutume d'employer *l'eau de rose* à l'extérieur contre *les ophthalmies* semble être un témoignage en faveur de l'homœopathie, car *Echtius*, *Ledel*, et *Rau* ont vu les *fleures du rosier* produire réellement une *espèce d'ophthalmie.*

*Boerrhaave*, *Sydenham* et *Radcliff* n'ont pu guérir une espèce d'*hydropisie* qu'à l'aide du *sureau*, parce que, comme nous l'apprend *Haller*, le *sureau* détermine une tuméfaction séreuse par sa seule application à l'extérieur du corps.

*Mayerne*, *Munch*, *Buchlotz*, *Neimike* ont réellement et parfaitement guéri la *rage* avec la *Belladone*; mais cette plante, comme l'ont observé *Grimm*, *Camerarius*, *Sauter*, *May*, *Lottinger*, *Cullen*, *Dumoulin*, etc., excite d'elle-même des symptômes qui ont la plus grande analogie avec cette épouvantable maladie.

Est-il possible que la vaccine garantisse de la petite vérole autrement que d'une manière homœopathique?

L'*ipecacuanha* n'est salutaire dans l'asthme, et surtout dans l'asthme spasmodique, d'après *Akenside*, *Meyer*, *Bang*, *Stoll*, *Fouquet* et *Ranoë* que parce que *Muray*, *Geoffroy* et *Scott* lui ont vu produire l'asthme en général et l'asthme spasmodique en particulier.

Les personnes qui ont reçu des *coups* et des *contusions* éprouvent des points de côté, des envies de vomir, des élancements et des ardeurs dans les hypochondres, le tout accompagné d'anxiété et de tremblements, de soubresauts involontaires, etc.; or, l'*arnica* peut produire des *symptômes semblables*, comme l'attestent *Meza*, *Vicat*, *Crichton*, *Collin*, *Aaskow*, *Stoll* et *Lange*.

*La jusquiame* a guéri sous les yeux de *Mayerne*, *Stœrck*, *Collin* des *spasmes épileptiques*, et *Da Costa*, *Hamilton*, *Seliger*

ont écrit que cette plante donne lieu à des *convulsions épileptiques* etc., ete.

*Les vins généreux* pris à petites doses guérissent *homœopathiquement* la fièvre inflammatoire pure, d'après *Angenius*, *Mondella*; déjà *Asclepiades* avait guéri une *inflammation du cerveau* avec une petite dose de *vin*. *Un délire fébrile*, accompagné d'une respiration stertoreuse, et ressemblant à l'ivresse profonde que *le vin produit*, fut guéri en une seule nuit par du *vin* que *Rademacher* fit boire au malade.

Une forte *infusion de thé* occasionne aux personnes qui n'en ont pas l'habitude, des *battements de cœur* et de *l'anxiété:* aussi prise à petites doses est-elle, d'après *Rau*, un excellent remède eontre ees aecidents provoqués par d'autres eauses, etc.

En raison de la vertu soporifique de *l'opium*, *Sydenham*, *Marcus de Meza*, *Wirthenson* ont guéri des fièvres léthargiques et des léthargies. Comme *l'opium* produit une eonstipation opiniâtre, il devait nécessairement la guérir; ce que eonstatent *Tralles*, *Lentilius*, *Wedel*, *Bell*, *Heister* et *Ritcher*.

*La sabine* produisant des hémorrhagies utérines, et, par suite, l'avortement ehez les femmes bien portantes: c'est avec *elle* que *Rave* et *Wedekind* ont arrêté des métrorrhagies inquiétantes.

Tous les auteurs parlent de *rétention d'urine*, *d'inflammation de l'urètre*, de *dysurie* et même de *gonorrhée* produites par les *cantharides*, or ees mêmes affeetions ont été guéries par *Fabrice d'Aquapendante*, *Bertholin*, *Smith*, *Raymond*, *Brisbane*, *Sydenham*, *Lister* etc., avee la *cantharide*.

*L'acide nitrique* n'est d'un grand seeours dans la *salivation* et les *ulcérations* de la bouehe oecasionnées par l'usage du *mercure*, que parce qu'il possède la faeulté de provoquer la *salivation* et des *ulcères* à la bouehe, comme le constatent *Scott*, *Blain*, *Alyon*, *Luke*, etc.

*L'arsenic* n'aurait point opéré tant de frappantes guéri-

sons de *cancers* à la face, ou d'ulcères cancéreux, ou de charbons, si cet oxyde métallique n'avait la faculté homœopathique de faire naître, chez les sujets en pleine santé, *des tubercules très-douloureux* et *fort difficiles* à guérir, des *tumeurs* inflammatoires qui poussent facilement à la gangrène, comme le témoignent *Fallope*, *Bernhardt*, *Verzascha*, *Pfann*, etc. Ses propriétés de guérir certaines fièvres intermittentes sont établies de la même manière par *Slevogt*, *Malitor*, *Jacobi*, *Brera*, *Darwin*, *Jackson* et *Fowler*.

*Alexander* vante *l'arsenic* comme remède souverain dans *l'angine de poitrine*, et *Tachenius*, *Guilbert*, *Prennius*, *Griselius*, *Majault*, l'ont vu déterminer une *vive oppression* de poitrine, *une dypsnée* allant presque jusqu'à la suffocation, ou des *accès d'asthme* provoqués subitement par la marche et accompagnés d'une grande postration des forces.

Qui ne connaît la *ressemblance* qui existe entre les symptômes produits par la *syphilis* et ceux produits par le *mercure*?

Si *Poterius Wepfer*, *F. Vogel*, *Thierry* et *Albrecht* ont guéri avec de l'étain une espèce de *phthisie*, une *fièvre hectique*, des *catarrhes chroniques* et *un asthme muqueux*, c'est que ce *métal* a de son propre chef la propriété de déterminer une sorte de *phthisie*, ainsi que Stahl avait déjà pu s'en convaincre.

Le *plomb* ne guérit la *passion iliaque* et la *constipation* que parce qu'il a le fâcheux effet de les occasionner, comme l'ont remarqué *Thumberg*, *Wilson*, *Luzuriaga* et autres.

Je pourrais multiplier ces exemples, mais je craindrais d'être ennuyeux, aussi vous renverrai-je à l'*Organon* si vous voulez les lire plus en détail.

Je vous le demande, messieurs, sans le génie de *Hahnemann* qui eut la gloire de tirer de *ces guérisons* partielles une loi fixe et invariable, quel est l'homme qui aurait

pensé à coordonner et à associer ces vérités en corps de doctrine. Les matériaux existaient c'est vrai, mais fallait-il encore avoir le mérite d'élever le monument.

On se fait, en général, une très-*fausse idée* de la *loi de similitude* qui sert de règle et de mesure à l'art homœopathique lui-même; cette *fausse idée* vient de la manière dont on a *envisagé la vie,* d'où s'en est suivie une *définition* qui à juste titre a mérité la critique qui s'est attachée à elle. Vous connaissez ma manière de voir sur la *réaction*, je ne puis donc accorder aux médicaments la faculté d'agir de concert avec *la nature* ou *la force médicatrice*, puisque je vous ai prouvé qu'elle n'existait pas; comment alors comprendre *la loi des semblables*?

D'abord, messieurs, ne vous paraît-il pas étrange que pour guérir une *maladie*, il faille en donner ou en ajouter une *semblable,* remarquez que je dis *semblable* et non égale ou *identique.* Le *semblable* a un degré de moins qu'*égal.* Ainsi, tandis que sont dites *semblables* deux choses qui se rapprochent par certains points de comparaison — sont dites *égales* au contraire, lorsque ces points de comparaison sont *identiques.* Les *points de comparaison* d'une maladie *médicamenteuse* avec une maladie *naturelle*, doivent donc consister dans les *propriétés et les phénomènes respectifs* par lesquels ces *maladies se manifestent* à nous.

Hahnemann dit: Organon, § 26. « Une affection dynamique dans l'organisme vivant, est éteinte d'une manière durable par une plus forte, lorsque celle-ci, sans être *de même espèce qu'elle*, lui *ressemble beaucoup* quant à la manière dont elle *se manifeste.* » Aussi, Hahnemann exige-t-il que tout médicament employé sur l'homme sain ou bien portant ait la faculté de produire une *maladie artificielle*, non pas identique à la maladie naturelle actuellement existante, mais seulement d'arriver à *une analogie,* à *une ressemblance* la plus parfaite possible.

L'esprit, en effet, se refuse à voir l'organisme aux prises avec deux affections *identiques*. L'apparence paradoxale qu'on veut trouver dans nos principes, ne tient qu'à la confusion que font beaucoup de personnes de ces deux mots : *similitude* et *identique*. — Comprenez-vous que l'on puisse, par exemple, combattre dans l'organisme une *contusion* par *une contusion*, une *fracture* par une *fracture*, une *indigestion* par un *repas copieux*, etc., etc.

L'*homœopathie* n'a jamais prétendu guérir par les *identiques*, l'*isopathie* elle-même ne peut-être accusée de faire de la médecine *identique*, par la préparation qu'elle fait subir aux substances et qui change complètement leur nature.

L'*inoculation*, voilà en effet de *l'identité*, tandis que la *vaccination*, fait isolé des vérités *isopathiques*, repose sur *la loi d'analogie* ou de *similitude la plus rapprochée.*

Comment entendre cette *loi de similitude ?* Permettez-moi alors de vous faire une comparaison qui, je l'espère, vous fera saisir ma pensée.—Un individu fait une *longue course*; à bout d'haleine, il se voit obligé de recourir à un moyen qui à coup sûr le délivrera de sa fatigue, *c'est le repos*, mais *non un repos* prolongé au-delà du temps qu'il faut à la réintégration de ses forces. Les facétieux ne manqueraient pas de dire que pour répondre et satisfaire à la *loi des semblables*, il devrait se fatiguer davantage.

Eh bien ! cet homme, en prenant *du repos*, se soumettra à un état physiologique, *le même* qui, s'il était prolongé plus que ne le veut son organisme, amènerait a peu près les *mêmes symptômes* que ceux qui ont été provoqués par *l'exercice*.

Tous, messieurs, nous avons ressenti ces phénomènes. Ceux qui en douteraient, pourront s'il leur plaît, renouveler l'expérience et vérifier ce que j'avance, en laissant dans *l'inaction* pendant un certain temps leurs organes de

la vie de relation. Le *repos* comme *l'exercice* a donc ses abus qui se traduisent à peu près de la même manière (vertiges, faiblesse, courbature, etc.).

Et le seul moyen que cet individu ait en sa possession pour se prémunir, dans un temps donné, contre toute fatigue de cette nature, c'est de prendre tous les jours un exercice tel, qu'il pourra arriver dans un temps plus ou moins long, à essuyer les plus grandes et les plus longues fatigues, ce n'est pas autre chose que de la prophylaxie. C'est le même but que nous nous proposons, en voulant soumettre nos malades à un traitement prophylactique, c'est de les mettre à l'abri des maladies à venir — espèce de gymnastique médicamenteuse propre à les préserver de toute influence morbique.

On a pour habitude, messieurs, de citer en faveur de la *loi des semblables*, un *fait* qui, loin de la justifier, ne ferait que l'accabler, si nous ne venions rectifier ces égarements de l'esprit. Vous vous *brûlez*, nous dit-on, *approchez* de nouveau la *partie lésée du foyer incandescent*, et vous serez guéri. Guéri, non! je nie le fait. Soulagé! c'est possible. Que se passe-t-il? A une *impression très-forte*, subite, instantanée à laquelle ne s'attendait pas celui qui a été victime de l'accident, en *succède une autre* plus lente, plus continue, qui sans être très-agréable, *impressionne moins fortement le cerveau* et *l'habitue à la souffrance*, (c'est, messieurs, la loi de l'habitude).

Cela est si vrai que le *même fait* se reproduit pour la *congélation: cause différente, effets de même.* Vous pouvez obtenir avec le froid, appliqué sur telle ou telle partie du corps, des changements qui équivaudraient à une brûlure du premier, deuxième ou troisième degré; quel enseignement pour nous?

Ceci revient à dire que nous guérissons, non en *ajoutant*

ou en *produisant* une maladie *identique* à celle qui existe, mais en mettant l'organisme, *physiologiquement parlant*, dans un état qui, s'il avait agi *primitivement* sur l'organisme, aurait développé des phénomènes *semblables* ou *analogues;* ou au point de *vue pathologique*, en adressant des médicaments qui à *l'état sain* ou *avant l'invasion* de la maladie, auraient produit des phénomènes *semblables ou analogues* à ceux que nous sommes appelés à guérir. Agir ainsi, c'est reconnaître la *loi d'équilibre* ou *d'harmonie* pour guide. En conséquence, tout débat un peu sérieux sur *la loi des contraires et des semblables*, me paraît actuellement sans objet. Il ne s'agit plus de proscrire l'une au profit de l'autre, mais de les harmoniser et de les assimiler. Car, le repos est *le contraire* du mouvement, le froid *le contraire* du chaud et cependant, ce sont autant de causes qui quoique paraissant antagonistes, peuvent produire dans l'organisme des *phénomènes semblables*.

Pour vous prouver, messieurs, combien *Hahnemann* était peu partisan de la médecine dite *identique* ou *isopathique*, car, pour lui, ces deux termes étaient synonymes, je vais vous citer les passages suivants dans lesquels il dit : (P. 102 et 103. Introduction à l'Organon.)

« Si le *chaud* et le *froid* sont utiles dans certaines affections du corps, telles que les *congélations* et les *brûlures*, ils ne le sont qu'en raison de leur *degré*, de même aussi, que c'est seulement lorsqu'ils arrivent à un degré *extrême* qu'ils portent *atteinte* à la santé du corps.

« Ceci bien établi, nous trouvons, ajoute-t-il, que dans les exemples tirés de la pratique domestique, ce n'est pas l'application prolongée du *degré* de froid auquel le membre a été gelé qui le rétablit *isopathiquement*, puisque, loin de là, il y éteindrait la vie sans ressource, mais celle d'un froid rapproché seulement de celui-là *(homœopathiquement)*, et ramené peu à peu jusqu'à une température sup-

portable. Ainsi, la choucroûte *glacée* qu'on applique, dans un appartement, sur un membre *congelé,* ne tarde pas à se *dégeler,* à prendre par *degrés* la température de la chambre, et à guérir ainsi le membre d'une manière physiquement *homœopathique*. De même, une *brûlure* faite à la main par de l'eau *bouillante* ne guérit pas par la réapplication de cette eau bouillante, mais seulement par l'*action d'une chaleur* un peu *moins vive*, par l'immersion du membre dans un liquide échauffé à 60°, dont la température *baisse* à chaque minute, jusqu'à ce qu'elle soit retombée à celle de la chambre. De même aussi, pour donner un autre exemple d'action physique, la *douleur* et la *tuméfaction* causées par *un coup* reçu au front diminuent *homœopathiquement* lorsqu'on appuie le *pouce* sur la partie, d'abord avec vigueur et ensuite avec une force toujours *décroissante,* tandis qu'un coup semblable à celui qui les a déterminées, loin de les apaiser, ne ferait qu'*accroître isopathiquement* le mal. »

Selon lui, toute *puissance* agit sur la vie; tout médicament peut désaccorder plus ou moins la force vitale et produire dans l'homme un certain changement qui sera en rapport avec la substance employée et le sujet à qui on l'aura administré. Ce qui veut dire qu'il ne faut pas plus juger *d'un moyen* par sa chaleur, sa couleur que par son odeur et son aspect extérieur :

Le *chaud*, le *froid,* le *sec* et l'*humide* n'ont pas seulement pour caractères, l'*élévation* ou l'*abaissement de température,* non plus que les qualités de *sécheresse* ou d'*humidité.* Ce sont là autant d'*effets* qui résultent de certaines forces ou propriétés intimes, lesquelles impressionnent le *dynamisme vital* ou l'*organisme* en bien ou en mal.

Le *froid* n'est qu'un *degré* plus ou moins *négatif de la chaleur,* comme l'*ombre* n'est que l'*absence plus ou moins complète de la lumière,* comme le *silence* n'est qu'un *état de*

*l'air* plus ou moins *en repos,* car la *chaleur* pénètre *tout,* car l'*air* vibre *continuellement,* etc.

Ces modes antagonistes qui paraissent contraires à première vue, ne doivent donc en réalité représenter que des degrés plus ou moins éloignés d'une même échelle. Pour nous, homœopathes, qui jugeons des *médicaments* par leurs *effets* sur l'homme *sain* ou *malade,* froid et chaleur, couleur, odeur et saveur sont donc des termes sans valeur.

Je suis encore à me demander sur quoi l'ancienne médecine s'est basée pour établir le *principe des contraires* (contraria contrariis curantur) ; quel est le contraire, par exemple, d'une fièvre, d'une névralgie, d'une affection cutanée, d'une pneumonie, d'une typhoïde ou du choléra? Ce *principe est évidemment faux.* S'il est possible d'établir des ressemblances ou des différences entre les symptômes d'une maladie et ceux d'un médicament, *on n'y verra jamais de symptômes opposés ;* la vieille proposition *contraria contrariis curantur*, n'est réellement que l'expression simple, non d'un principe thérapeutique, mais du *fait thérapeuthique*, c'est *le fait curatif* par les agents médicamenteux, lequel *est nécessairement le contraire de la maladie,* mais n'implique ou ne suppose nullement qu'il procède d'une puissance ou vertu médicamenteuse contraire à la puissance morbide.

Malgré la foi la plus grande que peuvent avoir les praticiens en ce principe suranné, sciemment ou à leur insu, *ils n'en font presque jamais l'application.* Et, j'ajouterai même, que dans les cas uniques où cette application serait possible, la médication dont ils font usage procède logiquement *d'un principe diamétralement opposé* à celui auquel ils disent et croient obéir.

Voyez plutôt :

Qu'une partie irritée, devenue le siége d'une congestion sanguine, s'offre à vous sous l'aspect d'une tumeur rouge

et *chaude*, vous vous empresserez, d'après les instructions que vous aurez reçues de vos maîtres, de la couvrir d'applications *chaudes*, cataplasmes ou autres, etc. ; que vous ayez à traiter quelque organe d'une des cavités splanchniques ou les muqueuses des voies digestives, respiratoires et autres, que vous supposerez être atteints d'*inflammation*, de suite, vous recourez aux *cataplasmes chauds*, aux *fomentations chaudes*, aux lotions, aux fumigations, aux boissons *chaudes*.

C'est donc *de la chaleur* et *toujours de la chaleur* que vous opposez aux autres parties en proie elles-mêmes *à une chaleur brûlante*, et surtout avec recommandation expresse d'éviter le froid.

« *La loi des semblables*, dit M. Guyard, dans son Guide, p. 98, est tellement la loi universelle, que ce que nous appelons les *opposés* et les *contraires* eux-mêmes, au physique et au moral, ne sont que des *semblables contrastés*. La *lumière* et les *ténèbres*, le *chaud* et le *froid*, la *santé* et la *maladie*, la *vie* et la *mort*, l'électricité *positive* et l'électricité *négative*, le pôle *sud* et le pôle *nord* de l'aimant, l'*unité* et la *multiplicité*, l'*identité* et la *diversité*, le *relatif* et l'*absolu*, le *fini* et l'*infini*, l'*amour* et la *haine*, la *vérité* et l'*erreur*, le *bien* et le *mal* même, dans certains cas, qu'est-ce que tout cela? sinon le *semblable contrastant avec lui-même*, comme le *plus* contraste avec le *moins*, comme *un* contraste avec *deux*, avec *trois*, avec *mille*. »

Vous avez, messieurs, à l'école, un de vos professeurs qui est peut-être plus homœopathe que tous les homœopathes réunis, sans cependant vouloir en accepter le titre. Vous pouvez en juger par les passages suivants :

« L'expérience, disent MM. Trousseau et Pidoux, a prouvé qu'une *multitude de maladies* étaient guéries par des agents thérapeutiques qui semblent agir dans *le même*

*sens que la cause du mal* auquel on les oppose. » (Thérapeutique, t. I, p. 226.)

Et ils ajoutent à la page 21 du tome II :

« La *doctrine homœopathique* ne mérite certainement pas le ridicule que les applications thérapeutiques des homœopathes lui ont valu. Lorsque *Hahnemann* émit le principe thérapeutique *similia similibus curantur,* il prouva son dire en l'appuyant sur des faits empruntés à la pratique des médecins les plus éclairés. De toute évidence, les phlegmasies locales guérissent souvent par l'application directe des irritants qui causent une inflammation analogue, inflammation thérapeutique qui se substitue à l'inflammation primitive. »

M. Trousseau fait ce qu'il appelle du *spécificisme* en pathologie et de la *substitution* en thérapeutique, méthode dont vous pouvez juger par les indications suivantes, en attendant que je vous fasse connaître ma pensée sur cette manière de faire dans la leçon suivante :

Ce professeur, regardant l'action du calorique comme coërcitive et antiphlogistique, prescrit les compresses *d'eau chaude sur la tête dans la fièvre cérébrale,* les sachets de *sable chaud* à 40° *dans les céphalées* accompagnées de congestion sanguine, *dans l'arthrite aiguë,* sur les *reins* et le *périnée*, afin de combattre toute congestion inflammatoire. De même il ordonne, en cas de *métrorrhagie*, les injections *d'eau chaude*, et, après *avortement,* le *seigle ergoté*. Il combat le *prurit* si insupportable de la vulve chez la femme par des lotions excessivement chaudes, etc. Autant de faits, messieurs, qui déposent en faveur de la *loi des semblables*, et qui prouvent que M. *Trousseau*, au besoin, *sait recourir* aux ouvrages de *Hahnemann*. Au moins devrait-il *indiquer la source* à laquelle il puise !

Seulement qui veut trop prouver ne prouve rien ; ainsi à l'appui de son assertion à savoir, que le *calorique* est

*antiphlogistique*, il cite le pâtissier, le boulanger, et le cuisinier comme ayant la figure pâle et blême. Je vous ferai remarquer que ce n'est pas le calorique qui a produit cet état, mais bien *l'acide carbonique* que respirent ces malheureux, le sang est *désoxygéné*, de là vient leur pâleur.

Quant à ces *applications chaudes* il n'est pas possible de les préciser d'une manière fixe et invariable, attendu que *le chaud et le froid* produisant *primitivement* tous deux des effets à peu près *semblables* ou analogues, peuvent être employés très utilement *l'un et l'autre;* ce sera au médecin, suivant *le cas* qui se présentera, de savoir discerner quel moyen réussirait le mieux. Ainsi j'ai vu des malades qui, par l'application *de la chaleur* (comme névralgies, céphalées et autres) éprouvaient une telle exacerbation qu'ils auraient succombé inévitablement, tandis que le *froid* par son impression différente, quoique appelé à produire des *effets analogues*, rappelait souvent le malade à la vie.

En un mot, messieurs, nous ne devons juger de la *similitude* entre la maladie et le médicament que par *les effets* que produit chaque agent et non par ses propriétés physiques ou chimiques, c'est vous dire qu'une *affection dynamique* dans l'organisme vivant, quelle qu'elle soit, ne *sera éteinte* d'une manière durable, que lorsqu'une *autre affection* sans être de *même espèce qu'elle, lui ressemblera beaucoup, quant à la manière* dont *elle se manifestera.*

Ce que nous mettons en *similitude*, c'est d'une part l'homme *artificiellement* rendu malade par un médicament avec *le malade* que nous sommes appelés à soigner, c'est *l'effet* d'une cause connue avec *l'effet analogue* d'une cause inconnue, car ce n'est pas entre la cause *morbide* et la cause *médicamenteuse* que l'homœopathie prétend établir exclusivement un rapport, mais bien *entre leurs effets*, les causes étant différentes et peut-être même contraires.

De même que pour répondre *aux lois de l'hygiène*, tout

homme en *bonne santé*, c'est-à-dire qui a puissance d'assimiler, doit prendre des *aliments* ou substances d'une *puissance nutritive* et *assimilables*, de même pour répondre *aux lois de la thérapeutique*, tout homme *malade*, c'est-à-dire qui ne peut plus assimiler, doit prendre des *agents médicamenteux*, lesquels sont *réfractaires à l'assimilation.*

Mais de même que chaque individu a besoin d'une nourriture *spéciale individuelle* qui soit le plus *analogue* et le mieux *appropriée* à son idyosincrasie, de même chaque maladie réclame *un médicament spécial* dont les *effets ressemblent le plus* aux symptômes de cette maladie.

« C'est toujours en vertu de la *loi des semblables,* dit *Hahnemann,* qu'on traite les maux physiques et les affections morales. Ainsi avec quoi est-on dans l'usage de calmer *les nerfs olfactifs* offensés par des *odeurs désagréables?* avec *d'autres odeurs*, (mais il se garde bien de dire les *mêmes*) qui affectent le nerf d'une manière *semblable*, mais plus forte. Par quel moyen étouffe-t-on dans l'oreille compatissante des assistants, *les lamentations* du malheureux condamné au supplice des verges! par le *son glapissant* du fifre, marié au *bruit du tambour.* Par quoi couvre-t-on le *bruit éloigné du canon ennemi*, qui porterait la terreur dans l'âme du soldat? par le *retentissement de la grosse caisse.* Ni cette compassion, ni cette terreur n'auraient pu être réprimées, soit par des admonitions, soit par une distribution de brillants uniformes. De même la *tristesse* et les *regrets* s'éteignent dans l'âme à la nouvelle, fût-elle même fausse, d'un *chagrin plus vif,* survenu à une autre personne. Les *inconvénients* d'une *joie trop vive* sont prévenus par le *café*, qui lui-même *dispose l'âme aux impressions agréables.* »

De même par *les semblables* tout médicament a pour but de s'opposer à la libre évolution de la maladie et d'en déterminer l'arrêt, l'annihilation, en développant des phéno-

mènes médicamenteux dont *l'action nous est connue* et qui venant *interrompre la série des phénomènes morbides opposent une barrière à leur envahissement* en *s'emparant des parties saines de l'organisme*, parties que la maladie n'a pas encore visitées. N'est-il pas plus rationnel je vous le demande, messieurs, d'opposer ainsi un médicament à une maladie, puisqu'en général les forces ne peuvent être modifiées que par d'autres forces de nature semblable, plutôt que de voir dans le médicament quelque chose d'immatériel, un je ne sais quoi qui vient en aide au principe vital, intelligent, distinct du corps ou à une âme douée de libre arbitre. Du reste, je vous ai dit ce que nous devons penser de ces monades intelligentes et voulantes, je n'y reviendrai donc pas.

Nous verrons dans la prochaine séance ce que l'on doit entendre par une guérison homœopathique, et comment elle s'opère.

# DIX-NEUVIÈME LEÇON.

## COMMENT ON DOIT COMPRENDRE UNE GUÉRISON HOMŒOPATHIQUE.

### QUE DOIT-ON ENTENDRE PAR LOI DE SPÉCIFICITÉ ?

---

Messieurs,

Nous avons aujourd'hui à nous demander comment s'opère une guérison homœopathique et comment on doit l'expliquer ?

Quand, dans mes leçons précédentes, je vous ai montré sur quelles subtilités s'appuyaient les écoles rivales *vitalistes, spiritualistes* et autres, pour donner une définition passable de la vie, vous avez vu qu'il répugnait à notre raison d'accepter des hypothèses qui n'avaient été conçues que dans un but tout à fait spéculatif.

Vous vous rappelez que nous avons recouru aux *atomes élémentaires*, aux *molécules organiques*, à la *matière pure*, en un mot, pour nous rendre compte des phénomènes qui se passaient sous nos yeux. Vous vous rappelez encore que nous avons considéré la *vie humaine* comme formant un grand tout homogène et indécomposable, une *unité* enfin, chaque fonction n'étant pour nous qu'une des manières

d'être de cette *unité vitale* et n'isolant les différentes fonctions vitales les unes des autres que pour faciliter l'étude. Nous avons vu que tous les êtres, que tous les corps de la nature présentaient une certaine *force* ou *puissance* à laquelle nous avons donné le nom de *dynamisme*, lequel se traduisait par des *propriétés* ou *manifestations* différentes, manifestations qui dépendent des *éléments si divers* qui constituent *la matière*.

En effet, messieurs, quelle que soit *la cause* qui engendre une maladie, elle n'agit que parce que son *substratum matériel* est doué d'une certaine *force*, d'une certaine *propriété* dont on ne connaît que les manifestations ou les effets : dans une infection syphilitique, sans *le pus* qui recèle le miasme comprendrait-on l'infection, ainsi des autres maladies. De même les modifications que les *agents thérapeutiques* impriment à l'être vivant dérivent de la *puissance* qu'ils recèlent et qui fait leur individualité. *Tout médicament*, sous quelque forme qu'on le donne, depuis l'olfaction jusqu'aux doses les plus massives, n'agit donc que parce que les *forces thérapeutiques* qu'il recèle se développent par voie d'impression, c'est-à-dire au contact immédiat, et amènent des *modifications* qui varient selon la *substance* employée et suivant *le sujet* auquel on l'administre.

Donc sans la *matière* qui est, si l'on veut, l'enveloppe et le conducteur des *puissances morbides et curatives*, nous ne comprendrions pas mieux la *guérison* que nous ne comprendrions la *maladie*.

La *masse organique* ne fait autre chose que reproduire en grand ce que *chaque molécule similaire à elle* ressent en *petit* ou en particulier.

Ces considérations d'une haute portée ne peuvent être revoquées en doute puisque c'est la base de *l'anatomie pathologique* envisagée d'une manière beaucoup plus vaste,

beaucoup plus large, beaucoup plus étendue, et que c'est cette dernière qui fait la base de l'enseignement officiel.

Ces considérations sont en outre d'une très-grande importance pour faire comprendre à ceux qui veulent *modifier* l'organisme soit d'une manière générale soit d'une manière locale, que c'est *l'action moléculaire* en thérapeutique qu'on doit rechercher. C'est pourquoi un médicament aura d'autant plus de *puissance curative*, qu'il jouira d'une expansion plus considérable et que ses molécules composantes seront plus mobiles, plus diffusibles et par conséquent plus facilement absorbables.

Du moment où nous reconnaissons que *l'homme* quoique composé d'éléments divers est *un*, c'est-à-dire que la *force* ou *dynamie* qui l'anime est la même pour tous les atômes organiques qui font partie intégrante du tout, nous sommes obligés de reconnaître, en raison de *l'analogie* très grande qui existe entre la maladie d'une part et le médicament d'autre part, que les effets ou phénomènes produits soit par une *cause morbide*, soit par une *cause médicamenteuse*, ne *seront pas différents* les uns des autres, en un mot que l'action morbide ou médicamenteuse doit se comporter de la même manière sur l'homme.

S'il en est ainsi, vous reconnaîtrez bien avec moi qu'il faut une *disposition particulière du corps* pour que des phénomènes *pathologiques* ou *pathogénétiques* puissent prendre naissance, c'est-à-dire que si le *principe morbide* pour se développer a dû trouver l'organisme dans des conditions déterminées d'avance, le *médicament* pour produire des effets *analogues* ou *semblables* doit nécessairement être pris dans les mêmes conditions de temps, d'âge, de tempérament etc., d'où il suit que quand *certaines parties de l'organisme* sont sous la dépendance d'un *principe morbide*, les mêmes parties ne peuvent pas être envahies par un *médicament* dont les effets sur l'homme *sain* nous sont connus

pour être *semblables* et vice versâ, et ils ne seront *semblables* qu'à la condition de se développer sur *le même terrain.*

Donc quand *une* ou *plusieurs* parties de l'organisme sont sous la puissance d'un *principe morbide* et que vous donnez *un médicament*, ne vous attendez pas à le voir reproduire des symptômes *semblables ou analogues à ceux de la maladie*, puisqu'au moment où il est lancé dans l'organisme il le trouve dans des conditions *différentes* c'est-à-dire autres que celles qui existaient au moment de l'expérimentation pure, et peut-être même produit-il comme symptômes le *contraire* de ce qu'il avait produit précédemment dans une organisation *saine*, en raison du *changement* apporté dans *l'état du corps.*

C'est une *force médicamenteuse* qui est non pas liée, mais *opposée* à une *force morbide*. Ces *deux forces* ne se déploieront, l'une et l'autre, qu'à la condition de trouver constamment le terrain libre.

Mais deux puissances *morbides* et *médicamenteuses* ne peuvent envahir *simultanément* les *mêmes points* de l'organisme, c'est pourquoi l'*observation clinique*, pour constater les effets *purs*, directs d'un médicament *ne signifie rien*, car, en face des *complications* qui peuvent surgir, des *changements imprévus* qui arrivent à toute heure de la journée, où irez-vous démêler vos *phénomènes médicamenteux*? La raison nous indique donc que pour connaître les *propriétés d'un corps*, il faut étudier ce *corps en lui-même*, sans mélange d'aucun autre élément susceptible d'altérer le résultat.

Ceci nous explique comment *l'organisme*, une fois qu'il est sous la *puissance d'un médicament*, peut être *préservé* de certaines épidémies. La *maladie* ne peut avoir prise que sur *les parties* qui n'auront pas été envahies ou protégées par le *médicament*. Ainsi tout *médicament* donné dans un cas morbide *ne se développe jamais au dépens des parties qui*

*sont le siége de la maladie*, mais bien *aux dépens des parties respectées par la maladie,* à moins qu'on le donne à une *dose* qui étouffe la *manifestation morbide* aussi bien que la *manifestation vitale*; alors ce n'est plus ni traiter, ni guérir, c'est tuer, assommer ses malades, c'est ce que fait souvent l'ancienne médecine. Mais autrement, considérez la *maladie* comme un élément étranger, et le *médicament* comme un autre élément également étranger.

Toutes les *maladies*, je vous l'ai déjà dit, soit *internes*, soit *externes* sont *dynamiques* et par conséquent *organiques*; elles sont *lésions*, *altérations* et affections tout à la fois, il en est de même des *médicaments.*

Ainsi qu'une *influence morbifique* vienne à agir sur l'organisme, son *action* sera d'autant plus *meurtrière*, qu'elle sera plus *générale* et qu'elle trouvera *peu de vitalité,* au point de pouvoir l'étouffer entièrement. Ce danger ne peut être écarté qu'en adressant un *agent thérapeutique* dont l'*action curative* sera d'autant plus *certaine* et d'autant plus *appréciable* que, d'une part, *sa similitude* sera bien reconnue (nous entendons par là, bien entendu, les effets pathogénétiques sur l'homme sain), et d'autre part que l'état *d'affaiblissement* sera moins marqué, parce qu'alors les *phénomènes médicamenteux* envahiront ce qui *reste de vitalité*, *arrêteront la maladie dans sa marche*, et comme leur *action* est connue et déterminée d'avance, nous savons que ces *effets* ne seront que momentanés. Vous pouvez donc affirmer qu'une *maladie* est anéantie toutes les fois que le *stimulus* ou la *force médicamenteuse* l'emporte sur elle ou que, sans l'emporter, le médicament lui *oppose une résistance* telle, qu'elle ne peut étendre plus loin ses ravages. Ce qui fait que quand deux *maladies semblables* se rencontrent dans l'organisme, la plus *faible* est toujours anéantie par la plus *forte*, parce que celle-ci à cause de sa *ressemblance d'action* s'adresse de préférence *aux mêmes parties* de l'organisme,

alors *la plus faible s'éteint* ne trouvant plus à *exercer son activité.*

L'idée de *force* ou de *puissance* ne s'attache pas seulement ici aux *manifestations* que peuvent produire une *maladie* ou un *médicament,* mais bien aux *puissances occultes latentes* de l'un ou de l'autre, desquelles dépendent *l'accroissement* apparent d'une maladie, ou bien son effacement du moment où la *puissance médicamenteuse* peut reprendre la prépondérance.

De cette manière seulement, nous arrivons à concevoir que les *effets médicamenteux* et *morbides* peuvent se *neutraliser,* mis en présence les uns des autres.

Donc, tout peut se résumer par un double fait : *ressemblance* et *opposition* ou *contrariété;* la *ressemblance* provenant de l'action *primitive* du *médicament* et du *miasme morbide* sur l'organisme, et *l'opposition* ou *contrariété* exprimant une *action secondaire* ou *antagoniste,* c'est-à-dire que les *médicaments* appelés à contrarier la maladie doivent, pour atteindre leur but, avoir une *puissance* proportionnelle à celle des symptômes morbides; je me sers à dessein du mot *puissance* pour vous faire voir que pour moi, l'action curative des médicaments ne dépend pas évidemment du plus ou moins de volume des doses médicatrices employées. Non, messieurs, la *force* des corps n'est pas toujours en raison *directe* de leur état plus ou moins *massif* et plus ou moins *compact,* vous en trouverez l'évidence la plus frappante dans les fluides impondérables; est-il besoin de vous rappeler la force d'expansion dont sont douées certaines substances, comme l'assa-fœtida, l'éther, le chloroforme, l'ammoniaque, le musc, le camphre, etc.

Qui de nous, comme je vous l'ai déjà dit, oserait affirmer que dans un temps ou dans l'autre, les sciences *physiques* et *chimiques* n'auront pas perfectionné leurs *moyens d'analyse*, de manière à reconnaître dans nos *doses* homœo-

pathiques les plus élevées, la présence *réelle et matérielle* de l'agent médicamenteux employé. Toujours est-il que vous admettrez bien avec moi qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre *l'organisme* d'une part, dont les effets sensibles se révèlent de mille manières, et une *analyse chimique* qui ne donne qu'une image infidèle et incomplète de la présence d'un médicament.

De là, la *nécessité* pour nous, d'*expérimenter tous les médicaments* les uns après les autres, de connaître parfaitement les symptômes qu'ils sont propres à développer, afin d'avoir à notre disposition un ou plusieurs *agents médicamenteux* qui puissent répondre aux *symptômes morbides*, si variés eux-mêmes, et redresser notre organisme en *contrariant* ou *neutralisant* les effets *morbides* par des effets *médicamenteux*.

Ainsi, tout *agent thérapeuthique*, qu'il soit appliqué à l'*extérieur* ou administré *intérieurement*, qu'il soit adressé *primitivement à un organe* ou à un *appareil organique*, ou mieux encore, à tout l'ensemble de l'organisme, son *action* s'étendra suivant ses *propriétés essentielles*, et on reconnaîtra qu'un *médicament homœopathique* a fait disparaître une *lésion organique* ou en a arrêté la *marche*, au pouvoir qu'il a de faire *taire* les symptômes *morbides* accusateurs, et de permettre à la partie *lésée*, dans un temps donné, de revenir à l'état normal par le *renouvellement continuel, successif* et *nécessaire* des *atomes organiques indispensables à l'acte vital*.

De même que vous avez reconnu, avec moi, qu'il fallait une *prédisposition* particulière du corps et l'action d'une *cause déterminante* pour qu'une *maladie* puisse prendre naissance; de même, vous reconnaîtrez bien encore que si nous arrivons à empêcher les *causes morbifiques* d'agir sur le corps, c'est conserver à l'organisme son *intégrité*, puisque nous l'avons soustrait aux *influences* qui au-

raient pu ébranler la *santé* et éveiller au sein de l'économie une *disposition morbide quelconque.* Agir ainsi, messieurs, c'est faire de la *prophylaxie* ou de la *médecine préventive,* et ce ne sera toujours qu'en vertu du *principe de similitude,* que vous devrez employer les *médicaments prophylactiques*, l'expérimentation pure vous ayant révélé leurs propriétés. Eh bien, messieurs, c'est encore et toujours en se conformant à la grande loi de la *prophylaxie* ou de *similitude* qu'il nous est permis de guérir en attaquant la *disposition elle-même.*

En effet, qu'arrive-t-il quand une *maladie* s'est déclarée, que la *cause morbifique* se soit fait sentir sur une ou plusieurs parties de l'organisme ? Il arrive que la *maladie,* produit de la *prédisposition* et de la *cause morbifique,* durera alors aussi longtemps qu'il y aura *prédisposition,* même après que la *cause* a cessé d'agir. Le moyen d'enrayer les envahissements de cette *cause morbifique,* c'est d'opposer une *cause pathogénétique* ou *médicamenteuse* en introduisant dans l'organisme un agent *simile* qui, devant être en *rapport étroit* avec la *disposition ellè-même,* enlèvera aux organes ou aux systèmes toute *prédisposition,* et par conséquent toute condition de progrès.

C'est alors et seulement alors, que vous verrez *la vitalité* reprendre en même temps, et peu à peu, ses conditions premières.

Toutes les doctrines, il est vrai, ont combattu jusqu'ici *le mal par le mal;* mais, de même que tous les *aliments* ne peuvent convenir indistinctement à tous les hommes, *chaque individu* ayant besoin d'une nourriture *spéciale* et *appropriée à son idiosyncrasie;* de même, toutes les *maladies* ne peuvent être guéries par les *médicaments* quels qu'ils soient, *chaque maladie* ayant besoin d'*un médicament* qui soit le plus *en rapport* avec elle, c'est-à-dire avec celui dont les *effets ressemblent* le plus aux *symptômes morbides.*

Cette pensée, je ne saurais la reproduire sous trop de formes différentes, car, tout le secret de la médecine réside dans cette manière d'interpréter et de concevoir les guérisons. Plus on approfondit ces vérités que je viens de vous développer, et plus on a d'ardeur pour s'engager dans la voie que je viens de vous tracer.

Ainsi, d'où vient que nous ne réussissions pas toujours à détourner la *maladie?* de ce que nous n'avons, ni ne pouvons avoir une *connaissance suffisante* des *dispositions individuelles* et des *semblables qui leur correspondent.*

La *vaccine,* par exemple, qui peut être regardée comme le meilleur *préservatif* ou *prophylactique,* perdrait ce titre, s'il fallait lui assigner cette propriété d'une manière *absolue,* car, elle est loin de *préserver* tout le monde en tout temps et pendant toute la vie.

Aussi, messieurs, le médecin ne guérit-il pas la *maladie,* si par *guérison* on entend la *neutralisation instantanée* de la *cause morbide* ou la *restitution subite et naturelle* d'une ou plusieurs parties plus ou moins altérées et endommagées.

En effet, je ne peux pas faire qu'un *fleuve* ne soit pas *débordé, si déjà il l'est.* Tout ce que je puis faire, c'est d'opposer des *moyens* qui, pour le fleuve, représenteront des digues qui l'empêcheront de s'étendre et d'envahir davantage.

Du reste, messieurs, il ne faut pas se le dissimuler, les *secours* que nous avons à porter peuvent être plus ou moins prompts, plus ou moins efficaces suivant les *lésions* qui se présentent, le *siége* qu'elles occupent, suivant leur *importance,* leurs *complications,* etc. Ainsi, une *hémorragie externe* offrant plus de prise aux *moyens mécaniques* courra la chance d'être arrêtée beaucoup *plus vite* qu'une *hémorragie interne* où, pour ainsi dire, on est obligé d'employer des moyens indirects, et qui n'offrent pas toujours le degré de certitude désirable. Le médecin doit donc tout

faire, en un mot, pour mettre l'organisation dans les conditions où la guérison peut s'effectuer. Car, si l'*énergie vitale* est nécessaire pour constituer un organisme sain, elle n'est d'*aucune valeur* pour s'*opposer aux progrès* d'une maladie et *repousser* ses attaques. Aux *agents thérapeutiques seuls,* revient le droit de remplir cette tâche. Et, comme l'observation nous prouve qu'ils ne guérissent que par *voie de similitude* , c'est une obligation pour nous d'établir *un rapport* le plus *harmonique* possible entre eux et les *symptômes morbides,* prenant en considération, quand la chose est possible, les *causes occasionnelles* qui les ont engendrés.

De ce que nous proclamons *la loi homœopathique,* faut-il conclure de là, à l'inutilité et au danger de la médecine usuelle? Si l'on considère le résultat en général, oui, trois fois oui, la médecine telle que la pratiquent la généralité des médecins, telle qu'on l'enseigne dans nos écoles est au moins inutile, quand elle ne fait succomber ceux qui se livrent à elle, qu'elle ne leur lègue pas des maux chroniques. Mais, est-ce à dire, messieurs, qu'on n'ait *jamais guéri* avant nous, surtout si l'on considère ce résultat, eu égard à chaque cas morbide pris isolément? soutenir une pareille thèse serait *absurde,* et moi moins que tout autre, j'aurais le droit de soutenir une pareille hérésie comme petit-fils et fils de médecin, mais ce dont on ne s'est jamais rendu compte, c'est *du mode de guérison;* on agissait en aveugles, et cependant, soyez convaincu que toute guérison, sciemment ou non, ne s'est opérée qu'en vertu de *la loi homœopathique,* et ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'ancienne médecine guérit d'autant plus sûrement, qu'elle n'a recours qu'à de *faibles doses* sans trop les répéter.

Ainsi, c'est le *Dr Burdin*, médecin de l'hôpital militaire du Roule, qui guérit les *fièvres intermittentes d'Afrique,* avec *un centième de grain d'acide arsenieux.*

Ainsi, c'est l'*ipecacuanha* employé par *MM. Trousseau et Pidoux*, dans les *diarrhées*, contre des *vomissements opiniâtres* et dans la *cholérine*.

C'est la *belladone* administrée comme préservatif de la *scarlatine* lisse de Sydenham, (Annuaire de Thérapeutique de M. Bouchardat). C'est le *quinquina* contre certaines espèces de fièvres périodiques.

Ce sont des *vomissements spasmodiques* combattus par *M. Padioleau*, avec *quatre gouttes de teinture de noix vomique* dans 100 grammes d'eau, (Abeille médicale de janvier 1853). C'est le *virus vaccin* pour la variole.

C'est la *méningite avec coma* et *constipation*, combattue par *MM. Rilliet et Barthez*, avec *l'opium*, (Traité cliniq. des mal. des Enf.).

C'est le *suc de Thuia occidentalis* employé comme le remède le plus efficace contre les *condylômes* et *excroissances vénériennes*, rebelles même au mercure et à l'excision. C'est le *mercure* pour la *syphilis primitive.*

C'est *l'aconit* contre la *fièvre*, et *l'arnica* contre les *coups*, les *chutes*, etc., etc.

Ce dernier médicament, oublié un moment comme tant d'autres, doit encore à *l'homœopathie* d'être aujourd'hui mis en usage. C'est elle qui, outre les symptômes propres que développe *l'arnica*, a reconnu qu'il était surtout indiqué dans tout état pathologique qui reconnaît pour cause une violence extérieure, comme *plaies*, *blessures*, *contusions*, et par analogie, elle le donna dans les *fissures*, les *excoriations*, et chez les femmes en couche pour combattre les *meurtrissures* des parties externes de la génération.

C'est la poudre *de Dower* employée tout dernièrement *contre les sueurs* des phthisiques, et ici, je ne puis résister au désir de vous faire connaître les réflexions que contiennent les Arch. belges de méd. milit.

..... La prescription de la *poudre de Dower* dans le cas en question, est une innovation des plus utiles et des plus heureuses. Nous disons innovation, parce que nous ne nous rappelons pas avoir vu dans les recueils qu'on ait reconnu à la *poudre de Dower* la qualité que nous parlons. Et certes, si l'expérience ou peut-être le hasard n'eût attiré l'attention sur elle, on n'aurait pas songé à administrer *contre les sueurs* une substance qui est elle-même considérée comme *sudorifique*.

Voici comment *M. Lacoste* lui a découvert cette propriété : « C'était en 1842, un jour il employait la *poudre de Dower* dans le but de provoquer la *transpiration* chez un soldat atteint de rhumatisme, celui-ci était couché à côté d'un malheureux miné par la phthisie pulmonaire, et en proie à *des sueurs colliquatives abondantes*, qu'on n'était pas encore parvenu à arrêter. *M. Lacoste* imagina d'opposer à ce symptôme rebelle *un moyen homœopathique*, et il prescrivit également la *poudre de Dower*. L'*effet dépassa l'attente*, et les *sueurs furent supprimées du premier coup*. Cette expérience, ajoute l'auteur de l'article, si promptement couronnée d'un succès presque inespéré, fut répétée sur d'autres malades, et chaque fois elle réussit; aujourd'hui elle repose sur une nombreuse série d'observations, faites depuis 18 ans, et qui viennent d'être confirmées sous nos yeux par celles qui ont inspiré notre article. »

Ainsi d'une foule de médicaments qui, aujourd'hui, sont donnés sous la désignation de *granules* et contiennent à peine un *milligramme de médicament*. Donc, vous le voyez, messieurs, l'ancienne médecine fait de nos *globules* ou *granules* ce qu'elle a fait de notre *principe des semblables*, de la *substitution*. Et tous ses emprunts, elle ne craint pas de les décorer de *méthode substitutive*, nous y reviendrons tout à l'heure.

Je n'insisterai pas plus longtemps sur le mécanisme des

guérisons. Maintenant que vous êtes fixés sur l'opinion de certains médecins, qui les attribuent à une *surexcitation* de la *force vitale*, qu'ils traduisent par ce fameux mot *réaction*, comme dernier conseil, je vous dirai : contentez-vous de bien reconnaître que *tout médicament*, quelle que soit *sa dose*, pourvu cependant qu'il ne dépasse pas certaines limites, quand même il ne serait pas soumis à nos préparations officinales et mécaniques, peut être *dynamisé*, fluidifié pour ainsi dire, par les différents liquides du corps qui sont continuellement en mouvement.

Messieurs, tant de médecins confondent la *loi de similitude* avec la *loi de spécificité* que nous ne pouvons passer sous silence une question de cette importance.

Pour moi, la *loi de spécificité*, n'existe pas, à moins que l'on prenne pour *spécifiques* tous les médicaments qui répondent le mieux aux *états morbides* qui s'offrent à nous. Dans ce cas, c'est la *loi de similitude* qu'il faut invoquer et non celle de *spécificité* que certains thérapeutistes expriment par la *loi de substitution.*

Hahnemann, le premier, attribuait dans les premières années, aux remèdes *spécifiques* le même sens qu'il donna plus tard, en 1808, aux remèdes *homœopathiques*. Il aurait même conservé l'expression de *spécifique*, si l'ancienne école n'eût voulu donner à ce mot une *interprétation* qu'il n'était pas dans la pensée de *Hahnemann* de lui assigner.

En effet, pour les médecins de l'ancienne école, partisans de la doctrine de la *spécificité*, toutes les maladies *spécifiques sont permanentes*, c'est-à-dire qu'elles ont un caractère *déterminé invariable*, dont les manifestations, quoique très-diverses, ne modifient en rien la *spécificité des médicaments* appelés à les combattre. Ainsi, d'après leurs vues, ils regarderont comme *spécifiques*, le *mercure* dans la *syphilis*, le *quinquina* dans la *fièvre intermittente*, — le *soufre*

dans la *gale*, — l'*iode* et *l'huile de foie de morue* dans la scrofule, etc.

La différence qu'il y a entre l'*ancienne médecine* et la *nouvelle,* c'est que la *première généralise* ses maladies et ses moyens spécifiques, tandis que la *deuxième,* subordonnant le particulier au général, *particularise* et *individualise,* envisageant *chaque cas particulier* dans sa *nature propre* et d'après son *caractère* et sa *forme.*

*Hahnemann* nie donc qu'il y ait un remède absolument *spécifique* contre telle ou telle maladie, à moins qu'on entende par *spécifiques,* comme je vous le disais plus haut, ceux qui s'appliquent non-seulement au genre ou à l'espèce de maladie, mais bien à *chaque cas isolé*, suivant les particularités qui le caractérisent.

Ainsi le médicament que nous donnons dans la période d'*invasion* sera différent de celui que nous donnons dans *les autres*, et vous-mêmes vous oublierez en face de certaine forme morbide que vous êtes partisan de la *spécificité* pour hésiter entre tel ou tel agent dans un cas pathologique donné; et en supposant que vous auriez cru donner un *spécifique*, loin de vous en tenir là, force vous sera bientôt de recourir à *d'autres substances médicamenteuses.*

Si par *spécifiques* on entend, au contraire, des *spécifiques de symptômes* et non de maladies comme le veut M. Trousseau, ce ne sont plus des *spécifiques*, attendu que *tel symptôme* se présentant, vous aurez à choisir pour couvrir *tels ou tels symptômes* entre *plusieurs agents thérapeutiques.* Ainsi le *quinquina* dont je vous parlais tout à l'heure et que vous adressez comme le *spécifique exclusif de la périodicité*, restera souvent sans action et serait mieux remplacé par l'*arsenic*. la *chamomille,* le *nux* ou autres agents médicamenteux.

De même l'*aconit* que l'on regarde au même titre que vous regardez la saignée, comme le *spécifique exclusif* de

l'excitation de la circulation artérielle et que l'on donne pour combattre la *période dite inflammatoire*, aussi bien dans une pneumonie que dans une variole, n'est pas un médicament *spécifique* exclusif dans l'acception du mot, attendu que sur la même ligne et toujours à peu près, se présentent l'*arnica*, la *belladone*, la *pulsatile*, la *bryone*, etc.

Ceci vous prouve une chose. Messieurs, c'est que nous *devons connaître parfaitement la maladie* que nous sommes appelés à traiter et non moins les *propriétés curatives du médicament* que nous voudrons employer.

Ce ne sera plus seulement chaque espèce morbide que nous devrons étudier, mais bien *chaque cas morbide en particulier,* précisant avec le plus grand soin les *causes* occasionelles et les *symptômes*, tenant également compte des différences que le sexe, l'âge, le tempérament, le genre de vie, les habitudes et les professions impriment aux maladies, car, en raison de ces *différences variera le traitement.*

De même pour les *agents thérapeutiques*, nous ne devons plus nous contenter des propriétés générales, mais c'est avec la plus grande rigueur, que nous devons déterminer les propriétés *individuelles*, en expérimentant sur des sujets en santé les *agents médicamenteux* dont l'*action spécifique* devra correspondre à une maladie *analogue.*

C'est ainsi qu'*Hahnemann* regardait comme *spécifiques* l'*ipécacuanha* et l'*ellebore blanc* dans certaines formes de *vomissement aqueux.* — *Drosera* et *pulsatille* dans certaines formes de *coqueluche*, — le *sublimé corrosif*, le *rheum* et *colocynthis* dans certaines formes de diarrhée et de dyssenterie, — l'*opium* et la *stramoine* dans certains cas de *convulsions*, — *arnica* et la *sabine* dans certaines *hémorragies*, — *china* et *arsenic* dans certains cas de *fièvre*, — *bryone* et *phosphore* dans certaines *pneumonies*, — *aconit* dans cer-

taines *inflammations*, — *belladone* dans certains cas d'*angine*, etc.

De même dans aucune maladie *éruptive*, dit *Hahnemann*, ce n'est l'exenthème qui doit déterminer le choix du médicament, mais bien l'*ensemble des phénomènes*, notamment des phénomènes *caractéristiques*. C'est pourquoi il nous conseille en temps d'*épidémie*, d'envisager *chaque cas en particulier* selon son *individualité*, de les comparer ensuite, de manière à avoir sous les yeux un tableau de l'*épidémie* aussi exact que possible, ce qui nous permet de choisir un *agent thérapeutique* qui soit le *mieux approprié* à *chaque cas*. — Vous dire que tout *médicament* n'aura d'action *curative* qu'autant qu'il répondra à *la loi de similitude*, c'est vous dire :

1° Qu'il n'existe pas de *spécifique* dans l'acception du mot ;

2° Que tout véritable *spécifique* doit nous être fourni par l'*expérimentation physiologique*.

Telles sont, Messieurs, les idées que l'observation et le raisonnement m'ont conduit à émettre, mais quant à connaître l'*action intime* des médicaments sur l'organisme, personne n'en sait et n'en saura jamais *rien*. Nous devons, je vous l'ai déjà dit, nous contenter du résultat, source des rectifications qu'*Hahnemann* a apportées dans la science médicale.

Après avoir traité en détail de la matière médicale homœopatique, nous embrasserons dans la prochaine séance et d'une manière générale la *thérapeutique* (proprement dite).

# VINGTIÈME LEÇON.

## DE LA THÉRAPEUTIQUE.

### OPINIONS GÉNÉRALES,

MOYENS CHIRURGICAUX. — CE QUE PENSENT CERTAINS PROFESSEURS DE L'ANCIENNE THÉRAPEUTIQUE.

Messieurs,

Tout homme qui de sang-froid veut interroger la *thérapeutique* officielle, frémit devant le spectacle qui s'offre à ses yeux, il recule d'épouvante devant cette montagne de formules et de recettes amoncelées sur chaque point du globe, devant cette *divergence d'opinions et d'actions* qu'on trouve dans *l'ancienne médecine,* devant ces systèmes plus absurdes ou plus absolus les uns que les autres qui se détruisent mutuellement; et, alors, interrogeant sa conscience, il s'avouera à lui-même que dans l'état *d'anarchie* où se trouve la *thérapeutique*, c'est faillir à son devoir, mentir à soi-même que de repousser sans examen, une *doctrine* qui offre ce qu'on n'a pas et qu'on ne peut obtenir qu'à la condition de se rendre à ses principes.

Pensez-y, messieurs, le *sort de l'humanité* entière se trouve entre vos mains, elle est donc *intéressée* à ce que toutes ces obscurités qui règnent en médecine disparais-

sent. Représentons-nous *l'homme* malade, étudions-le ensemble au moment où *l'équilibre* de ses fonctions est rompu, où *l'harmonie* de ses rapports est altérée, cherchons à pénétrer la *cause* de ce désordre, portons nos investigations sur *les lésions elles-mêmes*, vous verrez que nous saurons nous entendre et que plus d'une fois nous nous rencontrerons sur le même terrain, puisque tous, nous n'avons *qu'un but, lui rendre la santé.* Du moment où *la vérité est une*, il faut qu'elle soit du côté de *la vieille école* ou de la *nouvelle*; j'aime à croire qu'au lit du malade, cette divergence dans la pratique est plutôt fictive que réelle, car il ne serait pas possible que placés à des points de vue aussi différents nous puissions avoir raison les uns et les autres.

*En médecine* cependant, la *théorie* et la *pratique*, la *science* et *l'art*, ne peuvent et ne doivent faire *qu'une seule et même chose.*

Envisageant d'une manière générale *tous les êtres et tous les corps* qui sont à la surface du globe, nous nous sommes vus obligés, vous le savez, d'établir *deux grandes classes :*

1° Les *agents physiologiques.* 2° Les *agents thérapeutiques.*

Sont considérés au point *de vue physiologique*, ceux qui sont destinés à *répondre* à des *besoins naturels et déterminés de l'organisme*, ce qui engendre le bien-être et le bonheur.

De même sont considérés au *point de vue pathologique* tous *les agents thérapeutiques* qui, pour entraver la marche d'une maladie quelle qu'elle soit, doivent *correspondre* à *un besoin morbide déterminé. Une maladie* étant donnée, trouver *l'agent* qui lui soit le mieux *approprié.* Le problème médical étant posé, c'est à nous de le résoudre.

Le nombre des moyens propres à obtenir la *guérison* des maladies est immense, la plupart des agents de la nature en font partie; leur étude appartient à *l'hygiène*, à la *matière médicale pure* qui nous apprend à connaître la *pharmaco-dynamique*, et *à la chirurgie.*

*Les moyens chirurgicaux* doivent être employés toutes les fois qu'un danger pressant ne laisserait pas le temps d'agir à un *médicament homœopathique*, ou lorsqu'on reconnaît qu'il suffit d'écarter *la cause* occasionelle pour que la santé se rétablisse aussitôt. Ainsi, dit Hahnemann, « on réduit les *fractures*, on réunit les *plaies*, on extrait de la cornée le *corps étranger* qui détermine une ophthalmie; on enlève, pour le réappliquer mieux, *l'appareil* trop serré qui menace de faire tomber un membre en gangrène ; on *incise* afin de donner issue à des épanchements ou collections de liquide; on met à découvert et on *lie l'artère* dont la blessure donne lieu à une hémorrhagie inquiétante, on cherche à faire rendre par le *vomissement* ou par *les purgations* certains *poisons* qui ont pu être avalés; on retire les *corps étrangers* qui se sont introduits dans les ouvertures du corps (le nez, le pharynx, l'oreille, l'urêtre, le rectum, le vagin); *on broie la pierre* dans la vessie, on *sonde* les malades atteints de rétention d'urine, on *ouvre l'anus* imperforé du nouveau-né, (Organon, note du § 7 et du § 187, etc., etc.), à ces conseils j'ajouterai les suivants : on devra par exemple, *réduire par le taxis une luxation, une hernie*, *ouvrir les abcès* trop profonds ou dangereux par leur siége ; donner *un quart, un demi ou même un lavement entier simple* afin de faciliter la sortie de selles très-difficiles, *des bains d'eau tiède* pour nettoyer la peau, afin de favoriser son travail. *pratiquer une version*, se servir des *forceps*, *extraire le placenta* par l'introduction de la main, sont autant de procédés opératoires auxquels on doit recourir dans certains cas. de grossesse.

Je ne vous parle pas de la *saignée* qui, de tous les moyens chirurgicaux dont on doit user avec le plus grand discernement, est le plus employé dans la médecine ordinaire ; nous ne *l'employons presque jamais* et par une raison toute simple, c'est que *nous préférons*, quand le pot bout trop

fort, et que le liquide menace de s'échapper du vase, au lieu de le tirer et par conséquent de subir une véritable perte, nous *préférons*, dis-je, par des moyens appropriés, *modérer l'action du feu.* De cette manière nous conservons notre précieux liquide qui est *le sang* et notre but est atteint. Ce serait, vous le voyez, messieurs, se faire une très-fausse idée de notre doctrine que de croire qu'elle n'use pas dans certains cas pressants, de *ces moyens mécaniques* qui viennent suppléer aux parties matérielles manquant, ou soustraire le malade aux causes occasionelles de sa maladie. Loin donc de repousser *la chirurgie*, elle l'accepte comme une *auxiliaire utile*, *indispensable* et à laquelle on doit recourir toutes les fois qu'elle vient *ajouter* à l'action puissante des médicaments. Ainsi dans un cas de *fracture* ou de *luxation*, si nous n'avions pas le soin de *maintenir la partie dans un appareil* et de suivre en tout point les conseils donnés par les hommes de l'art, il en résulterait que confiants dans une *force aveugle* nous pourrions avoir un bras parfaitement consolidé, mais à la condition d'être estropiés pour le reste de nos jours. Cela doit être, puisque *le rôle de la vitalité* n'est qu'un *rôle passif* et que toute *substitution*, *restitution* ou *addition* de la part de l'économie n'est *qu'un fait brutal* qui s'accomplit sans raisonnement, sans réflexion et qui est inhérent à la vitalité ou à l'organisation elle-même.

En dehors de ces *moyens purement mécaniques*, quand il s'agit de traiter une *maladie* d'origine vitale, *l'école homœopathique* puise *aux mêmes sources* que l'école sa rivale, mais d'un point de vue tout différent. Ayant pour principe thérapeutique général *la loi des semblables*, il faut que la *similitude* entre la maladie et les agents de guérison soit aussi complète que possible, c'est-à-dire que tout *agent thérapeutique* doit être assez connu pour être adressé :

1° Aux *symptômes sensibles* ou *lésions de sensation* (douleur et ses variétés).

2° Aux *symptômes apparents et réels* ou *lésions de texture.*

3° Aux *symptômes fictifs ou cachés;* (*lésions ou altérations des solides* ou des *liquides*), sans manifestation extérieure bien tranchée et qui, passant inaperçus pour le souffrant, n'échappent pas à l'œil investigateur et éclairé du médecin instruit et consciencieux. Ainsi prenez un cas *d'albuminerie* et même de *phthisie*, alors qu'aucun symptôme extérieur n'est venu révéler ces *altérations graves* de l'organisme, déjà grâce à la chimie d'une part, aux moyens stétoscopiques, et pessimétriques d'autre part, sans compter les autres signes, vous avez pu asseoir votre diagnostic, votre jugement et surtout votre thérapeutique sur des bases solides.

4° Il doit être également adressé aux *symptômes douteux, vagues*, c'est-à-dire à ceux qui ne vous permettent pas de vous prononcer définitivement et de juger en dernier ressort.

5° Aux *symptômes fonctionnels* ou *lésions d'action.*

Telles sont les exigences bien légitimes de toute organisation, pour que la *thérapeutique* ait une fin assurée et qu'elle ne repose pas sur la spéculation, usant de dénominations vagues et mensongères, comme les résolutifs, les antispasmodiques, les analeptiques, les incisifs, les antiphlogistiques, etc., etc.

En effet, la *thérapeutique* est le fait essentiel et capital de la médecine, et nous sommes convaincus qu'elle n'avancera désormais qu'à la condition d'en appeler toujours à l'expérience et à *l'expérience sur l'organisme à l'état physiologique.*

Et comme pour établir la *symptomologie* de tout agent thérapeutique, on a pris la *moyenne* d'expériences nombreuses faites sur des individus de constitution, d'âge et de sexes *différents*, placés dans des conditions physiolo-

giques également *différentes*, il est arrivé qu'une foule de symptômes sont *communs à plusieurs médicaments à la fois*. De là, pour nous la nécessité de les soumettre à de *nouvelles expériences*, afin d'élaguer le plus possible et d'arriver à avoir un tableau bien net, bien caractéristique, car, ne l'oublions pas, tout le secret de *la thérapeutique* consiste à saisir le *rapport d'analogie* qui existe entre la *maladie* et le *médicament*.

Aussi lorsque dans le traitement d'une maladie, il vous arrivera d'être embarrassé dans *le choix d'un médicament*, je vous conseille:

1° De *relever* avec un soin extrême tous les symptômes morbides.

2° De faire la part des symptômes *caractéristiques* et des symptômes *secondaires*.

3° De prendre en considération leur *marche*, leur *durée*, etc., etc.

4° De vous enquérir de la *cause occasionnelle*.

Plus la *partie de l'organisme attaqué* aura *d'importance* et plus il vous sera facile de lui adresser des *médicaments*, parce qu'alors les *symptômes morbides* étant *nettement dessinés* et *très-caractéristiques*, on arrive plus facilement à trouver la *correspondance* plus ou moins intime des symptômes *médicamenteux* avec les symptômes *morbides*. Dans toute maladie, la première chose à faire, lorsqu'il y a possibilité, *c'est d'écarter les causes* qui l'ont produite ou l'entretiennent.

Ce précepte de thérapeutique ne souffre pas d'exceptions et son omission compromet toujours le succès. *En vain* vous combattrez *une maladie* par les moyens les plus rationnels, les mieux appropriés et les plus puissants, si l'*agent* qui *l'a fait naître*, vient *la ranimer* sans cesse, vous ne *parviendrez presque jamais à la détruire*, ou, si vous en obtenez la disparition, cette guérison *apparente* n'est que

*momentanée* et promptement suivie de *rechute*. Vous devez donc éloigner des *lieux marécageux* l'homme atteint d'une *affection intermittente* rebelle; sortir des *foyers d'épidémie* les individus qui en sont *frappés;* faire *changer d'état* celui dont la *maladie* est entretenue *par cette cause*; arracher à ses *habitudes* l'individu qui leur doit la persévérance de *son mal;* préserver du *chaud*, du *froid*, de la *sécheresse*, de *l'humidité*, si *la maladie* est l'effet d'une de *ces causes*; écarter toutes les *affections morales* vives dans les affections *qui en dépendent*; extraire les *corps étrangers*, en favoriser *leur expulsion*, rétablir *les rapports des parties divisées, déplacées*, etc., souvent même il suffit *d'écarter la cause* pour *faire cesser* immédiatement *la maladie* (sublatâ causâ tollitum effectus); mais plus souvent encore *la cause* qui a produit *la maladie n'agit plus* lorsque nous sommes appelés à donner nos soins, notre rôle se borne alors à placer le *malade* dans des conditions hygiéniques *les plus favorables*, à l'abri des influences atmosphériques et des émotions morales vives.

Le deuxième précepte à donner, précepte non moins important que le précédent, c'est dans *la plupart des maladies*, de *condamner l'organe malade au repos*. Ainsi on interdira toute *méditation* à l'homme dont le *cerveau est malade*; on empêchera *de voir* celui qui a les *yeux affectés;* on écartera *le bruit* dans *les maladies de l'oreille;* on prescrira le *silence* dans celles du *larynx* et *des poumons;* on ordonnera la *diète* lorsque les *voies digestives* seront dans *un état de souffrance;* on placera dans une *immobilité absolue* les *membres fracturés*. etc. Ce précepte, quoique d'une application indispensable dans l'immense majorité des maladies, souffre toutefois *quelques exceptions :* ainsi on devra *exercer* une *articulation* frappée d'un commencement d'*enkylose*, un *cerveau* menacé d'*imbécillité*, l'*œil* qui devient *insensible à la lumière*, l'*oreille* qui perçoit *difficilement les sons*.

Du reste, Messieurs, plus nos *moyens d'analyse* nous seront connus, et mieux nous saurons nous rendre compte des *symptômes,* connaissance extrêmement importante puisque nos *agents thérapeutiques* sont adressés à *leur universalité.* C'est donc à nous, à nous aider de nos sens pour prévenir le mieux que nous pourrons *les altérations que présente chaque organe* ou *chaque appareil*, mais en ne les subordonnant jamais aux *lésions de sensation ou d'action*, tel que le veut *Hahnemann;* comme je vous l'ai développé dans mes leçons sur *la physiologie*, toute faculté demande *un corps, un organe;* aussi pour *sentir* et *agir* il est besoin d'un *instrument de sensation et d'action.* Et ce n'est pas une raison parce que les *lésions de sensation* sont plus étendues, plus vives, plus variées pour ne pas reconnaître qu'elles ont été précédées par *les lésions de texture ;* quoique dans une infinité de cas, ces *lésions de texture* soient faibles, de peu de durée et peu appréciables, elles n'en produisent pas moins une *lésion fonctionnelle* qui souvent encore échappe à nos investigations, laquelle produit à son tour *une lésion de sensation*, la seule qui par *la nature des éléments attaqués* sait nous avertir à temps et nous mettre sur la voie.

Si j'ai tant insisté sur ces *altérations*, ce n'est, messieurs, que pour mieux vous faire saisir ma pensée, car, je regarde cette division comme subtile, attendu qu'il n'est *pas plus permis de considérer une lésion, abstraction faite des autres*, pas plus qu'il ne nous serait permis de considérer la *matière* ou *le corps en général*, *privé de son élément vital.*

Ceci vous prouve, messieurs, que la *thérapeutique*, de toutes les sciences est peut-être celle qui est la plus hérissée de difficultés. Pas une science, en effet, n'exige plus de *sagacité* et de *vrai savoir* de la part du médecin. Le problème le plus simple présente les éléments les plus nombreux et les plus compliqués, les données en sont fugiti-

ves, changeantes, trompeuses quelquefois. De là toutes ces contestations qui s'élèvent au sujet de cette branche de la science médicale.

« La *thérapeutique*, dit le docteur *Begin*, est la pierre de touche de toutes les théories; c'est au nombre des guérisons qu'ils opèrent, qu'on doit juger du mérite des praticiens. »

« La médecine actuelle dit un certain M. *Amédée Latour*, en voulant parler de la sienne ou mieux de celle à laquelle il appartient, est déviée de ses voies naturelles; elle a perdu de vue son but, son noble but, celui de soulager ou de guérir. La thérapeutique est rejetée sur le dernier plan. *Sans thérapeutique* cependant, le médecin n'est plus qu'un inutile naturaliste, passant sa vie à reconnaître, à classer et dessiner les maladies de l'homme. C'est la thérapeutique qui élève et ennoblit notre art; par elle seule il a un but, et j'ajoute que, par elle seule, cet art peut devenir une science. »

*Alibert* avait déjà dit « que la *thérapeutique* était le vrai but de la médecine. »

Bref, l'*œuvre du médecin* se résume :

1° A *reconnaître* une maladie, à *rechercher* ce qu'il doit guérir, et à savoir en *tirer une indication précise.* Pour établir le *diagnostic* d'une maladie, et en tirer des *indications thérapeutiques*, Hähnemann vous conseille, je vous l'ai déjà dit, comme procédé général de *recueillir avant tout le récit du malade ou des assistants*, tant sur les *antécédents* de la maladie que sur *l'état actuel*, de rester passif en un mot, *sans jamais l'interrompre ni le contredire.* Le récit du malade une fois entendu, *Hahnemann* veut que nous devenions *actifs*, c'est-à-dire que nous *éclaircissions* et que nous *complétions* par nos interrogations le rapport qui vient de nous être fait. *Recevoir le récit du malade et le compléter*, tels sont les *deux uniques conseils* qu'*Hahnemann* a cru devoir nous donner.

2• Son œuvre se résume aussi à connaître *les propriétés positives et curatives* des médicaments et à rechercher celles qui sont les plus spéciales, c'est-à-dire les *plus semblables*.

3° faire *une application* heureuse des médicaments aux malades, car, de *l'appropriation* des symptômes *du médicament*, aux symptômes *de la maladie*, dépend la guérison plus ou moins prompte, plus ou moins sûre, plus ou moins radicale. Là ne se bornent pas ses fonctions, il lui reste encore à ramener *les malades* au degré de force et de santé qui leur est naturel; c'est-à-dire à diriger *leur convalescence*. Revenir graduellement aux aliments, en choisir la nature, rétablir les secrétions et les excrétions dans l'état physiologique, et placer les malades dans les conditions hygiéniques les plus favorables, telles sont les principales indications à remplir pour consolider toute guérison.

Vous vous rappelez, messieurs, que nous avons *écarté de la part de la vitalité toute intervention active* en tant que *puissance intelligente et médicatrice*. Nous avons dit que *son rôle* en présence de tout état morbide était purement et simplement *passif* et qu'il ne fallait jamais se reposer sur la *nature* du soin d'opérer la guérison de toute maladie un peu grave. Nous avons dit que *toute maladie* voulait être *éteinte*, *épuisée* dans *sa cause*, dans *ses effets*, et ne voulait pas être *contrariée*, que tout moyen perturbateur ne faisait que *masquer* les symptômes, et ne pouvait *rien* contre la cause, que tout sujet qui tombe sous *l'action d'une force morbide* quelle qu'elle soit, est placée sous une *loi de fatalité* à laquelle il ne saurait échapper, et, chose étonnante! plus une maladie est contrariée dans sa *marche nécessaire*, plus la force morbide acquiert de *puissance*.

Nous avons dit encore que les *diverses périodes* d'une maladie méthodiquement dirigée sont autant *d'intermédiaires nécessaires* que nous devons patiemment traverser

avant de passer de l'état de maladie à l'état de santé, et comme *la puissance vitale conservatrice* ne repose uniquement que sur les *lois organiques du corps*, il ne faut donc pas les *abandonner à elles-mêmes* et savoir *les respecter*, en ne donnant, comme je vous l'ai déjà dit, qu'un seul médicament à la fois et à doses faibles, afin de bien surveiller ses effets. Agir autrement, c'est-à-dire en donner *plusieurs ensemble* et à *doses massives*, serait exposer ses malades à des *aggravations* et leur faire courir même les plus grands *dangers*, puisque tout *agent thérapeutique* mis en contact avec l'organisme doit décrire une sphère d'action *fatale, nécessaire*, qu'il n'est pas toujours donné au médecin de pouvoir modérer ou arrêter.

Si donc, messieurs, l'homme malade ne revient pas à la santé en vertu de sa *propre énergie*, il est nécessaire que *l'agent thérapeutique* soit parfaitement choisi et appprorié, car en lui résidera cette *énergie*, cette *propriété spéciale*, cette *puissance* en vertu de laquelle il agira sur l'organisme en pénétrant jusqu'en ses profondeurs. Ce choix est d'autant plus nécessaire que *la vitalité* ne sera modifiée qu'autant que *l'agent homœopathique* aura préalablement agi *sur les organes*, du moins telle est notre opinion à nous; les *symptômes* ou *manifestations extérieures* ne doivent nous servir que pour remonter *à la source*, pour revenir *au foyer*, il faut *avant tout* dans une *maladie* voir toujours *le fond* du mal.

De même que nous avons démontré en pathologie que quel que soit le point de l'organisme attaqué; l'étendue et la profondeur *du retentissement* étaient en rapport avec *le siége* du mal et *la puissance* du principe morbide; de même, messieurs, *tout médicament* quel que soit le point de l'économie avec lequel vous le mettiez en rapport, produira un *retentissement* qui sera en rapport avec la *quantité* à laquelle vous le donnerez et les *qualités* dont il est doué,

c'est-à-dire son *énergie propre*, sa *puissance* curative ou destructive. Cela est si vrai que le *même médicament* employé avec discernement et pour *la cure* d'une maladie, pourra amener les ravages les plus grands et *la mort* même, si on ne sait pas *limiter son action*. Aussi *l'homœopathie* par *ses préparations* se propose-t-elle de rendre ses médicaments plus *assimilables*. Seulement tant que la question *des petites doses* ne souffrira pas de *démonstration* physique, chimique et mathématique, elle sera acceptée par les uns et longtemps encore repoussée par les autres. Pour mon compte, je vous l'ai déjà dit, je crois qu'on se prive d'une très-grande ressource en n'employant exclusivement que des infinitésimaux.

Maintenant que vous êtes édifiés sur la manière dont nous interprétons la *thérapeutique* proprement dite, croyez-vous, messieurs, qu'il suffise comme l'affirme l'école officielle, de connaître parfaitement les maladies pour les guérir, non certes; ce n'est encore que la première partie du problème et encore même ne les connaît-elle pas, puisqu'elle comprend *sous une même dénomination*, dans ses classifications, *des maladies fort diverses*. Quant à *la thérapeutique*, j'affirme qu'elle n'en connaît pas le premier mot; ce qu'elle sait aujourd'hui, elle le doit à l'homœopathie. Comme mon jugement peut vous paraître suspect, je ne saurais mieux faire que de vous citer les anathèmes lancés de tout temps par les princes de la science :

*Stahl*, cité par *Alibert* dans les *prolégomènes de thérapeutique* et de matière médicale, dit en parlant de la première : « Je voudrais qu'une main hardie entreprît de nettoyer cette étable d'Augias. J'ose pénétrer dans cette science peuplée d'erreurs, où la langue est aussi défectueuse que la pensée; où tout est à refondre, les principes et la matière. »

Voici l'opinion du célèbre *Baglivi* sur les médecins du

XVIIe siècle : « Les uns vantent le lait et le petit lait dans toutes les maladies ; d'autres, les alcalis et les acides ; d'autres les purgations, les saignées, etc. »

*Hippocrate* avait déjà dit le premier : « Un médecin prescrit une diète sévère, un autre permet des aliments, survient un troisième qui les défend de sorte qu'il n'est pas étonnant qu'on dise alors de l'art médical qu'il ressemble à la science des augures. » (Hippocrate, du régime dans les maladies aiguës.)

Au XVIIe siècle *le docteur Fodéra*, membre de l'académie de médecine, formulait ainsi sa pensée : « Les médecins faisaient vomir en *Allemagne*, saignaient en *Espagne*, ordonnaient les opiacés en *Angleterre*, et les diaphorétiques en *Hollande*. Mais sans chercher des exemples si loin de nous, il suffit, dit-il, d'entrer dans un hôpital pour voir combien les médecins se ressemblent peu dans leur manière d'envisager les maladies et de les traiter. Tout ce qu'on appelle donc pratique, en général, est dans le fond un mélange bizarre des restes surannés de tous les systèmes, de faits souvent mal vus et mal observés, et de routines transmises par nos pères. Cependant il faut dire la vérité, si une semblable pratique ne fait souvent aucun bien réel, elle soulage au moins les malades par la *magie de l'espérance*. » (Histoire de quelques doctrines médicales, etc., etc. p. 180.)

« Nous sommes, disait *Barthez*, des aveugles qui frappons avec un bâton sur le mal ou sur la maladie, tant mieux pour le patient, si c'est le mal que nous attrapons. » (Mémoires de Me Dubarry, t. 6.)

Vous citerai-je l'illustre *Bichat* qui, mieux qu'un autre, a été à même de stigmatiser la thérapeutique de l'école officielle :

« A quelles erreurs, dit *Bichat*, ne s'est-on pas laissé entraîner dans l'emploi et dans la dénomination des médicaments. Les noms les plus différents ont été souvent donnés

à des moyens identiques, suivant la manière dont on croyait qu'ils agissaient. On créa des *désobstruants* quand la théorie de l'*obstruction* était en vogue. Les *incisifs* naquirent quand celle de l'*épaississement des humeurs* lui fut associé. Les expressions de *délayants*, d'*atténuants* et les idées qu'on leur attacha, furent mises en avant à la même époque.

Quand il fallut envelopper des *âcres*, on créa les *invisquans*, les *incrassants*, etc. ; ceux qui ne virent que *relâchement* ou *tension des fibres* dans les maladies, que *strictum* et *laxum*, comme ils le disaient, employèrent les *astringents* et les *relâchants*, etc.; en un mot, *le même médicament* était employé tour à tour dans *des vues toutes différentes* et *même opposées*; tant il est vrai que l'esprit de l'homme marche au hasard quand le vague des opinions le conduit. »

Eh bien ! Messieurs, si nous devons juger de la valeur de vos systèmes par le jugement qu'en porte l'immortel *Bichat*, vous avouerez que toutes les doctrines enseignées dans l'école sont très-mauvaises; puisque de son propre aveu, l'*allopathie ignore ce qu'elle fait*, marchant *au hasard*, et se laissant conduire par le *vague des opinions*.

Ce n'est, du reste, que la répétition de ce qu'avaient dit avant lui *Cullen, Hildenbrand*, Murujoy et tant d'autres, et qui fut répété plus tard par Pinel, Barbier, Schwilgué, Louis et autres, etc. Si *votre thérapeutique*, en effet, est restée si impuissante et par cela même si indigeste, cela vient des *mille systèmes* qui, depuis plus de deux cents ans, n'ont été produits qu'au moyen de généralisations incomplètes, d'orgueilleuses classifications et de faits arbitrairement présentés par leurs auteurs comme autant d'expressions d'*idées préconçues*.

L'*empirisme*, tel est le guide de la plupart des médecins. De ce que l'*empirisme* a doté l'art de guérir de quelques applications pratiques, les *médecins* se hâtent d'en tirer la con-

séquence que l'expérience sans méthode, ou l'*empirisme*, ce qui est la même chose, doit être le seul guide des praticiens au lit du malade. Ils voient que les *théories* passent et que les *faits* seuls subsistent, ils s'en tiennent là, ou du moins *feignent* de s'en tenir là, car tous les jours, ils nous donnent des recueils de faits qui portent à chaque page l'empreinte des *théories* dont ils sont animés. Un auteur n'a beau vouloir que raconter, chaque mot, chaque récit, quelque décharné qu'il soit, reflète une *théorie* ancienne ou nouvelle, étrangère ou sienne. Ce qui vous prouve, Messieurs, qu'il n'y a pas de science possible et par suite pas de doctrine possible, sans *principes généraux* qui constituent une *bonne théorie*. Tandis que la *science officielle* n'ayant *aucune base fixe* flotte incertaine à tout vent d'hypothèse, tandis qu'elle est représentée par des *doctrines individuelles* qui s'élèvent ou s'abaissent selon qu'un coup de l'aveugle fortune les pousse en avant ou les jette dans l'oubli, l'homœopathie, elle, au contraire, au lieu de recourir au hasard, à l'hypothèse, en appelle à l'*expérimentation pure* d'où ne peuvent découler que des principes sûrs et vrais puisque toutes les formes, tous les états, toutes les nuances morbides accusés par l'expérimentateur sont bien réellement l'expression de la valeur des médicaments.

*Bichat* n'est ni moins explicite ni moins énergique quand il parle de la matière médicale professée par les écoles :

« Incohérent assemblage, dit-il, d'opions elles-mêmes incohérentes, elle est peut-être, de toutes les sciences physiologiques, celle où se peignent le mieux les traces de l'esprit humain. Que dis-je? ce n'est pas une science pour un esprit méthodique; c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoires, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. On dit, ajoute *Bichat*, que la pratique de la médecine est rebutante; je dis plus, elle n'est

pas, sous certains rapports, celle d'un homme raisonnable, quand on puise les principes dans nos matières médicales. » (Anatomie générale. Considérations générales, pages 9 et 95.)

Ce jugement est peu flatteur, vous le voyez, et cependant il émane d'une de vos gloires médicales, gloire dont vous êtes appelés à contempler tous les jours les traits, puisque majestueusement et à si juste titre, sa statue domine toutes les autres dans la cour de l'Ecole de médecine.

Ecoutez *Rostan*, et vous verrez que son jugement ne cède en rien à celui qu'avait porté *Bichat* sur votre matière médicale : « Aucune science humaine, dit-il, n'a été et n'est encore infectée de plus de préjugés que celle-là; chaque dénomination de classe de médicaments, chaque formule même est, pour ainsi dire, une erreur. » (Cours de méd. cliniq., t. I, p. 85 et 107.)

On lit dans l'avant-propos de Pathologie générale, t. I, publiée par M. le docteur *Dubois d'Amiens*, les lignes suivantes : « Des vérités générales nous manquent en médecine; nous sommes encore à *la recherche* des principes généraux, et même nous ne possédons que des vérités de fait partielles et isolées. »

Le docteur *Donné*, dans un article du *Journal des Débats*, du 22 septembre 1842, pousse les mêmes plaintes : « L'état *d'incertitude* des principes de notre art rend, dit-il, le succès des médecins médiocres aussi facile que celui des bons. Tant que la science de la médecine laissera une aussi grande part à *l'arbitraire*, à *l'instinct*, ou *génie de chaque médecin*, l'art ne sera ni aussi complet ni aussi élevé qu'il peut l'être. »

Vient le fougueux *Broussais*, dont vous pourrez lire la critique en entier, pages 826 et 838 de l'*Examen des doctrines médicales*, et dont je ne vous donne ici que la conclusion : « En somme, dit-il, la médecine ne possède encore

que des aperçus et des données générales pour devenir une science... Or, tant que la médecine ne pourra pas être enseignée de manière à devenir *à la portée de toutes les intelligences*; ou bien, si l'on aime mieux, tant que les préceptes de cette science ne produiront pas une immense majorité de médecins *heureux dans la pratique* et *toujours d'accord entre eux* sur les moyens *à opposer* aux maladies, on ne pourra pas dire que la médecine est une véritable science, et qu'elle est plus utile que nuisible à l'humanité. »

Après la critique de *Broussais* vient celle de son élève, son ami et son médecin tout à la fois : « Tous les vingt ans au plus, s'écrie le docteur *Frappart*, la *même école* change de *système;* parfois il y a *deux* ou *trois systèmes* dans la même école. Bref, parmi les médecins sortis d'une même école et ayant le même système, il n'y en a pas *quatre* qui puissent s'entendre au lit du malade. Tels sont les faits : l'histoire médicale et les malades sont là pour en témoigner. Or, si la science sert à nous diriger dans la pratique, qu'est-ce qu'une science qui pousse chacun de ses adeptes dans des routes diverses et souvent opposées ?

« J'ai donc un profond dégoût de la *médecine des médecins*.

« Votre science est dans l'anarchie, votre profession est en décadence, votre métier est sur le bord de l'abîme, vous n'avez pas de corps médical; vous vivez dans l'isolement, dans la haine, dans le mépris les uns des autres; la déconsidération vous envahit de toutes parts, vous êtes sans résistance comme sans puissance, et le moindre choc, longtemps et courageusement répété, achèvera de vous perdre... C'est en *victime* de LA VIEILLE MÉDECINE que je parle; j'ai sur elle le droit de médisance, et j'en use.

« Car j'ai le triste avantage d'être habituellement malade, en même temps que médecin... victime et bourreau. » (Lettres sur le Magnét., p. 141.)

M. *Bouchardat*, dans son Traité de matière médicale, s'exprime ainsi : « Dans l'état actuel de nos connaissances physiologiques et pharmaceutiques, lorsqu'on cherche à étudier avec conscience l'action des divers agents employés pour guérir l'homme malade... cette étude approfondie nous montre que tout, pour ainsi dire, ce qu'avait longuement étudié l'école qui nous a précédés est à refaire... » Puis il dit, dans son Formulaire de 1845, à l'article Médecine substitutive ou homœopathique : « La médication *substitutive,* dont on commence maintenant à reconnaître l'importance, est appelée à dominer la thérapeutique des affections chroniques. »

*Barbier d'Amiens*, dans son Traité de matière médicale, t. I, p. 184, convient que « la *matière médicale* est encore une collection de conclusions *trompeuses, d'annonces décevantes*, plutôt qu'une véritable science. »

Quelle thérapeutique peuvent avoir, en effet, des hommes qui n'ont aucun principe, aucune doctrine, et qui, du reste, l'avouent ingénuement. Vous en jugerez par les passages suivants :

« Jusqu'à présent, dit *le professeur Andral*, l'éclectisme n'a point élevé de doctrine. A la place des croyances qu'il a toutes ébranlées, il *n'en a encore substitué aucune.* Son plus grand service est d'avoir montré que *sur aucun point la science n'était faite.* » (Andral, journal hebdomadaire de médecine, t. I, p. 128, année 1828.)

*Broussais* avait dit avant lui : « Il n'y a point d'*éclectique* dans les sciences où la simplicité et le petit nombre des faits qui composent chaque théorie, rendent la démonstration facile. Il y en a en *philosophie* comme en *pathologie,* comme dans la *physiologie générale, par la raison contraire.* Cela prouve seulement que *ces sciences ne sont pas encore faites.* » (Mémoire sur la philosophie de la médecine, p. 9 et suivantes.)

Enfin, le *docteur Roche* formule ainsi son opinion au sujet de l'éclectisme dans la préface des Nouveaux Éléments de pathologie médicale, chirurgicale, 2ᵉ édition, 1828.

« Ses vices frapperaient tous les yeux, si, par impossible, l'*éclectisme* venait à se constituer un jour. Qu'on se fasse, en effet, une idée d'une doctrine dans laquelle on invoquerait tour à tour, pour expliquer les maladies, la plupart des théories qui se sont succédées depuis Hippocrate jusqu'à nous! Ne serait-ce pas le plus indigeste chaos? Si cette doctrine essayait un jour de planter, au milieu du monde savant, son étendard bariolé, elle verrait à l'instant même se disperser ses partisans étonnés de sa bizarrerie, et chacun d'eux demandant la proscription de la couleur qui blesserait sa vue, *la réduire en lambeaux.* »

Après tous ces aveux, on se demande pourquoi l'*ancienne médecine* compte tant de partisans? Pourquoi? la réponse est facile. Parce qu'elle est à la portée de tout le monde, parce que, pour la pratiquer, il est inutile de connaître les lois compliquées de l'organisme, les forces vitales et médicamenteuses; parce que, *pour un homme,* en dehors des médecins, bien entendu, qui a le jugement *sain* et qui pense logiquement, il y *en a* 99 *qui ne réfléchissent* pas ou qui réfléchissent mal. Ce qui fait que *la sottise est toujours le partage de la majorité.* Que de gens qui, aujourd'hui encore, se font une idée médicale à eux, qui, se croyant, par exemple, obstrués, replets ou bilieux, se font purger, vomir ou saigner, et ce n'est qu'après un récurage ou nettoyage aussi complet que possible, qu'ils envisagent la médecine comme une science sérieuse.

Avouez-le cependant, messieurs, devant des jugements aussi sévères portés par des hommes d'un tel poids, pouvez-vous encore étudier et surtout pratiquer la médecine officielle! Il ne vous reste plus qu'un refuge, *c'est l'homœopathie.* Et, loin de la repousser, aujourd'hui que vous

avez le sentiment des difficultés immenses que présente l'étude des principes et de la pratique homœopathique, vous devez chercher à les surmonter à force de travail, de patience et de persévérance. Tous, nous devons puiser en nous la force, l'énergie nécessaire pour vaincre les obstacles inhérents à l'étude première de toute science, de toute doctrine nouvelle.

Il n'y a que les esprits faibles ou timorés qui n'osent aucune tentative ou qui se laissent aller au découragement; comment voulez-vous que ces derniers ne doutent pas des moyens qu'ils emploient, quand souvent ils doutent d'eux-mêmes!

Si tout début est couronné par beaucoup de succès, les revers, croyez-le bien, s'annoncent aussi assez souvent; mais loin de vous laisser abattre par eux, c'est une raison de plus pour vous de redoubler d'ardeur, et à mesure que vous avancerez dans la nouvelle carrière, à mesure que les exigences de votre position seront plus pressantes, vous devez concentrer toute votre attention sur les questions que j'ai developpées et les faits que j'ai avancés, car tous vos succès en dépendront.

Nous nous permettrons, dans la prochaine séance, d'établir un parallèle entre l'ancienne médecine et la nôtre au point de vue pratique.

# VINGT-ET-UNIÈME LEÇON.

## PRATIQUE ALLOPATHIQUE. — PARALLÈLE ENTRE LES DEUX MÉDECINES.

LES MOYENS MÉCANIQUES EMPLOYÉS PAR L'HOMŒOPATHIE N'AGISSENT TOUJOURS QU'EN VERTU DE LA LOI DES SEMBLABLES. — D'OU VIENNENT NOS INSUCCÈS EN HOMŒOPATHIE!

---

Messieurs,

Le *parallèle* que nous nous sommes proposé d'établir entre la pratique *allopathique* d'une part, et *homœopathique* d'autre part, ne peut avoir sa signification, sa raison d'être en un mot, qu'à la condition d'embrasser rapidement et d'une manière générale tant les affections *aiguës* que les affections *chroniques*.

En général, les *affections aiguës* sont celles, vous le savez, dont l'évolution est le mieux dessinée, celles qui offrent le plus de ressource à la médecine, parce qu'elles présentent des *symptômes tellement tranchés* que le médecin *n'a pas à hésiter* pour l'application *d'agents thérapeutiques.*

Parce qu'elles se montrent de préférence chez des sujets jeunes, vigoureux, et par conséquent pleins de vitalité, ce qui souvent permet à la maladie de *parcourir ses phases*,

sans qu'on cherche à y opposer le moindre obstacle, persuadé qu'on est, que le malade jouit d'une énergie vitale suffisante pour ne pas succomber. Souvent même, il suffira de soustraire le malade *à la cause* qui a engendré la maladie, pour le voir marcher rapidement vers la guérison.

Dans ce cas, on s'est tout simplement borné à placer l'*organisme* dans des conditions *autres et plus favorables*. Il serait peut-être à désirer que l'*allopathie* suivît continuellement cette dernière marche, on aurait moins à déplorer les suites des médications hétérogènes qu'elle met en usage, surtout dans les cas où la maladie ne se présente pas toujours avec cet air de simplicité, car une *affection aiguë* peut se présenter *seule* ou *entée sur une affection chronique*, ou bien encore, c'est l'*affection chronique* qui, dans certains moments, revêt *le type aigu* et offre une recrudescence plus ou moins vive.

Si j'interroge *votre thérapeutique,* je vois que le mode de traitement sera en général *le même pour ces trois cas*, et aussi qu'en résulte-t-il, c'est que si vous guérissez quelquefois au prix des plus longues convalescences, plus souvent encore, vous avez la triste perspective de voir des *affections chroniques* et rebelles succéder aux premières qui n'ont été que *perverties* ou *aggravées* par votre médication aventureuse, incertaine, tâtonnière, sans pour cela être annihilées en rien. Elles ont changé de face, de tournure et d'allure, voilà tout.

De plus, n'arrive-t-il pas souvent qu'en donnant des médicaments actifs à *dose massive* et longtemps répétés, comme vous le faites, *qu'une maladie artificielle dite médicinale*, en soit la conséquence et puisse entraîner inévitablement la perte du malade. C'est ainsi que pendant mes études médicales, j'ai failli perdre ma mère à la suite d'un vésicatoire morphiné. L'empoisonnement fut tel que pendant huit jours elle resta entre la vie et la mort...

Quoique simple spectateur, la leçon fut rude, aussi m'étais-je promis d'en profiter.

Il est évident que si un *médicament* guérit, c'est en vertu d'une action à *lui propre*, mais il est plus évident encore que si le *médicament ne répond pas* à l'état que vous avez eu l'intention de combattre, il n'en aura pas moins *une action* qui souvent persiste assez longtemps et contre laquelle nous sommes obligés, nous homœopathes, d'employer *des antidotes* quand on vient nous consulter pour ces sortes d'affections.

Enfin, messieurs, pourriez-vous me dire dans quel but l'école officielle emploie ces *moyens perturbateurs* comme la *saignée*, les *vomitifs*, les *purgatifs*, etc.? Pourquoi ces *mutilations*, comme les *cautères*, les *vésicatoires*, les *moxas*, les *sétons* que subissent tant à regret ces pauvres patients? Je vous le demande, que prouvent cette pratique et ces vues barbares, sinon que le malade est doué d'une dose d'énergie vitale suffisante pour *résister à de telles agressions*, comme il lui arrive de *résister de même aux mutilations* qui surviennent à la suite de maladies longues et pénibles. Mais cette manière de faire est loin de parler en faveur d'une guérison rationnelle, comme semble le croire et l'a donné à penser un des nôtres, mon vénérable maître, M. le Dr Gastier. S'ensuit-il parce qu'une personne en se jetant du haut d'un quatrième étage n'a eu aucune lésion, pour que d'autres se croient autorisées à se soumettre à la même expérience, vous ne le croyez pas plus que moi. Eh bien! c'est le même jeu auquel sont exposés ceux qui ont recours à l'ancienne médecine.

Pour le praticien *allopathe*, ce n'est rien que de ramener un tableau de symptômes à l'une de ces grandes classes de maladie désignées par fièvre, inflammation, sub-inflammation, etc., etc.

A chacune de ces appellations correspondent ce qu'ils

appellent des *antiphlogistiques*, *des fébrifuges*, des *antispasmodiques*, etc.

Méthodes basées toutes sur des faits isolés, mal compris et dépourvus d'un principe régulateur général. Malheureusement *l'organicien* n'étudie pas assez *l'action des agents de guérison,* et n'ayant aucune considération pour les causes occasionnelles, il ne s'occupe que des *modifications organiques* qui lui paraissent, sinon les plus graves, du moins les plus saillantes, sans se demander en général par quoi elles ont été produites. Aussi le voit-on dans ce qu'il appelle une *inflammation*, que le sujet soit ou ne soit pas débilité par la maladie, ou des traitements antérieurs, et tant qu'il croit l'organe congestionné, le dégager sans fin et sans relâche, *de ce prétendu trop plein*, jusqu'au moment où *une prostration évidente le force de suspendre cette médication incendiaire* et le laisse en présence *d'un danger imminent*, sans autre ressource que son impuissance; bien heureux quand il n'en résulte pas une maladie grave, comme le typhus et autres, car, il est incontestable que *plus on répète une saignée*, plus l'organisme *s'affaiblit* et *s'altère,* et *plus les conséquences* de cette altération *sont fâcheuses.* Comme je vous le disais dans une des leçons précédentes, pour me servir d'une comparaison grossière, ferez-vous qu'une marmite bouille moins vite, parce que vous lui avez enlevé plus ou moins de liquide. Votre *symptomatologie* est faussée au point que vous *avez transporté la cause dans l'effet.* mais, il ne suffit pas de détruire *l'effet*; il faut encore savoir triompher *de la cause* et ne pas prendre l'accessoire pour l'essentiel. Vous avez beau saigner, tant que la *vitalité elle-même* ne sera pas modifié, vous n'empêcherez pas que la *dernière goutte du sang* de votre malade ne vienne *affluer* vers l'organe phlogosé et que les accidents soient plus redoutables qu'auparavent, la vitalité étant épuisée.

*Hahnemann* a doté l'art de guérir d'un *moyen* bien autre-

ment efficace, bien autrement rationnel et quand il n'aurait rien fait de plus pour l'humanité, il suffirait qu'il nous eût délivrés de l'empirisme de l'allopathie pour *être immortel*, car en effet, la seule véritable médecine est non seulement celle qui sauve les jours du malade, mais encore celle qui ne porte pas atteinte à sa constitution ; en toute chose, c'est *la fin* qu'il faut voir.

Du reste les *émissions sanguines* ne sont qu'un moyen banal et commode pour l'ignorance et ce qu'il y a de malheureux, c'est de voir les élèves suivre machinalement la route tracée par leur chef de file. Dans les *phlegmasies*, ce qui a le plus contribué à tromper les médecins, c'est le soulagement momentané qui ordinairement suit la déplétion du système circulatoire, sans s'apercevoir que tous les symptômes reparaissaient bientôt après, et cela est si vrai que dans le cas où l'on croit devoir recourir souvent au même moyen, ces soulagements par la déplétion finissent par compromettre l'existence du pauvre malade. Le sang perdant ses globules qu'on lui soustrait, il s'affaiblit et l'élément inflammatoire est renforcé par la fibrine qui est accrue. C'est un fait établi aujourd'hui que dans *quelque maladie que ce soit,* malgré la diète, malgré les émissions sanguines répétées, *la fibrine ne diminue pas.* Ce fait repose sur les expériences les plus précises faites par messieurs *Andral* et *Gavarret* et consignées dans un mémoire lu à l'Académie ; il ne se passe pas de jours où vos maîtres viennent confirmer ces expériences. Cela devait être puisque *l'état couenneux du sang*, la *plénitude du pouls* auxquels les médecins attachent tant d'importance *pour caractériser les phlegmasies*, se montrent également *dans la chlorose.* Qui ne sait même que la *saignée* chez les *chlorotiques* élève le pouls, et les expériences de *Marshall-hall* n'ont-elles pas démontré que les *pulsations croissent en plénitude* si l'on pratique sur des animaux sains *plusieurs saignées*

*successives.* A la page 228 de l'ouvrage du professeur *Requin* sur le rhumatisme et la goutte, ouvrage dans lequel il expose les idées de son maître M. Chomel, on trouve l'observation d'une femme à laquelle on a tiré *huit livres de sang*; il s'étonne de voir *la couenne persister* et le *pouls rester plein*: le malade succombe; il trouve dans le cœur des signes non douteux *d'endocardite* et des *caillots fibrineux,* et il se demande même, en terminant, si ces *saignées abondantes,* n'ont pas été pour quelque chose dans le développement de la *cardite.* »

Cela n'est pas douteux, ces *énormes pertes de sang* en augmentant la *fibrine*, n'ont fait *qu'accroître les propriétés phlogistiques du sang.* Ce n'est plus alors, comme disait *Bordeu*, une chair coulante, mais une véritable fibrine coulante, qui va irriter le cœur, trop disposé déjà par la nature de la maladie, à contracter l'inflammation. La *coagulation* du sang est également favorisée par cet accroissement de la *fibrine*, d'où résulte la formation si redoutable des caillots cardiaques. (Sur ce point les résultats concordent, car outre les travaux de MM. *Andral, Gavarret* et *Bean,* en France, nous avons MM. *Benett*, *Michell* en Angleterre, *Dielt* à Vienne, etc.)

Je veux, dit M. *Beau*, citer un fait *entre plusieurs* qui me viennent à l'esprit (*Gazette des hôpitaux*, année 1860). « Une jeune fille, âgée de 15 ou 16 ans, dans un état de *chlorose légère*, par le fait même de la menstruation qui s'établit difficilement, sortant, se promenant, se livrant à ses occupations habituelles sans éprouver d'incommodités qui attirent son attention, *s'expose au froid* et contracte un *rhumatisme articulaire.*

« On ne la saigne pas, mais on applique sur le genou des *sangsues* qui provoquent *une perte de sang plus abondante qu'on n'aurait voulu.* Le mal dure trois semaines; la terminaison n'est pas franche et il reste un petit mouvement de fièvre.

*Tout-à-coup surviennent des accidents formidables de suffocation*, et *après deux ou trois heures de lutte* dans une dypsnée atroce, la *malade succombe.*

« On fait l'autopsie, et l'on trouve dans le cœur des *concrétions fibrineuses*. Que s'est-il passé? *Le sang* de cette jeune fille contenait déjà, *par le fait de la chlorose*, une quantité de *fibrine* plus forte qu'à l'état physiologique, comme l'a montré M. Becquerel ; survient le *rhumatisme qui accroît encore la proportion* ; puis comme si cela n'était pas suffisant, LES SAIGNÉES VIENNENT PORTER LE DERNIER COUP. Il semble que tout se soit réuni, chlorose, rhumatisme, saignée, pour augmenter les propriétés coagulantes du sang, et pour amener, en dernière analyse, le caillot cardiaque qui emporte la malade. »

En *tirant du sang*, dit M. *Andral*, on dégorge mécaniquement la partie congestionnée, mais *par les saignées*, soit locales, soit générales, on ne détruit en aucune façon *cette autre cause inconnue* , sous l'influence de laquelle un organe s'est congestionné. Vainement alors multiplierait-on les émissions sanguines ; il ne resterait *qu'une seule goutte de sang* dans l'économie, qu'en dépit des saignées, *elle flueraitlà où l'appellerait la cause stimulante*; c'est donc *cette cause* bien plus que la congestion qui n'est qu'un simple effet, qu'il s'agirait de connaître et de combattre. J'ai vu quelquefois *sous l'influence de la saignée*, les simples signes d'une congestion cérébrale se transformer en ceux d'une attáque d'apoplexie. » (Clinique-médicale, t. IV, p. 499).

Ouvrez le dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique, p. 259, M. *Cruveilhier* vous avouera humblement et avec une naïveté toute franche, que non-seulement les saignées n'ont « *aucune influence sur les attaques d'apoplexie*, mais encore que *le mal croît en proportion de la saignée.* »

Dans un mémoire que je fis sur l'apoplexie, en 1855, je

démontrai, en m'appuyant sur des faits, combien les saignées étaient plus nuisibles qu'utiles, et en 1858, c'est-à-dire trois ans plus tard, M. *Trousseau* professait les mêmes idées, en conseillant à ses élèves de s'abstenir de toute émission sanguine. (Cour. médic., année 1858). M. *Magendie* s'écriait un jour dans sa chaire du collège de France: « D'après toutes nos expériences, qui ont un caractère de vérité qui ne peut être contesté, *aurez-vous le courage de saigner* pour combattre *l'épouvantail ridicule* des pathologistes (*l'inflammation*), lorsque la couenne se montre dans tout état de choses, aussi bien en santé qu'en maladie?... Si au lieu d'affaiblir le malade, *sous le prétexte de détruire l'inflammation*, on soutient ses forces, on verra des guérisons plus rapides qu'après les saignées abondantes et repétées. »

M. *Louis* dans ses recherches sur les effets de la saignée, p. 38, professe *les mêmes idées*.

M. le professeur *Grisolle*, dans sa Pathologie, T. I, p. 163. conseille aux pléthoriques d'avoir recours à la saignée le moins possible, parce que, dit-il, les *saignées répétées* ont *l'inconvénient d'activer la sanguification*, et par conséquent d'être une cause éloignée de pléthore.

Prenez la Pathologie générale de *M. Dubois*, vous y lirez que *les congestions* sont dues à des phénomènes essentiellement vitaux; qu'elles sont *indépendantes* de la quantité *plus ou moins grande* de sang.

La preuve en est, ajoute l'auteur, en ce qu'elles surviennent le plus fréquemment chez des sujets *les plus débiles*, chez ceux où, en même temps, la quantité de sang est *le moins considérable*.

Enfin, *M. Lordat*, le doyen de l'école de Montpellier, appelle la *saignée*, le *knout de la thérapeutique*, qui *met ceux qu'elle n'a pas tués*, dans l'impossibilité de présenter des symptômes pendant quelque temps; mais, tout comme les

Russes ainsi fustigés retombent souvent dans la même faute qui leur avait mérité cette punition, de même *l'affection* qui avait donné lieu à la saignée *reproduit les mêmes symptômes,* dès que le système a assez de force pour les former. »

Comprend-t-on qu'après de tels aveux qui tous concluent dans la plupart des cas, *au danger des émissions sanguines*, comprend-t-on, dis-je, qu'après de tels aveux, ces mêmes médecins saignent toujours, n'est-ce pas étrange? Quelle logique?

Ce que je reproche à l'école *anatomique* ou *organicienne*, c'est *d'intervertir l'ordre du développement des caractères de la maladie* et de *confondre les produits morbides*, comme gale, polypes, carie des os, chancres, fiscs, verrues, ulcères, tubercules, matière encéphaloïde, *avec la maladie elle-même*, attendu que *ces produits renaîtront aussi longtemps que durera la maladie*, ou la caûse qui l'a engendrée; les *crachats* eux-mêmes, si dégoûtants quelquefois, que rendent les malades, ne sont-ils pas *les produits de la maladie*, c'est-à-dire du trouble purement dynamique ou organique que l'individu a éprouvé.

S'ils étaient *la matière qui les engendre et les entretient*, il suffirait, comme le fait remarquer *Hahnemann*, de se bien moucher, pour guérir infailliblement et rapidement tout coriza quelconque, même le plus invétéré.

Neus savons tous que les *émotions morales*, une *joie*, une *peur*, une *bonne* ou *mauvaise* nouvelle, peuvent produire une perturbation très-grande et quelquefois même la mort; eh bien! tant que la personne restera *sous le coup* de cette influence, *toute cure sera impossible.*

Outre les émissions sanguines, se présentent d'autres moyens non moins énergiques, qui dans la pratique allopathique jouent le plus grand rôle, ainsi co sont:

Les *révulsifs*, que *M. Bousquet* appelle les *ressources de*

*l'ignorance* qui ne sait que faire, et de la science à bout de moyens.

Il n'est pas le seul de cet avis:

Ecoutez plutôt le *Dr Fabre* qui, dans son traité de matière médicale et de thérapeutique, p. 125, vous dira que de larges *vésicatoires* peuvent amener *des accidents très-graves* par le fait d'une très-grande absorption. — Ou M. le *Dr Guersant*, qui vous prouvera que les *mêmes exutoires exaspèrent* souvent tous les symptômes d'une manière très effrayante, chez quelques individus nerveux, (Dict. en 30 vol., T. XXVII, p. 529).

Le *vésicatoire,* dit le professeur *Valleix*, est un des moyens le plus généralement employés, et cependant on *a élevé bien des doutes sur son efficacité*... La plupart des médecins qui l'emploient *dans la pleurésie,* le font uniquement parce que *ce moyen est généralement recommandé,* et non parce qu'ils sont sûrs d'en avoir retiré de bons effets. (T. I, p. 582.)

*M. Bouillaud,* lui-même, reproche *aux vésicatoires* appliqués sur des régions de la peau scarifiée, *d'y déterminer* d'une manière à peu près constante *une albuminurie* plus ou moins abondante. (Revue de médecine chirurgicale, janvier et février 1848.)

Obéissant à la routine, à des théories même, nous avons, disent *MM. Trousseau* et *Pidoux*, appliqué des *vésicatoires* à demeure; *nous avons eu souvent à nous en repentir*..... Nous avons vu survenir des *suppressions* ou *rétentions d'urine*, des *cystites* ou des *néphrites* aiguës, des *métrites*, etc. (Manuel de thérap. et de mat. médicale.)

*M. Devergie* combat les *exutoires* de cette manière en traitant des maladies de la peau. « Interrogez tous les praticiens, s'écrie-t-il, et ils vous diront qu'en général c'*est un moyen inutile et presque dangereux.* »

Le *séton*, pour *M. Marchal de Calvi*, n'est qu'*un moyen routinier appliqué sans discernement.*

Selon le professeur *Malgaigne*, le *séton* convient quand *on ne sait à quoi l'on a affaire :* il convient encore *quand on ne sait que faire.*

Passons aux *purgatifs*, moyens non moins employés que les précédents par l'ancienne école.

Si l'idée vous prenait jamais de donner des *purgatifs* en cas d'un état saburral, *MM. Trousseau et Pidoux* se chargeraient de vous démontrer que cette idée *des saburres persistantes est absurde physiologiquement parlant;* et que si, dans l'intervalle des repas, la membrane muqueuse gastrique sécrétait quelques sucs vicieux, un bon repas serait le meilleur remède. (Manuel de Thérapeutique et de matière médicale, tom. I. page 761.)

On doit, dit *M. Tardieu*, à propos du traitement du rhumatisme articulaire aigu, *proscrire les purgatifs drastiques*, qui, comme l'émétique et le colchique, *peuvent déterminer des évacuations cholériformes, que l'on n'est plus maître d'arrêter, et qu'on a vues être suivies de mort.*

*M. Chomel*, dans son Traité de pathologie générale, p. 7, et *MM. Mérat* et de *Lens*, dans le Dictionnaire de Matière médicale, tom. V, pag. 552, professent les mêmes idées; ainsi, disent ces derniers : « C'est surtout l'*abus des purgatifs forts ou drastiques* qui est suivi souvent de *graves accidents*; on a vu des *péritonites*, des *convulsions*, des *crampes*, des *flux de sang*, etc., *résulter de leur emploi*; quelques auteurs signalent même la *paralysie des intestins* comme étant la suite de leur usage, dans quelques cas. »

Je finis, Messieurs, en vous faisant connaître l'appréciation de MM. Trousseau et Pidoux au sujet des *vomitifs*.

« Non-seulement par les *efforts de vomissements* qu'ils provoquent, ils peuvent donner lieu à *une rupture de l'estomac*, à *une déchirure du diaphragme*, à *des hernies*, à *des hé-*

*morrhagies*, mais encore de tous les accidents, le *plus grave* et le plus singulier est la *coagulation du sang dans les vaisseaux artériels*, par suite d'une syncope trop prolongée ou d'un collapsus trop considérable. » (Mat. médic. et thérap., tom. II, pag. 719.)

Vous ne m'accuserez pas, je l'espère, Messieurs, de partialité, puisque je vous fais connaître les témoignages mêmes de vos maîtres, qui pour vous sont une autorité compétente.

Vous le voyez, Messieurs, tous *les moyens mécaniques* ou autres employés par l'ancienne médecine, qui ont pour but soit de soustraire une des parties constituantes les plus essentielles à la vie, comme *le sang*, par exemple; soit de donner *des médicaments* qui, à *doses trop massives*, produisent des *aggravations violentes*, tous ces moyens, dis-je, ont pour résultat d'*affaiblir* le malade et par conséquent de permettre à la maladie d'envahir davantage, lorsque le médicament déjà par lui-même, *en raison de sa quantité*, n'*a pas anéanti la vitalité.* Cette indigence pratique ne vient que de ce que l'ancienne école ignore le *lien* ou *rapport naturel* qui lie entre eux les deux faits appelés *maladie* et *médicament*, de ce qu'elle ignore en vertu de *quelle loi* se combinent la *force morbide* et la *force médicamenteuse;* ne connaissant pas *le mode d'action* des agents qu'elle emploie, elle ne peut juger des *moyens thérapeutiques* que par leur *résultat* ou l'*observation clinique*, et vous savez quel empire exerce *la vogue* sur le choix de ses moyens; chacun accordant au *même agent* une valeur *différente* et le faisant servir aux applications les plus diverses, ce qui rend les théories, les expériences et les faits *individuels.* A l'*enthousiasme d'un moment*, succède quelquefois un *oubli immérité* et l'on a souvent poussé le scepticisme et l'incertitude au point de révoquer en doute l'*efficacité des substances les plus héroïques.* Vous savez aussi bien que moi à quels *résultats contradic-*

*oires* vous êtes arrivés par rapport à l'usage de tous vos moyens thérapeutiques. Cela vient de deux choses : la première, de ce que les médicaments donnés à doses massives comme vous le faites, produisent souvent beaucoup plus de mal que de bien, ce que *Broussais* appelait une *thérapeutique incendiaire*. La deuxième, de ce que classant vos médicaments d'après des *propriétés générales* et *non individuelles*, vous vous adressez au groupe qui comprend sous la même dénomination des médicaments à action et à effets fort différents, etc., ainsi, belladone et opium, émétique et ipecacuanha, etc., au lieu de vous adresser au médicament lui-même.

Dois-je vous le dire, l'ancienne école, faute de science, est représentée par une agrégation d'hommes organicistes, positivistes, éclectiques, hippocratistes, tous gouvernés par l'esprit de parti, ayant leurs *théories particulières*, et *voulant imposer aux élèves leurs idées personnelles*. C'est ainsi que le *scepticisme médical* est sorti de ce conflit d'opinions où la vanité de chacun est mise en jeu plutôt que la science elle-même. Il ne suffit pas de dire à ses disciples : observez, expérimentez ! il faut encore leur tracer les conditions de l'observation et de l'expérience ; si véritablement les agents médicamenteux étaient connus par l'ancienne école d'une manière positive, ils ne seraient pas soumis à ces continuelles oscillations de bonne et de mauvaise fortune.

Le seul et incontestable mérite de l'école rivale, c'est d'avoir fait avancer la *symptomatologie*, et d'avoir suivi, depuis plus d'un siècle, l'*impulsion philosophique* en *analysant les faits* matériels, palpables qui s'offraient en abondance dans nos fibres, dans nos tissus, dans nos organes et dans leurs produits ; c'est *d'avoir comparé* les altérations physiques avec l'état sain d'apparence ; d'avoir fait des prodiges d'efforts, en poussant *l'analyse* jusque dans ses *der-*

*nières limites* pour lui faire rendre tout ce qu'elle pouvait contenir; d'avoir bâti *cet immense édifice* sur les faces duquel sont inscrits tous les désordres, toutes les lésions, tous les produits matériellement et physiquement appréciables des maladies. Elle a même cherché dans la mort les *secrets de la vie!* mais *la mort,* on doit s'y attendre, a *été muette;* elle n'a révélé qu'une chose : c'est que le lien mystérieux qui retient la vie dans l'organisme ne laisse parfois, en se brisant, presque point ou même point de *désordres appréciables*, tandisque, d'autres fois, *la vie* a pu se continuer, malgré d'effroyables ravages organiques.

N'importe, l'opiniâtreté qu'on a mise à faire passer la science médicale par tous les hasards de l'analyse, a produit de *belles découvertes* et de *magnifiques travaux,* travaux qui eussent été vraiment utiles si une doctrine commune et supérieure était venue relier tous ces faits ensemble, pour en faire un faisceau scientifique puissant comme l'unité. Pourquoi ces faits sont-ils presque toujours restés sans application pratique? parce que l'on manquait d'un flambeau conducteur pour les élever à la hauteur d'une doctrine positive et applicable. *A l'ancienne école* revient encore l'honneur *d'avoir précisé* avec un rare bonheur *les signes et symptômes* de plusieurs altérations organiques, comme les affections *utérines*, celles du *tube digestif,* des *organes thoraciques, du cerveau*, etc., etc. Mais cela ne suffit pas : il faut qu'elle arrive, un jour ou l'autre, à connaître à fond les *propriétés pathogénétiques* réelles des médicaments dont elle fait un usage journalier, sans les avoir préalablement expérimentés. Elle n'aura le droit d'afficher tant de vanité, de prétention et de faire tant de bruit qu'à la condition d'élever l'intelligence de chaque initié *du fait au principe*, en un mot de favoriser aux élèves, dont le sort est entre leurs mains, toute l'instruction désirable qu'ils sont en droit d'attendre de maîtres si haut placés et qui

s'arrogent à eux seuls le droit de régenter. Convenez-en, cependant, approuver, comme le font tous les jours ces princes de la science, telles pâtes ou tels biscuits, telles pilules, tel sirop ou telles capsules, ne constitue ni un système ni une école. (Voir le bulletin de l'Académie.)

Quoique *l'homœopathie*, pour rétablir l'harmonie physiologique et arriver à une guérison radicale, n'ait pas besoin, dans l'immense majorité des cas, de soustraire son malade *au milieu* dans lequel il vit, ni de recourir à tous les moyens destructeurs, plus incendiaires les uns que les autres, employés par l'ancienne école. Il existe cependant *des cas* où la vitalité semble tellement étouffée par un *élément naturel physiologique ou pathologique* (la maladie), ou un *élément artificiel* ou *pathogénétique* (le médicament ou le poison), que les *moyens dits antipathiques, indirects ou mécaniques*, car pour moi ces expressions sont synonimes, employés dans une *sage mesure et à temps* peuvent réussir. Ainsi, dans certaines maladies survenues tout à coup, comme les *asphyxies*, la *fulguration*, la *suffocation*, la *congélation*, la *submersion*, etc., Hahnemann nous conseille de *ranimer* d'abord la sensibilité et l'irritabilité à l'aide de palliatifs, tels que de légères *commotions électriques*, des *lavements de café fort*, des *odeurs excitantes*, *l'action progresssive* de la chaleur, etc. Dans ces cas, qui exigent une médecine active et des moyens prompts, il n'y a pas à choisir le moment le plus opportun pour l'application d'agents médicamenteux; avant d'entreprendre une cure radicale, il faut, avant tout, *soustraire le malade aux causes occasionnelles*.

Par *l'exitation factice et momentanée* que ces moyens mécaniques procurent à l'organisme entier, en ranimant la vie physiologique, on peut quelquefois *écarter le danger* que la vie court et permettre aux organes de *reprendre leur jeu*.

Quand même il n'y aurait plus d'espoir de sauver la vie,

*cette médication indirecte* aurait toujours l'avantage de prolonger les jours du malheureux patient, considération de la plus haute gravité, du moment où l'on se place au point de vue social.

Eh bien ! messieurs, même dans ces cas extrêmes *la loi posée par Hahnemann* me paraît *vraie* dans toute sa rigueur, seulement exagérée. En effet, que fait-on par ces *moyens violents et répétés*, sinon que de chercher à *produire* dans une ou plusieurs parties de l'organisme, *des effets par trop perturbateurs* qui, en raison de leur apparition subite, effacent, *éclipsent pour un moment certains symptômes* qui tiennent la mort comme imminente; il est de toute évidence que les *guérisons* opérées par ces *procédés allopathiques*, ne sont encore qu'un *échange de maladies naturelles* contre les *maladies artificielles*.

C'est donc à tort qu'on a reproché à *l'homœopathie* de vouloir guérir le *mal par le mal*, les *maux naturels* par les *maux artificiels*, quand sa rivale emploie pour la *cure* de ses malades, *saignées, vésicatoires, purgatifs*, *emplâtres*, *sétons*, *moxas et fers rouges* qui sont loin, je le crois, de procurer des sensations agréables aux malades. L'influence de cette médication quoiqu'affreuse, détestable, incendiaire même dans une foule de cas, a pour résultat néanmoins, de produire dans quelques maladies exceptionnelles un effet passager.

C'est ainsi que quelquefois, le *moribond* au moment de rendre le dernier soupir, sous l'influence d'une *excitation modificatrice pareille,* semble sortir de son linceul et recueillir les *quelques forces* qui lui restent pour adresser ses adieux, et dicter ses dernières volontés à ceux qui veillent à son chevet. Mais bientôt les *symptômes morbides* prennent le dessus, bien heureux, comme je vous l'ai déjà dit, quand les *moyens indirects*, en raison de leur effets violents et ne répondant pas exactement aux symptômes morbides, ne

*contribuent pas à ce que la vitalité n'abandonne l'organisme plus vite.*

En dehors des maladies exceptionnelles que je viens de vous citer, *l'homœopathie*, loin d'employer des moyens indirects et des doses massives, tâche au contraire en n'usant que *de petites doses,* de *se rapprocher le plus des symptômes actuellement existants*, en produisant des phénomènes qui aient le *plus de similitude* avec ceux que vous voulez combattre et enrayer. Aussi *nos guérisons* sont-elles *douces, rapides, durables et radicales.*

*Douces*, parce qu'elles ne font subir aucune déperdition à l'organisme, comme émissions sanguines, exutoires, vomitifs, purgatifs, etc., etc.

*Rapides*, parce que l'organisme ne faisant aucune perte, les convalescences, quand il y en a, ne se font pas longtemps attendre.

*Durables et radicales*, parce que notre médication est *directe* et qu'elle enraye toute *prédisposition* à contracter de nouveau la même maladie.

Ce qui, du reste, comme je vous l'ai déjà dit, fait et explique vos succès dans les maladies dites *spécifiques* et *épidémiques*, c'est que vous employez une médication dite *spécifique ou encore substitutive,* c'est-à-dire que vous faites de l'homœopathie, car le nom ne fait rien à la chose. D'où vient que notre triomphe est tout aussi assuré avec les *maladies chroniques*, là où votre impuissance se rencontre dans tout son jour? de la manière dont *Hahnemann* a conçu les *affections miasmatiques ;* en face d'une aussi belle et aussi large conception, que devient votre méthode dite *révulsive.* Le simple bon sens n'indique-t-il pas que tant que vous vous adresserez à *l'état local ou à l'effet*, le résultat sera *nul,* jusqu'à ce que vous soyez arrivés par des moyens rationnels à détruire *la cause* qui nécessairement reproduira *l'effet tant qu'elle subsistera.*

Ce que j'avance mérite, vous le voyez, d'être pris en sérieuse considération. Rendez-vous aux préceptes que vous donne *Hahnemann*, et bientôt vous bénirez cet homme de génie. Du reste, ceux d'entre vous qui ont suivi *ma clinique* avec exactitude, qui ont toujours été présents *aux consultations* que je *donne à mon dispensaire*, ceux-là, dis-je, sont convaincus, aujourd'hui, que non-seulement l'*homœopathie entreprend et guérit* ceux qui, par l'ancienne médecine, sont réputés comme *incurables*, mais encore qu'elle accueille avec assez de sympathie ceux qu'*elle abandonne* et qu'elle arrive, dans un temps donné, à *triompher de vieilles affections* contre lesquelles tous les moyens de la vieille école avaient été impuissants.

Est-ce à dire, messieurs, que l'*homœopathie* ne compte jamais d'*insuccès?* non vraiment, nous serions trop heureux, *la mort est partout;* mais si l'*homœopathie* ne peut faire que nous ne mourions tous une fois, du moins nous donne-t-elle les moyens de lutter d'une manière plus efficace.

Nos *insuccès* proviennent soit du *médecin*, soit *du malade*, soit de *la maladie*.

1° *Du médecin*, quand le médicament est *mal approprié* à la maladie. Ce n'est plus alors la faute de la doctrine. Chacun étant responsable de ses actes, ce serait se montrer absurde, que de rejeter sur *une doctrine l'imprudence*, l'*incapacité ou les fautes de ses adeptes*.

Cependant, il faut bien le dire, tout médecin qui, pour la première fois, jette un regard sur la matière médicale, sur le traité des maladies chroniques, ne peut se défendre d'*un grand embarras* à la vue d'une foule de symptômes plus variés les uns que les autres, réunis sans lien logique, physiologique et pathologique. Comment trouver le médicament individuel et particulier qui réponde à l'individualité de la personne, au milieu de ce dédale de matériaux, comment établir des comparaisons entre les

symptômes, au milieu de ce nombre immense de symptômes presque identiques? Ce sont autant de *desiderata* qui, je le reconnais, ont éloigné beaucoup de personnes de l'étude de l'homœopathie, ce sont autant de difficultés qu'on a cherché à vaincre en marquant *les symptômes caractéristiques,* observés par le plus grand nombre d'expérimentateurs. Mais comme ceux qui veulent se livrer à l'étude de la matière médicale n'en éprouvent pas un embarras moins grand, il serait à désirer qu'au milieu de ce chaos de symptômes, qu'au milieu de cette confusion qui règne dans la matière médicale où les expériences sont incomplètes, les observations fausses quelquefois et le caractère véritable des médicaments inconnus, il serait à désirer, dis-je, qu'*on recommençât ces expériences* sur un très-grand nombre de personnes, et les phénomènes alors, seraient d'autant plus caractéristiques qu'on les aurait observés un bien plus grand nombre de fois; c'est la seule manière de ne plus avoir l'image du médicament, si souvent troublée par le nombre infini de symptômes. Nous sommes, je crois, tous d'accord sur ce point.

2° Les *insuccès* proviennent encore *du malade* quand il y a manque ou excès de réceptivité pour l'action de la substance médicinale, quoique très-convenablement choisie, quand, par bêtise, par ignorance, par entêtement ou par incurie, il n'a pas observé fidèlement les prescriptions de son médecin. *Que de malades* qui, une fois rétablis, après avoir échappé au plus grand danger, croient qu'ils ne seraient pas parfaitement remis, s'ils n'avaient recours, comme ils le disent, *à une petite purge!* Si elle passe inaperçue, ce sera une raison de plus pour le convalescent, non-seulement d'en prendre à chaque indisposition, mais encore de conseiller le même moyen à ses amis et connaissances. — Si, au contraire, cette purgation le fait *retomber malade*, il se gardera bien de vous avouer l'impru-

dence qu'il a commise, et plus la rechute sera grave, moins il sera disposé à vous faire de coupables aveux. Telle est cependant, messieurs, cette pauvre humanité !

3° *Nos insuccès* proviennent enfin *de la maladie,* quand la puissance morbide a envahi de telle sorte l'organisme, qu'elle ne nous donne pas le temps d'agir, ou bien que la désorganisation ou transformation des tissus organiques est arrivée à un point qu'il ne nous reste plus, à nous comme à vous, qu'à soulager, consoler et soutenir le malheureux qui est voué à une mort certaine. Dans ce cas, *notre rôle*, à nous comme à vous, devient *tout passif* et doit se borner à *pallier* les douleurs qu'enfante le mal. Mais toutes les fois qu'*une maladie* ne présente pas *de désorganisation* évidente des tissus, elle peut *être guérie.* Le seul moyen pour arriver à ce résultat, consiste à trouver *un agent qui ait déjà produit* sur un organisme *sain* des désordres aussi *semblables* que possibles à ceux que vous voulez arrêter. Si cette loi n'existe pas, comment m'expliquerez-vous ces guérisons si nombreuses dont beaucoup d'entre vous ont été témoins et souvent miraculeuses, qui font la puissance de l'homœopathie !

Si vous admettez que ces résultats positifs, réels, concluants aient été obtenus en dehors de la médecine, c'est nier la science en général, et la médecine en particulier. Dans le cas contraire, il faut les accepter et en faire honneur à la *loi homœopathique,* sans crier pour cela au miracle : car, nous ne sommes pas de ceux qui poussons l'ardeur jusqu'à la témérité et la fougue jusqu'au fanatisme. Mais n'est-il pas juste que nous revendiquions la part *bien légitime* qui revient *à l'homœopathie* dans la guérison des maladies.

Au reproche que nous adressent nos adversaires de ne faire que de l'expectation, j'y répondrai dans la prochaine séance.

# VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

## QUE DOIT-ON ENTENDRE PAR EXPECTATION!

### DU RÉGIME ET DE L'IMAGINATION. — DES MOYENS ACCESSOIRES.

---

Messieurs,

Pour nous, vous le savez, c'est *la loi de similitude* qui nous régit, loi claire, précise, évidente, avouée par la raison, justifiée par l'expérience, et quand nos adversaires viennent attribuer au *régime*, à *la puissance de l'imagination* et aux *forces médicatrices* de la nature, les *succès nombreux* et *incontestables* que nous obtenons, c'est qu'ils ignorent qu'ils sont eux-mêmes médecins et que par conséquent les mêmes causes peuvent être invoquées en leur faveur.

Qu'on nous dise quel rôle thérapeutique joue l'*imagination* chez les *enfants* et les *animaux* soumis au traitement homœopatique ou chez ces malheureux atteints de scrofules ou de syphilis, etc. D'abord, Messieurs, savoir agir sur *le moral* de son malade, savoir régler un régime, ne mériterait déjà pas tant de dédain, cette manière de faire vaudrait bien les *tortures* que l'ancienne médecine fait subir à ses patients. Le rôle du médecin n'est-il pas des plus variés et ne doit-il pas, hélas! dans une foule de cas, reconnaître *la nécessité d'une thérapeutique morale*.

Pour ce qui est du *régime*, *Hahnemann* s'exprime ainsi dans le § 259 de l'Organon : « Comme il est nécessaire, dit-il, dans la pratique homœopathique, que les doses soient très-faibles, on conçoit aisément qu'il faut écarter du régime et du genre de vie des malades tout ce qui pourrait exercer sur eux *une influence médicinale quelconque*, afin que l'*effet* de doses si exiguës ne soit *éteint*, *surpassé* ou *troublé* par *aucun stimulant étranger.* »

Maintenant, Messieurs, voici ma manière de faire :

Tout en respectant les habitudes, quand elles sont très-anciennes et ne voulant pas rompre l'équilibre de l'organisme, je tâche, cependant, et autant que possible, de me conformer aux préceptes que nous donna Hahnemann.

Du reste, le *régime* et *le genre de vie ne doivent pas être les mêmes pour tous,* c'est à nous de prescrire la marche qu'on doit suivre dans *chaque cas particulier.* Non-seulement *le régime* doit varier d'*un sujet à un autre* et suivant la *différence* des maladies, mais il doit être encore accommodé *aux circonstances ;* c'est vous dire que dans *une foule de cas*, la *rigueur des préceptes doit être écartée,* car ils seraient inapplicables le plus souvent : ainsi il m'arrive souvent, et à dessein, de ne prescrire *aucun régime* à mes malades. A cet égard, je vous le répète, il ne peut y avoir de règle fixe ; nos prescriptions sont *relatives* au genre de vie du malade et à ses occupations. Prescrire à tous ses malades le même régime, est tout aussi *contraire* à l'esprit de l'homœopathie que de prescrire le même médicament pour toutes les maladies.

Cependant, il faut savoir que certaines substances sont *antidotes* d'autres substances ; ainsi, le *café* est un des *antidotes* de la *belladone,* de l'*opium* et de la *noix vomique ;* le *vin pur* et les *alcooliques* sont de même *antidotes* de la *noix vomique ;* les *acides,* au contraire, tout en *augmentant l'action*

*de la belladone*, sont cependant *incompatibles* avec les *narcotiques* et avec un médicament appelé *sepia*.

Dans le cas où un malade ne voudrait pas se soumettre à vos prescriptions, il vaudrait mieux l'abandonnner que de compromettre avec lui la doctrine en entreprenant un traitement que son ignorance et son entêtement rendent impossible.

Le *café*, le *thé* et les *liqueurs alcooliques*, qui sont devenus un besoin si impérieux chez la plupart des nations dites civilisées, ne doivent être abandonnés que *progressivement*, afin qu'on puisse y substituer une autre boisson inoffensive. De même, *le vin ne doit jamais être supprimé entièrement* aux malades atteints d'affections chroniques, surtout lorsque son usage est devenu un besoin de la vie, par suite d'une longue habitude; *pris avec ménagement*, il *relève* les forces, *stimule* les facultés, et souvent même procure une sensation de *bien-être* ou *bannit* la crainte, la tristesse et la douleur. En un mot, il faut *proscrire* du régime du malade toute substance qui jouit d'une *action médicinale*.

*Ces préceptes*, loin de nous attirer le blâme ou le ridicule, devraient fixer l'*attention de tout médecin* jaloux de remplir ses devoirs envers la société, car, ils sont d'accord non-seulement avec les lois de la *physiologie*, mais encore avec celles de la *morale*.

Quant aux *moyens accessoires*, tels que *cataplasmes*, *lavements*, *bains* et *excitations cutanées*, nous les permettons quelquefois, surtout quand nous les croyons propres à apporter un peu de soulagement aux souffrances du malade. Ainsi, dans certains cas, il m'est arrivé de recourir à l'emploi *d'irritants légers sur la peau*, lorsque, par exemple, la dessication rapide des exanthèmes et des ulcères fait naître des accidents graves. Il peut y avoir alors indication urgente de rétablir *l'affection primordiale;* mais ces

irritants extérieurs ne doivent nuire en aucune manière à l'action du remède intérieur.

Dans certains cas *d'angine*, je me trouve parfaitement de l'application sur le cou d'un *sachet* renfermant de *la cendre chaude* ou *du sable* chaud, ou bien encore d'une *éponge* trempée dans *l'eau chaude*, puis exprimée. C'est un excellent moyen et qui est préférable à toute autre application.

Sans attacher plus d'importance qu'il ne faut à l'emploi de ces *moyens accessoires*, on doit cependant savoir les apprécier, et ce serait d'un *purisme ridicule et exagéré* que de les condamner, attendu qu'ils apportent un grand soulagement au malade lorsqu'ils sont employés à temps. Du reste, ce sont des moyens qui appartiennent *à toutes les méthodes*.

Mais ce que nous proscrivons, ce sont *certains procédés allopathiques* que l'on emploie quelquefois *avant* ou *après* l'usage des moyens homœopathiques, quelquefois concurremment avec eux, et qui, comme je vous l'ai dit, ne servent qu'à débiliter le malade. Ainsi *nous proscrivons*, et je ne saurais trop vous le répéter, les émissions sanguines, les vomitifs, les purgatifs, les vésicatoires, les cautères, les moxas et les sétons, comme autant de procédés inutiles en présence de la *médication homœopathique* qui *est si puissante*. Y recourir, comme le font encore *certains praticiens*, c'est faire preuve *d'ignorance* envers la doctrine homœopathique, c'est une marque *de défiance* qui ne se comprend pas chez les *vrais adeptes de l'homœopathie*. En agir ainsi, c'est *donner le droit* aux personnes qui vous entourent et qui scrutent votre conduite, de vous taxer *d'incrédules*, *de faux médecins*. Règle générale : gardez-vous toujours, autant que possible, d'exciter *la moindre douleur*, parce que la *douleur épuise les forces*.

Disons un mot de *l'hydrothérapie*. Pour ce qui est de

cette manière de traiter les maladies, on ne devra y recourir qu'avec extrêmement de réserve et de discernement. *L'eau froide* est un *agent général* qui peut être utile dans certains cas, par exemple *faiblesse* résultant d'une vie sédentaire ou laborieuse, ou de l'abus des plaisirs, ou venant à la suite d'émotions déprimantes. Mais l'eau froide est le plus souvent nuisible, et ce que l'on doit redouter de son emploi, c'est la facilité avec laquelle *elle transforme une maladie* au lieu de la détruire, ce qui, dans bien des cas, donne le change aux malades et attire à la médication des éloges usurpés, immérités. On doit *la bannir* dans toute *maladie organique*; car l'abus qu'en font aujourd'hui médecins et malades ne contribue pas peu à fournir une foule de *lésions organiques* qui varient selon les dispositions individuelles de chacun.

Le seul avantage qu'on doit attendre de son emploi, c'est peut-être une *meilleure distribution de l'énergie vitale;* c'est ainsi que l'on comprend qu'en bonne santé on puisse, *tous les matins*, retirer un grand bien de son usage. Ainsi, un *bain d'eau tiède* en hiver, un *bain de rivière en été,* une *ceinture imbibée d'eau fraîche*, des *douches*, des *lotions rapides* et des *fomentations avec l'eau froide* se concilient très-bien avec la *méthode homœopathique,* et peuvent être *très-efficaces* pour fortifier le corps. Dans ce cas même, on ne saurait voir encore des phénomènes réactionnels; on s'explique parfaitement que *le sang* étant refoulé *brusquement* sur une assez grande surface; les organes internes qui le reçoivent, en raison de *l'élasticité* dont ils sont doués, le chassent, une fois l'impression froide subie, avec une force égale, 1° à la dépression opérée par le froid, 2° à la résistance ou élasticité des tissus qui ont été gorgés de sang plus qu'ils n'en reçoivent et ne peuvent en recevoir d'habitude.

C'est encore et toujours la *loi d'harmonie* et *d'équilibre;*

c'est, en un mot, un effet vital et mécanique tout à la fois. La chaleur et la rougeur qui accompagnent ces phénomènes s'expliquent de la même manière. Rien de plus naturel qu'une partie dont vous avez abaissé la température artificiellement cherche à se mettre en équilibre avec le milieu ambiant, etc. Rappelons-nous toujours que *la vie,* qui est la synthèse de toutes les activités physiologiques, ne peut recouvrer son état normal qu'à la condition *d'équilibrer* toutes les opérations par lesquelles elle se manifeste.

« On peut, dit *Hahnemann*, recourir soit aux *affusions* d'eau à une température de 40° Réaumur et *plus froide*, pendant une, deux, trois minutes, soit aux *bains généraux* de poussière d'eau pendant une à cinq minutes, plus ou moins, et *une ou plusieurs fois par jour*, conjointement avec un traitement antipsorique approprié, un exercice suffisant au grand air et un régime convenable. » (Maladies chroniques, t. I, p. 199.)

Dans le choléra, l'eau glacée dont on ne peut nier les services, n'a agi, là encore, que d'une manière homœopathique car « *l'eau froide*, dit *Hahnemann*, a pour effet de diminuer momentanément la sensibilité et la mobilité des parties, par conséquent d'agir comme *moyen homœopathique local* » (Maladies chroniques, t. I, p. 199). De même on a vu le docteur *Récamier* préconiser et obtenir les meilleurs résultats des boissons, des lavements et des *aspersions glacées* dans la période *algide* des fièvres intermittentes.

Quant à *l'électricité*, vantée et délaissée tour à tour, oubliée, puis reprise avec enthousiasme, quoique son action sur l'organisme soit très-vive, son application thérapeuthique n'en est pas moins dans l'enfance, aussi devons-nous être *prudents dans son emploi*; c'est au médecin de savoir se conduire d'après chaque cas individuel, et qu'il ne craigne pas que sa manière de faire soit taxée

d'hérésie, car il doit avoir en vue non pas la puroté de la doctrine, mais *la pureté de ses intentions.*

Seulement on ne doit pas se servir de moyens électriques de manière à plonger l'organisme, par suite de secousses très-vives et des vibrations qu'on lui imprime, dans une *apathie incurable*, ce qui arrive presque toujours, car, du moment où on ne prend aucunement en considération *l'origine de la maladie,* la guérison que l'on croit obtenir n'est qu'une *palliation*, suite de la surexcitation imprimée à tout l'organisme, lequel plus ou moins de temps après retombe dans son état premier et souvent même dans un état plus grave encore.

*Ce n'est jamais*, croyez-le bien, *avec une pile électrique* qu'on arrivera à combattre, à anéantir *la cause* de ce nombre infini d'affections chroniques.

Arrivons, messieurs, au reproche qu'on nous adresse de ne faire que de l'expectation ? Les leçons précédentes et la longue énumération que je viens de vous faire touchant les moyens accessoires suffiraient au besoin pour me donner le droit *de nier* que pour nous *l'expectation* soit dans les maladies la *notion-principe* de la médecine, mais je veux vous donner des raisons autres, qui vous prouveront que nous sommes loin de nous en remettre, comme on dit, *à la providence* pour obtenir la guérison de nos malades. D'abord voici comment Hahnemann s'exprime :

« Les efforts *misérables* et *extrêmement* incomplets que la *force vitale* fait pour se porter secours à soi-même dans les maladies aiguës, sont un spectacle qui doit exciter l'homme *à ne pas se contenter d'une stérile compensation* et à *déployer toutes les ressources* de son intelligence, afin de mettre un terme, *par une guérison réelle,* à ces tourments que *s'impose elle-même la nature.* » Dans ce passage, *Hahnemann*, tout religieux qu'il était, avoue deux choses : 1° *l'impuissance de la nature*, 2° *la nécessité pour le médecin d'agir à*

*temps et promptement.* (P. 32, introduction à l'Organon).

Il est loin, comme on voit, de considérer les *symptômes morbides* comme représentant *la somme des efforts* par lesquels *la vie réagit* contre la force mystérieuse qui fait le fond de la maladie.

Admettre, en effet, que les *phénomènes ou manifestations sensibles des maladies*, ne sont autres que les *éfforts de la nature médicatrice*, c'est admettre qu'on doit non-seulement les *entretenir*, mais encore les *exciter*, les *favoriser*, car, plus ces phénomènes auront *d'intensité* et plus favorable sera la *réaction*, puisqu'en elle réside la *nature médicatrice* et la résistance vitale. Donc suivant les médecins qui s'en rapportent à *l'expectation,* ce ne serait pas à l'extinction des symptômes et autres phénomènes morbides, mais bien à *leur tension progressive* qu'on devrait s'en rapporter *pour juger* d'une *manière favorable ou non la terminaison d'une maladie.*

En repoussant la *médecine expectante,* nous ne prétendons pas nier *les guérisons spontanées,* si comme je vous l'ai déjà dit, par guérisons spontanées on entend l'*évolution naturelle* de certaines maladies, mais *sans intervention de la nature médicatrice.* La *médecine expectante* n'a donc de valeur qu'autant qu'il est possible à la science de *déterminer à l'avance la marche que doit suivre une maladie* et de *fixer sa terminaison.*

Savez-vous, messieurs, sur quels principes est fondée la *médecine expectante,* sur les idées que l'on se fait d'un *être mystérieux et tout puissant.* Or, m'appuyant sur l'autorité des plus grands philosophes, je vous le demande, nous est-il possible d'avoir des idées vraies d'un *être qui n'agit sur aucun de nos sens.* On nous dit que l'*essence créatrice* est *incompréhensible* pour l'homme, et on ne cesse en même temps d'assigner des *attributs* à cet être incompréhensible, et d'assurer que l'homme ne peut se dispenser

de reconnaître ce *tout puissant impossible à concevoir*. Permettez-moi, messieurs de vous reporter aux leçons que je vous ai faites sur l'*univers* et sur le *dynamisme vital*, elles trouvent ici leur confirmation, au point que je ne craindrai pas de vous répéter ce que je vous ai dit dans ces leçons.

Comme *tout principe* doit être un *jugement*, qu'un jugement n'est que l'*effet de l'expérience*, laquelle ne s'acquiert que par l'*exercice des sens*, il s'ensuit que *nos idées* qui sont des *représentations* des objets qui nous frappent, nous représentent l'*idée d'un être infini* comme *une idée sans objet, sans modèle, sans prototype*. Ce qui, par conséquent, exclut toute idée, peut-il être autre chose que le néant? Si, d'ailleurs, il existe un *être infini*, *nul être fini* ne peut avoir *ni union, ni commerce, ni rapports* avec lui et ne peut, bien entendu, *rien en attendre*.

Si c'est un *pur esprit*, comme le veulent certains métaphysiciens et médecins, l'idée *de la spiritualité* est un mot *abstrait* fait pour désigner *la force cachée de la nature*, c'est encore une *idée sans modèle*, puisqu'on nous représente *cette spiritualité* comme une substance *inconnue*, n'ayant ni commencement ni fin, par conséquent n'ayant aucune étendue, ni rien de commun avec la matière, espèce de point mathématique qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur. *Hume* a dit très-ingénieusement, en parlant des théologiens ou spiritualistes, qu'ils ont trouvé la solution du fameux problème d'Archimède; *un point* dans le ciel d'où ils remuent le monde.

Pourquoi invoquer, dans la guérison des maladies, une *force insaisissable, inconnue*, un *être spirituel* qui ne peut donner ce qu'il n'a pas lui-même, et qui, par l'essence spirituelle qu'on lui accorde, est incapable de faire quoique ce soit dans un cas morbide donné. L'*aveugle force vitale* qu'on dit émanée du Tout-puissant, abandonnée à elle-

même, ne peut, dit *Hahnemann*, se guérir; elle a même si peu de puissance naturelle curative, qu'une fois désaccordée, les changements qu'elle amène dans l'organisme sont les symptômes et la maladie elle-même. (Organon, § 22, p. 123.)

Plutôt que d'attribuer la formation de l'homme *à un être incompréhensible* et de s'en remettre à lui pour *la guérison d'une maladie,* nous pensons et nous le répétons à dessein, qu'il est beaucoup plus naturel et plus intelligible de tirer tout ce qui existe *du sein de la matière,* dont l'*existence est démontrée par tous nos sens,* dont nous éprouvons *les effets* à chaque instant, que nous voyons *agir, se mouvoir,* communiquer *le mouvement* et *générer sans cesse.* Et, loin de repousser, comme téméraire et impuissante, la prétention de mettre obstacle au développement morbide, une fois qu'il est évidemment établi, nous sommes persuadé qu'il nous appartient et *qu'il n'appartient qu'à nous ! hommes,* d'intervenir très-activement, afin de remédier aux accidents qui peuvent amener un trouble organique ou dynamique; pour moi, ces deux expressions sont synonymes, n'ayant en vue que les forces ou puissances *actives.*

*Hahnemann* l'a compris, car à l'*expérimentation seule* il en a appelé. A elle seule il s'en remet pour le soin d'opérer *les guérisons.* Il était donc loin de compter *sur la Providence,* et par conséquent de faire *de la médecine expectante.* L'homœopathie *nie absolument* qu'il y ait nécessité d'abandonner les malades aux soins de *cette nature dite prévoyante,* la regardant comme *incapable* de favoriser, soit la marche régulière du développement morbide dans sa tendance générale vers la guérison, soit la direction des mouvements vitaux. *Elle nie d'une manière absolue* qu'il y ait nécessité de laisser les maladies parcourir toutes leurs phases, toutes leurs périodes; attendu qu'elle possède *les*

*moyens les plus actifs* pour anéantir toute cause morbifique et éteindre toute manifestation morbide, sans avoir besoin d'attendre qu'il plaise *à Dame nature* ou *Providence* de se montrer clémente envers *son supposé protégé.* « Non! dit *Hahnemann* dans son introduction à l'Organon, p. 45, *cette force innée* chez l'homme, qui dirige la vie de la manière la plus parfaite pendant la santé, dont la présence se fait sentir également dans toutes les parties de l'organisme, dans la fibre sensible comme dans la fibre irritable, et qui est le ressort infatigable de toutes les fonctions normales du corps, *n'a point été créée pour se porter secours à elle-même dans les maladies*, pour exciter une médecine digne d'imitation. Non! *la vraie médecine,* œuvre de réflexions et de jugement, *est une création de l'esprit humain,* qui, lorsque *la force vitale* instinctive, automatique et *incapable de raisonnement,* a été entraînée par la maladie *à des actions anormales,* sait, au moyen *d'un médicament homœopathique,* lui imprimer une modification morbide *analogue,* mais un peu *plus forte,* de manière que la maladie *naturelle* ne puisse plus influer sur elle, qu'elle en soit débarrassée... »

Je sais quelle tempête je vais soulever en émettant ces idées, je m'attends à l'orage qui doit s'amonceler sur ma tête devant ces propositions qui émanent de philosophes bien connus, mais que m'importe l'opinion contraire! n'ai-je pas la vérité de mon côté! Ne savons-nous pas qu'en science comme en littérature, comme en politique *toute idée nouvelle* soulève des *contestations* et des *résistances* d'autant plus grandes qu'elle repose *sur le vrai;* c'est ce que *M. Broca* appelle *la loi de résistance* en vertu de laquelle *un ordre de choses attaqué se défend* contre *ce qui l'attaque.* De quel droit, m'armant de l'autorité d'hommes illustres, « ne viendrais-je pas sonder ces abîmes, citer l'*Éternel* au tribunal de la raison, nier la *Providence,* et par

conséquent la force médicatrice qui émane d'elle? Si l'homme, quoique intelligent, est incapable comme on le dit, de tout savoir et qu'il ne soit pas doué de facultés assez amples pour connaître l'*essence créatrice*, n'est-ce pas admettre, dans ce cas, que *ce pur esprit* n'a ni pu ni voulu être connu des hommes. Si donc, notre *essence propre* nous met dans *l'impossibilité* de nous faire aucune idée de la *spiritualité* ou de *la Providence*, nous n'avons ni à demander, ni à refuser, ni à reconnaître son intervention dans le cours d'une maladie, puisque nous sommes dans l'impossibilité de nous en rendre compte. »

Si je m'efforce, messieurs, de combattre *ces préjugés,* c'est uniquement dans le but de servir l'humanité souffrante et surtout, afin de repousser les assertions fausses et mensongères de certains médecins qui nous accusent de ne faire que de *l'expectation.*

Il me sera difficile, je le sais, de combattre des *préjugés* avec lesquels nous avons tous été bercés, car, « sans nos nourrices qui ont été *nos premières théologiennes*, nous serions tous animés des mêmes idées. Mais chacun reçoit de ses parents et de ses instituteurs *les divinités* qu'ils ont eux-mêmes reçu des leurs, et chacun, suivant son tempérament propre, les arrange, les modifie, les peint à sa manière.

« Le cerveau de l'homme est, surtout dans l'enfance, une *cire molle* propre à *recevoir toutes les impressions* qu'on y veut faire naître; l'éducation lui fournit presque toutes ses opinions dans un temps où il est *incapable* de juger par lui-même. Nous avons la plus grande confiance dans nos instituteurs, les supposant très-convaincus eux-mêmes des choses qu'ils nous apprennent.

« Tels sont les motifs qui nous font adopter *mille erreurs,* « sans autre fondement que *la périlleuse parole* de ceux qui « nous ont élevés. »

C'est ainsi qu'on prétend nous faire croire que la divinité, en créant l'univers, n'a eu d'autre but que de rendre l'*homme heureux. Nous, médecins,* pouvons-nous accepter de pareilles données, *habitués que nous sommes à assister à ses peines, à ses chagrins, à ses tortures,* quand nous voyons le genre humain être la *victime continuelle* des maux physiques et moraux, *quand nous sommes appelés à chaque instant du jour à équilibrer cette machine humaine* que l'on nous représente comme un chef-d'œuvre de l'industrie du Créateur.

Que dirait-on d'un *mécanicien* qui nous ferait voir une machine compliquée, prête à s'arrêter à tout moment et qui finirait au bout de peu de temps par *se briser d'elle-même!* Donc *l'homme lui-même*, que l'on ne cesse de regarder comme le chef-d'œuvre, comme l'ouvrage le plus merveilleux de la Divinité, est un être aussi *imparfait* et aussi *périssable* que tous les autres ouvrages dont on lui attribue la formation. *L'homme physique* est sujet à mille infirmités, à des maux sans nombre, à la mort; *l'homme moral* est rempli de défauts : ajouterai-je que cet être qu'on nous présente comme le plus bel ouvrage, comme l'ouvrage le plus surprenant du plus parfait des êtres, encourt si souvent la disgrâce de son auteur, devient pour lui si odieux et si rebutant qu'il se trouve obligé de le jeter au feu. Assez sur ce chapitre, d'ailleurs comment pourrions-nous juger des perfections divines, puisque *l'homme*, l'œuvre la plus rare de la Divinité, est rempli d'imperfections.

Comprenez-vous maintenant, messieurs, pourquoi nous repoussons l'*expectation*, puisque tout médecin qui fait de la médecine expectante, en appelle nécessairement à *la Providence* qui pour nous ne représente qu'un mot *vide de sens*. Les partisans de l'*expactation* comptent sur ce qu'ils appellent la *réaction*, réaction que l'on doit respecter, et qui, selon eux, réduirait leur rôle à celui d'*interprète* et

d'*auxiliaire*. Singulière aberration que celle qui nous fait envisager ces phénomènes dits *de réaction*, comme autant de phénomènes salutaires et providentiels, *tandis qu'ils ne sont que le résultat de la maladie même*. En effet, je vous l'ai prouvé en traitant de *la sensation*, tout état pathologique a un développement *nécessaire*, lequel passant par des *phases successives* se manifeste par des *altérations fonctionnelles et organiques déterminées*. Pour certains médecins, *Providence* exprime donc le soin généreux que prend la Divinité en pourvoyant aux besoins tant physiologiques que morbides de ses créatures. Qu'on ouvre les yeux et l'on verra qu'elle ne pourvoit à rien.

« Implorer son assistance dans nos calamités, dans nos souffrances, dans nos infirmités, n'est-ce pas nous adresser à l'auteur même de nos calamités et de nos maladies pour lui représenter qu'en notre faveur, il devrait rectifier son plan, qui ne s'accorde ni avec nos intérêts, ni avec notre santé, ni avec notre bonheur. En ce monde de *sacrifices* et de *déceptions*, l'existence est tellement troublée par des chagrins, des craintes, des maladies souvent cruelles et très-peu méritées, qu'il existe fort peu d'hommes, j'en suis convaincu, qui, si la chose dépendait d'eux, voulussent *recommencer au même prix* la carrière pénible dans laquelle, *sans leur aveu*, *le destin les a jetés*. Un seul chagrin cuisant ne suffit-il pas souvent pour empoisonner tout d'un coup la vie la plus paisible et la plus fortunée. Il est très-peu de mortels qui n'aient été forcés de boire dans la coupe de l'infortune, et le désir qu'ont certains hommes d'être anéantis, me paraît tout aussi justifié que celui qui vous fait espérer une vie éternelle parce que vous la désirez. »

En présence *de tant d'infortunés* qui *gémissent sous l'oppression*, tant morale que physique, qui *languissent dans la misère* et dans *les plus cruelles souffrances*, pouvons-nous, je

vous le demande, mettre notre confiance *dans une Providence* qui se *rit du genre humain*, qui *se joue des vains projets des hommes*. Pourquoi vanter ses soins attentifs ? ne sommes-nous pas obligés d'*entrer en lutte* tous les jours *avec cette providence*, de *parer les coups* qu'elle porte à notre organisme, de remédier *aux accidents de toute* nature qui compromettent notre existence, et comme le prouvent ces éminents philosophes dont je ne suis que l'interprète :

« Si c'est elle qui gouverne le monde, nous la trouvons autant occupée à *détruire* qu'à *former*, à *exterminer* qu'à *produire*. Ne fait-elle donc pas *périr* à chaque instant par *milliers* ces mêmes hommes à la conservation et au bien-être desquels *on la suppose* continuellement attentive? Après avoir armé la nature entière contre l'homme, elle arme l'homme lui-même contre sa propre espèce, pour le voir expirer finalement dans *les plus cruelles douleurs*. Est-ce donc là *cet esprit conservateur* de la part de la Providence? Si nous envisagions, sans préjugés, la conduite équivoque de cette Providence, nous verrions bientôt que, loin de ressembler à une mère tendre et soigneuse, elle ressemble plutôt à ces mères dénaturées qui, oubliant sur le champ le fruit infortuné de leurs amours lubriques, et abandonnant leurs enfants dès qu'ils sont nés, les exposent aux caprices du sort.

« Que dirait-on d'un père qu'on nous assurerait *veiller sans relâche à la conservation* et au *bien-être* de ses enfants faibles et sans prévoyance, et qui pourtant leur laisserait la *liberté d'errer à l'aventure* au milieu des rochers et des précipices de toute nature; qui ne les empêcherait que *rarement* de suivre leurs appétits désordonnés; qui leur permettrait de manier *sans précaution* des armes *meurtrières*, au risque de s'en blesser grièvement? Que penserait-on *de ce même père*, si, *au lieu de s'en prendre à lui-même* du mal qui serait arrivé à ses pauvres enfants, *il les punis-*

*sait* de leurs écarts *de la façon la plus cruelle?* Nous dirions, avec raison, que ce père est un *fou* qui joint *l'injustice* à la *sottise.* En effet, *un père prévoyant* aurait prévenu le mal, et par là même se serait vu dispensé de punir; car, *en punissant un enfant faible*, il commet, à mon avis, *la plus injuste des tyrannies.*

« Du reste, que nous offre l'humanité qu'on dit émanée de la justice même? On ne trouve partout qu'injustices et violences : Ici, c'est la force qui décide du sort des nations; là, c'est l'équité qui semble bannie de la terre; ailleurs, c'est un petit nombre d'hommes qui se jouent impunément du repos, des biens, de la liberté, de la vie de tous les autres. »

Il y a plus de deux mille ans que, suivant Lactance, le sage Epicure a dit : Ou Dieu veut empêcher le mal, et il ne peut y parvenir; ou il le peut et ne le veut pas; ou il ne le veut ni ne le peut. S'il le veut sans le pouvoir, il est impuissant; s'il le peut et ne le veut pas, il aurait une malice qu'on ne doit pas lui attribuer; s'il ne le peut ni ne le veut, il serait à la fois impuissant et malin, et par conséquent il ne serait pas Dieu; s'il le veut et s'il le peut, d'où vient donc le mal, ou pourquoi ne l'empêche-t-il pas ? »

Croyez-moi, messieurs, de même que, *pour vivre*, l'homme a besoin *d'en appeler sans cesse au travail*; de même, *pour guérir*, il a besoin *d'avoir recours à une médication bien appropriée* et qui réponde parfaitement à ses souffrances.

*L'univers*, avons-nous dit, messieurs, *n'est que ce qu'il peut être;* tous les êtres sensibles y jouissent et y souffrent, c'est-à-dire sont remués, agités, tantôt d'une façon agréable et tantôt d'une façon désagréable. *Ces effets sont nécessaires;* ils résultent *nécessairement* de causes qui n'agissent *que suivant leurs propriétés spéciales.* Aussi ces effets ne nous plaisent-ils, oui ou non, qu'en raison de *notre propre nature.* Cette *même nature* nous force à éviter, à écarter et

à combattre *les uns*, ou bien à chercher, à désirer et à nous procurer les *autres*.

« Dans un monde où tout est *nécessaire*, une *Providence* qui ne remédie à rien, qui laisse aller les choses d'après leur cours nécessaire, est-elle donc autre chose que *le destin* ou *la nécessité personnifiée*? C'est une divinité sourde qui ne peut rien changer à des lois générales auxquelles elle est soumise elle-même.

« Que nous importe, après tout, *l'infinie puissance d'une Providence* qui ne veut faire que *très-peu de chose* en notre faveur? Où est *l'infinie bonté d'une divinité indifférente sur mon sort*? A quoi me sert la faveur *d'un pur esprit* qui, pouvant me faire un bien infini, *ne m'en fait pas même un fini?* »

C'est incroyable comme l'imagination aime à s'égarer *à travers le merveilleux*, comme l'esprit humain se laisse facilement séduire par tout ce qui, tenant *du prodige*, *le frappe et l'étonne*. N'a-t-on pas vu les plus grands génies, comme les plus pauvres d'intelligence, succomber à cette séduction. En médecine, le merveilleux n'a-t-il pas eu et n'a-t-il pas encore malheureusement sa part. Regardant les maladies comme produites par *la méchanceté des génies malfaisants*, n'a-t-on pas voulu les guérir en chassant les intrus par des *mots magiques*, des *prières*, des *amulettes* et des *enchantements*.

A l'appui de ce que j'avance, et pour vous donner une idée de ce que peuvent sur certains esprits, les notions religieuses, vous me permettrez de vous citer deux faits qui me concernent, et qui se sont passés à très peu de distances l'un de l'autre, je vous les raconterai brièvement :

Il y a quelques mois, la supérieure d'un des premiers couvents de la rue de Sèvres, sur la recommandation d'un directeur d'une des principales maisons religieuses dont je suis le médecin, vint me trouver en personne pour me prier de donner mes soins à une de ses sœurs qui, jeune

encore, était *alitée depuis plus de 18 mois.* Sous l'influence de jeûnes trop longtemps prolongés, de privations, de chagrins, d'émotions de toute sorte, les menstrues s'étaient arrêtées et des vomissements étaient survenus, au point que depuis 18 mois, chose incroyable! elle ne prenait plus d'aliments : pour toute sa journée, elle se contentait à peine d'une cuillerée de gelée de viande et encore pour ne pas vomir était-elle obligée d'en sucer une petite partie à de longs intervalles; on lui donnait encore des 1/4 de lavements de bouillon qu'elle rendait aussitôt, ne pouvant absolument rien garder. A ma première visite je fus effrayé de cette pâleur cadavérique et surtout de l'état de maigreur auquel elle était arrivée, ce qui se conçoit après un jeûne de 18 mois, sans compter les secousses successives par lesquelles elle était passée en prenant différents médicaments donnés par le médecin ordinaire. Elle avait un pouls filiforme et extrêmement misérable, malgré cela elle était toujours brûlante, et passait ses nuits dans l'insomnie. Avant moi donc, on avait non-seulement consulté toute la Faculté et mis en œuvre ce qu'elle avait ordonné, mais encore on avait fait force prières, on avait dit neuvaines sur neuvaines, on en avait eu le temps pendant 18 mois! bref, messes, prières, oraisons, neuvaines, n'avaient pas mieux réussi que tout autre moyen.

C'est donc à bout de tout qu'on était venu me chercher. Soit dit en passant, je commençai, après inspection faite, par faire enlever le superflu de tous ces chapelets, de toutes ces croix, de toutes ces médailles, de toutes ces images qui lui couvraient le ventre et la poitrine. J'ordonnai un médicament homœopathique et j'insistai pour qu'on recommençât à lui faire prendre du bouillon; à ma visite du lendemain on m'apprit qu'elle était mieux, mais que cependant elle vomissait toujours. Malgré ces vomissements, je persistai de plus en plus pour qu'elle prît, non

pas des potages, encore moins des bouillons, mais bien des aliments solides. Un jour elle essaya, mais des vomissements tellement affreux survinrent qu'elle ne voulut plus recommencer, quoique je l'engageasse toujours à se soumettre à cette épreuve plusieurs fois de suite, persuadé que j'étais, qu'on arriverait peut-être avec de la persistance à vaincre l'obstacle, ce qui pourrait permettre à d'autres aliments de digestion plus facile à être absorbés. — Je me basais sur ce que cette pauvre enfant, ayant laissé son estomac inactif pendant dix-huit mois, il devait s'ensuivre une espèce d'inertie ou de paralysie.

Mais, je le répète, j'eus beau insister pendant cinq ou six semaines que je lui donnai mes soins, elle s'y refusa constamment, se contentant de prendre mes médicaments qui, à la fin, ne produisirent qu'un très-médiocre résultat. Un jour cependant, par un de ces revirements subits de l'esprit et bien décidée à s'en rapporter à mes conseils, elle fait demander tout un repas complet (voire même de la salade), et se met en devoir de manger. Bientôt un premier vomissement arrive et la force de suspendre une heure à peu près, elle recommence une fois, deux fois, trois fois, et toujours des vomissements surviennent; enfin s'armant de courage et se rappelant mes paroles, elle arrive après quelques heures de lutte à absorber un peu de pain, un peu de viande et même un peu de salade. Au bout d'une heure ou deux, elle eut des vomissements convulsifs affreux. Une sueur froide inonda son corps. Quelques râles se firent entendre et elle tomba dans une espèce de léthargie qu'on prit pour la mort.

Tandis que le bol alimentaire, pour se frayer un passage, donnait lieu à tous ces accidents que je viens de vous décrire, on était dans la maison à faire des prières et des invocations de toute sorte. Cette pauvre enfant, après plusieurs heures d'une espèce d'agonie, ouvrit les

yeux, revint à elle et, chose merveilleuse, peu de temps après son réveil une selle naturelle survint, ce qui n'avait pas eu lieu depuis des mois. Le lendemain elle recommença l'expérience, se soumit, je ne dirai pas avec gaîté de cœur, aux mêmes épreuves, mais l'espérance s'éveillant en elle, elle mangea encore avec plus d'avidité que la veille ; cette fois, deux vomissements seulement, eurent lieu, elle n'eut que la peine de recommencer son repas et, comme le jour précédent, elle tomba dans la même crise, c'est-à-dire que les aliments ne franchirent l'obstacle qu'en se faisant accompagner de symptômes plus alarmants les uns que les autres ; bref, elle sortit victorieuse de l'épreuve, et à partir de ce jour, elle mangea et digéra comme vous et moi. Huit jours après cet événement, je revois la supérieure; vous croyez peut-être que ses premiers mots furent pour me remercier : oh bien oui ! A peine entrée dans mon cabinet, elle me demande un certificat pour constater que c'est grâce à l'intervention de tel ou tel fondateur que je n'avais pas l'honneur de connaître, *qui avait été invoqué,* que sa pauvre malade devait d'être rétablie. Sans nier l'influence de la prière (au point de vue moral), vous devinez ma réponse, et voilà cependant, Messieurs, jusqu'où le fanatisme peut vous pousser ; on alla même jusqu'à me proposer, si je voulais signer ce certificat, de me nommer le médecin en chef de la maison ; encore plus indigné, je refusai et envoyai promener sœur et certificat.

Voici le deuxième fait, il s'est passé il y a quelques jours seulement.

Je vois entrer dans mon cabinet, à l'heure de mes consultations, un de mes clients habituels, qui, la figure toute bouleversée, me dit qu'il venait me chercher en toute hâte pour me conduire auprès d'un de ses parents qui se meurt. Il me raconta que la personne pour laquelle il réclamait mes soins était atteinte d'une fluxion de poi-

trine, maladie qu'elle avait gagnée en se rendant de Paris à sa résidence de campagne, qu'elle avait appelé de suite son médecin ordinaire homœopathe (bien connu par son zèle religieux), mais que la maladie n'en faisait pas moins des progrès effrayants. De suite je m'informai s'il venait me chercher du consentement du confrère et du malade. Non, me répondit-il, je n'ai même pas vu le médecin ce matin, mais ma confiance est si grande en vous, et je trouve mon parent si mal que je désirerais à tout prix avoir votre avis. Comme il n'entre pas dans mes habitudes de marcher sur les brisées des autres, je lui déclarai que je ne m'y rendrais qu'autant que mon confrère m'appellerait de l'aveu même du malade. — Il eut beau insister, je maintins mon dire. — Quelques heures après, au moment où j'étais à dîner, on m'annonce la sœur et la fille du malade, qui croyant avoir plus d'empire sur moi eurent recours à tous les moyens, supplications, prières, pour me décider à faire une visite à leur frère et père, je restai inébranlable dans ma détermination. Ce voyant, elles se rendirent auprès de leurs autres parents, et comme le malade allait de mal en pis, il y eut réunion de famille le soir même. Comme j'étais le médecin de toute la famille, sauf de celui qui était malade, qui n'avait pas cru devoir m'accorder sa confiance, en raison des opinions que je professais qui n'étaient pas les siennes, il va sans dire qu'à l'unanimité on décida qu'on m'enverrait une dépêche télégraphique pour me prier de venir sur-le-champ, le malade y consentant. Mais sur ces entrefaites, arrive au château le *directeur spirituel* qu'on avait mandé en toute hâte de Paris : apprenant que la famille entière dont j'étais le médecin voulait me faire venir, et me connaissant de nom et de réputation, il jugea à propos de faire valoir ma foi peu vive pour la religion et accusant mon peu d'orthodoxie, il alla jusqu'à déclarer que si on m'appelait,

les parents assumeraient sur eux une grande responsabilité que c'était ni plus ni moins, appeler les foudres de l'enfer sur leur parent, qu'il était impossible que Dieu servît leurs vues en donnant leur confiance à un homme qui n'avait aucune croyance en la Divinité. Il alla même jusqu'à détourner et dissuader le pauvre malade qui s'abandonna entièrement à lui. La famille attendit le lendemain et fit part au dévot médecin du désir qu'elle avait à toute force de me voir appelé en consultation. Ce jésuite, tout en faisant la grimace, ayant donné son assentiment, on me délégua aussitôt un des membres de la famille, qui dans sa bonne foi crut devoir s'ouvrir à moi, me mettre franchement au courant de tout ce qui s'était passé la veille, (conciliabule de la famille, opposition calculée du prêtre), etc.; apprenant cela, je refusai de me rendre à l'appel du malade, et bien m'en a pris, car deux jours après il n'existait plus. Le médecin alors, oubliant son rôle, s'était jeté à genoux, et sachant la famille extrêmement pieuse avait demandé un livre d'Heures et avait dit des prières. Les parents m'affirmèrent depuis que le prêtre avait déclaré qu'il aurait suffi de ma présence pour que le diable entravât les efforts de la science. Voyez cependant, Messieurs, à quelle conséquence cela peut mener.

« Le sceptique XVIII[e] siècle nous avait bien un peu délivré de tous les malins et méchants esprits, mais, hélas! nos relations avec le Dieu du rouge et redoutable empire étaient loin d'être rompues. Que de personnes qui, aujourd'hui encore, viennent *imputer* nos souffrances physiques et morales, espèce de *châtiments* que la divinité nous envoie, *aux fautes que nous commettons*. Mais, leur répondrais-je le texte des philosophes en mains, « pourquoi sommes-nous coupables! à qui la faute, si ce n'est à cette divinité! Du moment où elle a droit de *vie* et de *mort* sur nous, pauvres créatures, il est bien clair que si elle nous

conserve, malgré nos défauts, malgré les fautes que nous commettons, nous ne pouvons être repréhensibles puisque pour ainsi dire *elle nous force d'exister* afin de nous rendre coupables. N'est-il pas évident que si l'homme a le pouvoir de mal faire ou d'offenser la divinité, c'est qu'il *lui plaît* d'être offensée, puisqu'on nous la représente comme toute puissante. En vertu de sa *toute puissance* lui *aurait-il donc plus coûté* de nous faire bons, innocents, valides, heureux en un mot, plutôt que de nous acabler de maladies, que de nous faire méchants, coupables et malheureux! La création d'êtres sages et heureux nous aurait au moins épargné la perspective de ce séjour affreux, où, nonobstant sa bonté, la divinité réserve dit-on, *des tourments infinis* au plus grand nombre des hommes. Mais *une bonté* qui fait place *à la cruauté la plus terrible, n'est pas une bonté infinie.* »

Pour ma part *je sais fort mauvais gré* à *la Providence* de *m'avoir créé*, pour me laisser ensuite exposé au péril de me damner.

Puis-je, à l'exemple de ces grands philosophes « aimer un être dont l'idée n'est propre qu'à exciter la terreur, dont les jugements font frémir. Comment envisager sans alarme *un tout-puissant* que l'on suppose assez barbare pour pouvoir vous damner, et qui réserve des châtiments infinis pour la durée et la violence, aux 99 centièmes de ses enfants?

« Neût-il donc *pas été plus conforme à la nature d'un être bon*, *raisonnable* et *juste* de ne pas créer un monde qu'il ne pouvait rendre complètement heureux? Pourquoi avoir donné le jour à des êtres sensibles *dont la conduite en ce monde*, pouvait leur attirer *d'abord en celui-ci* des *souffrances sans nombre*, et dans l'autre, des *châtiments sans fin..* ? avouons que c'est peu charitable de sa part. Puisque, nous dit-on, *la Divinité* était si heureuse, si tranquille *avant la venue des hommes*, pourquoi les a-t-elle créés? pourquoi ce souci de plus?

« Appellerez-vous *infiniment bon*, un être qui, en sa qualité de souverain absolu des mortels, distribue le *bonheur* ou le *malheur suivant son bon plaisir*? Mais *un être* qui serait infiniment bon, *ne serait pas maître de ses grâces*, mais serait, par sa nature même, *obligé de les répandre sur ses créatures*. N'est-il pas vrai qu'un *être* qui serait *vraiment généreux*, ne *reprendrait pas ce qu'il a donné*, et que tout homme qui le fait, *dispense de la reconnaissance* et n'est pas en droit de se plaindre d'avoir fait des ingrats. Si *la bonté* constitue *la divinité*, elle ne peut être ni partiale, ni exclusive; un *être infiniment bon* doit le bonheur *à toutes ses créatures*. » J'affirme qu'*un seul être malheureux* suffirait pour *anéantir une bonté sans bornes*.

Ces plaintes de notre part, ne sont-elles pas d'autant plus justes qu'on vous parle sans cesse de *prescience divine*? « Si cette *divinité* jouit de la faculté de *tout prévoir* et *de savoir d'avance* tout ce qui doit arriver dans le monde, *elle a dû nécessairement prévoir la chute de ses créatures* qu'elle avait, dit-on, destinées au bonheur, il ne dépendait donc que d'elle de ne pas créer des êtres *qu'elle savait* devoir rendre malheureux un jour. Pourquoi ne m'avoir pas laissé dans le néant, plutôt que de m'en tirer pour faire de moi un être plein de défauts, rebelle à mon créateur, perpétuellement exposé à souffrir de toute façon, et à me perdre moi-même par un abus fatal de ma liberté, puisqu'elle prévoyait très-bien qu'un jour ou l'autre sa justice la forcerait à me punir?

« S'il faut en croire les principes des théologiens eux-mêmes, *dans l'état actuel de corruption où nous sommes*, nous ne pouvons faire bien qu'à la condition que *la grâce divine soit descendue en nous*. Or, si l'homme, abandonné à lui-même ou destitué des secours divins, *est nécessairement condamné à faire mal*, *on est rendu incapable de faire le bien*, son libre arbitre s'efface, devient nul. D'après de tels

principes, l'homme ne peut ni mériter, ni démériter : en récompensant l'homme du bien qu'il fait, la Divinité ne ferait que *se récompenser elle-même;* en punissant l'homme du mal qu'il fait, la Divinité le punirait *de ne lui avoir pas donné la grâce*, sans laquelle il était dans l'impossibilité de mieux faire.

« Du reste, si la Divinité, comme on l'assure, a tout créé *pour l'usage de ses créatures*, par quelle bizarrerie leur défend-elle l'usage de biens qu'elle a créés pour elles ? Le plaisir que nous désirons sans cesse n'est-il donc *qu'un piége* qu'elle a malignement tendu pour surprendre notre faiblesse ? »

D'où je conclus que si *l'homme*, comme je viens de le prouver, est exposé, à chaque pas qu'il fait dans la vie, *à une foule de maux prévus* ou *imprévus* qui peuvent le conduire à sa destruction, d'où je conclus, dis-je, *qu'il n'appartient qu'à nous de conserver son existence*, non pas en faisant de *l'expectation*, mais bien avec des moyens actifs et raisonnés, avec la ferme conviction *que ce monde contient en lui-même ce qu'il faut pour se sauver.*

Par sa nature, son objet, son origine, il n'appartient qu'à la religion de rester à perpétuité étrangère à toute espèce de progrès, et cela doit être, puisque tout, chez elle, se borne *à croire et non à savoir*. Ce qui fait qu'on ne peut ni la discuter ni l'affirmer. Mais *la vraie science*, celle qui repose sur des vérités-principes, celle dont les allures sont franches, les intentions pures, *celle-là ne craint pas de se vulgariser;* elle *a horreur du mystère, et ne se plaît qu'au grand jour.*

Croyez-moi, toutes les fois que vous rencontrerez sur votre route des médecins qui, vous parlant de *providence*, *feindront, devant vous, d'en appeler à elle* pour la guérison de leurs malades, vous pouvez être convaincus que beaucoup n'agissent que par calcul et intérêt. Toutes ces *sima-*

*grées*, de leur part, ne sont que des *simagrées de commande.* Je pourrais vous en citer un certain nombre qui, après avoir professé des idées peut-être encore plus avancées que les miennes, sont aujourd'hui plongés dans le mysticisme et dans...... Mais laissons-les de côté.

Pour nous, dont la mission est de soulager ceux qui souffrent, *toutes les spéculations de cet ordre doivent être bannies*; car elles ne feraient que nous entraver et paralyser nos efforts. Par la nature même du devoir que nous remplissons en ce monde, nous devons nous placer à un point de vue purement humain, contingent, relatif, où *les maladies doivent nous apparaître* comme des choses *excessivement mauvaises contre lesquelles tous nos efforts doivent tendre.*

Quant à ceux qui prétendent que toute guérison peut avoir lieu *sans le secours de l'art*, je leur refuse le droit de juger de la valeur d'une méthode, d'un système ou d'une doctrine; car émettre et soutenir une proposition aussi fausse serait entraver tous les efforts scientifiques et humanitaires, ce serait établir la médecine sur le scepticisme, et le scepticisme est le néant. Nous trouvons autour de nous des *moyens assez abondants*, *doués de forces assez puissantes*, pour qu'à l'aide de *l'observation* et de *l'expérience*, éclairés de *principes bien établis*, nous puissions *nous élever aussi haut* que nous le permet le savoir humain *et embrasser la thérapeutique entière. Non! l'art de guérir et de prolonger la vie surtout par les moyens homœopathiques* n'est pas un vain mot, seulement c'est une science dans laquelle on n'excelle qu'après de longues veilles et des dévouements de toutes sortes. C'est à l'homme, puisque la science lui offre de toutes parts les instruments de sa régénération physique et morale, c'est à l'homme, dis-je, de *les saisir* et de se *les approprier lui-même.*

Je traiterai, dans la prochaine séance, *de la prophylaxie.*

# VINGT-TROISIÈME LEÇON.

## DE LA PROPHYLAXIE,

### SON OBJET ET SON BUT.

---

### CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR L'HYGIÈNE,

-MOYENS PHARMACEUTIQUES ET PROPHYLACTIQUES EMPLOYÉS DANS LA CRAINTE D'UNE INVASION ÉPIDÉMIQUE.

---

Messieurs,

Guérir les maladies ne doit pas être la seule préoccupation du médecin, *son rôle doit être surtout de les prévenir.* La perfection idéale de la médecine serait de nous débarrasser de toutes ces terribles affections qui minent l'existence, en sorte que chacun de nous ne mourût que de vieillesse.

Cette nouvelle pratique, *la prophylaxie,* s'adresse donc à tous les médecins, auxquels sont remis non plus seulement ici l'administration de soins médicinaux à quelques malades, *mais l'application à l'universalité des êtres, d'une méthode régénératrice de l'humanité.*

Qu'y a-t-il de plus cher au monde que la santé?

Alors véritablement aura accompli sa mission, celui qui fournira les moyens *de neutraliser les puissances de destruction* et, par contre, de rendre à l'organisme toute la vigueur vitale dont il était privé, opprimé qu'il était par *un principe morbide* dont les tendances ne peuvent être que de plus en plus envahissantes.

*Bordeu,* le grand *Bordeu,* cet homme de génie, comme

dit le docteur Gastier, ce médecin illustre qui a dominé de si haut, devancé de si loin, l'époque médicale où il a vécu, proposait *dans une dissertation sur les écrouelles, d'en délivrer notre espèce*, en *la soumettant à un traitement prophylactique*. Il pensait qu'en soumettant la mère, c'est-à-dire *l'enfant par la mère* en état de gestation, à *l'usage des moyens propres à combattre utilement cette maladie*, on pourrait en attaquer et *en détruire le germe*. « Il est bon, dit-il, vol. I, p, 469, d'entreprendre cette curation *ab ovo*, et de commencer, lorsque l'on peut, par traiter le père et la mère; en effet, nous avons observé que les pères écrouelleux avaient fait des enfants plus vigoureux après avoir été guéris, après avoir changé d'air, et après avoir pris nos eaux des Pyrénées.

« Et en effet, ajoute-t-il, pourquoi ne pas donner à l'enfant nouveau-né, outre une bonne nourriture choisie, comme on le fait ordinairement, *des remèdes capables d'emporter l'impression héréditaire? Pourquoi ne pas traiter sa nourrice, afin de lui faire téter un lait chargé de principes qui puissent s'opposer au progrès du virus?* etc., etc. »

A un de nos vétérans en homœopathie, à M. *le docteur Gastier*, mon maître, à cet homme infatigable, à ce travailleur intrépide, revenait l'honneur et la gloire tout à la fois de féconder cette première pensée de Bordeu. Il se mit donc à l'œuvre, et grâce à ses travaux, nous devons d'avoir une méthode dont les bienfaits ne sauraient être calculés, tant elle renferme d'avenir. C'est donc sous le patronage de ce nom, l'un des plus vénérés parmi nous, que je développerai cette œuvre grandiose.

*Prophylaxie, hygiène, c'est tout un au fond*; la *préservation des maladies est leur objet commun*. L'élément vital auquel leurs moyens s'adressent, ainsi que le principe d'appropriation de ces moyens, sont les mêmes, pour l'une comme pour l'autre.

*Hahnemann* ne s'étant occupé de l'hygiène que dans ses rapports avec le traitement des maladies, l'objet de la méthode prophylactique que nous proposons, n'est autre que de faire, pour quelques prédispositions morbides, l'application des mêmes principes qui servent de règle générale aux enseignements de l'hygiène dont les préceptes reposent tous sur *la loi des semblables.*

*En pathologie*, nous avons vu un être morbide réclamer de préférence un être médicamenteux *semblable à lui quant aux effets*, tel que nous l'indiquait la thérapeutique.

*En physiologie* et en *hygiène surtout* puisque c'est cette dernière question qui nous occupe, nous verrons qu'*aux éléments sains ou physiologiques, conviennent de préférence les éléments naturels* qui ne produisent qu'un ordre de phénomènes connus, lesquels seront d'autant plus parfaits, que les éléments naturels ou extérieurs seront *mieux appropriés ou similaires,* ce que nous reconnaîtrons à la production et à la régularité de toutes les fonctions, à l'observation et à l'expérimentation bien étudiée, bien comprise et surtout bien interprétée de ces éléments sur l'homme.

*Chaque besoin* de l'organisme, dit le docteur Gastier, se *rapporte à une faculté,* et la *satisfaction de ce besoin* est *sous la dépendance des modificateurs* à quelque ordre qu'ils puissent appartenir, pourvu qu'ils soient parfaitement *harmoniques ou semblables à ce même organisme*, c'est à dire qu'en l'absence de ce même besoin, *les modificateurs à eux seuls suffiraient pour le faire naître.* Ainsi de même que vous éprouvez un certain plaisir à calmer votre appétit et à étancher votre soif, quand le besoin s'en fait sentir, *de même les aliments et les boissons peuvent à eux seuls*, en dehors de tout besoin, *vous faire naître le désir d'y recourir*, c'est ce qu'on appelle l'appétit venir en mangeant. De même qu'une passion vive et ardente ne peut s'appaiser

qu'auprès de l'objet aimé, *l'apparition de ce même objet suffit à lui seul pour procurer cet enivrement* en dehors de toute attente et satisfaire avant le temps une passion qui devait s'éveiller plus tard. *Un avare n'est heureux qu'enfermé avec son trésor, le savant ne se plaît que dans l'étude, le misanthrope dans la retraite, l'homme de plaisir* dans les *fêtes*, le *jeu* et les *réjouissances*, l'*homme pieux dans le recueillement et la prière*. De même en l'absence de tout besoin, des livres suffiraient pour éveiller chez le savant *le désir d'étudier*, de travailler ; la vue de la solitude pour *rendre le misanthrope à ses goûts;* la lecture d'ouvrages de religion et le contact d'hommes voués aux exercices de piété, pour faire naître chez le dernier *des goûts semblables*. Sous l'influence des modificateurs apparaissent après un temps plus ou moins long, un certain nombre de phénomènes ou symptômes physiologiques essentiels qui, partant de tel organe ou de tel système organique, vont affecter plus ou moins tout l'organisme, en raison de la vie générale et commune qui anime les parties intégrantes du même tout, ce qui constitue la *sympathie*.

Quoique chaque organe ait un jeu différent, la plus grande solidarité existe entre eux; c'est, l'on peut dire, *la diversité dans l'unité*. C'est pourquoi *chaque modificateur répondra d'autant mieux aux besoins de l'économie qu'il sera mieux approprié*, quoique des *effets semblables* puissent être produits par des *agents différents*.

Ainsi *un enfant* qui, au sortir du sein de sa mère, ne prend que *du lait*, comme nourriture *mieux appropriée*, pourrait au besoin trouver les *mêmes éléments réparateurs dans des substances autres que le lait*. A quelques modifications près, le *résultat sera le même*. Dans toutes les phases de son origine à sa fin, *la vitalité naît et ne se développe* que sous *l'influence de modificateurs plus ou moins bien appropriés*. Ce qui revient à dire que ce que nous devons connaître avant

tout, c'est *la valeur relative des modificateurs* que nous employons journellement, et non proscrire l'un aux dépens de l'autre. Cette connaissance exacte des agents hygiéniques, nous ne pouvons l'acquérir qu'en *nous observant attentivement sans aucune idée préconçue*, considérant le monde tel qu'il est et non ce qu'il a été ou ce qu'il pourrait être.

Messieurs, en traitant de la thérapeutique, nous avons dit : quelle que soit là maladie dont l'espèce humaine ait été antérieurement atteinte, du moment où elle ne présente pas une constitution appauvrie, où elle n'est pas débilitée par l'âge, dominée par les passions, les inquiétudes, les chagrins et les soucis, affaiblie par de mauvais penchants, un genre de vie plus mauvais encore, elle retrouvera à coup sûr cet état de santé dont elle jouissait précédemment. Une expérience de tous les jours vient, en effet, confirmer mon assertion.

Aujourd'hui, je viens vous annoncer que, non-seulement nous soulageons et guérissons nos malades, mais, que nous avons encore la prétention de conserver, d'améliorer et même *de prévenir les infirmités humaines*. De même qu'il y a beaucoup plus de mérite *à prévenir la misère* qu'à la soulager ou à la réprimer, *à créer des mœurs* qui rendront *inutiles* toutes ces lois destinées à protéger la morale publique ; de même, la plus belle mission du médecin doit être *de prévenir les maladies*.

Rien n'est sans doute plus conforme à l'humanité, que de secourir les malheureux, de vêtir l'homme nu, de tendre une main bienfaisante à quiconque a besoin. Mais, ne serait-il pas plus humain et plus charitable *de prévenir la misère et d'empêcher les pauvres de pulluler*.

Les états chrétiens et mahométans sont remplis d'hôpitaux vastes et richement dotés, dans lesquels on admire la pieuse charité de ceux qui les ont élevés. N'eût-il donc pas

été plus humain, dès le principe, dit un grand écrivain, « de bien gouverner les peuples, de leur procurer l'aisance, d'exciter et de favoriser l'industrie et le commerce, de les laisser jouir en sûreté du fruit de leurs travaux, que de les écraser sous un joug despotique, de les appauvrir par des guerres insensées, de les réduire à la mendicité pour satisfaire un luxe effréné, et de bâtir ensuite des monuments somptueux qui ne peuvent contenir qu'une très-petite portion de ceux qu'on a rendus misérables ? On ne s'est proposé que de *donner le change aux hommes* et *au lieu de prévenir les maux,* on *n'applique jamais que des remèdes impuissants.* »

Pour ce qui concerne la médecine; la réforme que nous voulons apporter, c'est *de prévenir les maladies* d'une manière générale d'abord et toute spéciale ensuite, en prenant l'enfant au sortir du sein de sa mère, pour le mettre à l'abri de toutes les souffrances qui l'attendent inévitablement dans un temps plus ou moins éloigné.

Pourquoi étendre à jamais, sur ces affreuses maladies comme le *cancer,* la *phthisie,* la *peste* et tant d'autres affections, le suaire de la mort, au lieu d'ouvrir une route à l'espérance? En dehors du mercure, du quinquina, de l'antimoine et du vaccin, toutes les découvertes qui, dans ces derniers temps, s'accomplissent, doivent nous encourager dans ces idées.

Ces questions, messieurs, sont de la plus haute importance, elles intéressent tout à la fois *la morale et la politique.* En conséquence, les considérations dans lesquelles je vais entrer en traitant de la prophylaxie, devraient être connues, comme je vous l'ai déjà dit, non-seulement de vous, mais encore des gens étrangers à notre art.

Aujourd'hui, sachez-le, la *majeure partie des membres qui composent la société offrent des traces de maladies chroniques,* et souvent plusieurs de ces maladies ont laissé des traces indélébiles, de sorte qu'on pourrait avouer sans

trop de témérité que *l'humanité presque tout entière*, sans être précisément malade, *est valétudinaire.*

L'espèce humaine, si belle en apparence, est bien laide, et bien misérable au fond.

Ainsi, *les gens du monde* qui passent leur vie dans l'inobservance des soins les plus simples et la violation flagrante des règles générales et particulières de l'hygiène, doivent s'attendre tôt ou tard à payer un *tribut bien cher aux souffrances physiques et morales*, en raison du peu de soins qu'ils ont pris des conseils de leurs médecins.

Libre à eux, sans doute, de traîner une vie misérable qui se partage continuellement entre une santé douteuse et la maladie. Libre à eux de porter, au physique comme au moral, des stygmates qui ne s'effaceront jamais complètement. *Mais ce dont ils ne sont pas maîtres, c'est de compromettre l'existence de ces petits êtres qui, un jour, doivent former la génération à venir.* C'est au sort de ces petits malheureux que je veux vous intéresser.

Concevez que c'est un sujet bien digne de nos préoccupations que celui qui a pour but de *régénérer l'espèce humaine.*

Vous ne sauriez croire, Messieurs, *à quel degré de dissolution nos mœurs se maintiennent toujours ;* cela vient de l'*ignorance* et *de la servitude* dans lesquelles sont encore plongés les hommes. La science, la raison et la liberté peuvent seules en triompher un jour. Mais jusque-là tout conspire à les aveugler et à les confirmer dans leurs égarements.

A propos d'hygiène morale, je me rappellerai toujours la discussion que j'eus avec un de nos plus illustres prélats, homme de progrès cependant, qui, étant venu me consulter pour une affection héréditaire, s'éleva contre la société moderne, tonna contre l'ordre de choses établies et, dans son indignation, ne vit de salut pour elle

que dans une espèce de retraite générale, me vantant et me faisant admirer *la morale* de certaines sectes qui se condamnent à une claustration perpétuelle.

Heureusement, lui répondis-je, qu'elle n'est pratiquée que par un petit nombre de personnes, et encore très-incomplétement. Il est évident, comme je le faisais remarquer à cet éminent prélat, que la pratique littérale et rigoureuse d'une pareille morale entraînerait infailliblement *la ruine des peuples.* Car, dit un écrivain que j'ai déjà cité, « un homme qui voudrait, selon l'Église, tendre à la perfection devrait écarter de son esprit tout ce qui peut le détourner de ce qu'on lui fait envisager comme sa véritable patrie. Pour cela, il devrait continuellement prier, jeûner, se tourmenter, fuir le monde, s'abstenir de tout plaisir, ne voyant sur la terre que des tentations, des piéges, des occasions de se perdre; il devrait craindre la science, comme nuisible à la foi, et incompatible avec elle; il devrait fuir l'industrie, comme un moyen d'obtenir des richesses toujours fatales au salut; il devrait renoncer aux emplois et aux honneurs, comme à des choses capables d'exciter son orgueil et de le distraire du soin de penser à son âme; en un mot, cette morale, si elle n'était impraticable, *briserait tous les liens de la société;* car un être de cette nature, d'une humeur toujours chagrine, mécontente et souvent turbulente, n'*étant utile qu'à lui-même,* la société ne tarderait pas à être dissoute. Une morale qui contredit la nature de l'homme, n'est pas faite pour lui. » De même nous devons réprouver ces penchants déréglés, cette dépravation dans les mœurs dont les résultats sont de donner le jour à de petits êtres souffreteux condamnés à mener l'existence la plus appauvrie.

Devrai-je pour cela blâmer les passions chez l'homme, non ! car elles sont de son essence; un homme sans passions

serait également indifférent sur le vice et la vertu. Il faut donc qu'il cherche, qu'il désire, qu'il aime ce qui est, ou ce qu'il croit être utile à son bonheur; il faut qu'il craigne et qu'il fuie ce qu'il juge désagréable ou funeste pour lui. Seulement je voudrais qu'on *allumât ses passions pour des objets utiles;* qu'*on attachât son bien-être à ces mêmes objets;* qu'*on le détournât par des motifs sensibles et connus de ce qui peut faire du tort,* soit à lui-même, soit à un autre; c'est ainsi qu'on en fera un *être raisonnable et vertueux.*

L'éducation fausse et incomprise que l'on donne généralement n'a pour but que de cimenter ces amours dégoûtantes qui, un jour ou l'autre, doivent faire payer bien cher aux malheureux enfants qui en naissent les fautes commises par d'imprudents parents, quel que soit leur état de santé.

*Remédier à ces infractions, détruire les prédispositions* ou *réceptivités pathologiques, prévenir l'absence de l'hygiéne, s'opposer en un mot au développement de tout principe morbide,* en l'attaquant dès que l'enfant est mis au jour, tel est notre devoir, et comme nous nous proposons de *prévenir et d'anuihiler non-seulement les maladies de l'enfance,* mais encore *de prévenir celles qui se manifestent dans l'âge adulte,* nous ferons connaître les règles qui s'appliquent à ces deux âges différents.

Pour ce qui concerne *l'âge adulte*, *deux ordres de moyens* sont à notre disposition et convergent vers le même but :

1° *Moyens hygiéniques ou diététiques.*

2° *Moyens pharmaceutiques.*

Les premiers comprennent les climats, les changements de température et de régime, l'assainissement des villes et des habitations particulières, le choix des vêtements; les institutions sociales; les habitudes; les travaux intel-

lectuels; la morale; les émotions vives; les passions, etc., autant de modificateurs dont il convient de *régler l'emploi selon nos besoins*, car l'équilibre physiologique ou la santé se trouvent rompus non-seulement par les perturbations du milieu dans lequel nous sommes et par la rencontre obligée de causes étrangères à notre propre organisation, mais encore par les besoins naturels non satisfaits ou satisfaits outre mesure et contre nature.

Qui niera l'office tout *prophylactique* de l'hygiène? qui niera que ses préceptes déduits de l'observation et de l'expérience, que ses moyens qui reposent tous sur *la loi des semblables*, n'aient un autre but que celui *de prémunir l'économie* contre les fâcheuses influences qui sont la source des divers dérangements de la santé?

Tous ses enseignements ne prescrivent-ils pas de *nous familiariser par l'habitude* avec les situations, les conditions, les influences dont nous voulons modérer les impressions et prévenir les dommages; *de tenir la vie* que nous voulons conserver, *toujours en rapport avec ces influences pathogénétiques*, seul moyen de leur résister, de les vaincre ou d'équilibrer leur action. Le seul moyen *de nous préserver* des maladies que peuvent faire naître les diverses influences, comme le froid, le chaud, le sec, l'humide, les courants d'air, les travaux du corps et de l'esprit, *c'est de savoir nous exposer*, dans la mesure et les conditions commandées par la prudence, *à ces mêmes influences* et de suivre les prescriptions secondaires de l'hygiène dont le *but prophylactique*, à l'égard de ces divers éléments, est *de les approprier à l'organisme*.

*Hahnemann*, en créant son *Dynamisme*, admettait *que tout vit dans la nature*, que tout ce qui constitue l'univers est dans un *rapport voulu* avec l'ensemble de l'organisme ou l'appareil organique avec lequel on le suppose correspondre plus directement, ce qui rend les parties

constituantes de l'univers indispensables à la vitalité de chaque être.

Ce rapport, cette harmonie sont représentés d'une part par le milieu qui nous entoure, et d'autre part, par l'homme qui fait l'objet de nos études et de nos recherches. L'homme ne vit qu'à la condition *de subir son milieu,* mais pour le subir il est doué d'une liberté d'action limitée, il est vrai, mais suffisante pour lui permettre de s'harmoniser avec ce milieu *en faisant subir* à son tour, au monde extérieur, les changements susceptibles de s'accommoder à son organisation. C'est donc *l'étude de l'action générale des modificateurs sur l'homme* qui doit nous occuper. L'œuvre du médecin doit se borner aujourd'hui à recueillir *les effets ou phénomènes produits par ces agents naturels*, et alors une fois les phénomènes connus, suivant les idyosincrasies, indiquer dans quel cas et dans quelle mesure ils *pourraient être appropriés à l'organisme*, car mille causes sont capables d'y engendrer des perturbations.

Ainsi, nous n'arriverons à prévenir ou à triompher de certains troubles organiques, qu'en *nous garantissant* contre la funeste influence des changemeuts de climat et de température, qu'en *assainissant* nos villes et nos habitations. Pour ce qui est de ce dernier point, notre voix a été entendue, car Paris aujourd'hui, avec ses rues larges et spacieuses, ses places publiques, ses squares, est loin de ressembler à ce qu'il était, il y a même 20 ans; qu'en *ordonnant mieux notre régime*, *en apportant* dans notre genre de vie *la régularité la plus austère*, *en faisant que le travail soit mieux rétribué*, réparti avec un peu plus d'équité, de manière que certains individus ne soient pas obligés de pousser leur travail *jusqu'à l'extinction*, *tandis que d'autres vivent dans l'indolence, dans l'oisiveté et dans des orgies continuelles.* Remarquez une chose cependant :

Tandis que ces *privilégiés de la fortune*, par des excès de

toute nature, en raison de la vie factice et conventionnelle qu'ils mènent au sein d'une société corrompue, tandis que ces privilégiés dis-je, sont sûrs d'éprouver ces perturbations dont je parle, les mêmes phénomènes se produisent et s'expliquent *chez ces malheureux* qui, dénués de tout, voués à la plus grande misère, vont chercher un oubli de leurs maux dans quelques écarts de régime et de conduite, écarts qui sont grandement justifiés à nos yeux par les privations et les chagrins qui les accablent et sous le poids desquels ils succomberaient sans cet oubli de soi-même et ce passage de la réalité au néant, momentané il est vrai, et malheureusement trop passager pour eux.

En un mot, le moyen *de prévenir* la plupart des troubles organiques, au point de vue physiologique, c'est de prendre *plus à cœur le bien-être matériel des populations ouvrières*. Jadis c'était la religion qui lançait ses anathèmes, aujourd'hui c'est à la science d'émettre ses avis, de donner des conseils, car d'elle dépend le sort des nations à venir.

Les *moyens pharmaceutiques ou thérapeutiques* proprement dits, sont ceux dont nous pouvons tirer un très-grand parti non-seulement dans l'intérêt *de notre propre conservation,* mais comme moyens *préventifs, préservatifs* ou *prophylactiques*. L'ignorance dans laquelle nous étions de leurs effets sur l'homme en santé, était seule cause que nous les regardions comme autant d'agents nuisibles, tandis que le contraire a lieu. Ces différences dans l'appréciation viennent de *trois choses* :

1° De la manière dont nous *avons envisagé la vie* (*Dynamisme*).

2° De la manière dont *Hahnemann* a envisagé ou *conçu la pathologie* et surtout de l'explication qu'il a donnée des *maladies aiguës et chroniques*.

3° De la manière dont il a envisagé *la matière médicale*.

*en créant son expérimentation pure*, laquelle a donné naissance à la loi des semblables.

Les *moyens pharmaceutiques* comprennent toute l'échelle des préparations homœopathiques *depuis les teintures-mères et les triturations*, jusqu'aux dilutions et aux globules. Ce sont les moyens les plus puissants pour *combattre et prévenir non-seulement une maladie épidémique* quelle qu'elle soit, mais encore pour combattre toutes les affections *héréditaires et prévenir leur développement.*

C'est un sujet tellement important et d'un si haut intérêt pour tous les membres qui composent l'humanité, que je vais développer un peu ma pensée, afin de bien vous faire comprendre ma proposition et ce qu'on doit entendre *par prophylaxie* au point de vue des affections épidémiques.

Constatons d'abord qu'en temps d'*épidémie*, quoique sévissant dans un même milieu, au sein de la même atmosphère et dans des conditions extérieures en apparence semblables, une partie de la population est à *l'abri de ses coups*. Ce fait, tout vrai, tout réel qu'il est, n'en est pas moins surprenant.

Pour nous qui nions la *puissance de la force médicatrice,* comme force intelligente surtout, comment expliquer *cette exemption* qui, par sa fréquence et son évidence, mérite cependant de fixer notre attention?

Selon nous, elle réside, en partie du moins, *dans la constitution particulière des sujets* qui alors *impunément peuvent subir son influence.* En effet, les éléments qui forment le milieu atmosphérique à l'action duquel nous sommes soumis, renferment *un principe épidémique*, invisible, insaisissable, essentiellement un, qu'il ne nous sera jamais peut-être permis d'atteindre. La diversité dans les effets morbides ne provient que de la *diversité dans les constitutions individuelles. Toute exemption ou préservation* ne vient que *de la présence* soit latente, soit réelle ou avouée

d'*un miasme ou élément étranger* qui, pénétrant les profondeurs de l'organisme, *ne permet pas à d'autres miasmes de se développer* surtout quand ils sont en *similitude de symptômes.* C'est vous indiquer déjà qu'il faut *se placer dans la condition de ceux qu'elle épargne* pour ne pas se rencontrer sous ses coups.

Les *épidémies* prennent leurs victimes dans tous les rangs et dans toutes les conditions de la société ; aussi l'influence épidémique sera-t-elle subie différemment selon le sexe, l'âge, le tempérament ou complexion physique et morale, en un mot, selon l'*idrosyncrasie de chaque sujet* et selon les *conditions hygiéniques actuelles* sous lesquelles il se trouve placé. Telle est la raison de ses rigueurs inégales.

Le miasme ou élément morbide échappant à nos recherches, nous *n'arriverons à garantir l'économie* des atteintes d'une épidémie *qu'en arrachant l'organisme au milieu dans lequel il séjourne,* mais assez à temps pour qu'on n'ait pas à redouter son éclosion, ou, ce qui est préférable, en *modifiant le dynamisme vital ou élément physiologique avec des moyens appropriés.* Dans ces deux cas, comme moyen subsidiaire, on prescrira, dit le docteur Gastier *un bon régime,* c'est un *proplylactique précieux en soi* qui répand dans l'économie en général une puissance dynamique suffisante pour permettre à l'économie de servir de support à deux élements étrangers que vous allez mettre en présence l'un de l'autre, l'*élément morbide* et l'*élément médicamenteux*, et pour lui permettre de dominer leurs atteintes.

Cette proposition de *préserver* l'individu d'une atteinte épidémique au moyen d'agents appropriés, pourrait encore au besoin trouver sa raison d'être *dans l'immunité* qui dépend et accompagne presque toujours l'introduction lente et répétée au sein de l'organisme *de l'élément toxique lui-même.*

En effet, les *influences délétères* au milieu desquelles

nous vivons, semblent constituer pour certains individus une *continuité d'action* à l'épreuve de laquelle leur économie *se fait et se fortifie. Les émanations du mal,* si l'on peut ainsi dire, *paraissent favorables à leur préservation.* N'est-il pas jusqu'aux *poisons* dont les plus fortes doses restent *sans action* chez les sujets *habitués à en prendre de petites.*

Comment concilier ces deux faits :

Dans l'un j'admets le *miasme* et son *pouvoir contagieux*; dans l'autre, je considère ce *miasme* comme un élément propre *à nous garantir* et à nous *protéger contre tout envahissement épidémique.*

Ces deux faits ne semblent-ils pas être en contradiction? non, Messieurs, vous en trouverez la démonstration dans la définition que je vous ai donnée *d'un agent médicamenteux.* Je vous ai dit, si vous vous en rappelez: Il est hors de doute que *tout agent médicamenteux qui sert au rétablissement de la santé chez l'homme malade, peut en troubler l'harmonie chez qui se porte bien.* Et nous avons vu que la perturbation qu'il amène dans l'organisme se traduit par des *phénomènes semblables à ceux qu'il est appelé à guérir en cas de maladie.*

Nous avons ajouté et suffisamment prouvé, que le *principe du dérangement était le même,* que ce soit un élément morbide ou un élément médicamenteaux qui l'ait produit. Si donc, nous adressons à l'organisme des moyens dont les manifestations et la durée d'action nous sont connues et sont *le plus en rapport avec l'épidémie régnante,* nous le mettons *à l'abri de toute atteinte,* à moins que la dépression puissante opérée par celle-ci sur la vie ne nous ait pas donné le temps d'agir.

*Grande* et *sublime vérité,* messieurs, qui devrait être dans toutes les bouches et connue du corps médical principalement, car elle embrasse l'art de guérir tout entier, dans sa partie médicale proprement dite.

Que nous enseignent l'observation des faits et le témoignage de l'expérience ? que dans le cours de la vie, les *maladies épidémiques*, surtout celles qui ont leur manifestation du côté de la peau et dont le caractère est contagieux, *n'affectent guère le sujet qu'une fois.* Dans leur pitié généreuse, elles semblent même prendre sous leur protection plus spéciale, ceux qui viennent d'acquitter le tribut réclamé par elles.

Il semblerait que ce miasme, en se développant *aux dépens de certaines parties constituantes de l'économie, ait épuré l'organisme soit en détruisant certains éléments organiques* qui servent ou serviraient en quelque sorte de *véhicule à d'autres miasmes* ou éléments toxiques, *soit en comblant au sein de l'organisme un vide ou une lacune* qui, *sans lui*, aurait pu ou dû être rempli par *d'autres éléments morbides.*

Un fait non moins remarquable, c'est que les *maladies endémiques préservent des maladies épidémiques*, et que les naturels d'un pays où une affection est endémique, sont généralement épargnés, ou ont relativement, et sous tous les rapports, beaucoup moins à craindre que les étrangers qui sont obligés de s'entourer de beaucoup plus de soins.

Ce n'est donc toujours qu'une question *d'équilibre* ou *d'harmonie*, et si un sujet est soumis *plus d'une fois*, ce qui est extrêmement rare, aux atteintes d'une épidémie, cela ne vient que de ce qu'on n'a pas laissé l'affection se *développer dans sa plénitude*, qu'au lieu de lui opposer *des semblables* comme nous l'avons entendu, compris et démontré, *on lui oppose des contraires,* c'est-à-dire des médicaments qui, n'étant pas *en rapport d'analogie* avec les premiers par leurs symptômes, ne servent qu'à *la refouler, l'opprimer*, d'où il résulte que *si le malade ne succombe pas sur-le-champ, il se fait de nouvelles transformations de la maladie* qui font croire au médecin *à une affection nouvelle*,

tandis que c'est toujours la même, sous une autre forme et avec des manifestations différentes.

Parmi les *moyens prophylactiques* je vous en citerai un que vous employez journellement. Je veux parler *du virus vaccin*, moyen le plus sûr et le plus généralement reconnu pour préserver l'économie de la variole. Mais il en existe bien d'autres, qui sont:

*La belladone* pour *la scarlatine lisse de Sydenham.*

*La pulsatile pour la rougeole.*

*Le veratrum, le cuivre* et le *metallum album pour le cholera.* De même durant cette dernière épidémie de choléra, n'était-ce pas pour *soustraire* leurs clients à l'invasion des symptômes de cette affreuse maladie que les docteurs allopathes leur conseillèrent de porter sur la peau *des ceintures de laiton, des plaques de cuivre*? Ou leur ordonnèrent, à des intervalles plus ou moins éloignés, certains médicaments prophylactiques, camphre, café et autres, appropriés aux allures de l'épidémie?

Les passages suivants empruntés à MM. Trousseau et Pidoux ne suffisent-ils pas pour faire voir que le *quinquina*, tout en guérissant les fièvres intermittentes de marais, *assure en même temps l'immunité contre les récidives.*

« L'action inexplicable *du quinquina*, disent MM. Trousseau et Pidoux, sur les effets des miasmes marécageux est si réelle, il a tellement la puissance *de les neutraliser*, qu'on croit pouvoir dire qu'il est *le préservatif de la fièvre intermittente.* Nous avons vu, disent-ils, des individus *rester impunément au milieu des émanations marécageuses, en ayant la précaution de prendre tous les huit jours huit grains de sulfate de quinine en une seule dose.* » (Trait. thérapeut., Dict. des Dict. de méd., t. V.)

Puis nous lisons, Biblioth. du Méd. pratic., t. XIV:

« Disons enfin, comme un fait bien avéré, que *les quinacés* ne sont pas seulement curatifs des fièvres intermittentes, mais aussi *prophylactiques* de ces maladies; *dans ce dernier but il suffira de les prendre à de très-petites doses.*

*Par la vaccine*, vous le savez, on se propose *d'inoculer à l'économie*, dans des proportions sagement calculées d'avance, *un principe morbide lui-même*, son essence; et à défaut de ce principe inconnu, invisible, insaisissable, on arrivera sans doute un jour au même but, en le remplaçant *par un agent médicamenteux*, le plus propre à imprégner l'économie *d'émanations analogues à celles dont vous voulez le préserver.*

Plus tard quand je ferai ma clinique, je vous ferai connaître avec détail les *moyens appropriés aux miasmes* dont on veut que les sujets dominent les atteintes, car, ne croyez pas que nos moyens prophylactiques connus ne se bornent qu'à frapper d'impuissance la scarlatine, la rougeole, la variole, le choléra, etc.; notre méthode embrasse presque tout le cadre pathologique.

En attendant, je vous dirai *qu'en temps d'épidémie*, je regarde le *traitement prophylactique* comme une *précaution utile, nécessaire pour la majorité, indispensable pour quelques-uns* et le point sur lequel je dois insister, c'est qu'il est pour tous ceux qui s'y soumettent de *la plus parfaite innocuité.* Du reste la loi de l'instinct de conservation doit nous faire adopter la loi de préservation.

Les faits ont parlé en sa faveur depuis plus de cinquante ans que *Hahnemann* en a conçu et mis l'idée en pratique, et surtout depuis plus *de vingt* ans que ce traitement est devenu presque la pratique exclusive d'un de nos vétérans en homœopathie, je veux parler de mon maître, *M. le docteur Gastier*, que j'ai constamment suivi dans cette voie et dont je n'ai eu qu'à me louer d'avoir embrassé les idées,

après les succès merveilleux et éclatants que j'ai obtenus au moyen d'une méthode qui réalise tant de bienfaits au-delà même de notre attente.

Seulement ma manière de voir n'est pas *tout à fait la même* quant à l'administration et à la dose du médicament. Je ne considère, moi, un sujet à *l'abri de toute atteinte épidémique* et en *pleine immunité* que quand nous avons obtenu avec nos médicaments des *symptômes réels, caractéristiques*, et en effet quelle preuve avons-nous que le médicament ait développé son action si ce n'est dans les phénomènes qu'il produit; tandis que M. le docteur Gastier a le grand tort, à mon avis, de ne pas prendre assez en considération ces manifestations et se contentant de jeter dans l'économie de temps à autre un médicament à haute puissance, lequel, comme je l'ai déjà dit à propos des médicaments, peut se trouver neutralisé et par conséquent perdu pour l'économie. Nous ne pouvons donc retirer un bénéfice véritable de la médication qu'en la donnant à doses raisonnables et sagement graduées à distances peu éloignées.

L'avantage que l'on doit tirer d'un *traitement prophylactique* bien appliqué, en présence d'une épidémie souvent fort meurtrière, comme le choléra, par exemple, fait que l'on serait bien coupable de ne pas appeler l'universalité des êtres aux bienfaits d'une pratique *toujours utile, souvent indispensable et toujours inoffensive*, surtout dans l'incertitude où l'on est de la véritable situation de chacun des êtres qui doivent subir le fléau.

C'est aux hommes de bonne foi, de cœur et de dévouement de prouver la réalisation de tous les avantages qu'offre cette méthode, en mettant à profit les enseignements qu'elle donne. Du reste, l'*homme ne doit mourir que de vieillesse, c'est là sa mort normale*, celle qui le délivre de

toutes les infirmités et qui survient tout naturellement sans douleurs et sans commotions. Quant à celle qui *résulte de la maladie*, celle-là est une *mort anormale*, due à l'abus que l'homme a fait de sa liberté ou à son ignorance.

C'est cette deuxième espèce de mort qu'il nous est donné de combattre et de faire disparaître un jour par *des moyens prophylactiques*.

Dans la prochaine séance, je traiterai de la prophylaxie au point de vue des affections héréditaires.

# VINGT-QUATRIÈME LEÇON.

## PROPHYLAXIE AU POINT DE VUE DES AFFECTIONS HÉRÉDITAIRES.

### QUESTION MORALE.

---

Messieurs,

J'ai à vous parler aujourd'hui *de la prophylaxie* au point de vue des *affections héréditaires.*

Quant à ces dernières, je ne m'étendrai pas beaucoup sur la théorie qu'en a donnée *Hahnemann*, l'ayant développée en traitant de la pathologie.

*Hahnemann*, vous ai-je dit, messieurs, admettait trois miasmes ou virus : la *psore*, la *syphilis* et la *sycose.*

Ce qui ne faisait aucun doute pour lui, c'est que la majeure partie des membres qui composent l'humanité *apportaient en naissant ces trois germes de mort* qui sont les plus grands obstacles à la conservation et à l'amélioration de l'espèce humaine, les seules causes de détérioration et de destruction que nous ayons à combattre et contre lesquels tous nos efforts doivent tendre.

Personne ne saurait échapper aux maladies miasmatiques, *depuis le plus pauvre jusqu'au plus riche*, ce qui sou-

vent rabat l'orgueil de ce dernier et fait justice de sa vanité; *depuis le prolétaire jusqu'à l'aristocrate le plus fier, le plus insolent.*

A ce sujet, laissez-moi vous égayer en vous racontant un de ces faits malheureusement trop fréquents.

Appelé il y a seize mois chez M. le duc de T..., habitant du faubourg Saint-Germain, on me présente un enfant de cinq à six mois dont le corps est couvert de durillons, de gerçures, de papules et de taches cuivrées, avec ulcérations à la commissure des lèvres, à l'anus et aux talons. Les deux yeux, mais surtout l'œil gauche, sont le siége de symptômes vénériens intenses et laissent couler une sérosité purulente. — On observe l'obscurcissement presque complet des deux cornées; — la déglutition et la respiration me paraissent difficiles; je fais ouvrir la bouche à l'enfant, que vois-je? des chancres qui la remplissent. J'étais fixé sur le diagnostic et aux questions que j'adresse à la mère pour savoir quel traitement avait été suivi avant moi, elle me répond qu'on avait ordonné quelques tisanes dépuratives, que du reste deux médecins l'avaient déjà vu avant moi et avaient déclaré que ce ne serait rien, que cependant voyant son enfant ne pas aller mieux, elle avait cru devoir recourir à mes avis. Je la tranquillisai, je la rassurai autant que je pus sur le sort de son enfant, et comme je ne pouvais ni ne devais lui dire ce qui en était, je demandai à voir son mari, on me conduisit donc auprès de lui. « Eh bien! docteur! que pensez-vous de mon enfant? me dit le père en me voyant, je vous en prie, parlez-moi avec toute franchise. » A une pareille demande, ma réponse ne se fit pas attendre. « Mon fils, syphilitique vénérien! ce n'est pas possible, me dit le père, vous êtes le premier qui m'ayez tenu un pareil langage. — Il y a erreur de diagnostic. Et de qui voulez-vous qu'il ait hérité de cette dégoûtante maladie? Sa mère et moi nous n'avons jamais été

malades ; quant à la nourrice, elle est très-saine, car elle nous a été donnée et choisie par l'accoucheur de madame; ainsi donc, docteur, vous vous trompez évidemment. » Je cherchai à le qnestionner de nouveau; mais quoique n'en obtenant rien, je n'en maintins pas moins mon dire. — Je laissai ma consultation écrite et je pris congé de ce père si *vertueux* et si *chatouilleux* en matière de morale.

Huit ou dix mois après cet événement, alors que je ne pensais plus ni au duc ni à son enfant, vient me consulter un grand personnage qui me dit être le frère de ce fameux duc, il me raconta alors qu'un médecin, dit spécialiste, appelé après moi, avait porté le même diagnostic, ce qui n'avait pas empêché l'enfant, malgré le traitement prescrit par ce dernier, de mourir quelques semaines après. — Quant aux premiers médecins, ils avaient parfaitement reconnu la maladie, mais ils avaient craint d'en faire part aux parents, cet excès de délicatesse avait été pris par les parents pour de l'ignorance.

Mais voilà la fin de l'histoire : la petite duchesse devint enceinte de nouveau, comme on craignait pour le deuxième enfant le sort du premier, le père vint me trouver, et tout confus m'avoua, mais un peu tard, qu'il avait gagné un an avant son mariage une maladie syphilitique dont il s'était toujours cru guéri, n'ayant plus rien remarqué du côté de la peau. — De plus, j'appris que la mère avait *toujours* eu quelques petites dartres qui, sous l'influence de pommades, se passaient pour reparaître quelque temps après sur d'autres parties du corps. — Ces indications me suffirent pour soumettre la mère pendant tout le temps de sa grossesse à un traitement approprié. Puis, quand l'enfant vint au monde je le prophylactisai, et aujourd'hui il est frais, gentil, bien portant, et l'orgueil de parents un peu oublieux de ce qu'ils doivent à l'homœopathie.

Ces maladics miasmatiques, messieurs, s'infiltrent dans

tous les rangs, dans toutes les conditions et sont profondément enracinées en nous; elles se présentent sous toutes les latitudes, atteignent en un mot toutes les classes de la société, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre.

Bien plus, on a observé et constaté d'une manière évidente que les personnes qui, de même que leurs auteurs immédiats, n'avaient jamais été atteintes, à aucune époque de leur vie, *de la gale proprement dite*, ou d'une des éruptions comprises sous l'appellation générale *de psore*, *ne sont pas pour cela à l'abri de ces terribles affections* qui supposent en elles *la présence du miasme psorique*. Chez ces personnes on ne peut obtenir *l'exemption* qu'avec le temps et après un traitement *long*, *continu* et *bien entendu*, car, il est de remarque que le *miasme délétère*, dont notre organisme naît entaché est d'une *ténacité telle*, que pour le vaincre, il faudra *varier la médication et revenir souvent à la charge*.

La *psore* existe en nous à deux états différents, *à l'état interne* ou *à l'état externe*, c'est-à-dire, *caché*, *enfoui dans les profondeurs de l'organisme* ou *apparent à la surface de la peau*. *Au premier état*, il est cause du grand nombre de désordres qui viennent troubler et enrayer les mouvements réguliers de la vie, etc., *scrofules*, *phthisie*, etc. En effet, *ce miasme vit et s'entretient aux dépens de certaines parties de notre être*, lesquelles étant envahies par un modificateur d'une telle puissance, ne sont que légèrement éprouvées par *les modificateurs hygiéniques ou naturels*, lesquels sont *impropres à neutraliser les effets du premier*.

De là pour nous, la nécessité de recourir à des agents naturels si vous voulez, mais qui, en raison de leurs propriétés actives, ne doivent être employés qu'avec une certaine circonspection, et en raison seulement *de leur appropriation*. Cette médication doit être surtout mise en usage dans la première enfance, au moment où la vitalité

étant moins puissante, moins énergique, se laisse plus facilement opprimer.

*Au deuxième état*, la psore se manifeste sous forme *d'éruptions les plus diverses*, présentant l'aspect *le plus différent,* extrêmement variables quant au siége, et affectant les malades de vitalité les plus variés. Les sensations qu'elles excitent, varient depuis l'indolence la plus complète, jusqu'à la cuisson la plus vive ou le prurit le plus insupportable. Elles peuvent offrir la plus faible altération des secrétions cutanées ou muqueuses, soit en quantité, consistance, couleur ou odeur, comme aussi elles peuvent produire les plus grandes désorganisations. Ainsi elles se présentent indifféremment sous l'aspect de *taches,* d'*efflorescences* et même de *simples changements de couleur à la peau*, etc., etc. de *croûtes,* de *teignes,* de *dartres*, de *pustules*, de *papules*, de *vésicules*, de *bulles*, de *phlyctènes, d'ulcères*, etc., etc., de *tumeurs fiscoïdes*, *strumeuses* et *cancéreuses*, etc. Elles peuvent affecter, en un mot, les manifestations les plus diverses, et cependant, c'est à l'état externe que le virus ou miasme psorique est le moins offensif. Il semble opérer vers la peau, c'est-à-dire loin des centres essentiels à la vie, une sorte de travail dépuratoire, par lequel le principe d'où il procède ou qui le constitue s'affaiblit, ou s'efface plus ou moins complètement.

Ces mille et une transformations sont cause des plus grands chagrins, des plus grandes douleurs, des plus grandes calamités qui affligent les populations et prouvent une fois de plus, toute la valeur de l'hérédité.

Dans une des séances de l'Académie des sciences, tenues au mois de juin 1860, *M. Flourens*, dans le but de prouver que le sang de la mère communique avec celui du fœtus et que c'est *à cette chair coulante*, selon l'expression *de Bordeu*, qu'il emprunte la vitalité, a présenté le squelette d'un fœtus de porc dont *les os et les dents sont devenus rouges*,

par cela seul *que la mère*, pendant les 40 *derniers jours de gestation a été nourrie de garance.* A l'appui du résultat énoncé par M. Flourens, *M. Coste* a signalé des faits très curieux et féconds en déductions physiologiques et pathologiques. « Les importantes expériences que notre confrère M. Flourens, vient de communiquer à l'Académie, me suggèrent l'idée, dit M. Coste, de signaler un fait curieux *de coloration transmise par la mère*, non point à l'embryon ou au fœtus développé, *mais à l'œuf lui-même et à la substance du germe*, avant que cette substance ait subi aucune des transformations dont elle doit devenir le siége, pour créer les premiers linéaments de l'être nouveau. C'est, à mon avis, le *témoignage visible* de la manière *dont l'hérédité marque chaque être d'une empreinte originelle* et *introduit, avec la vie, les éléments de la santé ou de la maladie*, selon que ces éléments proviennent de source *pure* ou de source *viciée.*

« Le fait auquel je fais allusion est emprunté aux poissons osseux de la famille des Salmonidés. Lorsque, dans cette famille, la chair des femelles est imprégnée de la matière particulière qui lui donne cette teinte plus ou moins intense connue sous le nom *de couleur saumonée*, *le contenu des œufs* que pondent ces femelles *est lui-même imprégné de cette matière colorante*, et *l'intensité de cette coloration est proportionnée à celle de la mère.*

« Si, au contraire, les femelles sont placées dans des conditions où leur chair *perd cette teinte*, les œufs qu'elles pondent dans ces nouvelles circonstances *n'en portent plus de trace ; ils sont blancs comme la chair de la mère dont ils proviennent.*

« Or, si en donnant à la chair de la mère, par le seul fait de l'action des milieux ambiants, une qualité aussi fugitive, on peut faire que cette qualité soit représentée dans la substance du germe, on voit comment, quand il s'agit d'une *diathèse cancéreuse, tuberculeuse*, etc., *le mal de-*

*vient nécessairement un héritage,* et cet héritage ne se borne pas à l'introduction de l'élément morbide dans un point quelconque, *mais à son infusion dans l'organisme tout entier*, ce qui se démontre par la manière dont cet organisme se constitue. En effet, les premières modifications que subit la matière dans l'œuf consistent dans une segmentation qui convertit cette matière en sphères granuleuses, dont l'assemblage va, par simple juxtaposition, créer, sous le nom de *blastoderme*, la forme initiale de l'embryon. Chacune de ces sphères, émanation de la matière primitive altérée, porte donc avec elle une part de l'élément morbide, et *cet élément, présent dans tout le nouvel être, donne l'explication de la formation des diathèses.*

« On voit aussi, par l'expérience de M. Flourens, comment ces transmissions peuvent s'aggraver pendant la gestation, puisque les éléments introduits *artificiellement* dans l'organisme de la mère *passent dans celui du fœtus.*

« Mais si la physiologie montre la facilité avec laquelle s'accomplissent ces redoutables transmissions, elle constate aussi *que le mal n'est pas irréparable,* pourvu qu'on place les sujets qui viennent de naître dans des conditions contraires à celles dans lesquelles ils ont reçu cet héritage.

« En effet, lorsqu'on fait développer de jeunes saumons dans un milieu différent de celui où leur chair contracte la coloration caractéristique de cette espèce, *l'empreinte originelle s'évanouit.* Je livre ces faits à la méditation des médecins praticiens. » (V. Courrier médical., p. 134, 30 juin 1860.)

Le langage de M. Coste, vous le voyez, est des plus explicites ; pour lui comme pour nous, les diathèses ne peuvent pas plus être révoquées en doute que les maladies héréditaires. Ces deux états morbides peuvent même être intimement unis et se confondre.

Comment nier en effet, que dès l'origine des temps jusqu'à nos jours l'humanité, d'après les témoignages de l'histoire, n'a pas été sous la puissance d'un principe morbide que les anciens appelaient *lèpres, éléphantiasis* et que nous désignons nous, aujourd'hui, sous l'appellation générique de *psore*.

Comment nier que *la syphilis* et *la sycose*, maladies auxquelles vous reconnaissez le pouvoir de faire les plus grands ravages, ne laissent pas de traces évidentes surtout quand elles sont mal traitées. En effet, outre cette *psore générale* commune même à la plupart des animaux et pour ainsi dire originelle, la source la plus abondante et peut-être la plus redoutable de souffrances et d'infirmités réside dans *la transmission héréditaire de ces maladies contagieuses miasmatiques, acquises dans le cours de la vie*, contre lesquelles l'ancienne médecine n'a eu à opposer que des moyens impuissants, irrationnels qui, loin d'enrayer la maladie, ne servent qu'à lui fournir des armes plus destructives. En cherchant à ne faire disparaître que *les manifestations extérieures*, on s'expose *à refouler de nouveau le miasme ou principe morbide dans les profondeurs de l'organisme*, où il donne lieu aux perturbations les plus graves, soit qu'il s'y conserve distinct avec son caractère propre, soit qu'il s'unisse, qu'il se confonde avec la psore originelle. Toutes ces affections qui se montrent rebelles à toute espèce de traitement sont dues à cette funeste *complication* de la psore de la syphilis et de la sycose dont le résultat général fut *par voie de génération*, d'altérer, d'affaiblir le type primitif de notre race dégénérée.

Ces deux dernières affections, la *syphilis* et *la sycose*, sont-elles des maladies *spéciales*, sont-elles dues à un *virus particulier* ou bien ne sont-elles que des transformations de la psore ?

Cette question pour être résolue, offre de très-grandes

difficultés. Cependant quand on étudie *chacun des trois miasmes dans leurs manifestations spéciales,* il n'est pas possible de les confondre, chaque miasme présentant des symptômes *qui lui sont propres;* la différence des symptômes s'oppose donc à toute identification. Tandis que la *syphilis* est caractérisée par le *chancre;* la *sycose par l'écoulement blenorrhagique*, et les *excroissances de la peau* ou des membranes muqueuses, la *psore* tire son caractère *de l'éruption cutanée* qui lui est *propre.* Mais à mesure que ces miasmes engendrent de nouvelles maladies, leur faisant subir des transformations successives, la difficulté de les reconnaître devient plus grande. Cependant interrogez encore une fois vos malades avec soin, et vous verrez qu'il peut arriver qu'*un miasme psorique*, par exemple, étant resté *à l'état latent* pendant un certain temps, se soit développé subitement *sous l'influence d'une première affection syphilitique*, par exemple, c'est ce qui vous induit en erreur et qui fait que vous attribuez à *la syphilis* des symptômes qui ne sont dus qu'à *la psore.*

Ainsi la *syphilis* considérée dans sa forme *secondaire* et *tertiaire* se manifestera par des *exostoses*, des *périostoses*, des *pustules syphilitiques,* des *ulcérations du pharinx,* etc.

Ainsi *la psore* considérée de même dans son action *secondaire* et *tertiaire* donnera lieu à une foule de maladies chroniques; comme les *dartres,* les *maladies scrofuleuses* sous toutes les formes, les *phthisies pulmonaires,* les *cancers*, les *hydropisies*, les *névralgies*, etc.

La *sycose* sera constituée par des *végétations de toute sorte* et *excroissances de la peau* ou *des muqueuses,* comme *verrues, loupes, polypes,* etc., etc., par certains *écoulements chroniques des parties de la génération* chez les deux sexes.

Quoiqu'il en soit, si nous devions nous prononcer sur la *transformation d'un miasme dans un autre*, nous serions

obligés d'avouer notre ignorance, surtout à propos de la transmission *par voie d'hérédite.* Du reste, je dois vous avouer que la *reconnaissance de ces trois miasmes* ne pourrait nous conduire *à aucune application pratique*, car, quand bien même la question serait résolue, le traitement resterait toujours le même. Quand même *ces trois miasmes ou virus* viendraient *à se combiner et à se confondre* par la marche du temps, chacun, par cet alliage, perdant *sa manifestation particulière*, comme il est impossible *de les attaquer isolément*, c'est par une série de moyens *propres à tous et à chacun* qu'il faut procéder pour remplir le but qu'on se propose en prophylaxie.

Tel est l'avantage d'une doctrine qui repose sur *des lois fixes et invariables*, et qui fait que dans une foule de circonstances où il est impossible de découvrir *la cause de la maladie* que nous avons sous les yeux, nous la traitons cependant, sans nous préoccuper davantage de cette recherche, avec la même confiance, la même sécurité que si cette cause nous était connue; disons plus, avec la croyance, la conviction même que cette connaissance *ne modifierait en rien* notre thérapeutique.

Si nous n'avons pas à rechercher la source, l'origine de ces trois maladies miasmatiques, nous avons à chercher les moyens de les anéantir. C'est là le progrès nouveau, le progrès immense que l'homœopathie fait accomplir à la médecine. Heureusement nous n'avons plus à redouter la colère des *Papes*, comme à cette fameuse époque (de 1772 à 1826) où le pape crut devoir écrire un bref pour *frapper d'anathème un préservatif de la vérole*, se fondant sur ce que ce serait *entraver les décrets de la Providence*, qui a voulu punir les créatures par où elles avaient péché... *risum teneatis*... Plus indulgents, plus miséricordieux, plus compatissants, nous voulons l'extinction de toutes ces maladies affreuses et dégoûtantes qui affligent l'espèce hu-

maine, et pour y arriver, nous faisons appel à toutes nos connaissances.

N'est-ce pas encore nous qui *épurons les mœurs*, en conseillant ou prescrivant le mariage suivant le rapport harmonique qui peut exister entre des tempéraments différents et des constitutions différentes. Je vous le demande, messieurs, quels produits voulez-vous qui naissent de ces monstrueuses unions *de la vieillesse* avec ses infirmités et *de la jeunesse* dans toute sa verdeur! *Chez l'un*, vous avez le cortége inévitable de tous ces symptômes morbides qui annoncent la faiblesse, une altération profonde de la santé, une décrépitude générale. *Chez l'autre,* au contraire, c'est la santé dans toute sa force, dans toute sa vigueur, dans tous ses élans; en un mot, c'est la passion vive, généreuse en regard des sentiments, froids, glacials, *c'est la vie étreinte par la mort prématurée.*

Elevons-nous donc contre ces *honteux marchés*, flagrants ou cachés, où la femme désireuse d'assouvir l'ardente convoitise qui la dévore, *refoule tout sentiment naturel pour se livrer tout entière à un homme riche et vieux qui pourra lui donner de l'argent.* Loin de rêver un compagnon à sa jeunesse, elle ne voit dans le mariage qu'un cachemire de l'Inde ou un attelage meklembourgeois.

Pour elle, l'amour est une tempête dans un verre d'eau, son exaltation ne s'élève jamais au-dessus des historiettes.

« *Les femmes du monde*, au dire d'un certain écrivain et vous les jugerez comme lui un jour, paraissent *de vraies poupées organisées* qui n'apprennent aujourd'hui à leurs filles qu'à poser sous toutes les faces, à mentir sous toutes les formes, à dissimuler leurs grâces véritables et à s'en procurer de factices chez leurs couturières, à se moquer des modes de la veille et à deviner celles du lendemain, à juger du mérite d'un homme sur le

vernis de ses bottes, le nœud de sa cravate ou d'après le chiffre de sa fortune, à s'escrimer sur un piano des heures entières, à faire du jour la nuit et de la nuit le jour, à discuter à perte de vue sur des futilités » etc.

Combien, messieurs, sont rares ces rencontres amoureuses où il y a un *abandon avouable*, un *échange franc, mutuel* et quelquefois peut-être exagéré des sentiments parfaitement sentis de part et d'autres, ce qui provient de besoins réciproques. Qu'elles sont communes au contraire celles où *la passion brutale* sans borne, sans mesure, ne reconnaissant plus *aucun frein à ses désirs*, s'abandonne aux plus grandes jouissances, jusqu'à extinction complète des forces. Ou bien celles où *l'imagination tenant lieu de besoin*, qui, pour satisfaire certaines questions d'amour-propre ou de vanité, va au prix de la santé, commander à des sens qui accomplissent *de sang-froid* jusqu'à épuisement et souvent dans l'orgie un acte qui alors *dégénère en habitude*, et n'est plus le fruit d'un échange pur de sentiments véritablement honnêtes et délicats, *c'est le caprice d'un jour* qui satisfait ses désirs, sans même en appeler à la passion.

Où chercher, messieurs, *la vraie source* et de la dépravation des mœurs, et des calamités habituelles des peuples? Remontez le cours de l'histoire et vous verrez sous l'empire romain, sous les Tibère, les Caligula, les Néron, *les prêtres occupés à tromper les hommes*, *et les tyrans* à les *pervertir pour mieux les asservir*. Ces peuples, presque toujours fascinés par leurs *notions religieuses ou par des fictions métaphysiques*, au lieu de porter les yeux sur *les causes naturelles et visibles de leurs misères*, attribuaient leurs vices à l'imperfection de leur nature et leurs malheurs à la colère des dieux ; ils offraient au ciel des vœux, des sacrifices, des présents pour obtenir la fin de leurs infortunes qui n'étaient réellement dues qu'à la *négligence*, à l'*ignorance*, à *la per-*

*versité de leurs guides*, à *la folie de leurs institutions*, à *leurs usages insensés*, à *leurs opinions fausses*, à *leurs lois peu raisonnées* et *surtout au défaut de lumières.*

Croyez bien que si l'on remplissait de bonne heure les esprits d'idées vraies, qu'on cultive la raison des hommes, que la justice les gouverne, l'on n'aurait pas besoin d'opposer aux passions *la barrière impuissante de la crainte des dieux*. Les hommes seront bons et heureux quand ils seront bien instruits, bien gouvernés, châtiés ou méprisés pour le mal et justement récompensés pour le bien qu'ils auront fait à leurs concitoyens.

C'est à nous, médecins, à guérir l'humanité de ses préjugés en rappelant l'esprit humain aux choses naturelles, aux objets intelligibles, aux vérités sensibles, aux connaissances utiles et en dissipant ces vaines chimères qui l'obsèdent. Tout nous prouve, à nous comme à certains philosophes, que la morale et la vertu sont totalement *incompatibles* avec les notions d'un être infini que ses ministres et ses interprètes ont peint en tout pays comme le plus bizarre, le plus injuste, le plus cruel des tyrans dont pourtant *les volontés prétendues* doivent servir de règles et de lois aux habitants de la terre.

« Pour démêler les vrais principes de la morale, dit un grand philosophe, les hommes n'ont besoin ni de théologie, ni de révélation, ni de pur esprit, *ils n'ont besoin que de bon sens;* ils n'ont qu'à s'interroger, à réfléchir sur leur propre nature, consulter leurs intérêts sensibles, considérer le but de la société et de chacun des membres qui la composent; et ils reconnaîtront aisément que la vertu est l'avantage et que le vice en est le désavantage.

« Disons aux hommes d'être justes, bienfaisants, modérés, sociables, non parce que leurs divinités l'exigent, mais parce qu'il faut plaire aux hommes; disons-leur de

s'abstenir du vice et du crime, non parce qu'on sera puni dans l'autre monde, *mais parce qu'on en porte la peine dans le monde où l'on est.* Cette vérité, toujours nécessaire à l'homme, est faite pour être sentie par tous les esprits justes ; et les leçons de la raison sont faites pour être suivies par toutes les âmes honnêtes. »

Croyez-le bien, messieurs, ces relâchements dans les mœurs, ces écarts de toute sorte doivent avoir une fin. Aussi, je vous le répète, nous appartient-il, à nous médecins, de prendre en main les intérêts de l'humanité et de prescrire ou d'indiquer des mesures dont l'observance seule ne peut être qu'une garantie pour l'avenir. Comme l'homme est toujours rebelle à la voix du devoir, il faut éveiller son attention, en le prenant par son côté faible. *Pour les uns,* ce sera l'égoïsme, l'amour-propre, la vanité ; *pour les autres*, l'intérêt, la cupidité, etc., etc.

« Malheureusement, les devoirs de *la morale humaine*, d'après le philosophe à qui j'emprunte ces grandes vérités, ne sont ni assez connus, ni assez compris, le tort de bien des gens, c'est de s'en croire dispensés, quand ils ne s'accordent pas avec les devoirs divins. Une morale qui est sous la dépendance d'une puissance occulte, ne sert qu'à affaiblir ou détruire les liens qui unissent les hommes entre eux. C'est-à-dire que *la religion paralyse la morale.* En effet, est-il rien de plus propre à rassurer les hommes les plus pervers ou à les enhardir au crime, que de leur persuader qu'il existe *un être invisible qui a le droit de leur pardonner les injustices, les rapines, les perfidies, les outrages qu'ils peuvent faire à la société;* encouragés par ces funestes idées, ils s'imaginent pouvoir *impunément* se nuire les uns aux autres *en faisant une réparation convenable* à l'être Tout-Puissant.

« La crainte *des puissances invisibles* est rarement aussi forte que la crainte *des puissances visibles.* Ainsi, il n'est

guère *de courtisan qui craigne, à beaucoup près,* autant la colère de l'être infini, que la disgrâce de son maître. Une pension, un titre, un ruban *suffisent pour faire oublier* et les tourments de l'enfer et les plaisirs de la cour céleste. Les caresses d'une femme *l'emportent tous les jours sur les menaces du Très-Haut.* Une plaisanterie, un ridicule, un bon mot font plus d'impression sur l'homme du monde que toutes les notions graves de sa religion, rien de plus rare que les conversions sincères.

« Les hommes ne se dégoûtent du monde, en général, que lorsque le monde est dégoûté d'eux ; que de femmes que je connais, qui ne se *sont données aux puissances occultes* que parce que le monde ne voulait plus d'elles. Leur vanité trouve dans la dévotion, un rôle qui les occupe et les *dédommage de la ruine de leurs charmes.* Des pratiques minutieuses leur font passer le temps ; les cabales, les intrigues, les déclamations, la médisance, le zèle leur fournissent des moyens de s'illustrer et de se faire remarquer. Beaucoup de personnes s'estiment heureuses *d'avoir un voile qui couvre et justifie* leurs passions, leur orgueil, leur mauvaise humeur, leur colère, leur vengeance, leur impatience, leur rancune, tous leurs défauts, en un mot.

« Ces préjugés, du reste, n'auront qu'un temps; car nulle puissance ne peut être durable, si elle n'est fondée sur la vérité, la raison et l'équité. »

Ceux qui nous vantent si fort l'importance et l'utilité des *spéculations abstraites de certaine secte*, devraient bien nous montrer les heureux effets qu'elle produit et les avantages qu'elle procure. Que de gens qui, *sans se rendre compte de leur sens intime,* adhèrent de bouche à la croyance de leurs guides; les écoutent assidûment parler et croiraient faire un grand crime de transgresser aucune des ordonnances auxquelles, dès leur enfance, on leur a dit

de se conformer. Quel bien, je vous le demande, peut-il résulter de gens qui n'ont *aucune idée de la morale.* Aussi les *voit-on se permettre* toutes les friponneries, les fraudes, les rapines et les excès que *la loi ne punit pas.*

« Nous croyons, nous, *que la morale doit être fondée sur les rapports, les besoins, les intérêts constants de l'humanité.* Nous voudrions que *cette morale fût obligatoire, ce qui suppose une loi.* Mais cette loi doit naître des *rapports éternels et nécessaires* des choses entre elles, rapports qui n'ont *rien de commun avec l'existence d'un être surnaturel.* Les règles de la conduite des hommes *doivent découler de leur propre nature* qu'ils sont à portée de connaître, et non de la nature divine dont ils n'ont aucune idée. *Ces règles nous obligent,* c'est-à-dire que nous nous rendons estimables ou méprisables, aimables ou haïssables, dignes de récompenses ou de châtiments, heureux ou malheureux, *suivant que nous nous conformons à ces règles,* ou *que nous nous en écartons. La loi* qui oblige l'homme à ne pas se nuire à lui-même, *est fondée sur la nature d'un être sensible* qui, de quelque façon qu'il soit venu dans ce monde, ou quel que puisse être son sort dans un monde à venir, *est forcé par son essence actuelle,* de chercher le bien-être et de fuir le mal, d'aimer le plaisir et de craindre la douleur. *La loi* qui oblige l'homme à ne pas nuire aux autres et à leur faire du bien, est fondée *sur la nature des êtres sensibles vivants en société,* qui sont *par leur essence,* forcés de mépriser ceux qui ne leur font aucun bien, et de détester ceux qui s'opposent à leur bonheur.

« En effet, il suffit que l'homme soit ce qu'il est, *un être sensible,* pour distinguer ce qui lui plaira de ce qui lui déplaira, il suffit qu'un homme sache *qu'un autre homme est un être sensible comme lui,* pour *qu'il ne puisse pas ignorer ce qui lui est utile ou nuisible.* Il suffit que l'homme *ait besoin*

*de son semblable*, pour qu'il sache qu'il doit craindre d'exciter en lui *des sentiments défavorables à lui-même.*

« Il est du plus grand intérêt pour chacun de nous, *de savoir mériter* l'approbation, l'estime, la bienveillance des êtres qui nous entourent, et de *nous abstenir.* de tout ce qui pourrait nous attirer leur blâme, leur mépris et leur ressentiment.

« Puisque la vie n'est qu'un passage, tâchons au moins de le rendre facile, et nous n'y arriverons qu'à la condition d'avoir des égards pour ceux qui cheminent avec nous.

« Tout homme doit *faire appel à sa conscience*, c'est-à-dire à ce *témoignage intérieur* qu'il se rend à lui-même, d'avoir agi de façon à *mériter l'estime* ou à *encourir la haine de ses semblables. Cette conscience* est fondée sur la *connaissance évidente que nous avons des hommes,* et des *sentiments que nos actions doivent produire en eux.* Tout homme dont l'esprit se livre à la réflexion, ne *peut s'empêcher de connaître ses devoirs,* de découvrir *les rapports subsistants entre les hommes*, de *méditer sa propre nature,* de *démêler ses besoins*, ses *penchants*, ses *désirs* et de s'apercevoir de ce *qu'il doit à des êtres nécessaires à son propre bonheur*. Ces réflexions conduisent naturellement à la connaissance de la morale la plus essentielle pour des êtres qui vivent en société.

« Les hommes n'ont donc besoin *que de recourir à eux* et *de s'interroger* pour *comprendre* que tout excès tend évidemment *à les détruire,* que pour se conserver il *faut s'en abstenir*, que pour se faire aimer des autres, *il faut leur faire du bien*, que leur faire du mal est *un sûr moyen de s'attirer leur vengeance et leur haine.* Aussi l'être sentant et pensant *n'a besoin que de sentir et de penser*, pour découvrir ce qu'il doit faire et pour lui-même et pour les autres. J'éprouve des sensations, un autre en éprouve comme moi : *voilà la source de toute morale,* et nous ne pouvons juger de

sa bonté *que par sa conformité avec la nature de l'homme.* Aussi sommes-nous en droit de la rejeter, si nous la trouvons *contraire au bien-être de notre espèce.* »

Tout homme qui aime à se replier sur lui-même, à étudier, à chercher les principes des choses, n'a pas pour l'ordinaire des passions bien dangereuses; sa passion la plus forte sera *de connaître la vérité, et son ambition de la montrer aux autres.* Du côté des mœurs et de l'honnêteté, celui qui réfléchit et raisonne, a un immense avantage sur celui qui se fait un principe de ne pas raisonner.

En général, il ne faut jamais juger des hommes par leurs opinions, ni des opinions par les hommes; *il faut juger des hommes par leur conduite* et de leurs opinions par leur conformité avec l'expérience, la raison, l'utilité du genre humain. Croyez-le bien, la morale n'est entravée que *par certaine croyance du peuple*, qui se traduit par un attachement aveugle à des opinions inconnues et à des pratiques mystérieuses qui n'ont pour objet que de rétrécir le cœur et l'intelligence des hommes.

Je termine en vous citant le passage suivant que j'ai puisé dans l'ouvrage de Madame Romieu, *La femme au* XIX[e] *siècle,* p. 171 et 172, et qui répond parfaitement à mes vues.

Madame Romieu, après avoir étudié la femme dans toutes ses conditions, arrive à établir une comparaison entre les courtisanes d'autrefois et celles de notre époque.

« Les courtisanes antiques faisaient, dit-elle, souvent leurs amants des héros ou des poëtes; nos femmes entretenues en font de pâles efféminés, des avortons au physique comme au moral; leur vice est sans grandeur; leur luxe même, étriqué et bourgeois, est de mauvais aloi. Les jeunes Grecs se civilisaient près des Aspasie et des Laïs; nos jeunes hommes s'abrutissent au contact des courtisanes modernes. D'où vient donc cette différence entre les femmes dont le genre de vie est également réprouvé

par la morale? de la dissemblance des mœurs dont la *principale cause est la religion.* Le paganisme divinisait la matière que le christianisme abaisse; dès lors, celles qui étaient les prêtresses des sens conservaient une élévation que ne peuvent posséder les lorettes de notre temps. L'antiquité plaçait sur l'autel Vénus, symbole de la volupté; les temps modernes la relèguent dans l'atelier du statuaire. »

Comme toutes ces considérations m'entraîneraient beaucoup trop loin, je laisse à d'autres le soin de les traiter.

Dans la prochaine séance, je vous ferai connaître les moyens pharmaceutiques que nous avons en notre pouvoir, afin d'arriver d'une manière certaine à l'extinction des maladies héréditaires.

# VINGT-CINQUIÈME LEÇON.

## MOYENS D'ARRIVER A L'EXTINCTION DES AFFECTIONS HÉRÉDITAIRES.

FIN DU COURS. — DERNIER CONSEIL POUR LA PRÉPARATION DES MÉDICAMENTS ET LE CHOIX D'UN PHARMACIEN.

---

Messieurs,

Nous avons aujourd'hui à étudier les moyens d'arriver *à l'extinction des maladies héréditaires.*

Pour atteindre ce but, il faut :

1° *Modifier le milieu qui favorise leur développement.*

2° *Modifier leur mode de transmission afin d'en tarir la source.*

Les premières indications seront remplies en suivant les préceptes que nous donne *l'hygiène*, nous l'avons déjà dit. Ainsi *corriger nos habitudes de vie*, qui souvent sont fort pernicieuses, — *réprimer la dissolution de nos mœurs*, — *éteindre la misère* qui règne dans certaines villes, — *s'opposer à la réunion* et à la *trop grande concentration d'hommes sur un point*; l'état militaire, par exemple, est certainement le principal foyer de la gale, — *bannir la prostitution*, foyer principal où s'alimentent la syphilis et la sycose; ou si on ne la bannit pas, la soumettre à des réglements extrê-

mement sévères, car, dans ces maladies, tout moyen *prophylactique* doit avoir pour résultat *d'éloigner* et *d'isoler le plus qu'on le peut les sujets.*

*L'absorption* en général. celle du virus en particulier, se fait si promptement, qu'il est impossible d'accorder la moindre vertu préservatrice à un agent dont l'emploi serait postérieur à l'infection.

*Cette immunité* ne pourra être obtenue que dans un *temps fort long*, alors qu'on aura reconnu la nécessité de *faire suivre un traitement prophylactique à ses enfants.* Il en sera alors pour ces affreuses maladies comme il en est aujourd'hui pour la variole. Elles n'existeront plus que de nom ou seront excessivement rares. La maladie étant prise dans sa source, elle ne pourra se développer et l'organisme sera encore moins propre à se laisser contaminer.

Que de jeunes personnes qui, sous les apparences d'une santé florissante, *nourrissent au dedans ce germe meurtrier*, qui, se développant avec l'âge, les enlève dans leur printemps ou les condamne à une vie d'infirmités ! Nos statistiques nous apprennent que la moitiée des enfants meurent avant *d'avoir atteint la huitième année.*

Telles sont les principales *indications hygiéniques.* Il en est d'autres qui se puisent dans *le devoir réciproque* et *dans la force morale* qu'on acquiert en face du tableau affligeant des infirmités humaines.

Que peuvent être, je vous le demande, *ces enfants* qui proviennent d'un mariage dont les *conjoints plus ou moins infectés déjà*, ont contracté *une de ces trois maladies virulentes*, car elles sont rares ces unions pures de toute souillure.

*Ces innocents* seraient exposés, dès leur entrée dans le monde, à traîner la vie la plus misérable, tant au physique qu'au moral, si, grâce à l'homœopathie, nous n'avions pas des moyens sûrs et rationnels *de détruire les différents*

*germes qu'ils apportent en naissant* et dont les ont gratifiés les parents en leur donnant le jour. C'est *le principe d'un vice internequi ronge le fruit enco e vert.*

C'est ainsi que le sol est jonché de fruits gâtés qui tombent peu après la floraison.

Suivez dans leur enfance ces malheureux qui ont été conçus par des parents atteints *de psore*, *de syphilis ou de sycose*, ont-ils une santé parfaite? hélas! non! Les intermittences de santé qu'ils présentent, ne sont que des haltes momentanées que la maladie leur laisse.

Cele est si vrai, que si vous suivez avec un soin scrupuleux les différentes transformations subies par la maladie générale dont ils ont reçu le germe, au moment même de la conception, vous les verriez toujours malades.

*Les uns* présentent *un teint blafard* recouvert quelquefois de petites couleurs vermeilles comme plaquées — *une bouffisure générale* du système lympathique, que les parents se plaisent souvent à vous faire admirer, prenant *ces tissus engorgés*, comme un type de santé et de conformation parfaite. Cette pauvre mère ne se doute pas que l'objet de sa tendresse, qu'elle presse si tendrement dans ses bras, *puisse être infecté* et ce qui pour elle fait son admiration, n'est pour nous que *l'indice*, sinon d'un arrêt de mort, du moins *de souffrances continuelles*, ce que nous lisons sur tous ses traits et sur tous ses organes. *D'autres* sont atteints *de gourmes* qu'on ne doit plus regarder comme un bénéfice de la nature, puis *d'ophthalmies scrofuleuses* et *d'engorgements glandulaires.*

Plus tard, au moment où s'achève la deuxième dentition et où commence *la puberté,* se déclarent les *phthisies,* les *épilepsies*, *l'hystérie*, *les déviations de la colonne vertébrale*, enfin *toutes les formes du rachitisme connues.* Quelques années s'écoulent et alors de *vingt à quarante ans* apparaissent surtout les affections des *bronches* et des *poumons*,

comme les *bronchites*, *les pneumonies*, *les pleurésies* auxquelles succède *une phthysie galopante* qui enlève le sujet en peu de temps.

C'est de *quarante à cinquante ans* surtout que vient se révéler *l'infection organique*. Ce sont les affections *cancéreuses* d'une part et les *affections abdominables chroniques* d'autre part.

En face d'affections chroniques aussi nombreuses et aussi horribles qui sont cause que les enfants naissent, portant en eux un germe de mort, *nous devons nous élever contre toute union* lorsque nous reconnaîtrons chez les deux ou chez l'un des contractants *la présence de ces miasmes*. Faites comprendre, messieurs, aux personnes qui vous entourent toute la valeur que nous attachons à cette manière de voir. Ne craignez pas d'annoncer et d'énumérer *les suites funestes* qui pourraient résulter *d'un tel assemblage de dégoûtantes infirmités*, et peut-être arriverez-vous ainsi à éveiller l'attention, de manière qu'on pourra regarder à deux fois, avant de consentir à épouser quelqu'un qui ne réunirait pas les conditions sanitaires voulues. C'est, comme vous le voyez, un grand sujet de réflexion et de méditation pour l'humanité entière.

J'avais donc raison de dire en commençant ma première leçon sur la prophylaxie, que l'homœopathie, en créant *la méthode prophylactique*, touchait de près à *la morale* et *à la politique*, puisqu'en jetant un nouveau jour sur une foule de points de la plus haute importance, elle tend au bien-être, au bonheur *de la famille et de l'État*. Ayons le courage de notre opinion, et arrivera un moment où l'homme aura assez de respect de sa propre dignité et de celle de son semblable, pour éviter tout moyen de propager un ennemi aussi redoutable, car si les parents transmettent tant de germes de mort à leurs enfants, cela vient ou de ce que n'étant pas *suffisamment éclairés sur la nature*

*contagieuse de la maladie qu'ils portent,* ou de ce que trop *oublieux d'eux-mêmes et de leur produit,* quand ils s'abandonnent à la débauche et à la dépravation, ils n'ont pas pris toutes les précautions et tous les soins voulus pour prévenir la maladie ou s'en débarrasser ensuite.

*Les secondes indications,* messieurs, se puisent dans notre matière médicale et sont surtout *pharmaceutiques.* Connaissant l'énergique influence sur l'économie de tous les agents thérapeutiques et surtout des principaux, nous pouvons en faire de précieux modificateurs du dynamisme, atténuant leur violence, si besoin est, fixant leur mesure, réglant et modérant leur usage. En effet, qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'un agent *approprié,* c'est-à-dire choisi sur l'indication de ses *effets pathogénétiques* et introduit dans l'économie *sous cette forme de miasme, analogue à celle présumée de l'élément morbide,* n'y détermine, selon la diversité des appréciations, *une modification favorable des dispositions vitales* ? Peu importe que *les uns* considèrent cet agent médicamenteux comme venant *neutraliser le germe,* ou que *les autres* pensent que le médicament ne sert qu'à *satisfaire à l'avance les receptivités ou susceptibilités organiques* qui favorisent, dans leur pensée, l'invasion des symptômes morbides. Peu importe ces diverses opinions, pourvu que nous arrivions à *dégager l'économie des éléments ou conditions morbides* d'où pourraient naître un jour les symptômes.

Nous n'attendrons pas, pour adresser nos médicaments, que les miasmes se soient développés dans l'organisme de manière à *souiller la peau,* considérant ces *productions morbides* comme *le résultat d'un travail intime moléculaire miasmatique* et non pas comme la cause primitive du malaise général qui accompagne ordinairement ce genre d'affections cutanées suivant leur gravité. Nous nous occuperons moins alors de faire disparaître ces productions morbides

que nous observons à la surface de la peau, que de procurer au patient objet de nos préoccupations, *les éléments d'une nouvelle vie*; de tâcher de ranimer en lui ou de ramener à ses conditions normales *le dynamisme*, *en opposant au principe morbide un principe médicamenteux d'une puissance analogue* afin de suspendre ou d'anéantir les phénomènes morbides.

Quant *aux enfants*, le traitement *prophylactique* n'est autre qu'un baptême régénérateur, par lequel *on se propose d'éteindre* jusque dans les profondeurs de l'organisme, *toutes les maladies à l'état de germe ou d'incubation*. A cet effet on emploie des médicaments dits *antipsoriques*, *anti-syphilitiques* et *anti-sycosiques*, qui, expérimentés sur l'homme en santé, ont donné des phénomènes multiples et *analogues* à ceux qui sont le produit d'un de ces *trois miasmes délétères*, dont l'enfant naît infecté.

Cette action résolvante *des semblables*, se déduit par analogie de celle de *la vaccine*, par rapport à la variole, fait si fécond en révélations précieuses, et dont le but est *d'annuler* ou *de neutraliser* dans l'organisme *les dispositions à contracter la variole*, au moyen d'une *affection analogue qu'on y fait naître*.

*La vaccine*, en effet, dont le virus est *analogue* à celui de la variole même, a pour but d'affaiblir la violence de l'affection, de modérer l'envahissement de celle-ci et d'en restreindre l'action extérieure aux seuls points de son insertion. Les réapparitions encore assez fréquentes de la petite vérole sur les vaccinés, viennent, selon nous, de ce qu'on se sert *exclusivement* du vaccin pris sur l'homme et non sur la vache; en second lieu, de ce que très-souvent l'inoculation s'est mal faite, la vaccination n'ayant produit qu'un faux bouton. Ai-je besoin d'ajouter que ce vaccin, pouvant être infecté *de la syphilis*, *de la psore*, *de la sycose*,

*doit perpétuer indéfiniment les germes* de ces affreuses maladies ou de leurs transformations.

*Le procédé homœopathique dérive* pour ainsi dire du *procédé idiopathique*, d'après ce principe irrécusable et d'une admirable fécondité à savoir, que les *divers agents thérapeutiques* sont *des agents pathogénétiques*, susceptibles de développer dans l'économie les divers symptômes morbides et qu'ils ont effectivement *la propriété* (comme le virus-vaccin à l'égard de la variole) *de guérir préventivement* les symptômes morbides *analogues* à ceux qu'ils ont le pouvoir de produire sur l'homme sain, c'est-à-dire de *faire cesser la prédisposition* de l'organisme à contracter de tels symptômes.

Que *l'élément morbide* existe en nous à *l'état latent*, ou qu'il manifeste sa présence *par des symptômes*, le *même principe* nous guidera dans les deux cas, et *l'exacte appropriation* des moyens pour l'atteindre dans ces conditions, diverses en apparences, mais semblables au fond, offrira une égale garantie de succès dans les deux cas.

Comme la peau est le siége naturel et primitif de *la psore* on peut chercher à *convertir* les maladies dont le germe est intérieur *en maladies cutanées*, et une fois développées, les laisser se résumer, se résoudre, s'éteindre d'elles-mêmes.

Le *traitement prophylactique* que nous proposons aujourd'hui, a, du reste, une certaine *analogie* avec celui qui se pratique d'une manière empirique *à la naissance de certains animaux*. Ainsi nous connaissons tous les succès qu'on obtient avec *la fleur de soufre* ou *l'eau soufrée*, donnée en boisson aux jeunes chiens, *dans le but de les préserver de la maladie dont ils naissent entachés*, moyen excellent qui réussirait constamment, si au lieu de s'en tenir au soufre, l'anti-psorique le plus précieux, il est vrai, on recourait à *d'autres anti-psoriques* convenablement préparés.

Ne veut-on pas atteindre le même but, obtenir le même résultat quand, *pour les végétaux* eux-mêmes, on répand sur les blés et sur les prairies, des *cendres*, *plâtres* et *composés de toutes sortes*. Dans ces derniers temps, quels moyens n'a-t-on pas préconisés pour *préserver le raisin et la pomme de terre* des maladies qui menaçaient de nous en priver à tout jamais. M. le docteur Gastier, dans son Traité de prophylaxie, raconte le fait suivant puisé dans un recueil d'observations curieuses, publiées en 1558, par son auteur sous le titre de: *Rauerii Solenandri consilia médic.*, in-4°! Il y a donc de cela trois siècles; voici le fait:

« *Solenander* ayant eu connaissance du fait de *guérison de la lèpre* sous l'une des formes diverses où les Grecs, les Latins, les Arabes, nous ont présenté cette maladie (la forme n'est pas déterminée dans l'historique du fait que je reproduis), *par la boisson de l'eau où l'on avait fait séjourner une vipère pendant longtemps*, afin que ce breuvage devînt, pour le malheureux lépreux auquel on le destinait, un moyen de le *délivrer de la vie*, fut engagé par cette expérience à faire manger à des lépreux la *substance même de la vipère*. Il réussissait, par ce moyen, dit-il, mieux que par les *sudorifiques*, les *mercuriaux*, l'eau *de Banières* généralement conseillée dans ce cas. Cependant, voulant *atténuer l'action trop énergique* et l'emploi répugnant d'un tel remède, il imagina de le faire passer par l'économie d'un autre animal. En conséquence, il faisait manger à ses lépreux des poulets nourris de la substance de vipère coupée en morceaux, et tués pour l'usage de ses lépreux, au moment où la *chute des plumes attestait l'action* SUR LA PEAU DE L'ANIMAL, du venin médicamenteux..... Sans faire remarquer la valeur d'un tel fait au point de vue homœopathique, qui n'est point ici en question, je me bornerai à dire que le *venin ainsi atténué* opérait bien, opérait beaucoup mieux et plus efficacement que sous la *forme subs-*

*tantielle*, au rapport de l'observateur, le docteur Solenander, qui en fait lui-même la remarque. » Traité de prophylaxie. p. 83 et 84.

*Chacun*, messieurs, *peut* sans plus d'inconséquence, sans dérogation à ses propres principes, sans froissement d'amour-propre, sans rien changer, pour l'instant, à ses convictions ni à sa pratique médicale dans le traitement des maladies, *se livrer à la pratique prophylactique*. La seule croyance, dit le docteur Gastier, que nous exigions pour entrer avec ardeur et conviction dans les voies de la prophylaxie que nous ouvrons à tous, est : 1° *la reconnaissance indéniable d'une disposition morbide originelle* plus ou moins analogue à celle dont nos pères ou auteurs médiats ou immédiats ont offert les symptômes. Nul doute au moins n'existe sur la réalité de ce fait. 2° *la reconnaissance indéniable des effets pathogénétiques des agents dont elle use*, c'est-à-dire de la propriété dont ils sont doués, *de déranger l'harmonie des fonctions normales*. Ce deuxième fait est tout aussi incontestable que le premier.

Maintenant, peu importe au fond la forme ou manière d'être sous laquelle on considère le *principe morbide dont on reconnaît l'existence*; qu'il soit *pour les uns un vice humoral* dont une sorte de dépuration puisse seule délivrer l'économie; qu'il soit *pour d'autres une certaine disposition de la fibre organique*, trop rigide ou trop relâchée, trop faible ou trop forte; qu'il consiste *pour d'autres dans un miasme ou virus morbide* existant dans l'économie, *ou qu'enfin ce principe morbide*, inné, héréditaire, ne soit qu'un *désaccord vital*, une *désharmonie essentielle*, peu importe l'hypothèse, l'admission de ce principe incontestable suffit.

De quelque manière également qu'on *interprète le mode d'action* des agents employés à la guérison *préventive* des affections héréditaires; que ce mode d'action procédant du principe *similia similus*, *opère homœopathiquement*, ou qu'il

opère dans le sens *des doctrines diverses de l'allopathie,* cela est presque indifférent. La seule chose importante à nos démonstrations, c'est le *fait expérimental de la puissance pathogénétique des médicaments;* or, un agent pathogénétique *susceptible de provoquer,* au sein de l'économie, *divers symptômes* composant ou constituant l'*état pathologique qu'on veut détruire dans son principe*, qu'est-il autre chose, sinon *un moyen approprié à la fin qu'on se propose?* un moyen *de satisfaire le besoin de l'économie,* soit en *y pourvoyant préventivement* par un agent approprié, soit en *modifiant ses dispositions innées* par un développement convenable de la vitalité, et en la maintenant dans un état permanent de résistance, *soit en modérant relativement l'action des influences morbides* auxquelles on veut les soustraire. Tel est le résultat qu'on doit attendre des agents pathogénétiques.

Même but, mêmes principes, mêmes moyens doivent donc, *dans un intérêt semblable*, *rallier sur ce point tous les médecins à une pratique commune;* ceci dit, voici en quoi consiste le traitement :

On prend l'*enfant* vers *l'époque la plus rapprochée de sa naissance,* au moment où l'organisme, vierge encore de toute influence étrangère, sera plus apte à recevoir les impressions et à être modifié par elles.

De plus, il est indispensable d'*agir directement sur l'enfant lui-même,* comme on le fait de la vaccine à l'égard de la variole; car, rien ne prouve jusqu'à présent qu'une inoculation pratiquée sur la nourrice ou sur la mère le préserverait à coup sûr de la petite vérole. Tous les quatre, cinq ou six jours au plus, on soumet l'enfant, soit par *olfaction*, moyen prompt et fugace, *soit par ingestion*, mode que je préfère, à l'usage des *antipsoriques*, *syphilitiques et sycosiques suivants,* proposés et reconnus comme les *prophylactiques les plus sûrs et les mieux éprouvés.* Ce sont jusqu'à-présent : sulphur, sepia, carbo-vegetabilis, metallum

album, atropa belladona, lachesis, silicea, graphites, calcarea carbonica, nitri-acidum, lycopodium, thuia occidentalis, mercurius solubilis hahnemani, mercurius corrosivus, hepar sulfuris, phosphorus, aurum, baryta carbonica, nux vomica, causticum, rhus toxicodendrum, kali carbonicum, etc.

Contrairement à *M. le docteur Gastier,* qui se contente de donner tous les cinq ou six jours en une fois, un globule de la trentième dilution, quoi qu'il arrive, je donne d'abord de la première dilution, soit plusieurs globules soit une ou plusieurs gouttes, et *je répète la dose matin et soir, pendant deux jours,* afin d'être bien sûr que le médicament, étant répété, c'est-à-dire étant plusieurs fois mis en rapport avec l'économie, *ne sera pas troublé dans son action* par mille et une petites causes. Si vingt-quatre heures après la dernière dose, je n'ai obtenu aucun effet, qu'aucun symptôme ne se soit manifesté, je ne crains pas d'administrer, *soit la triture mère,* soit une *première ou troisième trituration.* Enfin, si aucune manifestation n'a lieu, je passe à un deuxième prophylactique et je me comporte à l'égard de celui-ci et de tous les suivants comme pour le premier.

Dans le cas où, sous l'influence d'un de ces *agents prophylactiques*, quelle que soit la dilution ou la dose, il surviendrait une aggravation quelconque, *soit une éruption à la peau*, comme *boutons*, *papules, croûtes*, *bulles* ou *vésicules*, on devra *suspendre* ou *borner l'emploi* du médicament, et laisser *l'éruption suivre son cours naturel*, puis une fois l'affection cutanée passée, on *revient aux médicaments qui suivent*, en se conformant aux préceptes que je viens d'indiquer. De même, s'il arrivait que sous l'influence d'un de ces prophylactiques, l'action venait à *dépasser le degré souhaité*, et que l'on juge à propos de l'arrêter ou de la restreindre, on aurait recours à deux substances différentes qui sont : *camphora* et *spiritus nitri*, reconnues toutes deux

comme *antidotes* ou susceptibles d'atténuer ou même de suspendre complètement les effets produits par un des prophylactiques; il suffirait de les présenter plusieurs fois l'une ou l'autre sous chaque narine.

Du reste, jamais un traitement de cette nature ne devrait être entrepris sans qu'on en appelât à l'expérience et aux lumières d'un médecin homœopathe instruit et consciencieux, car les doses et les répétitions *doivent varier en raison de la susceptibilité plus ou moins grande que l'on observe chez l'enfant.* Ce n'est qu'en sollicitant d'une manière convenable l'organisme, qu'on met celui-ci dans le cas de sentir *neutralisé, annulé en lui* tout miasme *ou la disposition à en être de nouveau affecté; ou de repousser hors de son sein* un élément morbide dont il est né sujet.

Si, contrairement à M. le *docteur Gastier*, j'emploie différentes atténuations *jusqu'à effets évidents,* c'est afin de m'assurer que le médicament a porté juste, *a agi*, *en un mot*, et comment puis-je avoir cette conviction, si ce n'est *par les phénomènes qu'il produit, et que je constate.* Cette manière de voir et cette conduite me paraissent d'autant plus logiques, d'autant plus justifiées, que nous nous comportons de la même manière à l'égard du vaccin, nous ne considérons un enfant parfaitement bien vacciné et par conséquent à l'abri de la petite vérole que quand *le vaccin a pris*, disons-nous. Aussi distinguons-nous le faux et le vrai vaccin et donnons-nous le précepte, dans le cas où nous n'obtiendrions qu'une fausse vaccine, *de soumettre l'enfant à une nouvelle vaccination.*

Comme, dans une question de faits, chacun fait autorité du moment où on peut se reposer sur la bonne foi et sur le savoir de ceux qui les fournissent, je vous parlerai de ma propre expérience et je vous dirai qu'à cette pratique je dois d'avoir *déjà sauvé nombre d'enfants*, tous d'origine des plus suspecte comme sont toujours les premiers sujets

d'essai, et qui à en juger par le sort qui avait été réservé à leurs aînés, auraient succombé inévitablement comme eux, puisqu'ils venaient au monde présentant les mêmes phénomènes. Ainsi parmi les deux cent cinquante observations qui me concernent, j'en ai recueilli surtout vingt des plus remarquables; toutes sans exception ont trait à des enfants chétifs, malingres, abandonnés par les médecins ordinaires et que les parents en désespoir de cause confiaient à l'homœopathie, nous suppliant de rendre à la vie *le dernier rejeton qui leur restait quelquefois* de neuf, dix, douze ou quatorze enfants qu'ils avaient eus et dont *l'aîné de tous ces enfants n'avait jamais dépassé neuf ans*, voués qu'ils étaient dès leur naissance à mille maux, comme la diarrhé, *l'hydrocéphale*, *le croup*, *les convulsions*, etc., dont l'issue était plus ou moins prompte et constamment funeste. Je vous le répète, le succès a toujours répondu à mon attente.

Nous avons toujours eu à signaler *le beau développement* de nos petits malades, la *teinte plus colorée de leur peau*, *la vivacité de leurs mouvements*, *l'énergie de leurs formes* et avec une *santé constante*, la réunion de tous les signes extérieurs qui en sont la manifestation vraie. *Cette médication préventive eut de même un effet très remarquable sur le moral de nos enfants.* Ce qui se conçoit comme la simple conséquence de l'influence du physique sur le moral, et de la bonne santé en général sur les diverses opérations de l'esprit.

Beaucoup de ceux que j'ai soumis à la méthode prophylactique sont aujourd'hui en pension et montrent, je dois le dire, les plus heureuses dispositions, une remarque même que j'ai faite, c'est que je ne sache pas qu'il y en ait eu qui aient été éprouvés par une épidémie quelconque. J'ai été appelé bien souvent pour des indispositions légères et tout accidentelles, mais jamais pour des affections graves. Je dois dire aussi que par excès de précaution tous les printemps, je

soumets ceux ou celles de mes petits malades qui m'ont paru les plus *infectés*, à un traitement prophylactique de deux ou trois mois. Ils s'en sont toujours parfaitement trouvés. Vous dire de quelles précautions je dois m'entourer pour que ces enfants suivent exactement leur traitement est chose imaginable. Il ne se passe pas de jour où je n'aie maille à partir avec ces sœurs-infirmières qui dans les premières maisons d'éducation s'arrogent le droit de droguer et médicamenter les enfants comme elles l'entendent, c'est-à-dire à tort et à travers. Plus elles sont ignorantes, et plus elles se drapent dans leur nullité en ne faisant que de la polypharmacie sans aucune entente. Ah ! messieurs, ce n'est pas une petite affaire que de lutter avec ces semblants de médecins, d'autant mieux qu'en général quoique ne brillant pas par l'intelligence, elles se piquent toutes d'avoir quelques notions en médecine et de soigner aussi bien et peut-être même mieux que nous, leurs petits malades.

Enfin messieurs, je vous le répète, tous ceux auxquels *la prophylaxie* a été appliquée *au début de la vie*, ont montré une *constitution plus robuste* et ont passé *sans accident les époques critiques du premier âge*, n'étant que rarement malades, c'est-à-dire *résistant* beaucoup mieux aux causes ordinaires de dérangement de la première enfance.

*Je ne me connais pas un insuccès*, et quand même quelques-uns de nos confrères n'auraient pas été aussi heureux, il me suffirait pour avoir raison, de constater *une amélioration très-grande*, en raison de ce qui se passe chez d'autres enfants placés en tous points *dans les mêmes conditions*. On ne peut d'ailleurs se montrer plus sévère à l'égard de nos moyens, qu'on ne l'est à l'égard de la vaccine qui, *malgré son action préservatrice* bien connue, *compte cependant des insuccès*.

J'ai l'intention, du reste, un de ces jours, de publier toutes ces observations, et je pourrai les donner fort com-

plètes. étant autorisé par beaucoup de parents à citer les noms.

Je reviendrai sur ce sujet dans les conférences cliniques que je vous ferai. Je vous le répète, quand il s'agit d'établir une preuve de faits, les témoignages de l'expérience ne sauraient trop se multiplier; c'est pourquoi je n'hésiterai pas à vous parler de ce que m'a fourni ma pratique individuelle, et vous serez émerveillé vous-mêmes de la promptitude avec laquelle ces résultats sont obtenus.

Ceqendant j'ajouterai à ces considérations un fait d'une très-grande importance. Il nous est arrivé très-souvent d'être consulté *par des femmes dont les grossesses* étaient constamment terminées *par un avortement*, avant le deuxième, le quatrième ou le cinquième mois. D'après notre conseil, elles se soumettaient à l'action *prophylactique* des antipsoriques, des antisyphilitiques, des antisycosiques, pendant tout le temps de la gestation, et à leur grand étonnement, la *grossesse marchait régulièrement*, arrivait sans entrave *au terme voulu*, et l'enfant qu'elles mettaient au monde était dans d'excellentes conditions pour être soumis lui-même *directement au traitement prophylactique.*

Que de remords cuisants pour la mère, que de reproches elle doit s'adresser, quand, pour ainsi dire par sa faute, elle voit son enfant succomber entre ses bras. Le désespoir s'empare d'elle alors, mais il est trop tard, regrets inutiles, elle devait écouter la science.

Je fus consulté au commencement du printemps par un de mes confrères allopathes, un des agrégés de l'école, lequel avait eu connaissance de mes succès, au point de vue de la méthode prophylactique, et comme par l'ancienne médecine il avait perdu déjà deux enfants en bas-âge, il me pria de vouloir bien lui indiquer ma ligne de conduite. — Sa femme, qui était fille de médecin, et élevée en haine de l'homœopathie, ne consentit jamais à sou-

mettre son enfant à la méthode prophylactique, aussi eût-elle la douleur, douze à quatorze mois après, de le perdre comme elle avait perdu les deux premiers.

Que de mères seraient bien plus coupables aujourd'hui, si, pénétrées des grandes vérités que nous venons d'énoncer, elles laissaient leurs enfants voués tôt ou tard à une mort certaine.

Une fois que l'enfant aura épuisé la série des *antipsoriques,* on le *laissera reposer plusieurs mois*, et nous regardons comme une précaution utile, indispensable même, de répéter ce traitement plusieurs années de suite, trois ans, par exemple ; comme on le fait pour *la vaccine,* dont les succès, d'après l'expérience et l'observation, dépendent de cette répétition... On choisit en général *le printemps* pour commencer le traitement : c'est l'époque où l'ensemble de la nature est dans toute sa vigueur, où l'on remarque un travail général qui s'accomplit sous l'influence d'éléments nouveaux.

Si après avoir fait parcourir à l'enfant la série *des agents prophylactiques,* aucune éruption, aucun symptôme médicamenteux *n'apparaissaient*, ce qui n'arrive jamais, lorsqu'on a fait prendre exactement à l'enfant les médicaments comme je l'ai indiqué, on devrait s'en tenir là pour la première année, et afin de regarder l'effet *préservatif* comme étant bien assuré, c'est une raison de plus, comme je l'ai dit, *pour répéter l'année suivante ce procédé antipsorique,* afin de s'assurer le plus complètement possible de ses *effets prophylactiques.*

Du reste, les nombreux avantages qui résultent de cette médication préventive dans le premier âge de la vie, sont, et je vous le répète à dessein, 1° de *fortifier* l'organisme contre les influences extérieures, — d'*activer* le développement des organes, — de *faciliter* et *de régulariser* leur jeu, — de *prévenir* la plupart de ces indispositions graves

qui atteignent les enfants à cette époque de la vie. Ces avantages sont d'autant plus marqués que la médication par elle-même est tout à fait inoffensive.

C'est, comme vous le voyez, messieurs, offrir à la santé en général des garanties précieuses, c'est régénérer l'humanité.

Messieurs,

Je termine ce cours par un dernier conseil :

Aujourd'hui que vous connaissez les *principes généraux* sur lesquels repose la doctrine homœopathique, aujourd'hui que vous êtes initiés à sa *physiologie*, à sa *pathologie*, à sa *matière médicale* et à *sa thérapeutique*, il nous reste une des préoccupations les plus sérieuses, celle des *préparations médicamenteuses*. Elles entraînent des soins si minutieux et des difficultés si grandes, par *la nature de la manipulation*, par *le choix des produits*, par l'état *de division* où la matière se trouve amenée, par *l'impossibilité du contrôle matériel* qui en résulte pour les *hautes atténuations*, qu'il est de la plus haute importance que vous ne comptiez que sur vous pour soumettre les médicaments à une sévère analyse. Il nous est difficile, je le sais, *impossible* même de nous livrer, dans l'état actuel des choses, à *la pratique de la pharmacie sur une large échelle*, c'est-à-dire de faire soi-même toutes les préparations homœopathiques, avec l'attention scrupuleuse qu'elles comportent. *D'abord* parce que la loi s'oppose formellement, *du moins jusqu'à présent*, à ce que nous distribuions, même gratuitement, nos préparations homœopathiques.

*En deuxième lieu*, en raison de la quantité de préparations, il faudrait avoir *un préparateur* qui soit exclusive-

ment occupé à ce genre d'opération et *un local* tout particulier qui serait affecté à les recevoir. Alors autant donner sa confiance à un pharmacien, qui offre sinon plus, du moins autant de garanties.

Enfin, Messieurs, nos occupations de toutes les heures, de tous les instants, nous mettent dans *l'impossibilité* de nous livrer à ce genre d'étude et de travail. Je nie qu'il se trouve *un seul médecin* qui fasse lui-même toutes ses préparations, comme nous entendons qu'elles soient faites : *choix des appareils*, *local approprié*, *choix et récolte des substances* dans des époques voulues et déterminées à l'avance, etc., etc.

Il nous reste certainement beaucoup *de desiderata,* mais loin de chercher à les feindre ou à les dissimuler, cherchons au contraire à les vaincre ou à les résoudre. Peut-être arriverons-nous un jour, Messieurs, à avoir une *pharmacie centrale* qui préparera et exécutera, sous la haute surveillance d'une commission médicale déléguée à cet effet.

En attendant, et dans le cas où aucun pharmacien homœopathe, ne vous offrirait des garanties sérieuses suffisantes, surtout pour vous qui, avant de vous livrer à la pratique de l'homœopathie, voulez tenter des expériences pures, afin de vous convaincre des vérités qu'elle renferme, il faut après avoir acheté les matières premières, dans une maison sûre, préparer vous-même les *triturations* et *dilutions* dont vous voudrez vous servir pour l'expérience, ce que j'ai fait moi-même.

Voici comment j'ai opéré : Après avoir accordé ma confiance à deux hommes bien connus par tout le corps médical et pharmaceutique, pour le soin minutieux et consciencieux qu'ils apportent dans le choix et la préparation des substances premières, M. Menier, et M. Dorvault, fondateur de la pharmacie centrale de France, qu'il dirige

avec autant d'intelligence que d'habileté, je me suis fait livrer par eux les matières brutes. Vous conviendrez que là, il ne peut y avoir de fraude possible, d'abord parce que le nom seul de ces établissements est une garantie suffisante, en second lieu, par la facilité que nous avons de pouvoir analyser les substances et de nous assurer de la nature, de la qualité et de la bonté des produits.

Une fois les substances premières acquises, une fois que nous eûmes bien constaté qu'elles étaient ce que nous voulions, mon pharmacien et moi nous nous mîmes à faire *les préparations secondaires*. A cet effet, nous nous servîmes *de ma clinique*, local qui, comme vous le voyez, répond à toutes les exigences.

Sûr de mes médicaments comme je le suis, c'est avec bonheur que je les mets *à la disposition de tout confrère* qui m'en fera la demande; inutile d'ajouter que *cette offre est toute gratuite*, trop heureux de leur être agréable. Du reste, bon nombre déjà d'entre vous se sont adressés à mon pharmacien qui s'est empressé de vous fournir les moyens de vous livrer à des expériences sûres et sévères.

C'est, messieurs, parce que je me suis livré à ce genre d'expériences, en connaissant toutes les difficultés, que je cherche à vous prémunir contre les mauvaises préparations.

Je vous le rèpète, vous ne sauriez être trop scrupuleux *sur le choix du pharmacien* auquel vous vous adressez, car vous le comprenez, tous vos succès dépendront en grande partie du plus ou moins de soin apporté dans les préparations.

Que tous mes confrères ici présents, reçoivent mes remercîments pour l'assiduité avec laquelle ils ont suivi mon cours. Leur présence à chacune de mes leçons, en ajoutant plus de poids et d'autorité à ma parole, m'est un sûr garant que j'ai atteint mon but, en comblant une lacune qui lais-

sait à nos adversaires le champ libre de la critique, sans avoir ni le droit, ni le loisir de répliquer.

Cependant, ma tâche n'est pas achevée : je me propose de consacrer une heure ou deux par semaine à une clinique homœopathique, appropriée à l'étude des élèves qui assisteront aux consultations gratuites.

Dans cette œuvre de propagande, de doctrine et de régénération médicale, j'ai le droit de compter sur le concours de confrères qui, je l'espère, s'empresseront de venir me seconder.

Puissent, dans un avenir prochain, ma voix être entendue, mes aspirations être écoutées, et la classe souffrante, objet de nos préoccupations, trouver au milieu de nous des soins continus et désintéressés.

P. S. — Au moment de mettre sous presse, j'apprends par quelques étudiants en médecine, auxquels je donne mes soins, qu'une pétition a été adressée au doyen de l'École, pour qu'on m'autorisât à faire un cours à l'école pratique. — Quoique cette démarche honore ceux qui ont eu la hardiesse de prendre une telle initiative, je crains bien que leur demande ne soit même pas prise en considération.

Cédant aux instances de plusieurs de ces élèves, j'eus, le 12 novembre, une conférence avec M. Rayer, qui poliment s'excusa de ne pouvoir donner suite à leur demande. — Attendons des jours plus heureux.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

### VINGT-DEUXIÈME LEÇON.



### VINGT-TROISIÈME LEÇON.



### VINGT-QUATRIÈME LEÇON.



### VINGT-CINQUIÈME LEÇON.



FIN DE LA TABLE.

Sceaux. — Typ. et Stéréotypie de E. Dépée.



Sceaux. — Typ. et Stéréotype de E. Dépée.